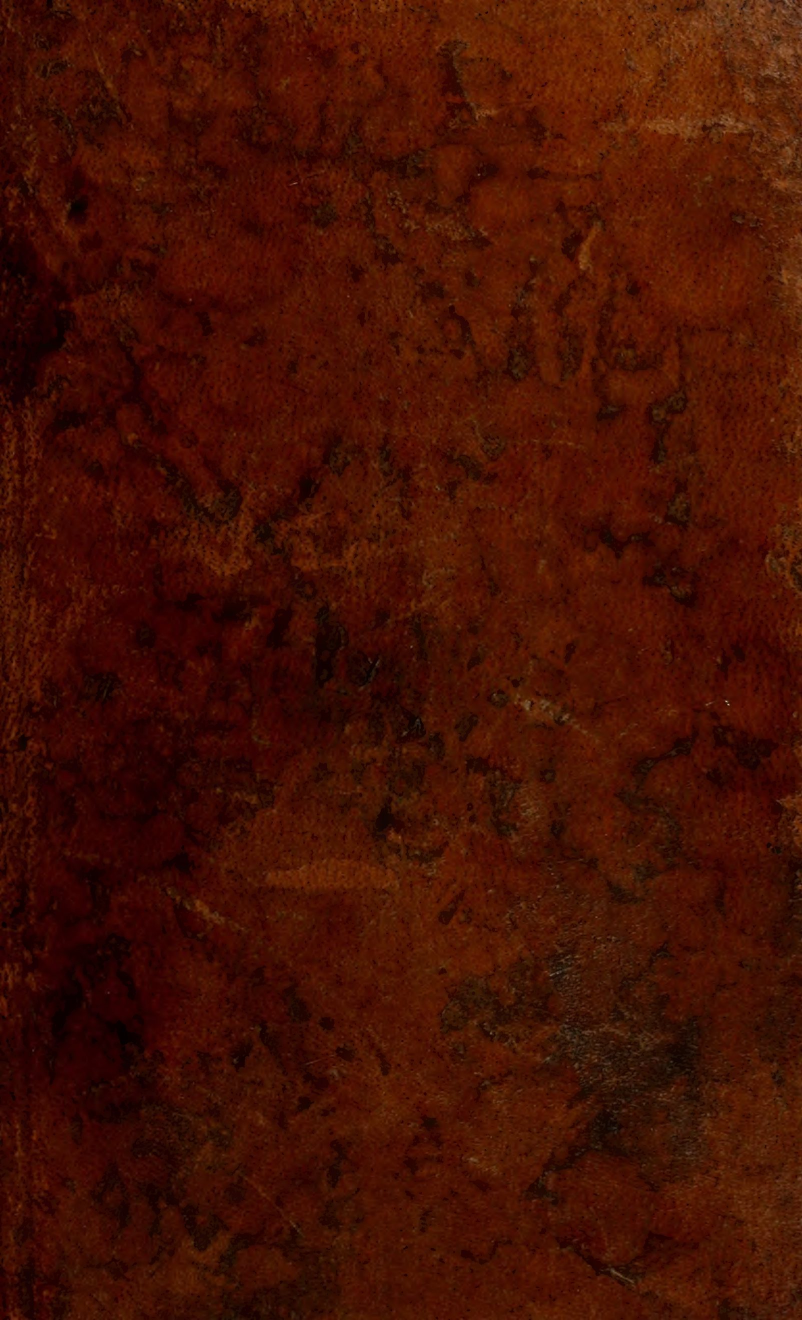
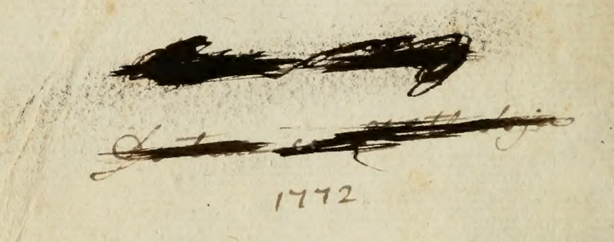






D. B. K.

chaudon



[redacted]

1772

[redacted]

DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE,

Pour servir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philosophique*, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Christianisme :

OUVRAGE

Dans lequel on donne en abrégé les preuves de la Religion, & la Réponse aux objections de ses Adversaires ;

AVEC

La notice des principaux Auteurs qui l'ont attaquée, & l'apologie des Grands Hommes qui l'ont défendue.

Nouvelle Édition considérablement augmentée.

Par Monsieur ***.

Debemus amando corripere, non nocendi aviditate, sed studio corrigendi. (S. Aug. Serm. XVI. De Verbo Domini.)

TOME PREMIER.



A AVIGNON,

Chez La Veuve GIRARD & FRANÇOIS SEGUIN, Impr. Libraires près la Place S. Didier. ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire, Rue de la Balance.

M. DCC. LXIX.

AVEC PERMISSION.



AVERTISSEMENT.

LE prompt débit de la premiere Edition de cet Ouvrage nous engage d'en donner une ſeconde augmentée d'un grand nombre d'articles & de paragraphes nouveaux. La plupart étoient néceſſaires ; le Public les demandoit & nous avons tâché de ſatisfaire ſon empreſſement. Dans les uns, nous avons développé une preuve ; dans les autres nous avons fourni une nouvelle réponſe à une objection. Dans ceux-ci nous avons mis un fait dans un jour plus lumineux ; dans ceux-là nous avons démêlé les ſubterfuges d'un adverſaire habile. Quelques Incrédules que le Public deſiroit de connoître ſeront peints dans des articles particuliers d'après ce qui nous a paru la vérité.

Quelques Cenſeurs auroient voulu que nous euſſions donné plus d'étendue à

certains articles, ſans faire réflexion que le plan de notre ouvrage n'eſt pas de tout approfondir. Notre objet eſt de donner en abrégé les preuves du Chriſtianiſme, d'en faciliter l'intelligence aux ſimples, de les rendre intéreſſantes aux gens du monde, & agréables aux perſonnes frivoles. Creuſer trop cette carriere immenſe, ç'auroit été manquer notre but. Aſſez d'autres Écrivains ont développé les raiſons ſur leſquelles portent les fondemens inébranlables de la Religion Chrétienne. Sans parler des anciens Peres, qui ont confondu tour-à-tour les Idolâtres & les Juifs; qui ont tracé un tableau frappant de la pureté des mœurs des premiers Fideles, & de l'injuſtice atroce de leurs perſécuteurs. Nous avons eu beaucoup d'Écrivains modernes, qui ont recueilli les traits de lumiere répandus dans leurs écrits. C'eſt avec ces armes puiſſantes que *Vivès*, *Grotius*, *Paſcal*, *Huet*, *Abbadie*, *Houteville*, *François* &c., ont combattu les ennemis de l'Evangile. On a vu revivre en eux l'érudition des *Euſebe*, la ſcience des *Jerôme*, le génie des *Auguſtin*, le zele des *Cyrille*. S'il s'eſt trouvé des *Celſes*, nous avons eu auſſi des *Origenes*. Il s'agiſſoit

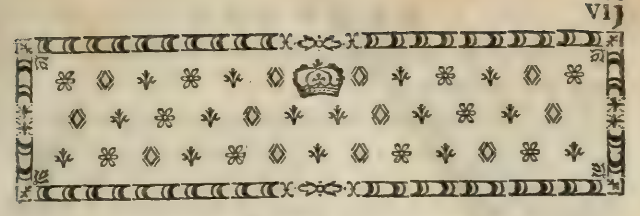
de préſenter l'elixir de leurs écrits, & c'eſt ce que nous avons tâché d'exécuter. Les Livres qui ont paru depuis peu contre les ouvrages impies, & en particulier contre la *Philoſophie de l'hiſtoire* & *l'examen des Apologiſtes du Chriſtianiſme*, nous ont été d'un grand ſecours pour cette Édition, & l'on trouvera ici quelques ruiſſeaux émanés de ces ſources précieuſes.

Quoique nous ayions promis dans le titre l'apologie des défenſeurs de la Religion, nous ne nous ſommes pas chargés de repouſſer tous les traits lancés par nos *Titans* modernes ſur les divers grands Hommes qui ont illuſtré l'Egliſe leur Patrie & la littérature. On imprime actuellement un ouvrage intitulé : *les grands Hommes vengés*, où cet objet ſera beaucoup mieux rempli que nous n'aurions pu le faire. On ôte le maſque dans ce Livre curieux à quelques ſophiſtes que les Incrédules avoient célébrés comme de bons Citoyens, & l'on raffermit ſur leur piédeſtal les ſtatues des grands Hommes qu'ils avoient voulu renverſer.

Nous avons tâché en parlant des Incrédules de garder la modération convenable à des défenſeurs du Chriſtianiſme ; & ſi

nous avons paru quelquefois écrire avec chaleur, ce n'a été qu'à l'égard de ces *Aretins* insolens, dont les blasphêmes & les attentats sont aussi persévérans que contagieux. Leurs écrits impies & satyriques sont à présent la seule bibliothéque des jeunes gens. Ils s'en nourrissent & leur imagination impétueuse, s'allumant à ce funeste flambeau, éclate par des actions qui peuvent les conduire au dernier supplice. C'est ce qu'on a vu il y a deux ans à Abbeville; c'est ce qu'on verra peut-être encore à la honte du siecle; & il suffit d'être humain & sensible, de s'intéresser à l'honneur des familles & au repos de l'État, pour les détourner de la lueur fausse qui pourroit les précipiter dans l'abîme.





PRÉFACE.

ON a mis l'erreur en Dictionnaire, il eſt néceſſaire d'y mettre la vérité. Les Apôtres de l'impiété prennent toutes ſortes de formes pour répandre leur poiſon ; les Défenſeurs de la Religion ne chercheront-ils pas auſſi les moyens de faire goûter leurs remedes ? L'ordre alphabétique eſt le goût du jour, & il faut bien s'y plier ſi l'on veut avoir des Lecteurs.

De tous les Ouvrages que la fureur de l'Irréligion a lancé dans le monde, il n'y en a peut-être aucun qui ſoit marqué à des traits plus noirs que le *Dictionnaire Philoſophique.* C'eſt un autel élevé au libertinage & une école ouverte au Matérialiſme. Toutes les Puiſſances (*) ſe ſont armées contre cette déteſtable pro-

(*) Le Parlement de Paris condamna ce Livre au feu, par ſon Arrêt du 19 Mars 1765, (que l'on trouvera tout au long après cette Préface) comme une ſatyre ſcandaleuſe des Myſteres, de la Morale & de la diſcipline du Chriſtianiſme ; comme un cours complet de Matérialiſme ; comme un Recueil de blaſphêmes mille fois répetés par les Impies & mille fois réfutés depuis 18 ſiecles. Ces illuſtres Magiſtrats firent plus encore en 1766, lors de l'exécution du

duction, & pouvoient-elles rester tranquilles sans prévariquer !

Ce Dictionnaire n'est point une de ces futilités littéraires, qui de la toilette d'un petit Maître passent dans la boutique d'un Epicier. Tout le monde le lit ; tout le monde le cite ; Militaires, Magistrats, Femmes, Abbés ; c'est une coupe, dans laquelle tous les états & tous les âges s'abreuvent du poison de l'impiété. Il y en a déja six éditions, & nos Imprimeurs sont aujourd'hui si sages & si désintéressés, qu'elles seront, sans doute, suivies de plusieurs autres.

Par quel prestige un Ouvrage si dangereux a-t-il pu se répandre si loin & si rapidement ? Il n'est que trop facile de le sentir. Ce Livre brise tous les liens qui attachent les hommes à la vertu. Il attaque la Religion dans ses dogmes, dans sa morale, dans ses droits. A peine reconnoit-il l'existence de l'Être Suprême, & cette existence, de la façon qu'il l'admet, n'intéresse en aucune façon les hommes. Dieu n'a pas besoin de nos hommages ; nous n'avons rien à attendre de sa miséricorde, rien à redouter de sa justice, comment nous récompenseroit-il, comment nous puniroit-il ? L'ame périt avec le corps ; l'homme pense par les mêmes organes

Chevalier de la Barre à Abbeville. Ils ordonnerent que cette production sacrilege seroit brûlée sur le corps du jeune criminel qu'elle avoit séduit. La République de Geneve condamna le même Ouvrage aux flammes & on pensa dès-lors, que l'Auteur ne méritoit point l'asyle qu'on lui avoit accordé dans les terres de ce petit État. En effet il fut obligé de le quitter peu de temps après.

que les bêtes, vit & meurt comme elles, &c. &c.

De tels principes révolteroient sans doute, s'ils étoient présentés de front; mais l'Auteur les fait entrer dans l'esprit avec l'art le plus insidieux. C'est un parfum empesté, qui s'insinue insensiblement dans toute la masse du sang. Saillies ingénieuses, plaisanteries légeres, bons mots piquans, antitheses brillantes, contrastes frappans, peintures riantes, réflexions hardies, expressions énergiques, toutes les graces du style, tous les agrémens du bel esprit y sont prodigués.

C'est assez dire qui en est l'Auteur. Un pareil Ouvrage ne peut sortir, que de cette plume téméraire & féconde, que le Démon de l'esprit & de l'irréligion a préparée lui-même dans les gouffres de l'Enfer. Le pere de la *Pucelle d'Orléans* a beau désavouer le *Dictionnaire Philosophique*; on y reconnoit à chaque trait les marques de son origine. C'est un enfant de ténebres dont tout le monde a désigné le Pere, dès qu'il a paru au grand jour.

On sait que M. de V. le plus bel esprit de l'Europe, le premier Poëte de son siecle, élevé au plus haut degré de la réputation littéraire & parvenu à un âge, où toutes les passions se taisent, n'est plus dévoré que par la fureur du Prosélytisme; mais que cette fureur est absurde! Qu'elle est horrible! Qu'elle est indigne d'un Philosophe, qui se dit le bienfaicteur du Genre-Humain! Il n'y a qu'un petit esprit, qu'un étourdi qui ne puisse sacrifier ses idées au repos des hommes & à leur bonheur. Je ne dirai point à M. de V.: croyez, parce qu'on le lui a toujours

dit en vain ; mais qu'il garde au moins ſon ſecret. Ne ſent-il pas qu'en le confiant même à un homme ſage & prudent, même à un ami, il ſappe les fondemens de leur union, & donne atteinte aux nœuds qui les attachent l'un à l'autre ?

Un homme avoit de la Religion & croyoit que vous en aviez ; vous étiez liés par le cœur & par l'eſprit. Après lui avoir confié le ſecret de votre incrédulité, vous avez tâché de lui en communiquer le venin, & vous n'avez malheureuſement que trop réuſſi. Ne comptez plus ſur lui, comme il ne compte plus ſur vous. Vous vous regardez mutuellement comme deux furieux auxquels on a ôtés leurs menottes. Plus de confiance, & dès-lors plus d'amitié ; la crainte en a pris la place, & c'eſt à votre impiété ſotte & imprudente que vous devez ce beau ſervice.

Un Incrédule peut ſe croire aſſez sûr de lui-même pour penſer qu'au milieu de la ſéduction du monde, du beſoin, de l'intérêt, il ne fera jamais rien contre la probité ; mais peut-il exiger que les autres le croient ? Non ſans doute. Ceux qui rient le plus inſolemment de ce qu'ils appellent la *ſimplicité des Peuples aveuglés* ; ceux qui calomnient le plus la Religion ſont ceux qui penſent le plus fermement, qu'on ne peut être vertueux ſans Religion. Qu'un Philoſophe ait beſoin d'un domeſtique ; il s'en préſente deux. Il demande à l'un ; *De quelle Religion êtes-vous ? Moi, Monſieur, je ne ſuis d'aucune ; j'ai été pendant quelque temps le portier de M. de V. ; il nous catéchiſoit tous les jours ; il nous prouvoit qu'il n'y avoit point de Religion, & qu'il n'y avoit de coquins que dans le Chriſtianiſme ; je*

l'ai cru, & Dieu merci je ne tiens à rien. Notre Philoſophe fait une grimace & queſtionne l'autre. Il voit par toutes ſes réponſes que c'eſt un bon Chrétien, craignant Dieu, fréquentant les Sacremens, & il ſe décide pour celui-ci.

Les Philoſophes irréligieux ſeroient bien fâchés de n'être ſervis que par leurs proſélytes. Ils ſavent que l'Irréligion eſt l'écueil de la vertu, & s'ils ne le diſent pas, ils agiſſent bien en conſéquence. Quels reproches n'ont donc point à ſe faire les Apôtres de l'Irréligion, s'ils la croient dangereuſe à la Société? & s'ils ne le croient pas, quel eſt leur aveuglement? Mais non, ils le croient & je n'ai jamais trouvé d'Incrédule, dit un des Auteurs du *Journal Chrétien*, (*a*) qui n'en ſoit convenu avec moi. Les Philoſophes deſirent autant que le peuple, de vivre à l'abri des noirceurs, des rapines & du meurtre. Pourquoi donc parlent-ils contre cette même Religion qui, de leur aveu, rend le Prince humain, le ſujet ſoumis, le Magiſtrat integre, le maître indulgent, le domeſtique fidele, le mari vertueux, la femme chaſte, le pere tendre, le fils obéiſſant? Pourquoi donc écrivent-ils en impies? Par foibleſſe, par vanité. Nouveaux *Eroſtrates*, ils veulent faire parler d'eux. Hélas! Ils n'y réuſſiſſent que trop pour leur honneur & leur repos. On ne les traite pas ſeulement d'impies, ils ne feroient qu'en rire. On les regarde comme des malhonnêtes gens, comme des mauvais Citoyens, & on s'éloigne d'eux comme de la caverne d'un ſerpent,

(*a*) Le fonds des Réflexions précédentes eſt du même; c'eſt M. *Trublet*.

dont la morſure empoiſonne les ſources de la vie & du bonheur.

Malheur aux maiſons & aux familles, (dit M. *Maſſillon*, Paraphraſe du Pſeaume XIII.) qui donnent accès chez elles aux eſprits forts. Les troubles, les calamités, les diſſentions domeſtiques y entrent bientôt. Elles deviennent bientôt des Ecoles où les maximes du libertinage ſont enſeignées. L'Epouſe fidele regarde bientôt la fidélité d'un lien ſacré comme un vain ſcrupule, que la tyrannie des hommes ſur ſon ſexe a établi ſur la terre. Il n'y a plus dans ces maiſons infortunées, ni ordre, ni ſubordination, ni confiance. L'enfant ſe croit autoriſé à ſecouer l'autorité paternelle; le Pere croit que, laiſſer agir le penchant de la nature, c'eſt toute l'éducation qu'il doit donner à ſes enfans; l'Epouſe ſe perſuade, que ſon goût doit décider de ſon devoir. Quelle paix & quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage ſeul & le mépris de tout joug lie ceux qui l'habitent? Quel cahos! Quel théatre d'horreur & de confuſion deviendroit la ſociété générale des hommes, ſi les maximes du libertinage prévaloient parmi eux & étoient érigées en Loix Publiques? Quelle affreuſe République, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'Univers toute compoſée d'impies, & où les hommes ne puſſent mériter que par l'impiété, le titre de Citoyen!

Les impies publient que les gens de bien n'ont par-deſſus eux, que plus d'adreſſe & de ménagement pour dérober leurs déſordres ſecrets aux yeux du Public. Il faut bien pour ſe calmer ſur l'infâmie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de ſe

perſuader, que tous les hommes, & ceux qui paroiſſent les plus ſaints, leur reſſemblent.

Tandis qu'ils ſe livrent ſans réſerve à la corruption de leur cœur, tandis qu'ils font éclater cette dépravation par les écrits les plus ſales & les plus infâmes, ils affectent dans d'autres écrits les dehors de la ſageſſe & de l'innocence. Mais ce langage hypocrite ne trompe perſonne; ils ne ſe font pas même illuſion à eux-mêmes; & s'ils ſont abominables aux yeux des gens de bien, ils le ſont preſque autant à leurs propres yeux.

Il eſt ridicule de penſer que la ſatyre, la licence & l'impiété n'inſpirent aucun remords à celui qui croupit toute ſa vie dans ce bourbier. On peut être plus tranquille en ſanté, mais de quels troubles ne ſe ſent-on pas agité à l'approche de la plus petite maladie? M. de V. a ſouvent éprouvé ces ſalutaires retours, & faſſe le Ciel qu'il les éprouve encore! Le bras de Dieu n'eſt pas raccourci, & la grace ne lui refuſera pas ſes céleſtes rayons, du moins dans ces momens où toutes les illuſions ſe diſſipent. Tranſportons-nous à l'inſtant de la diſſolution de ſon être; voyons-le ſur un lit de douleur, la mort ſur les levres, le déſeſpoir dans le cœur. Quelles ſont ſes penſées, quels ſont ſes ſentimens dans ce moment terrible? Voici, ſans doute, ce qu'il ſe dira à lui-même.

« Tu as adoré l'or & la gloire, ton coffre-
» fort & ta réputation étoient tes Dieux, & tu
» as proſtitué à ces vaines idoles ta Patrie, ta
» Religion & ton repos. Que ce Démon de l'or-
» gueil, des richeſſes & de l'impiété, devant le-
» quel tu t'es proſterné, te délivre aujourd'hui;
» implore ſon ſecours, adreſſe-lui ta voix mou-

„ rante ; il eſt ſourd, il eſt muet, & loin de cal-
„ mer ton cœur, il ne s'éveille que pour le ron-
„ ger. A qui t'adreſſeras-tu dans ta détreſſe ? A
„ ce Dieu même que tu as ſi ſouvent blaſphê-
„ mé, à ce Dieu que tu n'as pas voulu con-
„ noître, ou que tu n'as connu, que pour l'ou-
„ trager. Tu as renverſé ſes Autels, & il t'offre
„ une place à côté de lui ; tu as décrié ſon culte,
„ & il veut que tu ſois ſon éternel adorateur ; tu
„ as rougi d'être ſon enfant, & il ne ſe laſſe point
„ d'être ton Pere. Il t'ouvre ſes bras, il t'ouvre
„ ſon ſein, ce ſein que tu as déchiré ; c'eſt le
„ ſeul remede aux maux qui te dévorent & l'uni-
„ que aſyle qui te reſte. „

Animé de ces ſentimens de repentir & de confiance, l'Impie converti dit du plus profond de ſon cœur : “ Recevez-moi, Seigneur, dans ce
„ bain ſacré ; lavez-moi de toutes mes ſouillures.
„ Votre miſéricorde eſt plus grande que mes cri-
„ mes. Ecartez votre foudre ; ſur quel endroit
„ pourroit-elle tomber *qui ne ſoit tout couvert du*
„ *ſang de* JESUS-CHRIST ? „ Nous aimons à penſer que ce ſeront les derniers ſentiments de M. de V. Puiſſe ce Dieu qu'il a ſi ſouvent outragé, lui faire ſentir, non le poids de ſa juſtice, mais toute l'étendue de ſa clémence !

Le *Dictionnaire Philoſophique* ne donne guere lieu d'attendre un ſi prompt changement ; mais la grace s'eſt ſignalée par des prodiges encore plus merveilleux. En attendant que l'Auteur ouvre les yeux à la lumiere, mettons ſon Ouvrage dans le creuſet de la Religion & de la Raiſon. La matiere eſt importante, mais le ſtyle, cette partie principale d'une production littéraire, ne peut

avoir ces charmes, qui rendent le *Dictionnaire* si agréable & si dangereux. Nous ne pouvons nous permettre que rarement des plaisanteries; nous nous bornons le plus souvent à raisonner; & le raisonnement est toujours froid pour les esprits frivoles & même pour quelques esprits sérieux. Ce n'est donc point l'amusement qu'il faut chercher dans ce Livre, c'est l'instruction. Nous l'avons puisée dans les Auteurs qui ont le mieux écrit sur les matieres que nous traitons. Les nommer, c'est prévenir favorablement le Public.

MM. *Bertier*, *Joannet*, *Gauchat*, *le François*, *Trublet*, nous ont fourni plusieurs Articles, & nous les avons donnés tels qu'ils se trouvent dans les Journaux & dans leurs Livres, sans y faire presque d'autre changement que celui que l'uniformité du style exigent. Nous avons sur-tout profité du *Traité abrégé de la Religion*, qu'on trouve dispersé dans différens volumes du *Journal Chrétien*. Ce Traité, composé par un savant Curé de Brie, étoit, pour ainsi dire, perdu dans cet Ouvrage Périodique, ainsi que plusieurs autres morceaux excellens. Ils recevront une nouvelle vie dans cet Ouvrage, & les personnes qui n'ont pas ce Journal, ou qui ne veulent pas se donner la peine de rassembler des articles séparés, nous sauront gré de les avoir déterrés.

Nous avons traité briévement les Articles *Genese*, *Confession*, & quelques autres qui demanderoient des discussions profondes & un grand étalage d'érudition. Il aûroit fallu charger cet Ouvrage d'Hébreu, de Grec & de Latin, & notre dessein étant de ne travailler que pour le commun des Lecteurs, qui demandent un préservatif prompt

contre la contagion de l'impiété, nous aurions manqué notre but, en nous jettant du côté des recherches épineuses. D'ailleurs un Savant aussi distingué dans la République des Lettres que dans l'Eglise, prépare une réfutation complette des morceaux que nous n'avons pas approfondi : ce que nous en disons suffira à tout Lecteur judicieux pour lui faire connoître la fausseté de ce que raconte M. de V. sous les mêmes articles dans son *Dictionnaire Philosophique.*

On nous reprochera peut-être la liberté que nous avons prise de désigner les Auteurs ; mais nous répondrons. 1°. Qu'en nommant les Ecrivains impies, nous ne nous sommes pas permis les emportemens, auxquels ils se livrent contre les Apologistes du Christianisme. 2°. Il faut démasquer un Auteur qui ne garde aucun ménagement, afin que le voile, sous lequel il s'est couvert, ne serve point à cacher de nouveaux attentats. Ainsi nous avons mis le *Dictionnaire Philosophique* sur le compte de M. de V., parce que les désaveux qu'il a donnés de ce Livre sont insuffisans, & que cette vieille ruse de désavouer au Public les Ouvrages dont on se glorifie en secret, ne trompe plus personne. „ Le même homme, dit le célebre *Jean-Jacques Rousseau*, sera „ l'Auteur ou ne le sera pas devant le même „ homme, selon qu'ils seront à l'Audience ou „ dans un souper. C'est alternativement oui & „ non, sans difficulté, sans scrupule. De cette façon la sûreté ne coute rien à la vanité. „ Ainsi M. de V. voulant avoir l'honneur & le profit de ses Livres, sans rien risquer pour sa personne, a désavoué le *Dictionnaire Philosophique* dans les Journaux,

Journaux, tandis que la derniere Edition étoit annoncée & débitée par ſon Libraire ; tandis qu'il accabloit d'injures les Cenſeurs de ce Livre ; tandis qu'il le défendoit avec acharnement ſous le nom de *Bazin.* Si les inconſéquences des Philoſophes n'avoient déja été jouées ſur le théatre, il y auroit là de quoi faire une excellente ſcene comique. Mais dans cette inconſéquence même on trouveroit des traits qui peindroient l'homme & l'Auteur. M. de V. ſent bien que dans certains Ouvrages, il n'eſt plus que l'ombre de lui-même. L'imagination eſt quelquefois en défaut ; l'incrédulité ne doit pas l'être, afin d'éveiller par des réflexions impies ceux auxquels on ne peut plus fournir des ſaillies piquantes. Voilà la ſource de tant de nouvelles brochures caractériſées moins par le génie & l'éloquence que par la témérité & l'audace. Elles ſe ſont vendues comme ſi elles étoient bonnes ; continuons donc, dit M. de V., de mettre dans les jeux de notre vieilleſſe des ornemens qui les font vendre. C'eſt le ſeul moyen de conſerver des admirateurs & des acheteurs.

En faiſant ces triſtes obſervations, nous ſommes bien éloignés de vouloir faire de la peine à M. de V. Qu'il jouiſſe de la ſanté, de la paix, des richeſſes, du repos & de la gloire ! Nous ne demandons de lui que le bon uſage de ſes talens ſupérieurs, & nous le demandons non-ſeulement pour aſſurer ſon bonheur éternel, mais encore ſa félicité temporelle. La véritable paix n'eſt qu'avec la vertu.

Ce que nous diſons de M. de V. nous le dirons auſſi des autres Incrédules, dont il eſt queſtion dans cet Ouvrage. La plupart ſont hommes, ils

méritent par conséquent de la charité ; & quelques-uns d'entr'eux sont des grands hommes ; on leur doit des ménagemens & de la modération. Loin de nous tout esprit de violence, de hauteur & de mépris ; loin de nous ce zele amer qui ne parle que de feu & de gibet. Périssent à jamais tous nos Ecrits, plutôt que d'inspirer la moindre pensée de fureur & de vengeance. L'Ecriture & la Raison doivent être le seul glaive d'un défenseur du Christianisme. Nous ne prétendons point pourtant blâmer les Magistrats qui répriment l'impiété ; puisque nous avons prouvé qu'ils en ont le droit dans l'Article *Persécution* ; nous ne parlons que des Particuliers qui se croiroient permis de venger la Divinité. Nous ne voulons fournir des armes ni au Fanatisme, ni au ressentiment.



ARREST DU PARLEMENT,

Qui condamne le Dictionnaire Philosophique portatif; *& les* Lettres écrites de la Montagne, *par* Jean-Jacques Rousseau, premiere & seconde partie, *à être lacérés & brûlés par l'Exécuteur de la Haute-Justice.*

CE jour, toutes les Chambres assemblées, les Gens du Roi sont entrés, & Me. Omer Joly de Fleury, Avocat dudit Seigneur Roi, portant la parole, ont dit:

MESSIEURS,

Si la fausse Philosophie, qui jette tant de dépravation sur les mœurs n'est pas assez éclairée, ou n'a pas assez de bonne-foi pour abjurer ses erreurs, au moins devroit-elle se repaître en silence de ses chimeres & de ses absurdités. Pour pouvoir insensiblement se produire & faire des Prosélytes, elle avoit marché d'abord par des voies obscures, & employé des moyens qui n'étoient pas à la portée de tout le monde; vous l'avez cependant arrêtée dans sa route, & ses essais capables de tromper votre vigilance, n'ont pas échappé à votre pénétration; il est étrange aujourd'hui que, secouant sans pudeur le voile sous lequel elle avoit jusqu'ici dé-

guiſé ſa marche, elle leve le front pour paroître ce qu'elle eſt ; qu'elle profére hautement l'iniquité, ouvre la bouche contre le Ciel, & veuille répandre avec plus de facilité par toute la terre le poiſon de l'incrédulité de ſon eſprit & du libertinage de ſon cœur. C'eſt le ſeul but que l'on ait pu ſe promettre du *Dictionnaire Philoſophique portatif* que l'on oſe faire paroître, & on ſe porte à cet excès ſous le regne d'un Prince qui, par la maniere dont il gouverne ſes Peuples, ne cherche qu'à affermir dans leur cœur la vérité du dogme & la pureté de la morale.

Si l'Auteur étoit connu, il ne vous paroîtroit pas moins digne que ſon Ouvrage des peines les plus rigoureuſes. Quelle frénéſie poſſéde donc certains eſprits de nos jours ? Quel fruit penſent-ils retirer de leur doctrine impie, cruelle même pour l'humanité ? Que préſente-t-on dans ce *Dictionnaire* ? Les dogmes de la Religion préſentés comme des nouveautés introduites par la ſucceſſion des temps ; dériſion de la diſcipline & des uſages de l'Egliſe ; anéantiſſement des ſaintes Ecritures & de toute Révélation : on eſſaye de ſapper les fondemens de la Religion Catholique : on nie la Divinité de Jesus-Christ : on ne craint pas, on ne rougit pas de traiter de fable ce que les Evangéliſtes en rapportent, & de donner pour inſtitution humaine la foi & la diſcipline de l'Egliſe ; les Sacremens, le culte des Saints pour ſuperſtition. On rapporte des allégories, des figures qui ſe trouvent dans les Ecrivains Sacrés, mais on ſouſtrait aux Lecteurs l'objet des allégories,

les vérités & les faits annoncés par les figures, & qui en rendent le rapport & la justesse sensibles.

On expose des contradictions entre les Auteurs divins, & on tait avec soin les explications qui concilient de la maniere la plus satisfaisante ces contrariétés apparentes. On se permet de falsifier les Textes de l'Ecriture, & on en donne des traductions infideles; on y ajoute même quelquefois pour tromper le Lecteur peu attentif; on ne respecte pas plus les Textes des Peres, & on porte la témérité jusqu'à vouloir jetter un vernis d'ignorance ou d'idiotisme sur les plus fameux génies, tels que les *Augustin* & les *Chrysostome*, &c.

Point de miracles; c'est, selon l'Auteur, insulter Dieu que d'en supposer. Point de péché originel dans l'homme; point de liberté dans sa volonté; point de Providence générale ni particuliere: la matiere est éternelle selon lui: il n'y a de certitude que la Physique & la Mathématique: illusion que l'espérance d'une vie future, l'homme périt tout entier; invectives contre les actes consacrés par la Religion: Loix divines & humaines également méprisées; on présente les Religions comme faites pour les climats. Toutes les Loix qui concernent la Physique sont calculées pour le méridien qu'on habite, & les Rites de la Religion sont de même nature. On paroît admettre une Religion naturelle dans laquelle on reconnoîtroit un Dieu quelconque; mais quelle seroit cette Religion, & quel Dieu y reconnoîtroit-on, puisque, selon l'Auteur, on n'a aucune idée de Dieu,

qu'on ne peut le connoître, & qu'on ne lui rendroit aucun culte, ſous prétexte qu'il n'a pas beſoin de nous?

Myſteres, Dogmes, Morale, Diſcipline, Culte, Vérité de la Religion, Autorité divine & humaine, tout eſt donc en butte à la plume ſacrilege de cet Auteur qui ſe fait gloire de ſe ranger dans la claſſe des bêtes en mettant l'homme à leur niveau, puiſqu'il n'admet de bonheur que celui des ſens, & qu'il conſent à périr entiérement comme elles.

Et quels moyens emploie-t-on pour inviter à adopter ces erreurs? Le ridicule, la plaiſanterie, les doutes, les ſophiſmes, les objections, les difficultés, les blaſphêmes même mille fois répétés par les impies depuis dix-huit ſiecles, & mille fois réfutés, réſolus avec la force & l'évidence qui fait le caractere de la vérité, & qui ne peuvent en impoſer qu'à ceux qui négligent de s'inſtruire, & à ceux qui ont quelqu'intérêt à ſe laiſſer ſéduire & à ſe faire illuſion.

Tel eſt l'Ouvrage que la République de Geneve a déja condamné aux flammes, & que tout État policé, n'eut-il pas l'avantage que nous avons d'être dans le ſein de l'Egliſe Catholique, ne peut s'empêcher de proſcrire, parce qu'il n'eſt pas de Société aux intérêts de laquelle ne ſoient contraires la licence, l'indépendance & l'irréligion. Doit-on s'étonner que les Loix qui gouvernent les différens Etats, ne ſoient pas plus reſpectées par cet Auteur, & que celle en particulier, qui aſſure depuis tant de ſiecles le Sceptre & la Couronne aux Prin-

ces aînés mâles de nos Rois, ſoit auſſi l'objet de ſes railleries?

A ce premier Ouvrage nous en joindrons un autre intitulé : *Lettres écrites de la Montagne*, &c. en deux Parties. L'Auteur dans la premiere s'occupe à défendre ſes précédens Ouvrages, & en particulier ſon *Emile*, contre la proſcription prononcée par le Conſeil de la République de Geneve : malheureuſement opiniâtre dans le ſyſtême qu'il a adopté, loin de profiter des cenſures qui en ont été faites, d'avouer avec candeur les erreurs dont on l'a convaincu, & de les déteſter ; il renouvelle tous ſes principes impies & déteſtables contre la Religion Catholique & contre Jesus-Christ même qui l'a fondée, contre la Révélation & les Livres Saints, contre les Miracles, toutes les autres erreurs enfin dont le détail a révolté ſi juſtement tous les eſprits à la lecture d'*Emile*. A ces impiétés il ajoute de nouveaux blaſphêmes que nous n'oſons répéter, & qui annoncent un de ces Philoſophes orgueilleux qui réſiſtent à la vérité en lui oppoſant leurs illuſions, *hommes corrompus dans l'eſprit & pervertis dans la Foi, mais le progrès qu'ils feront aura des bornes, car leur folie ſera connue de tout le monde.*

Quel abus plus énorme & plus déshonorant de l'eſprit & des talens ! La Religion aura toujours des *Celſe*, des *Julien*, des *Socin*, des *Bayle*, des inſenſés, en un mot, qui blaſphémeront contr'elle & contre ſon divin Auteur : mais malheur à ces hommes qui, flattés d'ériger une école d'erreur & d'iniquités, & d'y perpétuer la race des impies, ſe chargent de l'hor-

reur & de l'exécration des hommes ſages & vertueux de tous les ſiecles & de tous les Pays !

[De tels Philoſophes, dit un des plus grands Orateurs de la Hollande, ſont ceux qui ſe piquent le plus *de bon air* & *de belles manieres*, ce n'eſt même ſouvent que les fauſſes idées qu'ils s'en ſont formées qui les déterminent au ſyſtême de l'incrédulité ; ils trouvent, dit-il, que la raiſon ſent trop l'École, & que la foi eſt pédanteſque : ils croient que pour ſe diſtinguer dans le monde, il faut affecter de ne point croire & de ne point raiſonner. Qu'ils apprennent de cet homme célebre, qu'on les regarde dans le monde comme des inſenſés : ils vivent avec des perſonnes qui croient un Dieu & une Religion, avec des perſonnes qui ont été élevées dans ces principes, qui veulent mourir dans ces principes : bien plus encore, ils vivent dans une Société dont les fondemens vont crouler avec ceux de la Religion ; enſorte que, s'ils parviennent à ſapper ces derniers, ils vont par cela même ſapper les autres : tous les Membres ſont intéreſſés au maintien de cet édifice qu'ils veulent détruire. . . . . L'Univers entier les conjure de ne point établir des ſyſtêmes dont la connoiſſance va lui être funeſte ; malgré tant de voix, malgré tant de prieres, malgré tant d'inſtances ; & parmi tant de gens intéreſſés à l'établiſſement de la Religion, ſoutenir que la Religion eſt une chimere, s'acharner à la combattre, mettre toute ſon application & toute ſa gloire à la détruire, n'eſt-ce pas le comble de la brutalité & de la fureur ?]

Nous remettons à la Cour ces Imprimés,

avec les conclusions par écrit que nous avons prises à ce sujet. Et se sont lesdits Gens du Roi retirés : Eux retirés.

Vû les deux Imprimés *in*-8°. le premier portant pour titre : *Dictionnaire Philosophique portatif. Londres*, 1764. commençant par l'article *Abraham*, & finissant par l'article *Vertu*, contenant 344 pages d'impression, sans nom d'Auteur ni d'Imprimeur. Le second, intitulé : *Lettres écrites de la Montagne, par* Jean-Jacques Rousseau, *premiere & seconde Parties, à Amsterdam, chez Marc-Michel Rey*, 1764, contenant la premiere Partie 334 pages, & la seconde 226 pages d'impression. Conclusions du Procureur-Général du Roi : Oui le rapport de Me. Joseph-Marie Terray, Conseiller. La matiere mise en délibération.

LA COUR ordonne que lesdits deux imprimés seront lacérés & brûlés au pied du grand escalier du Palais par l'Exécuteur de la Haute-Justice. Enjoint à tous teux qui en ont des Exemplaires de les rapporter au Greffe de la Cour, pour y être supprimés ; fait défenses à tous Imprimeurs, Libraires, Colporteurs & autres, de les imprimer, vendre, débiter, ou autrement distribuer, sous telles peines qu'il appartiendra. Ordonne qu'à la Requête du Procureur-Général du Roi, & par-devant le Conseiller-Rapporteur que la Cour commet, il sera informé contre ceux qui auroient composé, imprimé, vendu, ou autrement distribué lesdits deux Imprimés, pour ladite information faite, & communiquée au Procureur-Général du Roi, être par lui requis ce que

de raiſon, & par la Cour ordonné ce qu'il appartiendra. Ordonne en outre que le préſent Arrêt ſera imprimé, publié & affiché partout où beſoin ſera. FAIT en Parlement, toutes les Chambres aſſemblées, le dix-neuf Mars mil ſept cens ſoixante-cinq.

Signé, DUFRANC.



TABLE

Des Matieres contenues dans le premier Volume.

ABBADIE & HOUTEVILLE. *Apologie de ces Écrivains.* Page *1.*
** ABBÉ. *Des richesses du Clergé de France.* *7.*
* ABRAHAM. *Examen de cet Article du* Dictionnaire Philosophique. *10.*
* AME. *Examen de cet Article ; contradictions de M. de V.* *13.*
AMITIÉ. *Portraits de cette vertu.* *18.*
AMOUR. *Cette passion est-elle bornée au physique ?* *22.*
* ANGES. *Discussions sur ces Esprits célestes.* *23.*
ANTROPOPHAGES. *Quels Peuples étoient coupables de cette horreur ?* *26.*
APIS. *La superstition vaut-elle moins que l'Irréligion ?* *29.*
APOCALIPSE. *Apologie de ce saint Livre.* *30.*
* APOLLONE DE TYANE. §. I. *Sa vie.* *32.*
§. II. *Fausseté des prodiges qu'on lui attribue.* *34.*
** ARG*. (LE MARQUIS D') *Ses attentats contre la Religion.* *38.*
ATHÉES. *Réflexions sur l'existence de Dieu & sur ceux qui la nient.* *42.*
* BAPTÊME. *Examen de cet Article.* *48.*
* BAUM**. (LA) *Caractere des Ouvrages de cet Auteur.* *50.*

* BAYLE. *Sa vie & son Caractere.* 52.
BÊTES. *Danger de la Doctrine qui égale l'Homme à la Bête.* 57.
* BIEN (TOUT EST). *Réfutation de ce Systême.* 58.
BOSSUET. *Apologie des mœurs, de la Doctrine & des Ouvrages de ce grand Homme.* 61.
** CACOUACS. *De la maniere de les connoître.* 65.
* CANTIQUE DES CANTIQUES. *Ce Livre est de* Salomon. *Dans quel esprit on doit le lire?* 68.
* CÉLIBAT. *Sainteté de cette Loi; elle n'est pas nuisible à la Société.* 71.
CERTITUDE. *Certaines Propositions de fait sont aussi évidentes que les Propositions spéculatives.* 76.
CHINE. *De la prétendue antiquité de ce Peuple.* 78.
* CHRISTIANISME. §. I. *Examen de cet Article.* 80.
§. II. *Objections des Incrédules.* 89.
* CIEL. *On ne nie l'existence du Ciel, que parce qu'on craint l'Enfer.* 97.
* CIRCONCISION. *Les Juifs tenoient-ils cette Cérémonie des Egyptiens?* 101.
CLARKE. *Cet Auteur est-il mort dans l'Arianisme?* 104.
* CONFESSION. *Examen de cet Article.* 106.
CONSTANTIN. *Portrait fidele de ce Prince.* 110.
CORPS. *Il n'est point le principe de nos pensées.* 114.
CROIX. *Apparition de la Croix à* Constantin. 116.
DANIEL. *Sa Prophétie sur le Messie.* 118.
** DÉISTES. *Foibles fondemens de leur probité; leur mauvaise foi; leur inconsequence.* 120.
DES-BARREAUX. *Aveu remarquable de* Bayle *au sujet des Esprits-forts.* 126.
DESCARTES. *Il est le fondateur de la bonne Métaphysique.* 129.

DÉVOTION (*Apologie de la*). *Voyez* PIÉTISTES.
* DID***. *Caractere de cet Auteur & de ses Ouvrages.* 131.
** DIEU. *Réflexions sur son existence & ses attributs.* 134.
DOGMES. *Ils sont obscurs & non pas absurdes.* 138.
* ECCLÉSIASTE ET ECCLÉSIASTIQUE. 140.
EGALITÉ. *La Religion seule nous éclaire sur l'inégalité des dons du Créateur.* 142.
* ENCYCLOPÉDIE. *Histoire & jugement de cet Ouvrage.* 144.
ENFER. §. I. *Nécessité de croire à l'Enfer.* 148.
§. II. *Objections des Incrédules contre l'Enfer.* 150.
* ESPRITS-FORTS. *La vanité est la source de leurs Écrits.* 153.
* ÉTATS. *Quel est le meilleur Gouvernement ? tous les Hommes doivent s'aimer.* 155.
* EVANGILE. §. I. *Examen de l'Histoire du Nouveau Testament.* 159.
§. II. *De la Morale de l'Evangile.* 163.
** EZÉCHIEL. *Explication de quelques passages qu'on a donnés comme scandaleux.* 166.
FANATISME. *Il produit plus de vertus que l'Irréligion.* 168.
* FOI. §. I. *Quoique la Foi soit un don de Dieu, les Incrédules ne sont pas moins blâmables de ne pas croire.* 169.
§. II. *Pensées diverses sur la Foi & sur les vices opposés, par le P.* Bourdaloue. 171.
§. III. *Sûreté qu'on trouve dans la croyance de la Religion, opposée aux dangers inséparables de l'Incrédulité.* 179.
** FRERET ET BOULANGER. *Idées des Ouvrages de ces deux Auteurs.* 182.

* GENESE. *Réflexions ſur cet Article.* 184.
* GRACE. *Réflexions ſur les diſputes touchant la Grace.* 188.
GUERRE. *Les Orateurs Chrétiens ſe ſont-ils élevés contre ce fléau ?* 192.
* HELVET**. §. I. *Hiſtoire du Livre* de l'Eſprit ; *rétractation de l'Auteur.* 194.
§. II. *Catéchiſme du Livre* de l'Eſprit. 196.
HOUTTEVILLE, *voyez* ABBADIE.
HUET. *Ce Prélat étoit-il Incrédule ?* 201.
JACOB. *Prophétie de ce Patriarche ſur la venue du Meſſie.* 202.
* JAMBLIQUE. *Abſurdité de ſon parallele de* Pythagore *&* de Plotin *avec* JESUS-CHRIST. 203.
* IDOLATRIE. *Définition de ce mot ; il y a eu beaucoup d'Idolâtres.* 205.
JEPHTÉ, *ou des Sacrifices du ſang humain.* 208.
JESUS-CHRIST. §. I. *En quel temps y eût-il au monde un* JESUS-CHRIST *& des Chrétiens ?* 210.
§. II. *Preuves que* JESUS-CHRIST *eſt le Meſſie, par la réunion des Prophéties de tous les ſiecles.* 212.
JESUS *fils de* Pandera. *Particularités curieuſes.* 220.
IMMATÉRIALITÉ DE L'AME. *Les anciens Philoſophes la croyoient-ils ?* 222.
* IMMORTALITÉ DE L'AME. §. I. *Preuves morales de cette vérité.* 224.
§. II. *Objections des Matérialiſtes contre l'immortalité de l'Ame.* 230.
* INCRÉDULES. §. I. *De quelle façon il faut les réfuter.* 233.
§. II. *Réflexions ſur la même matiere.* 236.

* INCRÉDULITÉ. *Quels ſont les principes qui la produiſent?* 239.
** INJURES. *Excellente réponſe des Philoſophes aux raiſons de leurs antagoniſtes.* 242.
JOSEPHE. *Authenticité du paſſage de cet Hiſtorien, touchant* JESUS-CHRIST. 244.
JULIEN. *Caractere de ce Prince.* 247.
* LIBERTÉ. *Tous les Hommes ſont intéreſſés à la reconnoître.* 251.
LIBERTÉ DE PENSER. *Quelles bornes doit-on lui donner?* 255.
LICENCE DU STYLE. *Combien elle eſt oppoſée à la vraie Philoſophie?* 257.
LOI NATURELLE. *Dieu l'a gravée dans tous les cœurs.* 259.
* LUXE. *Dangers du Luxe.* 262.
MAHOMET. *Fauſſeté & impiété du parallele de* JESUS-CHRIST *& de* Mahomet. 264.
* MARTYRS. *L'opinion du petit nombre des Martyrs n'eſt pas fondée.* 267.
MATÉRIALISME. *Auteurs qui le réfutent.* 272.
MÉCHANT. *L'Homme eſt-il méchant?* 273.
MER ROUGE. *Réponſes aux difficultés des Incrédules ſur le paſſage de la Mer rouge par les Iſraélites.* 274.
** MESLIER. *Son impie Teſtament; travers de ſon eſprit.* 276.
MESSIE. §. I. *Réflexions générales ſur les Prophéties qui regardent le* Meſſie. 277.
§. II. *Prophéties concernant les circonſtances de la vie & de la mort du* Meſſie. 279.
§. III. JESUS-CHRIST *a porté le caractere du* Meſſie; *il a conſommé la révélation & l'alliance nouvelle.* 284.

* MÉTEMPSYCOSE. *Examen de ce systême.* 286.

N. B. On a marqué d'une étoile * les articles refondus & d'une double étoile ** les articles nouveaux.

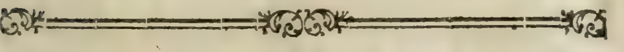
Fin de la Table du Tome Premier.



DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE.



ABBADIE ET HOUTEVILLE.

Apologie de ces Écrivains.

JUSQU'OU va la haine pour la Religion ! on ne se contente pas de l'attaquer, on déchire impitoyablement la mémoire de ceux qui l'ont défendue. C'est le sort qu'a éprouvé *Abbadie*. Voici comme M. de V. en parle dans son *Apologie de Milord Bellingbroke*, écrit téméraire qu'on trouve dans le III. volume des *Nouveaux mêlanges Philosophiques*. « On affecte de le plaindre de n'avoir point lu
» *Abbadie*. A qui fait-on ce reproche ? à un homme
» qui avoit presque tout lu, à un homme qui le cite.
» Il méprisoit beaucoup *Abbadie*, j'en conviens, &
» j'avouerai qu'*Abbadie* n'étoit pas un homme à mettre
» en parallele avec le Vicomte *Bollingbroke*. Il défend
» quelquefois la vérité avec les armes du mensonge :
» Il a eu des sentimens que nous avons jugés erronés
» sur la Trinité, & enfin il est mort en démence à
» Dublin. »

On voit dans ce petit morceau tout ce que la frénésie peut inspirer contre un Auteur estimable. *Milord méprisoit beaucoup Abbadie.* Qu'est-ce que cela prouve ?

que *Milord* étoit un homme injuste ; son jugement l'emportera-t-il sur celui d'une foule de Savans qui l'ont mis à la premiere place des défenseurs de la Religion ? L'on pourroit rapporter une infinité de témoignages ; mais l'accueil favorable que le Public fit à son Ouvrage, les éloges presque sans exemple qu'on lui donna, le succès universel dont il jouit encore, dispensent de les citer.

Ce qui a le plus irrité les Incrédules contre *Abbadie*, c'est que son excellent Traité réunit toutes nos controverses avec eux ; les Athées y sont terrassés dans la premiere partie, les Déistes dans la seconde & les Sociniens dans la troisieme. Philosophe & Théologien tout ensemble, il combat avec les armes de la Religion & de la raison.

Abbadie, ajoute M. de V., *n'étoit pas un génie à mettre en parallele avec le Vicomte de Bollingbroke ;* d'accord, mais la supériorité, si on les comparoit, ne resteroit pas au Vicomte. Si ces deux Écrivains différoient dans la maniere de penser, ils différoient encore davantage dans la maniere de raisonner. L'un voltige de branche en branche, décide en despote sans rien prouver ; l'autre pose des principes, les suit avec exactitude, en tire des conséquences justes, & n'avance rien qu'il n'établisse par des preuves solides.

Abbadie défend la vérité avec les armes du mensonge. Qu'est-ce que cela signifie ? est-ce qu'*Abbadie* emploiroit de mauvaises plaisanteries, des injures atroces, des calomnies révoltantes ? M. de V. sait à qui ce privilege appartient. *Abbadie* n'en a certainement pas usé ; mais il paroît que son adversaire en abuse, lorsqu'il assure qu'*Abbadie* avoit sur la Trinité des sentimens qu'on a jugé erronés. C'est un fait évidemment faux, & il n'a pas plus de réalité que la démence que M. de V. attribue à *Abbadie.* Il n'est point vrai d'ailleurs qu'il finit ses jours à Dublin. *Abbadie* mourut à Sainte Mary-Bone près de Londres. (Voyez les Mémoires de *Niceron.*)

M. de V. a un peu plus ménagé *Abbadie* dans son *Siécle de Louis XIV* ; mais il ne lui a pas rendu entiérement justice. Il dit qu'il est célebre par son Traité de la Religion Chrétienne ; mais qu'il *fit tort ensuite à cet Ouvrage par celui de l'ouverture des sept Sceaux.* Ce dernier Livre ne fit point tort à l'autre. Une mauvaise production peut diminuer la gloire d'un Auteur ; mais elle

n'affoiblit point le mérite de ses autres Ouvrages. L'Histoire du Czar Pierre n'a fait aucun tort à celle de Charles XII. Que diroit M. de V. si on jugeoit des meilleurs fruits de sa plume, par les dernieres Brochures qu'il a publiées ?

M. l'Abbé *Houteville* vient après *Abbadie*, & est traité encore plus cruellement. « On reproche au Lord *Bollingbroke* de n'avoir point lu le Livre de l'Abbé *Houteville*, intitulé : *la Religion Chrétienne prouvée par les faits.* Nous avons connu l'Abbé *Houteville* ; il vécut long-tems chez un Fermier Général qui avoit un fort joli serrail ; il fut ensuite Secretaire de ce fameux Cardinal *Dubois*, qui ne voulut jamais recevoir les Sacremens à la mort, & dont la vie a été publique. Il dédia son Livre au Cardinal d'*Auvergne*, Abbé de Cluni *propter Cl*..... On rit beaucoup à Paris, où j'étois alors, & du Livre & de la dédicace ; & on sait que les objections qui sont dans ce Livre contre la Religion Chrétienne, étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur. » (Voyez aussi le *Dict. Phil.* article *Secte.*)

Nous avons connu l'Abbé Houteville. Dites mieux, M. de V. » L'Abbé *Houteville* nous avoit connu ; il ne faisoit aucun cas de notre façon de raisonner ; il nous regardoit comme un Joueur de gobelets, fort adroit tant qu'il se renferme dans son métier ; mais très-ridicule, lorsqu'il veut faire celui des autres. »

L'Abbé *Houteville vécut long-tems chez un Fermier Général qui avoit un fort joli serrail.* Qu'en voulez-vous conclure ? Combien d'Ecclésiastiques pieux ont demeuré dans des maisons où regnoient les plaisirs du grand monde ? ils n'y prenoient aucune part à la vérité, & l'Abbé *Houteville* pouvoit bien être de ce nombre ; mais quand même il auroit participé à tous les plaisirs de la maison de volupté où vous le placez, qu'est-ce que cela prouveroit contre son Traité de la Religion Chrétienne ? C'est l'Ouvrage qu'il faut juger & non la personne. Vous établissez vous-même ce principe ; que ne le mettez-vous en pratique ?

Nous dirons après vous, que ce ne sera jamais par des invectives, par des manieres de parler méprisantes, par des impostures jointes à de mauvaises raisons, qu'on ramenera l'esprit de ceux qui ne pensent pas comme

nous. *Les injures revoltent tout le monde & ne persuadent personne.* Pourquoi reprochez-vous donc à un homme, qui ne vous a rien fait, les prétendus désordres de sa vie ? Les mœurs d'un Prédicateur démentent quelquefois la morale qu'il enseigne ; mais elles ne portent aucun préjudice aux dogmes qu'il établit. Ils ne dépendent que de ses raisonnemens, & non pas de ses actions. Que l'Abbé *Houteville* ait été attaché à un Cardinal irréligieux, qu'il ait dédié son Livre à un autre Cardinal que vous deshonorez bien gratuitement, tout cela ne prouve point que ses raisons soient mauvaises. Mais vous ne vous bornez pas à décrier ses mœurs ; vous dites, que les objections qui sont dans son Livre, étant malheureusement plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste. Ce n'est pas ainsi qu'en juge un homme qui avoit beaucoup vécu avec l'Abbé *Houteville*, & qui est plus capable que vous d'analiser son Ouvrage.

» Quoique la seconde édition de son Livre de la *Religion prouvée par les faits* soit de 1740, & que depuis » il ait paru beaucoup d'Ouvrages contre la Religion, » je crois qu'il seroit difficile de trouver dans ceux-ci » quelque objection importante à laquelle il n'ait pas » répondu dans le sien. Il connoissoit les livres & les » hommes. Il avoit approfondi la matiere avec les plus » fameux Incrédules de son tems, en avoit ramené plusieurs, & ébranlé quelques autres. L'excellent Écrit de » feu M. de la *Motte*, intitulé : *Plan des preuves de la* » *Religion*, est le fruit des fréquens entretiens qu'ils » avoient ensemble. Delà, dans le Livre de M. l'Abbé » *Houteville*, tant d'objections fortes & fortement exposées, mais toujours suivies de réponses plus fortes encore, quoi qu'en disent les Incrédules & même quelques personnes plus pieuses & plus soumises qu'éclairées & courageuses, & d'autant plus portées à s'allarmer pour la bonne cause, qu'elles y sont plus sincérement attachées. » (M. l'Abbé *Trublet*, *Journal chrétien*, Janvier 1758.)

On ne peut se refuser de citer encore un beau morceau de la réponse de M. l'Abbé *Mongin*, depuis Evêque de Bazas, au discours de M. l'Abbé *Houteville*, lorsqu'il fut reçu à l'Académie en 1723. (Harangues de cette Académie, *Tome 4. pag. 272 & suiv.*)

» Le Public qui vous est redevable de l'Ouvrage le

» plus intéressant, qui puisse occuper la raison, n'aura
» pas été sans doute surpris de notre choix. Il l'auroit
» été de notre oubli, ou de notre lenteur. Votre jeunesse
» ne pouvoit autoriser notre retardement. Nous pesons
» le mérite, & nous n'attendons pas les années. Nous
» trouvions en vous le Savant, l'Orateur & un Défen-
» seur de la foi; falloit-il que tous ces titres devinssent
» surannés pour honorer nos suffrages?

» Nous les devions à ces vives lumieres, qui ont porté
» l'évidence jusques dans les profondeurs de la vérité &
» des divines Écritures. Les Peres de l'Eglise, dont vous
» nous avez retracé les vivantes images; les saints Pro-
» phetes que vous nous avez si clairement exposés, com-
» me les premiers témoins du Messie & les premiers con-
» fidens du Créateur, nous avoient tous parlé pour
» vous. Et c'est la Religion elle-même conduite par l'é-
» loquence, qui vous a, pour ainsi dire, ouvert nos
» portes.

» Jusques ici les Savans de l'antiquité, nos véritables
» modeles, nous avoient recommandé leurs Disciples.
» Mais ces grands Hommes n'ont été que vos premiers
» Maîtres. Formé dans leur école, vous avez cherché
» dans des sources plus pures, un objet digne de vos
» talens. Éleve de *Démosthene*, vous n'avez appris à
» manier ses foudres que pour faire tomber ses Idoles;
» & plein du feu qui l'animoit pour la défense de la
» liberté, vous ne lui avez enlevé les traits dont il per-
» çoit le Tyran de sa patrie, que pour en abattre les
» ennemis de la Religion.

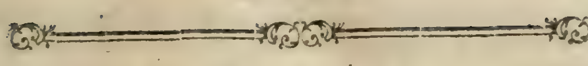
» Les Philosophes n'avoient éclairé que la raison &
» l'avoient souvent séduite. En admirant *Platon*, je m'é-
» gare. D'un autre côté je vois les plus sublimes Théo-
» logiens raisonner de nos Mysteres, sans les éclaircir.
» Mais dans le savant Traité, que vous nous avez donné
» de la Religion Chrétienne, vous fixez la raison & vous
» affermissez la foi. La foi par elle-même est obscure;
» c'est une nuit qu'il faut éclaircir; & tant qu'on ne
» traite que du dogme, on ne sort point de cette nuit
» profonde. Mais quand on me dévoile tous les siécles,
» quand d'âge en âge on me présente des faits devenus
» incontestables par leur enchaînement, & que je vois
» que celui qui précéde, déja annoncé lui-même, an-
» nonce encore celui qui doit suivre, je vois alors un

» flambeau qui m'éclaire & de près & de loin ; je vois
» une trace & comme une chaîne de lumieres, qui me
» conduit depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours.

» A l'éclat de cette lumiere immense, mes doutes &
» mes incertitudes se dissipent; avec ce fil sacré, fil éter-
» nel que je vois dans la main de Dieu-même, & qui
» tient depuis le commencement jusqu'à la consomma-
» tion des siécles, je sors d'un labyrinthe d'erreurs; je
» marche sans crainte de m'égarer, & j'évite ces préci-
» pices & ces abîmes affreux où je vois s'enfoncer les
» Impies & les Incrédules.

» Pour mieux les convaincre & les réduire enfin à un
» éternel silence, vous leur avez laissé la liberté de
» tout dire. Sûr de votre cause & des forces qu'elle vous
» donne, vous ne craignez point que les coups qu'on
» peut vous porter, puissent jamais vous affoiblir. Vous
» voulez une victoire fiérement disputée, & qui vous
» laisse tout l'honneur d'une longue résistance. Les foi-
» bles dans la foi auront peut-être tremblé, en vous vo-
» yant si long-tems aux prises avec l'ennemi; mais à un
» homme sage & qui veut terminer les disputes, il y a
» de la patience à écouter l'Incrédule, & de la prudence
» à lui laisser épuiser ses forces. Ce n'est pas assez de le
» vaincre, il faut le faire expirer dans le combat, &
» tirer de ses veines tout ce sang malheureux, qui ne
» serviroit dans la suite qu'à renouveller le scandale,
» & à donner de nouveaux défis à la Religion.

» Non-seulement vos preuves sont victorieuses par
» leur force, vous les avez encore rendues brillantes
» par le nouvel éclat que vous leur avez donné. Si elles
» n'avoient été qu'invincibles, & que vous les eussiez
» exposées sans ornemens, la paresse ou l'indolence les
» auroit négligées, comme ces armes antiques, que leur
» pesanteur a fait abandonner, & dont on ne peut plus
» se servir sans en ôter la rouille, & sans les rendre plus
» légeres & plus tranchantes, &c. &c.



ABBÉ.

Des richesses du Clergé de France.

CEt article du *Dictionnaire Philosophique* n'est d'abord au premier coup d'œil qu'une momerie indécente. Parce que le mot d'Abbé signifie *Pere*, M. de V. voudroit que tous les Abbés le devinssent. Mais il change bientôt de ton. Les richesses des Abbés lui paroissent intolérables ; il porte envie à des hommes, qui n'envient pas plus ses trésors que sa réputation. Des Abbés, il passe aux Evêques & après les avoir outragés les uns par les autres, il finit en leur disant : *vous avez raison, Messieurs, envahissez la Terre. Elle appartient à l'habile qui s'en empare. Vous avez profité des temps d'ignorance, de superstition, de démence pour nous dépouiller de nos héritages, pour nous fouler aux pieds, pour vous engraisser de la substance des malheureux, &c. &c. &c.*

On voit par cette déclamation que M. de V. enrichit beaucoup le Clergé aux dépens des autres états. Nous ne discuterons point les moyens qu'il suppose qu'il a employé pour avoir ses biens ; on n'a qu'à lire l'Histoire Ecclésiastique ; mais nous croyons qu'il est nécessaire d'examiner si le Clergé est en France aussi riche qu'on le suppose & s'il ne rend pas à la patrie ce que la patrie lui a donné. Nous ferons cet examen d'après un Ecrivain instruit, l'Auteur de *l'apologie de Louis XIV au sujet de la révocation de l'édit de Nantes* ; & quoique son livre soit de 1758, on réduira facilement son calcul à l'état présent des revenus & des charges du Clergé.

Il suppose donc que cette portion de l'État a 40 millions de revenu, & environ 20 mille sujets seculiers ou reguliers des deux sexes. D'après ce calcul, voici comme il raisonne. Le Clergé paye au Roi annuellement treize cens mille livres, pour ce qu'il appelle le contrat de Poissi. Il supporte son contingent de la Gabelle, de la Ferme du tabac, de celle du controlle, du domaine d'Occident, des droits d'entrée de la Ville de Paris, & des traites & foraines. Il paye aussi la taille des domaines qu'il possède dans les Pays où elle est réelle, & dans ceux où

elle eſt perſonnelle ; aucun ſujet du Roi ne s'apperçoit ſi bien qu'elle eſt arbitraire que les fermiers des Eccléſiaſtiques.

A l'égard de la capitation, il l'abonna en 1701, moyenant trente & deux millions, dont on pourroit regarder les intérêts comme une capitation annuelle de ſeize cens mille livres, parce que le principal a été rembourſé ſur le produit des bénéfices, de la même maniere dont le Clergé rembourſe ce qu'il emprunte pour ſubvenir aux beſoins de l'État, ſans ſe réduire ſoi-même au beſoin. Les parties du revenu du Roi auxquelles le Clergé contribue, ſont une maſſe d'environ cent cinquante millions.

Ce Corps conſidéré quand au nombre des individus qui le compoſent, eſt la quatre-vingt dixieme partie de la totalité des ſujets du Roi, à raiſon de dix-huit millions d'habitans, & de deux cens mille Eccléſiaſtiques, Religieux ou Religieuſes. Cela poſé, leur contingent de cent cinquante millions eſt un million ſix cens ſoixante & ſix mille ſix cens ſoixante & ſix livres treize ſols & quatre deniers. ci............ 1666666. l. 13 ſ. 4 d.

Il faut y joindre pour le contrat de Poiſſi................. 1300000. l.

Total...................... 2966666. l. 13 ſ. 4 d.

A cette ſomme qui entre annuellement dans les coffres du Roi par divers canaux, il faut ajouter celles que le Clergé a donné depuis 1734 juſqu'en 1755. N'importe que ce ſoit par emprunt, parce qu'il en ſupporte l'intérêt, & qu'il rembourſe une partie du principal toutes les années.

Depuis 1734, juſqu'en 1755 incluſivement le Clergé a donné au Roi quatre-vingt un millions. On trouvera la preuve de ce fait dans tous les greffes des Chambres Eccléſiaſtiques. ci 81000000

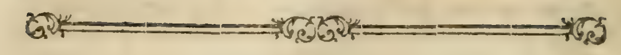
A cette ſomme il faut ajouter pour la contribution des tailles, Gabelles & autres mentionnées ci deſſus, ou pour le contrat de Poiſſi de vingt-quatre années écoulées depuis 1734, juſqu'à 1758, à raiſon de deux millions neuf cens ſoixante & ſix mille ſix cens ſoixante & ſix livres treize ſols & quatre deniers par an, ſoixante & onze millions deux cens mille livres. ci.................................. 71200000

Total.................................. 152200000

Cette somme est le contingent des subventions du Clergé pendant vingt-quatre années. Il n'est au nombre des habitans, que comme un à quatre-vingt dix. Voyons si les autres sujets du Roi ont fourni les subsides dans les mêmes proportions. Je ne ferai pas un relevé des revenus du Roi de chacune de ces vingt-quatre années. Il est plus simple de faire appercevoir la disproportion énorme, en comptant ce qu'auroient produit quatre-vingt dix contributions de cent cinquante deux millions deux cens mille livres; le voici. Elles auroient fait verser dans les coffres du Roi treize milliards six cens quatre-vingt dix-huit millions; ce qui, divisé en vingt-quatre portions, qui est le nombre des années de contribution, donne par chaque année cinq cens soixante & dix millions sept cens cinquante mille livres. Qu'on juge de là, si le Clergé a payé son contingent.

Il est vrai qu'il doit en partie les quatre-vingt & un million donnés dans les cours des vingt-quatre années. Mais il en supporte les intérêts, & il en rembourse le principal; & quand il n'auroit fait que prêter son crédit au Roi, supportant, comme il le fait, les intérêts de quatre-vingt & un millions qui font quatre millions cinquante mille livres, & deux millions neuf cens soixante & six mille six cens soixante & six livres treize sols & quatre deniers, pour les autres parties auxquelles il contribue, comme le reste des sujets du Roi, il seroit vrai qu'il payeroit annuellement sept millions dix mille six cens soixante six livres treize sols & quatre deniers, pour son contingent d'un quatre-vingt-dixieme de repartition d'habitans; ce qui feroit comme à raison de six cens trente & un millions cinq cens mille livres de revenu. Ainsi ceux qui voudroient enlever au Clergé la gloire de contribuer aux besoins de l'État plus qu'aucun autre Corps, trouveroient moins leur compte à ce dernier calcul qu'au premier.

A la vue d'un secours aussi considérable, toute prévention ne devroit elle pas disparoître? toute jalousie ne devroit-elle pas cesser? Eh! à qui en veut M. de V? A nos freres, à nos oncles, à nos neveux, à nos cousins, à des hommes, à des Chrétiens, à des François, à des sujets du Roi qui aident leurs familles, qui consolent les affligés, qui secourent les indigens, qui levent les mains au Ciel pour en attirer les bénédictions auxquelles on doit la prospérité du Royaume.



ABRAHAM.

Examen de cet article du Dictionnaire Philosophique.

CE Pere de la nation Juive naquit à Ur en Chaldée, l'an du monde 2008. *Tharé* son pere l'engendra à l'âge de 130 ans. La tradition, qui le fait fils d'un *pauvre Potier qui gagnoit sa vie à faire de petites idoles de terre*, n'est pas fondée sur des monumens authentiques ; mais M. de V. la rapporte pour rendre plus ridicule ce Patriarche d'une grande nation. il seroit superflu & peut-être dangereux de relever toutes les indécences de son article *Abraham.* Nous nous contenterons de raconter simplement les faits ; leur exposition suffira pour détruire ses assertions téméraires.

La voix du Seigneur se fit entendre à *Abraham ;* il eut ordre de quitter la Chaldée avec son pere *Tharé*, sa femme *Sara* & *Loth* son neveu. Il vint s'établir à Haram ville de Mésopotamie, où son pere mourut âgé de 205, ou de 145, suivant le code Samaritain.

Le Seigneur lui parla de nouveau & lui ordonna de sortir de ce pays, pour aller dans la Contrée qu'il lui montreroit. *Abraham* docile à cet ordre, quitta Haram à l'âge de 75 ans, emmena *Loth* avec lui, traversa le pays de Chanaan, s'arrêta dans un lieu nommé Sichem & étendit ses tentes jusqu'à la vallée illustre.

M. de V. demande fiérement les motifs de ce voyage. *Pourquoi le fit-il ?* parce que Dieu le vouloit. *Pourquoi quitta-t-il les bords de l'Euphrate pour une contrée aussi éloignée, aussi stérile & pierreuse que celle de Sichem ?* mais qui a dit à M. de V. que le pays de Sichem étoit aussi stérile qu'il l'est aujourd'hui ? Il est très probable que cette contrée étoit alors très-fertile & que sa stérilité actuelle ne vient que de sa fécondité passée. Cette partie du monde ayant été la premiere habitée, le suc végétal a dû s'épuiser plutôt. Ecoutons le célebre Auteur de l'Histoire naturelle, M. de *Buffon.* « La couche de terre » végétale d'un pays habité doit toujours diminuer & » devenir enfin comme le terrein de l'Arabie Pétrée, & » comme celui de tant d'autres Provinces de l'Orient,

» qui eſt en effet le climat le plus anciennement habité,
» où l'on ne trouve que du ſel & des ſables : car le ſel
» fixe des plantes & des animaux reſte, tandis que tou-
» tes les autres parties ſe volatiliſent. »

Sichem, dit M. de V., eſt éloigné de la Chaldée de plus de 100 lieues; il faut paſſer des déſerts pour y arriver. Accordons-lui cela, mais qu'il nous accorde auſſi qu'un homme qui menoit la vie paſtorale comme *Abraham*, & qui repoſoit ſes tentes où il vouloit, pouvoit faire ce voyage ſans ſe fatiguer beaucoup.

Suivons l'Hiſtoire d'*Abraham*. Il paſſa de Sichem à l'orient de Bethel & s'avança enſuite encore plus loin vers le midi pour y demeurer. Si M. de V. avoit fait attention à ces circonſtances, il n'auroit pas dit : *à peine Abraham eſt arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir. Il va en Egypte avec ſa femme chercher de quoi vivre. Il y a 200 lieues de Sichem à Memphis*; mais nous avons vu qu'*Abraham* n'étoit point à Sichem, lorſqu'il partit pour l'Egypte; & quand il y auroit été, il n'y a pas aſſurément 200 lieues de Sichem à Memphis. Qu'on prenne la peine de jetter les yeux ſur une Carte exacte, on s'en convaincra. Quand on a défiguré ainſi les faits, peut-on compter ſur les raiſonnemens & ſur les concluſions qu'un Auteur en tire?

M. de V. ne falſifie pas avec moins de malice la petite ruſe, dont *Abraham* ſe ſervit, pour que les Egyptiens ne lui ôtaſſent la vie dans l'eſpérance de poſſéder ſa femme. Voici le fait tel que l'Écriture l'expoſe : *Abraham* obligé de paſſer en Egypte, & craignant que la beauté de *Sara* ne lui fut funeſte, lui conſeilla de dire qu'elle étoit ſa ſœur. Elle pouvoit le faire ſans menſonge, puiſqu'elle étoit fille de ſon pere ſuivant l'Écriture. C'étoit d'ailleurs l'uſage dans ces tems réculés de donner le nom de frere & de ſœur aux proches parens; ainſi *Abraham* ne faiſoit que ſupprimer une vérité dans des circonſtances où cette vérité auroit pu lui procurer la mort. *Mais comment Sara, âgée alors de plus de ſoixante-cinq ans, pouvoit-elle être une ſi belle femme?*

I. Par comparaiſon aux Égyptiennes, dont le teint étoit livide & bazané.

II. Parce que réellement elle étoit à la fleur de ſon âge; car elle vécut cent vingt-ſept ans.

III. Elle s'étoit d'autant mieux conſervée, que juſques-là elle n'avoit point eu d'enfans.

IV. Enfin pourquoi ne dirions-nous pas que par une providence particuliere elle avoit conſervé la fleur de ſa jeuneſſe & tous les agrémens de ſa beauté, afin que cela même fournit à la foi d'*Abraham* un nouvel exercice, & lui fit ſentir à elle-même, que ſi la beauté a des charmes, elle expoſe quelquefois à de terribles tentations & aux plus grands malheurs.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* eſt encore revenu à Abraham dans ſa *Philoſophie de l'Hiſtoire* & on y voit toujours le même eſprit. Il veut révoquer en doute la victoire qu'*Abraham* remporta ſur quatre Rois ligués contre les Rois de Sodome & de Gomorre. *Il n'eſt pas aiſé de comprendre, dit-il, comment cinq grands Rois ſi puiſſans ſe liguerent pour venir ainſi attaquer une horde d'Arabes dans un coin de terre ſi ſauvage.* Eſt-ce bien M. de V. qui parle ? lui qui a ſi ſouvent répété que les Princes dans le tems de leur digeſtion déclaroient la guerre à leurs voiſins, pour un mauvais village ou pour quelques arpents de neige. L'ambition a été la même chez tous les hommes; & dans tous les tems on s'eſt diſputé les contrées les plus agreſtes, ainſi que les mieux cultivées. Il n'eſt pas certain d'ailleurs que les environs de Sodome fuſſent auſſi mépriſables que M. de V. veut le faire croire. *Strabon* dit formellement le contraire; mais quand on écrit auſſi rapidement que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* peut-on comparer les témoignages des Anciens & des Modernes ?

Cet Ecrivain ſi exact & ſi vrai ne comprend pas non plus comment *Abraham défit de ſi puiſſans Monarques avec trois cens valets de campagne;* mais Dieu lui prêtoit la force de ſon bras; & les Rois qu'il combattoit n'étoient pas de puiſſans Monarques; c'étoient vraiſemblablement les Chefs, les Seigneurs, les Rois (car ces mots étoient quelquefois ſynonimes) des villes voiſines. Notre Auteur eſt fort embarraſſé de ſavoir comment *Abraham* leur vainqueur *les pourſuivit juſques par delà Damas* qui eſt à plus de 300 *milles* de là. Mais dans le texte ſacré il y a *Dan* & non pas *Damas*. M. de V. le ſait bien; mais il ſe tire de la difficulté, en diſant que Dan n'exiſtoit pas du tems d'*Abraham*. Quand cela ſeroit, les Livres ſaints pouvoient bien dire qu'il avoit été juſqu'à Dan, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit où Dan étoit bâti, lorſque le Pentateuque fut écrit.

Avant que de finir cet article *Abraham*, nous parlerons du reproche que lui ont fait quelques impies, d'avoir épousé plusieurs femmes. Il seroit en effet condamnable, s'il n'avoit montré dans ces occasions une pureté de vues & une innocence qui le rendoient plus chaste, suivant un Pere de l'Eglise, avec plusieurs épouses, que d'autres ne le sont avec une seule. Ce ne fut qu'à la priere de *Sara*, inspirée de Dieu, qu'*Abraham* prit une seconde épouse, par qui pût s'accomplir la promesse divine d'une nombreuse postérité. Rapportons à ce sujet un beau passage de St. *Augustin* (*Lib. 22. Contra Faustum*, c. 47.) *Alia sunt peccata contra naturam, alia contra mores, alia contra præcepta; quæ cùm ita sint, quid tandem criminis est, quod de pluribus simul habitis uxoribus objicitur sancto viro? Si naturam consultas, non lasciviendi, sed gignendi causâ, illis mulieribus utebatur: si morem, illo tempore atque in illis terris hoc factitabatur: si præceptum, nullâ lege prohibebatur. Nunc verò cur crimen est, si quis hoc faciat, nisi quia & moribus, & legibus hoc non licet?*



AME.

Examen de cet article, contradictions de M. de V.

IL faudroit un volume pour relever tous les mauvais raisonnements que M. de V. a fait sur son ame. Plusieurs Écrivains lui ont montré ses égaremens & nous renvoyons à leurs Ouvrages; mais dans le dessein où nous sommes de fournir des préservatifs contre l'erreur, nous croyons devoir placer ici quelques preuves de la spiritualité & de l'immortalité de l'Ame, tirées d'un livre qui n'est pas & qui ne doit pas être dans les mains de tout le monde.

Je n'ai besoin, quoi qu'en dise *Locke*, de connoître la matiere que comme étendue divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent & que les rochers pensent, il aura beau m'embarrasser dans ses argumens subtils; je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à cordes, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché : le ſourd voit frémir la corde ; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point de tout, répond-il ; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde ? Je ne puis, réplique le ſourd : mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée ? C'eſt expliquer un fait obſcur par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des Matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : *Une machine ne penſe point ; il n'y a ni mouvement ni figure qui produiſe la réflexion. Quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment : l'eſpace n'eſt pas la meſure ; l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi ; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.*

Si l'ame eſt immatérielle, elle peut ſurvivre au corps ; & ſi elle lui ſurvit, la providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout entre dans l'ordre à la mort. J'aurois à la vérité l'embarras de me demander, où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſi-tôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver.

Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la substance passive & morte. Hélas ! je le sens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps. (*Emile.* T. III.)

La force de la vérité a arraché les mêmes raisons à M. de V. qu'à M. *Rousseau* ; & en combattant aujourd'hui la spiritualité de l'ame, il se combat lui même. Voici un extrait de quelques-uns de ses dialogues sur l'ame.

POSSIDONIUS.

« Vous conviendrez aisément qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puisse composer l'Iliade. Un rayon de soleil en seroit-il plus capable ? Imaginez ce rayon de soleil cent mille fois plus subtil & plus rapide ; cette clarté, cette ténuité feront-elles des sentimens & des pensées ? »

LUCRECE.

» Peut-être en feront-elles quand elles seront dans des organes préparés. »

POSSIDONIUS.

» Vous voilà reduit à des *peut-être* ; du feu ne peut penser par lui-même pas plus que de la glace. Quand je supposerai que c'est du feu qui pense en vous, qui sent, qui a une volonté, vous seriez donc forcé d'avouer que ce n'est pas par lui-même qu'il a une volonté, du sentiment & des pensées. »

LUCRECE.

» Non, ce ne sera pas par lui-même ; ce sera par l'assemblage de ce feu & de mes organes. »

POSSIDONIUS.

» Comment pouvez-vous imaginer que, de deux
» corps qui ne penſent point chacun ſéparément, il ré-
» ſulte la penſée quand ils ſont unis enſemble ? »

LUCRECE.

» Comme un arbre & de la terre pris ſéparément ne
» portent point de fruit, & qu'ils en portent quand
» on a mis l'arbre dans la terre. »

POSSIDONIUS.

» La comparaiſon n'eſt qu'éblouiſſante ; cet arbre a
» en ſoi le germe des fruits ; on le voit à l'œil dans
» ſes boutons ; & le ſuc de la terre développe la ſubſ-
» tance de ces fruits ; il faudroit donc que le feu eut
» déja en ſoi le germe de la penſée, & que les organes
» du corps développaſſent ce germe. »

LUCRECE.

» Que trouvez-vous à cela d'impoſſible ? »

POSSIDONIUS.

» Je trouve que ce feu, cette matiere quinteſſenciée
» n'a pas en elle plus de droit à la penſée que la pierre ;
» la production d'un être doit avoir quelque choſe de
» ſemblable à ce qui la produit : or une penſée, une
» volonté, un ſentiment, n'ont rien de ſemblable à
» de la matiere ignée. »

» Vous ſavez qu'une penſée n'eſt point matiere ; vous
» ſavez qu'elle n'a nul rapport avec la matiere : pour-
» quoi donc vous ſeroit-il ſi difficile de croire que Dieu
» a mis dans vous un principe divin qui, ne pouvant
» être diſſous, ne peut être ſujet à la mort ? Pour-
» riez-vous rejetter un ſyſtême ſi beau & ſi néceſſaire
» au genre humain ? Et quelques difficultés vous re-
» buteront-elles ? »

» La matiere change & ne périt point, pourquoi
» l'ame

» l'ame periroit elle ? Se pourroit-il faire que nous étant » élevés jusqu'à la connoissance d'un Dieu, à travers le » voile du corps mortel, nous cessassions de le con- » noître quand ce voile sera tombé ? Non, puisque » nous pensons, nous penserons toujours; la pensée » est l'être de l'homme; cet être paroîtra devant un » Dieu juste qui récompense la vertu, qui punit le » crime, & qui pardonne les foiblesses. »

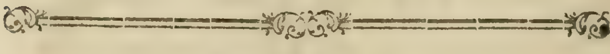
» Il est & il sera toujours dans cette vie de vertus mal- » heureuses, & de crimes impunis; il est donc néces- » saire que le bien & le mal trouvent leur jugement » dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si na- » turelle, si générale qui a établi chez tant de Nations » la créance de l'immortalité de nos ames & de la » justice divine qui les juge, quand elles ont aban- » donné leur dépouille mortelle; y a-t-il un systême » plus raisonnable, plus convenable à la divinité, & » plus utile au genre humain ? Dieu nous a donné la » raison; elle vous dit que l'ame doit être immortelle : » c'est donc Dieu qui vous le dit lui-même. »

Quant à la façon de penser des Juifs sur l'ame, cette Nation savoit qu'en créant l'ame, Dieu l'avoit faite à son image & l'avoit animée de son souffle. Preuve qu'elle étoit d'un ordre supérieur à la matiere & qu'elle représentoit (au moins dans certaines bornes) la spiritualité & l'éternelle durée de son principe. Les Juifs n'ignoroient pas qu'il y avoit pour les justes d'autres récompenses & une patrie meilleure que celle du siécle présent; mais ce Peuple étant inappliqué, distrait & grossier, *Moïse* ne leur parloit presque jamais que des menaces temporelles. Cette partie de la Philosophie si noble qui roule sur l'ame, étoit peu approfondie par le vulgaire; mais les Prêtres, les Principaux de la Nation & même ceux du Peuple, qui pouvoient élever tant soit peu leurs idées, méditoient ce Dogme important.

Jesus-Christ nous apprend que si Dieu prenoit pour son titre dans les Livres Saints, le nom de *Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob*, c'est à cause que ces saints hommes sont toujours *vivants* devant lui, & que Dieu n'est pas le *Dieu des morts*. *Salomon* avoit écrit, avant que notre Sauveur eut parlé, *que comme le corps retourne à la terre dont il est né, l'esprit retourne à Dieu qui l'a fait.* *Daniel* avoit parlé d'un tems, *où ceux qui dorment dans la*

poussiere des tombeaux *se réveilleront*, *les uns pour la vie éternelle*, *& les autres pour une éternelle confusion*, *afin de voir toujours*. (Voyez l'Eccléſiaſte chap. XII. v. 7. & *Daniel* chap. XII. v. 2. & 3.)

Ces paſſages prouvent, que le Dogme de l'immortalité de l'ame eſt antérieur chez les Juifs à la fondation d'Alexandrie; & puiſque *Salomon* & *Daniel* en parloient, il falloit que ce fut un point capital de la Doctrine des Juifs. Les diſputes ſur un Dogme ne ſont pas une preuve, que ce Dogme n'ait toujours été en vigueur dans une Nation; comme les ſophiſmes de *Spinoſa* & des *Spinoſiſtes* n'empêchent pas, que les Hollandois n'aient toujours cru l'exiſtence de Dieu.



AMITIÉ.

Portraits de cette vertu.

L'Ingénieux Auteur de la *Gazette Littéraire* a donné de juſtes éloges au morceau plein de chaleur & de vie, qui eſt à la tête de l'article AMITIÉ du *Dictionnaire Philoſophique*; mais il n'eſt pas neuf, & on le trouve en partie dans l'éloge de M. d'*Agueſſeau* par M. *Thomas*. Rapportons les deux paſſages.

» L'amitié, dit M. de V., eſt un contract tacite en» tre deux perſonnes ſenſibles & vertueuſes. Je dis *ſen*» *ſibles*; car un Moine, un Solitaire peut n'être point » méchant & vivre ſans connoître l'amitié. Je dis *ver*» *tueuſes*; car les méchans n'ont que des complices; » les voluptueux ont des compagnons de débauches, les » intéreſſés ont des aſſociés, les politiques aſſemblent » des factieux, le commun des hommes oiſifs a des liai» ſons, les princes ont des courtiſans, les hommes » vertueux ont ſeuls des amis. »

» L'amitié, dit M. *Thomas*, eſt faite pour le ſage; » les cœurs vils & corrompus n'y ont aucun droit. » L'homme puiſſant a des eſclaves, l'homme riche a » des flâteurs, l'homme de génie a des admirateurs, » le ſage ſeul a des amis. »

Ces deux morceaux prouvent que les Modernes ne ſont pas auſſi ſecs ſur l'amitié que le prétend M. de V.

Eſt-il poſſible qu'il n'ait pas lu le chapitre des eſſais de *Montaigne* où il peint dans ſon vieux & énergique langage les ſentimens vifs & tendres, dont il fut animé juſqu'à la mort pour M. de la *Boétie*, cette moitié de lui-même, qui lui fit couler des jours ſi heureux ? Si je compare le reſte de ma vie, dit-il, aux quatre années que j'ai joui de ſa douce ſociété, ce n'eſt que fumée ; ce n'eſt qu'une nuit obſcure & ennuyeuſe. Depuis le jour que je le perdis, je ne fais que traîner & languir. Les plaiſirs même qui s'offrent à moi, au lieu de me conſoler, redoublent le regret de ſa perte. Nous étions de moitié de tout, & il me ſemble que je ne ſuis plus qu'à demi.

Les amitiés communes, on peut les partager. On peut aimer dans l'un la beauté de la figure, dans l'autre la facilité des mœurs, dans celui-ci la généroſité, dans celui-là les liens du ſang ; mais cette amitié qui poſſéde l'ame & qui la commande en ſouveraine, il eſt impoſſible qu'elle ſoit double.

Comparer à l'amitié l'affection envers les femmes, c'eſt la confondre & la mal définir. Son feu, je l'avoue, eſt plus actif, plus ardent, mais c'eſt un feu téméraire & volage, feu de fiévre ſujet à ſes accès & à ſes relâches & qui ne tient qu'à une partie. Dans l'amitié, c'eſt une chaleur générale & univerſelle, tempérée pourtant & égale ; une chaleur conſtante & raſiſe ; toute douce, toute polie, qui n'a rien d'âpre & de piquant.

C'eſt ainſi que *Montaigne* ſentoit l'amitié ; c'eſt ainſi qu'il la peignoit & je l'ai affoibli, en voulant réduire ſon ſtyle énergique, mais ſuranné, à la diction correcte, mais foible de nos jours. Nos Poëtes nous fourniroient des traits auſſi frappans ſur l'amitié. Ouvrons *la Fontaine*, le Poëte des graces & quelquefois celui du cœur, & nous y trouverons à la fin de la *Fable des deux amis :*

Qu'un ami véritable eſt une douce choſe !
Il cherche vos beſoins au fond de votre cœur ;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même ;
Un ſonge, un rien, tout lui fait peur
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

Nous trouverons encore dans la *Henriade* une peinture très-forte de l'amitié, telle que *Henri* IV la sentoit.

Il aimoit non en Roi, non en maître sévere,
Qui permet qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil;
HENRI, de l'amitié sentit les nobles flammes;
Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames;
Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas!

Voici un autre morceau sur l'amitié non moins admirable:

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite,
O divine amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le Ciel m'a soumis.
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons & dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui,
Multiplier son être & vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, & passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il regne en mon cœur;
Tu m'appris à connoître, à chanter le bonheur.

Il est bien surprenant que le Poëte qui a enfanté de si beaux vers sur l'amitié, se plaigne que nous ne parlons qu'avec sécheresse de cette vertu des grandes ames, de cette consolation de notre vallée de larmes. S'il étoit permis de citer les Auteurs sacrés, après des Écrivains profanes, nous dirions que l'Ecclésiastique (C. VI. ℣. 16.) appelle l'amitié *un remede de vie & d'immortalité*, & ce trait sublime la peint parfaitement. L'amitié opére en effet dans la vie civile, ce que l'arbre de vie du Paradis terrestre promettoit pour la vie naturelle; elle répand ses douceurs sur un peu d'instans malheureux, que nous passons dans ce monde; elle nous donne l'immortalité après la mort, en nous gravant dans le souvenir des amis que nous laissons sur la terre.

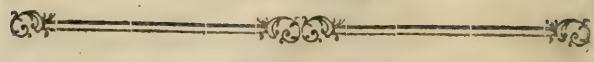
Il y a un emblême sur l'amitié, qui la représente

d'une maniere très-heureuse. C'est une jeune femme simplement & noblement vêtue d'une robe blanche. Son côté gauche est découvert, & elle montre de la main droite son cœur avec ces mots en lettres d'or : *de loin & de près*. Sa tête nue est entourée d'une couronne de fleurs de grenade, d'où l'on voit sortir quatre de ses fruits avec ces paroles : *Hiver & Été*. Le bas de sa robe est entouré de ces deux mots : *la vie & la mort*. La Déesse embrasse de la main gauche un ormeau sec entouré d'un sep de vigne.

Cet emblême, fruit du cœur autant que de l'imagination, trace tous les devoirs de l'amitié. C'est une jeune femme, pour montrer qu'elle ne doit jamais vieillir ; la simplicité & la blancheur de sa robe expriment cette franchise ingénieuse & sincere qui doit l'accompagner. Son côté gauche découvert indique le siége du cœur toujours ouvert aux amis ; elle le montre de la main droite pour inviter à y entrer. La premiere devise, *de loin & de près*, n'a pas besoin d'explication. Sa tête nue apprend aux amis, qu'ils ne doivent avoir rien de caché l'un pour l'autre. La couronne de fleurs de grenade a toujours été le simbole de la parfaite amitié. Sa couleur qui ne change point peint l'ardeur & l'immortalité d'une tendresse légitime. Les quatre fruits de grenade représentent les quatre sources de l'amitié, qui naît de la force de l'inclination, des devoirs du sang, des intérêts de la même profession & de l'union pour les biens célestes. Il n'est pas besoin d'avertir que les deux mots *Hiver & Été* marquent sa constance dans l'adversité & la prospérité, représentées par ces deux saisons. Enfin la devise gravée au bas de la robe, cet ormeau qui sert de soutien à la vigne, lors même qu'il est sec, disent d'une maniere énergique que l'amitié est la même après la mort que durant la vie.

Qu'on nous pardonne cette longue digression sur l'amitié ; elle part d'un cœur sensible, qui voudroit voir cette vertu plus commune.





AMOUR.

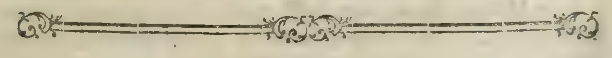
Cette passion est-elle bornée au physique ?

M. de V. bien déterminé à avilir l'homme & à l'égaler à la bête, veut que l'amour ne soit que physique. Ce n'est pas ainsi que pensoit le Marquis de *Vauvenargue*, voici comme il s'exprime sur cette passion si commune & si dangereuse. « Il entre ordinairement beau- » coup de sympathie dans l'amour, c'est-à-dire, une » inclination, dont les sens forment le nœud; mais » quoiqu'ils en forment le nœud, ils n'en sont pas tou- » jours l'intérêt principal; il n'est pas impossible qu'il » y ait un amour exempt de grossiéreté. » (*Connoissance de l'Esprit humain*, pag. 75.)

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés; je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme; les uns l'aiment pour son esprit, les autres pour sa vertu, les autres pour ses défauts, &c. Il se peut donc que l'on cherche dans l'amour quelque chose de plus pur que l'intérêt de nos sens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde, qu'un homme environné de femmes, auxquelles il n'a jamais parlé, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie, & qui même lui paroît telle. Quelle est la raison de cela? c'est que chaque beauté exprime un caractere tout particulier, & celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. C'est donc le caractere qui nous détermine; c'est donc l'ame que nous cherchons; on ne peut me nier cela. Donc tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît, que comme une image de ce qui se cache à leur vûe : donc nous aimons les qualités sensibles avec subordination aux qualités insensibles, dont elles sont l'expression; donc il est au moins vrai que l'ame est ce qui nous touche le plus. Or ce n'est pas aux sens que l'ame est agréable, mais à l'esprit : ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal, & si celui des sens lui étoit opposé, nous le lui sacrifierions. On n'a donc qu'à nous persuader qu'il lui est vrai-

ment opposé, qu'il est une tache pour l'ame; voilà l'amour pur.

Mais cet amour pur peut être encore fort dangereux, & on doit toujours lui préférer l'amitié, s'il est possible qu'elle ne dégénére pas en amour dans les personnes de différent sexe. Nous ne sommes entrés dans ces détails délicats, que pour rélever l'homme que M. de V. cherche à rabaisser. Veut-il donner une idée de l'amour ? il la prend chez les bêtes, & c'est précisément cet amour voluptueux que les hommes sages, même chez les Païens, s'abstenoient de peindre. Les Anciens ont connu deux sortes d'amour, le premier fils de *Vénus Uranie*, c'est-à-dire, céleste; le second engendré par *Vénus terrestre* ou marine. Le premier amour est, suivant *Platon*, un Dieu puissant, qui porte au bien, qui inspire la vertu, met la paix parmi les hommes, change la rusticité en politesse, appaise les discordes, unit les cœurs, adoucit la cruauté, console les affligés, redonne la force aux ames qui l'ont perdue & répand sur tout le cours de la vie le coloris du bonheur. L'autre amour est le tyran de l'ame, le pere de la douleur, des dissentions, la source de tous les désordres, des ténebres & de l'erreur. Ce n'est pas une simple maladie; c'est le composé de tous les maux; il corrompt, il ruine la société; il fait mépriser la vertu & tend des pieges à la sagesse. Fils de l'indigence, de l'indiscrétion & de l'enthousiasme, on le peint aveugle & armé d'un flambeau, dont il a plusieurs fois embrasé le monde. Telles sont les couleurs, sous lesquelles les Païens nous ont représenté l'amour, & c'est cette passion funeste que quelques Auteurs chrétiens s'efforcent d'inspirer.



ANGES.

Discussions sur ces Esprits célestes.

M. de V. a une plaisante idée sur l'origine des Anges; il prétend qu'en voyant des messagers aux Princes, on s'accoutuma d'en donner aux Dieux. Mais ce qui prouve qu'il se trompe, c'est que si la créance des Anges avoit été le fruit de l'illusion du vulgaire, les sages auroient

rejetté ou combattu cette erreur ; & c'eſt ce que nous ne voyons pas. Il eſt très-vrai que les Philoſophes Païens, & ſur-tout les Platoniciens, ont enſeigné qu'il y avoit des êtres ſpirituels au-deſſous du Souverain Être, qui avoient part au gouvernement du monde. Ils ont admis de bons & de mauvais génies ; c'eſt ce que nous appellons *Angès* & *Démons* & ce que les Juifs avoient reconnu avant nous. Ce peuple n'emprunta cette idée de perſonne. Il l'avoit, avant que d'avoir eu communication avec aucune autre Nation, & il n'y a aucune preuve qu'ils aient pris des Chaldéens les noms de ces Eſprits céleſtes. Il eſt fait mention des Anges au moins dix fois dans la Geneſe & on y voit des apparitions & des miſſions de ces meſſagers de la Divinité. Il en eſt parlé cinq fois dans l'Exode, deux dans le livre des Nombres, une dans celui de Joſué, huit dans les Livres des Rois. Nous entrons dans ce détail, parce que M. de V. veut inſinuer que les Juifs puiſerent la connoiſſance des Anges chez les Perſes. Sa raiſon eſt qu'avant le livre de *Tobie*, on ne voit le nom d'aucun Ange dans les Livres ſaints. Mais qu'importe qu'on y voit le nom, pourvu que la choſe y ſoit réellement ? & c'eſt de quoi on ne peut douter quand on a lû l'Écriture. D'ailleurs on trouve dans l'Exode le nom des *Chérubins* ; dans *Iſaïe* (c. 7) celui des *Séraphins* ; & dans *Daniel* celui des *Principautés*.

Jesus-Christ & les Apôtres ont rendu témoignage à l'exiſtence des Anges & des Démons, ainſi que toute l'antiquité chrétienne. Quelques Peres ont ſuppoſé qu'ils avoient des corps quoique ſubtils ; mais il ne ſont pas le plus grand nombre.

Les Mahométans ont auſſi admis des Anges & des Démons ; & il eſt très-probable qu'ils tiennent cette idée des Juifs ou des Chrétiens.

L'Auteur des livres de la *hiérarchie céleſte* qui floriſſoit au Ve. ſiécle, eſt le premier qui ait diſtingué les Anges en trois hiérarchies & chaque hiérarchie en trois ordres. La premiere eſt des Séraphins, des Chérubins & des Trônes ; la ſeconde des Dominations, des Vertus & des Puiſſances ; la troiſieme des Principautés, des Archanges & des Anges. Ainſi les Anges qui donnent leur nom à tous les eſprits céleſtes, ſont du dernier ordre de la derniere hiérarchie. On les diſtingue des Archan-

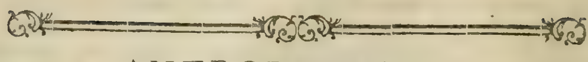
ges, en ce que ceux-ci ſont envoyés pour des choſes importantes, & ceux-là pour des choſes ordinaires.

Les Juifs diſtinguent auſſi différens ordres d'Anges & mettent à leur tête *Metatron*; c'eſt le St. *Michel* des Chrétiens. Les Nations & même les Aſtres ont, ſelon eux, des Anges tutélaires. Ils ont honoré les Anges & ils les honorent encore; quelques-uns même ont pouſſé ce culte trop loin. Ils ont dreſſé des prieres pour eux, mais quelques Rabbins les ont retranchées; il en reſte pourtant des veſtiges.

I. Les premiers Anges (les *Séraphins*) brulent d'un amour plus ardent que les autres. II. Les *Chérubins* ſont plus éclairés. III. Les *Trônes* ſervent comme de ſiége à la Majeſté Divine. IV. Les *Vertus* opérent les ſignes miraculeux. V. Les *Puiſſances* repriment le pouvoir des Démons. VI. Les *Dominations* exercent leur empire ſur les hommes & les *Principautés* ſur les États. VII. Les *Anges* & les *Archanges* ſont les miniſtres & les meſſagers de la Divinité, & nous avons marqué la différence qui eſt entr'eux. Voilà l'explication que nous fourniſſent les Théologiens ſur les différens chœurs des Anges.

Michel, *Raphaël* & *Gabriel* ſont honorés d'un culte plus particulier dans l'Egliſe, parce que ce ſont les ſeuls, dont l'Écriture nous fourniſſe le nom. Si quelques Théologiens ont agité des queſtions vaines & ridicules ſur le nombre, l'ordre, la nature & les facultés des Anges, au lieu de s'en tenir aux Livres ſaints & à la tradition, les incrédules ne doivent pas en prendre occaſion d'inſulter à la Religion qui eſt toujours vraie, quoique quelques particuliers qui l'enſeignent puiſſent avoir des idées fauſſes. Ils feroient mieux de ſe borner à croire ce que nous tenons de l'Egliſe: que non-ſeulement les Royaumes & les Provinces, mais même tous les Chrétiens en particulier, ont des Anges gardiens. Il paroît que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* n'étoit pas guidé par ſon bon Ange, lorſqu'il prit la plume pour écrire ce livre déteſtable.





ANTROPOPHAGES.

Quels Peuples étoient coupables de cette horreur ?

LEs Peuples qui vivent de chair humaine, ont été plus communs qu'on ne penſe. Il y en a eu autrefois dans la Scythie ; il y en a encore à préſent vers le Breſil ; mais jamais perſonne ne s'étoit aviſé de dire, que les Juifs étoient coupables de cette horreur. Il n'y a point eu de loi dans le monde, qui condamna plus ſévérement l'homicide que celle de *Moïſe* & qui par conſéquent éloigna plus de l'infamie que M. de V. leur reproche. Il veut qu'ils aient ſacrifié des hommes à la Divinité ; mais il prouve mal ce qu'il avance. Un Légiſlateur, un Prophete annonce au peuple de Dieu qu'il tombera dans tous les crimes imaginables, s'il tranſgreſſe ſa Loi ; donc ce peuple y eſt tombé. Une partie de Liſbonne fut engloutie par un tremblement de terre en 1755 ; nos Prédicateurs nous prédiſoient le même ſort, ſi nous ne changions de vie. M. de V. conclura-t-il que la France a eſſuyé autant de ſecouſſes que le Portugal ? Les menaces des miniſtres de la parole de Dieu ne ſe prennent pas toujours à la lettre ; & ils annoncent quelquefois des maux extraordinaires pour nous garantir de nos vices les plus ordinaires. Ils ne ſont pas pour cela faux Prophetes.

Nous ſentons bien que la comparaiſon de ce qu'avoit prédit *Moïſe*, avec ce que nos Prédicateurs nous font préſager, n'eſt pas exactement juſte. Le Légiſlateur des Iſraëlites étoit inſpiré ; nos Orateurs chrétiens ne le ſont pas ; mais cette comparaiſon qui ne vaudroit rien vis-à-vis d'un Théologien, eſt très-bonne vis-à-vis de M. de V. qui n'admet pas l'inſpiration des Livres ſaints. C'eſt un raiſonnement humain employé contre un homme qui ne raiſonne qu'humainement, & c'eſt dans ce ſens que le Lecteur intelligent doit le prendre.

Nous ſommes ſouvent punis, & le doigt de Dieu ſe montre dans le cours de notre vie d'une maniere ou d'autre. Si les Juifs, tranſgreſſeurs de la loi, ne mangerent pas des hommes, ils éprouverent d'autres châtimens qui les firent rentrer pluſieurs fois en eux-mêmes,

On prétend que la terre de Chanaan avoit été habitée autrefois par des hommes d'une taille gigantesque, qui se répaissoient de la chair humaine; mais c'est une opinion qui est très peu fondée; & quand elle le seroit, elle ne prouveroit point que les Juifs, exterminateurs de ce Peuple farouche, eussent hérité de cette barbarie. Quelques Auteurs font remonter l'origine des Antropophages jusqu'au déluge, & attribuent aux Géans le premier exemple de cette coutume atroce; mais quelles preuves en ont-ils? aucune, & nous le redirons encore: supposé qu'ils en eussent, elles ne prouveroient rien contre les Juifs.

Il seroit à souhaiter qu'on pût justifier de même les autres Peuples; mais cela seroit assez difficile. Presque tous les Historiens parlent des Scythes & des Sauromates comme se nourrissant de cadavres. *Juvenal* fait mention de certains Peuples d'Égypte qui, à la maniere des tigres, déchiroient entre leurs dents des corps d'hommes nouvellement morts. Mais il ne faut pas faire retomber cette abomination d'un petit Peuple sur la Nation entiere, ainsi que le fait M. de V. On peut adopter des crocodiles & d'oignons; & épargner les hommes & s'abstenir de leur viande. Je croirai difficilement *Tite-Live* lorsqu'il rapporte qu'*Annibal* faisoit manger de la chair humaine à ses soldats, pour les rendre plus féroces. Un Historien Romain n'est gueres croyable sur les Carthaginois, que quand il les loue.

L'Antropophagie paroît en général plus commune chez les Peuples qu'on a découvert, il y a environ trois siécles. *Vespuce* rapporte, qu'il a vu des hommes nuds, ainsi que des femmes, manger sans horreur & sans aucune répugnance de la chair humaine. Le fils mangeoit avidement le corps de son pere, & chacun tiroit gloire d'avoir dévoré un plus grand nombre d'hommes. Les Caraïbes & les Canibales de l'Amérique ont encore surpassé les autres Peuples de cette partie du monde en férocité, & on en a vu qui arrachoient de jeunes enfans du sein de leur mere, parce qu'ils trouvoient plus de goût dans cette chair tendre & délicate.

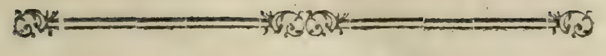
Les Indes orientales offrirent à nos premiers Voyageurs le spectacle horrible de l'Antropophagie. Quand les Européens y parurent, tous ceux d'entr'eux que les habitans des Isles pouvoient attraper, étoient mangés vifs. Les Javans se nourrissoient de chair humaine avant

qu'ils embrassassent le Mahométisme. Les Peguans avoient la même coutume, & on vendoit cette chair publiquement. La plupart des Cafres sont aussi Antropophages, & particuliérement les Zinvas. On raconte d'eux qu'en 1589, ils firent une course dans l'intérieur de l'Afrique, au nombre de 80 mille, mangeant tous les hommes. Ils ruinerent ainsi un pays de plus de trois cens lieues. *Barthema* dit que les habitans de la grande Java vendoient leurs parens à des hommes qui les achetoient pour les manger. Telle est la nature humaine, lorsqu'elle est livrée à elle-même, sans le secours des lumieres de la Religion & des sentimens qu'elle inspire.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer, ne sont point un hors d'œuvre. Ils prouvent contre l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* qu'il est faux que nous ayons *beaucoup plus d'exemples de filles & de garçons sacrifiés, que de filles & de garçons mangés.* Les sacrifices de sang humain n'ont été que dans de grandes calamités. Tous les Historiens en parlent comme d'un événement extraordinaire, au lieu que la chair humaine a été la nourriture ordinaire de quelques Peuples.

Je ne sais pourquoi M. de V. compare l'Antropophagie aux énormités qui se commettent dans les batailles : énormités souvent exagérées & qui ne peuvent pas être traitées d'*assassinats* lorsqu'on combat pour son Prince. Mais supposons que ce soient des meurtres, ces meurtres sont à la vérité plus horribles dans les principes ; mais la barbarie de se nourrir de la chair des hommes est mille fois plus dangereuse dans les conséquences. Si j'ai pris du goût à une entrée faite avec la viande de mon ennemi, ce goût se réveillera chaque jour avec mon appetit, & après avoir mangé mon adversaire à déjeuné, je mangerai peut-être mon ami à dîner & mon pere à souper. Quiconque excuse l'Antropophagie mérite de vivre avec les peuples souillés de ce crime.



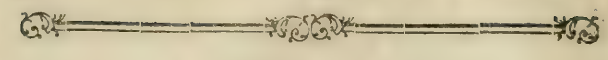


APIS.

La Superstition vaut-elle moins que l'Irréligion ?

Cambyse fit-il bien quand il eût conquis l'Égypte de tuer le bœuf Apis de sa main ? pourquoi non. Il faisoit voir aux imbécilles qu'on pouvoit mettre leurs Dieux à la broche, sans que la nature s'armât pour venger ce sacrilege. Voilà ce que dit M. de V., & ce que tout bon politique ne pensera jamais. Il justifie la leçon que *Cambyse* donne aux Égyptiens, sans se rappeller qu'il a montré lui-même l'avantage de la superstition sur l'irréligion. « Telle est, dit-il, la foi- » blesse du genre-humain & telle sa perversité, qu'il vaut » mieux sans doute pour lui d'être subjugué par toutes » les superstitions possibles, que de vivre sans religion. » L'homme a toujours eu besoin d'un frein ; & quoiqu'il » fût ridicule de sacrifier aux Faunes, aux Silvains & » aux Nayades, il étoit bien plus raisonnable & plus » utile d'adorer ces images fantastiques de la Divinité, » que de se livrer à l'Athéisme. Un Athée qui seroit rai- » sonneur, violent & puissant, seroit un fléau aussi fu- » neste qu'un Superstitieux sanguinaire. Quand les hom- » mes n'ont pas des notions saines de la Divinité, des » idées fausses y suppléent, comme dans les tems mal- » heureux on trafique avec de la mauvaise monnoie, » quand on n'en a pas de bonne. Le Païen craignoit de » commettre un crime, de peur d'être puni par ses faux » Dieux ; le Malabare craint d'être puni par sa Pagode. » Par-tout où il y a une société établie, une religion est » nécessaire ; les loix veillent sur les crimes publics & » la religion sur les crimes secrets. (*Traité de la Tolé-* » *rance*, chapitre 20.) Voyez FANATISME.





APOCALIPSE.

Apologie de ce ſaint Livre.

CE Livre renferme les révélations, dont Dieu honora l'Apôtre ſaint *Jean* dans l'Iſle de Pathmos. Quelques Anciens ont douté qu'elle fut de cet Évangéliſte. Les Égliſes Grecques ne la recevoient pas comme un Livre canonique, ſi l'on en croit ſaint *Jérome* ; mais l'Égliſe Latine l'a toujours miſe dans ſon Canon ſous le nom de ſaint *Jean*. Il y eſt déſigné d'une maniere ſpéciale dans ces mots qui ne peuvent convenir qu'à ce ſaint Apôtre : *à Jean qui a publié la parole de Dieu, & qui rend témoignage de tout ce qu'il a vu de* JESUS-CHRIST. Ce livre eſt adreſſé d'ailleurs aux ſept Egliſes d'Aſie, dont il avoit le gouvernement, & il eſt écrit de l'Iſle de Pathmos, où tous les Anciens conviennent que l'Illuſtre Évangéliſte avoit été rélégué.

On ne peut pas aſſurer que ſaint *Juſtin* ſoit le premier qui ait parlé de ce ſublime ouvrage, comme le dit M. de V. 1°. Parce que pluſieurs Écrits, où il pouvoit en être queſtion, ont été perdus. 2°. Parce qu'il n'a pas lu tous les ouvrages, que le tems nous a conſervés. Pour infirmer le témoignage de ſaint *Juſtin*, M. de V. dit que ce Pere de l'Égliſe, ce ſavant apologiſte de la Religion Chrétienne, devoit être renfermé dans les petites maiſons ; mais les gens ſenſés ne ſe payent point de ces injures ſcandaleuſes.

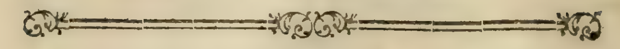
Nous n'ignorons point que quelques Anciens ont prétendu que l'Apocalipſe avoit été compoſée par *Cerinthe* ; mais celle qu'on attribuoit à cet Hérétique n'étoit pas vraiſemblablement celle de ſaint *Jean*, ou elle étoit falſifiée. Il y avoit une Apocalipſe de ſaint *Pierre*, une autre de ſaint *Paul* & une autre d'*Abraham* ; on avoit bien pu faire auſſi celle de S. *Jean*, avant que ce ſaint Apôtre écrivît la ſienne.

M. de V. a beau mépriſer ce ſaint Livre ; les plus illuſtres Peres de l'Égliſe, nos Savans les plus diſtingués en ont fait un cas infini. C'eſt comme la concluſion des ſaintes Écritures. Tout y eſt propoſé en viſion & d'une

maniere très-élevée ſelon le ſtyle des anciennes prophéties, avec leſquelles cette révélation a beaucoup de rapport. Mais autant la nouvelle alliance eſt au-deſſus de l'ancienne, autant S. *Jean* paroît ſupérieur aux autres Prophetes. C'eſt cette ſupériorité qui rend cette divine prophétie plus difficile à expliquer. S'il eſt important d'apporter une grande pénétration d'eſprit & une humilité de ſentimens à la lecture des Livres ſacrés, elle eſt ſur-tout néceſſaire pour celui-ci, dont chaque mot eſt un myſtere.

Pluſieurs eſprits trop curieux s'étant imaginés, qu'ils avoient entiérement compris les ſecrets de ce chef-d'œuvre de profondeur, ſont tombés dans des rêveries ridicules. Ils n'ont pas ſenti que Dieu s'eſt réſervé la connoiſſance de ſes ſecrets, & qu'il nous en dévoile de tems en tems, autant qu'il lui plaît, pour ſa gloire & pour notre ſalut. C'eſt ce défaut d'humilité qui a produit ce grand nombre de Commentaires ſur l'Apocalipſe, dont le ſeul catalogue formeroit un gros volume. Parmi ceux qui ſe ſont exercés dans le ſiécle dernier il faut diſtinguer M. *Boſſuet*; mais il ne faut pas exclure les autres Interpretes qui ſe ſont bornés à la lettre. Il dit lui-même qu'une « interprétation, même littérale de l'Apocalipſe » ou des autres Prophetes, peut très-bien compatir avec » les autres. Qui ne ſait, ajoute M. *de Meaux*, que la » fécondité infinie de l'Écriture, n'eſt pas toujours épui» ſée par un ſeul ſens ? Qui ne voit donc qu'il eſt très» poſſible de trouver un ſens très-ſuivi & très littéral » de l'Apocalipſe, parfaitement accompli dans le ſac » de Rome ſous Alaric, ſans préjudice de tout ſens » qu'on trouvera devoir s'accomplir dans la ſuite des » ſiécles ? »

On voit que ce ſavant Prélat penſoit d'une maniere judicieuſe, même en rappellant le ſouvenir des fauſſes idées de quelques autres Commentateurs. On comprend très-bien pourquoi M. de V. mépriſe ſon ouvrage ; mais heureuſement le nom d'un Théologien tel que *Boſſuet* n'a pas beſoin du ſuffrage d'un Poëte tel que V... Je penſe qu'on feroit beaucoup mieux de ſe renfermer dans ſa ſphere & de n'outrager ni les vivans ni les morts, ni les ſaints ni les profanes, que d'attaquer indifféremment tout ce qui a rapport au Trône & à l'Autel.



APOLLONE DE TYANE.

§. I.

SA VIE.

M. de V. en parlant des miracles, cite ceux d'*Apollone* de Tyane. Avant que de discuter ces miracles, faisons connoître celui à qui on les attribue. Cet homme, que les Païens ont opposé à JESUS-CHRIST, avoit toutes les qualités capables d'attirer & de séduire la multitude, c'est-à-dire, cette partie du genre humain, qui ne juge des choses que par l'impression qu'elles font sur les sens. Il étoit né à Tyane en Cappadoce, d'une famille ancienne & noble, & de parens riches. Il avoit de l'esprit, une excellente mémoire, parloit très-bien grec, étoit parfaitement bien fait. Sa physionomie noble & imposante charmoit tout le monde. Ennemi de la bonne chere, il ne se nourrissoit que de légumes, & s'abstenoit du vin, comme capable de troubler la sérénité de l'ame. Il vivoit dans un Temple, après avoir distribué son bien à ceux qui en avoient besoin. Il renonça au mariage, & garda le silence pendant plusieurs années. Il fit ensuite plusieurs voyages, appaisant des séditions, & instruisant les hommes avec une sorte d'autorité, n'employant qu'un discours simple, des sentences courtes & solides, des expressions propres & énergiques. *Je ne cherche pas à tâtons comme les autres Philosophes*, disoit-il; *le Sage doit parler comme un Législateur, qui ordonne aux autres les choses dont il est persuadé.*

Ce ton d'autorité qui annoncoit une ame vaine & fiere, fut précisément ce qui lui fit des sectateurs. Le peuple est comme certains animaux sauvages; on ne le dompte qu'en le bravant.

Plusieurs Villes lui rendirent des hommages publics; tout le monde le suivoit; les artisans même quittoient leurs métiers. Les Oracles les plus célebres chantoient ses louanges. Les Villes lui envoyoient des députations, pour lui demander conseil sur la regle de leur vie. Il exhortoit les hommes à quitter tout, pour s'appliquer

à

à la Philoſophie & à une vie ſérieuſe. Il ſe mêla de faire quelques prophéties, & affectoit de chaſſer les démons, qui entroient volontiers & ſortoient, à la parole d'un homme dont ils dirigeoient toutes les démarches, eſpérant par-là obſcurcir les miracles des Chrétiens qui les chaſſoient tous les jours. *Apollone* s'élevoit fortement contre les déſordres du Paganiſme, & vouloit qu'on menât une vie conforme aux régles de la morale la plus épurée. Le démon voyoit quelle impreſſion faiſoit ſur les hommes la vie des Chrétiens, & combien les excès des Païens étoient capables de décrier l'idolâtrie, & d'en découvrir l'abſurdité. Il ſavoit que les hommes les moins vertueux ſe laiſſent prendre aux dehors de la vertu. Il n'eſt donc pas étonnant de voir cet eſprit ſéducteur dreſſer de nouvelles batteries, & travailler à former des Philoſophes dont la conduite extérieure fût irréprochable.

Apollone fit un grand voyage pour converſer avec les Brachmanes des Indes, & voir en paſſant les Mages des Perſes. A Ninive un nommé *Damis* s'attacha à lui & le ſuivit par-tout, écrivant toutes ſes paroles & les moindres particularités de ſes actions. Mais il ne nous reſte de ces rélations que ce qu'en a recueilli le ſophiſte *Philoſtrate* Romancier imbécille qui vivoit deux cens ans après. Il ſuffit de lire cette hiſtoire, pour voir combien elle eſt fabuleuſe. *Apollone* fit quelques prétendus prodiges à Epheſe, & entreprit de délivrer cette Ville de la peſte. Il s'élevoit en même tems avec force contre les déſordres qui y régnoient ; & il ne réuſſit pas plus à l'en purger que de la contagion. Étant à Athenes, il parla fortement contre les bacchanales, & ſe plaignit de ce qu'au lieu des ſpectacles réglés, ce n'étoit par toute la Ville que danſes, les uns étant habillés en nymphes, les autres en bacchantes, en repréſentant les poéſies d'Orphée.

Il les rappelloit au courage & à la vertu de leurs ancêtres. Il condamna auſſi les ſpectacles des gladiateurs qui ſe donnoient à Athenes. Il viſita tous les Temples de la Grece, qui étoient fameux par des oracles, & tous les lieux où ſe faiſoient les combats conſacrés aux Dieux. Étant à l'Iſthme de Corinthe, il dit : *cette langue de terre ſera coupée, ou plutôt ne le ſera pas.* Ce qui fut pris pour une prédiction de l'entrepriſe de *Néron*, qui

commença à la faire couper, & n'acheva point. Mais il étoit difficile qu'une telle prophétie ne s'accomplit. Enfin *Apollone* vint à Rome, après avoir parcouru toute la Grece, en charlatan qui se pique de toutes les vertus & qui en fait un vain étalage.

Il y eut une éclipse de soleil dans le tems qu'il étoit à Rome, & il tonna en même temps. *Apollone* dit en regardant le Ciel : *Quelque chose de grand arrivera & n'arrivera pas*. Car c'est ainsi qu'il prophétisoit pour ne pas se tromper. Le troisieme jour après, comme *Néron* mangeoit, la foudre tomba sur la table, & fit tomber la coupe qu'il tenoit déja près de sa bouche. On crut qu'*Apollone* avoit voulu dire, qu'il s'en faudroit peu que l'Empereur ne fut frappé. Il étoit connu de l'Empereur *Vespasien* qui l'honoroit comme un homme divin, & lui demandoit des conseils. Mais dans la suite la liberté avec laquelle il parla contre la tyrannie de *Domitien*, lui attira une persécution, qu'il affecta de soutenir avec beaucoup de constance & de courage. Il mourut l'an 97 de Jesus-Christ. On lui dressa des statues & on lui rendit des honneurs divins. Après le grand bruit qu'il avoit fait pendant sa vie, il ne laissa ni disciples, ni sectateurs après sa mort ; & cette réputation si éclatante qu'il eût parmi les peuples, n'eût aucun effet solide. Sa mémoire fut honorée pendant quelque temps ; mais elle s'évanouit bientôt avec les ténebres de l'Idolâtrie. Et tout ce qu'il reste de lui c'est l'idée d'un homme qui dédaignoit avec orgueil le luxe & la mollesse ; mais qui étoit incapable de mépriser les applaudissemens.

§. II.

Fausseté des prodiges qu'on lui attribue.

C'est *Philostrate* Auteur romanesque, qui a raconté les prétendus prodiges d'*Apollone*, & c'est d'après lui que les Impies les répétent. C'est la folie qui fait valoir le mensonge.

On avance qu'*Apollone* a fait autant de prodiges que Jesus-Christ. Sa naissance, suivant son véridique historien, fut miraculeuse. Sa mere enceinte apprit de *Protée*, sous la figure d'un Dieu marin, que lui-même alloit naître d'elle. Dans le même tems elle vit des cygnes, dont les chants agitoient l'air, & sembloient présager la gloire de l'heureux enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Ce récit paroît visiblement ce qu'il est ; une fable de la nature de celles des Fées. Nos Philosophes peuvent la croire ; mais les gens sensés voudroient qu'au moins *Philostrate* les eût précautionnés contre le doute, par d'incontestables témoignages. Plus le fait qu'il raconte excite la surprise, plus il étoit important de le soutenir par des preuves authentiques. Chose étrange cependant ! on nous dit ce qui est contre toute raison de croire & l'on ne tente pas même de le rendre croyable. Le fait est, parce que la mere d'*Apollone* l'assure. Sa parole est un oracle infaillible & vous lui donnerez une créance aveugle. A-t-on mis jamais la foi des hommes à de pareilles épreuves ? & que ne diroit-on pas contre la nôtre, si elle n'avoit que ces appuis fragiles & trompeurs ?

Quand nous disons de Jesus-Christ que les esprits célestes annoncerent aux hommes le prodige de sa naissance, nous rapportons un fait public, un fait déposé par tous les pasteurs qui le virent. Le témoignage, si je le puis dire ainsi, marche toujours à côté du miracle, & nos Historiens ne cessent de prouver ce qu'ils disent. Mais ici vous ne voyez rien de pareil. *Philostrate* n'a pas un Auteur, pas un témoin à citer pour lui. Tout lui manque jusqu'à *Damis*, qui jamais n'a dit un mot de cette naissance prodigieuse. Quelle est donc cette hardiesse téméraire qui vient ici comparer *Apollone* avec le Dieu des Chrétiens ? peut-on être équitable & faire de tels paralleles ?

Qu'on dise tant que l'on voudra sur la déposition de *Philostrate*, qu'*Apollone* revenu des Indes, ne trouve point de maux dans la Grece invincibles à son pouvoir. Ma réponse revient toujours contre ces vagues assertions & je ne cesse de dire : où *Philostrate* a-t-il pris ce qu'il avance ? Qu'allégue-t-il pour m'en convaincre ? Si ces guérisons innombrables avoient eu tant de témoins, pourquoi se trouve-t-il le seul qui nous en instruise ? l'univers entier devoit-il être muet durant un siécle ? les cent mille témoins ne devoient-ils pas se faire entendre de toutes les parties du monde, & préparer un si grand sujet d'admiration aux races à venir ? Un silence universel & profond laisse ignorer tous ces prodiges. Ce n'est qu'à la fin du second, ou même au troisieme siécle de l'Église, que ces faits commencent à se répandre. Qui croira donc qu'ils sont sinceres & vrais ? Au con-

traire, qui eſt-ce qui ne dira pas ? c'eſt le goût de la fable qui les enfantoit : peut-être même une jalouſie ſecrete contre le Chriſtianiſme, & le déſir d'en ſuſpendre les progrès ou d'en préparer la ruine.

Mais quand méme ces guériſons ſeroient auſſi conſtantes qu'elles ſont fauſſes, de quel droit les honore-t-on du titre de prodiges ? N'y a-t-il pas une ſuite de remedes, un art humain, une ſcience naturelle, qui rendent la ſanté perdue ? *Apollone* dans ſes courſes immenſes ne pouvoit-il pas avoir appris quelques-uns de ces ſecrets utiles & curieux, que la nature diſpenſe aux différens climats ? Sa longue retraite dans le Temple d'*Eſculape* à Eges, ne pût-elle pas l'inſtruire des artifices dont uſoient les Prêtres de l'Idole avec cette foule d'infirmes que la ſuperſtition y amenoit ? Ce qu'il faudroit nous démontrer, c'eſt que les maux guéris par lui, étoient incurables, & qu'à la ſeule autorité de ſa parole ils s'enfuyoient loin des hommes infirmes. C'eſt ce qu'opéroit Jesus-Christ ; c'eſt ce qu'ont fait ſes Diſciples, & les Juifs comme les Païens l'ont avoué. Que l'on ſe donne la peine de relire le chapitre onzieme du premier Livre *de la Religion prouvée par les faits*, on verra les preuves que M. *Houteville* en donne ; & ſi elles ne ſont pas déciſives, je conſens à toute l'indécence du parallele.

Hâtons-nous de venir à ce qui ſemble nous être oppoſé de plus fort. Il y a ſans doute plus de prodigieux à redonner la vie aux morts, que la ſanté aux malades. Or *Apollone* de Tyane a reſſuſcité des morts. Le fait ne peut être mis en queſtion : il fut public, & Rome entiere le vit de ſes yeux. Du moins dans ce trait eſſentiel la comparaiſon eſt exacte.

Non elle ne l'eſt pas, & l'on va voir ſi ce déni formel eſt mal fondé. Rétabliſſons le fait de la maniere qu'il eſt rapporté par *Philoſtrate* lui-méme. Je ne veux que lui pour juge. Il eſt dit qu'à Rome *Apollone* rendit le jour à une jeune fille de maiſon conſulaire. Mais obſervez par le détail qu'il fait des circonſtances du prodige, comme il ſe tourne pour nous & contre lui, quoique dans la ſuite on l'ait répandu comme certain. D'abord il éleve juſqu'aux nues le miracle qu'il rapporte, & le compare au prodige d'*Hercule* rappellant *Alceſte* à la vie ; puis tout d'un coup il s'embarraſſe, il héſite, il flotte & ſe dément. Ce n'eſt plus une réſurrection dans la rigueur

du terme, c'eſt une eſpece de réſurrection. Sa fille Romaine n'étoit point morte, ſeulement elle paroiſſoit l'être, *obiiſſe videbatur ;* la vie ne l'avoit point quittée, ſeulement une foibleſſe en avoit ſuſpendu les opérations & les ſignes ſenſibles. *Apollone* n'eût donc que l'avantage fortuit d'une circonſtance favorable ; & c'eſt évidemment ce qu'inſinuent ces termes choiſis avec art : *Puellam excitavit ex hac morte quam videbatur oppetiiſſe.*

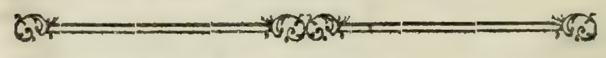
Peut-on penſer que *Philoſtrate* ait cru une réſurrection ſi viſiblement imaginaire & contrefaite ? Voyez ſon air incertain & ſes expreſſions timides. D'abord il ſuppoſe morte cette vierge Romaine, & il le falloit bien ainſi pour la gloire de ſon Héros ; mais il n'oſe le dire d'une voix ferme. Un fond naturel de pudeur contraint ſes déſirs, & il modifie ſes paroles pour ménager la vérité qui l'eût démenti. Le voilà chancelant ſur l'explication de ſon vain prodige, & il ne voit pas qu'en l'expliquant il ſe détruit. A la faveur de cette étincelle de vie qu'il eſt forcé de reconnoître à travers ce reſte de chaleur imperceptible aux Maîtres de l'art, & de cette roſée bienfaiſante ſurvenue ſi à propos, quel œil n'apperçoit pas ce qu'on s'efforce de lui cacher ? Si cette étincelle ne ſubſiſtoit pas, d'où vient que vous la laiſſez entrevoir ? Si cette étincelle marquoit encore un feu ſecret ; ſi la roſée produiſit un effet naturel, d'où vient que vous nous vantez le prodige, dont vos paroles trahiſſent l'impoſture ou l'incertitude ?

Quelle différence de cette réſurrection feinte à celles dont l'Hiſtoire évangélique conſerve la mémoire ? Déja la pompe funebre pour la fille de *Jaïre* étoit préparée ; déja le fils de la veuve de *Naïm* étoit porté au tombeau de ſes peres ; nulle étincelle de vie ne reſtoit en eux. JESUS-CHRIST les rend néanmoins à la lumiere du jour. Il prend la main de l'une, il parle à l'autre ; & tout-à-coup dans ces cadavres immobiles rentre le mouvement qui reproduit le jeu, le concert & le méchaniſme naturel des reſſorts. *Lazare* eſt depuis quatre jours dans les entrailles de la terre, ſans doute il n'y conſerve ni étincelle de vie, ni reſte de chaleur. Cependant JESUS-CHRIST l'appelle : *Lazare* obéit, & ſe montre aux yeux étonnés de le revoir. Tout un grand Peuple eſt témoin de ce prodige, & nous en avons l'aveu de ceux-mêmes que l'intérêt de parti engageoit à nous le conteſter : ſe-

conde différence qu'il n'eſt pas inutile de remarquer.

Car enfin, ſelon l'obſervation d'*Euſebe*, ſi ce miracle d'*Apollone* eût été véritable & fait dans la premiere Ville du monde, l'Empereur l'auroit-il ignoré ? Les Grands de ſa Cour, les Philoſophes, le Peuple même ſi diſpoſé aux acclamations dans les ſpectacles uniques ou rares, euſſent-ils de concert gardé le ſilence ? Les amis d'*Apollone*, cette troupe toujours prête à lui applaudir, n'auroit-elle pas porté juſqu'aux oreilles les plus diſtraites la nouvelle d'un miracle ſi ſingulier ? Enfin *Euphrate*, ce Philoſophe ſi célébré par *Pline* le Jeune, tant d'autres occupés à décrier *Apollone* comme un Magicien infame, auroient-ils négligé de citer ce trait contre lui ? (Voyez l'article MIRACLES.)

Finiſſons cet article par une obſervation importante. *Apollone* fut la merveille du paganiſme expirant. Une réputation brillante l'annonçoit avec fracas ; mille bouches le préconiſoient ; les Empereurs le révéroient ; Rome vouloit lui rendre les honneurs divins & ajouter ce nouveau Dieu à un millier d'autres qui la plupart le méritoient moins que lui. Cependant cet homme ſi célebre, ſuſcité par le Démon pour être le rival de J. C. ne put, malgré les preſtiges de ſes diſciples & l'autorité de ſes protecteurs, ſe faire une petite ſecte. Son nom eſt à peine connu ; on ne ſauroit pas ſans le Chriſtianiſme s'il a exiſté. Et J. C. malgré le ſcandale de la Croix, l'auſtérité de ſa morale, la foibleſſe de ſes Apôtres, la puiſſance de ſes ennemis, domine ſur l'Univers entier.



ARG *. (Le Marquis d')

Ses attentats contre la Religion.

Voici une des plus fermes colonnes de l'impiété. Né d'une famille ancienne, fils d'un des premiers Magiſtrats du Parlement d'Aix, il ne ſuivit point les traces de ſes Ancêtres. L'emploi grave & noble de rendre la juſtice aux hommes lui parut, à ce qu'il dit lui-même, une fonction accablante ; l'état d'Officier plus bruyant, plus favorable aux plaiſirs, flattoit d'avantage ſon goût pour la diſſipation & la volupté ; il l'embraſſa malgré

ſes parens. Il ſervit pendant quelque-tems avec diſtinction & ſe trouva au ſiege de Philiſbourg où il ſignala ſon courage. Diverſes circonſtances l'ayant obligé de quitter ſon Régiment ; il ſe retira en Hollande d'où il dépêcha divers Ambaſſadeurs de la boutique d'un Libraire, qui payoit chérement ſes dépêches.

Il envoya d'abord un *Juif*, puis un *Chinois*, & enſuite un *Cabaliſte* ; & c'eſt ce qui produiſit les *Lettres Juives*, les *Chinoiſes* & les *Cabaliſtiques*. Ces trois enfans ont un air de famille, auquel on ne peut pas ſe tromper. Ils détruiſent tous les dogmes du Chriſtianiſme, & s'ils laiſſent ſubſiſter l'exiſtence de Dieu, c'eſt à condition qu'on pourra ſe conduire comme s'il n'y en avoit point; ce qui revient au même pour les libertins. Ces différentes Lettres eurent beaucoup de cours dans leur naiſſance, mais comme tout s'uſe, on les lit moins aujourd'hui. Le faſtueux étalage d'une vaine érudition, pluſieurs plaiſanteries de bas aloi, un acharnement ridicule contre les Moines, un ſtyle vif à la vérité, mais trop diffus, trop incorrect, trop ignoble ont dégouté les Lecteurs délicats.

Après avoir lu ces impiétés épiſtolaires, il ſeroit curieux de ſavoir quelle eſt la Religion de l'Auteur des *Lettres Juives ?* Je l'ignore, ou plutôt il l'ignore luimême. D'abord, il n'eſt pas Juif quoiqu'il en prenne le maſque. Il inſulte par une ironie amere les Juifs de la Synagogue d'Amſterdam, auxquels il dédie ſon cinquieme volume. En prenant le nom de Juif Karaïte, il condamne le Talmud & les traditions des Rabbins. Il les accable de railleries & de contes inſultants, (Lettres 21, 40.) Il regarde la circonciſion comme un uſage dont on peut ſe diſpenſer, lorſqu'elle expoſe à quelque péril, (Lettre 21.) Il fait conſiſter toute la Religion des Juifs à obſerver quelques préceptes de la loi naturelle, ſans dire un mot du culte établi par *Moïſe* (Lettre 112.) Il ſuppoſe des Juifs Eſpagnols, qui déguiſent leur Religion, qui ne la révélent à leurs enfans que quand ils comptent ſur leur prudence ; & s'ils craignent d'être trahis, ils leur donnent un venin ſubtil, que les Médecins Juifs leur diſtribuent à cet effet, (Lettre 4.) Il attribue les calamités des Juifs à leurs crimes ; & il avoue nettement qu'en conſidérant leur déſolation, il eſt tenté de croire que le Dieu d'*Iſraël* a abandonné

ſon peuple pour en choiſir un autre, (Lettre 143.) Enfin il dit que " les Juifs Portugais ne ſont point cir-
,, concis, mangent du cochon, vont dans les tem-
,, ples Nazaréens, chantent Vêpres, diſent la Meſſe
,, s'il le faut, & n'en ſont pas moins bons Juifs dans
,, le fond de leur cœur, ,, (Lettre 115.) Vous ſentez que c'eſt-là démentir ouvertement ſon perſonnage.

Venons au Mahométiſme. Il le regarde comme le Judaïſme ancien, la foi d'Iſraël dans ſon plus grand jour, telle qu'elle ſubſiſtoit dans le tems de *David*, (Lettre 9.) Après avoir rapporté & loué pluſieurs paſſages de l'Alcoran, il ajoute. " Je ſuppoſe qu'un Turc ſuive ces
,, préceptes, ne ſera-t-il pas honnête-homme, ver-
,, tueux, pieux, & digne de l'eſtime de tout l'uni-
,, vers ? (Lettre 48) & dans la Lettre 14 " Je ne ſau-
,, rois comprendre comment un homme qui a les pre-
,, mieres notions de la raiſon, peut donner la moindre
,, croyance aux viſions de *Mahomet* ...... Outre le
,, ridicule, la Religion Mahométane a quelque choſe
,, de ſauvage, & même de brute. *Mahomet* connut que
,, ſa Religion ne pouvoit réſiſter au plus léger examen;
,, auſſi défendit-il d'en diſputer que le ſabre à la main. ,, Accordez, ſi vous le pouvez, ces ſentimens contradictoires; tout ce qu'on voit, c'eſt que l'Auteur a beaucoup de penchant pour les mœurs turques.

A l'égard du Chriſtianiſme, un Juif doit être fort indifférent ſur les controverſes agitées parmi les Sectes Chrétiennes : cependant il ſe décide pour les Proteſtants. " Il
,, y a environ deux cens ans que deux hommes illuſtres
,, vengerent le bon ſens opprimé; appuyés de la raiſon ils
,, lutterent contre l'ignorance de leur ſiécle, furent les
,, reſtaurateurs des ſciences, & préparerent cette foule
,, de grands hommes qui les ſuivirent. On voit bien que notre Juif a écrit dans un pays Proteſtant & qu'en digne Hébreu, il a flatté ceux dont il avoit beſoin; & en cela ſeul, il ne s'eſt pas éloigné du caractere du perſonnage qu'il a fait parler.

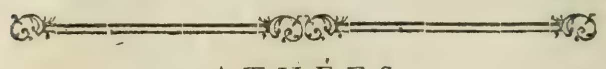
Les *Lettres Cabaliſtiques* ſont les *Lettres Juives* traveſties; c'eſt vendre deux fois la même marchandiſe; mais un Juif ni ſe pique pas d'une exactitude ſcrupuleuſe dans le commerce. Le Cabaliſte produit ſur la ſcene des Salamandres qui habitent la région du feu, des Sylphes qui volent dans les airs, des Gnomes qui gardent les mines

& les souterrains de la terre, des Ondins qui nagent dans les eaux. Ces êtres fantastiques voyagent avec la même légéreté que l'esprit de l'Auteur. Ils parcourent en peu de tems l'univers, connoissent toutes les scenes, tous les Acteurs de ce vaste théatre. Jugez combien leurs Lettres sont intéressantes ? Ce projet est aussi sérieux, aussi utile que les contes des fées.

Les conversations des ombres que l'Auteur y fait entrer n'ont pas un plus grand poids. Avant lui, on avoit imaginé ce moyen de faire parler les morts pour ennuyer les vivans. Avec cette méthode il est fort aisé de passer en revue tous les siécles, de louer ou de critiquer, suivant son caprice. Ces dialogues postiches n'ont rien de piquant que les injures dont on les a assaisonnées. Opposer *Luther* à S. *Ignace*, *Jurieu* à S. *Bernard*, *Hiparkia* à *Sainte Marie Egyptienne*, c'est se servir de l'un pour injurier l'autre ; c'est leur prêter, non pas ce qu'ils ont dit & pensé, mais ce que l'on veut dire & penser soi-même. En combinant de cette maniere les discours des morts, on trouvera la matiere de mille volumes. Mais quand on multiplie les satyres, on devroit avoir soin de les varier. Les *Lettres Chinoises* rentrent encore dans *les Lettres Juives*. Il est singulier que l'Auteur, qui se plaint sans cesse de la cupidité des Moines, ait trouvé dans ces plaintes-mêmes de quoi satisfaire sa propre cupidité. Le Marquis d'*Arg* *. ne se borna pas à célébrer les aventures des autres ; il voulut bien faire part au Public des siennes, il y a environ trente ans, dans des *Mémoires* souvent réimprimés. Elles sont contées avec feu, & semées de quelques anecdotes historiques ; mais il auroit pu épargner à sa gloire quelques traits peu honorables. Il n'y a qu'un Philosophe du siécle, qui puisse sans rougir, laisser à la postérité un monument de ses égaremens & de ses foiblesses, nous voudrions pouvoir dire de son repentir ; mais il n'y en a aucune trace dans ce livre & dans ceux qui l'ont suivi. Sa *Philosophie du bon sens*, en 2 *vol. in*-12, conduit au Pyrrhonisme le plus déterminé. La spiritualité & l'immortalité de l'ame ne sont pas même des vérités certaines pour notre Apôtre du bon sens. S'il attaque des principes si importans, la base de toute Religion & de toute morale, on imagine bien qu'il n'épargne pas des dogmes moins fondamentaux. Heureusement l'Auteur

adresse son livre à une femme & on peut croire qu'il n'a voulu faire qu'un roman ; mais ce roman a paru fort dangereux & le Parlement de Paris le condamna au feu en 1759 avec divers autres ouvrages, dignes de lui servir de compagnie.

Nous ne parlerons pas des autres productions de M. le Marquis *d'Arg* *. l'un des Écrivains les plus féconds du siécle. Quand on a fait connoître les Capitaines d'une armée, il ne faut pas s'arrêter à détailler les Sergens & les Caporaux. Nous finissons en souhaitant qu'il profite des leçons de vertu qu'il a puisées dans sa famille & des exemples touchans qu'il y a vus.



ATHÉES.

Réflexions sur l'existence de Dieu & sur ceux qui la nient.

LEs insensés qui nient l'existence d'un Dieu, & par conséquent toute Religion, ont été moins communs que les libertins qui, admettant cette vérité, la détruisent par des conséquences tirées de leurs principes. Nous n'entrerons pas dans de longs détails sur ces deux especes différentes d'Athées, l'une & l'autre également dangereuses. Nous nous bornerons à quelques réflexions sur l'existence de Dieu rélatives à l'Athéisme.

I.

De cette proposition, *il y a un Dieu*, il est aisé de descendre à cette autre ; *la Religion Chrétienne est véritable*. De même de cette proposition, *il y a aujourd'hui des Chrétiens dans le monde*, il est aisé de remonter à celle-ci ; *il y a un Dieu.*

II.

On ne voit point Dieu ; on ne le touche pas ; il est inaccessible à tous les sens, & dès-lors à l'imagination ; de-là les objections des sens & de l'imagination contre son existence. On ne le comprend point ; de-là les ob-

jections de l'esprit. S'il est, il défend & punira l'injustice & le vice ; de-là les objections des passions & du cœur.

Les sens ont *corporalisé* la Divinité, l'imagination l'a *pluralisée*, le cœur l'a *passionnée* & viciée.

En combien de manieres quelques Chrétiens même, soit ignorans, soit corrompus, ne défigurent-ils pas encore l'idée de Dieu ? Dieu a fait l'homme à son image, disoit quelquefois M. de *Fontenelle*, mais l'homme le lui a bien rendu.

III.

J'ai oui dire qu'il y avoit plus de Déistes, de Sociniens, d'Ariens, &c., en Angleterre, & plus d'Athées en France. En effet, la plupart des livres Anglois sur la vérité de la Religion, sont contre les Déistes, plus que contre les Athées. Si la chose est vraie, j'en donnerai pour raison le différent caractere des deux Nations, leur différent tour d'esprit, & les différentes sources de leur incrédulité. L'incrédulité de l'Anglois est plus raisonnée ; elle ne vient pas absolument des difficultés qu'il trouve dans la Religion ; & quand une vérité lui paroît une fois bien prouvée, il a la force de la croire, malgré les plus fortes objections. Au contraire un François est quelquefois arrêté par les difficultés les plus foibles. Il est volontiers Pyrrhonien, faute d'assez de lumiere pour se décider. Il l'est même quelquefois assez tranquillement, non par fermeté, mais par une sorte d'indifférence qui vient de sa frivolité. Cet état seroit insoutenable pour un Anglois ; il veut savoir à quoi s'en tenir.

D'ailleurs un François, étant plutôt incrédule par le cœur & par les passions que par l'esprit & le raisonnement, il est naturel, s'il prend un parti, qu'il aille jusqu'à l'Athéisme, ou, ce qui revient au même, jusqu'au Matérialisme de l'ame, parce que jusques-là le cœur vicieux n'a pas son compte ; au lieu que celui qui n'auroit rejetté la Religion que par raisonnement, seroit retenu par ce même raisonnement dans le Théisme, & n'iroit jamais jusqu'à l'Athéisme.

IV.

Tout dans la nature annonce un Créateur intelligent, parce que tout y annonce un dessein, & un choix de moyens qui se rapportent à ce dessein.

Pour que l'Univers ait été formé, & qu'il ſubſiſte tel qu'il eſt, il n'a fallu, diſoit *Spinoſa* après *Deſcartes*, que de la matiere & du mouvement. Soit, pourvu que, comme *Deſcartes*, on ajoute : *du mouvement à tel degré & avec telles & telles déterminations combinées.* Par conſéquent il a fallu une intelligence, ſinon créatrice de la matiere & du mouvement, du moins directrice de ce mouvement, & par conſéquent encore, quand même on accorderoit à *Spinoſa*, que la matiere eſt éternelle & que le mouvement lui eſt eſſentiel, comme il n'en fait qu'une puiſſance aveugle, la preuve qu'on tire de l'ordre de l'Univers en faveur de l'exiſtence d'une puiſſance intelligente, reſteroit toujours dans toute ſa force.

On n'a pas plus beſoin de réfléchir, de méditer, & de raiſonner pour trouver Dieu à la vue de l'Univers, que pour ſuppoſer un horloger à la vue d'un horloge, ou un architecte à la vue d'un Palais.

V.

Trois choſes impoſſibles à expliquer ſans un Dieu ; l'ordre, l'organiſation, la penſée. 1°. L'ordre & le cours régulier des aſtres, le ſyſtême céleſte, &c. ; ordre de ſituation & de mouvement. 2°. L'organiſation viſible de certains corps & ce qui leur arrive en conſéquence de cette organiſation, comme de croître, de ſe multiplier, &c. ; c'eſt le cas des plantes, des végétaux. Mais 3°. parmi ces corps organiſés, & au-deſſus des végétaux, il y a les corps organiſés, ſentans & penſans ; les animaux. Ainſi, quand, ſans un Dieu ordonnateur, j'aurois compris l'ordre, les corps arrangés entr'eux & ſe mouvant avec régularité, je n'aurois pas expliqué les corps organiſés ; & quand j'aurois expliqué les plantes, je n'aurois pas expliqué les animaux. En un mot, avec de la matiere & du mouvement, je n'aurois pas expliqué le ſentiment & la penſée.

VI.

Dans le Théiſme on n'a que des difficultés à ſurmonter. Dans l'Athéiſme on a des abſurdités à dévorer.

» La Philoſophie, dit M. de V., nous montre bien » qu'il y a un Dieu ; mais elle eſt impuiſſante à nous » apprendre ce qu'il eſt, ce qu'il fait, comment &

» pourquoi il le fait..... Il faudroit être lui-même
» pour le ſavoir. »

VII.

J'ai vu quelques Incrédules ſe prévaloir beaucoup de l'Athéiſme des Lettrés de la Chine. Mais cet Athéiſme eſt imaginaire, ſi l'on en croit ce qu'écrivoit un Philoſophe célebre, M. de *Mairan*, au feu Pere *Parennin*, Jéſuite, & un des Miſſionnaires qui a demeuré le plus long-tems à Pekin.

» Je ne ſuis pas diſpoſé à croire les Chinois Athées,
» à la maniere dont on nous le raconte de la plupart de
» leurs Lettrés & de leurs Mandarins. N'y auroit-il
» point là du mal-entendu ? pour moi, je ne vois rien
» de plus oppoſé au caractere dominant de la Nation ;
» & bien que l'Athéiſme ſoit le renverſement de toute
» bonne Philoſophie, il eſt certain que, pour en venir à
» un tel égarement d'eſprit d'une façon bien décidée,
» & avec autant de rafinement que quelques Auteurs en
» attribuent aux Chinois, il y faut une ſorte de Méta-
» phyſique qui ne me paroît point du tout être celle de
» leurs Docteurs. »

VIII.

On a mis en queſtion s'il pouvoit y avoir de véritables Athées ; & la plupart des Théologiens & même des Philoſophes ont été pour la négative. Cette incrédulité ſur l'exiſtence de l'Athéiſme eſt un argument bien fort pour l'exiſtence de Dieu.

IX.

Voici un des plus beaux traits du Chancelier *Bacon*. Ce grand homme d'un eſprit ſi philoſophe, dit : *Leves guſtus in Philoſophiâ movere fortaſſe ad Atheiſmum, ſed pleniores hauſtus ad Religionem reducere.*

L'Auteur de l'*analyſe de Bacon* qui a paru en 1755, a paraphraſé ce Texte de la maniere ſuivante. « Le pre-
» mier pas de la Philoſophie peut mener à l'Athéiſme,
» parce qu'on paſſe aiſément de l'extrême imbécillité
» qui croit tout, à l'extrême audace qui ne croit rien,
» ou que le déſordre apparent des cauſes ſecondes fait

» oublier la caufe premiere ; mais la véritable Philofo-
» phie qui embraffe l'enchaînement des parties & leur
» dépendance d'un fouverain moteur, conduit néceffai-
» rement à la Religion. » Cette maxime, que ce qu'une demi-Philofophie nous avoit fait rejetter, une Philofophie plus profonde & plus éclairée nous la fait enfuite recevoir ; cette maxime, dis-je, ne fe borne pas à la Religion, & peut être appliquée à beaucoup d'autres vérités de différens ordres.

X.

L'étude de la Phyfique eft très-propre à guérir des deux extrêmes, l'Athéifme & la fuperftition, fur-tout à les prévenir. Elle prouve qu'il y a une premiere caufe intelligente, & elle fait connoître les caufes méchaniques particulieres de tels & tels effets. La Phyfique augmente l'admiration & diminue l'étonnement, & elle fait l'un & l'autre en faifant connoître plus d'effets, & en faifant connoître les caufes de quelques-uns de ces effets. Enfin, à l'égard des caufes même qu'on ne connoit pas encore, on fait du moins par celles qu'on connoit déja, que les autres font du même genre, & une fuite des loix générales établies par l'Auteur de la nature.

De tous les Livres fur l'exiftence de Dieu, celui qui peut être lû le plus utilement par le commun des Lecteurs, c'eft la *Démonftration de l'exiftence de Dieu, tirée de la connoiffance de la Nature, &c. Par M. de Fénélon.* La premiere Partie parut dès fon vivant en 1713, & c'eft celle dont nous confeillons la lecture. La feconde, où l'illuftre Auteur traite des attributs de Dieu & de l'infini, eft toute métaphyfique, & par conféquent trop abftraite pour le grand nombre ; quoique M. de *Fénélon* y ait répandu toute la clarté dont la matiere étoit fufceptible ; le célebre Pere *Tournemine*, Jéfuite, y a joint de bonnes réflexions fur l'Athéifme.

Si un Archevêque & un Jéfuite étoient fufpects à ceux qui auroient le malheur de douter de l'exiftence de Dieu, qu'ils fachent (nous le répétons) que les Philofophes les moins crédules, les plus grands Géometres & les plus habiles Phyficiens, ont été perfuadés de cette exiftence & perfuadés principalement fur les preuves que fournit la connoiffance de la Nature.

» De tout tems, dit M. de *Maupertuis*, ceux qui fe

» ſont appliqués à la contemplation de l'Univers y ont » trouvé des marques de la ſageſſe & de la puiſſance de » celui qui le gouverne. Plus l'étude de la Phyſique a » fait des progrès, plus ſes preuves ſe ſont multipliées. » On peut voir celles que *Ciceron* rapporte & celles qu'il » cite d'après *Ariſtote*. Je m'attache à un Philoſophe qui, » par ſes grandes découvertes, étoit bien plus qu'eux à » portée de juger de ces merveilles, & dont les raiſon- » nemens ſont bien plus précis que tous les leurs. » *Newton* paroît avoir été plus touché des preuves qu'on » trouve dans la contemplation de l'Univers, que de » toutes les autres qu'il auroit pu tirer de la profondeur » de ſon eſprit. (*Tome I. pag.* 5.) »

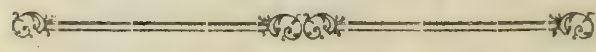
M. de V. a fait la même remarque ſur M. *Newton*, dans celui de ſes Ouvrages que nous avons déja cité, & dans le même Chapitre.

» Je ne ſais, dit-il, s'il y a une preuve métaphyſique » plus frappante, & qui parle plus fortement à l'hom- » me, que cet ordre admirable qui regne dans le mon- » de; & ſi jamais il y a eu un plus bel argument que ce » verſet : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Auſſi *Newton* n'en » apporte point d'autre à la fin de ſon Optique & de » ſes principes. Il ne trouvoit point de raiſonnement » plus convainquant ni plus beau en faveur de la Divi- » nité que celui de *Platon*, qui fait dire à un de ſes In- » terlocuteurs : *Vous jugez que j'ai une ame intelligente,* » *parce que vous appercevez de l'ordre dans mes paroles &* » *dans mes actions; jugez donc, en voyant l'ordre de ce monde,* » *qu'il y a une ame ſouverainement intelligente* »

Cependant l'inſenſé a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu. *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus.* Dans ſon cœur, c'eſt-à-dire, intérieurement; il a peut-être oſé le penſer, mais il n'a pas oſé le dire; il eut fait horreur, il eut fait peur. Il eſt aujourd'hui des Athées plus audacieux, plus inſenſés. Ils ne penſent pas ſeulement qu'il n'y a pas de Dieu, ils ne le diſent pas ſeulement à l'oreille, ils le publient ſur les toits, ils l'impriment. Qu'en arrive-t-il ? je le repete, ils font horreur, ils font peur, & à ceux-même qui penſent comme eux. Le Livre de l'*Eſprit* en eſt la preuve. On a cru y voir ſinon l'Athéiſme proprement dit, l'Athéiſme formel, du moins le Matérialiſme, le Fataliſme; & c'eſt la même choſe quant aux conſéquences morales. Auſſi le ſoulévement

a-t-il été universel ; il n'y a eu qu'un cri contre l'Ouvrage, & un cri d'autant plus fort que ce Livre paroissant après quelques autres dont il a rassemblé, développé & mis comme en systême les principes, on l'a regardé comme le grand coup d'une conjuration formée depuis plusieurs années contre la Religion. L'arche a paru prête à tomber, & les Profanes y ont porté la main ; ils ont senti qu'il étoit de leur intérêt qu'elle ne fût pas brisée.

Cet article est en partie de M. l'Abbé *Trublet*, & on a cru qu'il étoit d'autant mieux placé ici, que l'espece d'Athéisme, qui se montre dans le Livre de l'*Esprit*, triomphe dans le *Dictionnaire Philosophique*. (Voyez les articles **DIEU & VANINI.**



BAPTÊME.

Examen de cet Article.

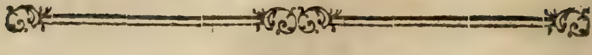
L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* raisonne plaisamment. Les Égyptiens, les Indiens & les Hébreux se lavoient ; donc ces Peuples connoissoient le Sacrement que nous appellons Baptême, parce que dans ce Sacrement on se sert de l'eau & qu'on s'en servoit aussi dans les différentes ablutions pratiquées dans les divers pays d'Orient ; voilà où mene la fureur de vouloir tout détruire.

S'il nous étoit permis ici d'emprunter son style, nous lui dirions : que prétends-tu, Écrivain téméraire, en voulant prouver que plusieurs des Cérémonies augustes de l'Eglise Romaine ont été pratiquées par les Païens ? *Jurieu* que tu méprises comme le plus infame des barbouilleurs, & quelques autres Protestans dont tu ne fais pas plus de cas, s'étoient exercés avant toi sur cet objet ; mais quelle conclusion en tireras-tu ? que l'Eglise a sanctifié les pratiques communes à beaucoup de Religions, & que J. C. a pu faire la même chose. Tout signe, comme tu le dis, est indifférent par lui-même ; c'est l'objet ou le motif qui le rendent saint ou impie ; & dès que Dieu a attaché sa grace à un signe, il est alors une source de salut. On se prosterne dans tous les temples

temples du monde, il ne s'agit que de ſavoir devant quel Être on doit ſe proſterner. On ſe lavoit chez les Juifs, on purifioit tantôt le corps, tantôt les habits; mais le Sacrement de régénération qui fait de l'homme impur un homme nouveau, n'étoit certainement pas connu chez eux. Lorſque S. *Jean* prêcha la pénitence il inſtitua une ſorte de Baptême, beaucoup moins parfait que celui de J. C. La cérémonie de *Jean* promettoit ce que le Sacrement de J. C. exécutoit. Tu peux en voir l'inſtitution dans S. *Matthieu*, Chap. 28. ℣. 19. *Allez*, dit J. C., *enſeignez toutes les Nations & baptiſez-les au nom du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit.* Tu peux dire après un paſſage auſſi formel, que J. C. ne baptiſa jamais perſonne, mais tu ne diras pas au moins qu'il n'a pas inſtitué le Baptême; & s'il l'a inſtitué, comment peux-tu dire qu'il n'eſt pas sûr que les quinze premiers Evêques de Jeruſalem fuſſent baptiſés? *Ils avoient reçu la Circonciſion; donc ils n'avoient pas reçu le Baptême.* Plaiſante concluſion! Les Apôtres s'étoient ſoumis par condeſcendance à quelques cérémonies ordonnées chez les Juifs; en faudroit-il conclure qu'ils n'avoient pas obſervé celles que leur divin Maître leur avoit preſcrites, qu'ils n'avoient pas fait la cene, qu'ils n'avoient pas baptiſé, &c. &c. Or ſi les premiers ſucceſſeurs des Apôtres adminiſtroient le Baptême; s'ils le regardoient comme la porte du Chriſtianiſme, n'y a-t-il pas de la folie à ſoupçonner & de l'audace à inſinuer qu'ils n'avoient pas reçu ce Sacrement?

Notre Auteur prétend qu'on abuſa du Baptême dans les premiers ſiécles de l'Égliſe; certainement il n'entra jamais dans la tête d'aucun Chrétien digne de ce nom, de dire: *Je peux tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai baptiſer;* & s'il avoit fait ce déteſtable raiſonnement il auroit été indigne d'entrer dans le bain ſacré. C'eſt ainſi cependant qu'il fait raiſonner *Conſtantin*, & nous renvoyons le Lecteur à ſon article.





BAUM**. (LA)

Caractere des Ouvrages de cet Auteur.

CEt Auteur eſt Calviniſte, mais on peut être Proteſtant ſans être impie. Mrs. *Boullier*, *Vernet*, *Turretin*, *Formey*, *&c.* en ſont la preuve. M. de la *Baum***., quoiqu'élevé à Geneve & deſtiné au Miniſtere, n'a pas marché ſur les traces de ces ſavans hommes. Rempli de bonne heure des principes de l'*Eſprit des Loix*, il les dépoſa dans ſon *Qu'en dira-t-on*, ou *mes Penſées :* Livre écrit d'un ſtyle nerveux & précis, mais très-digne de cenſure par la hardieſſe des idées. M. de la *Baum***. vouloit en faire le Breviaire des Politiques, & c'eſt ſouvent celui des Incrédules. Il s'abandonne au feu de ſon imagination & aux écarts de ſon eſprit. Sans décence dans le ſtyle, ſans reſpect pour les puiſſances, il affiche une indépendance téméraire, capable de tout bouleverſer. Le fiel & l'amertume découlent de ſa plume, & les éloges ne ſe trouvent dans ſon Livre qu'autant qu'ils accompagnent un nom célebre par l'irréligion.

Il ſemble que l'Auteur craignoit que ſon petit Livre des *Penſées* ne répandît pas aſſez ſes principes ; il les a diſperſés dans ſes *Mémoires de Madame de Maintenon* ; Ouvrage qui auroit pu être ſi intéreſſant pour la vertu, & qui dans l'état où il eſt, ne peut être qu'une école de vice. Ce Livre étoit deſtiné à paſſer ſous les yeux de tous les Citoyens, de ceux-même qui exigent le reſpect à cauſe de leur âge & de leur ſimplicité. Il falloit donc écarter ou voiler une multitude de faits qui répandent plus de taches que d'éclat ſur ces Mémoires. Il falloit ſe reſſouvenir qu'on reproche à *Suetone* d'enſeigner les plus grands crimes en les rapportant. L'Auteur pouvoit-il ſe flatter que ſon Livre fût un Ouvrage d'inſtructions pour les Demoiſelles de S. *Cyr* à qui une hiſtoire de Madame de *Maintenon* devroit naturellement être ſi chere ?

Mais la Religion avoit ſur-tout de grands droits ſur une production de cette nature, & il eſt aiſé de reconnoître à la lecture de celle-ci qu'on s'eſt donné de très-grandes libertés en ce genre. On ſe permet très-ſouvent

des faillies qui font, ou des doutes fur les myfteres ou des maximes très-fufpectes en matiere de piété, ou des façons de parler très-imparfaites fur les controverfes dogmatiques. Madame de *Maintenon* fi religieufe, fi pleine de vertu & de piété, fe feroit-elle jamais imaginé que le récit de fa vie deviendroit un fujet de fcandale pour les fimples & affoibliroit ou ébranleroit leur foi? On trouve, il eft vrai, dans plufieurs endroits de ces *Mémoires*, l'hommage dû aux vérités & aux pratiques de la Religion; mais ce langage étranger à l'Auteur, fait un contrafte bien fingulier avec une foule de traits licentieux & obfcenes.

Nous pourrions obferver encore que dans la multitude d'Anecdotes qui ornent ou plutôt qui défigurent ces Mémoires romanefques, il y en a un très-grand nombre de fauffes. On en trouve plufieurs autres qui perdent les attraits de la vérité par le coloris que l'Auteur jette fur elles. Croira-t-on, par exemple, ce que l'Auteur dit fur le prétendu mariage de M. *Boffuet*, qu'il traite fi mal dans plufieurs endroits de fes Mémoires? Il entreprend de faire paffer ce grand Prélat pour un mal-honnête homme & un fripon. C'eft le fens que renferme cette réflexion: *ceux qui défendent le mieux nos Myfteres, ne font pas ceux qui s'en jouent le moins.* Que veut-il dire? que *Boffuet* a travaillé toute fa vie pour une Religion qu'il ne croyoit point? mais une accufation de cette nature ne peut être excufable que quand on a les preuves en main, & il faut que ces preuves foient plus claires que le jour.

Tout ce qu'on peut dire pour excufer M. de la *Baum***., c'eft qu'il étoit fort jeune lorfqu'il publia les *Mémoires de Madame de Maintenon*; & plus jeune encore, lorfqu'il mit au jour *mes Penfées*. Nous apprenons avec plaifir qu'il travaille à des Ouvrages plus utiles; il eft très-capable d'en donner d'excellens, pourvu qu'il fe borne à la littérature.

Au refte M. de la *Baum***. eft un des plus grands adverfaires de M. de V., non pas du V. impie, mais du V. bel efprit. Mais tous les deux étant coupables du côté de la Religion, (quoique M. de V. le foit beaucoup plus que fon adverfaire) ils devoient au moins garder le filence l'un fur l'autre. On a entendu dire à M. de la *Baum***. : *perfonne n'écrit mieux que M. de V.*

D'où vient donc, lui dit quelqu'un, *que vous le déchirez?* *c'est*, répondit-il, *qu'il ne m'épargne dans aucun de ses Ouvrages.* On sait d'autre part que M. de V. a estimé autrefois M. de la *Baum* **. ; qu'il le regardoit comme un jeune homme plein d'esprit & un écrivain énergique. Quelle est donc la source de la guerre scandaleuse qu'ils se sont faite l'un à l'autre? L'orgueil du Vieillard qui n'étoit pas assez loué, & la sensibilité du jeune Auteur qui ne vouloit pas être critiqué. En cela il avoit quelque raison; car on ne peut lui refuser un esprit réfléchi & une imagination vive & pétillante.



BAYLE.

Sa vie & son caractere.

CE Philosophe tant vanté par M. de V., doit être en exécration à tous ceux qui ont, je ne dis pas, de la Religion, mais des mœurs. Traçons ici en peu de mots son histoire, & nous viendrons ensuite au caractere de ses Ouvrages.

Il naquit en 1647 au Carlat, petite Ville du Comté de Foix. Il s'appliqua long-tems aux Belles-Lettres, & il avoit vingt & un ans achevés quand il commença la Logique. Il étoit né dans la Religion prétendue Reformée; mais à l'âge de vingt-deux ans il fut converti par les entretiens qu'il eut avec le Curé du Puylaurent, siége de l'Académie où il étudioit pour lors. Il ne demeura pas long-tems Catholique, & il redevint dix-sept mois après *Protestant*, c'est-à-dire, comme il l'expliquoit lui-même, *protestant contre toutes les Religions.*

L'Édit du Roi contre les Relaps, du 29 Mai 1674, ne lui permettant pas de demeurer en France, il se retira à Geneve. Il fut quelque tems à Copet, Ville près de Geneve, dans la maison du Comte de *Dona*, & prit soin des études des enfans de ce Comte. Mais comme cette occupation lui emportoit trop de tems, il prit la résolution de revenir en France. Après avoir demeuré quelque tems en Normandie, il vint à Paris en 1675, où il fréquenta les gens de Lettres. Cinq mois après, la Chaire de Philosophie de Sedan étant venue à vaquer,

Il alla la diſputer, & l'emporta. Le 14 Juillet 1681, il fut dépouillé de ſon emploi, en vertu d'un Arrêt du Conſeil d'État du Roi, qui caſſoit & ſupprimoit l'Académie de Sedan.

Obligé de ſe refugier en Hollande, il y fut élu Profeſſeur en Philoſophie & en Hiſtoire à Roterdam. Au mois de Mars 1684, il commença les *Nouvelles de la République des Lettres* qui le firent beaucoup connoître. *Il faut le moins que l'on peut*, diſoit M. *Nicole*, écrivant à M. *Arnauld*, *ſe commettre avec ce Nouvelliſte, qui a dans le fond l'eſprit aſſez faux, nulle équité, qui ſe divertit d'une maniere indigne des choſes les plus laſcives, mais qui eſt en poſſeſſion de plaire & de donner un air ridicule à ceux qu'il lui plaît. C'eſt une choſe pernicieuſe que ces petits Cenſeurs, qui s'érigent en Tribunal & qui diſpoſent de toutes les têtes mal faites qui ſont toujours en plus grand nombre.*

Bayle continua ſes *Nouvelles* juſqu'au mois de Mars 1687, où une maladie l'obligea de les interrompre. Il recouvra quelque tems après la ſanté, mais il n'en jouit pas tranquillement; car ſes ennemis lui ayant attribué l'*Avis aux Refugiés*, Livre qui ſouleva tous les Proteſtans, il ſe forma une Cabale contre lui, qui lui fit perdre ſa Chaire. Il mourut en 1706, à 59 ans, dans les erreurs dont il a rempli ſes Ouvrages.

Son *Dictionnaire critique* en 4 vol. *in fol.* eſt un des plus pernicieux Livre qui ait jamais paru. On eſt dans l'étonnement, quand on lit dans le Dictionnaire de *Moreri* le jugement qui y eſt porté ſur *Bayle*. « C'étoit » un bon Philoſophe, qui excelloit ſur-tout dans la » Métaphyſique. Il avoit des mœurs très-reglées, une » converſation agréable, une mémoire & une érudi- » tion prodigieuſe. Il avoit l'eſprit naturellement doux, » étoit beaucoup plus modéré que la plupart de ſes » Confreres. On l'a accuſé d'avoir été un peu trop li- » bre dans ſes Écrits, & d'avoir donné quelquefois » dans le Pyrrhoniſme. Mais quoiqu'on n'approuve pas » ſes ſentimens ſur la Religion, on ne peut que l'on » n'avoue que la République des Lettres lui eſt bien » redevable. » Étoit-ce donc là l'idée qu'on devoit donner du plus dangereux ennemi de la Religion; d'un homme qui, dans le deſſein de l'attaquer avec plus d'avantage, a pris le parti d'attaquer en même tems la certitude de toutes les vérités? Il n'en eſt aucune, ſoit

historique, soit dogmatique, qu'il ne veuille rendre douteuse, ou par des objections particulieres, ou par des principes généraux répandus dans tous ses Ouvrages. Il y a peu d'Ouvrages où le poison soit plus habilement préparé. Cet amas d'une vaine érudition qui y est étalé, est l'appas qui attire & séduit tant de personnes. D'ailleurs il faut avouer que *Bayle* est très-savant dans l'art de former des objections, & qu'il a dans le plus haut degré le funeste talent de répandre des nuages sur les vérités les plus claires, & d'insinuer des doutes sur les choses les plus certaines & les plus évidentes.

» Esprit subtil, adroit, souple & susceptible de toutes ,, les formes ; il n'y avoit point de matiere, dit l'Abbé ,, *Houteville*, si abstraite qu'elle fût, où il ne pénétrât. ,, La nature l'avoit fait Métaphysicien ; il avoit joint à ,, ce talent, qui n'en souffre gueres d'autres, un savoir ,, étendu, curieux & choisi. ,, Ce choix ne paroît gueres dans son *Dictionnaire* qu'il appelle lui-même une *compilation à l Allemande* dans sa 217 Lettre. " Mon *Dictionnaire* ,, me paroît, ajoute-t-il, à l'égard de M. *Despréaux* un ,, vrai voyage de caravanne, où l'on fait vingt ou trente ,, lieues sans trouver un arbre fruitier ou une fontaine. ,, On voit que *Bayle* jugeoit mieux de son Livre que nos Enthousiastes modernes, appellés je ne sais pourquoi *Philosophes*. " Cependant ces grandes qualités avoient un ,, défaut. M. *Bayle* cherchoit plutôt à multiplier qu'à le- ,, ver nos doutes. Il ne vouloit que renverser & jamais ,, établir ; semblable en quelque sorte à ces conquérans, ,, qui ne laissent après eux que des ruines. Je n'ignore ,, pas qu'on iroit à rien de solide, s'il étoit interdit de ,, proposer librement les objections spécieuses & éblouis- ,, santes qu'on peut opposer à la vérité. Elles sont au ,, contraire très-utiles ; elles servent à confirmer ce que ,, l'on sait & à l'éclaircir ; elles fournissent des occa- ,, sions de nouvelles ouvertures, ou des moyens d'ajou- ,, ter aux anciennes. Mais on diroit que M. *Bayle* avoit ,, un autre dessein ; qu'il vouloit nous faire entrer en ,, défiance de toutes nos lumieres, nous rendre même ,, la raison suspecte ; & à force de nous promener dans ,, les espaces du pour & du contre, nous faire un Pro- ,, blême de l'un & de l'autre. Les Sophismes d'un Phi- ,, losophe d'éclat sont des démonstrations pour certains ,, esprits, & il est à propos qu'un autre Philosophe leur

„ découvre l'erreur. „ C'eſt ce que firent pluſieurs Écrivains Catholiques & même Proteſtans ; car l'impiété de M. *Bayle* étoit auſſi odieuſe aux uns qu'aux autres.

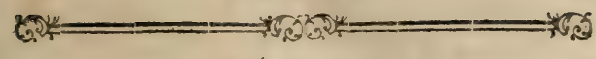
On connoit le portrait qu'en a tracé M. *Saurin* dans le troiſieme vol. de ſes *Sermons*, mais celui qu'en a fait M. le *Clerc* dans ſa *Bibliotheque ancienne & moderne*, tom. 8, eſt moins connu & ne lui eſt pas plus favorable. Voici comme il s'exprime ſur ſon ſavoir & ſur ſes connoiſſances. Nous rapportons ce paſſage avec d'autant plus de plaiſir, qu'il eſt d'un homme qui avoit beaucoup vécu avec *Bayle*, & qu'on ne ſoupçonnera pas d'avoir écrit par fanatiſme. « M. *Bayle* ne ſavoit qu'un peu de Carteſianiſme & point du tout de Géométrie, puiſqu'il » avouoit n'avoir jamais pu comprendre la démonſtra» tion du premier Problême d'*Euclide*, & qu'il a même » voulu ergoter ſur ſes vieux jours contre l'évidence des » démonſtrations mathématiques. En fait de raiſonne» ment, il ne ſuivoit que la probabilité, & raiſonnoit » à tout moment *ad hominem*, ſans aucun autre principe, » & ſans d'autre deſſein que d'embarraſſer les Lecteurs » peu éclairés. Il y a infiniment plus de verbiage en ſon » fait que de raiſonnement ſolide. Il n'avoit lu aucun Li» vre de Philoſophie expérimentale des Anglois, dont » pluſieurs avoient paru long-tems avant ſa mort, ni » aucun des Livres de raiſonnement de la même Nation, » excepté quelques-uns de ceux qui avoient été traduits. » Il ne ſavoit pas plus de Théologie que ce qu'il pou» voit en avoir appris dans ſon catéchiſme & dans les » prédications ou dans quelque livre des François. Il » n'avoit jamais étudié l'antiquité Eccléſiaſtique, & » très-médiocrement la Grecque & la Romaine. Le Droit » & la Médecine étoient des lettres cloſes pour lui. Il » avoit quelque connoiſſance de l'Hiſtoire des derniers » ſiécles, ſur-tout par rapport à la France & à la vie » de quelques gens de Lettres, ſouvent aſſez obſcurs. » Il avoit pris beaucoup de peine à rechercher mille vé» tilles littéraires & mille circonſtances de néant. Il faut » avouer qu'il écrivoit avec beaucoup d'agrément, mais » c'étoit ſeulement quand il n'étoit pas en colere. »

Qu'on examine ces différens portraits, & qu'on voie ſi M. de V. a eu raiſon d'appeller *Bayle l'eternel honneur de la raiſon humaine*. Il eſt bien étrange que les Proteſtans ayant déſavoué *Bayle* & l'ayant même condamné,

un homme qui se dit Catholique, tâche non-seulement de le justifier, mais qu'il lui prodigue encore à tout propos les éloges les plus outrés. M. de V. est fort en colere contre le Consistoire qui condamna le Dictionnaire de *Bayle* (Voyez son article PHILOSOPHE) ; mais sait-il toutes les raisons qui le porterent à faire cette démarche ? On peut les voir dans les Mémoires fournis par cette Compagnie. Les principales étoient I. Les obscénités qui sont répandues à pleines mains dans ce Dictionnaire. II. La satyre injuste qu'il fait de toutes les actions du Roi *David*. III. Les raisons qu'il fournit au *Manichéisme* & au *Pyrrhonisme*, deux hérésies monstrueuses dont l'une est la destruction de la Providence, & l'autre l'extinction de toute Religion. IV. Les louanges outrées qu'il donne aux Athées & aux Épicuriens, affoiblissant par-tout la nécessité de croire un Dieu, une Providence & même une vie à venir, par rapport à l'avantage de la société civile & à la réformation des mœurs. V. Les allusions indignes qu'il fait à plusieurs expressions de l'Écriture Sainte, en parlant de choses obscenes. VI. L'affectation marquée de donner un air de supériorité à toutes les objections des Impies & des Hérétiques sur les raisons de ceux qui les ont réfutées.

Voila les motifs qui firent anathématiser *Bayle*. Quel homme oseroit les condamner ? Il se peut que quelques Ministres agirent contre lui par animosité, mais dans ce cas-là la vengeance produisit une très-bonne chose, & fit les fonctions de la Justice.

Si l'on veut savoir quelle est la source de la grande réputation de *Bayle* ; on la trouvera dans le caractere de ses Ouvrages. Il vouloit plaire à la populace des Lecteurs & au troupeau des Philosophes. Qu'a-t-il fait pour cela ? Il a entassé des contes obscenes pour les uns & a prodigué les raisonnemens pour les autres. Le Négociant le plus accrédité n'est pas celui qui a les meilleures marchandises ; mais bien celui qui se charge de celles qui conviennent au grand nombre & qui les donne au plus grand marché. Tel a été *Bayle* & tel est aujourd'hui M. de V.



BÊTES.

Danger de la Doctrine qui égale l'Homme à la Bête.

LE Démon dit à nos premiers Peres par l'organe du ſerpent : *vous ſerez comme des Dieux.* Il a dit depuis à leurs enfans par l'organe des Impies : *vous ſerez comme des bêtes*, & c'eſt ce que fait l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique.* Il égale les bêtes à l'homme, pour que l'homme puiſſe vivre comme elles, puiſqu'il meurt, ſelon lui, de la même maniere. Si un tel ſyſtême ne flatte pas l'amour-propre ; il eſt du moins très-favorable à la ſenſualité. Promettre aux hommes la mort des bêtes, c'eſt leur en permettre la vie. Plus l'Incrédule aura d'eſprit, plus il ſentira que cette conſéquence eſt juſte & ſolide, & s'il ne l'avoue pas, c'eſt qu'elle marqueroit une ame groſſiere & brutale.

La maxime qu'il faut vivre comme les bêtes eſt, dans le ſyſtême des Athées, une de ces vérités qui n'ont que le premier aſpect de révoltant. Si la Philoſophie orgueilleuſe les rejette ; la Philoſophie voluptueuſe y ramene.

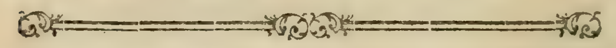
Le Philoſophe aura beau dire, qu'il préfére les plaiſirs de l'eſprit à ceux des ſens ; on n'en croira rien ; il ſe peut faire qu'il veuille unir ces deux plaiſirs ; mais extrême en tout, il s'uſera & s'épuiſera par cette union. Les Épicuriens modérés & délicats ſont très-rares, même parmi les Philoſophes.

Le ſyſtême, que l'homme n'a rien au-deſſus de la bête, engage non-ſeulement dans le vice, il peut encore entraîner au crime. La penſée du néant effraye très-peu les ſcélérats. Il eſt donc très-important pour la ſociété, que les méchans ne regardent pas leur ame comme celle des animaux, & la mort comme un anéantiſſement. Il faut qu'ils joignent la crainte d'une autre vie aux craintes temporelles, qui les agitent & ſouvent les retiennent. Affoiblir cette crainte, c'eſt détruire les fortifications d'une place qu'on habite ; c'eſt appeller par cette deſtruction les brigands qui voudront s'en emparer.

Que pourroit répondre un Matérialiſte millionaire à un homme qui le rencontreroit dans un bois & qui lui

demanderoit la bourſe, ſi cet homme lui diſoit : *Monſieur, je n'ai rien à attendre dans l'autre monde & je ſuis aſſez miſérable dans celui-ci, tandis que vous regorgez de bien : il faut de l'égalité parmi les hommes, puiſque vous l'avez prêché ſi ſouvent ; elle ne ſera point dans l'autre vie, à laquelle vous me dites de ne pas croire ; qu'elle ſoit donc dans celle-ci entre vous & moi. Promettez-moi la moitié de votre coffre-fort, ou je vous coupe la gorge.* Apparemment que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* n'a pas été dans le cas ; mais s'il y eſt jamais, nous penſons qu'il aime aſſez ſes intérêts pour changer de Logique.

Ce dogme du Matérialiſme eſt en effet le plus pernicieux & le plus inconſéquent, quand on aime ſa tranquillité & ſa ſûreté. On ne peut regarder les Matérialiſtes, que comme des aveugles qui méconnoiſſent leur propre intérêt, ou comme des furieux, qui ſe laiſſent emporter par leur haine contre la Religion.



TOUT EST BIEN.

Réfutation de ce Syſtême.

M. de V. a réfuté le ſyſtême de *Pope*, par des raiſons philoſophiques ; mais il a mêlé à ſon ordinaire à quelques bonnes réflexions, des impiétés révoltantes, au ſujet de l'origine du mal. Nous n'examinerons point ces difficultés mille fois répétées & dont on trouve les réponſes les plus ſatisfaiſantes dans l'article *Manichéiſme* du *Dictionnaire des Héréſies*. Nous renvoyons le Lecteur à cet Ouvrage, contens de diſcuter ici en peu de mots les erreurs de *Pope*.

Ce Poëte prétend que Dieu dans la création a choiſi le plan le plus parfait. Il ſuivroit de-là que Dieu ne pourroit rien créer ; parce qu'il n'eſt aucun plan poſſible qui n'en ſuppoſe de plus parfaits encore. Dieu agit toujours d'une maniere infiniment parfaite ; ſon motif eſt digne de ſa ſageſſe ſuprême ; mais ſes œuvres extérieures pourroient acquérir de nouveaux degrés de perfection. *Pope* le nie ; le monde, l'homme, tout eſt parfait.

Ne foutenez donc plus que l'homme eſt imparfait ;
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet :
Tout annonce dans lui la ſageſſe profonde,
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point ...
Tout déſordre apparent eſt un ordre réel ;
Tout mal particulier, un bien univerſel.
Et bravant de tes ſens l'orgueilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute la nature.
Que ſi vous condamnez dans vos injuſtes vœux,
L'arrangement du monde, où le crime eſt heureux,
Suivons pour un moment votre aveugle manie ....
Des Juſtes ſeulement compoſons un Empire ....

Pope y trouve encore plus d'inconvénient & il conclut *tout eſt bien comme il eſt.* Il traite de téméraires ceux qui oſent deſirer plus d'ordre & de vertu. Examinons ce reſpect ſingulier pour les ouvrages du Seigneur.

Oui, tout eſt bien dans le genre phyſique, du côté de Dieu. Chaque Être corporel a ſon caractere d'utilité & de beauté. Une harmonie intime les unit ; depuis les aſtres juſques à l'inſecte, un rapport admirable ſe fait ſentir pour peu qu'on réfléchiſſe. Quand même nous ne le connoîtrions pas clairement, nous devons le croire, l'adorer. Ce rapport entre eſſentiellement dans le plan d'un Dieu juſte. Ce qui dans la nature paroît fléau, déſordre, eſt un ordre réel. Le Créateur eſt auſſi admirable dans les tempêtes, que dans le calme ; dans les ouragans qui ravagent nos campagnes, que dans les roſées qui les abreuvent ; dans les bêtes nuiſibles ou féroces, dans les plantes vénimeuſes, que dans les animaux domeſtiques, ou les fruits délicieux ; dans les rochers & les ſables arides, que dans les contrées fertiles. L'harmonie eſt différente, mais toujours parfaite.

Tout eſt bien dans l'ordre moral, du côté de Dieu. L'homme ſortant de ſes mains n'avoit que de traits d'innocence. Les a-t-il perdus ? Il lui a donné tous les ſecours pour les rétablir ; lumieres pures & vives, attraits pour le bien, promeſſes, menaces, ſecours, tout ce qui peut le détourner du mal, le porter à la vertu. Si malgré ces moyens l'homme s'égare ; toujours également ſaint & heureux, Dieu ſait tirer de ſes paſſions même ſa propre gloire ; il y manifeſte ſa ſageſſe, ſa bon-

té, ſa juſtice. Ainſi Dieu eſt auſſi ſaint dans le monde le plus déréglé, que dans le Ciel.

Changeons d'objets. Tout n'eſt pas bien dans l'ordre phyſique, du côté de l'homme. Le Roi de l'Univers n'étoit pas deſtiné à tant de miſeres. La terre ingrate, pleine de ronces, accorde à peine à ſes ſueurs & à ſes larmes un pain inſipide. Le ſoleil le brûle; le froid le dévore; les animaux l'inſultent & le déchirent; la grêle enleve ſon travail; l'orage renverſe ſes maiſons, ravage ſes campagnes; la mer l'engloutit; le tonnerre l'écraſe; la terre tremble & l'enſévelit; tout eſt réuni contre lui. Son propre corps en proie à mille infirmités, le conduit au tombeau par des jours rapides & douloureux. Cette combinaiſon n'eſt pas douce. L'homme animé de ce deſir ardent de félicité, ne peut trouver ſon bonheur dans un monde ſemé d'épines, & arroſé de larmes.

Tout n'eſt pas bien dans l'ordre moral, du côté de l'homme. Fait pour la vérité & la vertu, ſon eſprit eſt plongé dans d'épaiſſes ténebres. Il méconnoît ſon Dieu, ſa Religion & ſa Loi. Il ſe rend le jouet de ſes préjugés & de ſes erreurs. Son cœur eſt le théatre humiliant des plus vives paſſions. Enflé par l'orgueil, animé par la haine & la vengeance, rongé par l'envie, devoré par la cupidité, énervé par la molleſſe, ſouillé par la volupté, agité par ſes deſirs, dégradé par l'intempérance; tout l'arme contre l'ordre & la vertu. Pour la pratiquer, il faut qu'il étouffe avec courage & violence les plus vifs ſentimens d'une nature toujours chere malgré ſon déréglement. Il eſt évident qu'un ouvrage ſi informe ne vient pas de Dieu. Sous ces traits hideux, on méconnoît ce principe adorable d'équité & de ſageſſe.

L'homme, malgré *Pope*, eſt donc en droit de gémir ſur ſon ſort phyſique & moral. Ses gémiſſemens ſont tranquilles, ſes plaintes reſpectueuſes; il n'impute ſon malheur qu'à ſon crime. L'arrangement de l'Univers, fût-il plus rigoureux encore, il ſent qu'il le mérite. Accablé par le poids de ſes malheurs, l'eſprit troublé, le cœur déchiré, les yeux mouillés de larmes, il adore & la juſtice du Dieu qui le frappe, & ſa bonté; puiſque lui ayant d'abord deſtiné un état heureux, il lui rend encore ſes punitions ſalutaires. Il éprouve la force de ſes paſſions; mais il y reconnoît ſon propre ouvrage. Loin d'en accuſer un Dieu ſaint, il comprend qu'il ne

seroit ni porté au mal, ni éloigné du bien, s'il n'étoit coupable. Cette idée l'arme contre lui-même. Aidé du secours de son Auteur, il s'éleve au-dessus de ses penchans. Il tâche de rétablir autant qu'il est en lui, la pureté primitive de son cœur; & de cette vallée de gémissemens où il est plongé, il s'élance par les ailes de la foi dans cette région céleste, où l'on ne connoît que le bonheur.

Tel est l'esprit & le plan de la Religion Chrétienne. Elle ne calomnie point la Providence, elle apprend à l'adorer, à s'y soumettre, à n'attribuer qu'à nos miseres tous les désordres qui nous affligent. Au contraire le respect prétendu de *Pope* est une témérité & une erreur. Il est faux que tout soit bien dans l'homme; il seroit mieux, s'il étoit sans miseres & sans passions. Un Être heureux & innocent est préférable à l'homme malheureux & coupable. Il est faux qu'un monde tout composé de Justes ne fut pas plus conforme à la sainteté du Créateur, plus agréable à ses yeux. C'est nier sa sagesse & sa puissance, que de croire qu'il n'ait pas dans ses trésors d'autres mondes possibles, plus saints que celui-ci. Concluons: du côté de Dieu, tout est bien dans la nature; & tout y est mal du côté de l'homme.

L'Optimisme a été tourné en ridicule dans *Candide;* mais nous ne renverrons pas nos Lecteurs à ce Roman obscene, sans intrigue & sans caracteres. *Pangloss*, quand on le pend, *Candide*, quand on le fustige sont d'étranges Prédicateurs du systême *tout est bien.* On pouvoit tirer un grand avantage de ces situations, pour ridiculiser cette absurdité. Mais si l'on vouloit que les gens sages profitassent de cette lecture, il falloit la rendre digne d'eux.



BOSSUET.

Apologie des Mœurs, de la Doctrine & des Ouvrages de ce grand Homme.

Sur quoi M. de V. peut-il fonder le Roman absurde du mariage de *Bossuet* avec Mlle. *Desvieux*? Il est vrai que ce Prélat eut beaucoup d'amitié & d'estime pour

cette fille respectable. Mais y a-t-il là de quoi appuyer une imputation si étrange & si injurieuse à la mémoire d'un Évêque zélé défenseur de la discipline Ecclésiastique, qui a passé sa vie sur un théâtre éclatant, & dont la vie a toujours été sans reproche? On a osé dire que M. de St. *Hyacinthe* étoit son fils : & il est constant par les Registres de l'Eglise de St. *Victor* d'Orléans que *St. Hyacinthe* nâquit à Orléans le 27 Septembre 1684, en légitime mariage d'*Hyacinthe Cordonnier*, Sieur de St. *Gelais* & d'*Anne Mathé*, qui avoit toujours vécu dans la plus grande piété, sans avoir aucune liaison avec M. *Bossuet*, alors Evêque de Meaux & avancé en âge.

M. de V. est-il mieux fondé, lorsqu'il ose dire que *Bossuet avoit des sentimens Philosophiques différens de sa Théologie, à peu-près comme un savant Magistrat, qui jugeant selon la lettre de la Loi, s'éléveroit quelquefois en secret au-dessus d'elle par la force de son génie.*

C'est dire assez intelligiblement que M. *Bossuet* n'a été qu'un fourbe & un hypocrite. M. de V. qui sait mieux que personne, que les hommes du premier mérite sont ceux que la calomnie persécute avec le plus de fureur, & qui se plaint d'en avoir éprouvé lui-même cent fois les traits empoisonnés; peut-il ajouter foi à une imputation aussi odieuse que légérement avancée? Il est constant que tous ceux qui ont vécu dans l'union la plus intime avec M. l'Evêque de Meaux, ont tous déclaré que personne n'étoit plus sincérement attaché aux dogmes, dont l'Eglise Catholique exige la créance, que ce grand Prélat.

Sa vie entiere, la réputation dont il a joui constamment dans toute l'Europe, suffisent sans doute pour son Apologie. Il étoit regardé à la Cour, où il dût être connu & où sûrement on ne lui auroit pas fait grace, comme un Prélat très-vertueux; & le Roi avoit pour ses mœurs & pour sa Doctrine la plus grande considération. Plusieurs faits attestés par des Auteurs graves donnent une haute idée de la piété & de la fermeté de M. de *Meaux*. Les faits prouvent combien il étoit éloigné du caractere de la plupart des Courtisans, qui n'approchent des Princes que pour les flatter & mériter des graces par leurs bassesses. Que ceux qui s'obstinent encore à décrier la conduite & les intentions de *Bossuet*, apprennent qu'on se déshonore soi-même lorsqu'on manque au respect que l'on doit aux grands Hommes.

M. de V. a manqué à ce respect lorsqu'il a traité ce savant Evêque de *Déclamateur*, & son *Discours sur l'Histoire universelle d'éloquente déclamation.* Il peut, dit-il dans son Traité de la *Tolérance*, éblouir un jeune Prince, mais il contente bien peu les Savans. M. de V. ne pensoit point ainsi lorsqu'il disoit dans son *siécle de Louis* XIV. « Ce discours n'a eu ni modele ni imitateurs. Son » style n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné » de cette force majestueuse dont il décrit les mœurs, » le Gouvernement, l'accroissement & la chûte des » grands Empires, & de ses traits rapides d'une vérité » énergique, dont il peint & dont il juge les Nations. » Ce sont, ajoute-t-il, ses Oraisons funebres & son dis- » cours sur l'Histoire universelle qui l'ont conduit à » l'immortalité. » Voilà M. de V. opposé à M. de V.; & qu'en faut-il conclure, sinon que *Bossuet* étoit un grand homme, & que son détracteur est un homme capricieux.

Au reste M. de V. ne méprise ce discours sur l'*Histoire universelle* & les Oraisons funebres de *Bossuet*, que parce que les unes & les autres tiennent du genre des Sermons, que l'Auteur dédaigne beaucoup, & en particulier dans son article *Guerre*. Ce dédain est bien peu Philosophique. « Si la prédication, dit l'Abbé de Saint » *Pierre*, n'étoit pas établie parmi nous, il seroit de la » bonne politique & du bon gouvernement de l'établir. » Écoutons un Auteur peu favorable d'ailleurs aux sermonaires; « Indépendamment du prix que la Religion » donne aux sermons, l'antiquité ne nous offre rien » de semblable en ce genre. C'est une belle institution » que celle de rassembler les Citoyens, dans un tems » & dans un lieu marqués, pour leur exposer d'une » maniere claire, solide & touchante les regles de con- » duite les plus propres à procurer le bonheur de la so- » ciété & celui de chacun de ses membres. C'est, pour » ainsi dire, semer la vertu. Il y a eu des abus dans ce » genre comme dans tout ce qui passe dans les mains » des hommes; mais l'éloquence de la Chaire a fait » depuis un siécle des progrès qui les ont fait disparoî- » tre » (*Journ. Encycl.* 15. Oct. 1761).

Cette apologie de la Chaire est une excellente réponse à laquelle nous n'ajouterons rien. Nous dirons seulement avec le P. *Ceruti* « que l'éloquence sacrée a de » grands avantages sur l'éloquence profane. Elle trouve

» plus aiſément l'art d'intéreſſer le ſentiment, l'art d'é-
» tonner l'imagination ; elle préſente de plus grands
» moyens à celui qui parle ; elle étale de plus grands
» objets à ceux qui écoutent. Le rôle le plus impoſant
» que puiſſe jouer un Orateur profane, c'eſt d'être
» l'interprête de ſon Roi ou l'organe de la Patrie ; le
» théâtre le plus brillant qu'il puiſſe s'ouvrir, c'eſt un
» Sénat, une Cour, une Place publique ; les ſujets
» les plus frappans qu'il puiſſe traiter ſont l'homme &
» ſes beſoins, le tems & ſes viciſſitudes. L'Orateur ſa-
» cré joue un plus grand rôle, celui d'être l'interprête
» de ſon Dieu & l'organe de la Religion ; il s'ouvre un
» plus grand théâtre ; il parle dans le ſanctuaire des Tem-
» ples & à la face des Autels; il traite un plus grand ſujet,
» JESUS-CHRIST & ſes Loix, l'Éternité & ſes ſuites. »

Après avoir fait l'Apologie du genre ſublime auquel M. *Boſſuet* ſe conſacra, oppoſons aux critiques de M. de V. les éloges que lui ont donné les perſonnes les plus illuſtres. « Quel homme, dit M. l'Abbé de *Polignac*,
» dans ſon diſcours de réception à l'Académie, quel
» homme fut plus célebre que M. l'Evêque de *Meaux* ?
» Vous l'appellâtes dans un tems où ſa réputation vo-
» loit de toutes parts. Jugé digne d'élever un Prince,
» l'eſpérance de l'État & le principal objet des atten-
» tions du Roi, il fut jugé digne de vous. Il apporta
» dans cette Compagnie tout le mérite qu'on vient y
» acquérir, une politeſſe parfaite, une éloquence vi-
» ve, une vaſte érudition ; vous fûtes moins touchés de
» la beauté de ſes talens, que de l'uſage qu'il en avoit
» ſu faire. Il avoit paru dans la Chaire de l'Évangile
» comme un *Chryſoſtome* ; déja la vérité l'avoit choiſi
» pour ſon défenſeur comme un *Athanaſe*. On ne parloit
» que du ſuccès prodigieux de ſes conférences & de ſes
» diſputes ; rien ne réſiſtoit à la force de ſes raiſon-
» nements, & l'héréſie n'avoit point de préſage plus
» certain de ſa prochaine ruine en France, que les vic-
» toires qu'il remportoit tous les jours ſur les ennemis
» de la foi.

» Il perſévéra juſqu'à la mort dans ce docte & ſaint
» exercice, toujours animé du même zele, toujours
» faiſant ſervir les lettres à la Religion. Delà ſont ſortis
» ces Diſcours véhéments qui ſaiſiſſoient tous ſes audi-
» teurs, ces Oraiſons fameuſes qui nous apprennent
» comment

» comment on peut instruire les vivants par l'exemple » des morts ; delà ces merveilleux Ouvrages auxquels » semble attachée la grace des conversions qui portent » le flambeau de la vérité jusques dans les plus épaisses » ténebres du mensonge, qui la peignent à nos yeux, » & qui l'impriment dans l'esprit avec des traits si no- » bles & si forts, qu'elle n'a plus besoin que de la bonne » foi pour achever de le soumettre. Mais ce qu'on esti- » ma le plus en lui, c'est qu'il se regarda toujours » comme un enfant de l'Église pendant qu'il en étoit le » Docteur, & qu'il borna toute l'étendue de ses senti- » mens à savoir simplement, & à nous enseigner ce » qu'il falloit croire avec le commun des fideles.

» M. *Bossuet*, dit encore l'Abbé de *Choisy*, réunissoit » tous les différens caracteres de l'éloquence, toutes » les qualités du parfait Orateur. Son action dans la » Chaire de vérité étoit si naturelle, ses tons si perçans, » & en même-tems si justes, ses peintures si vives. Tan- » tôt majestueux & tranquille comme un grand fleuve, » il conduisoit d'une maniere douce & presqu'insensible » à la connoissance de la vérité ; & tantôt rapide, im- » pétueux comme un torrent, il forçoit les esprits, » entraînoit les cœurs & ne permettoit que l'admiration » & le silence. » *Éloge de M.* Bossuet *par M.* l'Abbé de Choisy, *prononcé dans l'Académie Françoise à la réception de M.* l'Abbé de Polignac.



CACOUACS.

De la maniere de les connoître.

VErs le quarante-huitieme degré de latitude septentrionale, on a découvert nouvellement une Nation de Sauvages, plus féroce & plus redoutable que les Caraïbes ne l'ont jamais été. On les appelle *Cacouacs*. (*a*) Ils ne portent ni fleches, ni massues. Leurs cheveux sont rangés avec art. Leurs vêtemens brillans d'or,

(*a*) Il est à remarquer que le mot Grec κακὸς qui ressemble à celui de *Cacouacs*, signifie *méchant*. C'est sous ce nom qu'un homme d'esprit a composé cette ingénieuse allégorie sur ces Philosophes.

d'argent & de mille couleurs, les rendent ſemblables aux fleurs les plus éclatantes, ou aux oiſeaux les plus richement pannachés. Ils ſemblent n'avoir d'autre ſoin que de ſe parer, de ſe parfumer & de plaire. En les voyant, on ſent un penchant ſecret qui vous attire vers eux. Les graces dont ils vous comblent, ſont le dernier piege qu'ils emploient.

Toutes leurs armes conſiſtent dans un venin caché ſous leur langue. A chaque parole qu'ils prononcent, même du ton le plus doux & le plus riant, ce venin coule, s'échappe & ſe répand au loin. Par le ſecours de la magie qu'ils cultivent ſoigneuſement, ils ont l'art de le lancer à quelque diſtance que ce ſoit. Comme ils ne ſont pas moins lâches que méchans, ils n'attaquent en face que ceux dont ils croient n'avoir rien à craindre; le plus ſouvent ils lancent leur poiſon parderriere.

Parmi les malheureux qui en ſont atteints, il y en a qui périſſent ſubitement: d'autres conſervent la vie; mais leurs plaies ſont incurables, & ne ſe referment jamais. Tout l'art de la médecine ne peut rien contr'elles. D'ailleurs, on les prend ſouvent pour être naturelles; ceux qui en ſont frappés deviennent des objets d'horreur, de mépris, & le plus ſouvent d'une dériſion qui n'eſt pas moins cruelle. Tout le monde les fuit; leurs meilleurs amis rougiſſent de les connoître & de prendre leur défenſe.

Les Cacouacs ne reſpectent aucune liaiſon de ſociété, de parenté, d'amitié ni même d'amour. Ils traitent tous les hommes avec la même perfidie. On remarque ſeulement en eux un plaiſir un peu plus vif à répandre leur poiſon ſur ceux dont ils ont éprouvé l'amitié ou les bienfaits. En ce cas, ils ont pourtant ſoin de l'aſſaiſonner du ſuc de quelques fleurs; car, malgré leur cruauté, ils ne perdent jamais de vue l'envie de plaire, d'amuſer & de ſéduire.

Ils paroiſſent d'abord les plus ſociables de tous les hommes; ils les recherchent & veulent en être recherchés. Mais tout ce qu'ils en font, n'eſt que dans le deſſein d'exercer leur méchanceté, qui ne peut avoir aucune priſe ſur ceux qui ont le bonheur de n'être pas connus d'eux. Plus vous les voyez affecter de graces, de gaieté, de vivacité, plus vous devez vous en défier; c'eſt ordinairement-là l'inſtant qu'ils choiſiſſent

pour darder leur venin. Vous vous livrez à l'enjouement qu'ils vous inſpirent, & vous êtes tout étonnés de l'abondance du poiſon qui s'eſt inſinué dans vos oreilles, & qui vous a porté à la tête les idées les plus ſiniſtres & les plus cruelles. Malheur à ceux qui ſe plaiſent à les voir & à les entendre ! quelques précautions qu'ils prennent, quelques proteſtations que les Cacouacs leur faſſent de les épargner, ils n'ont pas plutôt le dos tourné qu'ils éprouvent leur rage.

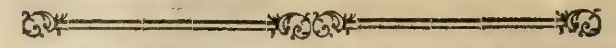
Cependant ces Barbares tout barbares qu'ils ſont, ſe craignent mutuellement, & ne s'attaquent guere entr'eux. Mais quand ils rencontrent quelqu'un qui n'eſt pas initié dans les myſteres de leur magie, ils le pourſuivent impitoyablement. Du reſte, parce qu'ils déteſtent toute vertu, ils n'en admettent aucune ſur la terre, & affectent de croire tous les hommes pervers ; il ſuffit d'être modeſte, honnête, bienfaiſant pour être en butte à leurs traits.

On exhorte ceux qui voyageront vers cette contrée, à ſe munir de bonnes armes offenſives. On a obſervé que ces Sauvages les craignent beaucoup. A leur ſimple vue, ils ceſſent de rire & de faire rire ; ce qui eſt un ſigne aſſuré qu'ils ſont forcés de retenir leur venin. Il reflue alors ſur eux, même avec tant de violence, qu'ils périroient bientôt, s'ils ne s'échappoient promptement pour aller chercher des objets ſur leſquels ils puiſſent le dégorger : c'eſt-là leur unique occupation. On les voit courir çà & là, & roder ſans ceſſe dans cette vue.

Les hommes les plus barbares que l'on ait découverts juſqu'ici, ne ſont point ſans quelques qualités morares. Les inſectes les plus déplaiſans, les reptiles les plus venimeux, ont quelques propriétés utiles. Il n'en eſt pas de même des Cacouacs : toute leur ſubſtance n'eſt que venin & corruption ; la ſource en eſt intariſſable & coule toujours. Ce ſont peut-être les ſeuls êtres dans la nature qui faſſent le mal préciſément pour le plaiſir de faire du mal.

On a des avis ſûrs que quelques-uns de ces monſtres ſont venus en Europe. Ils ſe ſont appliqués à contrefaire le ton de la bonne compagnie, pour s'y introduire & s'y mieux cacher : on les rencontre dans les cercles les plus agréables. Ils recherchent particulie-

rement la ſociété des femmes, qu'ils affectent d'aimer; mais c'eſt contr'elles qu'ils exhalent leur venin de préférence. Il ſeroit difficile de fixer des indices certains pour les reconnoître : on conſeille ſeulement de ſe défier des gens qui plaiſantent ſur tout; on découvre tôt ou tard que ce ſont des Cacouacs.



CANTIQUE DES CANTIQUES.

Ce Livre eſt de Salomon. Dans quel eſprit on doit le lire ?

On ne peut pas douter que cet Ouvrage ne ſoit de *Salomon*. Il porte le nom de ce Prince dans le titre du Texte hébreu & dans celui de l'ancienne Verſion grecque. C'eſt un Épithalame en forme de Bucolique. On y fait parler un époux & une épouſe; les amis de l'un & les compagnes de l'autre. Rien n'eſt plus élégant ni plus noble que cette Idylle. On y voit un feu, un eſprit, une délicateſſe, une variété, une nobleſſe inimitables. C'eſt ainſi qu'en ont jugé nos plus grands Écrivains. L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* eſt bien le maître de recueillir quelques endroits qu'il défigure pour les rendre plus étranges. Ne ſait-il pas que la façon de s'exprimer eſt différente ſuivant les différens pays, & que telle penſée qui paroîtra ſublime en Europe ſera puérile en Aſie ?

L'Imagination qui préſide à la poéſie étant ſujette à varier, les ouvrages qu'elle produit ſont expoſés aux mêmes viciſſitudes. La poéſie & la muſique des Chinois different autant de la nôtre que leur langage. Il n'y a qu'un ignorant qui puiſſe donner les Ouvrages de ſon pays pour modele des productions des autres climats. Avant que de critiquer le ſtyle des Livres ſaints, il faudroit ſavoir que le Génie ouvre aux Orientaux un champ beaucoup plus vaſte qu'aux Peuples Occidentaux; & que telle métaphore qui paroît giganteſque à Geneve, étoit très-naturelle à Jéruſalem.

C'eſt ainſi que je pourrois laver le *Cantique des Cantiques* du ridicule que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſo-*

phique tâche de jetter ſur lui. Un Écrivain qui ſe moque de tout, ne peut pas voir dans ce ſublime Ouvrage ce que les Juifs & les Chrétiens y voyoient. C'étoit, ſuivant les premiers, un tableau de l'amour ſpirituel de Dieu pour la Synagogue ; & c'eſt, ſuivant les ſeconds, une image de l'alliance ſpirituelle de J. C. avec l'Egliſe. (Voyez M. *Boſſuet* ſur le Cantique des Cantiques.)

On ne connoît parmi les Anciens que *Théodore* de *Mopſueſte*, qui ait rejetté le *Cantique des Cantiques.* M. *Wiſthon*, célebre impie Anglois, a tâché de montrer que ce n'étoit point un Livre ſacré de l'Ancien Teſtament, & qu'il n'avoit jamais paſſé pour tel, ni dans l'ancienne Égliſe Judaïque, ni dans l'ancienne Égliſe Chrétienne. Mais cette aſſertion eſt démontrée fauſſe.

Un ſavant Auteur publia il y a quelques années une diſſertation très-profonde ſur l'autorité canonique *du Cantique des Cantiques.* Il y démontre qu'il n'y a point de liſtes des Bibles des Juifs, tant imprimées que manuſcrites où le *Cantique des Cantiques* ne ſoit au nombre des Livres canoniques. Ce fait peut ſe vérifier en effet par les liſtes qu'un ſavant Anglois (*Humphroi Hodi*) a données des Bibles des Juifs. A l'égard de l'Égliſe Chrétienne, la tradition n'eſt pas moins conſtante ſur ce ſujet, comme cela paroît par la même liſte. On doit donc tenir pour certain que le *Cantique des Cantiques* eſt un Livre canonique. Sans compter les autres raiſons que les Juifs pouvoient avoir de le mettre dans leur Canon, ils en avoient deux principales. I. Il étoit écrit dans leur langue qui étoit celle de tous leurs autres Livres, & pour laquelle ils avoient une extrême vénération. II. Il étoit de *Salomon*, qui paſſoit pour le plus grand & pour le plus ſage de leurs Rois. Les Chrétiens n'ont pu ſe diſpenſer non plus de recevoir le même Livre, ayant reglé leur Canon ſur celui des Juifs.

Ils l'ont fait avec d'autant plus de plaiſir que les ſens ſublimes & myſtiques que les Juifs donnoient à ce Livre, ſe trouvoient fort favorables à l'explication de l'union de Jesus-Christ, l'époux céleſte, avec ſon Égliſe. On ne ſauroit diſconvenir que les Hébreux en recevant ce Livre dans le Canon, n'aient fait un acte de ſageſſe & de piété tout enſemble de l'expliquer ſpirituellement, & d'élever les Lecteurs au-deſſus des penſées de la chair & du ſang. Auſſi n'y a-t-il rien de plus

magnifique que les éloges qu'ils en font. Ils ont élevé ce Livre au-dessus de tous les *Hagiographes*.

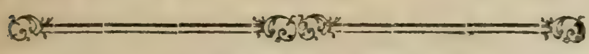
A Dieu ne plaise, dit *Aben-Etra*, *à Dieu ne plaise que le* Cantique des Cantiques *traite de la volupté charnelle ! il faut y entendre tout figurément. Il n'auroit pas été mis dans le Canon, sans ce digne Caractere, & il n'y a là-dessus nul dissentiment. Tous les siecles*, dit un autre, *sont de moindre importance que le jour auquel le* Cantique des Cantiques *a été donné à* Israël ; *car quoique tous les Hagiographes soient le SAINT ; le* Cantique des Cantiques *est le SAINT DES SAINTS, & si l'on a contesté sur quelqu'un de ces Livres, ce n'est que sur l'Ecclésiaste.*

Les Chrétiens ont suivi à cet égard les traces des Juifs. Il n'y a qu'à lire les Commentaires d'*Origéne* & ses Préfaces sur ce Livre, pour voir qu'il a encore encheri sur les Juifs. Il compare le *Cantique des Cantiques* avec le SAINT DES SAINTS. Et qu'on ne croie pas que ce soit un de ces écarts qu'on a blamés dans Origéne ; écoutons Saint *Jérome*, très-peu porté d'ailleurs à le favoriser. *Origéne*, dit-il, *a surpassé tous les Interpretes dans les autres Livres de l'Écriture* ; *mais sur le* Cantique des Cantiques *il s'est surpassé lui-même. Hyppolitte*, au commencement du troisieme siecle, fit aussi des Commentaires sur le *Cantique des Cantiques*. Non seulement *Eusebe* de Palestine, *Origéne* d'Égypte, le martyr *Cyprien* & des Écrivains plus anciens qu'eux, ont estimé que c'étoit un Livre spirituel ; mais ceux qui se sont le plus distingués depuis dans l'Église, tels que S. *Basile* le Grand, *Diodore* de Tarse, St. *Jean Chrysostome* n'ont jamais pensé autrement.

C'est donc une grande témérité de s'éloigner, à l'égard de ce Livre, d'un systême aussi respectable par son ancienneté, & aussi unanimement adopté par l'Église Chrétienne, que l'est celui du sens spirituel & mystique du *Cantique des Cantiques*. Il falloit nécessairement avoir recours à cette sorte d'interprétation, afin d'inspirer de la vénération pour le fond d'un Livre, dont l'écorce n'en donneroit pas beaucoup à des gens profanes & sensuels, tels que sont la plupart des Lecteurs. Aussi a-t-on mis autrefois au rang des Hérétiques, ceux qui n'ont pas entendu ce Livre spirituellement. C'est ce qui attira dans le second Concile de Constantinople une censure à *Théodore* de *Mopsueste* après sa mort, parce

que pendant sa vie il n'avoit pas écrit sur ce Livre avec assez de décence.

Mais en même tems il faut bien prendre garde de ne pas exposer & le Livre, & la Religion elle-même aux plaisanteries des Incrédules par un trop grand détail d'allégories & par des applications ingénieuses, à la vérité, mais qui, sous l'apparence de la piété, & même par un principe de piété, pourroient rendre méprisables les saintes vérités que l'on prétendoit expliquer. Il ne se lisoit point autrefois publiquement dans l'Église. Il vaudroit peut-être mieux aussi s'abstenir d'en tirer des textes pour parler en public, comme plusieurs l'ont fait. Le plus sûr est donc de s'en tenir à cette idée générale; c'est que ce Livre est un emblême du mariage spirituel de JESUS-CHRIST, l'Époux céleste avec l'Église son Épouse mystique en forme d'Épithalame (comme *Origéne*, S. *Jérome* & plusieurs autres Anciens l'ont appellé) fait peut-être à l'occasion du mariage de *Salomon* avec la fille d'un Roi d'Égypte. On peut voir à ce sujet la Préface de Dom *Calmet* sur le *Cantique des Cantiques*, le Discours Préliminaire de la *Bible de Chais*, n°. 179 & 180, & le premier vol. de l'*Histoire des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques*, par Dom *Ceillier*. Il paroît que le Compilateur du *Dictionnaire Philosophique* n'a pas médité ces Ouvrages.



CÉLIBAT.

Sainteté de cette Loi; elle n'est pas nuisible à la Société.

RIen n'est plus décent, plus convenable que cette Loi, qui est un des caracteres de la sainteté évangélique & de la perfection religieuse. Dieu lui-même avoit ordonné la continence aux Prêtres Hébreux pendant tout le tems qu'ils remplissoient leurs fonctions. C'est une preuve de la pureté & de l'innocence qu'on doit porter à ses Autels. Cette Loi est honorable à l'homme. Être chargé de présenter au Seigneur, comme député public, les vœux du Peuple & les siens, est-il rien d'aussi grand? Il falloit une pureté sans tache pour

ſoutenir cette grandeur & élever en quelque ſorte le Miniſtre au-deſſus de ſa nature. Cette Loi eſt ſainte ; en détachant l'homme de ſes paſſions, en ſupprimant les ſentimens terreſtres, elle éleve l'eſprit, elle épure le cœur. Elle le rend plus capable de méditer la vérité, de pratiquer la vertu. Cette Loi eſt ſalutaire : on ne peut nier qu'un Miniſtre dégagé des liens du mariage, des intérêts, des obſtacles qui nuiroient à ſon devoir, ne ſoit en état de le remplir avec plus de détachement & de zele. Ce ſont-là les avantages réels du Célibat que la critique même ne peut lui ôter ; mais ces avantages ſont, dit-on, anéantis par d'autres raiſons plus fortes encore : examinons-les.

La Loi, dit-on, *eſt impoſſible : c'eſt exiger des hommes ce qui eſt au-deſſus de leurs forces.* Parle-t-on ſérieuſement ? Sans nier la pente rapide de l'homme aux plaiſirs ſenſuels, prétendre qu'il ne peut la combattre, c'eſt l'avilir & l'outrager ; c'eſt lui prêter une ame de boue, incapable de nobleſſe & d'élévation ; c'eſt dire que la réflexion, la lumiere, la vérité, la vertu, l'eſpérance du bonheur, & tout ce qui caractériſe une ame immortelle, ne peuvent l'élever au-deſſus de la félicité des bêtes ; c'eſt accuſer de déréglement tous ceux qui ſont dans le Célibat. Ce ſyſtême s'accorde bien peu avec l'idée faſtueuſe que les Philoſophes nous donnent de nos forces. Il eſt vrai que, toujours prêts à ſe contredire, ils nous peignent ſouvent comme très foibles & au point que, ſelon eux, nous ſommes toujours entraînés par notre foibleſſe.

On ſent le motif de leur mépriſe. Les Philoſophes ne jugent du cœur & de la vertu que ſur les forces de la nature ; ils ſéparent de la Loi les graces & les ſecours. Dès-lors, avouons-le, le Célibat devient réellement impoſſible. Il n'eſt plus ſurprenant qu'on ſe livre à ſes deſirs comme à des penchans néceſſaires. Mais ce n'eſt là qu'une impoſſibilité volontaire & conſéquente à notre liberté.

Mais une loi eſt poſſible, lorſque le Légiſlateur en l'impoſant y joint des ſecours ſuffiſants & même abondants. Si l'homme ou aveugle, ou téméraire, ou indolent, les refuſe, alors il renonce librement à la vertu. Un Négociant ne peut aller au Japon, s'il ne veut pas ſe confier à un vaiſſeau ; mais le vaiſſeau lui étant offert, il ſeroit abſurde de ſe plaindre de cette impoſ-

ſibilité conditionnelle. Appliquons ce parallele à la Loi, il eſt exact. La vigilance ſage & prudente, la fuite de ce qui peut ſéduire, la force pour s'arracher à des penchans injuſtes, la priere, le culte, ce ſont-là des moyens auxquels Dieu attache la grace & la vertu. L'homme lâche & ſenſuel ne veut ni veiller, ni prier, ni combattre. Tels ſont nos Épicuriens modernes, nos Philoſophes célibataires. La vertu eſt en quelque maniere impoſſible. S'en plaindre, ce ſeroit une aveugle injuſtice. C'eſt imputer à la vertu & à Dieu même, ce qui ne vient que de ſon iniquité & de ſon choix.

Mais ſi cette Loi n'eſt pas impoſſible, elle eſt injuſte; c'eſt priver les hommes d'un droit qui leur eſt acquis; c'eſt violer ce précepte; CROISSEZ ET MULTIPLIEZ *ſur la Terre.* Un joug entiérement libre ne peut jamais être injuſte, puiſqu'il ſuppoſe notre volonté. Si l'Égliſe impoſoit la continence dans le baptême, il y auroit une ſorte d'injuſtice d'aſtreindre à une pratique pénible, ſans conſulter ceux à qui on l'impoſeroit. Elle ne la propoſe qu'à ceux qui veulent l'embraſſer. Elle développe la ſainteté & le lien immuable des vœux, & défend même de les faire ſans une liberté entiere. Cette méthode n'eſt-elle pas conforme à la plus rigoureuſe équité? A l'égard du texte de la Geneſe, c'eſt une promeſſe de fécondité & non un ordre. Suppoſé même que Dieu l'eût impoſé à *Adam*, par qui il vouloit perpétuer le genre humain; en faire un principe général pour tous ſes enfans, c'eſt un paradoxe qui n'eſt pas ſoutenable. Or dès que le mariage eſt libre, on peut donc ſans injuſtice établir une regle qui l'interdiſe à ceux qui embraſſent un certain état.

Mais cette Loi nuit à la Société. Oui, la Société a ſes droits dans l'intention du Créateur; nous devons en remplir les devoirs & en procurer les avantages. Mais l'homme n'eſt-il abſolument que pour la Société préſente? Ceux qui veulent en faire un citoyen terreſtre, fixer & les Loix & leur eſprit uniquement ſur le progrès temporel de l'eſpece humaine, & non ſur la Religion; ſont des projets dignes d'une République païenne, & non d'une Nation Chrétienne, ni même d'une Nation éclairée par une ſainte raiſon. Nous nous devons à la patrie; d'accord, mais il eſt une patrie céleſte, qui nous offre des liens auſſi réels & plus reſpectables lorſqu'on les prend avec la permiſſion du pere de la Patrie

terrestre. Que Dieu destine certains hommes à perpétuer le monde, il peut en destiner d'autres à l'éclairer & à le sanctifier. Si pour exercer son culte, pour former à la vertu & aux loix les autres hommes, il en choisit un certain nombre, cet arrangement donne-t-il atteinte au plan de la durée du genre humain ?

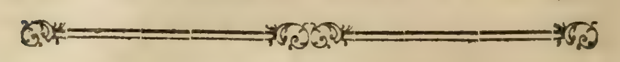
Mais puisque sans cesse on oppose à la Religion cette Loi comme nuisible à la Patrie, pourquoi n'accuse-t-on pas tant d'autres États où le Célibat est presque aussi nombreux ? Pourquoi ne fait-on pas, comme à Rome, une loi du mariage, pour punir & humilier une multitude immense de libertins qui par mode, ou plutôt par un déréglement licencieux ne se chargent pas des chaînes de l'hymen ? Le Célibat qui naît des passions deviendra-t-il honorable, & ne flétrira-t-on que celui qui est prescrit par la Religion ? Verra-t-on toujours des Célibataires dissolus & lâches, crier contre le Célibat pur & sublime du Christianisme ?

Ces hommes vicieux ont osé dire d'après quelques Écrivains flétris ou dignes de l'être, que la *chasteté n'est point une vertu*. Elle n'en est point une pour quiconque n'interroge que la nature ; mais elle en est une des plus précieuses pour quiconque écoute la Religion. Ils ont ajouté que *si c'est une vertu*, *c'est une vertu inutile*. Il y a des vertus utiles pour cette vie, il y en a d'utiles pour l'autre. Ceux qui appellent la chasteté une *vertu inutile*, ne croient donc pas à l'autre vie, ou ne songent du moins qu'à celle-ci. Ils ont plus dit encore : ils ont avancé que c'étoit *une vertu barbare* ; est-il bien doux de pardonner à un ennemi qui vous outrage, ou à un ami qui vous trahit ? Est-il bien doux d'immoler sa fortune à son bonheur, à son devoir ? Est-il bien doux de verser son sang sur un champ de bataille à la voix de son Prince ou à celle de sa Patrie ? Dira-t-on aussi que ce sont des vertus barbares ? nommera-t-on barbare tout ce qui sera héroïque, tout ce qui coutera des efforts ? D'ailleurs, ignore-t-on que les rigueurs de la vertu ne surpassent jamais ses douceurs ? seroit-on assez malheureux, assez mal né pour n'avoir jamais ressenti quelle délicieuse pensée s'éleve dans l'esprit de l'homme de bien à la vue des plaisirs qu'il a dédaignés, des passions qu'il a vaincues, des obstacles qu'il a surmontés ?

Nos raisonneurs disent enfin que si *c'est une vertu chrétien-*

ne, c'est un vice politique. « Et depuis quand la vraie politique, dit le P. *Ceruti*, est-elle opposée au vrai Christianisme ? Depuis quand met-on le principe de la vraie politique dans la population forcée plutôt que dans la population volontaire ? Depuis quand veut-on que les loix fassent en quelque sorte violence à la nature ? Depuis quand nuit-on à la population générale, en mettant des freres ou des sœurs en état de s'y consacrer avec avantage, en supprimant une génération pour en faciliter plusieurs autres, en élevant, pour ainsi dire, le berceau de celle-ci sur le tombeau de celle-là ? Depuis quand cherche-t-on l'origine de la dépopulation dans ces hommes pieux qui, en isolant à l'étroit leur existence, donnent à d'autres le moyen d'étendre, de perpétuer plus aisément la leur, au lieu de la chercher dans des hommes pervers qui détruisent à la fois leur existence & celle d'autrui, en joignant au célibat qui ne peuple point, le libertinage qui dépeuple ; en abîmant dans le gouffre du luxe & de la débauche, gouffre sans cesse ouvert pour engloutir les peuples & les empires, gouffre qui dévore tout & qui ne restitue rien, gouffre où l'être finit & où le néant commence, en abîmant dans ce gouffre & leur postérité, & la postérité de tant de domestiques qu'ils forcent au célibat, & la postérité de tant de femmes qu'ils immolent à la prostitution, & la postérité de tant de créanciers à qui ils ôtent, avec les facultés de soutenir leur vie, celles de la communiquer ? Depuis quand cherche-t-on l'origine de la dépopulation dans les Religieux & dans les Ecclésiastiques, au lieu de la chercher dans tant de veuvages volontaires ou forcés, dans tant de mariages trop précipités ou trop tardifs, dans tant d'autres mariages de quelques jours ou de quelques mois, dans tant de divorces oisifs ou destructeurs, dans tant de partages iniques d'où naissent d'une part l'excès d'opulence & l'excès de dissolution, de l'autre le manque de fortune & le manque d'établissement ? Depuis quand le célibat sera-t-il permis à ceux qui s'y dévouent par intérêt ou par libertinage, & sera-t-il interdit à ceux qui s'y consacrent par Religion ? Enfin depuis quand prend-on dans la chasteté un excès, un abus, un crime de leze-patrie, & de leze-humanité ? Depuis quand, célébrant

» l'humanité & la patrie, on déshonore l'une & on » trahit l'autre? Depuis que, ſous prétexte de réformer » les abus de la Religion, on n'aſpire qu'à la détruire ; » depuis que, le vice étant tourné en habitude preſque » générale, la vertu n'eſt plus qu'un effort, & conſé- » quemment ne ſemble plus qu'un excès. »



CERTITUDE.

Certaines Propoſitions de fait ſont auſſi évidentes que les Propoſitions ſpéculatives.

QU'eſt-ce que l'évidence? C'eſt la connoiſſance claire & diſtincte qu'une choſe eſt ; & qu'on ne peut ſe tromper en la croyant de telle ou de telle ſorte. Il m'eſt évident que le tout eſt plus grand que ſa partie ; que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits ; que dans un cercle parfait toutes les lignes tirées du centre à la circonférence ſont égales, parce que je ne puis m'empêcher de reconnoître clairement la vérité de ces propoſitions, ſitôt que je comprends la valeur des termes qui les énoncent. Tout de même, il m'eſt évident que *Céſar* a conquis les Gaules ; que *Louis* XIV. a fait de juſtes Ordonnances contre les duels & que j'exiſtois il y a vingt ans ; parce que j'ai de tous ces faits une conviction ſi forte, ſi lumineuſe, ſi diſtincte, que je ne pourrois parvenir à en douter, quand même je réunirois ce que je puis faire d'efforts pour me ſouſtraire à leur évidence.

On m'oppoſera cependant qu'il y a, même dans les choſes les plus certaines, divers degrés de certitude & de vérité. Par exemple, on n'eſt pas auſſi certain qu'il y a eu un *Céſar*, que l'on eſt aſſuré que le tout eſt plus grand que ſa partie. A parler philoſophiquement, il auroit pu ſe faire qu'il n'y eût jamais eu de *Céſar*, & il eſt abſolument impoſſible que la partie ſoit égale au tout. Cette différence eſt donc la preuve que ces deux vérités ſont d'une évidence inégale.

Quiconque fait ce raiſonnement confond les idées & tire des exemples qu'il allégue, une conſéquence qui n'en ſort point. Il eſt hors de doute que *Céſar* auroit pû n'exiſter pas ; & il eſt impoſſible, en quelque ſuppoſi-

ſion que ce ſoit, que le tout ne ſoit pas plus grand qu'une de ſes parties. Mais il ne s'enſuit pas de là que la propoſition de fait ſoit moins évidente que la propoſition ſpéculative. Il s'enſuit ſeulement, que la derniere contient une vérité néceſſaire, & que l'autre n'exprime qu'une vérité contingente : différence qui ne donne à l'un aucun degré de clarté ſur l'autre, ni même de certitude.

Quoi, me direz-vous, eſt-ce qu'il n'y a pas plus d'évidence en ce qui a pour ſoi des preuves diverſes, que dans ce qui n'eſt appuyé que d'une ſeule démonſtration ? Eſt-ce qu'une vérité apperçue de quelque part qu'on ſe tourne, ne doit pas avoir ſur notre eſprit un empire plus ſouverain que la vérité ſoutenue d'un ſeul raiſonnement, quelque ſolide qu'il puiſſe être ? D'où vient donc que ceux qui aſpirent à l'honneur de convaincre, recueillent tant de raiſons, & les fortifient l'une par l'autre ? Vous-même pourquoi en raſſemblez-vous de ſi nombreuſes, pour nous obliger à convenir de la certitude des faits de l'Evangile ? N'eſt-ce pas que vous avez ſenti que l'évidence a des degrés, & qu'une preuve nouvelle pourroit conduire l'eſprit, juſqu'où la premiere n'avoit pas eu la force de le porter.

Non, le nombre des preuves n'ajoute rien à l'évidence d'un article. Dès que le raiſonnement qui en aſſure la vérité, eſt une exacte démonſtration, l'article en queſtion eſt élevé au plus haut point de clarté où il puiſſe arriver jamais. Les preuves ſurnuméraires peuvent chacune briller d'une vive lumiere ; mais cette lumiere, je la voyois déja dans la premiere démonſtration. Ces preuves ſont des reproductions de la même lumiere, ſi je puis ainſi parler ; ce ne ſont pas des accroiſſemens de lumiere. Diverſes routes me menent à un but ; cette diverſité ne me rend pas moins préſent au terme, quoique je n'y ſois venu que par un chemin unique. Je ſuis étonné que des perſonnes d'ailleurs très-pénétrantes faſſent des diſtinctions où il eſt ſi clair qu'il n'y en a point à faire.

Voyez ceci plus développé dans la *Religion prouvée par les faits* L. I. c. 2. & L. III. T. IV. p. 256. & ſuivantes. L'Abbé *Houteville*, qui nous a fourni cet article, entre dans les détails les plus ſatisfaiſans. Nous y renvoyons le Lecteur.

CHINE.

De la prétendue antiquité de ce Peuple.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* & de la *Philoſophie de l'Hiſtoire* veut prouver, que la nation Chinoiſe eſt d'une prodigieuſe antiquité ; & il n'inſiſte ſur cette antiquité que pour inſinuer, que le monde n'eſt pas auſſi nouveau que le fait *Moïſe*. Mais, dit un des Auteurs du *Journal des Savans*, (Mars 1758.) ceux qui s'appuyent ſur la Chronologie Chinoiſe ne la connoiſſent point encore, & ils ne peuvent juger de l'authenticité des anciens monumens ſur leſquels elle eſt fondée. Ces monumens dont nous pouvons parler avec certitude, puiſque nous les avons examinés, ne nous préſentent qu'une Chronologie remplie de contradictions. Les obſervations aſtronomiques dont elle eſt accompagnée, paroiſſent être empruntées des Grecs. Il eſt ſingulier que ce peuple ſi attentif à les communiquer, les ait omiſes, ou au moins ne parle que d'un très-petit nombre depuis l'établiſſement de la Nation juſques vers l'an 700. & que tout-à-coup après l'époque de *Nabonaſſar*, il en cite une foule. On eſt porté à croire qu'il y a ici un plagiat, comme on en apperçoit dans quelques autres circonſtances.

» D'ailleurs quel fonds peut-on faire ſur la certitude » de la Chronologie Chinoiſe pour les premiers temps ; » lorſqu'on voit ces peuples avouer unanimement, » qu'un de leurs plus Grands Monarques, ennemi par » intérêt des traditions anciennes & de ceux qui pou» voient les ſavoir, fit brûler tous les Livres, qui ne » traitoient ni d'agriculture, ni de Médecine, ni de di» vination ; anéantit tous les monumens, & s'attacha » pendant pluſieurs années à détruire tout ce qui pou» voit rappeller la connoiſſance des temps antérieurs à » ſon regne. Quarante ans environ après ſa mort, on » voulut rétablir les monumens hiſtoriques. Pour cet » effet on recueillit, dit-on, les oui-dire des Vieillards ; » on déterra, ajoute-t-on, quelques fragmens de livres » échappés à l'incendie générale. On rejoignit comme

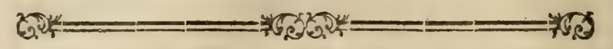
» l'on pût ces différens lambeaux & du tout on tâcha » d'en composer une Histoire suivie. Ce ne fut néanmoins » que plus de 500 ans après la destruction des monu- » mens, c'est-à-dire l'an 37 avant J. C. qu'on vit pa- » roître un corps complet de l'ancienne Histoire. L'Au- » teur même *Tsë Matsienne* qui la composa, eut la bonne » foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de re- » monter avec certitude 800 ans au-delà du tems auquel » il écrivoit.

» Tel est l'aveu unanime que font les Chinois : je » laisse à juger après un pareil fait de la certitude de leur » ancienne Histoire. Aussi éprouve-t-on, lorsqu'on veut » la traiter, des difficultés & des contradictions insur- » montables. Les différences qu'on remarque dans les » époques principales, prouvent que l'Histoire des Chi- » nois n'a aucune supériorité, ni aucun avantage sur » les autres Histoires profanes. Il y regne une incerti- » tude semblable à celle que les Chronologistes éprou- » vent dans leurs recherches, sur l'Histoire des Baby- » loniens, des Égyptiens, & sur celle des premiers Rois » de la Grece. D'ailleurs elle est également dénuée de » faits, de circonstances & de détails.

» A l'égard des observations astronomiques, dont on » a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoi- » ses, il y a long-temps que le célebre *Cassini* & plu- » sieurs autres Écrivains de mérite, en ont assez dit, » pour décréditer tout cet appareil visiblement inséré » après coup. La supposition même est si sensible, qu'elle » a été apperçue par quelques Lettrés, malgré le peu » d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On » peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant J. C. » leur Histoire ne mérite aucune croyance ; c'est un » tissu perpétuel de fables & de contradictions ; c'est un » cahos monstrueux dont on ne sauroit rien extraire de » suivi & de raisonnable. » (*Origine des Loix*, par M. *Goguet*, Tom. III. 3e. Dissertation.)

On peut appliquer aux antiquités Chinoises les réfle- xions que les meilleurs Historiens ont faites sur les an- tiquités des Égyptiens. Selon les idées populaires des Chinois, l'origine de cette Nation remonteroit à des milliers de siecles. Je dis selon les idées populaires ; car les Savans de la Chine sont les premiers à se moquer de cette antiquité fabuleuse & à l'abandonner. Cette pré-

tention même n'eſt pas fort ancienne à la Chine ; elle eſt née dans des temps aſſez modernes : autre conformité avec les antiquités Égyptiennes.



CHRISTIANISME.

Examen de cet Article.

CEt article du *Dictionnaire Philoſophique*, eſt un des plus révoltans de cet Ouvrage, par le ton d'impiété & de mauvaiſe foi qui y regne. Tout le monde connoît le paſſage dans lequel *Joſephe* parle de J. C. Rien de plus clair & de plus formel que cet endroit de l'Hiſtorien Juif. M. de V. en conteſte l'authenticité & nous la lui démontrerons dans l'article de *Joſephe* ; mais accordons-lui que l'Hiſtorien Juif a gardé le ſilence ſur l'Homme-Dieu, ce ſilence même nous fournira une preuve invincible de la réalité des prodiges de J. C.

Joſephe parle de tous les impoſteurs, de tous les Chefs de parti, qui s'éleverent dans la Judée depuis *Auguſte* juſqu'à *Veſpaſien*. *Judas* Gaulanite, *Theudas*, *Eléazar* ont une place dans ſon Hiſtoire ; il fait même mention de la prédication de St. *Jean-Baptiſte*, de la ſainteté de ſa vie & du concours du Peuple qui le ſuivoit. Pourquoi auroit-il gardé un ſilence profond ſur J. C. & ſur la Religion qu'il prêchoit ? Certainement le parti dont le Sauveur fut le Chef, étoit bien plus conſidérable que tous ceux dont parle *Joſephe* : partis diſſipés dès leur naiſſance & qui ne s'étendirent pas hors de la Judée. Quelle pourroit être la cauſe de ſon ſilence, ſuppoſé qu'il l'ait gardé ? Conſultons M. *Bullet*, Auteur de l'excellente *Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme*. Voici ce que nous trouvons à la pag. 21.

» Ou *Joſephe*, dit ce ſavant, a cru que tout ce que les » Diſciples de Jesus diſoient de leur Maître étoit faux, » ou il a cru qu'il étoit vrai. Dans le premier cas, il ne » ſe feroit pas tû ; tout le portoit à parler en cette occa» ſion ; l'intérêt de la vérité, le zele pour ſa Religion, » dont les Chrétiens par leurs impoſtures ſappoient les » fondemens ; l'amour de ſa nation que les Diſciples de » Jesus accuſoient d'avoir fait mourir par une maligne

&

» & cruelle jalousie le Messie, le fils de Dieu. En dévoi-
» lant les impostures des Apôtres, *Josephe* couvroit de
» confusion les ennemis de son Peuple, il se rendoit
» agréable à sa nation, il se concilioit la faveur des Em-
» pereurs qui persécutoient le Christianisme naissant,
» il s'attiroit l'applaudissement de tous les hommes qui
» avoient cette Religion en horreur; il détrompoit les
» Chrétiens-mêmes que les Disciples de Jesus avoient
» séduits. Croira-t-on jamais qu'un homme instruit
» d'une fourberie qu'il est si intéressé de faire connoître,
» garde sur cela le plus profond silence, sur-tout lors-
» que l'occasion se présente si naturellement d'en par-
» ler? Si l'on répandoit parmi le Peuple de faux mira-
» cles qui tendissent à ébranler sa foi, avec quel zele nos
» Écrivains ne découvriroient-ils pas l'imposture pour
» prévenir la séduction? Ne regarderoient-ils pas, &
» avec raison, le silence en cette occasion comme une
» prévarication criminelle? Il paroît donc évident que
» si *Josephe* avoit cru que ce que les Apôtres disoient de
» leur Maître étoit faux, il auroit eu soin de le faire
» connoître: s'il ne l'a pas cru faux, il l'a cru vrai;
» & la seule crainte de déplaire à sa nation, aux Ro-
» mains, aux Empereurs, lui a fermé la bouche; au-
» quel cas son silence vaut son témoignage & sert éga-
» lement pour autoriser la vérité des faits sur lesquels
» le Christianisme est établi. »

Mais il y a toute apparence que *Josephe* a parlé de Jesus-Christ, & nous renvoyons à l'article où nous prouvons que le passage de cet Historien qu'on conteste, n'a pas été ajouté au texte de son Ouvrage.

Les prodiges dont l'Evangile est rempli ne révoltent pas moins l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*, que le témoignage rendu à Jesus-Christ par *Josephe*. Il prétend qu'aucun Historien Romain n'a parlé de ses miracles; mais ignore-t-il que *Chalcidius*, dans son commentaire sur le *Timée* de *Platon*, rapporte tout au long le Phénomene qui apparut aux Mages d'Orient? Sait-il que *Phlégon*, affranchi d'*Adrien* & Auteur d'une histoire célebre, raconte comme un prodige l'Eclipse du Soleil arrivée à la mort de Jesus-Christ, de laquelle parlent les Evangélistes? Ce savant Historien place ces ténebres miraculeuses dans la quatrieme année de la 202e. Olympiade, c'est-à-dire la 19e. année de *Ti-*

bere, en laquelle JESUS-CHRIST fut mis à mort. Sait-il que *Tertullien* & le martyr *Lucien*, en parlant de ce prodige, renvoient le Sénat & tout l'Empire à leurs Archives ?

Ce n'est pas assez ; nous citerons d'autres autorités. *Macrobe*, dans ses *Saturnales*, atteste la vérité du meurtre des enfans innocens immolés par *Hérode*. Il dit expressément qu'*Auguste*, ayant appris que le barbare Roi des Juifs n'avoit pas épargné son propre sang, dit qu'il valoit mieux être le cochon d'Hérode que son fils. S'il nous est permis de citer encore *Phlégon*, nous dirons qu'il reconnoit JESUS-CHRIST pour un grand Prophête. *Porphyre*, le plus grand adversaire du Christianisme, convient cependant que JESUS-CHRIST avoit chassé les Démons, aboli leur empire & rendu vaine par la vertu de son nom la puissance des Dieux. Quand on lit de tels témoignages, n'est-on pas indigné contre un Auteur, qui se dit savant & qui demande qu'on lui fournisse des preuves ? Dieu n'a pas voulu, dit-il, que ces choses divines aient été écrites par des mains profanes. Quelle pitoyable dérision ! elle marque autant de malignité que d'ignorance.

Nous ne suivrons pas l'Auteur dans tous ses écarts. Il tâche de faire élever quelques nuages sur les deux généalogies de JESUS-CHRIST, sur ses miracles, sur sa divinité. (*) Les Lecteurs trouveront tous ces points éclaircis dans cet Ouvrage, aux articles JESUS-CHRIST, MIRACLES, & dans les commentaires de nos Savans sur les Evangélistes. Il prétend que la Religion Chrétienne ne fut séparée de la Juive que vers l'an 60 : c'est ce qu'il seroit difficile de prouver. Une foule de Païens, qui avoient les Juifs en horreur, embrasserent le Christianisme. L'auroient-ils fait si les deux Religions avoient été les mêmes ? Les persécutions que les Disciples du CHRIST essuyerent à Jérusalem dès le commencement de leur apostolat, ne prouvent-elles pas que dès-lors ils étoient séparés de la communion Juive ? Les Apôtres, il est vrai, conserverent encore quelques pratiques indifférentes de la Re-

(*) Voyez sur cet objet la savante dissertation qui est à la tête de *l'Histoire de la vie & des miracles de J. C. par D.* Calmet. Cet Ouvrage etant entre les mains de tout le monde, nous n'avons pas cru devoir entrer dans cette discussion.

ligion ancienne ; mais le fond de cette Religion n'existoit plus pour eux.

Une des plus ſingulieres contradictions de M. de V. eſt de ſuppoſer que les Chrétiens étoient mêlés avec les Juifs & que les Romains ne les diſtinguoient pas les uns des autres, & de prétendre en même tems que les Juifs étoient les accuſateurs des Chrétiens auprès des Romains. Il n'eſt pas poſſible qu'on accuſe publiquement un ennemi & qu'on ne faſſe pas connoître ce qu'il eſt. M. de V. en confondant les deux Religions veut avilir l'une par l'autre. On ſait comme il a peint les plus ſages Princes & les plus grands Héros de la nation Juive. A l'entendre, les premiers Apôtres du Chriſtianiſme furent des Idiots de la plus vile populace, qui ne firent fortune que parmi la canaille. Il fait entendre dans ſes *Contes de Guillaume Vadé* qu'ils ne réuſſirent qu'en criant contre les receveurs des impôts. *La Populace*, dit-il, *couroit après des gens qui prêchoient l'égalité & qui damnoient Mrs. des Fermes. Criez au nom de Dieu contre les Puiſſances & contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous ſi on vous laiſſe faire.* Il n'y eut jamais certainement d'imputation plus odieuſe. La façon de penſer de JESUS-CHRIST & de ſes Apôtres étoit totalement différente de celle que le calomniateur leur prête. *Rendez à Céſar*, dit le Sauveur, *ce qui eſt à Céſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu. Celui qui réſiſte aux Puiſſances*, dit St. *Paul*, *réſiſte à l'ordre de Dieu même.* Trouvera-t-on dans les écrits de ces premiers Fondateurs du Chriſtianiſme ce qu'on rencontre à chaque page dans les écrits des mécréans qui voudroient les détruire ? *Que les Souverains ſont incapables d'aimer, de connoître le mérite, la vertu, & de les récompenſer ; que leur ſcience eſt d'être injuſtes à la faveur des Loix ; que leur art conſiſte à opprimer la Terre ; que ce ſont des barbares ſédentaires, des animaux pour leſquels ceux qui défendent la Patrie ont la folie de ſe faire égorger ; que c'eſt eux qu'il faut punir perſonnellement & non pas les troupes qui dévaſtent les campagnes ; enfin, que tel homme qu'il plaira au Peuple de mettre ſur le Trône, en jouira à plus juſte titre que celui qui l'occupoit par le droit de ſa naiſſance.* Telles ſont les gentilleſſes que M. de V. débite ſur les Souverains dans tous ſes Ouvrages, & on n'a pas rapporté les endroits les plus audacieux.

Ce n'étoit point ainsi que pensoient les premiers Chrétiens ; ils respectoient les Princes comme les images de la Divinité, les Dépositaires des Loix & les Pasteurs des Peuples. Tandis que l'Empire étoit livré à la discorde, & que l'audace des ambitieux faisoit & défaisoit les Empereurs, le Chrétien, le seul Chrétien reconnoissoit ses maîtres dans ses tyrans, & aimoit mieux être persécuté que rebelle. *Non-seulement*, dit *Tertullien* dans son Apologétique, *il ne s'est pas trouvé parmi nous de* Niger, *ni d'*Albin, *ni* de Cassius, *il ne s'y est pas même vu de* Nigriens, *ni de* Cassiens, *ni d'*Albiniens..... *Nous ne cessons de prier pour les Empereurs; nous demandons que leurs jours soient prolongés ; que leur regne soit heureux & tranquille ; qu'ils n'éprouvent qu'union & douceur dans l'enceinte domestique ; que leurs armées soient braves & victorieuses ; que le Sénat conspire à leurs desseins ; que leurs Sujets soient vertueux & soumis... Nos vœux pour lui sont ceux qu'il feroit lui-même.* Nos Philosophes tiennent-ils un tel langage ? Qu'on lise leurs écrits & qu'on juge entr'eux & les premiers Chrétiens.

La multitude prodigieuse des Martyrs qui ont scellé de leur sang la vérité du Christianisme, a toujours inquiété M. de V. Pour parvenir à son but, il a d'abord représenté les Martyrs comme des rebelles aux Loix de l'État, en qui on punissoit la personne & non la doctrine. Il ne s'est pas borné à cette objection & ne pouvant prouver le crime prétendu des Martyrs, il s'est jetté sur leur petit nombre. Il a fait sonner bien haut les noms des *Tite*, des *Trajan*, des *Marc-Aurele.* Après un brillant étalage des vertus de ces Princes, que l'on n'a jamais niées, il a demandé s'il étoit bien probable que sous des Empereurs aussi bons, aussi dignes de l'amour de leurs Sujets, une multitude si considérable eût péri sous le fer des bourreaux. Il s'est appuyé sur l'autorité d'un savant Irlandois, *Henri Dodwel*, lequel a soutenu qu'il n'y avoit eu qu'un petit nombre de Martyrs. Il a embrassé fortement son opinion sans avoir ses lumieres, & il n'a pas même jetté les yeux sur l'ouvrage solide de Dom *Ruinart*, (*Acta sincera Martyrum*, page 25 & suivantes,) qui est une réfutation victorieuse du paradoxe de *Dodwel*. (Voyez un extrait du Livre du Bénédictin à l'Article MARTYRS.)

Il n'y a point de queſtion ni de fait plus ſolidement établi que la multitude de ces héros du Chriſtianiſme. Il ſuffit pour s'en convaincre, de jetter les yeux ſur ce nombre d'Actes, que nous ont laiſſé les Auteurs Païens, dont l'on ne peut ſuſpecter la bonne foi. Il ſuffit de lire les Écrits-même des Païens, forcés de le reconnoître. Ouvrez les réflexions de *Marc-Aurele*, vous y verrez que les Chrétiens alloient à la mort, à la maniere de la troupe armée à la légere, c'eſt-à-dire, en la bravant, en l'affrontant, en y courant. Conſultez le Philoſophe *Cæcilius* dans *Tertullien*, répondant aux adverſaires du Chriſtianiſme, vous y verrez que ceux-ci ſe plaignent amérement de la multitude des Chrétiens, qu'ils s'élevent avec force contre leur propagation. Envain, dit-il, les Diſciples de Jesus étoient expoſés aux ſupplices, aux croix, aux feux, ils mépriſoient la mort: *Spernunt tormenta præſentia .... Mori non timent*, diſoit *Cæcilius*. Concluez enſuite, s'il eſt équitable, s'il n'eſt pas abſurde de venir dire au bout de ſeize ſiecles, qu'il y eût un très-petit nombre de Martyrs. Les *Marc-Aurele*, les *Tite*, les *Trajan*, furent des Princes bons & vertueux: qui le nie? Mais en eſt-il moins vrai qu'ils ont ſévi contre les Chrétiens, qu'ils les ont fait mettre à mort? Leurs Edits ne ſubſiſtent-ils pas? leurs Écrits ne prouvent-ils pas un fait auſſi conſtant? Oſez donc dire que ces Écrits, ces Edits ſont ſuppoſés, & en ce cas, brûlez tous les Livres hiſtoriques, ou croyez à la vérité d'un fait auſſi ſolidement appuyé, que ceux auxquels vous ajoutez le plus de foi.

Quand je ne ſaurois pas par l'hiſtoire que l'Enfer s'eſt déchaîné contre une Religion venue du Ciel, il ſuffiroit que je connuſſe les hommes pour n'en pas douter. La fureur de ce déchaînement avoit ſa ſource dans trois choſes capables d'exciter les plus grands mouvemens. L'intéret de l'État, de la Religion & des paſſions réuniſſoit tous les hommes contre l'Evangile Etoit-il poſſible que ces trois reſſorts des actions humaines ne produiſiſſent des perſécutions violentes & des tortures cruelles? Ce ne ſont pas les ſeuls Tyrans qu'on vit ſe liguer contre le Chriſtianiſme. Les artifices des Philoſophes ſe joignirent au fer & au feu, & ne laiſſerent aux Impies de nos jours, que de vaines chicanes

cent fois detruites à ressasser. *Celce* & *Porphire* composent des volumes où la science, l'agrément, les sophismes tendent les plus dangereux pieges. *Julien* l'apostat ajoute à la qualité d'Auteur, tout le poids d'une vertu philosophique, & tout l'éclat de la majesté Impériale. Examinant en ennemi les personnes, les faits, les mysteres, il fait tous ses efforts pour jetter du ridicule sur la Religion, & pour justifier l'Idolâtrie. L'esprit n'avoit pas moins à craindre les pratiques de son éloquence, que le cœur ne devoit redouter les foiblesses de la nature en le rappellant à une Religion qui les favorisoit.

L'impiété n'imagine rien aujourd'hui, qui n'ait été proposé, & dans un jour plus frappant, & dans des circonstances plus favorables, & qui n'ait été détruit avec la plus grande solidité. Qu'on lise les fameuses Apologies de *Tertullien*, d'*Origene*, d'*Arnobe*, de *Minulius Felix*, &c. on verra si les adversaires de la Religion ont marqué de sagacité, d'acharnement & d'éloquence. Nos Esprits-forts pourroient-ils entrer en comparaison avec les célebres défenseurs du paganisme ? Esprits frivoles & superficiels, ils n'ont pour eux qu'un air méprisant, un ton d'oracle ou quelque trait de plaisanterie. Après avoir lu en courant, dans un *Dictionnaire critique*, quelque sophisme qu'ils n'entendent pas, ils arborent effrontément le pyrrhonisme, & du haut de leur mérite ils se regardent comme les seuls mortels raisonnables & déplorent l'imbécille crédulité de tous les siecles.

M. de V. est plus redoutable que ces Impies petits-Maîtres que nous avons en vue ; mais la haine qu'il porte à la Religion fait qu'il adopte, comme eux, les raisons les plus frivoles & les objections les plus faciles à résoudre. Ne voyant que le doigt de l'homme dans l'établissement du Christianisme, il veut non-seulement qu'il ait eu la liberté de se répandre, mais il trouve les raisons de sa propagation dans des moyens humains. Tantôt ils se répandirent en se confondant avec les Juifs ; tantôt en s'alliant avec les Platoniciens ; ici en supposant des oracles ; là en criant contre les Puissances. Pour détruire toutes ces imputations il n'y a qu'à exposer succintement d'après MM. *Bossuet*, *Fleury*, *Tillemont* & *Racine*, les moyens dont Dieu

se servit pour gagner les ames à notre sainte Religion.

L'excellence de la vertu des Fideles, qui surpassoit infiniment tout ce que les Philosophes avoient pu s'imaginer de plus parfait, fut le principal ressort qui produisit dans le monde un changement si merveilleux. L'on étoit sur-tout touché de la constance invincible & de la patience extraordinaire avec laquelle ils enduroient les plus cruels tourmens. On vouloit savoir d'où venoit une si grande générosité. En s'en informant on apprenoit ce que c'étoit que le Christianisme. En l'apprenant, on l'admiroit, on l'aimoit, on l'embrassoit. Ceux qui se sentoient coupables de grands crimes, étoient attirés par l'espérance d'en obtenir le pardon, & de voir en eux le même changement que tant d'autres avoient éprouvé. Ceux qui menoient une vie réglée & qui pratiquoient des œuvres bonnes en elles-mêmes, mais défectueuses dans le principe & dans la fin, se réjouissoient de voir que le bien qu'ils feroient désormais ne seroit pas sans récompense. Après de jours tranquilles le Christianisme leur promettoit une fin douce, exempte d'inquiétudes & de remords. Si ce calme étoit troublé par la persécution, ils éprouvoient au milieu même de leurs souffrances, un saint plaisir, une consolation intime, une paix qui surpassoit tout sentiment, un avant-goût des biens ineffables qu'ils possédoient déja par l'espérance.

On ne peut douter aussi que plusieurs ne fussent touchés par les miracles que faisoient les Chrétiens. Car ils guérissoient les malades & délivroient de la possession des démons un grand nombre de Païens, & même des personnes de qualité, & cela sans intérêt & sans vouloir recevoir aucun argent.

Les tourmens que souffroient les possédés servoient aussi à la conversion de beaucoup de personnes, soit de ceux qui les voyoient, soit de ceux qui éprouvoient sur eux-mêmes ces effets terribles de la justice divine. Il y en a plusieurs, dit *Origene*, qui rejettent la parole de la vérité, & qui se moquent de ce qu'on leur dit pour les instruire. Le Démon se jette sur eux & les fait souffrir. Alors ils ont recours au Seigneur, ils embrassent la foi, & deviennent des hommes tout nouveaux. La grace du Seigneur, continue le même Pere qui étoit témoin de ces merveilles, chasse le dé-

mon : l'Esprit Saint vient en sa place. Il remplit cette même ame qui avoit été la retraite de l'esprit impur. La puissance de Dieu y paroît avec beaucoup plus d'efficace que la puissance du démon n'y avoit agi auparavant, & la grace s'y répand avec plus d'abondance, qu'il y avoit eu une plus grande abondance de péché. L'Eglise, ajoute *Origene*, voit ces miracles de conversion, & elle s'en réjouit dans le Seigneur.

Ce qui convertissoit encore beaucoup de Païens, c'est que les démons-mêmes, quand ils étoient interrogés par les Fideles, étoient contraints de confesser en présence des Idolâtres toutes les vérités de la Religion Chrétienne ; Que le véritable & unique Dieu étoit celui des Chrétiens ; que Jesus-Christ étoit Fils de Dieu ; qu'il étoit dans le Ciel, & qu'il en descendroit un jour pour juger les hommes ; Ainsi les plus grands ennemis de ce divin Sauveur devenoient ses témoins & ses prédicateurs. La toute-puissance de la grace pouvoit-elle paroître avec plus d'éclat ? Il falloit que ces déclarations des démons fussent bien communes, puisque, selon *Tertullien*, qui ne craignoit pas d'être démenti, il n'y avoit point de Chrétien qui ne tirât ces déclarations de la bouche des possédés, en employant le nom sacré de Jesus-Christ, & les menaces des supplices auxquels sa puissance a condamné les démons. Il offroit même d'en faire l'expérience devant les Tribunaux des Juges, & il prioit les Magistrats de souffrir qu'on interrogeât ceux qu'ils prétendoient être inspirés par leurs Dieux, ou leurs Dieux eux-mêmes.

Enfin un grand nombre de Païens venoient à la connoissance de Dieu par des visions & des songes dans lesquels il les appelloit à lui. Le soldat *Basilide* fut converti par une apparition de sainte *Potamienne*. La même chose arriva à beaucoup d'autres. Je ne doute pas, dit *Origene*, que *Celse* ne se moque de moi ; mais ses railleries ne m'empêcheront pas de dire que beaucoup de personnes ont embrassé le Christianisme comme malgré eux. Leur cœur avoit été, ajoute-t-il, tellement changé par quelque esprit qui leur apparoissoit, tantôt pendant le jour, tantôt pendant la nuit, qu'au lieu de l'aversion qu'ils avoient pour notre doctrine, ils l'ont aimée jusqu'à mourir pour elle. Nous avons une connoissance certaine d'un grand nombre de ces sortes de

changemens, puiſque nous en avons nous-mêmes été témoins. Il ſeroit inutile de les rapporter en particulier ; car nous ne ferions qu'exciter les railleries des Infideles, qui voudroient faire paſſer ces faits conſtans pour des fables & des imaginations. Mais, ajoute *Origene*, je prends Dieu à témoin de la vérité de ce que je dis ; il ſait que je ne veux pas rendre recommandable la doctrine toute céleſte de Jesus-Christ par des hiſtoires fabuleuſes, mais ſeulement par la vérité de faits inconteſtables. Certainement il n'y a rien à répondre à des hommes vertueux & éclairés qui parlent d'une maniere ſi poſitive. Les *Tertullien* & les *Origene* contemporains & témoins de ces faits, ſont ſans doute plus croyables que les *Freret*, les *la Mettrie* qui les nient 1600 ans après.

Par ces divers moyens, ſans que les Fideles allaſſent de maiſon en maiſon pour ſolliciter les hommes à ſe convertir, Dieu même par une puiſſance ſecrete mais très-efficace, les faiſoit courir de leurs maiſons à l'Égliſe, pour demander à être inſtruits. Le Pere Tout-Puiſſant, leur dit *Origene*, vous a ſoumis à lui par une vertu inviſible, & a répandu dans vos cœurs une ſainte ardeur qui vous fait venir à la foi, comme par force & malgré vous, ſur-tout dans ces commencemens où nous vous voyons pénétrés de crainte & de tremblement en recevant la doctrine du ſalut.

Voilà un tableau fidele des moyens qui ſervirent au progrès du Chriſtianiſme. Si M. de V. s'étoit piqué dans ſon article de cette bonne foi, de cette ſimplicité, de cette candeur, qui eſt le caractere des belles ames, il auroit adoré la Providence & auroit reconnu ſes voies, au lieu de chercher à détruire ſon ouvrage. Voyez pour les autres objets qu'on peut traiter dans l'article Chriſtianiſme les autres articles qui y ont rapport, tels que JESUS-CHRIST, &c.

§. II.

Objections des Incrédules.

I. Objection.

» L'établiſſement du Chriſtianiſme n'eſt pas plus ſur-
» prenant que celui du Mahométiſme, qui répandu
» par-tout, y ſubſiſte depuis ſi long-temps.

Réponse. Nous verrons ailleurs, que la multiplica-

tion & la domination violente des enfans de la Servante *Agar* étoit prédite, & le Mahométiſme étoit une preuve teſtimoniale du Chriſtianiſme. Mais le Mahométiſme peut-il faire impreſſion ? Qu'eſt-ce que *Mahomet* ? de qui a-t-il reçu ſa miſſion ? quelles prophéties l'ont déſigné ? quels miracles a-t-il opéré ? quel bien a-t-il fait à la terre ? quels furent ſes premiers diſciples ? & quelle eſt la cauſe de ſes progrès ? Il ſe dit envoyé & inſtruit par l'Ange *Gabriel*, comme l'ami de Dieu. Point d'autre preuve que ſa victoire à Beder, le partage de la Lune en deux qu'il a vu, ſes conférences avec un Chameau, & ſon voyage au Ciel monté ſur ſon Alborac; pour la morale, n'attendez aucune lumiere. Tout l'Alcoran conſiſte à prier le viſage tourné du côté de la Mecque; à ſacrifier la femelle d'un Chameau ſur ſes pieds; à tuer les Infideles; à avoir autant de femmes qu'on peut en nourrir; à ſe laver ſouvent; à s'abſtenir de quelques animaux; à croire *Mahomet* le grand Prophete.

L'Alcoran eſt plein de fables puériles d'ignorance & de contradictions. Il y confond la Sainte Vierge avec *Marie* ſœur d'*Aaron*. Il dit que Jesus eſt mort, & qu'un autre fut crucifié pour lui. Il rend témoignage à *Moïſe*, à Jesus-Christ, à la bienheureuſe Vierge; cependant il condamne à l'enfer tous ceux qui ne le ſuivent pas. Mais ſi l'Évangile eſt vrai, *Mahomet* eſt un impie par l'Évangile même. Si l'Évangile eſt faux, pourquoi dit-il qu'il faut y croire & qu'il n'eſt venu que pour le confirmer ? *Mahomet* n'eſt qu'un fou intéreſſé, qui contrefait l'inſpiré. On ſait ſes débauches. Il arme les Arabes, il attroupe des voleurs & des dupes; il fabrique une Religion aiſée & ſenſuelle, qui n'aboutit qu'aux plaiſirs juſque dans la béatitude. Ce maître ambitieux & diſſolu, eſt ſecondé par les Sarraſins gens ſans foi, ſans mœurs, ſans humanité, & établiſſant dans le lieu de leurs conquêtes, cette Religion qui ne gêne perſonne. Cet Empereur n'eſt pas plus divin que celui des Romains, dévoué au culte de Jupiter. Enfin *Mahomet* fut empoiſonné par une femme qu'il avoit abuſée, & qui vouloit voir par-là s'il étoit un impoſteur ou un Prophete. Il y a une très-grande différence entre la Religion de l'impoſteur de la Mecque & celle de l'Homme-Dieu. Le Chriſtianiſme n'avance

que des myfteres ; le Mahométifme les anéantit. Jesus-Christ condamne toutes les paffions ; *Mahomet* les canonife. L'un fe venge ; l'autre pardonne. La Croix déclare la guerre à nos fens ; le ferrail les fatisfait. Le Meffie fe dépouille de tout ; l'Impofteur envahit tout. La Thiare prêche un Dieu crucifié ; le turban, un Prophete triomphant. Les Apôtres fouffrent la mort ; les Difciples de *Mahomet* font la guerre. Les premiers Chrétiens répandent leur fang fur les échafauds ; les armées Ottomanes portent par tout le fer & le feu. Les dogmes Catholiques s'expliquent, fe laiffent connoître, veulent être connus : la Théologie de la Mecque s'enveloppe dans l'ignorance & s'en fait un devoir. Sa Doctrine n'a jamais convaincu ni formé des favans ; les plus grandes lumieres du monde ont fait la gloire de l'Eglife. Qu'on nous montre les *Bafile*, les *Chryfoftome*, les *Auguftin* Mufulmans. l'Églife a plus donné de grands hommes que toutes les autres fociétés enfemble. Les Livres Chrétiens ne refpirent que la pureté ; les Livres Mahométans, en bien petit nombre, font pleins de peintures & de maximes obfcenes. On ne voit rien dans nos Loix que de ferieux & de raifonnable, leur fageffe fuffiroit pour en montrer la Divinité ; la morale Turque eft pleine d'erreurs & de réveries. Ses fables fuffifent pour en découvrir la folie. L'Évangile promet des biens fpirituels & invifibles, feuls dignes de l'homme ; l'Alcoran ne propofe que des plaifirs groffiers & brutaux, dignes des bêtes.

Ainfi *Mahomet* ne peut entrer en comparaifon avec notre divin Fondateur. Quoique Jesus-Christ foit la vérité même, il ne veut point être cru fur fa parole ; il fournit à notre raifon toutes les preuves poffibles. En nous difant qu'il eft le Meffie annoncé, il fait des miracles, des prophéties & des promeffes divines qui ont leur effet, & qui démontrent fa miffion & fa divinité. (Voyez cette réponfe plus développée à l'article MAHOMET.)

II. Objection.

« La foi commune à toutes les Religions, eft un » principe d'erreur. »

Réponse. Cela prouve que la foi eft auffi néceffaire à l'homme que la Religion. Si la foi humaine eft né-

ceſſaire pour la ſociété, & même pour les ſecrets de la nature, pourquoi l'exclure de la Religion ? il n'y a que l'abus de la foi qui eſt coupable. C'eſt à la raiſon à en peſer les motifs & la crédibilité : ſi toute la Religion étoit évidente dans ſes objets, où en ſeroit le mérite ? Il faut des preuves pour croire ; la raiſon les examine. Cela fait, elle n'exige point de pénétrer dans les vérités révélées. Ce privilege ſera une récompenſe de la vie future. Notre foi eſt donc raiſonnable, mais non lumineuſe. Les raiſons de croire ſont certaines & évidemment croyables : il n'en eſt point de plus fortes, ni de plus à la portée de l'homme, moins ſujettes à l'illuſion, ni de plus dignes de Dieu : tels ſont les miracles & les prophéties. La foi roulant ſur ces deux pivots ne peut donc être un principe d'erreur. Si elle étoit entiérement enveloppée dans une obſcurité ténébreuſe, les impies auroient raiſon. Mais elle a des parties lumineuſes, qui éclairent la partie obſcure & ce ſont ces rayons échappés à travers ſon voile reſpectable qui conduiſent le vrai fidele beaucoup plus ſûrement que la raiſon. (Voyez les articles DOGMES & FOI.)

III. OBJECTION.

« Dans tous les ſiecles on a vu des fanatiques ſe faire » écouter & ſe faire ſuivre : ce ſont les Apôtres qui » en ont donné le premier exemple. »

RÉPONSE. Quel ſiecle a vu des fanatiques dont les écrits, les diſcours, la vie ne reſpirent que zele, lumieres, candeur, déſintéreſſement & charité ? qui publient une infinité de prodiges avec toutes leurs circonſtances, qui en ſont eux-mêmes, qui en communiquent le pouvoir ? Prodiges ſi publics, ſi avérés, qu'aucun adverſaire ne les a contredits ni accuſé de faux ; qui ſans aucun autre moyen que les miracles & la prédication, ont fait un million de Diſciples, & ont gagné tout l'Univers malgré tous les obſtacles : qui ont établi une Religion ſi incompréhenſible dans ſes dogmes, ſi pure, ſi ſévere dans ſa morale, ſi terrible dans ſes menaces : une Religion qui anéantit toutes les autres, & qui n'a été ſemée que dans des torrens de ſang. Si les Apôtres n'ont point fait de miracles, c'eſt, dit ſaint *Auguſtin*, le plus grand de tous les miracles, que tout l'Univers ſe ſoit ſoumis de lui-même à la folie de

la Croix. Des fanatiques se dévoilent toujours par quelque endroit : on n'est pas long-tems dupe de leurs fourberies : l'illusion se dissipe & le fanatisme avec elle.

IV. OBJECTION.

« La Religion Chrétienne a pris naissance au milieu » des divisions des Juifs, des Samaritains, des Pharisiens, » des Saducéens, des Esséniens, des Thérapeutes. »

RÉPONSE. Cette objection est de M. de V. & n'en vaut pas mieux. Loin que les divisions des Juifs servissent au progrès de la Religion Chrétienne, elles n'auroient fait que les retarder, si Dieu n'avoit soutenu son ouvrage. Il suffit pour le prouver, de détailler les rêveries qui causoient ces divisions. Dieu dans sa colere avoit livré les Juifs à l'esprit d'erreur, comme il paroît par l'horrible corruption où étoit leur doctrine, & par les différentes sectes qui les partageoient.

Les *Esséniens* expliquant mal l'Écriture, substituoient un sens mystique, au sens historique & littéral ; d'ailleurs ils ne vouloient point sacrifier dans le temple.

Les *Hémérobaptistes*, qui se baptisoient tous les jours, ne faisoient pas le plus petit nombre.

Les *Hérodiens*, c'est-à-dire, les Courtisans d'*Hérode*, qui vouloient faire passer ce Roi pour le Messie, étoient un parti fort accrédité. Une dévotion née à la Cour, & qui est toute du goût du Prince, ne manque point de Partisans. Elle en trouve même parmi ceux, qui ne connoissent point d'autre Dieu que l'idole de leur fortune.

Les *Saducéens*, après leur maître *Tzaddok* ou *Sadoc*, nioient la Résurrection des morts, la Providence ; & ne croyoient ni Anges ni Esprits.

Les *Pharisiens*, & les *Scribes*, formés par les Docteurs *Sammaï*, & *Hillel*, étoient une secte formidable parmi les Juifs. Les *Scribes* expliquoient la loi de *Moïse* par leurs traditions ; & leur morale étoit très-corrompue. Les *Pharisiens* attribuoient tout ce que nous faisons au destin & à la nécessité. Ils damnoient éternellement les méchans ; mais pour l'ame des bons, ils la faisoient passer par une métempsicose perpétuelle, d'un corps dans un autre.

Les *Sabbéens* croyoient que le monde étoit éternel ; qu'*Adam* avoit été engendré comme le reste des hommes, que *Jambuschar*, *Zaarit* & *Roane* étoient avant lui,

& que ce *Jambuſchar* avoit été le Précepteur d'Adam.

Parmi une ſi grande confuſion d'opinions toutes extravagantes, la doctrine de l'Évangile qui les condamnoit toutes, devoit trouver les plus grands obſtacles à ſurmonter. L'Égliſe naiſſante avoit pour ennemis non-ſeulement les Juifs en général, mais encore toutes les ſectes particulieres, à la vérité diviſées entr'elles, mais qui ſe réuniſſoient toutes contre l'ennemi commun. Les premieres perſécutions, qu'eſſuyerent les Apôtres, vinrent des Juifs. (Comme on peut le voir dans les Actes des Apôtres.) Comment auroit-il donc pu ſe faire que ceux, qui dénoncoient les Prédicateurs du Chriſtianiſme, qui les faiſoient mourir, euſſent ſervi à la propagation de cette Religion ?

Si les Juifs contribuerent aux progrès de la foi, ce ne fut pas parce que les premiers Chrétiens s'enterent ſur leur ſecte. Ce fut par une permiſſion de la providence qui tire le bien du mal, & qui permit que les Juifs reſtaſſent dans leur obſtination pour confirmer les divins oracles. Au lieu que s'ils avoient embraſſé la foi, ils auroient pu être ſuſpects aux Païens, auxquels ils devoient apprendre la vérité des prophéties contenues dans les Livres de l'Ancien Teſtament. Ainſi quand M. de V. appelle les premiers Chrétiens une ſecte de *demi-Juifs*, il montre bien ſon humeur mépriſante, mais il ne prouve pas ſon ſavoir.

V. Objection.

« La multitude des variantes qu'on remarque dans » les Écritures qui ſont le fondement du Chriſtianiſme » détruiſent la vérité de leur inſpiration, & par con» ſéquent la preuve qu'on prétend en tirer. »

Réponse. Nous dirons 1°. qu'il n'eſt pas étonnant qu'un livre auſſi ſouvent tranſcrit & cité que la Bible ait été expoſé à quelques variantes de peu de conſéquence. Mais il n'y a aucune raiſon d'admettre que la Providence ait été obligée de veiller ſpécialement ſur tous les points & les virgules de ce ſaint dépôt. Il ſuffit que toutes ces variantes n'altérent point eſſentiellement nos Livres ſaints, & celles qu'on nous reproche ſont de ce genre. 2°. Que malgré ces variantes, on ne s'en inſtruit pas moins, & de ce qui concerne les dogmes & de ce qui intéreſſe le fond de l'hiſtoire. 3°. Qu'il ne

paroît tant de variantes dans la Bible, que parce qu'on a pris un ſoin ſcrupuleux de raſſembler juſqu'aux diverſités les plus petites. 4°. Que ſi l'on faiſoit la même choſe des Auteurs profanes, on y trouveroit des altérations beaucoup plus conſidérables. 5°. Que comme on ne s'aviſe pas d'attaquer l'exiſtence & la légitimité des ouvrages d'*Homere*, de *Ciceron*, de *Virgile*, de *Tite Live*, &c. à cauſe des variantes qu'on trouve dans les *Manuſcrits* & dans les Imprimés de ces Auteurs, à plus forte raiſon doit-on ſe raſſurer ſur la vérité & l'authenticité de nos ſaintes Écritures, malgré les diverſes leçons qu'on en a recueillies. D'ailleurs les variantes dans les Livres anciens ne roulent que ſur les chiffres, ſur les dattes, objets très peu eſſentiels. Qu'importe qu'un Prince ait vécu dix ans plutôt ou dix ans plus tard, qu'il ait eu vingt mille ſoldats dans ſon armée ou ſeulement dix mille. La morale eſt l'eſſentiel. Or cette morale étant d'un uſage journalier, étant prêchée par les Miniſtres & exécutée par les fideles, ne peut jamais être altérée. Il en eſt de même des dogmes. D'où il réſulte que l'Écriture a l'intégrité qui lui eſt néceſſaire pour aſſurer la vérité de ſon inſpiration & la divinité de ſes préceptes & de ſes myſteres.

VI. OBJECTION.

» Le triomphe du Chriſtianiſme eſt bien imparfait.
» Combien ne reſte-t-il pas de Pays Idôlatres ? la
» Chine, le Japon, la Tartarie, l'Afrique, l'Améri-
» que ſont bien éloignées d'abandonner leurs Idoles,
& de ſubir le joug de l'Évangile. »

RÉPONSE. Qui peut nous faire cette objection ? ce ne ſont ni les Juifs, ni les Mahométans, ni les Hérétiques, ni les Déiſtes, qui dans ces vaſtes contrées n'ont pas plus de crédit que nous. Ignore-t-on qu'inconnues juſqu'à nos jours, elles ne pouvoient être l'objet des premieres conquêtes de l'Évangile, & qu'il ſuffit pour l'évidence du miracle, que le monde connu du tems de J. C. ait été converti ? La converſion d'un Royaume, d'une province, auroit ſuffi pour faire ſentir la puiſſance divine ; comme l'établiſſement de la Religion Judaïque par *Moyſe*, quoique bornée à un petit Pays, & à un peuple obſcur, ſuffit pour en démontrer la divinité. L'étendue de la propagation don-

ne un nouvel éclat au prodige. Mais la vérité de la Religion n'en est pas moins suffisamment démontrée, quoique cette sainte Religion n'ait pas pénétré par-tout. Les nouveaux progrès sont des graces pour les nations qui reçoivent les lumieres de la foi ; graces que nous espérons, que nous demandons pour elles, que le zele de nos Missionnaires s'efforce de leur procurer, & que Dieu leur accordera selon les décrets impénétrables de sa justice, sans que la preuve de la vérité du Christianisme souffre de ce délai.

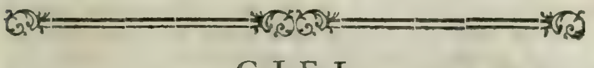
VII. Objection.

» Les progrès du Christianisme ne sauroient frapper » celui qui est témoin de la rapidité & de la facilité » avec laquelle les erreurs se répandent. Combien de » Prosélites n'a pas fait le Déisme sous nos yeux & cela » dans quelques années ? »

Réponse. L'incrédulité ose-t-elle bien entrer en lice avec le Christianisme & étaler les progrès éphémeres qu'elle fait parmi nous ? Le vice auroit bien plus de droit de s'ériger des trophées. Ses conquêtes sont bien plus grandes. Il en fait jusques dans le sein de la vraie Religion, & ce n'est qu'à la corruption des mœurs, que l'Irréligion même doit les siennes. Le vice en est-il plus respectable ? Au reste les victoires du Déisme sont bien imparfaites. Il trouve par tout des ennemis dans les remords de la conscience de ceux-même qu'il a séduits, & le Christianisme donne à la conscience la paix la plus parfaite. Le Déisme trouvera des ennemis dans toutes les Religions, puisqu'il n'en épargne aucune. Le monde entier ligué contre lui l'anathématise de concert ; la vertu n'en est pas moins effrayée que la raison en est révoltée.

L'incrédulité n'est pas une Religion ; qu'est-elle donc ? elle n'est rien. Ce n'est pas un corps de doctrine, une regle des mœurs, un systême philosophique, un ordre de gouvernement ; c'est l'anéantissement de tout. Elle ne marche pas, elle tâtonne ; elle ne connoit pas, elle doute ; elle n'enseigne pas, elle embarrasse ; elle n'agit pas, elle attend. La Religion établit quelque chose, l'incrédulité détruit tout ; l'une recueille, l'autre dissipe ; l'une éclaire, l'autre aveugle. Dieu répand ses rayons bienfaisans ; elle les éteint, comme

comme un monſtre qui démoliroit les Villes, arracheroit les arbres, tariroit les fontaines, éclipſeroit les Aſtres. Que la raiſon apprécie ces funeſtes ſuccès, qui dépouillent l'homme de ces lumieres, de ces droits, de ces eſpérances, de la nature même de ſon ame, en la confondant avec une vile pouſſiere, & qu'on la compare à une Religion qui l'éleve juſqu'à Dieu. Un homme raiſonnable ſera-t-il ſurpris des progrès d'une Secte obſcure qui ne ſe répand que par le vice & la deſtruction ? La Religion comme une ſeconde création, forme un monde; l'Irréligion le réplonge dans le cahos. Auſſi tous les gens ſenſés le regardent comme une mode dangereuſe qui ne dure pas plus que les Pantins & les coëffures à la Ramponeau. Déja on commence à rougir de l'épithete de Philoſophe. Cette qualification eſt devenue une injure; & dès qu'on a honte du mot, on en aura bientôt de la choſe.



CIEL.

On ne nie l'exiſtence du Ciel, que parce qu'on craint l'Enfer.

M. de V. nie qu'il y ait un Paradis parce qu'il n'en connoît pas la place; & de ce que les anciens ont eu des idées fauſſes ſur le Ciel, il conclut qu'il n'y a point de lieu où l'Être ſuprême ait établi ſon ſéjour & où il récompenſe ſes Serviteurs. Il prétend que les Juifs ſe repréſentoient le Ciel comme une voute de criſtal. Mais ſur quoi s'appuye-t-il ? nous l'ignorons. Eſt-ce parce que le Ciel eſt appellé *firmament* dans les Écritures ? Mais ce mot *firmamentum* ne ſignifie autre choſe qu'un grand eſpace qui a quelque ſolidité. Dans ce ſens on a pu appeller les nuages raſſemblés *firmament*; & *Moyſe* a pu dire que Dieu ouvrit les écluſes de ce firmament. Il écrivoit pour des gens ſimples & non pour des Phyſiciens. Il vouloit leur expliquer l'effet de la toute-puiſſance ou des vengeances du très-Haut, & non les idées philoſophiques d'un Anglois ou d'un Allemand.

Le grand Dogme de la Religion Chretienne & même de toute Religion, mais aussi le Dogme incommode, gênant, effrayant, c'est une autre vie, des peines futures; & c'est pour cela sur-tout, qu'on le rejette, qu'on en doute, qu'on veut en douter. Mais qu'on y prenne garde: il y a une autre vie s'il y a un Dieu, & il n'y a point de Dieu s'il n'y a point une autre vie. Ces deux Dogmes sont necessairement liés; & qui reconnoît ou rejette l'un, doit reconnoître ou rejetter l'autre. Cependant veut-on rejetter l'existence de Dieu? veut-on être Athée? Non sans doute. Qu'on ne soit donc pas Materialiste; qu'on ne nie pas l'immaterialité & l'immortalité de l'ame, si on ne veut tomber dans l'Athéisme.

Je vois tous les jours des Incrédules peu instruits, nier une autre vie, avouer même qu'ils sont Materialistes, & s'offenser si on leur dit qu'ils sont donc Athées. Ils le sont pourtant sans le savoir & sans le vouloir; mais s'ils ont de l'esprit & de la droiture, on peut se servir de leur horreur pour l'Athéisme pour les détromper du Materialisme, leur faire reconnoître une autre vie, & les amener ensuite aux autres articles de la Foi Chretienne.

Pour voir toutes les conséquences philosophiques de l'opinion de la materialité de l'ame, il faut de la Philosophie; mais pour en sentir les conséquences morales, le simple bon sens suffit.

Tout le pernicieux de l'Athéisme est dans l'opinion de la mortalité de l'ame, & dès-lors tout l'odieux.

On a dit dans quelques livres, qu'à ne consulter que la raison, la question de la spiritualité de l'ame étoit problématique; mais on n'a osé le dire de la question de l'existence de Dieu. Par exemple, il faut convenir que quoique M. de V. ait quelquefois attaqué la Providence, il parle souvent & très-bien de l'existence de Dieu: mais en même tems, que d'insinuations, pour ne rien dire de plus, contre la spiritualité & l'immortalité de l'ame! Or, je le repete, à quoi serviroit la croyance d'un Dieu, auteur du monde, sans celle d'un Dieu remunerateur de la vertu & vengeur du crime? Elle n'auroit aucune influence sur les mœurs; elle ne seroit ni un aiguillon, ni un frein.

Si la plupart des Incrédules ne croient pas, c'est

qu'ils ne veulent pas croire ; & ils ne le veulent pas, afin de vivre ſans remords dans le vice ou dans le crime. Ceux d'entr'eux qui ont de l'eſprit & de la bonne foi en conviennent, non, à la vérité, pour eux-mêmes, mais pour le plus grand nombre des autres Incrédules. Or, en l'avouant pour les autres, ils l'avouent pour eux-mêmes ; & dans le fond ils croient & ont même toujours cru comme la plupart de ceux qui ſe convertiſſent en conviennent.

Ils ſont des efforts pour croire, diſent quelquefois les Incrédules des Chrétiens qui paroiſſent les plus perſuadés ; & moi je dis du plus grand nombre de ces Incrédules : *Ils ſont des efforts pour ne pas croire.*

Les Impies qui croient à la mort, croyoient déja en ſanté. Voici ſur cela un morceau admirable de M. *Maſſillon.*

» Répondez à toutes les difficultés de quelqu'un qui » ſe vante d'être incrédule ; réduiſez-le à n'avoir plus » rien à vous repliquer ; il ne ſe rend pas encore, & » pour cela vous ne l'avez pas encore gagné. Il ſe ren- » ferme en lui-même comme s'il avoit encore des rai- » ſons plus accablantes qu'il ne daigne pas dire. Il tient » bon & oppoſe un air myſtérieux & décidé à toutes » les preuves qu'il ne peut renverſer. Alors vous avez » pitié de ſa fureur & de ſon entêtement. Vous vous » trompez ; ne ſoyez touché que de ſa mauvaiſe foi ; » car qu'une maladie mortelle le frappe au ſortir de » là ; courez à ſon lit, vous trouverez ce prétendu in- » crédule convaincu ; il n'eſt plus queſtion de doutes. » Les jugemens de Dieu qu'il faiſoit ſemblant de ne pas » croire, le pénétrent de la plus vive frayeur. Le Mi- » niſtre de Jesus-Christ appellé, n'a pas beſoin d'en- » trer en conteſtation pour le détromper de ſon impiété. » L'incrédule mourant prévient là-deſſus ſon miniſ- » tere ; l'incrédule mourant avoue le faux & la mau- » vaiſe foi de ſes blaſphêmes paſſés & en fait une répa- » ration publique. Il ne demande que des conſolations. » cette crainte qui le pénétre, ne vient que de la foi » qu'il avoit déja. La maladie ne lui a pas donné de » nouvelles lumieres, mais elle a touché ſon cœur ». (*Sermon des doutes ſur la Religion*, *Tome* 3. *p.* 357.)

Ecoutons à préſent *Bayle*, dans ſon article *Bion*, Remarque E. Voici comme il s'explique ſur les Incrédules.

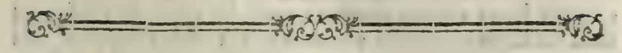
» Presque tous ceux qui vivent dans l'Irréligion ne font
» que douter, il ne parviennent pas à la certitude ; se
» voyant donc dans le lit d'infirmité où l'Irréligion ne
» leur est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le
» plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle en cas
» qu'il soit vrai, & qui ne fait courir alors aucun ris-
» que en cas qu'il soit faux. »

C'est par vanité qu'on fait l'esprit fort, & c'est par vanité qu'il faudroit ne le point faire, dans la crainte de se démentir un jour & de faire l'esprit foible. Plus d'un Incrédule s'est démenti plus d'une fois en sa vie ; M. de V., par exemple : & ceux qui le connoissent bien, croient qu'il se démentira encore, malgré le courage qu'il affecte dans ses nouvelles Brochures. Ils le lui ont prédit. On fait l'Épigramme d'un de ses admirateurs, très-connu lui-même par son incrédulité. Elle finit par ces deux vers :

Et je vois mon devot V.
Naziller chez les Capucins.

Se faire Capucin, seroit bien plus fort que de mourir, comme feu M. de *Maupertuis*, dans les bras de deux Capucins. Cependant M. de V. en a beaucoup plaisanté. Tant mieux, c'est la preuve qu'il a cru la conversion sincere. Il a dit que M. de *Maupertuis étoit mort comme un sot* ; il auroit bien mieux aimé dire qu'il étoit mort comme un fourbe. Mais il est tems qu'il pense à sa fin au lieu de plaisanter sur la mort des autres ; au lieu de dire qu'il n'y a point de Ciel. Comment peut-il le savoir ? Quoi, parce que chaque planete est entourée de son athmosphere, il ne peut pas y avoir un espace supérieur à toutes les planetes où l'Être des êtres reçoit les hommages des Justes, dont il récompense la vertu ? Un tel blasphême est revoltant ; & on ne détruiroit pas le Ciel, si notre conscience ne nous disoit que nous avons mérité l'Enfer.





CIRCONCISION.

Les Juifs tenoient-ils cette Cérémonie des Egyptiens ?

M. de V. fidele copiste des Anglois, a suivi l'opinion du Chevalier *Marsham*, au sujet de la Circoncision. Cet Écrivain prétend après *Hérodote* que cette cérémonie avoit été premiérement établie chez les Egyptiens, & que les Israélites la tenoient d'eux ; mais comme l'histoire de *Moyse* doit être préférée à celle des Historiens profanes ; il est indubitable que c'est Dieu qui a établi la Circoncision, *Abraham* est le premier qui la pratiqua après l'ordre exprès qu'il en avoit reçu de Dieu. (Voyez le chap. 17 de la *Génése*) Lorsque *Moyse* reçut la Loi sur la montagne de Sinaï, il eut ordre d'y insérer ce Commandement : *L'Enfant mâle sera circoncis huit jours après sa naissance.* (*Levitique*, chap. 12. ℣. 3.) C'étoit une marque qui distinguoit les enfans d'*Abraham* des autres Peuples qu'ils appelloient *incirconcis* par mépris, & qui n'avoient point part à l'alliance que Dieu fit avec ce Patriarche & sa postérité.

Il est faux d'ailleurs que l'obligation de circoncire fut une Loi chez les Egyptiens. Il n'y avoit qu'un certain nombre de leurs Prêtres & de gens de lettres qui se soumissent à cette pratique. St. *Clement* d'Alexandrie raconte à la vérité que *Pithagore* étant venu en Egypte fut obligé de se faire circoncire pour avoir commerce avec les Prêtres de ce pays-là, & pour entrer dans la connoissance de leurs Mysteres ; mais ce fait paroît fort incertain. *Abraham* qui avoit voyagé & fait quelque séjour en Egypte en étoit sorti sans être circoncis ; il ne tira donc point cette pratique des Egyptiens. Il est beaucoup plus vraisemblable que les Egyptiens ont reçu la circoncision des enfans de *Jacob* & de leurs descendans qui demeurerent long-tems en Egypte. *Artapan* cité par *Eusebe*, assure que ce fut *Moyse* qui la communiqua aux Prêtres d'Egypte & aux Ethiopiens ; mais il y a bien de l'apparence que quelques Egyptiens avoient imité en cela les Israélites avant *Moyse*.

Les Juifs étant sortis de l'Egypte ne firent point cir-

concire leurs enfans pendant tout le tems qu'ils furent dans le désert, parce qu'ils étoient alors séparés des autres peuples & qu'ils n'avoient pas besoin de la circoncision pour être distingués. Mais dès qu'ils furent entrés dans la terre de Chanaan, Dieu ordonna qu'on circoncit tous ceux qui étoient nés dans le Désert; & après que cet ordre eut été exécuté, Dieu dit à Josué: *Hodiè abstuli opprobrium Egypti à vobis.* (J'ai ôté aujourd'hui du milieu de vous l'opprobre d'Egypte.) Voilà encore un passage que M. de V. a défiguré en le tournant à sa maniere; mais en voici le sens naturel: *Vous étiez semblables aux Egyptiens, c'étoit un opprobre dont vous êtes à présent délivrés.* Du tems des Prophêtes *Ezechiel* & *Jérémie*, les Egyptiens étoient mis au rang des incirconcis avec les Babyloniens & les Syriens. C'est une nouvelle preuve que la circoncision n'étoit pas un précepte en Egypte comme dans la Palestine, & que l'incirconcision n'étoit pas une honte. D'ailleurs St. *Ambroise* prétend que les Egyptiens faisoient circoncire leurs femmes; cérémonie que les Juifs auroient imité s'ils avoient pris d'eux la circoncision des hommes.

La Circoncision étoit une Loi rigoureusement observée chez les Juifs. Les Esclaves & les Serviteurs qui étoient parmi eux devoient aussi être circoncis. Tous ceux qui n'étoient point circoncis n'étoient point du peuple de Dieu; les étrangers qui vouloient en être étoient obligés de se faire circoncire.

Mais, dit M. de V., *les Juifs furent esclaves des Egyptiens. Est-il probable qu'un maître adopte les usages de son esclave?* On peut répondre 1°., que l'esclavage des Israélites ne fut que dans les dernieres années de leur séjour en Egypte. Appellés dans ce pays, par *Joseph* le bienfaiteur de la Nation, ils furent traités d'abord avec une considération distinguée, & ce fut vraisemblablement dans le tems qu'ils jouissoient de l'estime & de la reconnoissance du Public, qu'on s'empressa de se conformer à leurs usages.

2°. N'a-t-on pas mille preuves que les petits Peuples ont communiqué leurs coutumes à de grandes Nations? L'ignorance, quelque orgueilleuse qu'elle soit, se soumet presque toujours aux lumieres de ceux qui savent l'éclairer. Si quelques Catholiques Ecossois, chassés de leur patrie pour la Religion, venoient à bout de

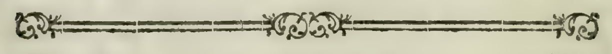
répandre en France la méthode de l'inoculation ; un Historien qui raisonneroit dans le goût de M. de V., pourroit prouver dans la suite que l'Ecosse, loin d'avoir introduit cette pratique en France, l'a reçue elle-même des François. *Est-il probable* (diroit-il en imitant le style du Dictionnaire Philosophique) *qu'un maître qui donne un azile à des Fanatiques fugitifs, reçoive les usages de ces Fanatiques ?*

Cette preuve paroît très-concluante à quelques esprits frivoles, & il ne seroit pas moins vrai que les faits la détruisent. Mais quand même nous accorderions à M. de V. que les Patriarches prirent la circoncision des Egyptiens, il suffit que Dieu ait adopté cette cérémonie & l'ait même ordonnée sous peine de mort, (*Gen.* c. 17 ℣. 14) pour la regarder comme d'institution divine & l'avant-coureur de la Loi cérémonielle donnée par *Moyse*.

Quelques Théologiens ont considéré la circoncision des Juifs, comme un sacrement de l'ancienne Loi, & plusieurs ont prétendu qu'elle remettoit le péché originel. St. *Augustin* enseigne ce sentiment en termes exprès. Cependant on ne voit pas que ce soit la raison de son institution ; ni pourquoi les Juifs, s'ils l'eussent cru nécessaire pour le salut des enfans, l'eussent interrompue pendant tout le tems qu'ils furent dans le désert. Les filles naissant comme les mâles dans le péché, il eut fallu les circoncire comme eux, en supposant que cette cérémonie étoit établie pour l'effacer. Enfin, il n'eut pas été défendu de circoncire les enfans avant le huitieme jour, puisqu'ils pouvoient mourir avant ce tems-là. Autant la Circoncision étoit nécessaire pendant que la Loi cérémonielle subsista, autant devint-elle indifférente & inutile, lorsque cette Loi fut réellement abrogée par la destruction du Temple. Jusques à ce tems-là les Apôtres la tolérerent, au moins à l'égard des Juifs convertis au Christianisme. Mais ils défendirent expressément de charger de ce joug les Prosélites d'entre les Gentils. Saint *Paul* a beaucoup insisté sur son inutilité & ne la fait consister que dans la régénération dont elle étoit le Symbole. Il voulut néanmoins que *Timothée* fut circoncis par condescendance pour les Juifs, parce que la mere de *Timothée* étoit Juive: comme d'un autre côté il ne voulut point que *Tite* le fut, parce qu'il étoit Grec. Il n'y a point là de contradiction, comme le prétend M. de

V. Le St. Apôtre donna ſeulement dans cette occaſion un excellent modele, ſoit de condeſcendance, ſoit de fermeté dans la pratique, ou, dans l'omiſſion des choſes indifférentes, ſelon la diverſité des circonſtances.

On croit généralement que le Baptême a ſuccédé à la Circonciſion, quoique l'Évangile n'en diſe rien. Il y a en effet beaucoup de rapport entre l'une & l'autre cérémonie. I. Le Baptême eſt le premier Sacrement de la Religion Chrétienne, comme la Circonciſion l'étoit de la Religion Judaïque. II. C'eſt par le Baptême que les Chrétiens ſont conſacrés à JESUS-CHRIST, initiés à la Religion Chrétienne, & reconnus publiquement pour membres de l'Egliſe. III. Le Baptême eſt un Symbole de la régénération de notre mort, & de notre réſurrection ſpirituelle en JESUS-CHRIST. Mais il y a auſſi quelques différences. I. On adminiſtre le Baptême aux deux ſexes. II. Il n'y a ni tems, ni jours preſcrits par l'Écriture pour l'adminiſtration du Baptême; autrefois on baptiſoit les adultes après les avoir inſtruits, & quelquefois même le Baptême ſe différoit juſqu'à la mort: uſage qui pourtant eſt poſtérieur aux ſiecles apoſtoliques. III. On n'employoit point l'eau dans la Circonciſion. On lavoit à la vérité ſoigneuſement l'enfant, & celui qui devoit l'offrir ſe purifioit; mais c'étoit pour ſe préparer à la cérémonie & non pas pour la cérémonie même, où le vin étoit employé & non l'eau.



CLARKE.

Cet Auteur eſt-il mort dans l'Arianiſme?

M. *Clarke* eſt encore un des Docteurs que M. de V. donne au Déiſme. Nous convenons que cet Écrivain a été long-tems dans le parti des Ariens, lors même qu'il étoit déja Curé de la Paroiſſe Royale de St. Jacques de Londres. A ce titre il étoit odieux aux vrais proteſtans, & par la même raiſon, grand ami de la Reine *Caroline*, femme qui jouoit l'eſprit fort pour faire croire qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. Une des Dames d'honneur, fatiguée par les inſtances de la Reine, qui la preſſoit de renoncer au Catholiciſme, promit d'embraſſer ſa

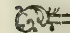
Doctrine si on lui prouvoit que le Verbe n'est pas Dieu. Elle pria M. *Hooke* de lui procurer une conversation entre M. *Clarke* & un Théologien Catholique, où l'on discuteroit la matiere. M. *Hooke* lui amena le Docteur *Hawarden* de la Faculté de Douai, qui commença la conférence par demander à M. *Clarke* s'il croyoit que le Verbe de Dieu pût être anéanti ? S'il le peut, ajouta-t-il, il est au rang des simples créatures ; s'il ne le peut pas, il est donc Dieu consubstantiel à son Pere. M. *Clarke* fut tellement embarrassé & interdit par la question qui alloit droit au fait, qu'il ne pût pas répondre une seule parole. M. *Gibron* Evêque de Londres présent à la conférence, éclata tellement de rire en voyant le grand Docteur des Ariens, réduit au silence dès le premier mot, qu'il se retira pour ne point augmenter sa honte, & alla publier l'aventure par toute la ville. Il y eut d'autres conférences, qui ne firent pas moins de tort à la réputation du Curé de St. *Jacques*. M. *Hawarden* les a fait imprimer en Anglois.

M. *Clarke* étoit de bonne foi dans l'Arianisme, parce qu'il croyoit y voir la vérité. Mais dès qu'il en eut reconnu l'erreur par sa propre défaite, il l'abjura. Il eut même la droiture de chanter publiquement la Palinodie dans les Sermons ou Lectures qu'il fit en chaire, pour concourir au prix des 50 livres sterling, ou environ 50 louis, fondé par M. *Boyle*, en faveur de ceux qui prouveroient le mieux la vérité de la Religion Chrétienne, contre les Athées, les Déistes, les Païens, les Juifs, les Mahométans & autres Incrédules. Digne fondation d'un homme tel que M. *Boyle*, qui produit tous les ans d'excellens ouvrages en Angleterre, & qui mériteroit bien d'avoir des imitateurs en France, pour y animer les Apologistes de la Religion.

M. *Clarke* prêcha donc dans l'Eglise de St. *Jacques* ses fameux sermons de controverse, où il suivit, dit son Éditeur, tout le plan d'*Abbadie*. Ils ont été fondus dans son traité sur la vérité de la Religion Chrétienne. Lisez le chapitre XVIIe. sur la Trinité, & vous verrez comment il y parle de la divinité du Verbe qui s'est incarné. » Le second article de notre foi, dit-il, porte que cet » Être existant par lui-même, la cause suprême & le » Pere de toutes choses, a engendré une personne di- » vine, qui est émanée de lui avant tous les siecles,

» & cela d'une maniere incompréhensible ; que cette » personne est appellée *Logos*, la parole, la sagesse, » ou le Fils de Dieu ; qu'elle est Dieu de Dieu, & » qu'en elle habite toute la plénitude de la divinité, » c'est-à-dire qu'elle posséde tous les attributs dans » toute leur perfection : qu'elle est l'image du Dieu in- » visible, la splendeur de la gloire du Pere, & l'em- » preinte de sa personne ; que cette personne étoit au » commencement avec Dieu ; qu'elle jouissoit avec Dieu » de sa gloire avant que le monde fut fait ; qu'elle sou- » tient toutes choses par sa parole puissante : qu'elle est » enfin, pour tout dire, Dieu sur toutes choses, béni » éternellement par communication de la gloire du » Pere. J'avoue, continue M. *Clarke*, que la raison » toute seule n'est pas capable de nous donner la con- » noissance de ce dogme. Mais elle acquiesce à la dé- » couverte qui en est faite par la révélation, & elle » n'y trouve rien qui soit absurde ou contradictoire. » On ne sauroit assez s'étonner de la hardiesse de cer- » tains Partisans prétendus de la raison qui se récrient » étrangement contre ce dogme & qui s'efforcent &c. »

Après une profession de Foi aussi ample & aussi précise, je soutiens que M. *Clarke* n'a été dans l'Arianisme ou le Déisme que pendant un temps ; & que mieux instruit, il abandonna l'erreur en conséquence de ses Conférences avec M. *Hawerden*. C'est un témoignage autentique qui prouve la force victorieuse de nos raisons, puisque le plus savant des Ariens d'Angleterre y succomba. Eh ! pourquoi ceux de France ne veulent-ils pas les discuter d'aussi bonne foi que lui ? CLERGÉ. Voyez ABBÉ.

CONFESSION.

Examen de cet Article.

C'est encore un Problême, si la Confession, dit M. de V.., *à ne la considérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal.*

Ce Problême n'est pas difficile à résoudre ; & nous n'aurons à citer pour cela que M. de V. lui-même.

» S'il y a quelque chose qui console les hommes sur

» la terre, c'eſt de pouvoir être réconcilié avec le Ciel » & avec ſoi-même » (*Remarques ſur* Olimpie. *Acte II. Scene II.*)

Voici ce qu'il dit encore en parlant des expiations dans les Remarques ſur la Scene I. de l'Acte I. de la même Tragédie.

» Il n'y a peut-être point d'établiſſement plus ſage ; » la plupart des hommes, quand ils ſont tombés dans » de grands crimes, en ont naturellement des remords. » Les Légiſlateurs qui établirent les myſteres & les ex- » piations, voulurent également empêcher les coupa- » ble repentans de ſe livrer au déſeſpoir & de retomber » dans leurs crimes. »

» La Confeſſion eſt une choſe excellente, un frein » aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée ; » on ſe confeſſoit dans la célébration de tous les anciens » myſteres : nous avons imité & ſanctifié cette ſage pra- » tique ; elle eſt très-bonne pour engager les cœurs ul- » cérés de haine à pardonner, & pour faire rendre par » les petits voleurs ce qu'ils peuvent avoir dérobé à leur » prochain. Elle a quelques inconvéniens, &c. &c. » (*Dict. Phil.* T. I. *Catéchiſme du Curé.*)

» On peut regarder la Confeſſion comme le plus grand » frein des crimes ſecrets. Les ſages de l'antiquité » avoient embraſſé l'ombre de cette pratique ſalutaire. » On s'étoit confeſſé dans les expiations chez les Egyp- » tiens & chez les Grecs & dans preſque toutes les cé- » lébrations de leurs myſteres. *Marc-Aurele* en s'aſſo- » ciant aux myſteres de *Cerés Eleuſine* ſe confeſſa à » l'Hiérophante. »

» Cet uſage ſi ſaintement établi chez les Chrétiens, » fut malheureuſement depuis l'occaſion de quelques fu- » neſtes abus ..... Telle eſt la déplorable condition des » hommes, que les remedes les plus divins ont été » tournés en poiſon. (*Hiſtoire générale*, Tome. 1er. page 103. & 104. Édition de 1757.)

Citons ſur les avantages de la Confeſſion des autorités encore plus déciſives que celles de M. de V. : « culti- » ver, dit le P. *Cerutti*, les ſemences de la piété dans » ces ames bien nées où elles fructifient comme d'elles- » mêmes ; empêcher que des paſſions naiſſantes ne les » étouffent dans les autres ; inſpirer l'horreur ou le » repentir du crime ; donner un frein à la ſcélérateſſe, un

» appui à l'innocence ; réparer les déprédations du lar-
» cin ; renouer les nœuds de la charité ; entretenir
» l'amour de la concorde, de la subordination, de la
» justice, de toutes les vertus ; déraciner des cœurs
» l'habitude des desordres, de la désunion, de la re-
» volte, de tous les vices ; être ainsi à la place de Dieu
» & pour le bien des hommes, le juge des conscien-
» ces, le censeur des passions ; voilà ce qui fait de
» l'emploi d'un Confesseur un des emplois les plus pro-
» pres à maintenir les mœurs, & par-là un des plus
» conformes à l'intérêt public. »

» Les Confesseurs nécessaires pour maintenir la Reli-
» gion dans le cœur des sujets, le sont encore plus
» pour la maintenir dans l'ame des Souverains ; parce
» que si la Religion est nécessaire aux sujets pour qu'ils
» obéissent à leurs Souverains comme à leurs peres ;
» elle est encore plus nécessaire aux Souverains pour
» qu'ils gouvernent leurs sujets comme leurs enfants.
» Or quelle fonction plus importante pour l'État que
» celle de juger son juge, d'interposer sans cesse en-
» tre les Peuples & les Rois l'arbitre suprême des uns
» & des autres, de parler le langage de l'Evangile &
» de la vérité à ceux à qui on parle sans cesse le lan-
» gage du siecle & de la flatterie, de donner des con-
» seils, d'exposer des devoirs, de soutenir des vertus
» d'où dépendent & l'exemple & la félicité publique ? »

Les maux qu'a pu produire le zele indiscret de quelques Confesseurs ont été rares & passagers ; & les biens que la confession produit sont constants & journaliers. Il y a certainement beaucoup plus de petits voleurs & de jeunes débauchés, que des assassins & des factieux au nom de la Religion. Si ces meurtriers & ces rébelles ont cru pouvoir assassiner & cabaler en conscience, la Religion réprouve cet abus ; & l'usage de la Confession pour ceux qui font l'aveu de leurs fautes de bonne foi, n'en est ni moins salutaire ni moins utile. M. de V. voudroit-il qu'on se privât de manger & de boire, parce que quelques gourmans sont morts de leurs excès ?

Concluons donc, que si la Confession n'étoit pas établie, il faudroit l'établir ; & que si on doit la respecter en politique, on doit s'y soumettre en Chrétien.

C'est une étrange témérité de dire, comme l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*, que la *Confession ne fut*

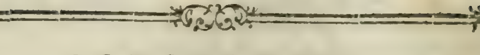
admise dans notre Occident que dans le ſeptieme ſiecle. S'il eut été auſſi habile Canoniſte & auſſi habile Théologien qu'il eſt grand Ecrivain & grand Poëte, (dit l'Auteur des *Erreurs* de V.) il eut trouvé des preuves démonſtratives de la Confeſſion dans les Conciles tenus dans le quatrieme ſiecle.

Le ſecond Canon du Concile de Laodicée tenu en 372. porte, *qu'il faut impoſer une pénitence proportionnée à la qualité du péché, à ceux qui prient, ſe confeſſent, & donnent des preuves d'un véritable amendement.*

Pour impoſer des pénitences, il falloit connoître les péchés, mais on ne pouvoit les connoître que par la déclaration qu'on en faiſoit. Cette déclaration eſt auſſi ancienne que la Religion. St. *Jacques* interprete des volontés de JESUS-CHRIST, ayant dit dans ſon Épître: *Confeſſez, avouez vos fautes les uns aux autres*; les premiers Chrétiens ſe ſoumirent à cette pratique qui eſt la gardienne des mœurs.

Il y eut à la vérité des confeſſions publiques qui ſe faiſoient devant les fideles comme ſur un théatre; mais il y avoit en même-tems la Confeſſion ſecrete ou auriculaire, qui ſe faiſoit ſeul à ſeul à l'Évêque ou à un Prêtre délégué par l'Évêque. M. de V. veut que la Confeſſion ait commencé par les Monaſteres. Mais cette pratique étoit auſſi commune pour les Laïques que pour les Moines, puiſque le Concile de Paris de l'an 829. défend dans le Canon 46. d'*aller ſe confeſſer dans les Monaſteres; les Prêtres, Moines, ne pouvant recevoir les confeſſions que des Moines de leur Communauté.*

1°. La Confeſſion ſe trouve néceſſairement établie par le pouvoir que donna JESUS-CHRIST à ſes Apôtres de lier & de délier, de remettre & de retenir les péchés. (Saint *Matthieu*, chap. 16. ℣. 19. St *Jean*, chap. 20. ℣. 23.) Les Miniſtres ne peuvent exercer ce double pouvoir que d'après l'aveu des coupables; & l'uſage conſtant de l'Egliſe depuis les premiers ſiecles, vaut bien les paradoxes de M. de V... Nous prions ce ſavant Auteur en finiſſant cet article de nous montrer la *Bulle du Pape Grégoire XV. émanée de ſa Sainteté le* 30 *Août* 1622, *par laquelle il ordonne de révéler les confeſſions en certains cas.* Je ſuis perſuadé qu'il ſera fort embarraſſé; & il ne le ſeroit pas moins ſi on lui demandoit de citer d'une maniere nette & préciſe les autorités qu'il allégue vaguement & d'après des Écrivains ſans aveu.



CONSTANTIN.

Portrait fidele de ce Prince.

M. de V. l'apologiste de *Néron*, devoit être naturellement le détracteur de *Constantin*. Il le peint comme un monstre : nous nous garderons bien de le justifier en tout ; mais nous bornant à rapporter les faits d'après M. le *Beau*, Auteur de l'excellente *Histoire du bas Empire*, nous tiendrons en garde nos Lecteurs contre l'esprit de satyre & d'irréligion.

Zosime, ennemi mortel du Christianisme & par cette raison de *Constantin* même, a voulu jetter du ridicule sur la conversion de ce Prince. Il raconte que l'Empereur ayant fait cruellement mourir sa femme *Fausta* & *Crispe* son fils, tourmenté par ses remords, s'adressa d'abord aux Prêtres de ses Dieux, pour obtenir d'eux l'expiation de ses crimes. Ceux-ci lui ayant répondu qu'ils n'en connoissoient point pour des forfaits si atroces, on lui présenta un Egyptien venu d'Espagne, qui se trouva pour lors à Rome, & qui s'étoit insinué auprès des femmes de la Cour. Cet imposteur lui assura que la Religion des Chrétiens avoit des secrets pour laver tous les crimes, quels qu'ils fussent ; que le plus grand scélérat, dès qu'il en faisoit profession, étoit aussi-tôt purifié. L'Empereur, continue *Zosime*, saisit avidement cette doctrine, & ayant renoncé aux Dieux de ses Peres, il devint la dupe du charlatan Egyptien.

Sozomene, plus sensé que *Zosime*, dont il étoit presque contemporain, réfute solidement cette fable & quelques autres mensonges, que les Païens débitoient par un aveugle désespoir. *Fausta* & *Crispe* ne moururent que la vingtieme année du regne de *Constantin*. D'ailleurs les Prêtres Païens se seroient bien gardés d'avouer que leur Religion ne leur fournissoit aucun moyen d'expier les crimes, eux qui enseignoient que plusieurs de leurs anciens Héros, après les plus horribles meurtres, avoient été purifiés par de prétendues expiations.

Quant au meurtre de *Crifpe* & de *Faufta*, *Conftantin* fut malheureufement la dupe des préventions qu'on lui infpira. *Crifpe* accufé par fa belle-mere *Faufta* d'une paffion inceftueufe, qu'il avoit ofé lui déclarer, fut condamné par fon Pere à avoir la tête tranchée dans les premiers mouvemens de la colere & de la jaloufie ; mais fa mort fut bientôt vengée. Le Pere infortuné commença par fe punir lui-même. Accablé des reproches de fa mere *Hélene* & plus encore de ceux de fa confcience, qui l'accufoit fans-ceffe d'une injufte précipitation, il fe livra à une efpece de défefpoir. Toutes les vertus de *Crifpe* irritoient fes remords. Il fembloit avoir renoncé à la vie. Il paffa quarante jours entiers dans les larmes, fans faire ufage du bain, fans prendre de repos. Il ne trouva d'autre confolation que de fignaler fon repentir par une ftatue d'argent qu'il fit dreffer à fon fils. Sa tête étoit d'or ; fur le front étoient gravés ces mots : *Fils injuftement condamné.* Cette ftatue fut dans la fuite tranfportée à Conftantinople où elle fe voyoit dans le lieu appellé *Smyrnium.*

La mort de *Crifpe* chéri de tout l'Empire attira fur *Faufta* l'indignation publique. On ofa bientôt avertir *Conftantin* des défordres de fa perfide Epoufe. Elle fut accufée d'un commerce infâme, qu'il avoit peut-être feul ignoré jufques alors. Ce nouveau crime devint une preuve de la calomnie : auffi malheureux Mari que malheureux Pere, également aveugle dans fa colere contre fa femme & contre fon fils, il ne fe donna pas non plus, cette fois, le temps d'avérer l'accufation, & il courut encore le rifque de l'injuftice & des remords. Il fit étouffer *Faufta* dans une étuve. On voit par ce récit qui eft des plus fideles, que *Conftantin* ne facrifia point fon fils & fa femme à fa cruauté ; mais qu'ils furent la victime d'une crédulité, dont il fe repentit amérement.

Puifque M. de V. a tant appuyé fur les défauts de ce grand Prince, il auroit bien pu en faire remarquer les vertus.

Quand il fe vit maître des pays qui avoient appartenu à fon pere, c'eft-à-dire, des Gaules, de l'Efpagne & de l'Angleterre, il ne fongea qu'à gouverner fes Sujets avec une extrême douceur, & à vaincre les Barbares qui remuoient fur les bords du Rhin & de l'Océan. *Maxi-*

mien-Hercule ayant donné sa fille *Fausta* en mariage à *Constantin*, lui accorda en même-temps le titre d'Auguste. *Constantin* eût pour *Maximien* toutes sortes d'attentions & de bontés, & lui pardonna généreusement une offense qu'il pouvoit punir. Sa libéralité n'est pas moins estimable. Dans tous ses voyages il s'informoit des miseres générales & particulieres, afin de procurer du soulagement à tous ceux qui souffroient. Ayant été témoin d'une calamité qui affligeoit plusieurs Provinces des Gaules, il ne se contenta pas de les sécourir. Il mêla ses larmes à celles des misérables. De pareils traits de la part d'un grand Prince doivent attendrir tous les cœurs bienfaisans.

Après les victoires signalées qu'il remporta sur *Maxence* & sur *Licinius*, il montra une douceur & une modération qui lui gagnerent le cœur de ceux-même qui avoient été ses ennemis. Il donna une loi en faveur de tous ceux qui avoient été faits esclaves par la tyrannie de *Maxence*, & leur rendit la liberté. Il en fit une autre, par laquelle il s'engageoit à nourrir les enfans des pauvres, défendant de les vendre, comme il n'étoit que trop ordinaire. Il en fit plusieurs autres, qui prouvent qu'il se regardoit comme le pere de tous ses sujets & sur-tout des plus foibles. Il travailla de tout son pouvoir à réformer les déréglemens de l'Empire & à y établir les bonnes mœurs, l'humanité, la paix & l'union.

Il se distingua sur-tout par son zele pour le Christianisme. Il avoit plus de joie d'apprendre la conversion d'un homme que la conquête d'une Province. il ne recommandoit rien tant à ses enfans que de servir Dieu, d'aimer l'Eglise, & de préférer la piété à la Couronne. Il ne mettoit auprès d'eux que des personnes capables de les porter à la vertu par leurs discours & par leurs exemples. Loin de rougir d'aucun exercice de la Religion, il se faisoit une gloire de pratiquer publiquement les plus humilians. Il avoit la patience d'écouter debout les plus longs & les plus ennuyeux discours, qu'il plaisoit à *Eusebe* de lui faire; & il lui en faisoit souvent.

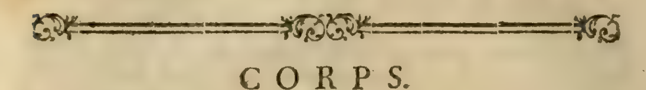
Des Diacres & des Ministres inférieurs d'une piété connue, étoient chargés de faire garder l'ordre & la discipline dans le Palais. *Constantin* interdit non-seulement

tirent l'exercice de l'Idolâtrie, mais même les spectacles & tout ce qui pouvoit déplaire à Dieu & corrompre les mœurs. Il fut chaste, pieux, laborieux & infatigable, grand Capitaine, heureux dans la guerre, & méritant ces succès par une valeur brillante & par les lumieres de son génie; protégeant les Arts & les encourageant par ses bienfaits. Si on le compare avec *Auguste*, on trouvera qu'il ruina l'Idolâtrie avec les mêmes précautions & la même adresse, que l'autre employa à détruire la liberté.

Les Auteurs Païens lui ont voulu trop de mal pour en dire du bien, & nos Philosophes haïssent trop notre Religion, pour rendre justice au premier Prince qui la fit triompher. *Victor* prétend que dans les dix premieres années ce fut un Héros; dans les douze suivantes un ravisseur; & un dissipateur dans les dix dernieres. Il est aisé de sentir que dans ces deux reproches de *Victor*, l'un porte sur les richesses que *Constantin* enleva à l'Idolâtrie, & l'autre sur celles dont il combla l'Église. C'est ainsi qu'on pourroit détruire la plupart des reproches qu'on lui a faits, si d'autres Ecrivains, plus éloquens que nous, ne s'étoient déja chargés de ce travail.

Avant que de finir cet article, nous dirons un mot sur l'origine d'*Hélene*, mere de *Constantin*. M. de V. prétend, qu'elle n'étoit que *concubine*, & qu'il *n'y eut jamais de Mariage avéré entr'elle & Constance Chlore*. Il est vrai que quelques Auteurs anciens l'ont dit avant lui; mais des Ecrivains encore plus sûrs en matiere d'histoire, lui donnent le titre de femme légitime & leur témoignage est confirmé par plusieurs raisons. Les Panégyristes de ce temps-là, malgré le caractere de flatterie, attaché dans tous les siecles aux Orateurs de ce genre, auroient-ils osé louer en face *Constantin* d'avoir imité la chasteté de son Pere, en s'éloignant dès sa premiere jeunesse des amusemens de l'amour, pour contracter un engagement sérieux & légitime; si la naissance même du Prince, devant qui ils parloient, eut démenti cet éloge? Une contre-vérité si grossiere n'eut-elle pas eu toute l'apparence d'une satyre? *Dioclétien* auroit-il traité *Constantin*, comme le sujet le plus distingué de sa Cour? Seroit-ce le premier qu'il auroit proposé, quand il fut question de

nommer des *Césars* ? Et *Galere* qui cherchoit à écarter ce jeune Prince, auroit-il alors manqué de faire valoir le défaut de sa naissance ? Ce qu'il ne fit pourtant pas, comme nous le voyons par le récit de *Lactance*. De plus, tous les Auteurs qui parlent de la séparation de *Constance* & d'*Hélene*, quand il fut obligé d'épouser *Théodore*, disent qu'il la répudia : elle étoit donc son Epouse. Telles sont les réflexions de M. le *Beau* auxquelles le Lecteur sensé souscrira avec plaisir. Voyez l'article CROIX.



CORPS.

Il n'est point le principe de nos pensées.

SI l'organisation de nos Corps étoit le principe de nos pensées, dès que les organes seroient détruits, l'ame périroit. Ainsi les plantes divisées, brulées, n'ont plus d'ame végétative ; ainsi les hommes réduits en poussiere ne penseroient plus. Mais si les pensées ont un principe indépendant du corps, il suit que la division, le changement du corps n'altére pas l'existence de ce principe ; & qu'à la reserve des opérations dont l'union de ces deux êtres est l'occasion, rien ne périt. Or les idées du corps & de l'ame, non-seulement sont distinctes, mais elles s'excluent mutuellement. Le corps est étendu, il a une surface, une profondeur ; l'ame n'a point de parties, elle est une. Penser, réfléchir, aimer, affirmer, nier, sont des opérations qui participent à la simplicité de Dieu même. Réunissez des corps, vous en faites un tout plus grand. Réunissez des millions de pensées, tout y est simple. Le Corps est borné ; il n'existe, il n'agit que là où il est : il ne parcourt les espaces que successivement. L'ame a une sorte d'immensité ; dans l'instant elle vole au-delà des siecles & du firmament ; elle perce dans le sein de Dieu même. Quoique étroitement unie à une portion de matiere, rien ne borne son opération ; elle embrasse tout à la fois une multitude d'objets.

Le Corps ne peut avoir aucune des propriétés de

l'ame. Penser, réfléchir, juger, aimer, haïr; ce sont-là des sentimens dont la matiere n'est point susceptible. L'ame ne peut avoir aucune des propriétés du Corps. Un desir, un acte d'amour ou de haine est-il étendu, divisible, figuré ou coloré? Donc le principe de cet acte ne l'est pas; donc les natures de ces deux êtres sont essentiellement différentes.

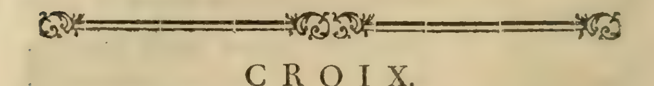
Le corps est divisible; partagez-le en cent parties, il forme cent corps qui subsistent seuls, sans rapport avec le tout dont ils ont été séparés. Si l'ame étoit corporelle, en séparant les parties pensantes, chaque partie seroit une ame. Mais elle est indivisible; source intarissable de pensées & de desirs, qu'elle forme à l'infini, le principe est toujours unique; on ne peut pas plus la diviser, que Dieu même, la source de toute intelligence.

Le Corps est pénétrable; chaque partie n'occupe qu'une place & ne peut ni la quitter sans mouvement, ni la céder sans en occuper une autre. L'étendue, la nature de son existence, tout est fixé. L'ame se replie & sur elle-même & sur d'autres objets; en existant, elle connoit sa propre existence; elle forme ses pensées, les examine, les juge. Elle n'est pas moins féconde, moins active sur les êtres étrangers; elle les pénétre; ils ne composent point son être, & cependant ils servent à l'exercice de ses facultés.

Le Corps n'a du rapport qu'avec les corps; la moindre particule d'air ou d'eau, entre dans l'harmonie de l'Univers extérieur; mais tous les astres ensemble n'ont rien de commun avec la plus simple des vérités; c'est un monde à part. L'ame n'a aucun rapport direct avec l'Univers sensible: elle y tient par les organes du corps; mais les sensations mêmes, dont ils sont l'occasion dans elle, sont spirituelles. Elles n'entrent dans le plan du monde visible que pour le connoître, l'admirer & en jouir: rapport infiniment plus noble que celui des Corps. Par sa nature elle n'est liée qu'au monde intellectuel, c'est-à-dire, aux sciences & aux vérités. La différence infinie de ces destinations annonce la différence des natures.

Le corps est susceptible de changement, d'altération. Est-il uni ou décomposé, aride ou végétatif? Autres propriétés, autre figure. L'ame en changeant

elle-même avec liberté ses opérations, est en quelque maniere immuable comme la vérité qu'elle a pour objet : elle doit être de même nature. En effet, si elle étoit matiere, en changeant les combinaisons matérielles, on pourroit changer les vérités géométriques. Le même atome, autrement configuré seroit tout à la fois jugement affirmatif & négatif : il n'y auroit plus de vérité éternelle & indépendante. Allons plus loin ; Dieu lui-même pourroit être matiere. Qu'une pensée soit matérielle, & que la source des pensées soit matérielle, c'est tout un. Ainsi donc l'immutabilité des vérités prouve la spiritualité des êtres qui ont la vérité pour principe & pour objet de leurs opérations.



CROIX.

Apparition de la Croix à Constantin.

CEux qui combattent ce miracle avec M. de V. s'appuyent sur l'incertitude du lieu où il s'est passé ; sur la narration de *Lactance* & de *Sozomene*, qui ne parlent de cette apparition de la Croix que comme d'un songe de *Constantin* ; sur le silence des Panégyristes de l'Empereur, de *Porphyrius Optatianus*, Poëte contemporain de *Constantin*, d'*Eusebe* même qui n'en dit rien dans son Histoire Ecclésiastique, & de St. *Grégoire de Nazianze*, qui racontant un miracle pareil arrivé du tems de *Julien*, ne dit pas un mot de celui-ci, qu'il auroit dû naturellement citer, s'il y eut donné quelque croyance. Le serment même que fit *Constantin* à *Eusebe* pour constater ce fait, leur rend la chose plus suspecte. Qu'étoit-il besoin de jurer pour prouver un fait dont il devoit y avoir tant de témoins ?

Les bons critiques répondent qu'il y a dans l'Histoire une infinité de faits dont la vérité n'est pas moins constatée, quoiqu'on ne sache ni le lieu ni quelquefois le tems-même où ils sont arrivés. *Lactance* n'écrivant pas une Histoire, ne détruit rien par son silence. Il ne parle que de l'ordre que *Constantin* reçut en songe

la veille du combat contre *Maxence*, de faire graver ſur les boucliers de ſon armée le monogramme de Christ. Cet Auteur n'ayant pour objet que la mort des perſécuteurs, omet tout ce qui étoit arrivé depuis le commencement de la guerre juſqu'à la mort du Tyran.

Le récit de *Sozomene* qui vivoit au cinquieme ſiecle & qui a été copié par beaucoup d'autres, prouve ſeulement que ce miracle étoit contredit dès-lors. Son témoignage ne doit d'ailleurs être compté pour rien; puiſqu'après avoir raconté la choſe comme un ſonge, il rapporte enſuite le récit d'*Euſebe* avec ſa preuve, c'eſt-à-dire avec le ſerment de *Conſtantin*, ſans donner aucune marque de défiance.

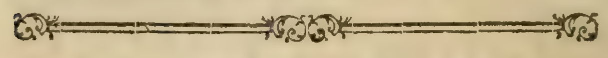
Les Panégyriſtes de *Conſtantin* étant Idolâtres n'avoient garde de relever cette apparition de la Croix, qui faiſoit horreur aux Païens comme le ſigne le plus malheureux. On trouve cependant dans leurs diſcours même de quoi appuyer la vérité de ce fait. C'eſt-là ſans doute ce mauvais préſage, dont ils parlent, qui effraya les Aruſpices & les Soldats. C'eſt ce même phénomene qui, déguiſé ſous des idées plus favorables & plus aſſorties à la ſuperſtition païenne, donna, comme ils le diſent, occaſion au bruit qui courut par toute la Gaule, qu'on avoit vu en l'air des armées éclatantes de lumiere, & qu'on avoit entendu ces mots: *Nous allons au ſecours de Conſtantin.*

Quant au ſilence d'*Optatianus*, d'*Euſebe* dans ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique, & de St. *Grégoire*; le premier étoit Païen ſelon toute apparence, & d'ailleurs ſes accroſtiches bizarres ne méritent aucune conſidération. *Euſebe* dans ſon Hiſtoire, n'a fait que parcourir ſuccintement toute cette guerre; il en a réſervé le détail pour la vie de *Conſtantin*.

St. *Grégoire*, dans l'endroit dont il s'agit, ne parlant que des prodiges qui empêcherent les Juifs de rebâtir le Temple de Jéruſalem, n'avoit pas beſoin de s'écarter de ſon ſujet pour citer des exemples ſemblables. Jamais a-t-on douté d'un fait hiſtorique, parce qu'il n'eſt pas rappellé par les Auteurs, toutes les fois qu'ils racontent d'autres faits qui y ſont conformes?

Pour ce qui eſt du ſerment de *Conſtantin*, il eſt étrange, diſent-ils, que ce qu'on regarde comme une preuve de vérité dans la bouche du commun des hom-

mes, ſoit converti en preuve de menſonge dans celle d'un ſi grand Prince. Eſt-il donc étonnant que l'Empereur, s'entretenant en particulier avec *Euſebe* d'un fait auſſi extraordinaire, que celui-ci n'avoit pas vû, quoique tant d'autres en euſſent été témoins, il ait voulu déterminer ſa croyance par un ſerment? Après tout, ou les adverſaires accuſent *Conſtantin* d'un parjure; ce qui eſt un attentat à la mémoire d'un ſi grand Prince; ou ils imputent à *Euſebe* d'avoir outragé la Majeſté Impériale par une impoſture criminelle, qui démentie par les ſeuls témoins oculaires, lui auroit attiré l'indignation de tout l'Empire & la juſte colere des fils de *Conſtantin*, ſous les yeux deſquels il écrivoit. Sur ces raiſons & d'autres ſemblables, ceux qui défendent la réalité de ce miracle, s'en tiennent à l'autorité d'*Euſebe*, dont la fidélité dans le récit des faits, du moins de ceux qui n'intéreſſent point l'Arianiſme, n'a jamais été conteſtée.



DANIEL.

Sa Prophétie ſur le Meſſie.

CE Prophête ſi révéré des Rois de Babylone, vit à diverſes fois, & ſous des figures différentes, quatre Monarchies ſous leſquelles devoient vivre les Juifs. Occupé de la ſervitude de ſon Peuple à Babylone, & des 70 ans qu'elle devoit durer, ſuivant la Prophétie de *Jérémie*, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ſes freres, il voit un autre nombre d'années & un autre délivrance bien plus importante.

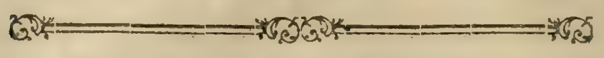
» Lorſque j'étois en priere, dit-il, l'Ange *Gabriel* » me parla ainſi: *Daniel*, je ſuis venu pour vous inſ» truire; ſoyez attentif à ce que je vais vous décou» vrir. Le temps des 70 ſemaines eſt fixé par rapport » à votre Peuple & à votre Ville ſainte, afin qu'alors » la prévarication ceſſe & que le péché prenne fin, » que l'iniquité ſoit expiée & que la juſtice éternelle » lui ſuccéde, que la révélation & la Prophétie ſoient » accomplies & que le Saint des Saints ſoit oint. Sa» chez donc & comprenez-le bien, que depuis l'or-

» dre qui sera donné de rebâtir Jérusalem jusqu'au
» tems où paroîtra le Roi ou le Christ, Chef, il y
» aura sept semaines & soixante-deux semaines.

» Les Places & les Murs de Jérusalem seront donc
» rebâtis, quoique dans des tems difficiles ; & après
» soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort,
» & personne ne sera pour lui ; & le Peuple qui aura
» pour Chef le Prince qui doit venir, détruira la
» Ville & le Sanctuaire ; la guerre ne finira que par
» une entiere désolation. L'on verra dans le Temple
» & autour de la Ville les abominations de la déso-
» lation ; & jusqu'à l'entiere ruine qui a été resolue,
» on ajoutera désolation à désolation. » Voilà la Prophétie. (*Daniel*, c. 9.)

Or, il est évident, 1°. que *Daniel* parle ici du Messie ; qu'il le désigne par son nom & par ses titres personnels. Lui seul est le Roi, le Christ, le Saint des Saints, la justice éternelle, la fin des Prophéties ; lui seul peut mettre fin à l'iniquité, expier le péché, abolir les sacrifices pour être l'Auteur d'une nouvelle alliance ; lui seul peut être mis à mort pour le salut des hommes. Voilà les traits caractéristiques du Messie ; 2°. Il est aussi évident que les semaines dont il s'agit ici sont des semaines d'années qui font 490 ans ; car des semaines de jours ou de mois, ne suffisent pas pour l'accomplissement des événemens prédits. Ainsi sans s'arrêter aux difficultés des Chronologies il est certain que le Messie doit venir au bout de 490 ans, dont le commencement est attaché à un Édit qui ordonnera de rebâtir la Ville de Jérusalem, avant la ruine de cette Ville, avant l'abolition des sacrifices, avant l'entiere désolation de ce Peuple. Or, il y a 17 siecles que les 480 années sont écoulées, que Jérusalem & le Temple ont été renversés par *Tite*, que les Sacrifices ont cessé, & que les Juifs sont dans une entiere désolation. Il y a donc plus de 1700 ans que le Messie est venu. Mais si tous les traits du portrait qu'en fait *Daniel* conviennent à JESUS-CHRIST, & à lui seul, comme on n'en peut pas douter ; s'il a paru dans le tems marqué ; si depuis sa venue les Juifs restent dispersés sans Autels, sans Villes, &c. n'est-il pas certain que JESUS-CHRIST est le Messie ? Voyez le développement de la Prophétie de *Daniel* dans l'ex-

cellent ouvrage de M. l'Évêque du Pui sur les Prophéties. Les bornes de ce *Dictionnaire* ne permettent pas de traiter au long des questions, dont la discussion pourroit être la matiere d'un gros volume.



DÉISTES.

Foibles fondemens de leur probité ; leur mauvaise foi ; leur inconséquence.

I.

LA plupart des Incrédules me sont suspects du côté des mœurs & de la probité ; & s'ils vouloient parler sincérement, ils avoueroient qu'ils se défient tous les uns des autres à cet egard. Mais il n'y en a point qui me le soient plus que ces Déistes inconséquens, qui nient les peines & les récompenses futures ; qui croient que Dieu n'exige d'eux que le stérile aveu de son existence, & même qu'il ne l'exige pas, parce qu'il n'exige rien. S'il est des Athées de systême, leur systême est mieux lié. En effet, quand on reconnoît un Dieu Auteur du monde, s'arrêter-là, & ne pas reconnoître en même-tems un Dieu vengeur des crimes & remunérateur des vertus, ce ne peut être l'effet que de cette espece d'aveuglement qui a sa source dans le cœur. Ou Dieu est juste, ou il n'y a point de Dieu ; ou Dieu n'est pas juste, ou il y a une providence. Mais si après cette vie l'homme de bien infortuné n'a rien à espérer, & le coupable heureux rien à craindre, la providence n'est plus qu'une chimere ; & cet attribut de la divinité, par lequel principalement elle existe pour nous, reste sans défense contre les objections de l'Athée. Un Dieu juste, une providence, une autre vie, toutes ces vérités tiennent l'une à l'autre par un enchaînement nécessaire ; & ne les pas admettre également, c'est rompre le fil des conséquences, c'est renverser toutes les loix du raisonnement.

Funeste, mais ordinaire effet des passions ! Il n'y a point d'évidence qu'elles n'obscurcissent. Le cœur laisse croire à l'esprit ce qui ne le menace en quelque

ſorte que de loin. Il le laiſſe décider les queſtions, tant qu'elles demeurent dans une certaine généralité qui ne l'intéreſſe point, & qu'elles n'ont pas encore été amenées à ce point précis où il y va de tout pour lui, ſi la déciſion ne lui eſt pas favorable. De ce nombre eſt la queſtion de l'exiſtence de Dieu, tant qu'elle n'eſt qu'une pure queſtion de Phyſique ou de Métaphyſique. La déciſion vague qu'il y a un Dieu, n'emporte pas encore le ſacrifice du cœur; il ne s'y oppoſe point. Mais veut-on faire un pas plus avant, & examiner les rapports de cette vérité, juſqu'alors indifférente, avec la morale? S'agit-il de ſavoir s'il y a une autre regle de nos actions que le plaiſir? Demande-t-on ſi ce ſentiment que nous avons tous du juſte & de l'injuſte, eſt une loi du Créateur, ou un préjugé de l'éducation? Si nous ſommes libres, & ſi notre deſtinée dépend du bon & du mauvais uſage de notre liberté? Alors s'éteignent ſouvent les lumieres de l'eſprit le plus éclairé; alors s'élevent d'un cœur corrompu des vapeurs qui dérobent la vue du vrai à l'eſprit le plus perçant. Cet homme dont on admire le grand ſens & la pénétration dans les affaires, dans les ſciences humaines, & qui en raiſonnant en Philoſophe, fait mettre dans un ſi beau jour les preuves de l'exiſtence d'un Être ſuprême, ſans lequel on ne peut expliquer l'origine, la conſervation & le bel ordre du monde; ce rare génie, dis-je, n'eſt plus en matiere de Religion qu'un faux bel eſprit, un vain diſcoureur, un raiſonneur pitoyable. Pour échapper à des vérités gênantes, tantôt il admet les principes les plus abſurdes, & en tire les plus ridicules conſéquences; tantôt il nie les conſéquences les plus ſimples & les plus évidentes des principes qu'il eſt forcé d'admettre. Il dévore les contradictions les plus étranges. Il prend pour des démonſtrations les paralogiſmes les plus groſſiers. Vous qui l'entendez pour la premiere fois cet homme d'une ſi grande réputation, qui frémiſſez, qui gémiſſez tout enſemble de ſes diſcours également impies & extravagans, vous êtes bien éloignés de lui trouver de l'eſprit, & vous demandez avec ſurpriſe comment il peut paſſer pour en avoir. Votre étonnement eſt juſte; mais un mot va le faire ceſſer, ſi vous connoiſſez bien le cœur humain & le pouvoir des

passions. Ce grand esprit est un homme superbe & voluptueux.

II.

Un homme fort connu par son incrédulité, d'ailleurs d'un caractere assez doux, disputoit un jour sur la Religion avec aigreur & emportement, mais il n'en étoit venu là que sur la fin de la dispute, & il avoit parlé d'abord d'une maniere assez modérée : *Monsieur*, lui dit son antagoniste en le quittant, *vous m'avez effrayé au commencement de notre conversation. Au sang froid dont vous parliez, je vous croyois convaincu ; mais le ton que vous avez pris ensuite, m'a rassuré. Peut-être voudriez-vous ne point croire ; c'est une disposition bien fâcheuse ; mais enfin vous croyez encore, du moins vous n'êtes pas allé plus loin que le doute. Courage, Monsieur, votre état n'est point désespéré. Vous avez senti la force de mes preuves & la foiblesse de vos difficultés ; votre colere me l'a dit.*

III.

Il est peu d'Incrédules bien affermis dans leur incrédulité ; la plupart avoueroient, s'ils étoient sinceres, qu'ils n'en sont encore qu'à douter. La plupart de ceux qui doutent de la Religion, avoueroient encore qu'ils souhaitent qu'elle soit fausse. Ils peuvent donc dire : je suis Incrédule, mais j'ai l'intérêt de l'être ; je souhaite de l'être de plus en plus ; j'aime à trouver des raisons qui me confirment dans mon Incrédulité ; celles qui la combattent, me font une secrete peine, à proportion qu'elles me paroissent plus fortes : j'évite d'y penser le plus qu'il m'est possible, & en matiere de Religion je m'occupe plus volontiers des objections que des preuves ; je cours après les Livres Impies. N'est-ce donc point mon intérêt qui me rend Incrédule ? Je devrois craindre que mon cœur ne me fit illusion, quand même la Religion me paroîtroit évidemment fausse. Mais je suis bien éloigné de cette évidence ; la Religion ne me paroît ni évidemment fausse, ni évidemment vraie. Or je sai que dans les occasions où il n'y a évidence de part ni d'autre, le cœur décide ordinairement. Il est donc probable que je ne suis Incrédule que par le cœur, c'est-à-dire, que je joins à des dispositions très-criminelles l'imprudence la plus grossiere.

Raiſonnement ſimple, mais fort; capable de ſe faire ſentir aux hommes de l'eſprit le plus borné, & d'effrayer le plus intrépide.

IV.

Les preuves de la Religion ſont tout enſemble & aſſez fortes pour obliger les plus habiles à ſoumettre leur raiſon, & aſſez claires pour diſpenſer les plus ſimples de raiſonner; c'eſt le cœur qui les affoiblit & qui les obſcurcit. L'Impie dit qu'il n'y a point de Dieu, mais il ne le dit que dans ſon cœur. Il ne le croit pas, il le deſire; & ſa raiſon lui reproche ſans ceſſe l'impoſſibilité de ſes deſirs.

V.

Les Dieux des Païens étoient puiſſans & corrompus; c'eſt qu'ils étoient en partie ce que l'homme eſt, en partie ce qu'il voudroit être.

L'homme fait à l'image de Dieu, ayant ceſſé de lui reſſembler, fit des Dieux à l'image & à la reſſemblance de l'homme.

VI.

La raiſon eſt à l'égard de la foi, ce que ſont les ſens à l'égard de la raiſon; & le Chrétien ne doit pas avoir plus de peine à ſoumettre ſa raiſon à ſa foi, que le Philoſophe à préférer ſa raiſon à ſes ſens.

VII.

Y a-t-il quelque choſe de plus abſurde que les Myſteres de la Religion, dit un Incrédule? Oui, peut-on lui répondre, & ce ſont vos objections contre la Religion, fondées ſur la prétendue abſurdité de ſes Myſteres; car la plus abſurde de toutes les manieres de raiſonner, celle qui marque le plus de mauvaiſe foi, ou de faux dans l'eſprit, c'eſt de raiſonner hors de la queſtion. Quels que ſoient en eux-mêmes les raiſonnemens de la plupart des Incrédules, ils ne touchent pas l'état de la queſtion. Je veux qu'ils ſoient ſans réplique à certains égards; ils n'en ſont pas moins ſans force contre la Religion, qui convient qu'elle propoſe à croire des choſes incompréhenſibles, mais qui offre d'en prouver la vérité par des preuves de

fait, qu'elle consent qu'on examine à la rigueur. Quelques objections qu'on puisse faire contre les Mysteres de la Religion, il faut les croire, disent les défenseurs, si Jesus-Christ & ses Apôtres qui les ont annoncés, ont fait les miracles racontés dans le nouveau Testament. Or Jesus-Christ & ses Apôtres ont fait ces miracles. Donc, &c. Que répond à cela l'Incrédule? Attaque-t-il la premiere ou la seconde partie de cet argument? Non sans doute, la premiere est évidente par les seules lumieres naturelles; la seconde est certaine de toute la certitude que comporte l'Histoire; & d'ailleurs cette discussion demanderoit des connoissances qui lui manquent ordinairement. Que fait-il donc? Il fait des objections contre les Mysteres.

J'ai vu quelquefois des libertins beaux esprits, aux prises sur la Religion avec de savans Théologiens; & si un mouvement de compassion ne m'avoit arrêté, j'aurois été tenté de rire. Il me sembloit entendre une femme nier les antipodes à un Géographe.

VIII.

Il est impossible d'accorder la Religon avec les passions, elle les condamne trop clairement. On peut bien se faire illusion sur certains points plus difficiles & plus obscurs, mais on ne sauroit s'aveugler entiérement sur ses devoirs essentiels; & d'ailleurs il seroit trop long d'examiner en détail sur-tout ce que la passion suggére, s'il est permis ou défendu. Il y a une méthode plus abrégée; c'est l'Athéisme ou cette espece de Déisme dont je viens de parler, qui ne connoît point d'autre vie; ce point entraîne tous les autres. On prononce donc hardiment qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu ne se mêle point de nos actions; & par ce seul mot toutes les questions sont terminées, ou plutôt prévenues. Tous les doutes sont levés, tout est ouvert à la passion. Mais comme il n'est pas moins difficile de croire fermement qu'il n'y a point de Dieu, ou même que la Religion est fausse, que de se persuader qu'elle ne condamne pas nos déréglemens, il n'y a de paix constante ni pour l'Impie qui nie la vérité de la Religion ni pour le mauvais Chrétien qui en viole les loix.

IX.

La Religion enseigne des vérités spéculatives, & des vérités pratiques; celles-ci font douter des autres. Ce qu'il y a de contraire aux passions dans la morale du Christianisme, fait faire attention à ce qui paroît de contraire à la raison dans ses Mysteres.

La vraie cause de l'incrédulité, c'est la sévérité de la morale Chrétienne; l'obscurité des Mysteres n'en est que le prétexte. On croiroit sans peine, & même sans réflexion, s'il suffisoit de croire pour être sauvé.

C'est une foiblesse d'esprit de croire sur des preuves foibles, c'en est une aussi de ne pas croire sur des preuves démonstratives; or telles sont les preuves de la Religion: donc les esprits forts sont des esprits foibles.

Il me semble même qu'il y a quelque chose de plus humiliant à ne pas appercevoir l'évidence où elle est, qu'à la voir où elle n'est pas; & que celui qui ne se rend pas à la raison, quand on la lui montre clairement, est plus méprisable que celui qui embrasse une opinion fausse sur de foibles raisons.

On disoit de deux hommes, qu'on pouvoit quelquefois tromper l'un, mais qu'on ne pouvoit jamais détromper l'autre. J'aimerois mieux être le premier que le second.

Il y a de la foiblesse à croire tout; il y a de l'emportement & de la brutalité à nier tout.

Celui qui croiroit tout seroit un imbécille; celui qui douteroit de tout seroit un fou.

On dit, croire aveuglement. On pourroit dire aussi, nier aveuglement; & l'exp ression trouveroit son application.

X.

Les erreurs les plus ridicules sont celles qui sont opposées à des vérités généralement reçues. Les erreurs communes, quelque destituées de preuves qu'elles puissent être, ont au moins pour elles l'autorité du grand nombre.

Ou les Incrédules ont étudié les preuves de la Religion, ou ils ne les ont pas étudiées. Dans le premier cas, ils sont bien stupides ou bien corrompus, de n'en avoir pas senti la force. Dans le second ils sont bien fous d'avoir pris leur parti sans connoissance de

caufe, fur une matiere où l'erreur a de fi terribles conféquences.

XI.

Il y a des Incrédules beaux efprits, c'eft le grand nombre. Il y en a de favans. Je conviens même qu'il s'en trouve qui ont des principes d'honneur & de probité, des vertus de tempérament ; mais qu'il y en ait beaucoup qui joignent à la pureté du cœur & des mœurs, un efprit folide & un grand favoir, voilà ce que j'ai bien de la peine à croire.

XII.

Il y a des occafions (elles font très-rares à la vérité, mais enfin il y en a) il y a, dis-je, des occafions où l'Incrédule né avec les penchans les plus vertueux agira contre fes penchans, s'il veut agir conféquemment à fes principes. Donc les vertus de tempérament ne fuffifent pas fans les motifs de la Religion pour être conftamment & invariablement vertueux.

XIII.

Il n'y a rien de plus infenfé que les difcours contre la Religion. Ceux qui la pratiquent, ont intérêt qu'elle foit vraie ; ceux qui ne la pratiquent pas, ont intérêt qu'elle foit fauffe ; tous ont intérêt qu'elle foit crue.

L'Athéifme même a fes fanatiques, témoin *Vanini*, car la vraie idée du Fanatifme, c'eft un zele furieux pour des opinions folles. Si les fanatiques en général font les plus odieux & les plus méprifables de tous les hommes, que penfer des fanatiques Athées. ? (extrait du T. II des Effais de M. *Trublet*.

DES-BARREAUX. (*a*)

Aveu remarquable de Bayle au fujet des Efprits forts.

CE fameux Incrédule fe convertit fur la fin de fes jours, & nous citerons à cette occafion un paffage de

(*a*) Il étoit Confeiller au Parlement de Paris, & mourut chrétiennement en 1674. On connoît fon admirable Sonnet : *Grand Dieu, tes jugemens*, &c.

Bayle, dans lequel on trouvera un aveu remarquable ſur les eſprits forts.

[Il me paroît aſſez poſſible, dit-il à l'article *Des-Barreaux*, (Remarque F.) que ceux qui n'ont rien déterminé poſitivement, ni ſur l'exiſtence, ni ſur la non exiſtence de Dieu, lui faſſent des vœux & des prieres à la vue d'un grand péril. Or c'eſt l'état de preſque tous les Incrédules. Ils doutent s'il y a un Dieu; ils ne connoiſſent pas clairement qu'il n'exiſte point. M. l'Évêque de Tournai commence par cette penſée ſes *Réflexions ſur la Religion*. Il eſt naturel que de telles gens aux approches de la mort prennent le parti le plus sûr, & que *ad majorem cautelam*, ils ſe recommandent à la grace & à la miſéricorde divine. Ils eſpérent quelque choſe de leurs prieres, en cas qu'il y aît un Être qui les entende, & qui les puiſſe exaucer, & ils n'ont rien à craindre en cas qu'il n'y aît pas un tel Être. Mais ſi quelqu'un étoit parvenu à un tel degré de mécréance, qu'il ſe fut fermement perſuadé le pur Athéiſme, & qu'il demeurât dans cette perſuaſion pendant qu'il ſeroit malade dangereuſement, je ne conçois pas qu'il ſoit poſſible qu'il invoquât Dieu au fond de ſon cœur. N'allons donc pas nous imaginer que *Des-Barreaux* tombât dans l'extravagance qu'on lui a imputée, d'invoquer Dieu, ſans croire qu'il y eut un Dieu. Diſons plutôt, que ſa coutume de l'invoquer dans ſes maladies, eſt une marque, ou qu'au temps de ſa ſanté il ne doutoit point de l'exiſtence de Dieu; (c'eſt ce qu'on aſſure dans le Mémoire qui m'a été communiqué,) ou que tout au plus il mettoit cela en problême, mais en problême dont il embraſſoit l'affirmative, quand il craignoit de mourir. L'inclination à la volupté lui faiſoit reprendre ſon premier train, ſon premier langage, lorſque ſa ſanté étoit revenue. Cela ne prouve point qu'en effet il fut Athée : cela prouve ſeulement, ou qu'il rejettoit preſque tous les dogmes particuliers des Religions poſitives, ou que, par un principe d'orgueil, il craignoit qu'on ne le raillât d'être déchu de la qualité d'eſprit fort, s'il ne continuoit pas à parler en libertin. Il eſt aſſez apparent que ceux qui affectent dans les Compagnies, de combattre les vérités les plus communes de la Religion, en diſent plus qu'ils n'en

pensent : la vanité a plus de part à leurs disputes que la conscience. Ils s'imaginent que la singularité & la hardiesse des sentimens qu'ils soutiendront, leur procurera la réputation de grands esprits. Les voilà tentés d'étaler contre leur propre persuasion les difficultés à quoi sont sujettes les doctrines de la Providence, & celles de l'Évangile. Ils se font donc peu à peu une habitude de tenir des discours impies ; & si la vie voluptueuse se joint à leur vanité, ils marchent encore plus vîte dans ce chemin. Cette mauvaise habitude contractée, d'un côté sous les auspices de l'orgueil, & de l'autre sous les auspices de la sensualité, émousse la pointe des impressions de l'éducation ; je veux dire qu'elle assoupit le sentiment des vérités qu'ils ont apprises dans leur enfance touchant la Divinité, le Paradis, & l'Enfer ; mais ce n'est pas une foi éteinte, ce n'est qu'un feu caché sous la cendre. Ils en ressentent l'activité, dès qu'ils se consultent & principalement à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour les choses Saintes, & d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à ce joug, redouble leur inquiétude. On n'a presque jamais vu qu'un homme grave, éloigné des voluptés & des vanités de la terre, se soit amusé à dogmatiser pour l'impiété dans les Compagnies, encore qu'une longue suite de méditations profondes, mais mal conduites, l'eût précipité dans la réjection intérieure de la Religion. Bien loin qu'un tel homme voulut ôter de l'esprit des jeunes gens les doctrines qui peuvent les préserver de la débauche, bien loin qu'il voulut inspirer ses opinions à ceux qui en pourroient abuser, ou à qui elles feroient perdre les consolations que l'espérance d'une éternité heureuse leur fait sentir dans leurs miseres, il les fortifieroit là-dessus par un principe de charité & de générosité.... Voilà ce que font les Incrédules de systême ; ceux que la débauche ni la vanité n'ont point gatés..... Cela porte à croire que les libertins semblables à *Des-Barreaux*, ne sont guere persuadés de ce qu'ils disent. Ils n'ont guere examiné, ils ont appris quelques objections, ils en étourdissent le monde, ils parlent par un principe de fanfaronnerie, & ils se démentent dans le péril.]

DESCARTES.

DESCARTES.

Il est le Fondateur de la bonne Métaphysique.

M. de V. a beaucoup déprimé *Descartes* ; en savez-vous la raison ? C'est qu'il a porté la lumiere dans les ténebres de la Métaphysique, & que M. de V. sait que cette science est aussi favorable à la Religion, que ses écrits lui sont contraires. Nous ne refuterons ici les injures qu'il lui dit, qu'en citant les témoignages de quelques Ecrivains, dont le suffrage vaut bien celui d'un homme qui déprise tout ce qui n'est pas sorti de sa plume.

« On avoit philosophé trois mille ans, dit M. *Ni-*
» *cole*, sur divers principes ; & il s'éleve dans un coin
» de la terre, un homme qui change toute la face de
» la Philosophie, & qui prétend faire voir que tous ceux
» qui sont venus avant lui, n'ont rien entendu dans
» les principes de la nature. Et ce ne sont pas seule-
» ment de vaines promesses ; car il faut avouer que
» ce nouveau venu donne plus de lumieres sur la con-
» noissance des choses naturelles, que tous les au-
» tres ensemble n'en avoient donné. »

Descartes étoit un de ces génies, dit l'Auteur de *l'Apologie de la Métaphysique*, qui, supérieur à son siecle, étoit né pour éclairer les siecles futurs. Il a éclairci la Métaphysique, l'a approfondie, l'a rendue plus accessible à des esprits ordinaires. Par elle il a jetté les fondemens de la bonne Physique & de la saine Morale. Par elle il a solidement prouvé l'existence d'un Dieu, la distinction du corps & de l'ame, l'immatérialité des esprits, l'inefficace de la matiere, essentiellement dépendante dans toutes ses modifications, de l'impression du premier moteur ; & par ce moyen il a facilité l'accord de la raison avec la foi. A l'aide de cette science, il a parfaitement senti l'usage de la Géométrie dans l'étude de la nature, & s'est ouvert cette vaste carriere de la Physique expérimentale, où d'autres venus ensuite, ont fait de si étonnans progrès. Qui pourroit se vanter dans l'ordre

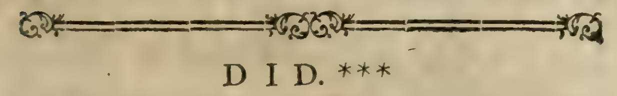
de l'esprit & dans un ordre purement humain, d'avoir fait d'aussi grandes choses ? Il est remarquable que deux Philosophes aussi sublimes que M. *Descartes* & M. *Pascal*, ont été en même tems infiniment éloignés de l'esprit libertin qui a depuis animé tant de prétendus Philosophes. *Descartes* a toujours été très-soumis aux lumieres de la révélation : pour M. *Pascal* sa piété fut encore plus sublime que son génie. (Voyez son article.)

Quelques Incrédules ont voulu compter *Descartes* pour un de leurs Chefs. Ils ont cru qu'il avoit étendu le doute philosophique, dont il recommandoit tant la pratique, jusqu'aux vérités révélées ; mais c'est une calomnie. On sait qu'il les respecta toute sa vie, comme il le devoit ; il les regardoit comme d'un ordre trop supérieur à la raison, pour vouloir les y assujettir. On voit par-tout dans ses ouvrages & dans ses lettres, qu'il distinguoit le Philosophe du Chrétien ; & que s'il parloit avec hardiesse sur tous les objets de la raison, il ne parloit qu'avec soumission sur tous les objets de la foi.

On est obligé de détruire une autre imposture que *Descartes* se vit lui-même forcé de réfuter. Il n'avoit point parlé dans ses *Méditations Métaphysiques* de l'immortalité de l'ame ; on l'accusa de n'y pas croire ; mais il répondit, suivant M. *Thomas*, dont nous emprunterons les paroles, qu'ayant établi clairement dans cet Ouvrage la distinction de l'ame & de la matiere, il suivoit nécessairement de cette distinction, que l'ame par sa nature ne pouvoit périr avec le corps. « Ce n'étoit donc pas seulement comme Chrétien, mais même comme Philosophe, qu'il croyoit que l'ame est » immortelle. Eh comment se refuser à un dogme si » consolant & si doux ! Peut-on croire à un premier » Être juste & bienfaisant, sans croire qu'il récompensera l'homme vertueux qui tâche de lui ressembler ? » Cette espérance n'est-elle pas le soutien de l'homme dans le malheur, son appui dans sa foiblesse, » son encouragement dans ses vertus ? Ah ! sans doute » il faut qu'il y ait un monde tout différent, où les » inégalités cruelles de celui-ci soient réparées, où » l'homme juste soit remis à sa place, où les oppressions cessent, où les persécuteurs n'aient plus de pou-

» voir, où l'homme ſoit enfin l'égal de l'homme, ſans » ne pouvoir plus être ni tourmenté ni avili. Il faut » que celui qui a ſouffert, ou qui eſt mort pour la » vertu, puiſſe dire à Dieu : *Etre juſte & bon, je ne me* » *répens pas d'avoir été vertueux.* Comment donc peut-il » y avoir des hommes, qui renoncent volontairement » à une ſi douce eſpérance ? Pour moi ſi j'avois le mal- » heur de douter de ce dogme, je chercherois bien » plutôt à me faire illuſion. Je me garderois bien d'ôter » cette conſolation aux foibles, ce frein aux hommes » puiſſants, cette reſſource d'un avenir à tous les mal- » heureux. Je me garderois bien de m'avilir à mes » propres yeux : car plus l'homme aura une grande » idée de ſon Être, plus il ſera diſpoſé à ne rien faire » d'indigne de lui-même. (*Eloge de* Deſcartes, *note* 21.) »

DEVOTION. (Apologie de la) Voyez PIETISTES.



D I D. ***

Caractere de cet Auteur & de ſes Ouvrages.

PArmi les Héros du parti, les Chefs de l'incrédulité, aucun n'a montré autant d'enthouſiaſme que celui-ci. On l'a comparé, déchirant les Livres Saints, à *Charles* XII, qui veut couper le feuillet où *Boileau* blâme les Conquérans. Il y a du vrai dans cette comparaiſon, & M. *Did.**** aujourd'hui plus modéré, a paru pendant quelque tems auſſi Fanatique contre la Religion, que le Monarque Suédois l'étoit pour la gloire. Cet ennemi du Chriſtianiſme préluda dans de petites brochures & dans des Romans obſcenes; car c'eſt dans ces Livres, que les Philoſophes modernes apprennent & débitent leur Catéchiſme ; mais il porta les grands coups dans ſes *Penſées Philoſophiques* (1748. petit *in*-12. qui lui procura le malheureux avantage de philoſopher à la Baſtille.). Un Journaliſte célebre a mis cet Ouvrage en parallele avec les *Lettres Philoſophiques* de M. de V. En effet, ſi ces deux livres different peu par le titre, ils different encore moins par le but de leurs Auteurs.

Il y a dans les *Pensées* bien plus de feu & d'énergie que dans les *Lettres* ; celles-ci, toutes fondues ensemble, feroient à peine quelques lignes des autres. De part & d'autre, ce sont cependant les mêmes traits ; mais dans les *Pensées*, ils reçoivent une meilleure trempe, ils sont décochés avec bien plus de vigueur que dans les *Lettres*. Le style des *Lettres* éblouit par ses agrémens ingénieux ; celui des *Pensées* étonne par ses tours singuliers. Là c'est un critique amusant, qui égaie sa bile par des observations sacrileges ; ici, c'est un enthousiaste éloquent qui exhale en blasphêmes raisonnés une colere réfléchie. L'un développe & étend ses idées avec complaisance ; l'autre serre ses pensées & les lance avec violence pour les graver plus profondément ; mais le poison de l'un & de l'autre s'écoule à la vue de la Religion.

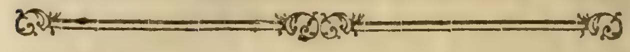
Les principales erreurs de l'Auteur des *Pensées* sont 1°. Que les passions sont bonnes, & que la raison qui en est la regle, & la Religion qui en est le frein, n'inspirent qu'une bassesse honteuse & une stérile indolence. 2°. Que le Dieu des Superstitieux, c'est-à-dire, des Chrétiens, ne décernant que des récompenses & des peines éternelles, révolte l'Athée, qui seul peut être ramené par le Déiste Anti-Chrétien. *Son Dieu n'est ni trop bon ni trop méchant* ; ainsi suivant ce judicieux Moraliste, il fait un sort égal à l'innocent & au coupable. 3°. Ce n'est que depuis les nouveaux Philosophes, qu'on a trouvé des preuves satisfaisantes d'un Être intelligent. Graces aux travaux de ces grands hommes & de M. *Did.**** sur-tout, le monde n'est plus un Dieu : c'est une machine qui a ses poulies, ses ressorts & ses poids. Les *Augustin*, les *Chrysostome*, les *Basile* n'ayant pas connu cette machine, n'ont pas connu la Divinité. 4°. Le Scépticisme est le premier pas vers la vérité : il doit être général, car il en est la pierre de touche... Il seroit à souhaiter qu'un Scépticisme universel se répandît sur la surface de la terre ; ... Un demi-Scépticisme est la marque d'un esprit foible. 5°. Le Christianisme n'est point démontré à quiconque n'a eu aucun commerce avec la Divinité, & n'a jamais été témoin d'aucun miracle. Pourquoi donc exiger qu'on croie le Mystere de la Trinité aussi fermement qu'on croit une vérité de Géométrie ? L'Au-

teur ſuppoſe ici que le Chriſtianiſme ne peut être mis en évidence, que par des prodiges. Mais ſi cette Religion ſainte peut être démontrée auſſi par des raiſons invincibles, les miracles ne ſont qu'un ſupplément à ces raiſons, à l'appui deſquelles on les fait venir.

Ce n'eſt là que le précis des faux principes de l'Auteur des *Penſées*, mais il les a développés dans ſes différens Ouvrages, & ſur-tout dans ſes *Lettres ſur les aveugles & ſur les ſourds*, par un homme qui ne voit ni n'entend, du moins en matiere de Religion. Le ſtyle de ces Lettres étoit peu capable de ſéduire; il n'a ni la netteté ni la nobleſſe de celui des *Penſées Philoſophiques*. Il eſt obſcur, amphibologique, chargé de latiniſme, de conſtructions vicieuſes, de penſées entortillées, d'expreſſions ſingulieres, de ſimilitudes recherchées. Mais l'Auteur attaquoit la Religion & il étoit ſûr d'être bien accueilli.

L'Encyclopédie a été encore le champ de bataille de M. *Did.****, un des chefs de cette dangereuſe entrepriſe. On lui attribue auſſi une partie de la Theſe de l'Abbé *de Prades* & de la défenſe de cette Theſe. Ces différens attentats contre la Religion prouvent dans l'Auteur un acharnement bien horrible; & que veut-on ſubſtituer à cet édifice divin? la chimere monſtrueuſe du Matérialiſme, chimere qui ouvre la porte à tous les vices & à tous les crimes. Dans quel abîme ne tombe-t-on pas lorſqu'on s'écarte de la route de la Religion? Prions le Pere des lumieres d'y ramener M. *Did.**** qui a d'ailleurs des vertus, une ame forte & élevée, un génie étendu & une imagination brillante. Sa Lettre ſur les aveugles n'annonce pas à la vérité toutes ces qualités; mais on peut ſe négliger dans une brochure ténébreuſe & montrer tout ſon génie dans un ouvrage public. M. *Did.**** érige dans celle-ci les brutes en créatures raiſonnables, & les met à notre niveau. Il entreprend d'anéantir la raiſon même, en inſinuant que ſes principes varient autant que nos organes. Il porte la licence juſqu'à y avancer que l'impudence cynique, ſi déteſtée des prétendus petits eſprits, eſt l'effort généreux d'une ſublime philoſophie, qui débarraſſe les hommes de préjugés très-incommodes. Il y raye du catalogue des vertus, l'humanité, la

compassion. Il dit que nos vertus se réduisent à des sentimens aveugles, à des dispositions machinales qui doivent par conséquent varier selon la différence des organes & les sensations qu'on éprouve. Les fausses idées, les Paralogismes, les Paradoxes insensés, les vaines subtilités, tout est employé avec art pour soutenir ces abominables principes. Il s'y propose de regarder les aveugles en Philosophe, pour tirer des singularités qui leur sont propres, une théorie à l'usage de ceux qui ont des yeux; mais quand on est soi-même aveugle sur les principes de la Religion & de la Morale, on ne peut, en traitant un tel sujet, que donner dans les égaremens les plus affreux; & c'est ce qui est arrivé à M. *Did.**** malgré ses lumieres & sa sagacité.



DIEU.

Réflexions sur son existence & ses attributs.

PLus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie & lui dis: *Etre des êtres, je suis parce que tu es; c'est m'élever a ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi; c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.* R.

Voulons-nous pénétrer dans les abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, & perdre à disputer sur l'essence divine, ce tems si court qu'il nous donne pour l'honorer? Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est, que cela nous suffise. Elle se fait sentir au dedans de nous. Nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnoître de bonne foi. R.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette

courte vie employée à lui plaire. C'eſt lui qui ne ceſſe de crier aux coupables que leurs crimes ſecrets ont été vus, & qui fait dire au juſte oublié : *tes vertus ont un témoin ; c'eſt lui, c'eſt ſa ſubſtance inaltérable qui eſt le vrai modele des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes.* Nos paſſions ont beau la défigurer, tous ſes traits, liés à l'eſſence infinie, ſe repréſentent toujours à la raiſon, & lui ſervent à rétablir ce que l'impoſture & l'erreur en ont altéré. R.

Le ſpectacle de la nature, ſi vivant, ſi animé pour ceux qui reconnoiſſent un Dieu, eſt mort aux yeux de l'Athée ; & dans cette grande harmonie des étres où tout parle de Dieu d'une voix ſi docile, il n'apperçoit qu'un ſilence éternel. R.

Croire Dieu & les eſprits corporels eſt une ancienne erreur métaphyſique ; mais ne croire abſolument aucun Dieu, ce ſeroit une erreur affreuſe en Morale, une erreur incompatible avec un gouvernement ſage. R.

Newton étoit intimement perſuadé de l'exiſtence d'un Dieu, & il entendoit par ce mot non-ſeulement un Être infini, tout-puiſſant, éternel & créateur, mais un Maître qui a mis une relation entre lui & ſes créatures ; car ſans cette relation la connoiſſance d'un Dieu n'eſt qu'une idée ſtérile, qui ſembleroit inviter au crime, par l'eſpoir de l'impunité, tout raiſonneur né pervers.

Auſſi ce grand Philoſophe fait une remarque ſinguliere à la fin de ſes *Principes*. C'eſt qu'on ne dit point *mon éternel*, *mon infini*, parce que ces attributs n'ont rien de relatif à notre nature ; mais on dit & on doit dire : *mon Dieu*, & par-là il faut entendre le Maître & le conſervateur de notre vie, l'objet de nos penſées. V.

Pluſieurs perſonnes s'étonneront peut-être que de toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu, celle des cau-

ses finales fut la plus forte aux yeux de *Newton*. Le dessein ou plutôt les desseins variés à l'infini qui éclatent dans les plus vastes & dans les plus petites parties de l'Univers, sont une démonstration qui, à force d'être sensible, en est presque méprisée par quelques Philosophes. Mais enfin *Newton* pensoit que ces rapports infinis qu'il appercevoit plus qu'un autre, étoient l'ouvrage d'un artisan infiniment habile. V.

Regardez cette étoile, elle est à quinze cens millions de lieues de notre petit globe. Il en part des rayons qui vont faire sur vos yeux deux angles égaux au sommet; ils font les mêmes angles sur les yeux de tous les animaux; ne voilà-t-il pas un dessein marqué? Ne voilà-t-il pas une loi admirable? Or qui fait un ouvrage, sinon un Ouvrier? Qui fait des loix, sinon un Législateur? Il y a donc un Ouvrier, un Législateur éternel. V.

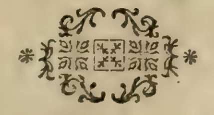
Si la matiere quelconque mise en mouvement suffisoit pour produire ce que nous voyons sur la terre, il n'y auroit aucune raison pour laquelle, de la poussiere bien remuée dans un tonneau ne pourroit produire des hommes & des arbres, ni pourquoi un champ semé de bled ne pourroit pas produire des baleines & des écrevisses au lieu de froment. C'est envain qu'on répondroit que les moules & les filieres qui reçoivent les semences, s'y opposent; car il en faudra toujours revenir à cette question: *pourquoi ces moules, ces filieres sont-elles si invariablement déterminées*? Or si aucun mouvement, aucun art ne peut faire venir des poissons au lieu de bled dans un champ, ni des nefles au lieu d'un agneau dans le ventre d'une brebis, ni des roses au haut d'un chêne, ni des saules dans une ruche d'abeilles, &c. Si toutes les especes sont invariablement les mêmes, ne dois-je pas croire d'abord avec quelque raison que toutes les especes ont été déterminées par le Maître du monde; qu'il y a autant de desseins différents, & que de la matiere & du mouvement, il ne naîtroit qu'un cachos éternel sans ces desseins. V.

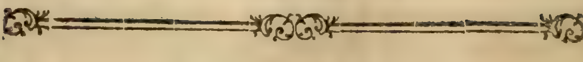
Vous ne trouvez pas que le Créateur ſoit bon, parce qu'il y a du mal ſur la terre. Mais la néceſſité qui tiendroit lieu d'un Être ſuprême ſeroit-elle quelque choſe de meilleur ? Dans le ſyſtême qui admet un Dieu, on n'a que des difficultés à ſurmonter, & dans tous les autres ſyſtêmes on a des abſurdités à dévorer. V.

Le mot de bon, de bien être eſt équivoque ; ce qui eſt mauvais par rapport à vous, eſt bon dans l'arrangement général. L'idée d'un Être infini, tout-puiſſant, tout intelligent & préſent par-tout ne révolte point votre raiſon. Nierez-vous un Dieu, parce que vous aurez eu un accès de fievre ? Il vous devoit le bien être, dites-vous ; quelle raiſon avez-vous de penſer ainſi ? Pourquoi vous devoit-il ce bien être ? Quel traité avoit-il fait avec vous ? Il ne vous manque donc que d'être toujours heureux dans la vie pour reconnoître un Dieu ? Vous qui ne pouvez être parfait en rien, pourquoi prétendriez-vous être parfaitement heureux ? Mais je ſuppoſe que dans un bonheur continu de cent années, vous ayez un mal de tête ; ce moment de peine vous fera-t-il nier un Créateur ? Il n'y a pas d'apparence. Or ſi un quart-d'heure de ſouffrance ne vous arrête pas, pourquoi deux heures ? Pourquoi un jour ? Pourquoi une année de tourment vous feroient-ils rejetter l'idée d'un Artiſan ſuprême & univerſel ?

Il eſt prouvé qu'il y a plus de bien que de mal dans ce monde, puiſqu'en effet peu d'hommes ſouhaitent la mort ; vous avez donc tort de porter des plaintes au nom du genre humain & plus grand tort encore de renier votre Souverain, ſous prétexte que quelques-uns de ſes ſujets ſont malheureux. V.

N. B. *Les réflexions de cet article ſont de M. M. Rouſſeau & de V.* ; *& nous les avons déſignées par les lettres initiales de leur nom : nom qui n'étant pas ſuſpect aux Impies, donnera plus de poids à leurs preuves.* (Voyez ATHÉES.)





DOGMES.

Ils sont obscurs & non pas absurdes.

LEs Déistes prétendent que les dogmes du Christianisme sont absurdes. Nos Mysteres sont obscurs, il est vrai; nous les donnons aussi comme impénétrables à l'esprit humain, & nous enseignons qu'il ne les comprendra qu'au tems où celui qui les propose maintenant à sa foi, les lui dévoilera lui-même. Toutefois de ce qu'ils sont obscurs, il ne s'ensuit pas qu'ils soient absurdes. Nulle Dialectique n'autorise de pareilles conséquences; & l'on ne dira jamais, que ce qui est au-dessus de la raison, soit par cela seul contraire à la raison.

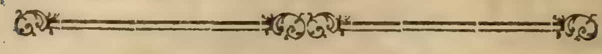
Il est certain qu'on ne peut assurer d'une proposition qu'elle est absurde, à moins qu'on n'ait préalablement une connoissance parfaite des idées qu'elle renferme. Pour savoir si ces idées se contredisent, si elles s'excluent formellement, & si elles se combattent, il en faut connoître les propriétés, & se tenir bien sûr qu'on les connoît toutes, autrement on s'expose au péril manifeste de se tromper. On prendra pour absurde ce qui semblera se contredire par les côtés apperçus, & l'on ne verra pas dans ceux qui se dérobent, le nœud secret qui accorde les discordances apparentes. Quiconque juge d'un objet sans l'avoir comme épuisé, juge donc en téméraire; & s'il rencontre le vrai, c'est un présent du hazard, une découverte sans mérite.

Concluons de là que pour décider des Mysteres qu'ils sont absurdes, l'Incrédule doit se vanter d'en connoître tous les rapports, & d'en avoir mesuré toute la profondeur, c'est-à-dire, que l'Incrédule doit soutenir que l'Être parfait n'a point de secrets dont l'homme ne soit instruit; que nos foibles lumieres atteignent d'un bout à l'autre à tout ce que Dieu veut & peut; qu'il est insensé que la sagesse éternelle connoisse des vérités inaccessibles à la raison humaine, même sujette à l'empire des sens; qu'il est faux que celui qui est sans bornes ait des vues supérieures à celui qui a des bornes;

qu'enfin l'incompréhenſible & l'abſurde n'expriment que la même choſe ; & qu'ainſi avouer de l'un qu'il eſt inſéparable des Myſteres, c'eſt ſe ravir toute reſſource pour en écarter l'autre. Encore une fois, voilà ce qu'il faut oſer dire avant que d'avilir nos dogmes, juſqu'à leur imputer le contradictoire. Il faut ſoi-même porter le Paralogiſme juſqu'à l'excès de ſuppoſer contraire à la raiſon tout ce qui eſt manifeſtement au-deſſus d'elle. C'eſt donc à ceux qui nous combattent, à ſe demander ſi rien ne les bleſſe dans cette orgueilleuſe doctrine. S'ils en ſont effrayés, pourquoi poſent-ils un principe qui les y mene ? & s'ils l'adoptent, qui pourra ſe ranger de leur parti, ſans démentir ce que ſa conſcience lui fait connoître de ſa foibleſſe ?

Examinons ce qui rend une choſe abſurde ou impoſſible : C'eſt l'union des propriétés incompatibles, dans le même ſujet, ou le retranchement de quelques-unes des propriétés qui lui ſont eſſentielles, car rien de ce qui eſt, & de ce qui peut être, ne ſauroit combattre ſes propres principes. Il faut que chaque objet renferme ce que ſa nature comporte de néceſſaire. Or dites-moi quelle eſt la propriété eſſentielle des Myſteres ? n'eſt-ce pas de conſterner l'eſprit humain, & de lui paroître abſurdes ? Dieu qui nous demande pour eux le ſacrifice de nos lumieres, répand exprès ſur nos dogmes cette apparence de contradiction qui nous étonne. S'ils étoient évidemment vrais, comme le ſont les premiers principes, l'économie de la Religion ſeroit renverſée, nous ne ſerions plus conduits par le chemin de l'obſcure foi. Le Chriſtianiſme ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, ce que Dieu veut qu'il ſoit. Donc pour juger de nos Myſteres, s'ils ſont abſurdes ou non, il n'eſt beſoin que de ſavoir s'ils confondent nos raiſonnemens, & s'ils paroiſſent ſoulever les idées naturelles ; car telle eſt la propriété de tout myſtere, & elle en eſt inſéparable. Or, nos dogmes produiſent ce double effet. L'Incrédulité même ne prend que trop le ſoin de nous le reprocher. D'où vient donc qu'elle dit de ces mêmes dogmes qu'ils ſont abſurdes ? Peuvent-ils l'être dès qu'ils ont ce qui convient, & qu'ils n'ont que ce qui convient à leur eſſence ? N'eſt-ce pas au contraire le comble de l'abſurdité, d'employer, pour détruire une choſe, ce qui conſtitue le fond de ſa nature, de dire d'elle, qu'elle

ſe contredit réellement, lorſqu'il eſt de ſon eſſence de ſembler ſe contredire, & de tourner en preuve contre la vérité, le voile dont on l'a couverte exprès pour la cacher?



ECCLÉSIASTE

ET ECCLÉSIASTIQUE.

LEs SS. PP. attribuent ce Livre à *Salomon*, fondés ſur le titre de l'Ouvrage, où il eſt dit que ſon Auteur étoit fils de *David* & Roi de Jéruſalem. On y trouve d'ailleurs certains endroits qui ne ſemblent convenir qu'à ce Prince. Ces paroles du verſet douzieme du premier Chap. *Moi l'Eccléſiaſte, ai regné ſur Iſraël dans Jéruſalem*, ne ſauroient gueres s'entendre que de *Salomon*, puiſque depuis lui, il n'y a point eu de Roi qui ait regné en même-tems ſur les dix Tribus & dans Jéruſalem. D'ailleurs ce que dit cet Auteur (Chap. premier ℣. 16.) qu'*il s'eſt beaucoup agrandi*, qu'*il a ſurpaſſé en ſageſſe ceux qui ont été avant lui ſur Jéruſalem*, &c. eſt auſſi la vraie peinture qui eſt faite ailleurs de *Salomon*. (III. Rois IV. 21. 26. & 29. 34.) Il faut y joindre ce qui eſt dit (III. Rois IV. 32.) du grand nombre de paraboles que *Salomon* compoſa, avec ce qui eſt dit Eccl. XII. 11. En un mot, il n'y a aucun livre de l'ancien Teſtament, qui ait auſſi-bien le caractere de celui dont il porte le nom que l'Eccléſiaſte. M. de V. ne peut donc ſans témérité en refuſer la gloire à *Salomon*, ainſi qu'il le fait dans ſon *Dictionnaire Philoſophique*.

Il n'y a pas moins de témérité à dire que ce Livre ſacré eſt l'ouvrage d'un *Philoſophe Epicurien*, *qui répéte à chaque page que le Juſte & l'Impie ſont ſujets aux mêmes accidens, que l'homme n'a rien de plus que la bête, qu'il vaut mieux n'être pas né que d'exiſter, qu'il n'y a point d'autre vie & qu'il n'y a rien de bon & de raiſonnable que de jouir en paix du fruit de ſes travaux avec la femme qu'on aime.*

M. de V. auroit dû faire deux réflexions, avant que de taxer *Salomon* d'Epicuriſme. Premiérement on doit juger des ſentimens d'un Auteur, & par les principes qu'il établit d'abord & par la concluſion & le réſultat de tout, & juger par là de ce qui s'y trouve entremêlé.

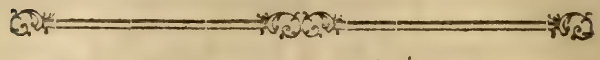
Or, selon cette regle, le Livre de l'*Ecclésiaste* doit passer pour un Livre très-moral & conforme aux principes de la piété. Par exemple, le premier Chapitre ne respire que le détachement & le degoût des choses du monde ; & il n'y a rien de plus beau que la morale qui y est contenue dans le dernier. Le souvenir du Créateur y est recommandé dans les termes les plus touchans & par les raisons les plus solides. La conclusion de ce Chap. qui est donnée comme la conclusion de tout le discours, renferme en abrégé toute la piété, & on y intimide même les hommes par la crainte du jugement dernier.

En second lieu, dans des livres de cette antiquité il est fort mal aisé de juger de la méthode qu'un Auteur a suivie. Il se peut, par exemple, que *Salomon* y ait introduit des Interlocuteurs, quoiqu'ils n'y soient pas marqués, comme ils le sont dans le livre de *Job*, & que ce qu'il y a de choquant & de dur pour des oreilles pieuses, soit l'objection que *Salomon* résout dans ce qu'il y a de conforme aux sentimens de la vraie Religion ; ou bien il se peut que ce soient des objections & des difficultés qu'il se propose à lui-même pour les lever. Les admirateurs de l'antiquité profane ne négligerent rien de ce que peut fournir l'art de la critique & d'un jugement équitable pour sauver les endroits qui paroissoient au préjudice de leurs Auteurs ; pourquoi n'aura-t-on pas cette équité pour les Livres sacrés ? D'ailleurs, comme on l'a déja dit, seroit-il possible que l'Auteur de l'*Ecclésiaste* montrant, dans tout le cours de son Livre, la vanité de la grandeur, des richesses, des plaisirs & de la science, finit par dire qu'il n'y a rien de bon que de s'ennivrer des fausses délices de la volupté ?

Il est certain que l'*Ecclésiastique* n'est point de *Salomon* ; mais il est faux que du tems que ce Livre fut écrit, on n'eut point encore le *Pentateuque*. Cet Ouvrage fut composé dans le temps du Pontificat d'*Onias* III. sous le regne de *Ptolomée Epiphanés*, temps auquel l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* avouera que le *Pentateuque* étoit connu. Ainsi les inductions qu'il tire de quelques passages, ne prouvent rien du tout.

Il est visible que l'Auteur de l'*Ecclésiastique* a voulu imiter *Salomon* ; il copie plusieurs de ses pensées & écrit en sentences détachées comme dans les *Proverbes* ; mais ses expressions n'ont ni la même force ni la même

vivacité. On ne peut pas douter de la canonicité de ce Livre ; elle a été déclarée dans plusieurs Conciles, entr'autres dans celui de Trente.



EGALITÉ.

La Religion seule nous éclaire sur l'inégalité des dons du Créateur.

DIeu est-il injuste dans le partage inégal de ses dons ? Non, il est rempli d'équité, & la raison seule semble nous éclaircir ce Mystere. Nous ayant destinés à la Béatitude, il doit, par le plan de sa sagesse, nous donner tout ce qui est nécessaire pour l'obtenir. Sans pouvoir fixer, ni même connoître précisément cette mesure de graces, nous en sommes aussi assurés que de l'équité de Dieu-même, parce qu'elle en naît nécessairement : dès-lors plus de nuages & de doutes sur cet objet. Eh, faut-il pour s'en convaincre, parcourir les Nations & les siecles, entrer dans l'abîme des cœurs ? Cette voie est obscure, téméraire, impossible. Mais tout est certain, tout est lumineux, lorsqu'au lieu de considérer l'écorce & l'apparence des moyens extérieurs, on ne les envisage, que dans la sagesse infinie de Dieu ; fut-elle cachée, elle est juste, elle est adorable.

Ce principe évident supposé, il en est un autre aussi certain qui, très-conforme à cette justice, présente la miséricorde sous un nouveau jour. Outre les dons généraux qui forment l'appanage de chaque créature, Dieu, source infinie de biens, peut en répandre de nouveaux sur celles qu'il honore de ses regards. Quel est l'objet de cette préférence ? Mystere impénétrable. Mais enfin c'est un trait de bonté sur les uns, qui n'altére en rien les regles de l'équité, toujours inviolables sur les autres. En donnant ce qu'il doit, (supposons si on veut toute l'étendue de ce terme,) il peut encore donner ce qu'il ne doit pas. La critique la plus audacieuse ne peut appeller injustice cette nouvelle libéralité : tant il est vrai, que si les hauteurs de la Religion sont inac-

cessibles, rien n'y est contraire à la raison. C'est bien injustement que les Philosophes prétendent sans cesse la lui opposer.

Loin de prouver cette opposition, ils tombent en contradiction avec eux-mêmes ; & la chose est inévitable quand on agit sans principes. En effet, d'un côté ils établissent les droits du Seigneur avec une rigueur qui tient du destin ; de l'autre, ils attribuent à la créature des priviléges contraires à sa dépendance. Supposons l'égalité parfaite des dons du Seigneur ; delà il résulte que l'homme forme seul sa vertu & son sort. C'est l'erreur, non pas seulement des Pélagiens, mais de ces Stoïciens superbes, qui demandoient à *Jupiter* les biens, la santé & non pas la vertu ; parce qu'ils la trouvoient dans leur propre cœur. Dès que dans le genre des bienfaits & des secours, Dieu ne peut rien donner aux uns, par préférence aux autres ; il est évident que la différence des vertus, & même du sort éternel, ne vient que de notre choix. Le vertueux & l'élu ne doivent rien à Dieu de plus que le pécheur & le réprouvé ; puisque, n'ayant reçu comme eux, que les graces attachées en quelque sorte à leur existence, la fidélité & le succès sont l'ouvrage de leur industrie seule, & naissent de leur fond. Quoi de plus téméraire & de plus superbe qu'une telle doctrine ? Elle naît de l'égalité prétendue des hommes.

La Religion seule nous offre un plan de sagesse, qui allie d'une maniere admirable le domaine du Créateur & les priviléges de l'homme. Elle nous dit que nous avons tous les secours conséquents à notre fin ; voilà l'équité : elle nous montre sur des êtres chéris une nouvelle mesure de bienfaits ; voilà l'amour : elle fixe notre sort sur nos œuvres ; voilà la liberté, la coopération. Elle nous offre enfin ses œuvres mêmes, comme les fruits du secours divin, plus encore que de notre cœur, voilà ce qui, sans déroger au mérite de la créature, seche la racine même de l'orgueil, & rapporte à son auteur le succès de sa destinée éternelle. Malgré ces lumieres, il est encore des mysteres, & nous devons les adorer ; mais ce sont des mysteres de hauteur & de sagesse, inséparablement attachés aux œuvres du Seigneur, & non pas des mysteres d'iniquité & d'inconséquence, tels que ceux d'une Philosophie inquiete

ENCYCLOPÉDIE.

Histoire & jugement de cet Ouvrage.

ON fait que cet Ouvrage dont on a dit trop de bien & trop de mal, a été entrepris par deux Auteurs célebres, dont l'un, M. *Did.****, étoit justement suspect par ses *Pensées Philosophiques.* L'impression du second volume fut achevée en 1751. Les redacteurs, en s'appropriant les ouvrages entiers d'une foule d'Écrivains, avoient la modestie de s'annoncer comme des génies du premier ordre, comme les prodiges de leur siecle. Le P. *Bertier*, Auteur du *journal de Trévoux*, ne s'en laissa pas imposer par leur ton audacieusement philosophique. Il prouva que ce Dictionnaire du *savoir universel* étoit composé par des hommes qui savoient peu, si l'on excepte ce qui regarde la Physique, les Mathématiques & les belles-Lettres. Il démontra que c'étoit, ainsi que tant d'autres compilations, une Bibliotheque très-imparfaite, qui écraseroit ceux qui la dressoient. Enfin il ne vit dans leur magasin des Sciences, que larcins, que plagiats, que maximes hardies, contraires à la Religion & à l'État. Ces accusations allarmerent le Gouvernement; les travaux des Éditeurs furent suspendus, & l'Ouvrage supprimé par un arrêt du Conseil du 7 Février 1752. Cependant le tems, les amis, les protecteurs, dissiperent cet orage; & l'Ouvrage continua de s'exécuter en 1754. comme il avoit été commencé.

Le Ministere public s'étoit flatté envain, que la Religion seroit respectée par les Éditeurs. Leur Dictionnaire parut bien moins aux gens de bien la compilation de tous les élémens des Sciences & des Arts, que l'arsenal de l'Incrédulité. On auroit pu y trouver au besoin les armes rouillées d'*Epicure*, de *Pyrrhon*, de *Celse*, de *Spinosa*, d'*Hobbes*, &c, sinon aiguisées, du moins réparées & reblanchies. Les Critiques judicieux seconderent le Journaliste de Trévoux & il n'y eut guere d'année qu'il ne parut des Ouvrages solides contre l'*Encyclopédie*. M. *Abraham Chaumeix* l'attaqua dans un grand nombre de volumes. Le Parlement joignit

joignit ses Arrêts aux écrits des *Anti-Encyclopédistes*, en 1759. & un Arrêt du Conseil révoqua le privilege & porta le dernier coup à l'*Encyclopédie*.

M. *Joly de Fleury*, premier Avocat Général, dans le beau Requisitoire par lequel il demanda la condamnation de ce Livre, fait paroître la Société, l'État & la Religion qui se présentent au tribunal de la Justice, pour y porter leurs plaintes. Leurs droits violés, leurs Loix méconnues, l'impiété qui marche le front levé, & qui paroît, en les offensant, se promettre l'impunité, sont les puissans motifs qui les y conduisent pour implorer les secours de l'autorité. Il peint l'humanité frémissante, les Citoyens allarmés, les Ministres gémissans à la vue de ces Ouvrages scandaleux, qui inondent le Public. « Qu'il est triste pour nous, s'écrie-t-il, de » penser au jugement que la postérité portera de notre » siecle, en parlant des Ouvrages qu'il produit! Qu'il » est sensible à la Religion, de voir sortir de son sein, » une secte de prétendus Philosophes, qui, par l'abus » de l'esprit le plus capable de dégrader l'humanité, » ont imaginé le projet insensé de réformer, disons » mieux, de détruire les premieres vérités gravées dans » nos cœurs par la main du Créateur, d'abolir son » culte & ses Ministres, & d'établir enfin le Déisme » & le Matérialisme! »

Selon M. *Joly de Fleury*, la Philosophie des faux Savans du siecle est celle que l'Apôtre foudroie. Il demande ensuite, s'ils connoissent la véritable définition de l'*Esprit fort?* « Qui établit en effet la véritable force » de l'Esprit? Ne sont-ce pas les principes, les témoi- » gnages, les autorités sur lesquelles il se fonde, les » vertus que lui mérite le bon usage qu'il fait des » lumieres que lui accorde le Dieu qui est le Seigneur » de toutes les sciences? Un esprit véritablement fort » est un esprit éclairé par la lumiere supérieure, & qui » connoît la vérité par des principes certains, soutenu » au dehors par les témoignages qu'on ne peut recuser. » Jamais le déréglement des passions ne l'affecte ni n'in- » flue sur ses connoissances ni sur ses jugemens. Le fidele » seul possede cette force d'esprit: l'erreur & l'aveu- » glement sont le partage de l'incrédule, guidé par son » sens particulier & par sa foible raison. »

L'illustre Magistrat venant ensuite à l'*Encyclopédie*,

examine les renvois, la clef du système *Encyclopédique*, le secret d'une mystérieuse Philosophie, & cite ce morceau remarquable d'un des Critiques de ce Dictionnaire. » Les renvois des choses attaqueront, ébranleront, » renverseront secrétement quelques opinions qu'on » n'oseroit insulter ouvertement .... Il y auroit un » grand art dans ces renvois ; l'Ouvrage entier en rece- » vroit une force interne & une utilité secrete, dont » les effets sourds seroient nécessairement sensibles avec » le temps. Toutes les fois, par exemple, qu'un pré- » jugé national mériteroit du respect, il faudroit, à » son article particulier, l'exposer respectueusement » avec tout son cortége de vraisemblance & de séduc- » tion ; mais, renverser l'édifice de fange, dissiper un » vain amas de poussiere, en renvoyant aux articles, » où des préjugés solides servent de base aux vérités » opposées : cette maniere de détromper les hommes » opére très-promptement sur les bons esprits ; & elle » opére infailliblement & sans aucune fâcheuse consé- » quence, secrétement & sans éclats sur tous les » esprits. »

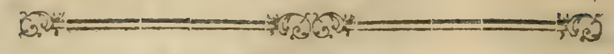
Les articles *Adorer*, *Dimanche*, *Christianisme*, *Conscience*, *Athées*, *Autorité*, *Démonstration*, *Cerf*, *Corruption*, *Ethiopien*, sont le principal objet du zele du Magistrat. Il dit de « ces prétendus Philosophes qui » osent se donner aujourd'hui pour des génies du pre- » mier ordre, pour la gloire de la Nation, pour les » Restaurateurs de la vraie science, & les Bienfaicteurs » de l'humanité, ayant le courage d'aimer les hommes » & la prudence de les fuir, que n'ont-ils eu plutôt » le courage & la prudence de ne pas écrire ? » Il rappelle la fin malheureuse de *Morin* & de *Bertelot*. Nos prédécesseurs ont condamné, dit-il, au supplice le plus affreux, comme criminels de Lèze-Majesté, des Auteurs qui avoient composé des Vers contre l'honneur de Dieu, son Eglise & l'honnêteté Publique.

M. *Joly de Fleury* donne le dernier coup de pinceau à l'*Encyclopédie*. « Cet Ouvrage trop fameux, dit-il, » qui dans son véritable objet devoit être le Livre de » toutes les connoissances, est devenu celui de toutes » les erreurs. On ne cessoit de nous le vanter comme » le monument le plus propre à faire honneur à la » Nation, & il en fait aujourd'hui l'opprobre. »

La conclusion de ce Requisitoire est digne de la plus grande attention. » Il étoit réservé à ces prétendus Philosophes, dit l'éloquent Magistrat, de » nous délivrer du joug de toute autorité, de nous dispenser de tout culte, de bannir toutes les vertus, » de nous ôter jusqu'à la liberté ..... d'établir le » regne des passions, de rompre les liens qui nous » unissent les uns aux autres. Voilà la doctrine de ces » oracles de l'impiété. Livrés à leur imagination, ils » ont éteint en eux la lumiere naturelle; ils induisent en erreur leurs Concitoyens & pervertissent le » monde. Enfans ingrats & rebelles, ils méconnoissent l'Auteur de tous dons; & semblables à ces » insensés dont parle un Écrivain Sacré, (*Job*. 21.) » Retirez-vous de nous, lui dirent-ils, nous n'avons » pas besoin de vos lumieres, nous ne connoissons » ni vos promesses, ni vos miracles. Dans cette folle » présomption il sont dans une sorte de délire & » marchent en plein jour comme des aveugles au » milieu des ténebres. »

Depuis que cet article est composé, les derniers volumes de cet immense Magasin de connoissances & d'erreurs a paru. Le Gouvernement les a traités comme les premiers; ils ont été supprimés & les Libraires enfermés à la Bastille. Il est à souhaiter que l'attention paternelle du Roi, & les conseils des bons Citoyens fassent rentrer en eux-mêmes les Compilateurs de ce Dictionnaire. Ils s'appellent les précepteurs du genre humain; qu'ils ne le corrompent donc point. Capables de nous donner de l'excellent dans plusieurs genres, qu'ils ne touchent plus aux objets qui sont au-dessus de leur portée & qui méritent le silence du Philosophe qui veut être tranquille & le profond respect du Chrétien éclairé, qui aime sa Religion.





ENFER.

§. I.

Nécessité de croire à l'Enfer.

Pourquoi ôter aux méchans la crainte des maux, qui les attendent dans une autre vie ? c'est, dit M. l'Abbé *Trublet*, leur nuire, c'est nuire à la Société ; c'est se nuire à soi-même. Que penser donc d'un Livre, tel par exemple, que celui de M. de V., où il semble qu'on s'est plu à peindre les hommes plus méchans qu'ils ne sont encore, & où l'on brise en même temps le frein le plus propre à les retenir, le frein de la crainte des peines éternelles ?

Mais, disent quelques Incrédules, ce frein est bien foible : & du moins celui des Loix humaines est beaucoup plus fort.

Je le veux ; mais 1°. Ces deux freins réunis seront plus forts qu'un seul ; & le premier fortifiera encore le second. 2°. Les Loix humaines ne punissent pas tous les méchans, ni toutes les méchancetés. 3°. La force de ces Loix est relative à la différence des caracteres ; & si tel méchant craint plus la potence que l'Enfer, tel autre craint plus l'Enfer que la potence, & même braveroit une mort après laquelle il n'auroit plus rien à craindre. De pareils caracteres sont moins rares qu'on ne pense ; & le Suicide, si fréquent depuis quelques années, en est la preuve : c'est un des effets les plus frappans des progrès de l'incrédulité. Ne pas convenir qu'il est des hommes que la mort passagere n'arrêteroit pas, sans la mort éternelle qui peut la suivre, ce seroit mal connoître l'homme ; & je vois en effet que quelques Écrivains Incrédules le connoissent mal. Delà en grande partie, le faux de leurs systêmes de Morale. Ils n'ont étudié l'homme que dans leur cabinet ; ils parlent d'expérience, de morale expérimentale, & ne connoissent pas le monde.

Le frein de la crainte de l'Enfer n'est pas aussi fort ni aussi général qu'il devroit l'être ; mais il l'est

encore aſſez, pour mériter d'être précieuſement conſervé, même à ne conſidérer la choſe qu'humainement, politiquement, & par rapport à la Société civile. La Religion n'arrête pas tous les hommes, mais elle en arrête un très-grand nombre. Elle n'arrête pas les mêmes hommes en toutes occaſions contre toutes ſortes de crimes, & malgré tout degré de paſſion; mais elle les arrête en d'autres circonſtances, &c. & c'eſt toujours beaucoup. En un mot, ſans empêcher tout le mal qui naît à la Société, ce que ne font pas non plus les loix humaines, elle en empêche une grande partie, & l'expérience le prouve encore; mais cette preuve n'exiſte pas pour la plupart des Incrédules: ils ne vivent pas avec ceux qui la leur fourniroient, avec les Miniſtres de la Religion, & en particulier du Sacrement de Pénitence. Beaucoup de prétendus Philoſophes, ou pour mieux dire, de beaux eſprits, ne connoiſſent pas plus les effets de la Religion, que la Religion même. Les Confeſſeurs, témoins journaliers de ces effets, pourroient les leur apprendre. Tel homme qui n'en ſaura jamais rien, doit ſon honneur, ſes biens, ſa vie même à un bon Prêtre, à un bon Religieux, à qui un ſcélérat quelquefois, un complice mécontent, s'eſt adreſſé par un reſte de Religion, &, ſûr du ſecret, lui a confié ſes déteſtables projets. Sans cette confidence, ils alloient être exécutés. Le ſcélérat ſe perdoit ſans doute, mais il n'eût pas péri ſeul. Ce que je viens de dire n'eſt point auſſi rare qu'on pourroit le croire, lorſqu'on n'a pas la ſorte d'expérience qui en inſtruit.

L'Auteur de *l'Ami des hommes* avoit dans l'eſprit cette penſée, ou quelqu'autre équivalente, lorſque, (Tome premier, pag. 62 de l'Edit. *in*-12.) il parle de » certains miſérables Libelles, gauchement plâ» trés d'un vernis de diſſertation ſur le droit public, » & cependant bien accueillis depuis quelques années » chez nous, où l'on oſe avancer que les Miniſtres » de la Religion ne ſont d'aucune utilité dans l'Etat. »

Mais indépendamment de l'expérience qu'ont les Confeſſeurs, qui ne connoît pas des hommes nés très-méchans, & que la Religion ſeule empêche de l'être, du moins autant qu'ils le ſeroient ſans elle?

Des hommes pleins de passions vaincues, & vaincues par la Religion ; des scélérats convertis, &c. Qui ne connoît pas au contraire d'honnêtes gens devenus des fripons en devenant Incrédules ? Tel domestique jusqu'alors fidele, a volé son maître pour lui avoir entendu dire ou à d'autres, en le servant à table, que l'Enfer n'épouvantoit que les sots.

» Nous dissertons sur la Religion devant nos » gens, sinon d'une façon très-impie, du moins sou- » vent fort légere, sur les superstitions populaires. » Tout cela porte coup sur les mœurs. « (*L'Ami des hommes*, *tom. II*, page 167.)

Plus haut l'Auteur, parlant de nos anciens Militaires, avoit dit :

» Dans les Garnisons, les Officiers plus portés ce- » pendant aux débauches d'éclat qu'ils ne le sont au- » jourd'hui, alloient à la Messe au sortir de chez leur » Commandant. Ces hommes inconséquens & quelque- » fois brutaux, ne souffroient pas qu'on dît un mot » équivoque sur la Religion devant eux, & disoient » hautement qu'un homme sans Religion ne pouvoit » être qu'un coquin.

Conservons-la donc précieusement dans nous-mêmes & dans les autres, cette Religion si utile à la Société, conservons-la parmi les honnêtes gens. Je prends ce mot dans les deux sens que l'usage lui donne, pour la mieux conserver parmi les mal-honnêtes gens & parmi le peuple ; & payons le tribut d'une juste reconnoissance à ceux qui, comme l'Auteur de *l'Ami des hommes*, écrivent de maniere à la conserver parmi les hommes. C'est bien un service d'ami.

§. II.

Objections des Incrédules contre l'Enfer.

» Quel Dieu, quelle Religion, qui damne le plus » grand nombre ! Dieu ne pouvoit-il pas ne pas créer » tant de coupables, ou prévenir leur infortune ? » Etant bon, comment ne l'a-t-il pas fait ? Ainsi il » seroit plus à souhaiter qu'il n'y eût point de Dieu,

» que d'en admettre un qui paroît cruel. L'Athée est » moins déraisonnable que le Chrétien. »

REPONSE. 1°. Cette objection est commune à tous ceux des Déistes, qui admettent un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime. 2°. La difficulté seroit la même dans le cas où il n'y auroit qu'un seul homme criminel & reprouvé. 3°. Quelle idée a-t-on de la bonté de Dieu ? exclut-elle sa sagesse & sa justice ? Si elle n'est pas incompatible avec la punition de quelques coupables, pourquoi le seroit-elle avec le châtiment de plusieurs, & même du grand nombre, s'il mérite punition ? Si cette bonté punit plusieurs d'un supplice éternel, il est également mérité. Ainsi la difficulté ne tire point sa force ni du petit ni du grand nombre des coupables, ni de la durée des supplices préparés, mais du péché, de ses malheurs, & d'une bonté en Dieu mal entendue, qui ne pourroit faire que du bien, même aux plus indignes ; comme si Dieu fût obligé d'empêcher l'homme d'abuser de sa liberté, en s'écartant de l'ordre. Mais cherchons quelle est la source du péché & de la damnation de l'homme, pour faire évanouir tant de blasphêmes.

PREMIER PRINCIPE. L'homme est libre ; il peut choisir le bien ou le mal ; le sentiment de la liberté est joint à celui de l'existence. Les loix, les menaces, les promesses, les châtimens, les récompenses divines & humaines supposent la liberté dans les hommes : liberté active & dépendante, qui est toujours aidée & fortifiée par l'action ou le secours de Dieu, qui, au lieu de nuire à cette liberté, lui laisse tous ses droits.

DEUXIEME PRINCIPE. L'homme seul est l'auteur du mal moral, qu'il choisit par préférence ; lui seul s'écarte de la regle prescrite. Dieu ne peut empêcher son choix, qu'en lui ôtant la liberté. Or il ne le veut pas dans l'ordre qu'il a établi : le Créateur n'est obligé à rien. Le devoir de la créature libre & secourue, est de se conformer aux volontés connues de son Dieu. S'il y résiste, l'homme seul est responsable de cet abus. Dieu le permet ; mais il ne le fait pas. Tout ce que Dieu fait est réel ; l'injustice & la malice ne sont qu'un défaut, dont le cœur humain seul est la source. Je sais que Dieu

par un miracle de sa puissance pourroit empêcher le crime; mais est-il obligé de faire tout ce qu'il peut ? Que l'homme ne se plaigne que de lui-même, s'il abuse de sa liberté, s'il ferme les yeux à la lumiere, s'il s'étourdit contre les cris de sa conscience, s'il s'abandonne à ses passions : Dieu en permettant ce désordre, fait en tirer le bien & sa gloire, mais il le défend & il l'empêche autant qu'il doit.

Seconde Objection. » Un pere qui pourroit pré-» venir le mauvais usage qu'il voit que ses enfans » feront de ses biens, seroit-il bon s'il ne l'empê-» choit pas ? «

Reponse. Non : mais il y a bien de la différence. La bonté finie & créée est nécessairement dépendante ; elle doit toujours se conformer à la volonté & à la gloire de Dieu. Un pere doit empêcher tout ce qui est contraire à cette fin. D'ailleurs un pere est obligé d'aimer ses enfans comme lui-même ; il ne doit pas souffrir en eux ce qu'il ne peut faire lui même. Il est responsable à Dieu de lui & des siens ; mais la bonté de Dieu est indépendante. Elle ne se communique au dehors, qu'autant qu'elle veut & comme elle veut. La censurer, parce qu'elle se répand avec mesure, ce seroit aussi attaquer sa puissance, que si on la blâmoit de ce qu'elle produit des ouvrages finis & limités.

Troisieme Objection. » Un Dieu juste peut-il se » mesurer avec sa créature, en l'accablant de toutes » ses vengeances pendant toute son éternité pour » une faute d'un instant ?

Reponse. Ici rien n'est contraire à sa justice ; & tout la justifie. Qui ne veut pas aimer Dieu, mérite d'être exclu de sa possession, tandis qu'il ne l'aimera pas : or, le pécheur mort ne l'aimera jamais. Il aura méprisé l'ordre, en se livrant aux créatures ; il sera donc laissé à son désordre. Ses plaisirs seront changés en douleurs, & sa conscience en bourreau. Plus l'homme est petit, plus sa rébellion est énorme. Il est foible, mais il étoit libre & secouru. Dieu est bon, mais il doit venger sa bonté outragée jusqu'à la fin. Il est juste, il récompense en Dieu éternel, pourquoi ne puniroit-il pas de même ? Une ame immortelle doit toujours être ce qu'elle a choisi d'être en

sortant du tems ; & qui pourroit la changer ? Les Elus ne se pervertiront pas au Ciel ; les Damnés se convertiront-ils aux Enfers ? Un Dieu éternel & immuable, ne changera ni leur sort ni ses décrets.

ESPRITS-FORTS.

La vanité est la source de leurs Ecrits.

LEs *Esprits-forts*, dit M. le Chevalier d'*Arc*, *sont comme les gens yvres, qui veulent toujours faire boire ceux qui sont de sens froid.*

Tel est en effet le fanatisme des Esprits-forts, non des simples incrédules, mais de ceux qui se font gloire de leur incrédulité, des impies dogmatisans ; car c'est cette vanité audacieuse, qui leur a fait donner par ironie, comme le remarque la *Bruyere*, le nom *d'Esprits-forts*. Ils cherchent à inspirer leur prétendue force aux esprits foibles. On a dit que c'étoit une grande partie pour se fortifier eux-mêmes, en les acquérant. Quoiqu'il en soit de leur motif, cette acquisition peu honorable est de plus dangereuse. Ces esprits foibles sont assez souvent de mauvais cœurs, & ils avoient besoin du frein qu'on leur ôte.

Ils n'auroient jamais eu l'esprit de deviner certains principes ; ils ont celui de tirer certaines conséquences, & quelquefois contre ceux-mêmes qui leur ont fourni ces principes.

Depuis quelques années, il a paru un homme d'un esprit original, & d'une conduite, d'une maniere de vivre plus originale encore & plus singuliere. En lui l'homme est encore plus différent des autres hommes, que l'écrivain ne l'est des autres écrivains. On a soupçonné un caractere si extraordinaire d'être non pas faux, mais factice, & en effet, ce sont deux choses très-différentes. M. R. de G. a donc réellement ce caractere, avec lequel il se montre ; mais il l'a plutôt parce qu'il se l'est fait, que parce que la nature le lui a donné. Elle lui en a sans doute donné le germe ; & peut-être a-t-il travaillé d'abord à le corriger, à le dompter, frappé de l'impression qu'une pa-

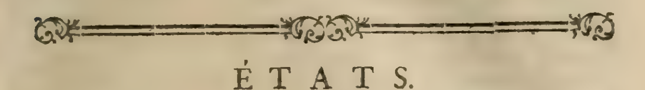
reille singularité feroit dans le monde. Mais à la fin, lassé de combattre, il se sera pleinement livré à son naturel, & y aura même ajoûté. Se trouvant bien tel qu'il est, & d'autres le trouvant bien aussi, il aura voulu l'être encore plus; & comme on dit, il se sera un peu aidé lui-même.

Celui dont nous venons d'ébaucher le portrait, & dans lequel nous estimons bien sincérement à plusieurs égards, & l'homme & l'Auteur, a soutenu, comme tout le monde sait, des paradoxes dangereux. Il est vraisemblable qu'il raisonna ainsi en commençant d'écrire: *sur cent personnes qui liront mon ouvrage, quelques-unes l'applaudiront, & quelques autres le réfuteront, au lieu qu'en me taisant, je resterois ignoré de toutes.* Voilà le vrai motif des Incrédules qui, après s'être échauffé l'imagination dans le cabinet, prêchent publiquement leur Doctrine.

La plûpart des esprits-forts n'ont travaillé que pour acquérir de la gloire, & quelques autres seulement pour faire du bruit. Le bruit joint, tantôt à la gloire, tantôt à la honte, hâte, étend & augmente toujours l'une & l'autre. Delà il est arrivé que plusieurs de ceux-mêmes qui ont écrit pour acquérir de la gloire, ont voulu encore faire du bruit. Dans cette vue à d'excellentes choses, ils en ont mêlé d'autres mauvaises, mais très-singulieres, & quelquefois singulieres jusqu'au ridicule; mais qui par cela même n'en étoient que plus propres à inspirer de la curiosité & de l'empressement pour leurs ouvrages. La vanité est singuliere dans ces ruses; & son petit manege, dût-il être apperçu, elle l'emploieroit encore, pourvû qu'il la menât à son but. Le vain dit quelquefois comme l'avare: *Populus me sibilat, at mihi plaudo, dum* &c.

Les Incrédules qui ont écrit par vanité, ont pris des détours plaisans pour satisfaire leur orgueilleuse manie; ils se sont souvent contredits eux-mêmes. C'étoit le cas de leur dire: *ou vous me trompiez autrefois, ou vous me trompez maintenant*; mais ils se sont très-peu embarrassés des réflexions qu'on pourroit faire. Ils vouloient répandre le nom du Charlatan & vendre sa drogue, & peu leur importoit par quel moyen. Quelquefois les coriphées de la secte ont fait semblant de se combattre mutuellement: autre ruse assez sem-

blable à celle de ces honnêtes gens qui, ne pouvant fixer la populace autour de leurs treteaux, feignent de se battre pour attirer les passans.



ÉTATS.

Quel est le meilleur Gouvernement ? tous les hommes doivent s'aimer.

UNe forme de Gouvernement parfaite est un Être de raison, parce qu'un bonheur complet à tous égards n'est pas fait pour être le partage des hommes. La sagesse humaine avec ses plus grands efforts, ne peut se promettre que de diminuer la mesure du mal sur la terre. Qu'on fasse tant qu'on voudra des plans pour trouver une constitution d'État qui n'ait aucun défaut ? qu'on invente au gré de l'imagination une forme de Gouvernement plus parfaite que la République de *Platon*, que l'*Atlantis* de *Bacon*, que l'*Utopie* de *Morus*, que la *cité du soleil* de *Campanella*, & s'il est possible, que le beau Roman de *Fénélon* ? on pourra bien trouver l'idée d'un Gouvernement parfait, mais il en faudra toujours demeurer à la spéculation. Cette idée, dès qu'on voudra la réduire en pratique, paroîtra ce qu'elle est, une vraie chimere. C'est ainsi que toutes les sciences ont la leur.

Nos *Diogenes* turbulens s'élevent sans cesse contre les loix de leur patrie. Mais ne savent-ils pas que les Législateurs sont hommes & sujets à toutes les illusions des autres hommes ? Mais quand même les Loix ne se sentiroient pas des foiblesses de ceux qui les ont faites ; & quand les conjonctures où elles ont été publiées, seroient immuables, il ne sauroit y avoir de Gouvernement qui put satisfaire entiérement nos faux politiques. Il leur faudroit des Anges & ce sont des hommes qui gouvernent, & des hommes qui sont gouvernés. Des Loix bonnes pour fonder l'État, cessent de l'être pour maintenir l'État fondé. Les liens qui forment les Sociétés Civiles, s'affoiblissent par la succession des tems, par la variété des esprits, par le

mélange des nations conquérantes & conquises. L'ambition, la haine, l'antipathie réciproque des peuples, la domination tyrannique, l'amour d'une fausse liberté, mille autres principes de désunion altérent les États les plus florissans. Les Royaumes & les Républiques naissent, fleurissent & vieillissent comme nous.

Les Philosophes voudroient de la liberté; mais c'est se tromper que de croire qu'on n'en jouit pas sous un Gouvernement où il y a de la raison & de l'ordre. Qui pourroit être appellé libre, si l'on cessoit de l'être pour être soumis à l'ordre? Les Rois eux-mêmes ne le seroient point. Les bons Rois ne reconnoissent-ils pas l'autorité des Loix? Les Rois politiques ne sont-ils pas assujettis à l'intérêt de leurs États? Les Rois les plus absolus ne sont-ils pas assujettis à l'ordre du Gouvernement? Tous les Princes ne doivent-ils pas être soumis à la Justice, & ne sont-ils pas dans la dépendance des engagemens qu'ils prennent & par leurs Loix, & avec leurs alliés? Quel est le lieu sur la terre, pour le dire en un mot, où les hommes ne tiennent pas à certains liens, & où il n'y ait pas une subordination qui est tout à la fois & nécessaire & utile, & qui les met indispensablement dans la dépendance les uns des autres?

Le Gouvernement Monarchique, à ne parler qu'en général, paroît préférable aux autres formes de Gouvernement. Il est le plus naturel & le plus ancien. Il est par conséquent le plus durable, & dès-lors le plus fort & le plus opposé à la division, qui est le plus grand fléau des Sociétés Civiles. On n'est jamais plus uni & plus fort que sous un seul chef, parce que tout concourt par la volonté d'un seul homme au but du Gouvernement. La Monarchie peut s'aider de la pluralité des bons conseils autant que les autres formes de Gouvernement. Mais s'il faut plusieurs têtes pour délibérer, il est bon qu'il n'y en ait qu'une pour résoudre & pour présider à l'exécution. Le Monarque a l'avantage de pouvoir prévenir toujours, & de n'être jamais prévenu. Une République qui attend tout du tems, le laisse perdre; pendant qu'elle délibére, le Monarque attaque & exécute.

L'inconvénient des minorités dans les Monarchies est considérable sans doute; mais il s'ensuit de cet in-

convénient que le plus grand défaut de la Monarchie consiste à ne pouvoir être tellement continuelle, que les inconvéniens qui sont attachés au Gouvernement Républicain ou Aristocratique, ne viennent quelquefois affoiblir le Gouvernement Monarchique. En considérant les hommes séparément, les uns sont bons & les autres mauvais: & par conséquent, un État conduit par un seul homme, sera tantôt bien & tantôt mal gouverné. Mais les hommes considérés dans cette totalité qui s'appelle peuple, n'ont été, ne sont & ne seront jamais qu'une multitude d'esprits bornés, prévenus, foibles, passionnés, craignant & se rassurant sans sujet, dépourvus d'expérience & de prévoyance, & poussés par instinct vers le seul bien être actuel; & par conséquent un État conduit par la multitude, sera mal & toujours mal gouverné.

Le raisonnement tire un grand poids du suffrage universel des nations pour la Monarchie. Tous les peuples ont commencé par ce Gouvernement & presque tous s'y sont conservé comme dans l'état le plus naturel. Il est vrai qu'il a recu différentes modifications suivant les tems & les lieux. L'Anglois soupçonneux ne confie le Gouvernement qu'à la nation assemblée. Le François naturellement impétueux, veut être conduit par l'autorité d'un seul; ainsi chaque peuple doit croire qu'il a la portion de bonheur que sa nature comporte, & dès-lors il sera heureux.

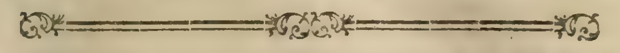
Mais sous quelque Gouvernement que les hommes vivent, ils doivent respecter leurs Chefs & s'aimer entr'eux. Les Philosophes prêchent sans cesse la soumission aux loix & l'humanité; mais ils le font d'une façon un peu singuliere. Pour prouver qu'on doit respecter les loix, ils insultent les gardiens de ces loix; & pour engager toutes les nations à ne former qu'un même peuple de freres, ils les traitent toutes avec une licence dont *Diogene* auroit rougi. Ecoutons l'Auteur des *Lettres Juives*: » Les Piémontois sont petits-maîtres, esclaves des modes, grands compli-
» menteurs, ainsi que les François. Ils sont vin-
» dicatifs, soumis aux Moines comme les Italiens.
» (Lettre 34.) La débauche à Venise est conciliée
» dans tous les différents états avec la Religion.....

» Tout ce qui eſt permis au ſoldat le plus déter-
» miné, ne déroge point ici à la décence monachale.
» (Lettre 55.) Les Napolitains ont la réputation
» d'être le peuple le plus mauvais & le plus ſcélerat
» de l'Europe...... Il en eſt peu qui ſoit auſſi igno-
» rant, auſſi hébété; il ſemble ne faire uſage de ſa
» raiſon, que pour aſſaiſonner le crime. Dès qu'il
» ne s'agit point de faire une mauvaiſe action, à
» peine a-t-il quelque notion au deſſus de la bête.
» (Lettre 60.) Il eſt, à la vérité, permis aux Eſ-
» pagnols de s'acquitter de toutes les fonctions ani-
» males, mais il leur eſt expreſſément défendu de
» penſer. (Lettre 106.)

Il n'y a que M. de V. qui ait pu ajouter à l'audace de ces portraits. Sous le nom de *Scarmentado*, il parcourt toutes les nations de l'univers; il n'y voit aucune bonne qualité; il n'y découvre que des horreurs. Les Italiens ſont des ſimoniaques, des perfides, des empoiſonneurs, des aſſaſſins, des ſodomites. L'inconſtance eſt le caractere des François; ils ſont toujours en guerre entr'eux, ou avec les étrangers. Ils rient, mais en enrageant & ils font en riant les choſes les plus déteſtables. Ils ſont aimables & ils produiſent des monſtres. une chimere les fait courir aux armes; depuis deux cens ans, leur pays eſt déſolé pour deux pages de controverſe; l'indifférence ſur la Religion commence à les calmer; *Heureux le tems auquel ils ne feront qu'en plaiſanter!* Le plus grand nombre y eſt parvenu chez les Anglois; le reſte eſt fanatique. Le Hollandois eſt un peuple flegmatique, groſſier, ignorant, qui ne connoît que ſes intérêts & ſes préjugés & qui verſe le ſang de ſes meilleurs citoyens, avant que d'avoir examiné s'ils ſont réellement coupables. La fourberie, l'oſtentation, la ſuperſtition, le reſpect pour le monachiſme & pour l'Inquiſition ſont tout ce que l'on voit en Eſpagne, &c.

Il faut avouer qu'un pareil apôtre de l'humanité doit faire de grands progrès. Aimez-vous tous, ô hommes, parce que vous êtes des monſtres, des ſinges auxquels on a appris à parler & des ours qu'on a fait danſer. Aimez-vous tous en général, car ſi vous vous examiniez en détail, vous vous trouveriez des gens abominables. Tel eſt le ſens des paroles de ces nou-

veaux ſophiſtes qui, en déclamant en faveur de l'amour univerſel, ne s'aiment qu'eux-mêmes; & qui, ſe diſant amis du genre humain, ne le ſont de perſonne.



EVANGILE.

§. I.

Examen de l'Hiſtoire du Nouveau Teſtament.

I.

L'Aveu unanime des Chrétiens, des Païens & des Hérétiques, attribue les Livres du nouveau Teſtament aux Auteurs dont ils portent le nom. Ces Ouvrages furent traduits en diverſes langues, & reçus de pluſieurs peuples. Ni *Celſe*, ni *Julien l'Apoſtat*, ni aucun de ces Incrédules téméraires qu'on a vu dans tous les tems, ne s'eſt jamais inſcrit en faux contre les Auteurs de ces Livres, ni contre les faits qui y ſont énoncés. Perſonne dans tous les ſiecles poſtérieurs, n'a douté que ces Livres ne vinſſent des Diſciples de JESUS-CHRIST. En effet, ces Auteurs, témoins oculaires ne diſent rien qui ne ſoit entiérement conforme aux tems, aux lieux, aux uſages, aux perſonnes, au Gouvernement Civil & Eccléſiaſtique & aux affaires publiques dont ils parlent.

Tout démontre qu'ils ont vécu avant la ruine de Jéruſalem, quoiqu'en diſe M. de V. & ſes dignes partiſans. Les Apôtres vont dans cette Ville, ils prient dans le Temple, ils y enſeignent, ils ſont cités devant le Conſeil de la Nation. Saint *Pierre* eſt empriſonné par *Hérode*; Saint *Paul* eſt arrêté dans le Temple; les Juifs ſont chaſſés de Rome par l'Empereur *Claude*; Saint *Paul* ſe joint à un de ces Exilés. Ces Apôtres vivoient donc avec l'Auteur des Actes, avant *Tite*, deſtructeur du Temple & de la Nation. Enfin les Épitres de Saint *Paul*, par exemple, ſont ſi originales & ſi rélatives aux mouvemens de ce tems. Elles ſont d'un caractere ſi uniforme & ſi marqué, qu'on ne peut les imputer à un autre. Qui n'eût pas

converti les Galates, ne leur auroit pas parlé si durement. Qu'auroient dit les Corinthiens à celui qui les traitoit avec tant d'autorité, s'il n'eût pas été reconnu comme leur premier Apôtre? S'il n'y avoit eu à Rome aucune dispute entre les Gentils & les Juifs Chrétiens, un Fourbe les eût-il attaqués? auroit-il décidé avec tant de force? auroit-il détaillé tant de circonstances & de raisons, à propos de rien & sans se trahir? Ces Livres sont donc de leurs Auteurs.

II.

Ces Livres n'ont pu être supposés. Car en quel tems? *Ignace*, *Clément*, *Policarpe*, Contemporains des Apôtres, *Justin*, *Irenée*, Disciples de ceux-là, citent & respectent ces Livres comme venus des Apôtres. Ils en racontent, en expliquent les faits, & ils meurent en attestant ces vérités. Il ne peut y avoir aucune supposition, ni devant ni après la ruine de Jérusalem. Les Lettres des Apôtres contiennent la plupart des faits Évangéliques. Le moindre changement durant la vie des Disciples eût excité leurs plaintes. Les Eglises entieres instruites & accoûtumées au style des Apôtres n'auroient-elles pas apperçu la nouveauté à la premiere confrontation? un seul particulier suffisoit pour la découvrir. Après la mort des Apôtres, qui auroit pu persuader aux Eglises de Rome, d'Ephese, de Corinthe, qu'elles avoient reçu des Lettres de *Paul*, si elles ne l'avoient pas connu? Auroient-elles connivé à la fourberie? Se seroient-elles exposées à tous les risques pour une fausseté évidente? Personne de tant de millions d'hommes n'auroit-il osé révéler l'imposture?

III.

Ces Livres ont encore moins pu être altérés. On sait avec quel respect les premiers Fideles les gardoient. Il auroit donc fallu changer tous les originaux, les copies & les versions. La nouveauté eût été sensible, en consultant les anciens exemplaires communs aux Eglises, pour les comparer aux copies infideles. On a toujours crié contre les fabrications des Hérétiques, & les Hérétiques à leur tour auroient récriminé contre les Églises. D'ailleurs, qu'auroit-on pu

pu altérer dans ces Livres ? les miracles, les dogmes, les faits ? Mais tout eſt néceſſairement lié enſemble. Les miracles ſont la baſe de la doctrine, & elle eſt prêchée avec les miracles. Les faits en ſont le lien; il falloit donc tout changer ou tout anéantir.

Enfin, quand ce ſeroit faire l'altération ? Les Apôtres ne l'euſſent pas ſoufferte de leur tems. Après eux les Fideles euſſent crié à l'attentat, comme ils ont fait contre les innovations & les fauſſes explications des Hérétiques. Seroit-il aiſé aujourd'hui de changer les Ecritures ? pourroit-on ſupprimer les anciens exemplaires & retoucher toutes les copies qui en exiſtent ? Il étoit plus difficile encore dans les premiers ſiecles où chacun, pour ainſi dire, avoit ſon nouveau Teſtament, & mouroit pour en conſerver l'intégrité.

Je ſais qu'on n'a plus guere d'originaux, & que les verſions ſont un peu différentes. Mais cette différence ne vient que de la variété des Langues; elle ne tombe que ſur les expreſſions. Le fond en eſt toujours le même : même ſubſtance, mêmes miracles, mêmes dogmes; par-tout, en un mot, ces Livres ſont tels qu'ils ſont ſortis des mains de leurs Auteurs. Mais il y a encore une difficulté à éclaircir; ſavoir; ſi ces Ecrivains ſacrés n'ont point été trompés ou trompeurs eux-mêmes.

Les Apôtres n'ont pu être trompés : car que racontent-ils à l'Univers ? l'Hiſtoire entiere d'un perſonnage qu'ils ont vu & fréquenté pendant trois ans; une doctrine qu'ils ont entendue, des miracles qui ſe ſont par-tout opérés devant eux. Voilà des faits publics où l'illuſion ne peut entrer; il n'eſt beſoin que d'yeux & d'oreilles pour s'en aſſurer. Ce qui confirme leur évidence, c'eſt qu'eux-mêmes ils ont renouvellé les mêmes prodiges, en prêchant les mêmes vérités, & qu'ils ont communiqué le pouvoir d'en faire autant à tous ceux qu'ils ont converti; c'eſt qu'ils ont fait eux-mêmes des Prophéties & des promeſſes qui ont toutes été conſommées à la lettre & au ſu de tout le monde : ils n'ont donc pu être trompés. Ce n'eſt pas tout.

1°. Les Apôtres n'ont pas voulu tromper. Pluſieurs ſéducteurs ligués enſemble pour tromper l'Univers,

forment un complot : ils disent les mêmes choses dans le même tems & de la même maniere. Les Apôtres ont fait le contraire. 2°. Des Imposteurs travaillent ou à leur intérêt ou pour leur vanité. Ils se montrent par quelque endroit ; les Apôtres ne font que raconter simplement ; ils publient toutes leurs foiblesses, & ils n'ont rien à gagner ici bas. 3°. Dans le Héros qu'ils divinisent, ils ne cachent point ses infirmités humaines, sans y ajouter le moindre éclaircissement ; la vérité seule les guide, jusques dans le récit de ses plus grandes actions ; nulle marque d'étonnement, nul trait de passion contre les ennemis du Sauveur ; on diroit qu'ils écrivent une histoire qui leur est indifférente. Ce n'est pas là le caractere du mensonge. 4°. Après une vie de peines, de travaux & de tortures, ils scellent de leur sang les vérités qu'ils ont prêchées ; témoignage de sincérité, sans réplique.

Examinons de plus près ces hommes singuliers. Combien sont-ils ? Ils sont douze pour toute la terre. Sont-ils bien unis ? Ils se dispersent de toutes parts ? Se concerteront-ils ? Ils ne se verront plus. Sont-ils distingués par la naissance ? C'est la lie du peuple. Brillent-ils par leurs habits ? ils vont nuds pieds & couverts de haillons. Sont-ils riches ? Ils vivent d'aumônes. Sont-ils accrédités ? Ils ne connoissent personne. Sont-ils estimés & accueillis ? Tout le monde les méprise & les insulte. Sont-ils habiles ? Ils ne savent rien. Sont-ils artificieux ? Ils sont simples & grossiers. Sont-ils éloquens & polis ? ils n'ont aucune éducation ; à peine savent-ils parler. Entendent-ils les langues ? Ils n'ont appris que le jargon de leur village ; & ces hommes instruiront, convaincront, convertiront le monde. Ils vaincront les Princes, confondront les Savans, dépouilleront les riches. Un homme en Perse, un homme en Espagne, un homme en Grece, un homme en Ethiopie, se fera écouter, se fera croire, ou mourra pour soutenir ce qu'il a avancé.

Dira-t-on qu'ils étoient des scélérats sans crainte ni espérance ? Mais des Impies par état inspirent-ils l'amour de Dieu & la crainte des maux éternels ? Font-ils par-tout des cœurs patiens, zélés & charitables ? Qu'importe à des fourbes haïs & détestés,

que les autres hommes se sauvent ou périssent. Vit-on des Athées former & exécuter, au prix de tout, le projet de sanctifier le genre humain ? Non, on n'a jamais péri dans les supplices pour attester une opinion qu'on a cru fausse. Nul n'a jamais été assez stupide ou assez désespéré pour perdre toute espérance sur la terre, & se dévouer à toutes les vengeances du Ciel. L'ambition de s'immortaliser, qu'on supposeroit dans les Apôtres, seroit une phrénésie qui ne tomberoit point sous le bon sens dans un seul homme; elle est absurde dans plusieurs, qui, au lieu de s'illustrer, ne feroient qu'éterniser leur effronterie & leur scélératesse.

§. II.

De la morale de l'Évangile.

L'obscurité que la souveraine sagesse a voulu répandre sur certains endroits des Livres saints, n'est souvent qu'un prétexte pour réjetter la morale dont le cœur s'accommode encore moins, que la raison ne s'accommode des mysteres. Si l'Écriture sainte du N. T. étoit lue dans l'esprit de droiture qui est nécessaire pour en profiter, on ose assurer qu'il n'y a ni Juif, ni Païen, ni Infidele ni libertin, qui ne trouvât qu'elle est aussi propre à manifester les vertus de l'Être des êtres qu'à remplir tous les besoins des hommes. Avoit-on jamais vu auparavant un corps plus complet de leurs devoirs, tant envers Dieu, qu'envers eux-mêmes ? L'ame est ravie d'y voir l'équité naturelle relevée de l'oppression, où les passions humaines l'avoient si long-tems détenue. Les devoirs de la justice, de la miséricorde, de l'amour fraternel, ceux de la tempérance, de la modération dans l'usage des biens du monde, de la constance dans les maux, de la patience dans les afflictions, toutes ces vérités si sublimes & si consolantes y sont établies, annoncées avec la derniere évidence, & soutenues par les plus puissans motifs.

Cette Religion non contente de regler les actions extérieures, va jusques au fond du cœur, pour y faire regner la sainteté. Ce qu'elle ordonne même de plus rigide, & de plus insupportable à la corruption

du cœur, comme de renoncer à ſoi-même, eſt fondé ſur la lumiere naturelle. Car qu'eſt-ce que renoncer à ſoi-même ? ſinon dépouiller un amour propre aveugle & déréglé, qui nous entraîne dans une foule de paſſions turbulentes, pour nous revêtir d'un amour propre également ſalutaire, dans le tems & dans l'éternité ? Le martyre & la croix n'entrent pas directement dans le plan d'une Religion toute formée pour le bonheur des hommes. Mais c'eſt un devoir que la raiſon elle-même nous preſcrit, de perdre plutôt la vie, & de ſouffrir plutôt mille morts, que de trahir ſon Dieu, & que de renoncer à ſon propre ſalut par des actions criminelles.

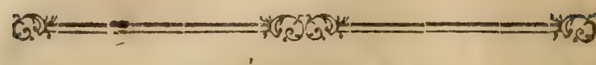
Si la Religion ordonne aux Chrétiens de bénir leurs ennemis, n'eſt ce pas une ſoumiſſion qui eſt dûe aux ordres de la providence, qui permet que nous ſoyons expoſés à leurs atteintes ? D'ailleurs en nous commandant de pardonner les injures & d'uſer de charité envers ceux qui nous haïſſent, elle previent les vengeances particulieres qui déſoleroient la ſociété. Elle laiſſe au Souverain Maître un droit dont il eſt juſtement jaloux. En un mot il n'y a point de Légiſlateur qui, voulant former une ſociété bien reglée, & rendre un peuple heureux, eût pu choiſir des maximes plus propres, que celles de l'Evangile, au bien public, à celui des particuliers, à la tranquillité des Princes auxquels il aſſure une obéiſſance ſure & conſtante, parce qu'elle a ſa ſource dans le cœur. Ainſi la Religion Chrétienne a cet avantage qu'on ne voit dans aucune autre, au moins auſſi clairement ; c'eſt que par les mêmes maximes, elle pourvoit à la félicité des hommes pour cette vie & pour la vie à venir.

On ne peut à la vérité conteſter à quelques Sages du Paganiſme la gloire d'avoir enſeigné une fort belle Morale. Mais elle étoit toujours défectueuſe à quelques égards, & il n'y en a aucun d'entr'eux qui n'aît autoriſé quelque vice. La Morale Chrétienne n'en épargne aucun ; elle condamne même juſques aux apparences du mal. D'ailleurs, la Morale des meilleurs d'entre les Philoſophes Païens péchoit dans le principe ; ce n'étoit qu'une ſimple honnêteté de mœurs qui n'avoit pour but que leur propre utilité, leur ſatisfaction & leur gloire, ſans aucun rapport

à la gloire de l'Être saint. Ou s'ils avoient pour objet de plaire aux Dieux, l'objet étant faux, les vertus l'étoient aussi. Ils n'avoient pas non-plus de motifs suffisans pour rendre les hommes constants dans la pratique des devoirs, dont ils faisoient une si belle peinture. *Seneque* parle magnifiquement du mépris du monde, mais il ne persuade pas, parce qu'on ne voit pas le motif de ce mépris. La raison nous apprend bien à ne pas abuser des biens du monde, en nous livrant aveuglément à nos passions, parce que tout excès deshonore, & ruine infailliblement, de maniere ou d'autre. Mais s'il n'y a point de meilleurs biens que ceux du monde, c'est orgueil, ou simplicité de les mépriser. La Morale des Apôtres se soutient parfaitement. Elle ne défend l'usage des biens du monde, qu'autant qu'il est un obstacle à la possession des biens du Ciel, & à la pratique de la sainteté, qui en est le chemin. En un mot elle est fondée sur ce principe du bon sens, de préférer ce qui est stable & certain à l'instabilité même, ce qui est éternel à ce qui n'est que passager & périssable, & de sacrifier un avantage médiocre à un avantage infini.

La Morale des Écrivains sacrés a encore une grande prérogative sur celle des Païens, c'est que ces derniers ne s'accordent pas dans l'idée qu'ils donnent de la vertu. (*) Il paroît par leurs variations, qu'ils se sont fait un systême de vertu selon leur propre génie, ou qu'ils ont eu des maîtres différens. Mais les Apôtres ont été si uniformes sans se consulter, qu'on voit bien qu'ils n'ont eu qu'un même Maître, & le plus excellent de tous les Maîtres. Un lecteur attentif n'aura pas de peine à tirer la conséquence qui naît de toutes ces réflexions; c'est que ceux qui ont écrit des Livres qui contiennent une doctrine & une Morale si complete dans ses parties, si parfaite dans ses degrés, si proportionnée à tous les besoins de l'homme, ont dû être inspirés par celui qui, ayant formé l'homme, sait comment il faut le conduire au souverain bien.

(*) C'est à quoi n'a pas fait attention M. *Freret* Auteur de *l'Examen des Apologistes du Christianisme*, lorsqu'il a comparé la Morale des Philosophes Païens à celle des Chretiens.



EZÉCHIEL.

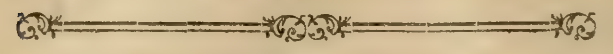
Explication de quelques passages qu'on a donnés comme scandaleux.

M. de V. voudroit-il qu'*Ezéchiel*, prophétisant dans la Palestine, eut agi comme un petit-Maître de nos jours ? Il lui fait un crime d'avoir parlé aux Juifs en figures, & d'une maniere allégorique. Tel étoit l'usage des Orientaux & sur-tout des Juifs. Lorsque ce peuple se rendoit insensible aux paroles, il falloit le toucher par des actions. Ce langage plus expressif & plus persuasif le corrigeoit sans l'aigrir, parce que l'homme qu'on instruisoit ainsi, obligé de deviner l'énigme, paroissoit plutôt se faire la leçon que la recevoir. Cette façon de corriger ou d'instruire humilie moins l'amour propre & doit faire plus d'effet. *Ezéchiel* se conforme à cet usage, ou plutôt à l'ordre du Seigneur, en annonçant aux Israélites qu'ils mangeront leur pain souillé parmi les Nations qui devoient les conduire en esclavage. Pour leur faire comprendre à quelles extrêmités ils seront réduits, il reçoit ordre du Seigneur de couvrir son pain d'excremens humains, & de le manger ainsi en leur présence ; mais comme il représente à Dieu qu'il n'a jamais été souillé depuis son enfance, Dieu lui donna la permission d'y substituer des excremens de bœuf. L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* nous trompe quand il s'exprime ainsi : *mais après avoir mangé de ce pain de douleur, Dieu lui permet de ne le couvrir que des excremens de bœuf.* Il n'est point dit qu'il mangea son pain couvert d'excremens humains, mais seulement qu'il en reçut l'ordre. L'Auteur falsifie encore le Chap. XVI. du même *Ezéchiel.* Il introduit le Seigneur parlant à la Nation Juive ; voici les termes qu'il attribue à Dieu : *Quand tu nequis on ne t'avoit pas coupé le nombril ; tu n'étois ni lavée ni salée...... tu es devenue grande, ta gorge s'est formée, ton poil a paru ; j'ai passé, j'ai connu que c'étoit le tems des amans. Je t'ai couverte, & je me suis étendu sur ton ignominie.*

Pour juger de la fidélité de notre Auteur à interprêter les textes, je vais vous rendre le vrai sens de celui-ci; vous verrez comme il abuse indignement de l'Écriture sainte. Le Seigneur propose une similitude; c'est sous le type d'une femme qu'il parle à la Nation Juive. Il lui dit qu'il a pris soin de son enfance; les différens degrés de force que cette Nation a acquis sont représentés sous le symbole des différens états, de l'enfance, de la jeunesse & de la puberté, par lesquels passe une femme avant qu'elle devienne mere. La coutume de donner du sel aux enfans, rapportée ici, étoit particuliere aux Juifs. le Seigneur ajoute: j'ai passé, j'ai vu que le tems des Amans étoit venu; mais au lieu de dire, *je t'ai couverte, je me suis étendu sur ton ignominie*, comme l'Auteur l'a traduit en blasphêmant, il y a dans le texte, *j'ai étendu un voile sur toi. (extendi amictum meum super te & operui ignominiam tuam.* Ezéch. C. 16. ℣. 8.) & *j'ai caché ton ignominie;* ce qui fait comme on voit deux sens bien différens. Dans le Chap. XXIIe. cité par l'Auteur, *Ezéchiel* reproche au peuple de *Juda &* d'*Israël* leur Idolatrie & leur debauche, sous les noms d'*Oolla* & d'*Oolibia*. Il paroit que ce Prophete à la fin de ce Chapitre fait allusion à cet usage infâme de se prostituer dans les temples des Idoles. Il reproche aux femmes Juives & Israélites qu'elles se sont livrées aux grands Seigneurs d'Assyrie, aux Chefs de la Nation, aux jeunes gens, aux Cavaliers Assyriens & Babiloniens, qu'elles ont adoré leurs Idoles, qu'elles leur ont sacrifié leurs enfans, que c'est pour tous ces crimes que le Seigneur les punira & que ces deux peuples seront menés captifs en Assyrie & à Babilone, comme cela arriva en effet. Si le langage du Prophete paroît trop nud, c'est que son intention étoit aussi pure que ses mœurs.

M. de V. a dit plusieurs fois & il repete encore dans le même Chapitre d'*Ezéchiel* qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes, qu'il faut se défaire des préjugés de l'enfance quand on lit les anciens Auteurs ou qu'on voyage chez des Nations éloignées. Que ne met-il en pratique une bonne fois pour toutes les préceptes qu'il donne? Qu'il lise l'Écriture avec l'esprit d'un Chrétien soumis; qu'il se transporte dans

le tems où les Prophetes ont écrit ; qu'il fasse attention au peuple pour lequel ils écrivoient ; & au lieu de critiquer il admirera & il se taira.



FANATISME.

Il produit plus de vertus que l'Irréligion.

LEs Philosophes modernes s'élevent beaucoup contre le fanatisme & ils ont raison ; mais ce qu'ils n'ont garde de dire, & ce qui n'est pas moins vrai, dit M. *Rousseau*, c'est que le fanatisme quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, efféminé, avilit les ames, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du moi humain, & sappe ainsi à petit bruit les vrais fondemens de toute société ; car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé. Si l'Athéisme ne fait pas verser le sang des hommes, c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien : comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espece, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'État sous le despotisme ; c'est la tranquillité de la mort ; elle est plus destructive que la guerre même.



FOI.

§. I.

Quoique la foi ſoit un don de Dieu, les Incrédules ne ſont pas moins blâmables de ne pas croire.

1°. IL eſt certain que Dieu n'a pas donné à l'homme la raiſon, pour lui rendre un ſi grand préſent, non-ſeulement vain, mais encore nuiſible, en ne lui propoſant que des objets de foi, contre leſquels ſa raiſon fut dans une révolte continuelle. Mais il a lié les vérités inconcevables aux hommes, à d'autres vérités qu'ils connoiſſent, dont ils peuvent s'inſtruire par les voies les plus connues. Ces vérités ſont aiſées à connoître par des faits, ſur leſquels il n'y a pas à diſputer. Or la Religion Chrétienne eſt attachée à des faits, dont la vérité ne peut être conteſtée de bonne foi.

2°. Les miracles de *Moïſe*, de JESUS-CHRIST, des *Apôtres*, des *Martyrs*, & de toute l'*Egliſe*, durant pluſieurs ſiecles, ſont clairs, convainquans, indubitables. Il faut vouloir combattre le ſens commun pour y réſiſter. C'eſt ce qui a porté les Païens, pendant trois cens ans, à les attribuer à la magie, ne pouvant en nier l'évidence. Mais lorſque ces miracles ſont autoriſés par des Prophéties très-certaines & très-clairement vérifiées, il faut que l'opiniâtreté la plus inſenſée demeure muette.

JESUS-CHRIST a demandé la foi aux hommes, dit St. *Auguſtin*, mais avant que de la demander, il l'a méritée. Car ayant fait tant de miracles & de miracles tels, comme il dit lui-même, que jamais homme n'en avoit fait de ſemblables ; il faudroit être prevenu d'une opiniâtreté inexcuſable pour ne le pas croire. *Chriſtus miraculis conciliavit autoritatem, autoritate imperavit fidem.* Il a ſi exactement rempli toutes les merveilles que les Prophetes ont prédites du Meſſie, qu'on ne ſauroit dire lequel des deux eſt le

plus extravagant, ou de douter que le Messie ait été promis, selon l'opinion des Athées, ou de croire qu'il soit encore à venir, selon l'opinion des Juifs.

3°. Rien n'est plus contraire à la raison que de prétendre détruire une autorité divine établie sur des preuves si convainquantes, en ne lui opposant que de vaines conjectures de l'esprit humain. Les hommes même du monde ne raisonnent pas de cette sorte. Ils croient que dans les choses de fait, ce seroit être déraisonnable que de ne se rendre pas à l'autorité, quand elle est bien établie. Il y a, par exemple, des distinctions très-considérables entre les familles. Il y en a de grandes & d'illustres, dont l'antiquité est prouvée par de titres non suspects & par le témoignage des histoires, que l'on croit fort assurées. Que l'on dise à un *Montmorenci* que l'on ne croit pas que sa maison soit plus illustre que celle d'un Financier, & qu'il ne sauroit produire aucune preuve qui convainque ceux qui en voudroient douter. Il s'offensera avec raison de ces objections frivoles. On n'oppose point dira-t-il, des raisonnemens en l'air à l'autorité des faits, à des titres & des histoires dont l'autorité n'est point combattue. Ce raisonnement est si certain, que si un homme vouloit s'opposer opiniâtrement à ce qui est ainsi établi par une autorité indubitable, il s'ensuivroit la chose du monde la plus absurde. On pourroit dire avec raison dans deux cens ans, que tous ceux qui vivent aujourd'hui ne vivent point; que tous ceux qui écrivent n'écrivent point; & que tout ce qui se passe aujourd'hui de plus grand & de plus remarquable dans le monde, n'est qu'une fable, puisque dans deux cens ans on ne saura rien de ce qui se fait aujourd'hui, que ce qui se pourra lire dans les histoires.

Les Incrédules eux-mêmes ou prétendus esprits-forts, mépriseroient les premiers un homme qui débiteroit de sang froid qu'il n'y a jamais eu de *César* ou d'*Alexandre*, d'*Homere* ou de *Virgile* & qui rejetteroit tout ce que l'histoire nous apprend des premiers, de même que tous les Écrits qu'on attribue aux derniers. Cependant ils se croient des hommes judicieux, en traitant de fables, ou du moins en regardant comme fort incertains, les faits qui con-

cernent *Moïse* & JESUS-CHRIST. Mais on défie ces esprits présomptueux, qui croient avoir plus de lumiere que le reste des hommes, de nous faire voir dans l'antiquité quelques faits mieux prouvés que ceux de *Moïse* & de JESUS-CHRIST. Ainsi puisqu'il n'y en a point de mieux prouvés, on a droit de leur demander pourquoi ils croient les uns & qu'ils ne croient pas les autres ? La chose n'est pas de peu d'importance; & l'alternative est ici terrible, ou de croire les faits de l'histoire profane, ou de rejetter ceux qui servent de fondement à la Religion véritable. Il n'importe nullement à qui que ce soit de savoir s'il y a eu un homme appellé *César* & un autre appellé *Alexandre*, & s'ils ont fait telles ou telles actions. Mais notre bonheur ou notre malheur étant attachés à la connoissance des vérités connues dans les saintes Écritures, rien n'est plus important que de savoir si on y doit ajouter foi. Si l'Evangile est véritable, il s'ensuit que JESUS-CHRIST est venu au monde, qu'il a fait des miracles, qu'il est ressuscité, qu'il est par conséquent Dieu & que ce qu'il a dit est certain & doit être regardé comme la parole de Dieu même. Ainsi si les Incrédules n'ont pas la foi, ils doivent examiner sérieusement les faits sur lesquels elle est établie; & s'ils font cet examen avec sincérité, ils croiront bientôt.

§. II.

Pensées diverses sur la Foi & sur les vices opposés, par le Pere Bourdaloue.

I.

On est si zélé pour l'intégrité des mœurs; quand le sera-t-on pour l'intégrité de la Foi ? On se recrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchements dans la maniere de vivre; quand s'élévera-t-on avec la même force contre d'affreux égaremens dans la maniere de croire ?

II.

Où en sommes-nous, & où est cette Foi des premiers siecles, cette Foi qui a converti tout le mon-

de ? Alors des Athées devenoient Chrétiens ; maintenant des Chrétiens deviennent Athées.

III.

Bizarrerie de notre ſiecle, ſoit à l'égard de la diſcipline eccléſiaſtique, ſoit à l'égard de la doctrine ! Jamais tant de zele en apparence pour l'antiquité, & jamais tant de nouveautés !

IV.

Le juſte profite de tout & tourne tout à bien : mais, au contraire, il n'y a rien que l'impie ne profane, & dont il n'abuſe. La Religion Chrétienne établit dans la ſociété humaine, & dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir, elle regle toutes les conditions, & y entretient une parfaite ſubordination. Elle apprend aux petits à reſpecter les grands, & à leur rendre l'obéiſſance qui leur eſt due ; & elle apprend aux grands à ne point mépriſer les petits & ne point les opprimer, mais à les ſoutenir, à les aider, à les conduire avec modération, avec prudence, avec équité. Elle réprime les méchans par la crainte des châtimens éternels & elle anime les bons par l'eſpérance d'une gloire ſans meſure & ſans fin. De ſorte que banniſſant ainſi tous les vices, fraudes, injuſtices, violences, coleres, animoſités, vengeances, médiſances, impudicités, débauches ; & engageant à la pratique de toutes les vertus, de la charité, de l'humilité, de la pénitence, de la mortification des ſens, d'un déſintéreſſement parfait, d'une fidélité inviolable, d'une juſtice inaltérable & des autres ; il n'eſt rien de plus ſalutaire pour le bien public, ni rien de plus propre à maintenir par-tout la paix, l'union, le commerce, l'arrangement le plus merveilleux.

De là quelle conſéquence tire le juſte ? Dans une Religion qui ordonne ſi bien toutes choſes, il découvre la ſageſſe de Dieu, & il reconnoît que c'eſt l'ouvrage d'une providence ſupérieure ; mais par le plus groſſier aveuglement & l'abus le plus étrange,

l'impie forme un raiſonnement tout oppoſé : & parce que cette Religion eſt ſi utile à tous les états de la vie, & qu'elle eſt ſeule capable d'en faire le bonheur ; il prétend que c'eſt une invention de la politique des hommes. N'eſt-ce pas là prendre plaiſir à s'aveugler, & vouloir s'égayer de gaieté de cœur ? Hé quoi ! afin que la Religion ait le caractere & la marque de la vraie Religion, faudra-t-il que ce ſoit une loi qui mette le trouble dans le monde, qui en renverſe toute l'économie ?

V

Cette diverſité de Religions qu'il y a dans le monde eſt un ſujet de ſcandale pour l'Incrédule. A quoi s'en tenir, dit-il ? L'un croit d'une façon, l'autre d'une autre. Là deſſus il ſe détermine à les rejetter toutes & à ne rien croire. On pourroit, ce me ſemble, lui faire voir que ce qui le confirme dans ſon incrédulité, c'eſt juſtement ce qui devroit l'engager à en ſortir, & à prendre pour cela tous les ſoins néceſſaires. Car s'il raiſonnoit bien, il feroit les réflexions ſuivantes : que ce grand nombre de Religions, quoique fauſſes, eſt une preuve qu'il y en a une vraie ; que cette idée générale de Religion, gravée dans l'eſprit de tous les peuples, & répandue par toute la terre, eſt trop univerſelle, pour être une idée chimérique ; que ſi c'étoit une pure imagination, tous les hommes d'un conſentement ſi unanime ne ſeroient pas convenus à ſe la former, de même qu'ils ne ſe ſont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne devoient point mourir ; que c'eſt donc comme un de ces premiers principes qui ſont imprimés dans le fond de notre ame, & qui portent avec eux leur évidente & inconteſtable vérité.

Deià il iroit plus avant ; & perſuadé de la vérité d'une Religion en général, il chercheroit où elle eſt, cette vraie Religion. Il examineroit, il conſulteroit, il écouteroit ce qu'on auroit à lui dire ; alors dans le choix qu'il ſe propoſeroit de faire entre toutes les Religions, il ne ſeroit pas dificile de lui montrer l'excellence, la ſupériorité de la Religion

Chrétienne, & les caractères visibles de divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer dans toutes ces recherches; & d'abord il prend son parti, de vivre sans Religion au milieu de tant de Religions. Est-ce là agir sagement? Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde qu'il vous a plu exercer envers moi. Ce qui scandalise l'incrédule, & ce qui l'éloigne de vous, c'est ce qui m'y attache inviolablement & par la plus vive reconnoissance. Je considére cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténebres de l'infidélité, & adonnés à des cultes superstitieux. Plus il y en a, plus je sens la grace de ma vocation à l'Evangile & à notre sainte Loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer, & dont je ne suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations; il ne leur a pas découvert, comme à moi, ses admirables Mysteres.* (Ps. 147.)

VI.

Il est bien glorieux à la Religion Chrétienne, que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent, soient des gens corrompus dans le cœur & déréglés dans leurs mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachements criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avoient point de peine à se soumettre au joug de la Foi, ils la respectoient, ils la professoient, tout ce qu'elle leur proposoit leur paroissoit raisonnable & croyable. Quand ont-ils changé de sentiment? C'est lorsqu'ils ont changé de vie & de conduite. Leurs passions se sont allumées, leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison, leurs aveugles & honteuses convoitises les ont plongés en toute sorte de désordres; & alors cette même Foi où ils avoient été élevés, a perdu dans leur esprit toute créance. Il ont commencé à la contredire & à la combattre. Or, encore une fois, voila sa gloire de n'avoir pour ennemis que des hommes ainsi dérangés, passionnés, esclaves de leur chair, idolâtres de leur fortune, & de ne pouvoir s'accommoder avec eux. Car voilà l'évident

témoignage de ſa ſainteté, de ſa droiture inflexible & de ſon inviolable équité. Si en leur faveur, elle ſe relâchoit de cette intégrité & de cette ſévérité qui lui ſont eſſentielles : ſi elle étoit plus complaiſante pour le vice, & qu'elle s'ajuſtât à leurs cupidités & à leurs ſales deſirs, à leurs vues intéreſſées ou ambitieuſes, à leurs injuſtices & à leurs pratiques, ils la laiſſeroient dominer en paix ſur la terre, & ils ceſſeroient de l'attaquer.

VII.

Je ſais bien qu'ils ne ſe déclarent pas ſi ouvertement contre ſa Morale, que contre ſes Myſteres où ils ne comprennent rien, diſent-ils, & qui renverſent toutes les idées humaines : mais c'eſt un artifice ; & s'ils vouloient de bonne foi le reconnoître, ils avoueroient qu'ils ne ſe tournent contre les Myſteres que pour porter le coup mortel à la Morale qui y eſt jointe, & pour détruire une Loi qui s'oppoſe à leurs entrepriſes, & qui les trouble dans la jouiſſance de leurs plaiſirs. Ces Myſteres ne leur feront plus de peine, & ne leur couteront rien à croire, dès que cette Loi pourra s'accorder avec le myſtere d'iniquité qu'ils recelent dans leurs cœurs. Mais quelle alliance peut-il jamais y avoir entre la lumiere & les ténebres, entre JESUS-CHRIST & *Belial*, entre la corruption du ſiecle & la pureté de l'Evangile ?

VIII.

L'incrédulité de l'impie & du libertin s'accorde avec le déſordre & la corruption de ſa vie ; donc elle ne vaut rien. En deux mots, voilà ſa condamnation.

IX.

Suppoſons que dans le monde il s'éleve une ſociété de gens, qui, par profeſſion & par une déclaration ouverte, s'attachent à décrier le ſervice du Prince ; qui s'émancipent à raiſonner ſur ſes ordres comme il leur plaît, & qui les réjettent avec mé-

pris ; qui parlent de ſa perſonne ſans reſpect, & traitent de foibleſſe, de petiteſſe d'eſprit, tous les devoirs qu'on lui rend ; qui tournent en ridicule le zele qu'on témoigne pour ſes intérêts, & la diſpoſition où l'on paroît être de mourir, s'il étoit néceſſaire, pour ſa cauſe ; enfin, qui débitent à toute occaſion des maximes injurieuſes à la Majeſté royale, & capables de renverſer les fondements de la Monarchie ; je demande ſi l'on ſouffriroit des hommes de ce caractere, & ſi l'on ne travailleroit pas à les exterminer ? Il s'éleve tous les jours dans le Chriſtianiſme des ſociétés de libertins, qui par leurs impiétés & leurs railleries, profanent les choſes les plus ſaintes, & décréditent, autant qu'ils peuvent, le ſervice de Dieu ; qui s'attaquent à Dieu même, à ce Dieu que nous adorons, & voudroient en effacer toute idée de notre eſprit ; qui lui diſputent juſqu'à ſon être, & s'efforcent de le faire paſſer pour une Divinité imaginaire ; qui ne tiennent nul compte, ni de ſes commandements, ni de ſon culte, & regardent comme des ſuperſtitions tous les hommages dont on l'honore ; qui cherchent à lui enlever ſes plus fideles ſerviteurs & à les retirer de ſes Autels, ſe jouant de leurs pieuſes pratiques, & les accuſant ou d'hypocriſie ou de ſimplicité. Il y a, dis-je, des impies de cette ſorte ; il y en a plus que jamais ; leur nombre croît ſans ceſſe & parmi des Chrétiens, parmi des Catholiques, parmi même des ames dévotes, on les écoute, on les ſouffre ! *Mais ce ſont du reſte d'honnêtes gens ?* j'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, & qu'il m'a toujours choqué. Car j'y trouve la qualité d'honnête-homme étrangement avilie. *A la Religion près*, dit-on, *cet homme eſt un fort honnête-homme.* Quelle exception, à la Religion près ! c'eſt-à-dire, que c'eſt un fort honnête-homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus eſſentiel de l'homme, qui eſt de reconnoître ſon Créateur, & de s'y ſoumettre. C'eſt-à-dire, que c'eſt un fort honnête-homme, à cela près, qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, & ſelon leſquels il doit être déterminé à toutes choſes, dès qu'il s'agira de ſon intérêt, de ſon plaiſir,

fir, de fa paffion. En un mot, c'eft-à-dire, que c'eft un fort honnête-homme, à cela près qu'il n'a ni foi ni loi. Mettez-le à certaines épreuves, & fiez-vous-y : vous verrez ce que c'eft que cet honnête-homme.

X.

On propofe à un libertin les révélations de la Foi, c'eft-à-dire, des révélations fondées fur la tradition la plus ancienne & la plus conftante, confirmées par un nombre infini de miracles & de miracles éclatans, fignées du fang d'un million de Martyrs, autorifées par les témoignages des plus favants hommes & par la créance de tous les peuples; mais tout cela ne fait fur lui aucune impreffion, & il n'en tient nul compte. On lui propofe d'ailleurs les rêveries & les vaines imaginations d'un nouveau Philofophe, qui veut regler le monde felon fon gré, qui raifonne fur toutes les parties de ce grand Univers, fur la nature & l'arrangement de tous les êtres qui le compofent, avec autant d'affurance que fi c'étoit l'ouvrage de fes mains : qui les fait naître, agir, mouvoir, comme il lui plaît, & voilà ce que ce grand génie admire, ce qu'il médite profondément, ce qu'il foutient opiniâtrément, à quoi il s'attache & de quoi il fe feroit prefque martyr. Certes la parole de faint *Paul* eft bien vraie : *Dieu les a livrés à un fens reprouvé. Ils fe font perdus dans leurs penfées frivoles & chimériques, & eux qui fe difent fages font devenus des infenfés.* (Rom., c. 1. 22)

Que fera-ce qu'un État où il n'y aura ni Roi, ni Puiffance fouveraine? Dans une pleine impunité, chacun fera le maître d'entreprendre pour fes propres intérêts ce qu'il lui plaira : & comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'enfuivra-t-il? Des guerres perpétuelles, des diffentions éternelles, un brigandage univerfel, tellement qu'il faudra avoir toujours les armes à la main pour la défenfe de fes biens & de fa vie. Le pauvre pillera le riche, le voifin opprimera fon voifin, le fort accablera le foible. On vengera fes querelles par les meurtres & les affaffinats. Confufion générale, bouleverfement total. Je ne parle que d'un Royaume;

mais voilà ce que l'Athée voudroit faire du monde entier, lorſqu'il combat l'exiſtence d'un Dieu.

X I.

Quand j'entends des libertins railler de la Religion & prétendre l'avoir bien combattue, lorſqu'ils ont ri de quelques pratiques particulieres & de quelques dévotions populaires, qu'ils traitent d'abus & de ſuperſtitions ; ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la Religion que nous profeſſons, ne conſiſte point en cela. Ce ne ſont point ces ſortes de dévotions, ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques & dévotions, il ſe gliſſe quelque choſe de ſuperſtitieux, l'Égliſe le condamne elle-même & le défend ſous des peines très-grieves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en ſoi, & qu'au contraire remontant au principe, elle voit que ce ſont de pieuſes inſtitutions, qu'un bon zele a inſpirées aux ames dévotes pour l'honneur de Dieu & des Saints, elle les tolére, elle les permet, elle les approuve même, mais ſans les regarder comme le fond de ſa créance, & de ſon culte. Voilà ce que nos libertins doivent ſavoir, & à quoi ils devroient faire attention. S'ils ne le ſavent pas, c'eſt dans ces grands génies & ces eſprits-forts du ſiecle une ignorance pitoyable. S'ils le ſavent, c'eſt dans eux une malignité encore moins ſupportable, de s'attaquer vainement & ſi opiniâtrément à l'acceſſoire de la Religion, & de n'en vouloir pas conſidérer l'eſſentiel & le principal.

Qu'ils agiſſent de bonne foi, & que ſans prévention, ſans paſſion, ils examinent la Religion Chrétienne en elle-même ; je m'aſſure qu'ils ne pourront ſe défendre d'en admirer la ſublimité, la ſageſſe, la ſainteté. Ils reconnoîtront qu'elle a de quoi contenter les eſprits du premier ordre, tels qu'ont été les Peres de l'Égliſe, & malgré eux ils y découvriront un caractere de divinité qui les frappera ; mais c'eſt juſtement ce qu'ils ne veulent pas ; & que font-ils ? Ils laiſſent, pour ainſi dire, le corps de la Religion qu'ils ne peuvent entamer, & ils s'attachent au-dehors. Un point qui n'eſt de nulle conſéquence,

où la Religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque & qu'une louable simplicité des peuples a introduite, c'est là dessus qu'ils lancent tous leurs traits, & qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre Religion soit bien affermie sur ses fondements & bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin & par de telles minuties.

§. III.

Sûreté qu'on trouve dans la croyance de la Religion, opposée aux dangers inséparables de l'incrédulité.

Il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion; c'est ce que M. *Pascal* a admirablement prouvé dans le chap. 7. de ses *Pensées.* Cet argument, tel qu'il l'a développé, est très-fort, & par conséquent très-inquiétant & très-incommode pour les Incrédules. Il en a en effet troublé un très-grand nombre; il en a même converti plusieurs. Cependant, dit-on, il ne prouve rien; je réponds qu'il fait mieux que prouver. Il leve les principaux obstacles qui s'opposent à la Foi dans la plupart des mécréans. Il leur fait dire *; mais si pourtant il y avoit une autre vie? s'il y avoit un Enfer?* Ils ont des doutes; il les fortifie, & par-là réveille la crainte, qu'ils cherchent à étouffer. Or cette crainte est bien propre à les mener du doute à la Foi; & voilà pourquoi beaucoup de gens, qui ne croyoient point en santé, croient dès qu'ils sont dangereusement malades, ou en quelque autre péril de mort; c'est qu'alors ils craignent beaucoup.

L'argument de M. *Pascal* est confirmé par l'expérience & par une utilité journaliere. Il prouve dans celui qui l'a fait, une grande connoissance de l'homme; puisque son effet est de frapper vivement les esprits de la crainte, du risque qu'on court à ne pas croire; de rappeller les raisons de croire; & d'y faire faire une attention proportionnée à l'importance infinie de l'objet.

La crainte suppose un commencement de foi, & l'augmente ensuite; elle est tour-à-tour effet & cause.

Si la crainte d'un mal se mesure; 1°. sur la grandeur de ce mal; 2°. sur le degré de probabilité, que ce mal arrivera; le doute le plus foible, s'il y a un Enfer, doit produire la crainte la plus forte.

On croit toujours assez pour craindre, si l'on pensoit à ce que l'on croit.

On objecte à M. *Pascal* qu'à la vérité ceux qui espérent leur salut, sont heureux en cela; mais qu'ils ont pour contre-poids la crainte de l'Enfer.

Il répond. « Mais qui a plus sujet de craindre l'Enfer ou celui qui est dans le doute s'il y a un Enfer, & dans la certitude de damnation, s'il y en a; ou celui qui est dans une persuasion certaine qu'il y a un Enfer, & dans l'espérance d'être sauvé, s'il y en a un? »

Une foi ferme & tranquille, jusqu'à être exempte de tous les doutes les plus légers, est assurément très-rare; mais une pareille incrédulité l'est encore plus.

Il y a bien des sources de doutes contre la foi; & la raison, nous n'en disconvenons pas, est une de ces sources. Mais si l'on réjette le Christianisme, quel systême mettra-t-on à sa place, contre lequel la raison ne fournisse pas des doutes, & bien plus que des doutes?

L'incrédulité est nécessairement chancelante & c'est par ses troubles qu'il faut la prendre.

Dans tout ce qui intéresse le cœur, vous avez beau avoir prouvé, vous n'avez encore rien fait; c'est le cœur qu'il s'agit de toucher, soit par l'amour, soit par la crainte; c'est le cœur qu'il faut gagner ou effrayer.

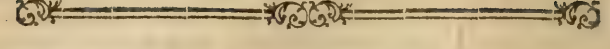
D'ailleurs à qui prouve-t-on quelque chose d'un peu compliqué? Où sont les esprits capables de suivre les raisonnemens & même de bien sentir la force d'un seul raisonnement?

Pascal, je le répéte, connoissoit bien l'homme & en particulier la plupart des Incrédules. Ne fut-ce qu'en conséquence de leur éducation, &, comme ils disent, des préjugés de la naissance, ils n'en sont encore qu'à douter, & même, quoi qu'ils en disent, ils doutent moins par défaut de preuves en faveur de la

Religion, & par la prétendue force des objections qu'on peut faire contre elle, que parce qu'ils voudroient bien qu'elle fut fausse. Or, quoi de plus capable de les ébranler, que de leur dire : « prenez garde » au risque terrible que vous courez. Il y va de tout » pour vous, si vous êtes dans l'erreur. Vous dites » que vous avez bien examiné, & que vous savez à » quoi vous en tenir. De grace, examinez encore, » & examinez de bonne foi. Avez-vous évidence que » la Religion soit fausse ? qu'il n'y a point d'autre » vie ? &c. »

Je leur dirai encore : « bien loin d'avoir examiné » avec toute la bonne foi que demande tout examen » & avec l'application qu'exige l'importance de la ma- » tiere, si la Religion est vraie ou fausse, vous n'a- » vez pas même examiné s'il est bien vrai que vous la » croyez fausse. Bien loin d'avoir examiné la Religion, » vous n'avez pas examiné vos dispositions à son égard, » tant celle de votre esprit que celle de votre cœur. » Mais que dis-je ? Bien loin d'avoir interrogé votre » conscience, le sentiment intérieur, vous ne l'avez » pas même écoutée, quand d'elle-même elle vous a » parlé. » L'argument de *Pascal* ne prouve donc pas directement la vérité de la Religion ; mais il prouve qu'il faut en étudier les preuves avec la plus sérieuse attention ; & il met dans la disposition la plus propre à faire trouver ces preuves bonnes. Il oppose le véritable intérêt de croire au faux intérêt de ne croire pas. Il seroit sans force contre des hommes absolument convaincus & absolument sûrs qu'il n'y a point d'autre vie, contre des Athées & des Matérialistes bien décidés ; mais en est-il ? On avouera du moins qu'il en est fort peu.





FRERET & BOULANGER.

Idées des Ouvrages de ces deux Auteurs.

ON s'eſt armé contre la Religion dans tous les genres de littérature. M. *Freret* a ſur-tout employé l'érudition à la combattre. Il y avoit long-tems qu'on le connoiſſoit par ſes *Lettres de Traſibule à Leucipe*, qui ſont un cours complet d'impiété. L'ouvrage qui a fait le plus de tort à ſa mémoire eſt ſon *Examen critique des Apologiſtes de la Religion Chrétienne*, qui, après avoir couru long-tems en manuſcrit, a été publié en 1767 *in*-8°. De tous les Livres faits contre le Chriſtianiſme, qui ſont aujourd'hui en ſi grand nombre, il n'en eſt aucun plus capable de ſéduire le Lecteur; auſſi a-t-il reçu d'abord les éloges de nos Philoſophes. M. *Freret* l'a écrit du même ſtyle de ſes diſſertations académiques; il y a répandu la même érudition; il ſemble avoir tout lu & tout approfondi. Il affecte une apparence de droiture & de ſincérité qui ne peut manquer d'impoſer, à moins que l'on ne ſoit très-inſtruit.

Son Livre contient XIII Chapitres. Dans les deux premiers il attaque l'authenticité des Evangiles, par le témoignage des anciens Hérétiques, par le ſilence des Peres du premier ſiecle, par la multitude des faux ouvrages qui ont été ſuppoſés dans les commencemens du Chriſtianiſme. Dans le troiſieme, il combat les faits rapportés dans l'Hiſtoire Evangélique, & ſoutient qu'ils n'ont pas été ſuffiſamment vérifiés. Dans le quatrieme, il prétend que l'aveu des Juifs & des Païens n'eſt pas une preuve ſolide pour conſtater ces faits. Il s'attache à montrer dans le cinquieme, que l'empire que les Chrétiens ſe ſont attribué ſur les Démons, eſt une illuſion. Dans le ſixieme, que le Chriſtianiſme ne fut d'abord embraſſé que par le peuple; que cette circonſtance rend notre Religion ſuſpecte. Dans le ſeptieme, que l'établiſſement de l'Evangile n'a rien de merveilleux, puiſqu'il doit ſes progrès à la violence des Empereurs Chrétiens. Dans le huitieme, que la ſainteté prétendue des premiers

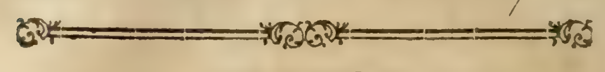
Fideles, la constance des Martyrs, la fin tragique des persécuteurs ne prouvent rien. Dans les neuvieme & dixieme, M. *Freret* soutient que l'Evangile n'a pas rendu les hommes plus éclairés ni meilleurs qu'ils étoient auparavant. Dans le onzieme il fait plusieurs objections contre l'ancien & nouveau Testament. Il s'efforce de montrer dans le douzieme que les preuves de la révélation ne sont pas à la portée des ignorans. Enfin, dans le treizieme, il attaque l'argument tiré du principe, qu'en fait de Religion, il faut toujours prendre le parti le plus sûr.

Telle est la marche de cet Ouvrage dangereux qui n'a pas demeuré long-tems sans réponse. M. *Bergier* l'a réfuté dans sa *certitude des preuves du Christianisme*; & M. l'Abbé *Yvon* s'est chargé d'y répondre dans le Tome IVe. de son *abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*. Les efforts de ces deux Athletes nous dispensent d'entrer en lice avec M. *Freret*. On trouvera cependant la plupart de ces sophismes réfutés dans le cours de cet Ouvrage.

A peu-près vers le même temps que parut le dangereux *examen des Apologistes du Christianisme*, on publia les Ouvrages posthumes du sieur *Boulanger*, déja connu par son *Despotisme oriental*. On ne devroit ce semble déterrer les Ecrits d'un mort, que quand ils peuvent faire honneur à sa mémoire; mais quand ce sont des Livres pleins d'erreurs monstrueuses, il faut les bruler ou les enfermer dans le tombeau de leur Auteur, pour pourrir avec lui. C'est ce qu'on auroit dû faire à l'égard de l'*Antiquité dévoilée* & du *Christianisme dévoilé* de *Boulanger*, & c'est ce qu'on n'a point fait.

Ce sophiste téméraire paroît dans ces deux productions & sur-tout dans la derniere, opiniâtrément attaché à la nouvelle secte anti-chrétienne. C'est un enthousiaste sombre & mélancolique qui veut anéantir toute Religion. Il confond à chaque page les crimes de quelques Chrétiens indignes de ce nom, avec l'esprit du Christianisme qui les condamnoit. Rien de plus horrible que le tableau qu'il trace des querelles sacrées & Ecclésiastiques; mais ce tableau est trop chargé pour pouvoir être dangereux. Le but caché de l'Auteur a été sans doute en exagérant les forfaits,

auxquels il livre la terre depuis la venue de J. C.; de décrier sa divine Religion & de faire douter de la providence. Un tel projet ne pouvoit naître que dans une tête échauffée; aussi on nous peint l'imagination de *Boulanger* comme capable des plus grands excès. Il n'en a pas été moins loué par les ennemis de la Religion; mais on sait quel cas on doit faire des éloges donnés à un rebelle par les complices de sa révolte.



GENESE.

Réflexions sur cet Article.

Comment M. de V., qui ne sait pas un mot d'Hébreu, qui connoît à peine les caracteres de cette langue, s'est-il avisé de faire un long commentaire sur la *Genese*? Comment a-t-il pu chercher dans la différence de quelques petits mots, dont il ignore la signification, des objections contre les merveilles de la création? C'est ce que me demandoit l'autre jour un homme qui n'est pas passionné pour le Christianisme, mais qui est fort ardent contre les Inconséquens & contre l'inconséquence. Je lui répondis: « vous vous » étonnez mal-à-propos; M. de V. est l'homme uni» versel, & si universel qu'il a expliqué *Newton* sans » l'entendre, & qu'il dispute tous les jours avec les » Pasteurs de Geneve sur la Langue Hébraïque sans » la savoir. Quelques indignes éleves de ces MM. » tiennent un peu au Socianisme; ils font des petits » soupers de M. de V., & ils lui fournissent quelques » argumens au dessert qu'il va écrire tout de suite » pour en faire des chapitres de son *Dictionnaire Phi-* » *losophique*. Comme il travaille dans le tems de la » digestion, & que sa digestion est laborieuse, il » n'est pas étonnant que vous trouviez beaucoup de » bile dans tout ce qu'il produit. »

L'article *Genese* a été enfanté dans un de ces heureux momens, & voilà pourquoi M. de V. y déraisonne d'une maniere si admirable. Il soutient d'abord que les Phéniciens ou Philistins, ennemis implacables

de la Nation Judaïque, furent les précepteurs de cette Nation ; c'eſt comme ſi l'on prétendoit que M. de V. a pris des leçons de l'Abbé des *Fontaines* ou de St. *Hyacinthe.* Eſt-il apparent que deux peuples animés l'un contre l'autre par la haine la plus invétérée, cherchent des inſtructions les uns chez les autres ? M. de V. peut trouver cela très-probable, mais qu'il nous ſoit permis de réjetter ſa façon de juger.

Nous n'examinerons point tous les paſſages que M. de V. cite pour trouver des contradictions dans la *Geneſe.* On n'a qu'à ouvrir les Commentateurs les plus communs, & on y verra les explications qui concilient ces contrariétés apparentes. Entrons pourtant dans quelques détails. M. de V. prétend qu'il faut traduire le premier verſet de la *Geneſe* : *Au commencement les Dieux firent ou les Dieux fit le ciel & la terre.* Cette verſion n'eſt pas aſſurément d'un homme inſtruit. Tous les traducteurs Juifs & Chrétiens la réjetteront ; aucun ne l'a adoptée. Tous diſent : *Dieu créa le ciel & la terre*, & ils ont rendu raiſon de cette verſion qui eſt d'ailleurs conforme à l'original. *Moyſe*, diſent-ils, en mettant l'auguſte nom de Dieu, & non des Dieux au frontiſpice de cet ouvrage, veut leur apprendre à l'adorer lui-même, comme la cauſe unique & originale de toutes choſes, comme le créateur, tant des choſes viſibles que des inviſibles, par oppoſition à la multitude des faux Dieux, que les Egyptiens & les Phéniciens adoroient. C'eſt, ſelon la remarque d'*Euſebe*, comme s'il diſoit à toute la nation : " Votre Légiſlateur, celui qui vous a donné les loix
,, que vous trouverez dans mes Livres, eſt le Roi
,, de la nature, le Dieu qui gouverne tout l'univers.
,, Ce monde n'eſt que comme une vaſte cité, qu'il
,, tient ſous ſon empire. Vous devez donc le regar-
,, der, moins comme votre Légiſlateur particulier,
,, que comme celui dont les ordres ſuprêmes reglent
,, la nature & tous ſes mouvemens. ,,

M. de V. répéte enſuite ce qu'il avoit déja dit dans ſon article *Ciel*, ſur l'ignorance des Juifs. Mais cette ignorance eſt-elle toujours bien réelle ? N'abuſe-t-on pas de quelques mots, pour ſe forger des chimeres ? M. de V. dit ſur ce paſſage : *Dieu fit deux grands luminaires, l'un pour préſider au jour, l'autre à la nuit ;*

„ les Juifs ne ſavoient pas que la lune n'éclaire que „ par une lumiere réfléchie. „ Mais qui lui a dit qu'ils ne le ſavoient pas ? & d'ailleurs qu'elle emprunte ſa lumiere d'un corps étranger, ou qu'elle la tire d'elle-même ; l'Auteur ſacré n'a-t-il pas pu dire qu'elle préſide à la nuit ?

Dieu fit auſſi les étoiles, dit la *Geneſe* ; & le judicieux M. de V. ajoute : « l'Auteur parle ici des » étoiles comme d'une bagatelle, quoiqu'elles ſoient » comme autant de ſoleils. » Mais je demande à tout Lecteur non prévenu, ſi des mots du Texte ſacré, on peut inférer que l'Auteur parle des étoiles comme d'une bagatelle. Le divin Hiſtorien raconte les choſes les plus étonnantes, avec la plus grande ſimplicité ; & cette ſimplicité eſt ſublime, quoi qu'en diſe M. de V. On peut conſulter les réflexions de *Boileau* ſur *Longin*, à l'occaſion de ce paſſage ; *que la lumiere ſoit, & la lumiere fut*. Nous ne reviendrons point à cette ancienne diſpute que nous croyons terminée par tous les gens de goût ; mais nous redirons, que l'Auteur ſacré, racontant ſimplement les merveilles de la création, n'avoit pas beſoin d'avertir que les étoiles étoient autant de Soleils. Il vouloit faire une Hiſtoire, & non un Commentaire de Phyſique. Pourquoi ſe feroit-il plutôt arrêté aux étoiles qu'aux autres objets de l'Univers ? Tout eſt merveilleux dans la création, comme le dit M. de V., & celle de la lumiere ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs. Cet Écrivain ne veut pas que la lumiere ait été créée avant le ſoleil ; il contredit le texte ſacré ; mais quelle contradiction y a-t-il que la matiere lumineuſe dont le ſoleil & les étoiles ont été formés, ait été créée avant ces aſtres ? Il en eſt de même de la plupart des autres contradictions qu'il trouve dans les Livres ſaints ; une légere attention peut les concilier.

Qu'il nous ſoit permis encore de renvoyer pour ce qui regarde le Paradis Terreſtre, aux ſavantes diſſertations de M. *Huet* & de Dom *Calmet*. Quand on accorderoit à M. de V. qu'il n'eſt pas poſſible de concilier la poſition actuelle du Tigre, de l'Euphrate avec la deſcription de l'Écriture ; qu'en faudroit-il conclure ? que la Bible ſe trompe ? non ;

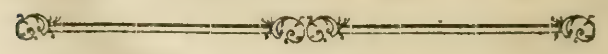
mais que depuis près de 6000 ans, après un déluge universel, des inondations fréquentes, les Fleuves dont il est parlé dans *Moyse* peuvent avoir changé de lit. Quoi ! M. de V. traitera-t-il de menteurs les Historiens de St. *Louis* qui disent que ce Monarque s'embarqua à Aigues-mortes, parce que ce n'est plus aujourd'hui un port de mer ? Il en est de même des Historiens sacrés ; mais qu'on voie à ce sujet les Auteurs que nous avons cités. On ne peut pas traiter solidement dans de petits livres, ce qui a produit des *in-folio*. M. de V. répand plus de doutes dans une brochure comme un almanach, que nos Commentateurs n'en ont éclaircis dans des volumes immenses.

Il est vrai qu'il ne s'amuse pas comme eux, à prouver ce qu'il avance par de bonnes citations. Il affirme, il décide & il faut croire l'oracle. « Les » Hébreux, peuple très-récent, ont toujours em» ployé pour eux les anciennes traditions des gran» des nations, au milieu desquelles ils étoient encla» vés. » Ce seroit trop gêner M. de V. que de lui demander les preuves de ce fait, qui paroîtra certainement bien étrange à tout homme instruit.

M. de V. veut que le Dieu des Juifs ait été aussi capricieux & aussi barbare qu'eux ; parce qu'il en dit dans quelques endroits de l'Écriture qu'*il se répentit*, qu'*il se mit en colere*. Mais ces paroles ne signifient pas que Dieu ressentit du chagrin, ni qu'il changea de dessein ; car il est souverainement heureux & immuable. Mais l'Écriture s'accommode ici, comme dans une infinité d'autres endroits, à notre maniere de parler & de concevoir. Quand nous voyons quelqu'un qui détruit ce qu'il a fait, nous disons qu'il se répent de l'avoir fait, & qu'il a changé de dessein : & cela est ainsi ; mais en Dieu il n'y a ni répentir ni changement. Ce qu'il veut aujourd'hui, il le veut de toute éternité ; & quand l'Écriture dit qu'*il se répentit*, cela signifie seulement qu'il fit ce que fait un homme, c'est-à-dire, qu'il détruisit son ouvrage. Il en est de même des endroits où l'Écriture dit que Dieu se mit en colere, qu'il est jaloux &c. Ils doivent s'entendre simplement de certaines actions extérieures, qui dans les hommes seroient

l'effet de la colere, de la jalousie, &c. *Moyse* ayant à se faire entendre à des hommes charnels & grossiers, devoit se proportionner à leur intelligence & emprunter quelquefois leur langage. Voilà la clef d'une foule de difficultés que les Incrédules font valoir, & M. de V. après eux.

Il en est de même de la plupart de ses autres assertions : elles ne peuvent séduire que les ignorans ou ceux qui ont quelque intérêt à se laisser tromper; mais pour les ames vraies, pour les esprits droits qui cherchent à s'instruire, elles paroîtront ce qu'elles sont réellement, un tas d'objections sans force, de difficultés puériles, de nuages légers qui se dissiperont à la lueur de la raison & de la vérité. Il est donc de notre devoir d'inviter de nouveau nos Lecteurs à lire le savant Commentaire de Dom *Calmet*, & même celui de M. *Chais*, savant Ministre Protestant, qui a publié le sien il y a quelques années, en quatre vol. *in*-4°. Ces illustres Commentateurs conviennent qu'il y a des obscurités dans l'Écriture sainte & sur-tout dans les premiers Chapitres de la *Genese*; mais cela ne sauroit leur paroître étrange. Le Pentateuque a été écrit dans un tems si éloigné du nôtre; la langue dans laquelle il a été écrit étoit si pauvre, si hérissée d'Amphibologies, qu'il seroit bien extraordinaire qu'on pût lire ce Livre divin avec la même facilité qu'on liroit aujourd'hui une Gazette. Mais qu'on examine mûrement; qu'on se donne la peine de méditer, on verra tous les brouillards élevés par l'incrédulité se dissiper au grand jour.



GRACE.

Réflexions sur les disputes touchant la Grace.

On ne peut porter plus loin l'insulte & la dérision, que le fait M. de V. dans cet article. Que gagnerions-nous à répondre à des turlupinades ? rien: aussi nous nous bornerons à faire, d'après M. l'Abbé *Trublet*, quelques réflexions sur les matieres de la

grace. Elles pourront être utiles aux Théologiens, qui, au lieu de la demander, diſputent ſur elle de façon à ne l'obtenir jamais.

On trouve dans tous les ſyſtêmes imaginés par les Scholaſtiques, de très-grandes difficultés. Il reſte dans tous de l'incompréhenſible, & le Pélagien même, pour peu qu'il ſoit preſſé, doit s'écrier avec St. *Paul*, *ô altitudo* ! auſſi-bien que le Catholique. La ſeule permiſſion de pécher, ſera toujours une difficulté inſoluble, parce que Dieu ayant pu empêcher le péché ſans détruire la liberté, il paroît en être l'Auteur. Mais le mot de St. *Paul* ſuffit à la foi, & dès-lors doit ſuffire à la raiſon, qui preſcrit elle-même la ſoumiſſion à la foi. Cette ſoumiſſion comprend deux choſes : la premiere, croire les vérités révélées, quoiqu'on en ignore le *pourquoi* & le *comment*, ce qui ne devroit pas être difficile. La ſeconde, réprimer la curioſité de ſavoir ce *pourquoi* & ce *comment*, ce qui peut coûter d'avantage. Cependant, combien de vérités naturelles, ſur leſquelles cette curioſité n'eſt pas plus ſatisfaite ! Les hommes cherchent dans les ténebres les ſecrets de la nature qui s'échappent ſans ceſſe de leurs mains avides.

Ces conſeils n'ont preſque jamais été ſuivis ; & dans tous les partis, on s'eſt donné & on ſe donne encore les qualifications les plus odieuſes. Les Pélagiens traitoient les Catholiques de Manichéens ſur pluſieurs points, & en particulier ſur la liberté. *Julien*, un des chefs de cette ſecte, inſiſte beaucoup ſur cette accuſation ; & St. *Auguſtin* la réfute avec force, & tant par des raiſonnemens & des explications, que par le déſaveu net & précis d'une conſéquence, qui, aux yeux des eſprits prévenus, pourroit paroître s'enſuivre de la Doctrine Catholique ; conſéquence, ſi elle étoit juſte, & à plus forte raiſon, ſi elle étoit avouée, infiniment plus dangereuſe que le Pélagianiſme même. Nier la grace, ce ſeroit être Hérétique. Nier la liberté, ce ſeroit être de plus un pernicieux citoyen.

Au reſte, les deux héréſies ſur la grace conſiſtent dans les fauſſes conſéquences qu'on tire ou d'une vérité que la nature dicte, la liberté ; ou d'une vérité que la Religion enſeigne, la néceſſité

& le pouvoir de la grace. Le principe du Pélagien eſt que l'homme eſt libre ; celui du Calviniſte eſt, *que l'homme ne peut rien ſans la grace.* Le Pélagien n'eſt que Philoſophe. Le Calviniſte rigide eſt en quelque ſorte trop Théologien.

Mais ſon héréſie ſi déraiſonnable, eſt de plus, je le répete, infiniment dangereuſe. Elle peut mener (on l'a remarqué avant moi) à une ſorte de tranquillité après le péché, & d'inaction dans l'état du péché. Elle peut être un obſtacle à la converſion, en empêchant d'abord la contrition & enſuite le bon propos. La contrition n'eſt pas un ſimple regret ; c'eſt un répentir. Or, ſi la doctrine du Calviniſte laiſſe ſubſiſter les motifs du premier, elle anéantit ceux du ſecond. De même le bon propos n'eſt pas un ſimple deſir de ne plus pécher ; c'eſt une ferme réſolution de faire les efforts néceſſaires pour ne plus pécher. Or, ſi cette doctrine laiſſe deſirer, elle peut empêcher d'agir, en faiſant regarder l'action comme inutile, & même comme impoſſible. En un mot, elle peut faire dire dans le cœur : *la grace m'a manqué, & je l'attends.*

Mais il y a plus encore. En préſentant, comme dogme de foi, un ſyſtême qui révolte également l'eſprit & le cœur, on augmente la difficulté de croire la Religion. Diſons-le nettement. Le Calviniſme rigide conduit au Déiſme, à l'Athéiſme même. Les ſyſtêmes durs ſont dans la Religion, ce que le Deſpotiſme eſt dans la politique. La plupart des Proteſtans l'ont bien ſenti ; ils ont abandonné les opinions de *Calvin* ſur la prédeſtination, la réprobation & la grace, quoique ſi ſolemnellement renouvellées & confirmées par le fameux Synode de Dordrecht ; & aujourd'hui on trouveroit plutôt parmi eux des Arminiens, que des Gomariſtes. Les Luthériens ont encore plus généralement abandonné *Luther* ſur les mêmes matieres.

Il y a des Théologiens dans l'Egliſe, qu'on ſoupçonne d'avoir conſervé quelques idées des Calviniſtes ſur la grace. Mais ſi de quelques-uns de leurs principes, il paroît que l'homme n'eſt pas libre, & que la cupidité & la grace l'entraînent néceſſairement tour-à-tour, ils rejettent ſincérement cette

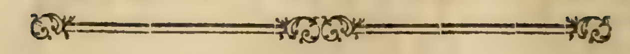
conséquence. Nous prendrons cette occasion pour renouveller aux Théologiens des différentes écoles l'exhortation qui leur a été faite si souvent, de ne point donner pour la doctrine de leurs adversaires, des conséquences qu'ils désavouent. C'est une loi que dicte l'équité, & ils ont tous intérêt qu'elle soit observée. En effet, quel est le systême, dont on ne puisse tirer des conséquences odieuses? Je dirois presque, quelle est la vérité, dont on ne puisse conclure quelque erreur avec une sorte de vraisemblance?

Que les Théologiens Catholiques cessent enfin de se traiter réciproquement de *Calvinistes* & de *Pélagiens*, & de fournir par-là des armes aux Hérétiques & aux Incrédules. Qu'ils connoissent la dignité de leur profession & qu'ils ne se confondent point avec ces vils gladiateurs dont l'unique métier étoit de s'avilir & de se déchirer pour amuser le peuple.

Il n'y a point eu de dispute plus célebre que celle de M. *Arnaud* & du Pere *Malebranche*. Quels hommes! *A peine*, dit M. de *Fontenelle*, *l'Europe eut-elle fourni encore deux pareils Athletes*. Mais avec tant de lumieres manquoient-ils de bonne foi? Non, sans doute. Cependant ils s'imputoient l'un à l'autre des erreurs très-graves & ce ne pouvoit être sans quelque fondement. Mais, pour n'être pas absolument injustes, ces imputations n'en étoient pas moins fausses. C'est ce qui fit dire au Pere *Malebranche*, qu'*il étoit bien las de donner au monde un spectacle aussi dangereux que ceux contre lesquels on déclame le plus*. Puissent donc, je le répete, puissent les Théologiens ne le plus donner!

Ne croyons pas au reste que le vérités de la grace ne sont que des vérités de spéculation, & qu'il n'y a point de conséquence à en tirer pour la pratique. Sans doute il y en a & voici les deux principales: demander la grace, & n'y point résister.

Mais hélas! au lieu de la demander, la grace est devenue elle-même un sujet de perdre la grace. On ne parle que d'elle; mais est-ce toujours elle qui en fait parler? Et tandis que l'esprit s'en occupe le plus, le cœur est-il également rempli de cette charité pour Dieu & pour le prochain, qui est le principal don de la grace? Puisse du moins cette divine charité unir tous les cœurs sur la terre, en attendant que la vérité parfaitement connue dans le Ciel, réunisse tous les esprits.



GUERRE.

Les Orateurs Chrétiens se sont-ils élevés contre ce fléau ?

DAns le commencement de cet article du *Dictionnaire Philosophique*, la providence est insultée à l'occasion des maladies auxquelles elle a soumis l'homme. Nous répondrons ailleurs aux plaintes injustes des Incrédules. Bornons-nous à réfuter une invective de l'Auteur aussi indécente que calomnieuse. Après avoir beaucoup décrié les Sermons, il ajoute : « de cinq ou six » mille déclamations de cette espece, il y en a trois » ou quatre tout au plus, composées par un Gaulois nommé *Massillon*, qu'un honnête homme peut » lire sans dégoût ; mais dans tous ses discours, il n'y » en a pas un seul où l'Orateur ose s'élever contre ce » fléau & ce crime de guerre, qui contient tous les » fléaux & tous les crimes. Les malheureux Haran» gueurs parlent sans cesse contre l'amour qui est la » seule consolation du genre humain, & la seule ma» niere de le réparer ; ils ne disent rien des efforts abo» minables que nous faisons pour le détruire. »

Pour démontrer la fausseté de cette assertion, il n'y a qu'à ouvrir *Massillon* : voici ce que nous lisons dans le Sermon du premier Dimanche du *Petit Carême*.

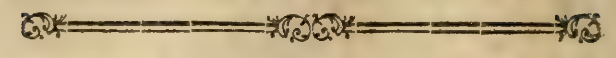
» Si l'ambition gagne & infecte le cœur des Rois, » si le Souverain, oubliant qu'il est le Protecteur de » la tranquillité publique, préfére sa propre gloire » à l'amour & à la tranquillité de ses peuples ; s'il ai» me mieux conquérir des Provinces que de regner » sur les cœurs ; s'il lui paroît plus glorieux d'être » destructeur de ses voisins que le pere de son Peu» ple ; si le deuil & la désolation de ses sujets est le » seul champ de gloire qui accompagne ses victoires ; » s'il fait servir à lui seul une puissance, qui ne lui est » donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouver» ne ; en un mot, s'il n'est Roi que pour le malheur » des hommes, & qu'il n'éleve l'idole de sa gran-

» deur

» deur que sur les larmes & les débris des Peuples & » des Nations, quel fléau pour la terre ! Sa gloire sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires ; mais les Provinces, les » Villes, les Campagnes en pleureront. On dressera » des monumens superbes pour immortaliser ses con» quêtes ; mais les cendres encore fumantes de tant » de Villes autrefois florissantes ; mais la désolation » des campagnes dépouillées de leur ancienne beauté ; » mais les ruines de tant de murs, sous lesquels des » Citoyens paisibles ont été ensevelis ; mais tant de » calamités qui subsisteront après lui, seront des mo» numents lugubres qui immortaliseront sa vanité & » sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ra» vager la terre, & non comme un fleuve majes» tueux pour y porter la joie & l'abondance. Son nom » sera écrit dans les Annales de la postérité parmi les » Conquérans ; mais l'on ne rappellera l'histoire de » son regne, que pour se souvenir des maux qu'il a » fait aux hommes. Ainsi son orgueil sera monté jus» qu'au Ciel ; sa tête aura touché dans les nuées ; » ses succès auront égalé ses desirs, & tout cet amas » de gloire ne sera qu'un monceau de boue, qui ne » laissera après elle que l'infection & l'opprobre. » (*)

Voici un autre morceau pris dans son *Avent* au Sermon du jour de Noël. « La guerre & la fureur sem» blent avoir établi parmi les hommes une demeure » éternelle. Les Rois s'élevent contre les Rois, les » peuples contre les peuples ; les mers qui les sépa» rent, les rejoignent pour s'entredétruire. Un vil mon» ceau de pierre arme leur fureur & leur vengeance ; » & des nations entieres vont périr & s'ensevelir sous » ses murs, pour disputer à qui demeureront les rui» nes. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir » & les fixer chacun dans les bornes, que la nature » elle-même semble avoir mises aux États & aux Em» pires. Chacun veut usurper sur son voisin ; & un » misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour » la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le » prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais » souillé.

(*) *N B.* Voyez l'éloge des Sermons & l'Apologie de la Prédication dans l'article BOSSUET.



HELVET.**

§. I.

Histoire du Livre de L'ESPRIT ; *rétractation de l'Auteur.*

CEt Auteur est assez connu par le livre *de l'Esprit* publié sous les plus mauvais auspices, en 1758 *in*-4°. & *in*-12 *2 vol.* Il est précisément l'opposé de son titre ; il falloit l'intituler : *De la Matiere.* C'est un recueil de systêmes aussi anciens que l'impiété, de faux principes mille fois détruits, de paradoxes & d'inepties puérilement hazardés, de faits démentis, de citations altérées, d'anecdotes scandaleuses. L'approbation & le privilege qu'on avoit surpris au Censeur & au Ministre, furent révoqués par un Arrêt du Conseil. Divers Auteurs de feuilles périodiques, M. l'Abbé *Gauchat*, M. *Chaumeix*, s'éleverent successivement contre le livre *de l'Esprit.* M. l'Archevêque de Paris le proscrivit par un Mandement du 22 Novembre 1758 ; le Parlement le flétrit par un Arrêt du 23 Janvier 1759 ; Sa Sainteté l'anathématisa par des Lettres Apostoliques du 31 Janvier de la même année. Enfin la Sorbonne publia sa censure, qui fut applaudie par tous les bons esprits.

M. *Helvet.*** est né avec la modération d'un vrai Philosophe. Il vit le scandale qu'il donnoit avec les regrets d'un bon citoyen. Instruit que le Parlement procédoit à la condamnation de son livre, il crut devoir présenter une Requête qui fut déposée au Greffe de la Cour. Il y disoit « que plus il réfléchit sur le malheur » qu'il a eu de composer son livre intitulé *de l'Esprit*, » plus il craindra toujours de ne s'être pas suffisamment » expliqué par ses précédentes rétractations & déclara» tions ; qu'en conséquence il se croit obligé de cher» cher à dissiper, autant qu'il est en lui, jusqu'à l'ap» parence de doute sur la sincérité de sa douleur & de » son répentir. Qu'il requiert qu'il plaise à la Cour lui » donner acte de ce qu'il désavoue, déteste & rétracte

» formellement & précisément toutes les erreurs dont
» son livre est rempli ; lui donner pareillement acte de
» ce qu'il fait & fera toujours profession des vérités con-
» traires auxdites erreurs, se soumettant en tout au
» jugement qui sera prononcé par la Cour, la sup-
» pliant très-humblement de vouloir bien considérer,
» que sa faute a eu pour principe l'égarement de son
» esprit, plutôt que celui de son cœur. »

M. *Tercier* qui avoit été le Censeur du livre, présenta en même tems sa Requête où il s'exprimoit en ces termes : « ayant appris que le sieur *Helvet.*** avoit pré-
» senté une Requête à la Cour, au sujet de son livre
» intitulé *de l'Esprit*, & ayant eu le malheur de le lais-
» ser passer, & de l'approuver par une inadvertance
» que je ne me pardonnerai jamais : je me crois égale-
» ment obligé d'exposer à la Cour mes véritables sen-
» timens, ma douleur & mon répentir. Je requiers
» qu'il plaise à la Cour me donner acte de ce que
» je désavoue & déteste toutes les erreurs, dont ce
» livre est rempli & rétracte formellement l'approba-
» tion, que j'ai mis au bas du livre, déclarant que je
» ferai toute ma vie profession des vérités opposées
» auxdites erreurs, que c'est par inadvertance que j'ai
» approuvé ledit livre, & ai été l'occasion de son im-
» pression. Je supplie très-humblement la Cour d'user
» d'indulgence à mon égard ; je déclare en outre que je
» suis si répentant de ma faute, que désormais je n'en-
» tends plus me charger d'examiner ni d'approuver au-
» cun livre. »

Le Parlement voulut bien *avoir égard aux deux précédentes Requêtes, user d'indulgence à leur égard, & leur donner acte de leur rétractation & de leur désaveu.*

L'indulgence de ce Corps illustre pour M. *Helvet.***, parut d'autant mieux placée, que cet Auteur étoit connu par des vertus & des actes de générosité, autant que par la douceur & la facilité de son caractere. On l'avoit séduit & on l'avoit inspiré ; & naturellement droit & confiant, il avoit travaillé pendant dix ans à détruire les loix de la Morale & les dogmes du Christianisme, sans s'imaginer qu'il leur donnoit atteinte. On verra les principales idées qu'il vouloit répandre, dans le paragraphe suivant que nous donnons d'après M. l'Abbé *Gauchat* en forme de Catéchisme.

HOUTTEVILLE, voyez ABBADIE.

§. I I.

Catechisme du livre de l'Esprit.

DE L'AME.

D. L'Ame est-elle spirituelle & active ?

R. « Nous avons en nous ..... deux puissances » passives ..... la sensibilité physique ..... la mé» moire .... causes productrices de nos pensées. » *pag 2. de l'Esprit.*

D. Mais des puissances passives ne paroissent pas pouvoir agir. N'avons-nous pas un principe intelligent, séparé de la matiere ?

R. A quoi serviroit-il ? « La sensibilité physique » ..... seule produit toutes nos idées. » *pag. 6.*

D. Cette sensibilité, sans doute, occasionne plusieurs idées. Mais n'avons-nous pas encore une faculté qui nie ou affirme, qui pese & réfléchit, qui juge, &c. ?

R. « Tout jugement n'est qu'une sensation. *p.* 10. » Dans l'homme tout se réduit à sentir. » *pag.* 12.

D. La sensibilité physique ne paroît que matiere. Or l'Ame est-elle matiere, ou est-elle esprit ?

R. « Par les seules lumieres de la raison ...... » nulle opinion en ce genre n'est susceptible de dé» monstration. » *ibid.*

D. Cette incertitude est affligeante. Pour ne point adopter de préjugés sur ces objets, quel parti faut-il prendre ?

R. « On doit ne porter que des jugemens provi» soires. » *pag.* 5.

D. Rien n'est plus sage que ce jugement provisoire sur la nature de notre ame. Ne pourroit-on pas l'étendre plus loin encore & n'en porter que de tels sur la matérialité des corps ? Si l'Ame est corporelle, pourquoi tous les corps ne penseroient-ils pas ?

R. L'idée est juste. « La découverte de l'attrac» tion pouvoit faire soupçonner quelques proprié» tés inconnues, telles que la faculté de sentir, » qui ..... pouvoit être commune à tous les indi» vidus (non organisés). » *pag.* 32.

D. C'eſt-là ſavoir élever la nature, que de ſuppoſer tous les êtres des êtres penſans. Dès-lors la faculté de penſer n'eſt plus le privilege de l'homme. Où faut-il donc chercher la cauſe de l'infériorité de l'ame des animaux ?

R. « Dans la différence du phyſique de l'homme » & de l'animal. » *pag.* 2.

D. Quelles ſont ces différences ?

R. Il y en a cinq principales : 1°. « Au lieu de » mains & de doigts flexibles ..... les pattes des » animaux ſont terminées, ou par de la corne, ou » par des ongles, ou par des griffres .... 2°. La » vie des animaux eſt plus courte. 3°. Ils ont moins » de beſoins ...... 4°. Ils ne forment qu'une ſo- » ciété fugitive devant l'homme ..... 5°. L'homme » eſt d'ailleurs l'animal le plus multiplié. » *pag.* 2. *&* 3.

D. Voilà, je vous l'avoue, des différences ſingulieres, & relativement à l'ame, très-neuves. Il me vient une idée : ſi au lieu d'avoir des mains flexibles, nos poignets étoient terminés par de la corne ou des griffes, quel ſeroit notre ſort actuel ?

R. « Les hommes ſeroient encore errans dans les » forêts, des troupeaux fugitifs. » *pag.* 4.

D. Nous devons donc au phyſique de nos mains, les ſciences, les arts, la civiliſation ? Leur effet eſt merveilleux. Mais pourquoi les ſinges qui ont des pattes à peu-près ſemblables à nos mains, n'ont-ils pas fait autant de progrès que nous ?

R. Outre les cinq différences ci-deſſus « les ſinges ſont frugivores ...... & étant comme les » enfans dans un mouvement perpétuel ...... ils » ne ſont pas ſuſceptibles de l'ennui. *pag.* 3.

D. La réponſe eſt concluante : elle démontre que le phyſique ſeul ſuffit, pour établir que la différence de l'ame des animaux & de la nôtre eſt très-légere. Dites-nous un mot de ſon immortalité. Que penſez-vous de ce dogme ? Quand eſt-ce qu'il a commencé ?

R. « Du tems de *Néron* on ſe plaignoit à Rome, » que la doctrine de l'autre monde étoit nouvelle- » ment introduite. »

D. C'étoit ſans doute l'Évangile qui l'avoit introduite : & dans un autre pays, par quel moyen a-t-elle pénétré ?

R. « L'amour, pour flatter la douleur d'une veuve » éplorée par la mort de son jeune époux, lui dé» couvrit le systême de l'immortalité de l'ame ». *pag.* 297.

De la Morale.

D. La Morale nous donnant les principes & les regles de nos mœurs, rien ne paroît plus essentiel que de s'en bien instruire. Dites-nous dans quelle source doit-on la puiser ?

R. « Il n'est point d'école publique pour l'apprendre. » *pag.* 575.

D. Mais la Religion Chrétienne n'est-elle pas une école où l'on s'instruit de ces devoirs ? & sa Morale n'est-elle pas une regle sure & infaillible pour diriger nos mœurs ?

R. La Morale Chrétienne ? « C'est une science » vaine, *pag.* 154. une science frivole. *pag.* 161. Ses » préceptes jusqu'à présent équivoques & contradic» toires ont permis aux plus insensés de justifier tou» jours leur conduite par quelques-unes de ces ma» ximes. » *pag.* 167.

D. Mais puisque la Morale de la Religion renferme tant de frivolités & d'écueils, il en est donc une autre plus sure, plus utile ? Qui nous l'enseignera ?

R. Vous serez peu éclairé. « Nous n'avons, pour » ainsi dire, que la Morale de l'enfance du monde. » *pag.* 222.

D. Il est surprenant qu'après tant de siecles elle soit encore si imparfaite. Il faut donc qu'on ait mis obstacle à ses progrès & corrompu ses principes. Quels sont les hommes pervers coupables de cet attentat ?

R. « Les fanatiques qui se jugent vertueux, non » sur ce qu'ils font, mais sur ce qu'ils croient...... » Ambitieux, hypocrites & discrets, ils sentent que » pour asservir les peuples, ils doivent les aveugler ; » leur intérêt les y nécessite. » *pag.* 224.

D. Et encore ?

R. « Les demi-politiques..... qui croient que leur » considération tient au respect imbécille ou feint qu'ils » affichent pour toutes les opinions & erreurs re» çues. » *ibid.*

D. En empêchant la ſaine Morale, que veulent tous ces gens-là ?

R. » Tenir les peuples proſternés devant les pré-» jugés reçus, comme devant les crocodiles ſacrés » de Memphis. » *pag.* 226.

D. Que faut-il faire pour s'oppoſer à ces ennemis d'une pure & ſaine Morale ?

R. « Faire voir dans ces protecteurs de la ſtu-» pidité, les plus cruels ennemis de l'humanité ; » leur arracher le ſceptre de l'ignorance, dont ils » ſe ſervent pour commander aux peuples abrutis. »

D. Mais dites-nous à préſent ſur quel principe vos Philoſophes réformateurs établiront leur Morale ?

R. « L'amour de ſoi eſt la ſeule baſe ſur laquelle » on puiſſe jetter les fondemens d'une Morale » utile. » *pag.* 230.

D. Mais dans cet amour de ſoi, quel motif y chercher pour animer ſes œuvres ? Eſt-ce la confor-mité à l'ordre ?

R. Motif idéal. « La douleur & le plaiſir ſont les » ſeuls moteurs de l'univers moral. » *ibid.*

D. La douleur & le plaiſir peuvent donc ſpéci-fier nos œuvres bonnes ou mauvaiſes ?

R. Sans contredit. « La ſenſibilité phyſique & ,, l'intérêt perſonnel ont été les auteurs de toute ,, juſtice. ,, *pag.* 276.

D. Qu'eſt-ce que la vertu ?

R. « Par ce mot de vertu, on ne peut entendre ,, que le deſir du bonheur général (civil) ,, *p.* 134.

D. Mais je vois un inconvénient dans cette idée de la vertu. N'étant fondée que ſur l'intérêt civil de la patrie, elle ne peut être invariable.

R. « Non : les mêmes actions peuvent devenir » ſucceſſivement utiles ou nuiſibles, & par conſé-» quent prendre tour-à-tour le nom de vertueuſes » & de vicieuſes. » *pag.* 134.

D. Pluſieurs anciens Philoſophes n'ont-ils pas cru que la vertu étoit l'idée même de l'ordre, de l'har-monie & d'un beau eſſentiel & par conſéquent im-muable ? *pag.* 133.

R. « Ce ſont les rêves ingénieux, mais inintelli-» gibles du Platoniſme. » *ibid.*

D. Mais n'eſt-il pas eſſentiellement beau d'adorer

ſon Créateur, d'aimer ſon pere, d'obéir à ſon Prince, de ſervir ſa patrie, de ſecourir un miſérable ?

R. « Ce beau eſt un myſtere dont ils ne peuvent » donner l'idée préciſe. » *pag.* 133.

D. Il ſemble que la conformité à l'ordre & à la ſainteté par eſſence eſt une idée préciſe. Pourquoi donc ne pas établir la vertu ſur la loi ?

R. C'eſt qu'« un Philoſophe, qui dans ſes écrits » eſt toujours cenſé parler à l'univers, doit donner » à la vertu des fondemens ſur leſquels toutes les » nations puiſſent également bâtir, & par conſé- » quent l'édifier ſur la baſe de l'intérêt perſonnel. » *pag.* 232.

D. Mais n'avoit-on pas toujours penſé, que pour rendre la vertu réelle & ſolide, il falloit des motifs ſupérieurs à des biens purement terreſtres ?

R. « Des motifs d'intérêt temporel, maniés avec » adreſſe par un Légiſlateur habile, ſuffiſent pour » former des hommes vertueux. » *pag.* 232.

D. Si la vertu n'eſt plus utile, ainſi qu'on l'a vu en certains tems, comment doit-on la regarder ?

R. « S'écrier avec Brutus : *O vertu, tu n'es qu'un* » *vain nom.* » *pag.* 397.

D. Outre cette vertu réelle, utile à la patrie, n'en eſt-il pas d'autres qui ne tendent qu'à former notre ame, qu'à animer le culte ? Comment les appellez-vous ?

R. « *Des vertus de préjugé.* » *pag.* 142.

D. Qu'eſt-ce que vertu de préjugé ?

R. « Celle dont l'obſervation exacte ne contribue » en rien au bonheur public ; telles ſont les auſté- » rités des Fakiers. » *ibid.*

D. Mais peut-on eſtimer ces fauſſes vertus ?

R. « Oui : elles ſont, dans la plupart des nations, » plus honorées que les vraies vertus ; & ceux qui » les pratiquent, en plus grande vénération que les » bons citoyens. » *pag.* 142.





HUET.

Ce Prélat étoit-il Incrédule ?

M. de V. cherche à rendre ſuſpecte la Religion de pluſieurs ſavans, même de ceux qui ont le mieux écrit ſur les vérités du Chriſtianiſme, & entr'autres du célebre M. *Huet*, Evêque d'Avranches. Je conviens que dans *le Traité de la foibleſſe de l'Eſprit humain*, publié depuis ſa mort, le Scépticiſme dans les ſciences purement humaines, eſt porté au-delà de ſes juſtes bornes. Mais l'autorité de M. *Huet* n'en eſt que plus grande en matiere de Religion, s'il la croyoit bien ſincérement. Or, voici ce qu'on trouve dans ſon portrait fait par une Dame de ſes amies, & adreſſé à lui-même. « Vous „ êtes, lui dit cette Dame, très-ferme en la foi, & „ vous avez ſi bien ſu vous ſervir de la ſcience qui gâte „ les autres, & qui les fait douter de tout, à vous „ affermir dans la Religion, que j'eſtime qu'on ne „ peut croire ce qu'elle nous propoſe, plus fermement „ que vous faites. Cela m'a paru en tous vos entretiens, „ & il y a autant à profiter avec vous de ce côté-là, „ que ſur toutes les autres choſes. „

Ce portrait imprimé pour la premiere fois en 1663, a été réimprimé depuis avec pluſieurs autres, à la ſuite des Mémoires de Mademoiſelle de *Montpenſier*.

On peut voir encore l'éloge de M. *Huet*, par M. l'Abbé *d'Olivet*. L'Auteur l'a placé à la tête du *Huetiana*, & à la fin de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe par M. *Peliſſon*. C'eſt ſur-tout cette ſeconde édition de l'éloge, que nous invitons à lire. L'on y trouvera une addition très-curieuſe ſur le Traité de la foibleſſe de l'Eſprit humain. Voyez encore la diſſertation du Pere *Baltus*, Jéſuite, ſur cet Ouvrage. On la trouve dans le tom. 2. des *Mémoires de Littérature & d'Hiſtoire* recueillis par le Pere *Deſmolets*, de l'Oratoire.

Le ſavant Jéſuite y déclare n'avoir rien trouvé dans le livre de M. *Huet*, que ce qu'enſeignent communément les Peres & les Docteurs de l'Egliſe.



JACOB.

Prophétie de ce Patriarche ſur la venue du Meſſie.

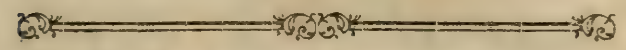
JAcob mourant, appelle ſes enfans autour de ſon lit, & il prédit à chacun d'eux la deſtinée de leur Tribu. Conduit par l'eſprit de Dieu, il trace leur hiſtoire; mais parlant à *Juda*, il dit: « vos freres vous loueront, » votre main s'appeſantira ſur vos ennemis, les enfans » de votre pere ſe proſterneront devant vous. Le » ſceptre ne ſortira point de *Juda*, & il y aura toujours » des conducteurs du peuple, nés de ſa race, juſqu'à » ce que vienne l'Envoyé promis, qui eſt l'objet de » l'attente des nations. (*Geneſe* C. XLIX. V. 10.) » Le mot de ſceptre dans l'uſage de l'Ecriture, ſignifie l'autorité, la puiſſance, la magiſtrature. Ainſi le privilege qu'a *Juda* ſur ſes freres conſiſte en ce qu'elle aura la prééminence & l'autorité ſur les autres Tribus, & qu'elle formera un état de République juſqu'à la venue du Meſſie. Cet Envoyé, ce Déſiré des Nations, ne peut être que le Meſſie. Tous les Juifs en convenoient, & ces paroles ne ſont propres qu'au Meſſie. Voyons donc ſi la Tribu de *Juda* a eu cette autorité ſur les Tribus, & quand cette prééminence a été entiérement éteinte? Il n'y a qu'à ouvrir l'hiſtoire des Juifs.

I. Depuis la bénédiction de *Jacob*, la Tribu de *Juda* eſt la premiere en marche & en honneur; elle campe & décampe la premiere. Elle a la premiere portion de la terre de Canaan: l'autorité royale eſt fixée dans cette Tribu en la perſonne de *David* & de ſes deſcendans. Dieu appelle *Juda* ſon Roi: (Pſeaume 59.) Preuve que la ſupériorité de *Juda* étoit antérieure à lui, & qu'elle continueroit, lorſque ſa famille ne ſeroit plus ſur le Trône. Dix Tribus ſe ſéparerent de celle de *Juda*; elles ſont enſuite enlevées & diſperſées dans l'Aſſyrie.

Elles ne forment plus un corps de Nation; mais la Tribu de *Juda* ſe maintient, même en captivité. Elle

a ses Chefs, ses Loix, ses Prophetes, ses Juges. Sous *Zorobabel*, elle revient encore dans son ancien héritage. Elle sert de base à la République qui s'y forme; elle fournit les *Machabées* & les Sénateurs: elle paroît si dominante, qu'elle donne le nom de Juifs à tout ce qui reste, & cela jusqu'à *Tite*. Donc le sceptre & l'autorité a toujours été dans la Tribu de *Juda* jusqu'à la destruction du Temple & de la Nation.

II. Depuis *Tite* il n'y a plus de Ville, plus d'Autels, plus de Magistrats, plus de Registres, plus d'autorité visible, plus d'ombre de République: tel est l'état des Juifs depuis dix-sept siecles. Le Messie est donc venu: car jusqu'à son arrivée, le sceptre doit rester dans la Tribu de *Juda*. Depuis ce tems elle en est totalement dépouillée; mais avant la destruction de la Judée, J. C. a paru. Lui seul s'est dit l'Envoyé & le Désiré des Nations, par tous les biens qu'il leur a fait. Donc lui seul est le Messie prédit par *Jacob*. Nous renvoyons encore pour le développement de cette Prophétie à l'ouvrage de M. de *Pompignan* que nous avons cité dans l'article DANIEL.



JAMBLIQUE.

Absurdité de son parallele de Pythagore *&* *de* Plotin *avec* JESUS-CHRIST.

Porphyre & *Jamblique* ont été deux Précurseurs de nos impies modernes. Le premier fut le maître du second. Il inventa des fables aussi impies que celles de son maître, mais plus déguisées & revêtues exprès de tours obscurs & de termes emphatiques, destinés à surprendre les respects de l'ignorance. Son livre des *Mysteres* n'est qu'une contemplation fanatique, & une folle mysticité qui dégénere en abomination. C'est-là qu'on trouve le détail des effets miraculeux de la Théurgie. C'est-là qu'on entend dire, qu'elle est la purification entiere de l'ame, sa parfaite délivrance, le principe de sa transformation, qu'elle l'unit à toutes les Puissances Divines, qu'elle est le germe de la Béatitude Céleste, elle-même, qu'elle rend la premiere in-

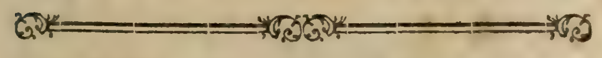
tégrité, & qu'enfin elle place dans le ſein du Souverain Maître de l'Univers. Quelles rêveries ! quel délire !

De la même main ſortit le livre *de la vie de Pythagore :* Ouvrage qui n'eſt point une hiſtoire, mais une ſuite de fables ridicules, groſſieres, & dignes de ces petits romans à papier bleu que les Colporteurs vendent dans nos villages. *Pythagore* y eſt mis en parallele avec J. C. & ce Philoſophe y eſt nommé Dieu, & fils de Dieu deſcendu ſous une forme humaine, pour tempérer par ce voile l'éclat de ſa Majeſté, que notre foibleſſe n'eût pu ſoutenir ſans ce moyen. Afin que rien ne manque à la hardieſſe de la comparaiſon, on produit les preuves de cette Divinité prétendue, on cite les miracles qu'elle fit ; & quels miracles ? *Pythagore* ſe levant dans les jeux olympiques, fit voir à cette nombreuſe aſſemblée la cuiſſe d'or qu'il portoit ; ſeul entre tous les hommes, il entendoit la délicieuſe harmonie que faiſoient les ſpheres céleſtes, en ſe mouvant l'une ſur l'autre. Il avoit une réminiſcence parfaite des corps divers que ſon ame avoit animés. Il ſe ſouvenoit, par exemple, d'avoir été tantôt arbre, tantôt poiſſon, & en particulier d'avoir été le magnanime *Euphorbe*, vainqueur de *Patrocle* le tendre ami *d'Achille.* Il s'étoit fait ſaluer & nommer par les fleuves ; il avoit fait entendre ſes diſcours aux animaux, & ſans doute il avoit oui leurs réponſes. Il avoit deviné le nombre des poiſſons que les Pêcheurs tireroient dans leurs filets. Il avoit prédit la mort d'un Ours, ce qui étoit de plus grande importance, vû ſa doctrine. Il défendit à un Bœuf de manger des feves ; & le Bœuf obéit à ſa défenſe. Je n'ai ni le loiſir, ni le courage de raconter les autres prodiges du Philoſophe Dieu. Ils étoient innombrables ſelon *Porphyre* lui-même, trop fin cependant pour y croire. Mais tout étoit bon, pourvu qu'il en impoſât, & on n'avoit point d'autre but. C'étoit le peuple qu'il falloit tromper, & ſa pente à l'idolâtrie ne favoriſoit que trop la ſéduction.

Après *Pythagore*, on fit une Divinité de *Plotin.* Ce Sophiſte étoit, comme l'on ſait, un des plus grands défenſeurs de la magie Platonicienne. Il avoit lui-même évoqué ſon propre Démon, & il ſe trouva que ce génie d'un impudent étoit un des Dieux

du premier ordre ; un Dieu qui tenoit beaucoup au-dessous de lui les Dieux inférieurs. Il ne daigne pas en effet assister à un sacrifice Théurgique, où l'invite son Disciple *Amélius. Ce n'est point à moi*, lui dit-il, *à faire aux Dieux les premieres avances, c'est à eux à me prévenir.* Le moyen de soupçonner que celui qui refusoit ainsi de traiter d'égal à égal avec les Dieux, ne fut pas un Dieu lui-même ? Il l'étoit si constamment, qu'après sa mort, (car ce Dieu mourut) Apollon se chargea de son éloge funebre. Il mit *Plotin* dans l'assemblée des immortels, ne pouvant le mettre aux petites maisons, & le plaça auprès de *Minos*, de *Rhadamante*, d'*Œaque*, de *Platon* & de *Pythagore.*

Voilà les imposteurs qu'on ose mettre en parallele avec le fils de Dieu ; qu'on examine & qu'on décide.



IDOLATRIE.

Définition de ce mot ; il y a eu beaucoup d'Idolâtres.

Il n'étoit pas besoin certainement de faire un grand étalage d'érudition Grecque, pour prouver qu'*Idolâtre* signifie adorateur des Idoles. C'est-là le sens propre de ce mot ; mais il se dit aussi de tous ceux qui rendent un culte divin à des créatures. *Les Perses qui adoroient le feu, les Egyptiens qui adoroient les Crocodiles, étoient Idolâtres.* C'est ce que dit le Dictionnaire de l'Académie Françoise, édition de 1762, au mot Idolâtre. Ainsi on peut donner ce nom à plusieurs peuples ausquels M. de V. veut le refuser. Toutes ses brillantes dissertations là-dessus ne sont que des erreurs de termes ; & s'il avoit voulu nous entendre, il se seroit épargné de longues discussions qui ne menent à rien.

Nous convenons que dans le commencement de l'idolâtrie, lorsque les hommes n'adoroient que les astres & les élémens, ils n'avoient point d'idoles

ni d'images pour les repréſenter, parce que ces objets leur étoient préſents. Ils n'avoient pas même de Temples ; mais dès que les hommes eurent commencé à adorer des Héros qui étoient morts, ils voulurent les rendre préſents par des repréſentations & des ſimulacres. C'eſt de là que ſont venues les Idoles poſées dans des Temples où les hommes s'aſſembloient & ſe proſternoient devant elles. Les uns rapportoient ce culte aux objets que les Idoles repréſentoient ; mais quelques-uns adoroient l'Idole même ; d'autres enfin la regardoient ſeulement comme un mémorial, que quelques-uns prétendoient ſervir à attirer l'ame ou la vertu des Dieux.

Ceux qui reconnoiſſoient la vanité des Idoles ne laiſſoient pas d'être idolâtres, puiſque nous entendons par idolâtrie, le culte des faux Dieux. *Pythagore* étoit Païen, les anciens Romains étoient Païens ; cependant *Pythagore*, par un effort de la raiſon naturelle, ſoutenoit que la Divinité ne pouvoit tomber ſous les ſens corporels, mais qu'elle étoit ſeulement intelligible ; & ſur ce principe, il défendoit de faire aucune figure pour repréſenter les Dieux. *Numa* ſuivit cette doctrine dans la Religion qu'il établit à Rome ; & les premiers Romains ont été l'eſpace de cent ſoixante-dix ans avec des Temples bâtis en l'honneur de leurs Dieux, ſans ſtatue, figure, ou image d'aucun de ces Dieux, ni peinte, ni taillée, ni jettée au moule. Leur idolâtrie conſiſtoit alors au culte de pluſieurs faux Dieux, qu'ils adoroient. Dans la ſuite du tems, les peuples adorerent même les Idoles, & reſpecterent comme des Divinités les ſtatues qu'ils avoient eux-mêmes fabriquées. Comment M. de V. peut-il en douter, lui qui dit, qu'il y a eu de tout tems une *foule de ſuperſtitieux & un petit nombre de ſages* ? lui qui prétend que *le gros du genre humain a été très-long-tems inſenſé & imbécille ; & que peut-être les plus inſenſés de tous ont été ceux qui ont voulu trouver de la raiſon dans la folie.*

Quoi ! pourrions-nous lui dire : vous êtes porté à croire tout ce qu'on vous *rapportera de plus bizarre, de plus infâme, de plus ſuperſtitieux, de plus abominable, de la nature humaine ;* & vous ne voulez pas

qu'une partie de cette espece humaine ait pu se prosterner devant des Idoles ? Il est constant, dites-vous, que plus des *trois quarts des habitans de la terre ont vécu très-long-tems comme des bêtes féroces ; ils sont nés tels. Ce sont des Singes que l'éducation fait danser, & des Ours qu'elle enchaîne.* Pourquoi n'avouerez-vous donc pas que ces Singes & ces Ours ont dû avoir la croyance la plus ridicule, avant que la lumiere du Christianisme eût éclairé leurs ténebres ?

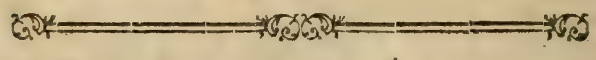
Nous convenons avec vous, que la vanité des Idoles n'a pas été inconnue à quelques-uns des Gentils, comme à *Maxime* de Tyr, au Philosophe *Saluste* & à *Celse*, à l'Empereur *Julien*, à ceux dont St. Ambroise dit, *qu'ils ne rendent leur culte au bois que comme à l'image de Dieu* ; mais convenez avec nous, que le commun des Païens a cru que la Divinité habitoit véritablement dans ces statues d'or, d'argent, de pierre ou de bois. On disoit qu'elles avoient la vie, le sentiment, qu'elles mangeoient, qu'elles buvoient. On leur portoit tous les jours une grande quantité d'alimens qui étoient consommés par les Prêtres. *Daniel* rapporte (ch. 14.) qu'on voulut le faire mourir à Babylone, parce qu'il découvrit la fourberie de ces Ministres imposteurs. Les Phéniciens se berçoient de la même chimere à l'égard d'*Hercule* & d'*Apollon*. Une foule de peuples donnoient dans la même illusion ; vous le savez mieux que nous, & si vous aviez vécu de leur temps, vous auriez exagéré ces mêmes abominations que vous tâchez aujourd'hui d'exténuer.

Vous êtes *surpris du nombre prodigieux de déclamations débitées contre l'idolâtrie des Romains & des Grecs* ; mais ces reproches même prouvent que ces peuples étoient réellement idolâtres. Car, par qui ces reproches leur étoient-ils faits ? par des Philosophes contemporains, qui connoissoient le peuple, avec lequel ils vivoient, aussi-bien que vous pouvez connoître celui de nos jours ; par des Païens convertis au Christianisme, qui avouoient eux-mêmes avoir adoré les Idoles ; par des Peres de l'Eglise, entre les mains de qui les Idolâtres avoient déposé leurs erreurs.

Ignorez-vous que *Socrate* fût en partie la victime

de ſon zele contre les Idoles ? Une des principales accuſations intentées contre lui fut, qu'il ne croyoit point que *Minerve* fut préſente réellement dans ſa ſtatue. Il y a cent exemples & cent autorités qu'on pourroit vous citer ; mais vous les connoiſſez mieux que nous ; & ſi vous feignez de les ignorer, c'eſt que vous voulez abſoudre les ſiecles paſſés & les pays lointains, pour accuſer vos Contemporains & vos Compatriotes.

L'Idolâtrie a été dans tous les tems & dans tous les lieux un amas monſtrueux de vice & de folie. Les *Fétiches* de l'Afrique, le *Manitou* des Sauvages, le *Brama* des Indiens, le *Fo* des Chinois, l'*Amida* des Japonois ne le cédent en extravagances & en horreurs ni au *Jupiter* du Capitole, ni à la *Venus* de Paphos, ni à la *Diane* d'Epheſe. M. de V. en voulant juſtifier les peuples anciens & modernes du juſte reproche d'Idolâtrie, prouve ſeulement qu'il connoît très-peu les uns & les autres. Il en juge en Poëte dont l'imagination embellit tout ; & non en Philoſophe, qui ne voit dans les objets que la vérité ſans fard & ſans nuages.



JEPHTÉ.

Ou des Sacrifices du ſang humain.

» IL eſt évident, dit M. de V., par le texte du » Livre des Juges, que *Jephté* promit de ſacrifier la » premiere perſonne qui ſortiroit de ſa maiſon pour » venir le féliciter de ſa victoire contre les Am- » monites. »

M. de V. nous cite le Texte ſacré ; & c'eſt auſſi par ce Texte que nous prouverons, qu'il eſt faux que *Jephté* ait égorgé ſa fille. La conſécration qu'il en fit, n'étoit pas pour la mort ; mais pour l'état de virginité, ce qui étoit un grand ſacrifice dans une nation où l'attente du Meſſie rendoit la ſtérilité un opprobre. L'Écriture le marque bien clairement. *Pendant deux mois elle pleura ſa virginité avec ſes Compagnes. Après ces deux mois elle retourna dans la maiſon de ſon Pere, qui fit la conſécration qu'il avoit promiſe*

par son vœu, & sa fille resta dans l'état de virginité. (Livre des *Juges*, chapitre XI.)

Le motif de la condamnation d'*Agag* que M. de V. cite encore, fut sa barbare cruauté. *Comme tu as fait couler les larmes de tant de meres, en massacrant leurs enfans*, lui dit le Prophete *Samuel*, *ainsi fera-t-on couler les larmes de celle qui t'a donné le jour.* (Liv. I. des *Rois*, chap. 15.)

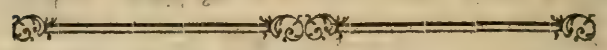
Les *Amalécites* du tems de *Saül* étoient coupables des mêmes injustices que leurs Peres avoient exercées quatre cens ans avant eux. Qu'on suive ce Peuple à la trace : on le verra depuis *Moïse* jusques à *Saül*, acharné contre les *Israélites*. Qu'on se rappelle toutes les expéditions qui donnerent occasion aux exploits de *Gédéon*, à ceux de *Jephté*, & à ceux-même de *Saül*; on reconnoîtra sans peine, que les *Amalécites* renouvelloient, pour ainsi dire, dans chaque moment de leur existence l'indigne traitement, que leurs Peres avoient fait aux *Israélites* sortans d'Égypte. Dieu n'avoit différé de les punir, que par un effet de sa miséricorde; mais cette indulgence même, loin de devoir désormais adoucir leur sentence, ne servoit, par l'abus qu'ils en avoient fait qu'à la rendre plus rigoureuse, & qu'à en presser l'exécution.

Agag, Roi de ces Infideles, étoit un tyran sanguinaire & cruel, qui ne fut pas puni purement à cause des péchés de ses ancêtres, commis quatre cens ans auparavant, mais à cause de sa propre cruauté. Adorons le jugement de Dieu dans la punition de ce monstre; & ne nous avisons pas d'appeller un sacrifice de sang humain un châtiment, dont il y a des exemples dans d'autres histoires.

Saül, dit M. de V., pag. 67. Tom. II, *fut réprouvé pour avoir observé le droit des gens avec ce Roi.* C'est une étrange fausseté; *Saül* ne fut réprouvé que pour avoir épargné *Agag* contre l'ordre exprès de *Samuel*, & non point pour avoir observé le droit des gens avec ce Roi. Il étoit défendu à *Saül* de faire aucun pacte avec *Agag*; il en fit : il fut coupable; Dieu le rejetta.

Dieu étoit le maître d'ordonner à *Saül* & ce Prince ne devoit qu'obéir. « Ce ne sont pas les victimes

» (répond *Samuel* dans l'hiſtorien *Joſephe*) qui ſont » agréables à Dieu ; mais les hommes juſtes qui obéiſ- » ſent à ſes volontés, & qui ne croient rien de bien » fait que ce qu'il ordonne. Car on peut ſans le » mépriſer, ne lui point offrir des ſacrifices ; mais » on ne ſauroit lui déſobéir ſans le mépriſer ; & » ceux qui lui déſobéiſſent ne ſauroient lui offrir de » véritables ſacrifices, & qui lui ſoient agréables. » Quelque graſſes que ſoient les victimes qu'ils lui » préſentent, & quelque pures que ſoient leurs of- » frandes en elles-mêmes, il les rejette & en a de » l'averſion, parce que ce ſont plutôt des effets de » leur hypocriſie, que des marques de leur piété. » Mais au contraire il regarde d'un œil favorable » ceux qui n'ont d'autres deſirs que de lui plaire, » & qui aimeroient mieux mourir, que de manquer » au moindre de ſes commandemens. » (*Joſephe. Antiquités Judaïques*, Livre VII. ch. 8. Traduction d'*Andilli.*)



JESUS-CHRIST.

§. I.

En quel temps y eut-il au monde un JESUS-CHRIST *& des Chrétiens ?*

I. IL eſt certain que du temps de l'Empereur *Auguſte*, l'idolâtrie étoit univerſelle dans le monde. L'Univers étoit un temple d'Idoles ; tout étoit adoré, excepté le Dieu Créateur qui n'avoit point de temple ni de culte qu'à Jéruſalem ; & à Jéruſalem même, ſon culte avoit été obſcurci par l'ignorance & l'orgueil de diverſes ſectes qui partageoient les Juifs. Au milieu de ces déſordres, dans le déclin de la Religion Judaïque, à la fin du regne d'*Hérodes*, ſous l'Empire d'*Auguſte*, vers l'an 4000 du monde, JESUS-CHRIST parut ſur la terre en Judée. Le fait eſt inconteſtable. *Celſe*, *Porphire*, *Julien* l'Apoſtat, tous ennemis déclarés du Chriſtianiſme, les Juifs même en conviennent.

II. Il eſt également certain que ſous les Empereurs *Claude* & *Néron*, Succeſſeurs d'*Auguſte*, il y avoit à Rome des Chrétiens. *Suétone*, Auteur Païen, raconte dans la vie de l'Empereur *Claude* (& cela eſt marqué au Chapitre 18. des Actes des *Apôtres*) que *cet Empereur chaſſa de Rome les Juifs, accuſés d'exciter des troubles, à l'occaſion de* CHRIST. Il ajoute dans la vie de *Néron* : que *les Chrétiens furent punis de divers ſupplices, à cauſe de leur ſuperſtition nouvelle. Tacite* dit : que *Néron*, pour ſe diſculper de l'affreux incendie arrivé à Rome, l'imputa aux Chrétiens, *qu'il fit tourmenter par d'horribles ſupplices.* Il ajoute : qu'ils tirent leur nom d'un CHRIST, que *Ponce Pilate*, Lieutenant de Judée fit mourir ; que malgré cela cette ſecte pulluloit de nouveau, non-ſeulement en Judée, lieu de ſa naiſſance, mais dans tout l'Empire, & à Rome même. *Pline* le jeune, Païen & Gouverneur en Bythinie & dans le Pont ſous l'Empereur Trajan, l'an de JESUS-CHRIST 103., ſe plaignant des traitemens injuſtes qu'on faiſoit aux Chrétiens, déclare à l'Empereur : *Qu'un grand nombre de perſonnes de tout âge, de tout état, de tout ſexe, & dans les Villes & dans les Campagnes, étoient Chrétiens, & qu'on ne pouvoit les convaincre d'aucun crime.*

Ces témoignages prouvent donc 1°. La pureté des mœurs des Chrétiens. 2°. Leur croyance générale de la divinité de JESUS-CHRIST. 3°. Les perſécutions qu'ils eſſuyerent. 4°. Leur multiplication étonnante. *Pline* ſe plaint que les temples des faux Dieux étoient déſerts, & les ſacrifices abandonnés. Voilà donc les Chrétiens répandus par-tout, exiſtans pour lors depuis 60 ans.

Voyez auſſi le témoignage de *Joſephe* à l'article de cet Hiſtorien ; & de ce témoignage inconteſtable vous conclurez qu'il y a eu des Chrétiens avant *Veſpaſien*. L'époque de JESUS-CHRIST & des Chrétiens eſt donc indubitable ?

Il eſt encore certain que Jéruſalem fut priſe & ruinée par *Tite*. Le même *Joſephe* en a fait l'hiſtoire, & elle eſt dans les mains de tout le monde.

Voilà donc deux faits éclatans dont l'Univers eſt le témoin : la diſperſion du peuple Juif, & la converſion des Gentils, arrivées au tems de JESUS-

CHRIST, qui a paru cependant avant ces deux événemens. Ainsi les Disciples du CHRIST, n'ont pu rien publier de sa vie à Jérusalem, qui ne fut de notoriété publique; & les Gentils ont été en état de vérifier, sur les lieux, tout ce qu'on leur disoit. D'où il suit encore, que les prophéties, sur le temps de l'avénement du Messie, & sur les effets de son avénement, sont faites pour l'époque du temps de JESUS-CHRIST. Ainsi il ne s'agit plus que de nous assurer, si les Disciples de JESUS, ont répandu sur la terre la connoissance de Dieu, & si la vie de JESUS-CHRIST est ressemblante à l'image que les Prophetes ont tracée du Messie.

Sur ces deux points, je m'adresse aux Gentils convertis, comme à des guides infaillibles. Car qui les a converti ? Comment & pourquoi ont-ils embrassé le Christianisme ? Mais pour suppléer à ce témoignage, je trouve une histoire détaillée, écrite par des Auteurs contemporains de la vie de JESUS-CHRIST & de ses premiers Disciples, de leurs travaux, & de la formation de la Société Chrétienne. C'est cette Société qui me présente ses traditions & son histoire, composées par huit Auteurs contemporains, & presque tous témoins oculaires. cette Société regarde ces mémoires sacrés, comme sa loi primitive, & son titre fondamental. Voyez-en l'examen dans l'article EVANGILE.

§. II.

Preuves que J. C. est le Messie, par la réunion des prophéties de tous les siecles.

L'œuvre Evangélique n'est point susceptible d'imposture ni de finesse humaine, car elle est composée, 1°. de la mission des Patriarches recevant des promesses, & des Prophetes qui ont fait des annonces, qu'il faut nécessairement accomplir. 2°. De la mission de *Jean-Baptiste*, qui avertit la Nation Juive de se tenir prête à recevoir le vrai Messie. 3°. De la mission de JESUS-CHRIST, qui s'est dit la fin de la Loi & des Prophetes, & le Sauveur des Nations. 4°. De la mission de Apôtres, qui doivent remplir

ses vues & de leurs Successeurs, qu'il assure devoir durer jusqu'à la fin des siecles.

Si l'entreprise est de l'homme & non de Dieu, l'entrepreneur a contre lui le passé, le présent & l'avenir. Mais si le tout s'accorde avec ses paroles & ses actions, il ne peut être que l'envoyé de Dieu.

Un homme peut se dire être ce qu'il voudra, mais il ne peut rapporter à lui tout ce qui s'est dit, ou fait depuis quatre mille ans. Long-temps avant la naissance de JESUS-CHRIST, toutes les qualités du Messie étoient reglées, connues & tracées sur les Livres traduits d'Hébreu en Grec, répandus par-tout & gardés dans les registres sacrés. JESUS-CHRIST avant que de naître ne pouvoit s'approprier la Nation, la famille, la branche même où le Messie viendroit. Les circonstances ont été le trouver; il falloit que *Marie* seule & orpheline, fut donnée selon l'usage à *Joseph* son proche parent, afin d'être l'héritier de deux Maisons qui étoient de la même tige. C'est pourquoi la généalogie de JESUS-CHRIST se présente de deux façons, sans précaution, sans éclaircissement. *Joseph* entre dans les droits de sa femme. L'une de ces généalogies est la sienne, & l'autre est du pere de *Marie*; par l'homme & par la femme: usage commun alors.

Voici une notice succinte des Prophetes qui ont précédé JESUS-CHRIST; *Abraham* sera le Pere d'une multitude de Peuples & de Rois; sa postérité conservera la marque de l'alliance que Dieu a faite avec lui. Mais sa vraie postérité, sainte & bénie viendra non du fils d'*Agar*, sa servante, mais du fils de *Sara* son épouse. Les conquêtes seront le partage du fils de l'étrangere; banni de la maison & de l'héritage paternel, *Ismaël* levera la main contre tous, & s'aggrandira malgré tous. La postérité d'*Isaac* apportera la bénédiction & le salut aux Nations égarées; la ligne bénite sera connue, comme le pays dont elle sera mise en possession. Celui qui bénira les Nations descendra d'*Isaac* par *Israël*, par *Juda*, par *David*. Il naîtra à Bethléem, où est le patrimoine de *David*. Il illustrera par sa présence non le premier temple ruiné par *Nabuchodonosor*, mais le deuxieme qui a été renversé par *Titus*. La seule Tribu de *Juda* exercera son

autorité, & conſervera ſon bâton de Commandement, juſqu'à l'arrivée du Deſiré des Nations; & quand il ſera venu & préſent, cette Tribu de *Juda* aura encore ſon pays, ſes généalogies en bonne forme, ſon ſacerdoce, ſon culte, ſon temple, que le Meſſie honorera de ſes viſites. Mais lorſque le Meſſie aura été révélé aux Nations, il n'y aura plus en *Juda* de corps reglé, ni ſacerdoce, ni temple; & ce ſera une marque que le temps du Meſſie ſera paſſé. Le Meſſie paſſera ſa vie à Nazareth; pauvre & obſcur, il prêchera la *Bonne nouvelle*, le ſalut & la délivrance. Après ſes ſouffrances & une mort ignominieuſe, il ſera élevé en gloire, ſera adoré des Nations; ils deviendront ſon héritage & feront ſubſtitués aux Juifs incrédules. Il ſera un Prêtre éternel, un Médiateur, par un ſacrifice perpétuel & univerſel. Ce nouveau Prêtre introduira la vraie juſtice ſur la terre, au temps du plus grand des Empires, ſur la Monarchie qui doit ſuccéder à la troiſieme, à celle de *Nabuchodonoſor*. On les connoît toutes, celle de *Nabuchodonoſor* a été renverſée par les Perſes; celle des Perſes par les Grecs; celle des Grecs par les Romains.

Voici en abrégé les caracteres du Meſſie que J. C. a réunis: il doit ſortir de Geſſé comme d'un tronc coupé. L'*Emmanuel* doit naître d'une Vierge à Bethléem, s'appeller Jesus, le Sauveur, le Prince de la paix, le juſte, être pauvre, & précédé de ſon envoyé. L'eſprit de Dieu doit repoſer en lui: il répandra ſes bienfaits, il ſera Prophete; Légiſlateur comme *Moïſe*; il fera ſon entrée à Jéruſalem ſur une âneſſe; il viendra établir une nouvelle alliance par ſon ſang, & il ſera éternel. Il ſera trahi, vendu, abandonné, accuſé, mépriſé & crucifié. Enfin ce Meſſie, mort en croix, reſſuſcitera, il montera au Ciel, il convertira les Nations, il abandonnera, il punira les Juifs déicides toujours endurcis.

Que de traits relatifs à Jesus-Christ dans la durée de près de deux mille ans, traits précis, reconnoiſſables & tous réunis en lui! il falloit par une généalogie exacte remonter par *David* juſqu'à *Abraham*, & ſans qu'il s'en ſoit mêlé. Elle ſe trouve dans les Regiſtres des Juifs & des Romains. Il falloit qu'il

prît naiſſance en tel temps, en tel lieu & d'une telle Vierge. Ces avant-coureurs l'ont prévenu, avant qu'il pût les connoître. S'il n'étoit qu'un homme, l'impoſſibilité de cadrer à tout le paſſé étoit abſolue. Mais il y a plus : il prédit que le Sacerdoce Judaïque alloit tomber avec ſon temple, & de même que les événemens s'étoient ajuſtés à ſes vues avant ſa naiſſance ; ſes prédictions ſe vérifient après ſa mort. Enfin tout arrive fidélement pour lui ; il meurt préciſément au temps marqué par *Daniel*, & ſelon toutes les circonſtances prédites, dont il n'étoit pas le maître ; & la ruine de ſa Nation eſt la ſuite de ſa mort. S'il y avoit ici de l'impoſture, elle retomberoit ſur Dieu-même, qui a tout ménagé & tout exécuté en faveur du CHRIST.

Objections des Incrédules.

PREMIERE OBJECTION. « Le Fils de *Marie* trou-
» vant ces étonnantes Prophéties accumulées ſur lui
» par hazard, ſut les mettre à profit & ſe faire don-
» ner la mort pour faire du bruit dans le monde,
» & ſe rendre fameux, lorſqu'il n'y ſeroit plus. »

RÉPONSE. Un des deſcendans de *David* qui auroit voulu ſe faire chef de Parti, n'auroit ſongé qu'à relever ſon Peuple, & ſa famille ; leurs intérêts étoient communs. Il devoit donc tourner ſa haine contre les Romains, pour ſecouer leur joug. JESUS fait tout le contraire. Il ménage *Céſar* ; il lui obéit ; il ne déclame que contre ſa Nation. Il refuſe la Royauté, & il ne prétend à rien ſur la terre. Roi dans le ſpirituel, il ne veut établir que la vertu dans les cœurs, il ne promet que des biens futurs. Où voit-on en lui de la rébellion, de l'ambition ou de l'intérêt ? Qu'attend-il en courant à la mort ? Pour qui aura-t-il travaillé ? Suppoſons-le avec les impies un impoſteur ruſé : périr pour périr, il valoit mieux ſoulager ſa Nation, périr avec elle, ou lui procurer une honnête liberté. S'il n'eſt point le Meſſie promis, ſa prédication & ſa conduite ſont contre le bon ſens.

DEUXIEME OBJECTION. « C'eſt dans l'abaiſſement
» où vivoit ſa famille, qu'il renonça à toute eſpé-

» rance temporelle ; il se borna à la gloire de rui-
» ner l'idolâtrie, en ramenant tout à la belle mo-
» rale de l'amour de Dieu & du Prochain. Il s'ap-
» pliqua quelques Prophéties heureuses, & exposa
» sa vie en Héros. En un mot JESUS, comme *Py-
» thagore*, a usé d'industrie pour insinuer une sainte
» doctrine & se rendre fameux à la postérité. »

RÉPONSE. 1°. *Pythagore* ne disoit que ce qu'il vouloit, au lieu que le Fils de l'*Homme* n'exécute que ce qui a été prédit de lui dans les Écritures. S'il n'étoit qu'un Prophete ingénieux, il se seroit fait regarder comme un imbécille, & il auroit détruit son œuvre. Il étoit écrit que le Messie éclaireroit & convertiroit les Nations au vrai Dieu. Cependant, pendant sa vie, il laisse les Gentils, il ne s'attache qu'à son Peuple. Il défend même à ses Disciples d'aller vers Samarie, & vers les Idolâtres. Si sa mission étoit d'instruire les Gentils comme *Jonas*, doit-il les fuir, & s'obstiner à parler à des gens qui ne l'écoutent pas ? Que ne va-t-il à Tyr, à Sydon, à Antioche & à Rome ? tout l'y porte ; la nouveauté, la beauté de sa morale, la curiosité de ces Peuples, leur Philosophie, tout cela lui devenoit favorable. Mais au lieu de profiter de ces circonstances, il traite les Gentils d'étrangers & de profanes, & par un autre travers dans le siecle le plus éclairé, il ne leur envoie après sa mort que des Prédicateurs sans éducation, sans lettres, sans protection pour leur annoncer & leur faire goûter la folie de la Croix. Quant à lui, il arme contre sa personne la haine de sa Nation, & il se met en tête que les autres Peuples écouteront les Disciples d'un homme supplicié. Oui, l'Évangile est l'œuvre de Dieu, ou une folie réelle.

2°. JESUS-CHRIST n'a pas seulement rempli une Prophétie ; il se les est toutes appliquées, & il en a fait lui-même pour les confirmer. Il assure que l'opprobre de la Croix sera reçu par-tout, qu'il ne fera qu'un troupeau de tous les Peuples, & que son œuvre subsistera jusqu'à la fin des siecles. Il s'étoit appliqué tout le passé, & il annonce que tout l'avenir lui obéira. Un discoureur parle, mais fait-il tout ce qu'il veut ?

3°. La miſſion de *Jean-Baptiſte*, ſa pénitence, ſa prédication, l'annonce du Meſſie, la double Prophétie qu'il prononce (voilà le Meſſie, il eſt venu, il eſt au milieu de nous, & il eſt *l'Agneau*, ou la ſeule victime que Dieu accepte, celle qui *efface les péchés du monde*, d'où il ſuit que JESUS ſera mis à mort, & que tous les autres ſacrifices ſeront abolis:) dépendoient-ils d'un homme commun? Cependant tout eſt arrivé. Le ſang de JESUS a coulé, les ſacrifices de *Juda* tomberent avec le Temple, enſuite tous ceux du Paganiſme: par-tout on annonça la mort du CHRIST & la rémiſſion des péchés par ſon ſang. Ainſi la miſſion de *Jean-Baptiſte* a été tout enſemble l'annonce & la preuve de l'*Evangile*. Il en a montré l'Auteur, & depuis *Titus*, les Juifs n'ont pas égorgé une ſeule victime: & malgré tous les efforts de *Symmaque*, de *Porphyre* & de *Julien*, les ſacrifices des faux Dieux n'ont pu ſe relever; on ne ſert plus qu'un Dieu, & on ne lui offre plus qu'une victime. La Loi & les Prophetes durerent juſqu'à *Jean*: depuis lui le Royaume de Dieu eſt ouvert, & on y entre.

TROISIEME OBJECTION. « Le rapport de *Jean* à » JESUS, n'eſt qu'un artifice concerté entre les deux. » Le CHRIST vouloit anéantir l'abſurdité de l'Idolâ» trie, & ſimplifier la loi de *Moïſe*. Il commence » ſon œuvre par ſa Nation, & il laiſſe le reſte à » faire à ſes envoyés. Il ſe dit le Meſſie, & pour » ſe donner un air d'autorité, le Philoſophe s'en» tend avec un Sage, afin de prévenir le Peuple » en ſa faveur, & de donner du relief à l'Auteur » principal. Ils voient bien tous deux, qu'en ſup» primant toute autre Religion, il leur en coûtera » la vie: mais ils conſentent à ſe dévouer pour la » gloire de Dieu & l'utilité des hommes. Ils met» tent à profit l'idée & l'attente où étoient les » Juifs d'un Libérateur, ſous l'oppreſſion actuelle » des Romains; ils calculent les ſemaines de *Daniel*, » ils s'en rapportent le terme; il eſt queſtion de » mourir dans l'eſpace de la derniere ſemaine, tout » s'y prépare & tout arrive.

» *Jean* retiré de bonne heure dans le déſert, s'y » ménage par ſon auſtérité & la ſingularité de ſes » habits, une réputation pour donner du poids à ce

» qu'il dira. Il paroît, il annonce le Sauveur. JESUS
» de ſon côté plein de ce zele bienfaiſant, médite à
» loiſir ſon projet. Son ſyſtême eſt ſimple, il eſt beau.
» Dès que *Jean* a parlé de lui, il prêche, & il fait
» tant de bruit, que tous les deux ſont immolés.
» Le plan eſt ſage, déſintéreſſé; *Socrate* & *Platon* en
» auroient pu faire autant. »

RÉPONSE. 1°. Des projets ſi ſérieux ont-ils pu ſe faire par des enfans? car tous deux furent ſéparés dès l'enfance. Un. Solitaire, & un fils d'Artiſan, en ſont-ils venus d'eux-mêmes à des ſupputations Chronologiques ſi heureuſes? Des Philoſophes ſi ſages, comme on dit, ont-ils pu prendre publiquement les caracteres de menteurs & de fourbes? Car *Jean* crie que JESUS vient du Ciel, qu'il eſt le Fils du Pere, que l'Eſprit de Dieu réſide en lui. JESUS de ſon côté en dit encore davantage de lui-même. Si tout cela n'eſt pas vrai, voilà deux fourbes & deux impies qui vont introduire les maux les plus funeſtes, qui falſifient les Ecritures, & qui renouvellent l'idolâtrie. JESUS au lieu de miracles va accumuler fourberies ſur fourberies, pour livrer tous ſes ſectateurs aux perſécutions les plus affreuſes; il n'annonce que des croix en ce monde, & mortel impuiſſant, il n'a rien à leur donner après leur mort. Il va révolter la moitié des hommes, & l'autre moitié ſera malheureuſe ſans reſſource. Quels Philoſophes! & peut-on naturaliſer l'entrepriſe Evangélique, en la tirant des mains de Dieu, ſans y voir deux hommes extravagants?

2°. Il y a de l'impoſſibilité dans leur projet: car n'étant que des enthouſiaſtes, comment ont-ils trouvé tant de juſteſſe dans leurs réponſes, dans leurs prophéties, & tant de patience dans leur conduite? On trouve raſſemblé en JESUS tout le paſſé; par lui on prédit tout l'avenir & tout arrive de point en point; effuſion du ſang du CHRIST, ſubſtitution de ſon ſacrifice à ceux des Juifs & des Gentils, ruine du temple, déſolation, aſſerviſſement, diſperſion & conſervation des Juifs au milieu de leurs ennemis dans toute la ſuite des âges, juſqu'à leur retour; foible commencement de l'Evangile, longues perſécutions, chûte des Idoles; Jéruſalem foulée aux pieds des

Gentils, qui se la disputeront toujours tour-à-tour, & toujours donnée en spectacle à l'Univers ; accroissement du Christianisme, entrée successive des Nations dans l'Eglise, propagation de l'Evangile jusqu'aux extrêmités de la terre. Tant de traits avérés ont-ils pû être controuvés & exécutés à la lettre en faveur de deux fourbes ?

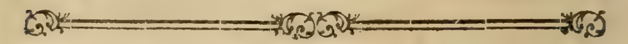
Car tout cela est arrivé dans l'espace de 40 ans. La foi fut annoncée chez toutes les Nations connues : des guerres universelles s'allumerent dans l'Empire Romain & dans la Judée ; des famines, des pestes, des tremblemens de terre, des signes au Ciel, mille faux Prophetes, & tout cela depuis *Néron* jusqu'à *Vespasien*. Jérusalem fut renversée, & le Peuple exterminé par l'acharnement des Juifs, par la famine du siege & par les épées Romaines, qu'on tira partout contre eux. La dispersion & la conservation sensible des misérables restes de *Juda* encore & pour toujours témoins des faits de l'Ancien Testament & du Nouveau, est un miracle évident & perpétuel, vis-à-vis tant de Nations qui ont péri, & dont il ne reste aucune trace. Tout cela sans la Divinité, dépendoit-il de deux hommes ? Ce n'est pas tout.

3°. Les Apôtres ont dû entrer dans le complot. Qu'on les ait trompés & séduits jusqu'à devenir les destructeurs de leur Religion, jusqu'à s'attacher sans profit à l'Auteur de cette entreprise, je le veux ; mais ils ont dû au moins se charger d'enlever le corps mort de leur Maître, de le dire ressuscité, & se préparer à être traités comme lui. Mais *Judas Iscariote* n'auroit-il pas déclaré l'imposture, pour justifier sa trahison ? Car en ce cas Jesus étoit l'ennemi de la Religion & de l'État. Au contraire, il ne peut tenir contre le reproche d'avoir livré le sang du Juste ; l'argent rejetté, sa mort affreuse & le champ du *Potier*, rendent témoignage à l'innocence de Jesus. De plus, douze hommes ont-ils pû affronter une Sentinelle en regle, sans avoir été recherchés & punis ? s'ils avoient fait ce complot d'enlevement pour publier qu'il étoit ressuscité, ils feroient donc aussi tous des idolâtres & des meurtriers ? Car ils vont faire adorer un séducteur, & mettre le feu aux quatre coins de l'Univers, & cela sans intérêt, en

montrant néanmoins par-tout tant de zele & de charité. Enfin, il faut que *Paul*, *Etienne*, *Barnabé* & tous les autres Prédicateurs qui atteſtent le menſonge en mourant, ſoient auſſi des impies & des cruels. Que d'impoſſibilités ! Et où en vient-on, en attaquant l'œuvre Evangélique ? Tout eſt donc conſommé en JESUS-CHRIST. « Mais, dit le Juif, ſi JESUS » étoit le Meſſie, auroit-il aboli une Loi que Dieu » donna à ſon Peuple ? »

JESUS-CHRIST n'a fait qu'étendre & perfectionner la Loi dans ſon dogme & ſa morale. Il n'en a aboli que la police & les cérémonies extérieures. Ces ombres ne devoient durer que juſqu'à lui. Il a ſubſtitué la Circonciſion du cœur à celle de la chair, la victime pure aux animaux, & ſon Autel univerſel au temple unique de Jéruſalem.

Quant aux reproches que M. de V. fait à JESUS-CHRIST, voyez l'article des PHARISIENS où nous les avons examinés. Conſultez encore l'article ſuivant & celui du CHRISTIANISME.



JESUS, Fils de *PANDERA.*

Particularités curieuſes.

C'eſt ſous ce nom que les Juifs tâchent de défigurer l'hiſtoire de JESUS-CHRIST. M. de V. a répété leurs calomnies dans ſon article *Meſſie* ; mais pour donner du poids à cette hiſtoire ſcandaleuſe, conſignée dans un miſérable livre intitulé *Todelot Jeſu*, il n'a rapporté préciſément que ce qui peut s'accorder avec les faits dont l'Evangile fait mention. S'il l'eut détaillée telle que les Juifs la content, il n'auroit pas fallu davantage pour la détruire entiérement ; c'eſt ce que nous allons faire ici. On n'y verra qu'un tiſſu de fauſſetés forgées par l'impoſture la plus imbécille.

Après avoir fait des contes impies ſur la naiſſance de *Jeſus*, l'impoſteur dit qu'il ſe rendit à Jéruſalem, & réſolut d'enlever le nom de Dieu. Afin d'empêcher ce larcin, on avoit formé par art magique, deux lions qu'on avoit placés, l'un à la droite,

l'autre à la gauche du lieu très-ſaint. Ces deux lions rugiſſoient toutes les fois qu'on ſortoit, & leur rugiſſement étoit ſi terrible, qu'il épouvantoit & faiſoit perdre la mémoire à ceux qui l'entendoient. *Jeſus*, fils de *Pandéra*, évita le piege en coupant ſa peau, & gliſſant deſſous le nom de *Jéhovah* qu'il avoit dérobé.

Les Sacrificateurs aſſemblés préſenterent Requête à *Helene* ou *Oleina* qui regnoit alors avec ſon fils *Mombas* ou *Hircan*, & lui demanderent la punition de *Jeſus*. Il parut devant elle & la mit dans ſes intérêts par des miracles. Les Sacrificateurs étonnés entrerent en délibération contre lui; & l'un d'eux nommé *Juda*, s'étant offert d'apprendre le nom de *Jéhovah*, pourvû qu'on ſe chargeât du péché qu'il commettroit, alla faire aſſaut de miracles avec *Jeſus*. L'un & l'autre s'éleverent en l'air en prononçant ce nom; *Juda* voulut inutilement faire tomber ſon ennemi, juſqu'à ce qu'il eût fait de l'eau ſur lui, car alors la vertu du nom s'évanouït, & ils tomberent l'un & l'autre à terre, parce qu'ils étoient ſouillés. *Jeſus* ſe lava promptement dans le Jourdain, & refit de nouveaux miracles. *Juda* qui ne vouloit point en avoir le démenti, ſe mit au rang de ſes Diſciples, apprit toutes ſes démarches, les révéla aux ſages; & comme il devoit venir dans le Temple, on l'arrêta avec pluſieurs de ſes Diſciples pendant que les autres fuyoient ſur les montagnes. Le Sanhedrin l'ayant condamné à la mort, il fut lapidé; on voulut enſuite le pendre au bois, mais le bois ſe rompit, parce que *Jeſus*, prévoyant le genre de ſa mort, l'avoit enchanté par le nom de *Jéhovah*.

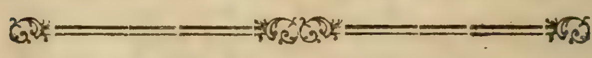
Juda rendit cette précaution inutile, en tirant de ſon jardin un grand chou auquel on l'attacha. Craignant que ſes Diſciples ne publiaſſent qu'il étoit reſſuſcité, il enleva ſon cadavre du tombeau, & l'enſevelit dans le canal d'un ruiſſeau, dont il avoit détourné l'eau, juſqu'à ce que la foſſe fût faite & couverte. On ne manqua pas de dire qu'il étoit reſſuſcité, parce qu'on ne trouvoit pas ſon corps.

La Reine *Helene* le crut & déclara qu'il étoit fils de Dieu; mais *Juda* découvrit l'impoſture en produiſant le corps mort. On l'attacha à la queue d'un che-

val, & on le tira jusques devant le Palais de la Reine, qui ne sut que répondre. Ses cheveux furent arrachés; c'est pour cette raison que les Moines se rasent. Les Nazaréens furent si irrités de cette ignominie, qu'ils firent un schisme avec les Juifs. Cependant leur Religion s'étendit en tous lieux, par le ministere de douze personnes, qui couroient les Royaumes. Les sages affligés de ces progrès, députerent un nommé *Simon Képha* pour y remédier.

Cet homme prit le nom de *Jéhovah*, & se transporta dans la Métropole des Nazaréens, où après les avoir prêchés, il s'enferma dans une tour qu'on voit encore à Rome. *Elie* vint ensuite dans cette Ville, & déclara que *Simon* les avoit trompés; que c'étoit lui que *Jesus* avoit chargé de ses ordres. Il voulut faire divers changemens, mais dans le moment qu'il prêchoit, une pierre tomba sur sa tête & l'écrasa.

Voilà l'extrait du livre fameux que M. de V. ose citer & que *Basnage* réfute invinciblement dans son tome troisieme de *l'histoire des Juifs*. Y a-t-il jamais eu un conte rabinique plus absurde? Le bon sens a-t-il été jamais choqué avec plus d'insolence & d'ineptie? Ne faut-il pas avoir secoué toute honte, que d'oser produire contre une Religion Divine, des pauvretés si détestables? Quand on voit un acharnement si cruel, peut-on s'empêcher de dire avec *Tertullien*: *Rideam vanitatem, an exprobem cæcitatem.*?



IMMATÉRIALITÉ

DE L'AME.

Les anciens Philosophes la croyoient-ils?

M. de V. a assuré plusieurs fois que non-seulement la plupart des Philosophes anciens ne croyoient point l'immatérialité de l'ame, mais encore qu'ils n'attachoient pas à ce terme l'idée que nous y attachons aujourd'hui. Ensorte que par une substance immatérielle, ils n'entendoient qu'une sorte de matiere très-fine, très-subtile, mais toujours matiere. Rien n'est

moins prouvé ; ou plutôt on prouve évidemment le contraire par *Lucrece* même. Il eſt évident que la ſorte de ſpiritualité combattue par ce Poëte, eſt une véritable, une pure ſpiritualité, ſans quoi il n'auroit combattu que ce qu'il admettoit lui-même. D'ailleurs, qu'on faſſe attention aux argumens par leſquels il la combat. Un des principaux eſt que l'ame & le corps agiſſent réciproquement l'un ſur l'autre, mais que la matiere ne ſauroit agir ſur l'eſprit, ni l'eſprit ſur la matiere. Or, *Lucrece* ſavoit, comme tout le monde, qu'une matiere groſſiere & une matiere ſubtile, peuvent agir effectivement l'une ſur l'autre ; le feu ſur le bois, l'eau ſur le feu, &c. On feroit donc raiſonner ridiculement *Lucrece* & tous les autres Sectateurs d'*Epicure*, ſi on les faiſoit raiſonner contre toute autre opinion que celle de la pure ſpiritualité de l'ame. Or, s'ils raiſonnent contre, on la connoiſſoit donc de leur tems.

Mais voici un paſſage déciſif de *Ciceron* dans la premiere des Tuſculanes. » Il n'y a rien dans les ames, » dit-il, qui paroiſſe venir de la terre, de l'eau, » de l'air ou du feu... Et par conſéquent l'ame eſt » d'une nature ſinguliere, qui n'a rien de commun » avec les élémens que nous connoiſſons. »

Quand ce paſſage ne prouveroit pas l'opinion particuliere de *Ciceron* ſur la ſpiritualité proprement dite de l'ame, il prouveroit toujours que cette opinion étoit bien connue des anciens, mais il prouve celle de *Ciceron*-même. 1°. C'eſt lui qui parle dans cet endroit des *Tuſculanes* ; on ſait que ce ſont des dialogues. 2°. Ce paſſage (& *Ciceron* en avertit) eſt tiré d'un ouvrage qu'il appelle *ſa conſolation*, parce qu'il l'avoit compoſé pour ſe conſoler lui-même de la mort de ſa fille. Or, cet ouvrage eſt antérieur aux *Tuſculanes*. Mais nous le l'avons plus, & il n'en reſte que quelques fragmens.

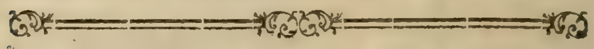
Au commencement de la premiere *Tuſculane*, *Ciceron* dit qu'il s'eſt déterminé d'autant plus volontiers à écrire ſur la Philoſophie, & en particulier ſur l'immortalité de l'ame, que « certains Philoſophes » de ſa nation, (c'étoient des Épicuriens,) dont, » ajoute-t-il, je veux croire les intentions bonnes, » mais dont le ſavoir ne va pas loin, avoient té-

» mérairement répandu plusieurs ouvrages de leur
» façon. »

M. l'Abbé d'*Olivet*, dont nous avons emprunté la traduction, fait sur cela une remarque importante, & nous croyons qu'on sera bien aise de la trouver ici.

» *Ciceron*, dit-il, ne fait mention du Poëme de
» *Lucrece* dans aucun de ses Livres Philosophiques;
» & s'il en parle dans une de ses Épîtres, ce n'est
» qu'en deux mots, & comme par apostille. On le
» voit cependant par-tout attentif à rehausser le mé-
» rite de sa Nation. Ce que j'en crois, c'est que
» son silence affecté sur *Lucrece* vient de ce qu'il se
» faisoit une peine, & avec raison, de rien dire
» pût tourner à la gloire d'une secte, qu'on ne
» pouvoit trop décrier, parce que les principes d'*E-*
» *picure*, pris littéralement, tiroient à des consé-
» quences infinies pour les mœurs. »

L'Empereur *Julien* en pensoit de même. Il remercie ses Dieux, dit M. l'Abbé de la *Bletterie*, d'avoir tellement anéanti les Pyrrhoniens & les Epicuriens, que la plupart de leurs livres ne se trouvent plus.



IMMORTALITÉ DE L'AME.

§. I.

Preuves morales de cette vérité.

I.

LE bien & le mal sont distribués sans distinction dans cette vie. Plusieurs bons sont malheureux & plusieurs méchans sont heureux. Donc, ou il n'y a point de Dieu, & aucun Être juste ne gouverne cet Univers, ou il y a une autre vie; donc il faut être Athée, ou croire cette autre vie. Mais qui peut être Athée ?

S'il y a un Dieu, mais point d'avenir, Dieu n'a point eu d'autres vues, en formant l'homme, qu'en formant la bête.

II.

I I.

Que l'homme rentre en lui-même, dans ſon eſprit, dans ſon cœur. Qu'il conſidére ces grandes idées, ces projets immortels, cette ſoif d'exiſter, que des millions de ſiecles ne ſauroient éteindre, & qu'il reconnoiſſe, à ces traits, la voix de ſon Créateur qui lui promet l'immortalité.

I I I.

L'idée & le deſir de ſe faire une grande réputation qui nous ſurvive, & de laiſſer après ſoi des monumens de ſa gloire, la crainte d'une grande honte après la mort, &c., voilà des ſentimens qui ſont dans tous les hommes, & à proportion qu'ils ont plus d'eſprit. Cependant ces ſentimens ſont déraiſonnables, ridicules même, s'il n'y a point d'autre vie.

Ceci eſt bien ſingulier, bien digne d'être obſervé. S'il n'y a point d'autre vie, les hommes qui ont le plus d'élévation de cœur & d'eſprit, ſont les plus ſots. En vérité, cela n'eſt pas vraiſemblable.

On dit quelquefois : que m'importe ce qu'on penſera de moi après ma mort ? On peut le dire, mais on ne ſauroit le penſer ; & qui croit le penſer, ne connoît point ſon cœur, n'a point réfléchi, ou n'a point d'eſprit. Auſſi ne l'ai-je jamais entendu dire qu'à des ſots.

I V.

Si tout meurt avec le corps, d'où a pu venir au genre humain l'idée de l'immortalité de l'ame ? Comment a-t-elle pu prévaloir ſur la terre ? Cette idée eſt oppoſée aux ſens, & la plupart des hommes ne jugent que par les ſens. A s'en tenir à leur rapport, l'homme n'eſt que corps ; & le corps mourant, l'homme meurt tout entier.

Cependant cette idée extraordinaire, métaphyſique, cette idée de deux ſubſtances, dont l'une ne tombe point ſous les ſens ; cette doctrine ſubtile, cette idée qui pouvoit paroître chimérique, eſt devenue celle de tous les hommes. On l'a trouvée parmi les Sau-

vages de l'Amérique, ils ont même porté si loin cette vérité, qu'ils en ont fait une erreur, & une erreur ridicule. Après s'être crû une ame qui survivoit à leurs corps, ils ont donné des ames à tous les corps; des ames qui accompagneroient la leur dans une autre vie, pour ses besoins dans cette autre vie.

La croyance d'un seul Dieu, si naturelle néanmoins s'étoit abolie presque par-tout; elle a été long-tems renfermée dans un seul peuple. Mais ces barbares qui n'ont aucun culte, aucune Religion, ces peuples Athées, si l'on veut, attendent tous un avenir. Ils se figurent tous une région, que nos ames habiteront après la mort. Ils ont oublié Dieu, & n'ont pu oublier leur ame. Ils croient aux Esprits, & ils les révérent; aux *Revenans*, pour nous servir de l'expression vulgaire, & il les craignent.

Les Chinois rendent une sorte de culte à leurs Ancêtres. Que ce culte soit Religieux, ou purement civil, n'importe: la preuve qui en résulte, en faveur de l'immortalité de l'ame, est toujours la même. On n'invoque peut-être pas les morts à la Chine, mais on les respecte, & l'on croit que ce respect extérieur & public leur est aussi agréable, qu'il est utile aux vivans.

Les Dieux de Païens avoient été des hommes: on pouvoit dire: ils sont morts, donc ils n'existent plus. On ne le disoit pourtant pas; & leur mort ne faisoit pas une objection contre leur existence actuelle. On disoit seulement: ils étoient des hommes; donc ils ne peuvent être devenus des Dieux, avoir changé de nature, &c. C'étoit-là l'objection, & on la soutenoit par plusieurs railleries. Mais on n'a jamais plaisanté sur le fond de la doctrine de l'existence des ames après la mort. On a plutôt cru leur *préexistence*, que nié leur *post-existence*.

Le culte des hommes morts faisoit presque tout le fonds de l'ancienne Idolâtrie. On sacrifioit aux Manes, c'est-à-dire aux ames des morts, on tuoit leurs esclaves & leurs femmes pour les aller servir dans un autre monde.

Ainsi les fables & les coutumes, tant anciennes que modernes, les opinions & les usages les plus

ridicules & les plus abſurdes, portent ſur le dogme de l'immortalité de l'ame.

Pour expliquer ce dogme, des Philoſophes firent des ſyſtêmes, par exemple, celui de la Métempſicoſe, mais ils n'avoient pas inventé le dogme même; ils l'avoient trouvé généralement établi. Ce n'eſt point une opinion philoſophique, dont on connoiſſe l'inventeur, comme de toutes les autres, c'eſt une opinion humaine, populaire, &c.

Mais en même-tems, que de nobleſſe & d'élévation dans cette opinion populaire! pour le faire mieux ſentir, un homme de génie a cru pouvoir s'exprimer de la maniere ſuivante; le tour eſt hardi, & n'en eſt que plus énergique & plus touchant. « Bénis ſoient à jamais les Poëtes, les Prêtres & » les Politiques, s'ils ſont les inventeurs d'une auſſi » ſublime & auſſi charmante illuſion que celle d'une » ame immortelle, deſtinée à un bonheur éternel. C'eſt » l'occaſion de dire, que le beſoin eſt le pere de » l'invention; car nous avions en effet grand be- » ſoin de l'eſpérance d'une autre vie pour nous con- » ſoler de celle-ci. »

V.

Si tout meurt avec le corps, il n'eſt pas vrai qu'il n'y ait aucun cas où l'on puiſſe manquer à la probité; il l'eſt ſeulement qu'on a beſoin de la plus grande prudence pour diſcerner les cas, dans leſquels on peut y manquer impunément. Si tout meurt avec le corps, il n'y a point de mal-honnêtes gens, mais ſeulement des gens mal-habiles. Il faudra être mal-honnête homme par raiſon & par réflexion, ſi on ne l'eſt pas par inclination & par tempérament. Il faudra que, comme le méchant habile réprime ſouvent les mauvais penchans par la crainte du riſque qu'il courroit à s'y laiſſer aller, le bon habile réſiſte auſſi à ſes bons penchans, dans la vue du mal qu'il ſe feroit, ou du bien qu'il manqueroit de ſe faire, en les ſuivant. Il faudra que dans l'un & dans l'autre, dans le bon & dans le méchant, l'eſprit corrige le cœur, trop mauvais dans l'un, trop bon dans l'autre, pour l'intérêt de cette vie. Dans

le ſyſtême de la mortalité de l'ame, l'homme du caractere & du tempérament les plus heureux ſera celui qui, également indifférent au crime & à la vertu, eſt également prêt à faire, ſans répugnance, ce qui conviendra le mieux à ſon intérêt temporel bien entendu.

En un mot; s'il n'y a point d'autre vie, donc il n'y a point d'autres intérêts que ceux de la vie préſente. Donc, &c. Donc, &c. Mais il vaut mieux laiſſer pourſuivre nos Lecteurs. Ils ſeront plus frappés de ces conſéquences, s'ils les tirent eux-mêmes, & elles ne ſont que trop faciles à tirer.

VI.

Je veux bien accorder, ſans en convenir néanmois, que s'il n'y a point d'Incrédule parfaitement convaincu, entiérement perſuadé, abſolument ferme, il n'y a point non plus de fidele en qui, par intervalles, il ne s'éleve encore quelques doutes; mais l'effet de ces doutes eſt bien différent ſur l'un & ſur l'autre; ils peuvent affliger le fidele, mais ils doivent terriblement inquiéter l'Incrédule, & ils l'inquiétent.

On a dit que la Philoſophie dépendoit beaucoup de la ſanté, cela eſt vrai, ſur-tout la Philoſophie de l'Incrédule.

Rouſſeau a dit des Héros: *Au moindre revers, le maſque tombe, l'homme reſte & le Héros s'évanouit.* Je l'applique à l'Incrédule & je dis: *Au moindre péril de la mort, le maſque tombe, le Chrétien reſte, & l'Incrédule s'évanouit.*

» La crainte qui pénétre l'Incrédule mourant, dit » le P. *Maſſillon*, dont nous avons déja emprunté » quelques penſées, ne vient que de la foi qu'il » avoit déja. La maladie ne lui a pas donné de nou- » velles lumieres; mais elle a touché ſon cœur. »

Ce n'eſt pas la crainte qui fait la foi; c'eſt la foi qui fait la crainte.

» Voyons, dit un autre célebre Prédicateur, (le » pere de la *Rue*,) voyons l'état de la foi dans l'a- » me du Pécheur mourant. Elle y eſt, car où n'eſt- » elle pas? Et ſi quelqu'un me diſoit maintenant:

» c'eſt en moi qu'elle n'eſt pas, je lui dirois, vous » vous trompez : elle y eſt, mais enveloppée de » mille erreurs, obſcurcie de mille doutes, cachée » ſous le maſque de l'impiété ... En cet état, tan- » tôt fuyant la foi, & tantôt la combattant, on y devient inſenſible. » (Sermon ſur l'état du Pécheur mourant, *tom.* 3.)

La honte de ſe dédire eſt ſi puiſſante ſur la plupart des hommes, qu'il eſt très-poſſible qu'elle empêche un Incrédule de ſe dédire à la mort. Il ne faut donc pas croire que tous ceux qui paroiſſent mourir dans leur incrédulité, y meurent en effet. Ainſi, d'une part, très-peu paroiſſent y mourir ; & de l'autre, tous ceux qui paroiſſent y mourir, n'y meurent pas.

Souvent ceux qui pendant la vie avoient paru les plus fermes, ſont les plus foibles à la mort. 1°. Parce que le caractere qui rend capable de mauvaiſe foi, eſt par lui-même un caractere foible, lâche, petit, bas, &c. 2°. Parce que cette mauvaiſe foi étant la plus criminelle de toutes les diſpoſitions, laiſſe plus à craindre de Dieu à ces faux Incrédules.

VII.

On eſt bien perſuadé, dit-on, de la fauſſeté du Chriſtianiſme ; on eſt bien ferme, & de nouvelles lectures n'affermiroient pas d'avantage. Cependant, s'il paroît une petite brochure, impie, plate, mal écrite, &c., dans quinze jours elle eſt enlevée, quoiqu'on la vende très-cher. Mais qui ſont les Acheteurs ? Ces mêmes perſonnes ſi perſuadées, diſent-elles, de la fauſſeté de la Religion.

Tandis que je verrai beaucoup d'empreſſement pour les Livres impies, je dirai qu'il y a encore beaucoup de foi ſur la terre ; tandis que les Livres contre la Religion ſeront courus, tout n'eſt pas déſeſpéré. Un homme courageux ne cherche pas des armes, lorſqu'il n'a rien à craindre.



§. II.

Objections des Matérialistes contre l'immortalité de l'Ame.

Premiere Objection. L'ame (disent *la Mettrie*, M. de V. &c. &c.) naît, croît, prend des forces, s'affoiblit, vieillit avec le corps, & leur union est si étroite, qu'elle les assujettit aux mêmes changemens. L'expérience ne prouve-t-elle pas que les maladies du corps troublent l'ame dans ses opérations ? Ce qui arrive dans le délire, dans la léthargie, dans l'ivresse, dans l'épilepsie, ne permet pas de douter de cette vérité. Ne voit-on pas dans la gangrene l'ame mourir peu à peu avec le corps, à mesure que la gangrene fait du progrès ? & quand il est dangereusement malade, l'ame ne ressent-elle pas des inquiétudes qui prouvent que la mort du corps doit entraîner la sienne ? Nous devons juger de l'ame séparée du corps comme de l'œil qui est une partie de l'homme, ainsi que l'ame ; or l'œil meurt quand il est séparé du corps ; donc l'ame est mortelle.

Réponse. L'ame est une substance immatérielle, simple & sans parties, qui ne peut naître, ni croître ; tout ce qui naît & croît, est tiré de la matiere, & composé de parties. L'ame ne peut être produite que par création, & elle tient son existence de Dieu immédiatement, qui la lui donne en la tirant du néant. Tous les changemens qui paroissent arriver dans l'ame quand le corps croît, prend des forces, s'affoiblit & vieillit, n'arrive réellement que dans les organes, dont les fonctions de l'ame dépendent, tandis qu'elle est unie au corps : union, qui consiste dans le rapport mutuel des pensées de l'ame & des mouvemens du corps.

De ce que l'ame ne sent rien à l'occasion des parties du corps grangrénées, il est absurde d'en inférer que l'ame meurt petit à petit avec le corps. Elle ne sent qu'à l'occasion des mouvemens transmis jusqu'au cerveau, où ils ne peuvent parvenir quand ils sont excités dans les parties grangrénées. Les inquiétudes de l'ame à l'occasion des grandes maladies du corps,

prouvent bien qu'elle craint la mort du corps; mais peut-on en conclure que la mort du corps entraîne la sienne ? L'ame ne peut-elle pas être immortelle & ignorer son immortalité ? Ce qui est immatériel peut-il mourir ?

Enfin de ce que l'œil meurt, aussi-tôt qu'il n'est plus uni au corps, il ne s'ensuit pas que l'ame séparée du corps soit privée de la vie. L'œil est une partie du corps de l'homme, & sa vie dépend du mouvement continuel du sang dans ses arteres & dans ses veines, & des esprits animaux sans cesse répandus dans sa substance; or le sang vient du cœur, & les esprits animaux viennent du cerveau; donc il est impossible que l'œil séparé du corps, vive. L'ame au contraire, n'est point une partie du corps, quoiqu'elle soit une partie de l'homme. Sa vie consiste dans la pensée, qui est totalement indépendante du corps, & qui ne peut en aucune façon convenir à la matiere.

Seconde Objection. La récompense de la vertu, c'est la vertu même, & le vice est la peine du vice. Est-il un meilleur moyen d'acquerir cette paix de l'ame, & ce contentement de l'esprit inséparable de la vraie félicité, que le bon emploi de toutes nos puissances & de toutes nos facultés, & l'assujettissement de nos desirs à l'empire de la raison ? La tempérance, par exemple, qui nous enseigne à user avec modération des biens de ce monde, & des plaisirs de la vie, sans franchir les bornes que la saine raison & la simple nature prescrivent, n'est-elle pas le moyen le plus certain pour conserver la force & la santé du corps ? Est-il rien au contraire, qui altére plus la santé du corps, & qui l'expose à plus d'infirmités & de douleurs, que l'intempérance ? Il y a donc dans cette vie des récompenses attachées à la vertu, & des peines attachées au vice. On ne peut donc pas conclure de la sagesse, de la justice & de la bonté de Dieu, que cette vie doit nécessairement être suivie d'une autre, qui ne finira jamais, & que l'ame est immortelle.

Réponse. Quoique la vertu soit aimable par elle-même, indépendamment de toute récompense, l'opinion des Stoïciens est insoutenable. Ces Philosophes prétendoient, que la vertu étoit seule suffisante à elle-

même, & qu'elle portoit sa récompense dans tous les cas, sans en excepter ceux où les hommes se trouvoient exposés pour l'amour d'elle aux plus grandes calamités. N'est-il pas évident, que dans le triste état de corruption & de désordre qui regnent dans le monde, elle n'est pas suffisante pour faire par elle-même le bonheur de celui qui la pratique ? Si elle n'a aucune récompense à attendre après cette vie, peut-on concevoir, qu'un homme, par exemple, qui souffre la mort pour l'amour d'elle, soit plus heureux en effet, que celui qui meurt martyr d'une fausse opinion, qu'il soutient par caprice, ou par entêtement ? N'est-il pas constant que rien ne porte plus efficacement les hommes en général à la pratique de la vertu, que l'espoir de la récompense ? Est-il possible que les hommes renoncent aux plaisirs de la vie, pour marcher dans le chemin de la vertu, si l'attachement qu'ils ont pour elle, ne doit jamais leur procurer d'autre avantage, que celui qu'ils en retirent dans ce monde ? Ne voit-on pas d'heureux scélerats triompher des gens de bien ? Les méchans font taire les reproches de leur conscience par leur stupidité, leur inattention & leur attache aux plaisirs sensuels. La bonté de leur tempérament, & la force de leur constitution les garantit souvent des maladies, qui devroient être les suites naturelles de leurs intempérances, & de leurs débauches. Les calamités qui sont les effets de l'injustice, de la fraude, de la violence, de la cruauté, ne tombent pas moins sur les innocens que sur les coupables. La pratique de la vertu expose souvent les justes aux plus cruelles persécutions. Il est donc bien certain qu'il n'y a point dans ce monde de récompenses attachées à la vertu, qui soient proportionnées à son excellence, ni de peines infligées au vice, qui répondent à son atrocité. Quoi ! Dieu auroit créé des êtres d'une durée si courte, condamnés à souffrir tous les maux, dans le cours d'une vie misérable, pour retourner ensuite dans le néant ! une telle opinion fait frémir.



INCRÉDULES.

§. I.

De quelle façon il faut les réfuter.

Quelques Ecrivains plus pieux qu'éclairés, ont trop grossi la liste des Incrédules, & ils ont fait trois maux à la fois par ce zele mal-entendu. 1°. Ils ont fait injustice à des hommes religieux. 2°. Ils ont fourni aux impies le sujet d'un vain triomphe. 3°. Ils ont souvent donné aux foibles une occasion de scandale & de chûte.

Les Incrédules ne cherchent qu'à grossir leur liste des noms les plus illustres. M. de V. qui crie tant contre les accusations de Déisme, ne manque pas, lorsqu'il peut en tirer avantage, d'exagérer le nombre des Déistes répandus dans l'Europe. Selon lui le monde en est rempli; *ils sont dans la Magistrature, dans l'Eglise, auprès du Trône, & sur le Trône même. La littérature en est sur-tout inondée; les Académies en sont pleines.* On sentira aisément quel est ici son but; il sait que le moyen le plus sûr d'étendre l'incrédulité, c'est de faire accroire qu'elle est étendue par-tout & adoptée par les hommes les plus célebres de l'Europe. Les noms ont infiniment plus de poids sur le commun des hommes que les raisons, & il se sert de ces noms.

A Dieu ne plaise que nous le secondions dans ce projet! Il faut effacer du catalogue des Incrédules tous ceux qu'on peut absolument en retrancher, & n'être jamais le premier à y placer un nom célebre, avec quelque justice qu'on pût l'inscrire. Laissez prendre aux impies ceux qui sont en effet à eux; mais ne les leur donnez pas, & cedez-les tout au plus, quand ils les auront pris. Vous unirez ainsi la vérité & la prudence.

Nous dirons plus: il faut défendre la Religion, puisqu'on ne cesse de l'attaquer, & que l'irréligion fait chaque jour de nouveaux progrès; car sans la nécessité indispensable de cette défense, les meilleurs

Ouvrages contre les Écrivains impies, feroient inutiles, & peut-être dangereux. Un Auteur en qui le zele égale la lumiere, a bien expofé ce principe. « Il eft inutile, dit-il, fouvent même dangereux, » de faire trop clairement connoître à un Peuple fou- » mis, qu'il y a des rebelles, & de lui expofer les » motifs dont ils fe fervent pour juftifier leur révolte. » Le nombre des efprits faux, des cœurs méchans » & pervers, eft fi grand dans tous les Pays du mon- » de, que le meilleur moyen de contenir les hom- » mes dans le devoir, c'eft de leur laiffer ignorer » la poffibilité de s'y fouftraire. »

Il s'enfuit de ce qu'on vient de lire, que les Ouvrages faits pour la défenfe de la Religion contre ceux qui l'attaquent, ne fauroient être écrits avec trop de circonfpection & de fageffe.

Je ne prétends pas pourtant qu'il ne faille réfuter l'impiété avec force; mais la force & la douceur ne font point incompatibles; ou plutôt rien n'eft plus fort que la douceur, parce que rien n'eft plus propre à faire aimer la vérité. Or, elle feroit bientôt crue, fi elle étoit aimée. Ses grands obftacles font dans le cœur. On l'a dit avant moi; la force doit être dans les raifons, & la douceur dans la maniere de les expofer. Tâchons donc, en éclairant l'efprit par l'évidence des preuves, de gagner le cœur par la modération du ftyle. Voilà le double devoir des Défenfeurs d'une Religion, dont la charité eft l'ame & la premiere loi. Ce fera déja un préjugé bien fort en fa faveur, auprès de ceux qui ont le malheur d'en douter, s'ils ne trouvent de fiel & d'amertume que dans les écrits de fes ennemis. Au refte, ces Adverfaires de la Religion, traitent fouvent d'injurieufes & d'outrées, les expreffions les plus modérées & les plus exactes, par lefquelles on les caractérife eux & leurs écrits, & fe répandent en invectives groffieres.

Je fouhaiterois encore qu'en réfutant l'impiété on ne confondît point les diverfes claffes d'Incrédules; car il y a entr'elles d'extrêmes différences. Cette diverfité de fyftêmes tous faux, mais inégalement faux, eft une fuite néceffaire de la liberté de penfer, lorfqu'elle ne fe renferme pas dans les bornes

que la foi & la raiſon même lui preſcrivent. Mais enfin tous les Incrédules ne ſont pas Athées ou Matérialiſtes. Pluſieurs reconnoiſſent un Dieu, une Providence, une autre vie, & n'ont pas moins de zele pour ces vérités fondamentales du Chriſtianiſme, que les Chrétiens les plus zélés. J'en ai connu quelques-uns, & j'en connois encore : je les plains, je les condamne même, d'en être reſtés au fondement, & de n'avoir pas achevé l'édifice, ou plutôt de l'avoir détruit, après l'avoir élevé par la grace du Baptême, ſecondée par une éducation chrétienne. Mais quel que ſoit leur malheur & leur faute, je ſuis bien éloigné de penſer d'eux comme des Matérialiſtes & des Athées. Quant à ceux-ci, j'avoue que je les ſouffre avec peine ; ne fut-ce que comme Citoyen, ſur-tout s'ils dogmatiſent, ſoit de vive voix, ſoit par écrit ; & il eſt difficile, en les réfutant, de les traiter autrement que les Scélerats condamnés par la Juſtice.

S'il eſt très-important, en matiere de Religion, d'établir la vérité ſur des fondemens inébranlables, & de le faire avec prudence, il n'y a point de Livres qui duſſent être plus forts, plus exacts, mieux raiſonnés, en un mot plus à l'abri de toute juſte critique, que ceux qui ſont faits pour prouver la Religion. Ces Livres ne devroient être compoſés que par de très-habiles gens, & de plus bons Écrivains. Tout homme n'eſt pas ſoldat dans cette eſpece de guerre. Toute main n'eſt pas digne d'écrire pour la Religion, & elle court plus de riſque à être mal défendue, qu'à être bien attaquée. Un Livre foible affoiblit la foi dans un Lecteur d'une foi chancelante, & affermit un Incrédule dans ſon incrédulité.

Un homme très-médiocre ayant préſenté un jour à M. *Boyer*, Evêque de Mirepoix, un Livre contre l'incrédulité, il lui dit vivement : *Ah Monſieur, que m'apportez-vous là, & de quoi vous êtes-vous aviſé ? Savez-vous bien qu'il faut être* Boſſuet *ou un* Paſcal, *pour attaquer les Incrédules, ſur-tout aujourd'hui, & qu'il ne ſuffit pas d'être un Saint ?*

Nous avons puiſé ces Réflexions dans différens extraits dont M. l'Abbé *T.*** a enrichi le *Journal Chrétien.* Comme nos Lecteurs ne manqueront pas de les

goûter, nous croyons devoir ajouter un autre paragraphe, dont nous ſommes redevables au même Auteur.

§. II.

Réflexions ſur la même matiere.

Les Auteurs qui ont réfuté M. de V., ont ramaſſé avec la plus grande exactitude, tous les traits que cet Écrivain célebre a lancés contre la Religion dans ſes différentes productions, tant en proſe qu'en vers. Aucun de ces traits ne leur échappe, & l'impiété eſt découverte aux yeux les moins pénétrans, dans les endroits même où elle étoit le plus finement enveloppée. Mais un ſi grand détail étoit-il néceſſaire, & ne peut-il pas être dangereux ? Il eſt inutile, ou pour mieux dire, ſuperflu, ſi par-là on a voulu apprendre que M. de V. a ſouvent attaqué la Religion dans ſes Écrits : rien n'eſt plus connu ; & il peut être dangereux, parce que tous ces traits malins, peuvent faire impreſſion ſur quelques Lecteurs, malgré toute la force & toute l'habileté avec laquelle les critiques les repouſſent.

Ne faut-il donc point défendre la Religion attaquée ? Nous n'avons garde de le prétendre. Voici notre penſée. La Religion peut être attaquée ou par des railleries, des plaiſanteries, des bons mots, &c., ou par des raiſonnemens ſérieux, des objections, &c. M. de V. l'a fait de ces deux manieres, mais le plus ſouvent de la premiere. Celle-ci eſt plus dans ſon talent, & d'ailleurs va mieux au double but de l'Écrivain, avoir des Lecteurs, & faire des Incrédules. *Bayle* lui-même, ce grand raiſonneur, & plus Philoſophe que bel eſprit, raille & plaiſante preſque auſſi ſouvent qu'il raiſonne. M. de V. plus bel eſprit que Philoſophe, doit donc railler & plaiſanter plus que raiſonner.

Mais dans *Bayle*, V., & autres Écrivains irréligieux, le badinage eſt tantôt ingénieux & fin, tantôt fade & plat, & cela eſt inévitable à ceux-mêmes qui ont le plus d'eſprit, lorſqu'ils veulent trop badiner. De même leur Philoſophie, quoique toujours fauſſe dans les principes ou dans les conſéquences, comme

Métaphysique ou comme Logique, dès qu'elle est contraire à la Religion, a quelquefois un air de vérité & de justesse, & quelquefois aussi ne présente qu'un faux évident & grossier.

A l'égard du badinage ingénieux & fin, je conseille à la plupart des Réfutateurs de le passer sous silence, & de n'y rien opposer, sur-tout s'ils ont affaire à M. de V.

Quant à celui qui est fade & plat, il est fort bon à citer, ne fut-ce que pour humilier un peu le bel esprit, naturellement présomptueux & vain; & peut-être aussi quelques Lecteurs qui, peu délicats par impiété, auroient trouvé ce badinage fort bon, dans l'Ouvrage même.

La fausse Philosophie, de quelque façon qu'elle le soit, avec art ou sans art, doit être habilement démasquée dans le premier cas; simplement & briévement exposée dans le second. Alors exposer, c'est réfuter. Ordinairement les réflexions seroient superflues, & même affoibliroient l'indignation & le mépris, que des sophismes grossiers ont excités dans un Lecteur religieux & sensé. Il faut sur-tout éviter ce qui sentiroit la déclamation, ce qui auroit l'air de triomphe & d'insulte, & à plus forte raison les injures. C'est la charité seule qui doit faire écrire pour la Religion. Mais la charité peut quelquefois être véhémente, lorsque les impies au lieu de rester dans une obscurité prudente, levent une tête audacieuse, & lorsque leurs écrits insolens ou leurs conversations téméraires, séduisent les foibles, & ébranlent les forts; c'est alors le cas d'arrêter leur audace en les démasquant. Mais si l'on a affaire à des Incrédules qui ne distillent le fiel ni l'outrage, qui restent modestement dans les ténebres, & qui ne doutent que parce qu'ils croient avoir des raisons de douter, il faut les traiter avec ménagement. Les dévoiler avec hardiesse, ce seroit nuire à la Religion en la deshonorant.

Je dirois volontiers aux Philosophes: *Défiez-vous de vos lumieres;* & aux Théologiens: *défiez-vous de votre zele.*

Ainsi les défenseurs de la Religion, dont le zele sera éclairé, ne dissimuleront point les objections des Incrédules célebres, & ne les affoibliront point en les rap-

portant. La raiſon en eſt, que lorſque l'incrédulité ou le doute ne viennent que de l'eſprit, & que le cœur n'y a point de part, (ce qui arrive quelquefois, quoique rarement à la vérité,) l'une & l'autre ſont moins cauſées par la foibleſſe des preuves que par la force, du moins apparente des objections. Ces preuves paroiſſent démonſtratives, & l'on n'y voit point de replique. Cependant la foi eſt ébranlée par certaines difficultés ſpécieuſes ; & elle reſtera foible, chancelante, du moins inquiete & troublée juſqu'à une ſolution ſatisfaiſante. Il faut donc la donner, & l'on doit ce ſecours aux cœurs droits. Entre les différentes tentations qui empêchent la vertu d'être auſſi heureuſe dès ici-bas, qu'elle pourroit & même mériteroit de l'être, il faut compter ſur-tout les tentations contre la foi. Il y a des ames pures & même preſqu'exemptes de toute paſſion vicieuſe, ſur leſquelles le démon n'auroit aucune priſe, s'il ne les attaquoit pas du côté de la foi.

Ces tentations ſont quelquefois occaſionnées, comme nous l'avons déjà fait ſentir, par le zele malentendu de quelques défenſeurs de la Religion. Bleſſés avec raiſon de pluſieurs erreurs importantes, où ſont tombés quelques Philoſophes modernes, ils les mettent trop aiſément au nombre des Incrédules. Par-là, ils ſcandaliſent les foibles, au lieu que de ces erreurs même, ils auroient pû tirer des raiſons de les fortifier dans la foi. Car, plus ces erreurs paroiſſent incompatibles avec la Religion, plus il lui eſt en quelque ſorte honorable, que ceux qui les ont ſoutenues, lui ſoient pourtant reſtés fideles. Car il s'enſuit delà, qu'ils la croyoient bien prouvée ; & ces gens-là étoient difficiles en preuves, du moins ſur ce qu'ils n'avoient pas imaginé eux-mêmes.



INCRÉDULITÉ.

Quels sont les principes qui la produisent ?

CEs principes sont, 1°. un amour propre désordonné. La plupart en effet ne nient les plus essentiels attributs de Dieu, que parce que ces attributs gêneroient leurs desirs. Ils feroient autant d'efforts pour démontrer la vérité de ces attributs, si leurs passions y trouvoient leur compte, qu'ils en font vainement pour en dépouiller la Divinité. On pourroit détromper cette espece d'impies, & on en a détrompé plusieurs en leur faisant considérer la fragilité & l'insuffisance des passions satisfaites, pour le vrai & solide bonheur ; & les risques qu'ils courent en suivant cette inspiration de l'amour désordonné d'eux-mêmes, si leur systême se trouve faux.

Le second principe n'est qu'une branche du premier ; c'est l'envie de se distinguer, de s'établir une réputation par l'incrédulité. Ce principe d'obstination est bien difficile à ébranler. Il est presque toujours joint à l'ignorance, à l'inattention & à la petitesse d'un esprit plus frappé de ce qu'on penseroit de son changement, que des grands motifs de ce changement. Et cela ne se trouve que trop vrai, quoiqu'il y ait quelques exemples du contraire. Car on a vu un des hommes les plus célebres de l'Europe, Matérialiste, Déiste, Épicurien, Cynique, abjurer & reprendre tous ses systêmes, en passant de la santé à la maladie, & de la maladie à la santé. Mais ces exemples sont rares encore une fois; & ils doivent l'être. Comment des hommes qui à force de le dire, sont peut-être venus à bout de se persuader que les Incrédules ne quittent leurs erreurs que lorsque leur esprit baisse, comment ces hommes pourroient-ils se résoudre à donner une preuve si authentique, que chez eux le principe de raison commence à s'éteindre ? Il faut soutenir jusqu'au bout sa supériorité sur le crédule vulgaire ; & cette supériorité flatte l'amour propre.

Le troisieme principe qui se trouve lié au précédent, est l'ignorance. Et comment détromper ces sortes d'Incrédules sur de grandes vérités, qui tiennent à une foule de connoissances, qui demandent ou supposent des méditations réfléchies ? Un ignorant, ou ne vous comprend pas, ou ne vous entend qu'à moitié. Peu accoutumé à combiner des idées, à suivre le fil des raisonnemens, vous croyez le tenir après une suite de preuves & de conséquences, tandis qu'il n'est pas encore au fait de la question. C'est un aveugle qui ne voit pas la route qui conduit à un terme. Comment pourroit-il s'appercevoir que vous y êtes parvenu ? Il ne faut employer contre cette sorte d'impies, que des argumens proportionnés à leur foiblesse, c'est-à-dire, fondés uniquement sur les expériences ordinaires, de ce que chacun voit devant ses yeux.

Le quatrieme principe qui produit la plus pernicieuse espece d'Athées ou de Matérialistes, ajoutons & d'Incrédules en général, consiste dans une trop bonne opinion d'eux-mêmes. Cette bonne opinion leur fait prendre aveuglément pour des vérités, les raisonnemens que leur entendement ou leur imagination leur suggére ; c'est le principe le plus funeste de l'impiété, parce qu'il est le plus difficile à déraciner. Comment enlever à un impie, sur le retour de l'âge, dans le tems où les aveux humilians sont d'autant plus durs que les erreurs ont été plus longues, comment lui enlever cette présomption de suffisance universelle ? Présomption que quelque espece de mérite a dû présenter à l'amour propre comme très-légitime ; qu'une vanité immodérée a entretenue par des retours sur ses succès ; que les fumées d'un encens prodigué par l'adulation, l'ignorance ou le libertinage, ont enveloppée de si épaisses vapeurs, qu'il n'a plus été possible au flambeau de la raison d'en éclairer les difformités ridicules. Comment renverser soi-même, ou souffrir qu'on brise cette idole chérie, élevée par soixante années de travaux, & consacrée par un demi-siecle d'hommages ? Voilà la chaîne qui retient M. de V.

Son cœur lui fait sans doute des reproches cuisans ; mais l'orgueilleuse présomption n'aime pas à se fixer

ſur les objets qui l'humilient. Son plus grand ſoin eſt d'éviter tous les retours qui pourroient faire évanouir les douceurs de ſes illuſions. N'a-t-on pas vu de nos jours de ces Incrédules convaincus, ſi ce n'eſt à leur Tribunal, du moins à celui du bon ſens, que leurs raiſonnemens contraires à la Religion, n'étoient que des paralogiſmes; les contradictions qu'ils lui reprochent, de faux ſuppoſés; les objections dont ils attaquent ſes dogmes, des écarts hors de la queſtion; leurs argumens prétendus victorieux, de miſérables ſophiſmes réfutés mille fois, même dans les premiers temps du Chriſtianiſme, parce qu'ils ont été puiſés dans les plus vieilles ſources de l'erreur ou du menſonge? Ne les a-t-on pas convaincus de bévues dans leurs méditations Philoſophiques, d'ignorance ou d'infidélité dans leur maniere de traiter l'hiſtoire, d'inconſéquences dans leurs maximes de morale, de mauvaiſe foi, ou de partialité dans leurs jugemens, de baſſe jalouſie dans leurs critiques, d'amour propre effréné dans leurs prétentions, quelquefois même d'erreurs de théorie & de pratique, dans leurs principes & dans leurs ouvrages de goût? Que n'a-t-on pas prouvé, & qu'en a-t-il réſulté? Un déchaînement plus violent contre la Religion, une conſpiration plus déclarée contre tous ceux qui oſent parler en ſa faveur, des railleries plus ameres, des injures plus atroces, des fictions plus indécentes, contre toute autorité qui s'oppoſe à leur audace, contre tout Littérateur qui ne fléchit pas le genou devant l'Idole. Leur préſomption s'eſt accrue par leurs défaites, leur orgueil s'eſt nourri de leurs humiliations. Ils ont cru que la jalouſie & l'envie pouvoient ſeules les attaquer, parce que la vérité les avoit choiſis pour être ſes organes infaillibles. Lorſque M. de V. eût été ſi bien dévoilé dans l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, on croyoit qu'il feroit tous ſes efforts pour démentir ce tableau, où il eſt peint comme ennemi de Dieu & des hommes. Mais qu'eſt-il arrivé? loin de montrer par ſa conduite l'infidélité du portrait, il l'a rendu & il le rend tous les jours plus reſſemblant; *& ſic de aliis.*

INJURES.

Excellente réponse des Philosophes aux raisons de leurs antagonistes.

Nous savons que les adversaires des V. , des D.***, des &c., sont des nains qui combattent des géans. Ils nous l'ont assez dit ou par eux-mêmes ou par leurs prôneurs, pour que nous n'en doutions plus. Mais ces *Mirmidons* ayant trouvé l'endroit foible de nos modernes *Encelades* , il n'est pas étonnant que ceux-ci aient été quelquefois terrassés. Il est vrai qu'ils s'en sont bien vengés ; & qu'il est beau de voir comment le doux & le pacifique M. de V. traite ses ennemis, soit Archevêques, soit Evêques, soit Abbés, soit Philosophes, soit Littérateurs !

Un Prélat connu dans son diocese par une piété exemplaire, & par une vigilance vraiment pastorale, donne une Instruction pour préserver ses ouailles du poison de l'impiété. Il fait connoître, comme il le doit, la morale, le caractere & les mœurs du plus ardent propagateur de cette funeste Doctrine. Que fait ce digne homme si injustement attaqué ? croyez-vous qu'il se justifie ? non. Il traite son illustre adversaire, d'*imbécille*, de *perroquet*, de *patouillet*, d'*homme qui ne sait ni lire ni écrire*. Il lui réproche l'argent qu'il prétend avoir prêté à un de ses neveux. Je demande à tout homme qui a l'ombre de la politesse & la plus foible lueur du sens commun, s'il n'auroit pas mieux valu pour M. de V. n'avoir jamais su lire l'alphabeth que de se deshonorer par de tels excès. (Voyez les *Honnêtetés littéraires*, & les notes sur la *Guerre de Geneve.*)

Un autre Evêque d'une famille chere aux Lettres & à la Religion, aussi pieux que M. l'Archevêque d'Auch, & non moins savant, M. *Le Franc de Pompignan* dévoile les erreurs de l'Incrédule tant de fois cité. On lui fait la même réponse. On lui adresse une Lettre d'un Quakre de l'Amérique, Lettre bien

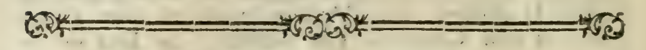
digne d'un ſauvage du Canada, & où il y a autant de groſſiéretés que d'inepties.

Un Ex-Jéſuite publie un Livre ſavant, où il releve toutes les mépriſes d'un adverſaire ignorant & mal intentionné. Il montre que dans un certain *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, il y a autant de fautes que de pages. Il prouve que l'Auteur n'eſt ni bon Citoyen, ni bon Chrétien. Cet Auteur, au lieu de ſe rétracter honnêtement, écrit que ſon adverſaire eſt *le fils d'un crocheteur de Beſançon*. Il débite cent autres fauſſetés qui ne font pas plus à la diſpute qui étoit entr'eux, que *Zadig* ou *Candide* à l'Hiſtoire de France. Faut-il donc fouiller dans les affaires d'une famille, pour critiquer un Livre? C'eſt M. de V. qui ſe faiſoit autrefois cette queſtion; & comme la réponſe l'intéreſſoit, il décidoit que non. Mais il change de morale comme d'habit; & d'autres temps d'autres maximes.

Nous lui aurions paſſé de dire des injures à M. de la B.*** qui s'eſt borné le plus ſouvent à faire connoître la belle ame de l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique*. On lui auroit pardonné encore de répondre par des perſonnalités à l'Abbé G.** qui, dans ſon *Oracle des nouveaux Philoſophes*, fait de cet oracle un portrait ſi hideux & ſi vrai. Mais employer les mêmes armes contre ceux qui ſe renferment dans la critique de ſes opinions, ce n'eſt pas entendre les intérêts de ſon amour propre. Car enfin chacun eſt en droit de ſe défendre & malheur à ceux dont la vie & la conduite a fourni une ſi ample matiere à une juſte défenſe.

Il y auroit eu, ce ſemble, un parti plus honnête à prendre. M. de V. voyant qu'il étoit accuſé de tous les coins de la France & de l'Europe, d'erreurs, de plagiat, d'impiété, de ſatyre, devoit ſoumettre ſes écrits à la cenſure de quelques perſonnes éclairées & religieuſes. Il auroit dû leur dire: *Il eſt vrai, Meſſieurs, que dans mes diſtractions poétiques, j'ai donné des Romans ſous le titre d'Hiſtoire. Il eſt vrai que j'ai attaqué Dieu ſur ſon trône, que j'ai outragé les Rois, avili les hommes, déchiré les Corps & les particuliers; mais la faute eſt faite: tâchez de la réparer le mieux que vous le pourrez.* Et après ce

préambule humble & modeſte, ſi on n'avoit pas pû corriger certains morceaux, on les auroit mis au feu. Car, comme diſoit un bel eſprit grand ami des jeux de mots, *il vaut mieux que je brûle mon Livre, que ſi mon Livre me brûloit.*



JOSEPHE.

Authenticité du paſſage de cet Hiſtorien, touchant JESUS-CHRIST.

L'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* prétend qu'on ne trouve dans cet Hiſtorien *aucune trace de J. C.*; *car tout le monde convient aujourd'hui*, ajoute-t-il, *que le petit paſſage où il en eſt queſtion dans ſon hiſtoire, eſt interpolé.* Avant que de prouver contre M. de V. l'authenticité de ce paſſage, rapportons le paſſage même. « En ce tems là, (dit *Joſephe*, liv. 18, chap. 4. de » ſon Hiſtoire,) parut JESUS, homme ſage, ſi néan» moins il faut l'appeller un homme, car il étoit » puiſſant en merveilles, & le maître de ceux qui » aimoient la vertu. Il attacha pluſieurs d'entre les » Juifs à ſa doctrine, & beaucoup de Gentils. Il » étoit le CHRIST. Malgré le ſupplice de la Croix, » auquel *Pilate* le condamna ſur les pourſuites des » chefs de la Nation, ſes premiers Diſciples ne ceſ» ſerent de lui demeurer unis. Il leur apparut vivant, » trois jours après ſa mort, ſelon que l'avoient pré» dit les Prophetes avec les autres prodiges de ſa » vie; & juſqu'à ce jour, ſes Sectateurs ont continué » de ſubſiſter ſous le nom de Chrétiens qu'ils em» pruntent de lui. »

Ce témoignage rendu à l'Homme-Dieu par un homme de cette Nation qui l'avoit mis en Croix, étoit trop beau, pour que les Incrédules ne cherchaſſent pas à l'anéantir; mais leurs raiſons ſont bien foibles.

I. Ce paſſage a été cité par *Euſebe* qui vivoit à la fin du troiſieme ſiecle, & *Joſephe* étoit mort dans le ſecond. On le trouve dans St. *Jérôme*, dans *Sophrone*, dans *Ruffin*, dans *Iſidore de Damiette*, dans *So-*

zomene, dans *Cedrene*, dans *Nicéphore Callifte*, dans *Suidas*, qui tous le rapportent comme authentique. Tous ces Auteurs avoient des copies particulieres de *Jofephe*, puifqu'ils écrivoient en des fiecles & en des lieux différens ; les uns dans la Grece, l'autre dans la Paleftine, & celui-là dans l'Égypte. Leurs exemplaires étoient cependant uniformes, ainfi que tous ceux qui nous reftent. Que répondront les Incrédules à un accord fi général ? Ils diront qu'*Eufebe*, le premier qui l'a cité, le fabriqua par un zele mal-entendu : mais voici ma réponfe.

II. Si *Eufebe* a inventé ce paffage, c'étoit le fauffaire le plus mal-adroit & le fourbe le plus infenfé. Il donnoit pour authentique un texte fuppofé ; mais à qui l'attribuoit-il ? à un homme inconnu, à un Écrivain obfcur ? Non, c'étoit à l'Hiftorien le plus répandu, à un Écrivain dont les écrits avoient été dépofés dans la bibliotheque Impériale. Il ne fe contente pas de le citer une fois, il le rapporte dans fa *Préparation Evangélique* & dans fon *Hiftoire Eccléfiaftique*, fans crainte d'être confondu par les Juifs & par les Grecs, qui avoient fans ceffe l'hiftoire de *Jofephe* entre les mains.

III. Mais, difent nos Adverfaires, ce texte n'eft cité ni dans *Tertullien*, ni dans St. *Juftin*, ni par St. *Cyprien* ; mais ces grands hommes n'ont combattu le Judaïfme, qu'avec les feules armes que leur fourniffoient les Écritures, & non par l'autorité de *Jofephe*, Auteur moderne, regardé comme un faux frere dans la Synagogue, livré à la faveur des Princes, & facrifiant tout à fes intérêts. Quiconque eft un peu verfé dans la lecture des ouvrages de ces premiers défenfeurs du Chriftianifme, fait qu'ils ne font qu'une fuite de textes des Livres faints. On penfoit alors que leur évidence n'avoit point befoin d'appui étranger ; & fi elle en avoit eu befoin, ils n'auroient pas cité un Hiftorien qui paffoit pour le corrupteur des Écritures.

IV. On infifte & on dit : eft-il vraifemblable qu'un Juif de race Sacerdotale, un Juif Pharifien, ait pû dire que Jesus étoit le Christ ? mais nos Adverfaires ne voient pas que *Jofephe*, en fe fervant de ces expreffions, vouloit dire feulement que Jesus

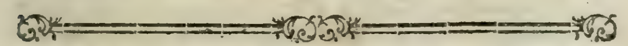
avoit la réputation d'être le CHRIST, & qu'on le connoiſſoit ordinairemenent ſous ce nom. Ouvrez *Suetone*, *Tacite*, *Pline le jeune*, *Celſe*, *Lampride*, *Porphyre*, *Julien*, ils donnent tous à JESUS le nom de CHRIST. Penſoient-ils qu'il le fût en effet ? Non aſſurément pour leur malheur. Mais ils ſe ſervoient du terme le plus connu, terme devenu commun à la fin du ſiecle où floriſſoit *Joſephe*.

V. Mr. le *Fevre* attaque ce paſſage d'une autre maniere. Il n'eſt pas permis, dit-il, ſelon *Joſephe*, de dire que JESUS-CHRIST n'étoit qu'un homme ; donc il étoit Dieu, ſuivant cet Hiſtorien. Cependant les Juifs n'ont jamais penſé que le Meſſie dût être plus qu'un homme ; donc ce texte ne peut être de *Joſephe*. Cette objection ſeroit très-forte, ſi les Juifs penſoient réellement ſur le Meſſie comme les fait penſer Mr. le *Fevre* ; mais il eſt faux que les anciens Juifs, (car nous ne parlons pas des modernes,) n'attribuaſſent point à leur Rédempteur les caracteres de la Divinité. Il y a une foule de paſſages de *David*, d'*Iſaïe*, de *Jérémie*, de *Baruch*, de *Malachie*, qui démontrent le contraire. Les premiers Rabbins ont écrit & penſé que le Meſſie devoit être Dieu & homme tout enſemble. On peut s'en aſſurer dans la paraphraſe Chaldaïque, dans *Philon* & dans la multitude des paſſages originaux, cités par *Galatin*. Mais quand même les Hébreux ne ſe ſeroient pas repréſentés leur Libérateur ſous les notions d'un Dieu, *Joſephe* auroit pu dire de JESUS-CHRIST : *c'étoit un homme ſage, ſi pourtant on peut l'appeller un homme.* Qui ne ſent que l'Hiſtorien, en employant ce tour familier à l'éloquence, vouloit ſeulement faire entendre ce que JESUS-CHRIST avoit fait de merveilleux ?

VI. On fait une difficulté qui paroîtra plus ſpécieuſe que la précédente. Le paſſage de *Joſephe*, dit-on, coupe bruſquement le fil de la narration & forme un récit ſans liaiſon & ſans rapport avec ce qui le précéde & ce qui le ſuit ; & c'eſt ce que nous allons examiner. Nous dirons premiérement que le témoignage rendu à JESUS-CHRIST eſt dans l'ordre chronologique, & que *Joſephe* le ſuivant exactement, ne pouvoit guere le mettre ailleurs. En ſecond lieu, le dérangement qu'on lui reproche eſt

imaginaire, puisque le Chapitre où l'Historien parle du Messie, commence par le récit d'une entreprise de *Pilate*, concernant les enseignes Romaines, où étoit peinte l'image de l'Empereur qu'il fit arborer à Jérusalem. Cet événement doit être placé suivant *Scaliger*, l'an 27 ou 28 de JESUS-CHRIST. Il y eut une seconde entreprise que *Josephe* rapporte tout de suite, & que le même Chronologiste place l'an 31 de JESUS-CHRIST. Or, ce fut precisément alors que le Sauveur parut dans toute sa gloire, & c'est dans ce tems-là qu'on trouve placé le témoignage que *Josephe* rend à JESUS-CHRIST. En troisieme lieu, si pour récuser un texte, il suffisoit d'assurer qu'il n'est pas dans l'ordre qu'on voudroit lui prescrire, on ne recevroit presque jamais le témoignage d'aucun Historien.

VII. Mais supposons que le passage est interpolé. Je dis que les Incrédules n'auroient rien à conclure du silence de *Josephe*. Cet Historien étoit un Politique, un Courtisan qui se plioit au langage du tems, & qui se tournoit toujours du côté le plus fort. Il seroit donc naturel qu'il eût passé sous silence les miracles que JESUS-CHRIST opéra; & s'il ne l'a pas fait, malgré sa politique & sa duplicité, le témoignage qu'il rend à l'Homme-Dieu n'en est que plus fort, & ne doit que mieux produire son effet sur l'esprit des Incrédules. Voyez l'article CHRISTIANISME.



JULIEN.

Caractere de ce Prince.

SUpposons un moment que *Julien* eût quitté l'Idolâtrie pour la Religion Chrétienne, & voyons quelle idée M. de V., ennemi de tous les Empereurs convertis, auroit donné de ce Prince. Voici, ce me semble, de quelle façon il l'auroit peint.

Quelques Historiens imbécilles ont triomphé du changement de *Julien*, comme si la conversion d'un fou & d'un superstitieux pouvoit être un argument en faveur

de la Religion. Tout le monde sait que ce *Julien* étoit le Singe de *Marc-Aurelle*, & qu'il vouloit l'imiter jusques dans ses défauts, sur-tout dans la profusion des victimes qu'il immoloit aux Dieux.

« Ce Prince étoit, (dit l'illustre *Bayle*, l'éternel » honneur de l'esprit humain) si infatué des supersti- » tions du Paganisme, qu'un Historien de sa Religion » (*Amien Marcellin*) n'a pu s'empêcher d'en faire une » espece de raillerie, en disant, que s'il fût retourné » de son expédition contre les Perses, il eût dépeuplé la terre de bœufs à force de sacrifices. » (Voyez *Bayle*, *Pensées diverses*, *article* 121.

Il ordonna par un Edit général d'ouvrir les Temples, & leur assigna des revenus aussi-bien qu'aux Pontifes & aux Prêtres. On vit aussi-tôt couler de toutes paris le sang des victimes : son Palais devint comme un vaste Temple, aussi-bien que ses jardins. Tous les Dieux y avoient leurs statues. On trouvoit un autel dans chaque bosquet. Julien exerçoit en personne les fonctions du Sacerdoce païen. On le voyoit se prosterner devant les Idôles, fendre le bois, attiser le feu, le souffler avec la bouche jusqu'à perdre halcine, égorger les victimes. Les Païens sensés avoient peine à tenir leur sérieux. Mais le peuple étoit charmé de trouver dans le Prince son propre goût pour la superstition.

Il s'en faut bien que *Julien* eût la gravité, la sagesse, la retenue & les autres vertus solides de *Marc-Aurelle* ; & il ne faut que la lecture de leurs ouvrages pour juger du caractere d'esprit assez différent de ces deux Empereurs. On appercevoit le déréglement de son esprit dans sa physionomie & dans son maintien. La figure de *Julien* & tout son extérieur n'étoient pas moins singuliers que son caractere. Il avoit une taille médiocre, la démarche peu assurée, des épaules larges qui se haussoient & se baissoient tour-à-tour, le cou fort gros & penché, la tête toujours en mouvement, le regard d'un feu surprenant, mais on y lisoit de l'inquiétude & de la légéreté ; l'air railleur, une barbe hérissée qui finissoit en pointe : il parloit & rioit avec excès. La vivacité lui faisoit souvent faire des questions & des réponses hors de propos, ou qui manquoient de justesse.

On a d'autres reproches plus graves à lui faire : il se révolta contre l'Empereur *Constance*, son bienfai-

teur, & on a fait de vains efforts pour pallier sa rebellion & son ingratitude. *Amien-Marcellin* dit que *Julien* savoit que l'Empereur *Constance* devoit mourir vers le mois de Novembre. Il pouvoit bien le savoir, suivant St. *Grégoire de Nazianze*, puisqu'il en étoit l'Auteur, car il avoit gagné une personne de la Cour pour l'empoisonner. Tel est l'homme, auroit dit M. de V., dont le Christianisme se glorifie. Quelle conquête! Mais nous voulons être plus justes qu'il ne l'auroit été.

Julien a eu sans doute de grandes qualités, mais il eut aussi de grands défauts: ensorte qu'après avoir distingué avec précision l'Apostat du Philosophe & de l'Empereur, on trouve qu'il ne fut point un grand homme, mais un homme singulier. Une passion déréglée pour la gloire le porta avec une espece de fanatisme, à tout ce qui lui parut estimable; & par un goût faux, il estima tout ce qui pouvoit le singulariser. Exempt des vices grossiers qui humilient l'orgueil, il eut des défauts qui le flattent. Tandis qu'il fut dans l'obscurité de la vie privée, ou qu'il n'occupa que le second rang, la crainte de l'Empereur *Constance* régla en lui les bonnes qualités & réprima les mauvaises; mais l'indépendance & le pouvoir souverain le développerent tout entier.

Dans toutes les occasions, *Julien* témoignoit un souverain mépris pour les Chrétiens. Cependant il sentoit l'avantage que leur donnoit la pureté de leurs mœurs, & l'éclat de leurs vertus. Il voulut donc les imiter, & profiter de leur exemple pour réformer le Paganisme, qui faisoit peu de progrès. Il exhorta les Sacrificateurs & tous ceux qui paroissoient zélés pour l'Idolâtrie, à réformer leurs mœurs, à porter à la vertu les enfans & tous ceux sur qui ils avoient de l'autorité, à établir des Hôpitaux, à avoir soin des pauvres: il leur conseilloit de fuir les théâtres, les lieux de débauches, de ne jamais lire les poésies capables de porter à l'impureté, de prier souvent les Dieux, même pendant la nuit, de méditer les regles de la sagesse, & de purifier sans cesse leurs pensées. Pour pousser encore plus loin l'imitation du Christianisme, il vouloit bâtir des lieux de retraite, de méditation & de sanctification pour les hommes & pour les vierges.

Quoique *Julien* affectât une grande douceur, & qu'il

voulût priver les Chrétiens de la gloire du martyre, il en vint cependant à les persécuter ouvertement, quand il vit que tous les autres moyens étoient inutiles. Il donnoit les charges publiques à leurs plus cruels ennemis, qui leur faisoient tous les maux possibles. Les ordres que l'Empereur avoit donnés de rétablir l'Idolâtrie, & de rebâtir ou réparer les Temples, étoient une occasion pour les Païens de remplir toutes les Villes de troubles & de séditions. Il y eut des Martyrs dans la plupart des Provinces.

Il employa sa puissance impériale pour rebâtir le Temple de Jérusalem ruiné par *Tite*, plus de trois cens ans auparavant. Son dessein étoit de convaincre de faux la prédiction de Notre-Seigneur & de détruire le témoignage subsistant que l'état des Juifs rendoit à la Religion Chrétienne. Le Temple sorti de ses ruines, contre le plan des Écritures, eût été le monument éternel d'une victoire remportée par l'Idolâtrie sur les deux Religions qui faisoient profession de la combattre: c'étoit le dessein que *Julien* se proposoit. Mais il ne servit qu'à vérifier plus parfaitement la prédiction de Jesus-Christ. Les Juifs que *Julien* fit venir de tous côtés à Jérusalem pour rebâtir le Temple, travaillerent avec zele à arracher les anciens fondemens, dans l'espérance d'en creuser de nouveaux; mais quand ils eurent ôté jusqu'à la derniere pierre, & qu'ils eurent ainsi exécuté la Prophétie du Sauveur, il sortit de l'endroit même d'effroyables tourbillons de flammes, dont les élancemens redoutables consumerent les ouvriers. La même chose arriva à diverses reprises; & l'opiniâtreté du feu rendant la place inaccessible, obligea d'abandonner pour toujours l'ouvrage. Il n'y a point dans l'antiquité de fait qui soit plus certain.

Bayle, qui doit être une autorité pour les Incrédules, rapporte le passage d'*Amien Marcellin* qui l'atteste à la pag. 236 de son Dictionnaire, (premier volume) auquel nous renvoyons. On peut consulter aussi le chapitre VII. du premier volume des *Erreurs de V.* par M. l'Abbé *Nonnotte*, *Lyon*. 1767.

M. de V. a fait un crime à St. *Cyrille*, d'avoir parlé de *Julien* avec trop de vivacité; mais il faut attribuer cette chaleur au zele de ce Pere pour la défense de la Religion, contre laquelle *Julien* écrivoit des Li-

vres pleins d'injures & d'atrocités. Quoi ! il ſera permis aux ennemis du Chriſtianiſme, de blaſphémer contre ſon divin Auteur, & il ne le ſera pas aux défenſeurs de cette ſainte Religion, de dévoiler les motifs qui font parler & écrire leurs Adverſaires !

LIBERTÉ.

Tous les Hommes ſont intéreſſés à la reconnoître.

Il n'y a plus guere que des Philoſophes qui nient la liberté, & la plupart des Théologiens Proteſtans, ont abandonné ces ſyſtêmes durs qui la détruiſoient, ou qui paroiſſoient du moins ſi difficiles à concilier avec elle. N'eſt-il pas un peu honteux pour quelques prétendus Philoſophes, que ces Théologiens qu'ils affectent tant de mépriſer, dont ils font tant de railleries, qu'ils ſe plaiſent à peindre comme des hommes qui ne reviennent jamais des préjugés de leur école, & qui nient ce qu'ils voient & ce qu'ils ſentent, parce qu'on leur a fait un article de foi du contraire ? N'eſt-il pas, dis-je, honteux pour ces Philoſophes, que des Théologiens ſoient pourtant revenus, plutôt qu'eux, à ſe croire libres, parce qu'ils ſe ſentent invinciblement tels, quoique *Luther* & *Calvin*, leurs maîtres, leur euſſent enſeigné qu'ils ne l'étoient pas. Un de ces Philoſophes me diſoit l'autre jour, & croyoit me dire une choſe également ingénieuſe & profonde : *Je me crois libre, je ſais pourtant bien que je ne le ſuis pas.* Auſſi le nouveau Traducteur de la diſſertation de *Collin* contre la liberté, n'a-t-il donné ſa traduction que ſous le titre de *Paradoxes Métaphyſiques.*

Au reſte, il étoit naturel que des Théologiens revinſſent plutôt ſur la liberté, que des Philoſophes. S'il n'y a point de liberté, il n'y a point de Religion : conſéquence terrible pour un Théologien, indifférente, tout au moins, pour certains Philoſophes. Diſons tout : la conſéquence a bien contribué à faire adopter le principe. Cela eſt affreux & n'eſt pourtant que trop vrai. Je prie ceux qui nient ſi hautement

la liberté, de sonder de bonne foi leur cœur; ils seront peut-être effrayés eux-mêmes de ce qu'ils y trouveront.

Je dis ceux qui nient la liberté & non pas ceux qui en doutent. Car malgré les objections subtiles de quelques Philosophes contre la liberté, le sentiment en est si vif dans tous les hommes, que je ne puis croire qu'aucun de ces Philosophes ait véritablement douté s'il étoit libre, ou s'il ne l'étoit pas. On pourroit donc dire des *Fatalistes*, comme on l'a dit des *Pyrrhoniens*, que c'est une secte de menteurs.

Les discussions métaphysiques sur la liberté sont à la portée de peu de lecteurs. Ceux qui en seroient curieux & capables, peuvent consulter l'Ouvrage intitulé : *Examen du Fatalisme*, &c. par M. l'Abbé *Pluquet* en 3. vol. *in*-12. Paris. 1757. Ouvrage excellent, & où la matiere de la liberté est traitée avec autant de netteté que de profondeur. Nous mettrons pourtant ici quelques réflexions sur cette matiere & ce qu'il y a de singulier, c'est que nous les tirerons de M. de V. qui, après avoir prouvé l'existence de la liberté dans ses premiers Ouvrages, a voulu la détruire dans les derniers & en particulier dans le *Dictionnaire Philosophique*.

(On n'entend pas ici par liberté la simple puissance d'appliquer sa pensée à tel ou tel objet, & de commencer le mouvement. On n'entend pas seulement la faculté de vouloir, mais celle de vouloir très-librement, avec une volonté pleine & efficace, & de vouloir même quelquefois sans autre raison que sa volonté.

Par exemple, on me propose de me tourner à droite ou à gauche, ou de faire telle autre action, à laquelle aucun plaisir ne m'entraine, & dont aucun dégoût ne me détourne. Je choisis alors, & je ne suis pas le *dictamen* de mon entendement, qui me représente le meilleur; car il n'y a ici ni meilleur ni pire. Que fais-je donc? J'exerce le droit que m'a donné le Créateur de vouloir & d'agir en certains cas, sans autre raison que ma volonté même.

Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi? si c'est moi, je suis libre; car être libre, c'est agir : ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui

agit pour moi ? Je ſuis donc trompé par cet autre, quand je crois être un agent.

Quel eſt cet autre qui me tromperoit ? s'il y a un Dieu, c'eſt lui qui me trompe continuellement ; c'eſt l'Être infiniment ſage, infiniment conſéquent, qui ſans raiſon ſuffiſante s'occupe éternellement d'erreur ? choſe oppoſée directement à ſon eſſence qui eſt la vérité. Si ce n'eſt point Dieu, qui eſt-ce qui me trompe ? Eſt-ce la matiere qui d'elle-même n'a point d'intelligence ?

Pour nous prouver, malgré ce ſentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de cette liberté ; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'exiſte pas, il faut prouver néceſſairement qu'elle eſt impoſſible. Cela me paroît inconteſtable. Voyons comment la liberté ſeroit impoſſible ?

Cette liberté ne peut être impoſſible que de deux façons ; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puiſſe la donner, ou parce qu'elle eſt en elle-même contradictoire avec notre malheureuſe machine : comme un quarré rond eſt une contradiction, &c. Or l'idée de la liberté de l'homme, ne portant rien en ſoi de contradictoire, reſte à voir ſi l'Être infini & créateur eſt libre, & ſi étant libre, il peut donner une petite partie de cet attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence ?

Si Dieu n'eſt pas libre, il n'eſt pas un agent ; donc il n'eſt pas Dieu ; or s'il eſt libre, s'il eſt tout-puiſſant, il ſuit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reſte donc à ſavoir quelle raiſon on auroit de croire qu'il ne nous a pas fait ce préſent ?

On prétend que Dieu ne nous a pas donné la liberté, parce que ſi nous étions des agens nous ſerions en cela indépendans de lui. Que feroit Dieu, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes ? Je réponds que Dieu fait, lorſque les hommes agiſſent, ce qu'il faiſoit avant qu'ils fuſſent, & ce qu'il fera quand ils ne ſeront plus ; que ſon pouvoir n'en eſt pas moins néceſſaire à la conſervation de ſes Ouvrages, & que cette communication qu'il nous a fait de la liberté, ne nuit en rien à ſa puiſſance infinie.

On objecte que l'aſſentiment de notre eſprit, eſt toujours néceſſaire ; que la volonté ſuit cet aſſenti-

ment, &c.; donc, dit-on, nous voulons, nous agiſſons néceſſairement. Je réponds qu'en effet on deſire néceſſairement; mais deſir & volonté ſont deux choſes très différentes & ſi différentes qu'un homme veut & fait ſouvent ce qu'il ne deſire pas. Combattre ſes deſirs eſt le plus bel effet de la liberté; & je crois qu'une des grandes ſources du mal-entendu qui eſt entre les hommes ſur cet article, vient de ce que l'on confond ſouvent la volonté & le deſir.

On objecte, que ſi nous étions libres, il n'y auroit point de Dieu. Je crois au contraire que ce n'eſt que parce qu'il y a un Dieu, que nous ſommes libres; car ſi tout étoit néceſſaire, ſi ce monde exiſtoit par lui-même d'une néceſſité abſolue inhérente dans ſa nature (ce qui fourmille de contradictions), il eſt certain qu'en ce cas tout s'opéreroit par des mouvemens liés néceſſairement enſemble; donc il n'y auroit alors aucune liberté; donc ſans Dieu point de liberté. Je ſuis bien ſurpris des raiſonnemens échappés ſur cette matiere à l'illuſtre Monſieur *Leibnitz*.

Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre la liberté, eſt la difficulté d'accorder avec elle la preſcience de Dieu. Mais la liberté une fois établie, ce n'eſt pas à nous à déterminer comment Dieu prévoit ce que nous ferons librement. Nous ne ſavons pas de quelle maniere Dieu voit actuellement ce qui ſe paſſe. Nous n'avons aucune idée de ſa façon de voir; pourquoi en aurions-nous de ſa façon de prévoir? Tous ſes attributs nous doivent être également incompréhenſibles.

Une réflexion à faire, c'eſt que quelque ſyſtême qu'on embraſſe, à quelque fatalité qu'on croie toutes nos actions attachées, on agira toujours comme ſi on étoit libre.)



LIBERTÉ DE PENSER.

Quelles bornes doit-on lui donner?

LA liberté de penſer eſt un privilege de l'homme. Ses opinions dépendent de ſon eſprit ; perſonne n'a droit de les gêner. Mais les Philoſophes de ce ſiecle donnent un ſens bien plus étendu à ce privilege. Par-là ils entendent la liberté de produire au grand jour leurs ſentimens les plus hardis, ſans qu'aucune autorité humaine puiſſe les réprimer : principe auſſi faux, qu'il eſt pernicieux.

Quoique l'homme ſoit maître des opérations de ſon eſprit & des mouvemens de ſon cœur, il a des regles immuables, auxquelles il doit ſe conformer. La vérité eſt la regle de ſon eſprit, & la Loi de Dieu eſt la regle de ſon cœur. S'il s'en écarte volontairement, il eſt coupable. En ne conſidérant ces écarts que dans lui-même, il n'en eſt comptable qu'à Dieu. Les hommes ne peuvent ni juger, ni réformer ce qui eſt purement intérieur. Mais ſi non content de mal penſer, un génie hardi veut inſinuer ſes erreurs aux autres, l'autorité légitime a droit de le punir. Oſeroit-on donner aux Savans le privilege d'attaquer impunément la vérité & la vertu, de débiter des leçons du crime & de l'erreur ? Funeſte liberté ! On ne peut faire des Loix trop ſéveres pour la réprimer.

Il eſt vrai que ſi tous les Auteurs étoient guidés par la raiſon, ils pourroient développer toute l'étendue de leur génie ; mais la plupart ſuivant plutôt leurs préjugés que la raiſon, on eſt forcé de les retenir par un frein ſalutaire. Il eſt donc faux que, pour former un Philoſophe, il faille laiſſer aux hommes la liberté de penſer. Ce principe qui d'abord paroît ſpécieux, ouvriroit la porte à une infinité d'abus. L'Impie s'en ſerviroit pour ſemer ſes noires leçons d'Athéiſme, dans un *Dictionnaire Philoſophique* ; le Débauché, pour répandre l'infâmie de ſon cœur, dans une *Pucelle* ; le Rebelle, pour ſouffler le feu de la ſédition dans tous ſes écrits ; le Cauſtique, pour dé-

chirer cruellement les objets de sa haine, dans ses *Facéties Parisiennes*; en un mot, il n'est aucun écart qu'on ne puisse appuyer sur cette maxime. Mais, dira-t-on, il faut l'adopter, & en écarter les abus: & sur quelles regles en discernera-t-on les abus? Tous les esprits qui se verront gênés, crieront toujours à l'injustice. Les Auteurs les plus détestables voudroient persuader qu'ils disent la vérité, & qu'il ne faut pas les contraindre à la cacher. Leur prétention seroit juste, si on admettoit sans restriction la liberté de penser. Il faut donc nécessairement restreindre ce principe si goûté dans ce siecle d'indépendance, & réprimer les plumes téméraires qui en abusent.

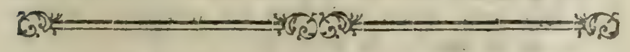
M. de V. nous cite sans cesse l'exemple des Anglois, qui, libres dans leurs productions, se sont mis au-dessus de tous les autres Peuples; mais je lui demande en quoi consiste cette supériorité du génie des Anglois? Est-ce sur la Religion? Il seroit aisé de prouver que leur liberté n'a abouti qu'à établir la tolérance, qu'à fournir des armes aux Incrédules & aux Athées, qu'à énerver la pureté de la Morale. Est-ce sur les Sciences naturelles? En rendant justice à leurs recherches & à leurs découvertes, l'on ne peut nier que les François n'aient beaucoup contribué au progrès des Sciences. Cette question littéraire n'est point de mon ressort; je dois seulement montrer que la liberté des Anglois, & la contrainte prétendue des François, n'ont aucun rapport avec ces progrès. Cette contrainte n'a lieu que dans les points qui, étant fixés par la révélation, ne peuvent plus être l'objet de nos conjectures, Il seroit téméraire & même absurde, de prétendre examiner philosophiquement la vérité des oracles qu'on reconnoît émanés de la bouche de Dieu-même. C'est le seul frein que la foi & la Religion opposent à la raison; & quoi de plus équitable? A l'égard des Sciences naturelles, la Religion ne restreint en rien leurs ressorts; les Savans peuvent librement les approfondir & les perfectionner. Plus leurs travaux seront pénibles ou leurs succès brillans & utiles, plus ils mériteront d'éloges. *Newton* auroit pu enfanter ses sublimes systêmes à Paris comme à Londres.

On

On ne veut donc pas gêner les Sciences, mais on veut que la Religion ſoit reſpectée. L'abandonnera-t-on à la langue des impies ? La liberté de penſer, ira-t-elle juſqu'à autoriſer l'Athéiſme & le libertinage ? Les Philoſophes les plus modérés ne pourront nier, que, ſi un Savant faiſoit un uſage auſſi déteſtable de ſes talens, il faudroit réprimer ſon audace, & lui arracher la plume, comme on arrache l'épée de la main d'un furieux. Si M. de V. penſe autrement, c'eſt qu'apparemment il a ſes raiſons.

Mais, dit-il, vous êtes ſûrs que votre Religion eſt divine & vous n'avez rien à craindre pour elle. Nous l'avouons ; mais c'eſt préciſément parce que cette Religion eſt véritable, que la raiſon exige qu'on la ſoutienne. Les écrits qui la combattent ſéduiſent facilement les ſimples mal affermis ; & s'ils ne peuvent rien contre la Religion, ils peuvent influer ſur la façon de penſer de ceux qui la profeſſent. Il eſt de la prudence du Gouvernement de prévenir cet écueil.

M. de V. inſiſte, & dit, que la Religion Chrétienne ne s'étant formée que par la liberté de penſer, il eſt injuſte & contradictioire de vouloir anéantir cette liberté, ſur laquelle ſeule elle eſt bâtie. Mais ce raiſonnement eſt fondé ſur une fauſſe ſuppoſition. La liberté de penſer qu'il donne aux premiers Chrétiens, eſt une chimere, que nous avons détruite dans les Articles CHRISTIANISME & MARTYRS. (Voyez auſſi les Articles PERSÉCUTION & TOLÉRANCE.)



LICENCE DU STYLE.

Combien elle eſt oppoſée à la vraie Philoſophie ?

LA licence du ſtyle eſt une ſuite de la liberté de penſer. M. de V. après avoir parlé très-bien contre cette licence dans ſa jeuneſſe, a voulu la canoniſer, (ce qui eſt bien étrange) dans ſes vieux jours. Il s'éleve avec juſte raiſon dans ſon Épître dédicatoire de *Zaïre*, contre l'indécence du Théatre Anglois. Il dit que *ſi c'eſt là la pure nature, c'eſt préciſément cette*

nature qu'il faut voiler avec soin, & que ce n'est pas connoître le cœur humain de penser qu'on doive plaire d'avantage, en présentant des images licencieuses. Mais comme il aime à soutenir les contraires, il a voulu prouver qu'il falloit découvrir ce qu'on voile ordinairement. Il falloit en effet débiter une pareille morale, après avoir produit la *Pucelle* & le *Cantique des Cantiques.* Montrons en peu de mots le peu de justesse de ce Paradoxe.

Employer un style libre & indécent, c'est manquer de respect au Public. On ne doit rien lui présenter, qui ne soit châtié; le Théatre même n'ose s'écarter de cette regle. S'il est des bienséances dans les conversations, ne sont-elles pas beaucoup plus rigides dans les écrits? Ce n'est plus un son, une image rapide, c'est une peinture licencieuse & durable. La présenter à ses Lecteurs, c'est les supposer sans pudeur & sans retenue. Je sais que ce style plaît à certains esprits; mais ces hommes qui n'ont ni mœurs, ni décence, sont-ils le vrai Public? Faut-il, en faveur d'une classe vile, scandaliser, outrager tout ce qu'il y a de sage & de judicieux parmi les Lecteurs qui forment la partie choisie de la nation & de la Littérature?

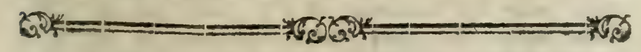
Ce caractere de licence est déplacé, même dans les Romans. Est-il supportable dans un Ouvrage de Philosophie destiné à former les mœurs? Quoi! les anciens Philosophes auroient cru dégrader leurs leçons, s'ils les avoient revêtues d'images voluptueuses, leur nom même indiquoit les préceptes & l'amour de la sagesse! & dans un siecle de vertu & de lumiere, en prétendant instruire, on ne gardera aucune réserve! Les passions ont d'autres maîtres, d'autres écoles: tout ce qui présente la morale, doit porter le caractere de la gravité & de la décence.

La liberté du style est un préjugé violent contre un Auteur: il se peint dans son Ouvrage. On peut écrire modestement, & penser mal. Mais comment, sous des Ouvrages déréglés, annoncer sa vertu? Une production ténébreuse est un jugement secret, un monument d'opprobre, où sont imprimés les sentimens d'une ame terrestre.

Delà naît une conséquence simple & décisive. Ces

Philoſophes, malgré la licence de leurs écrits, prétendent tracer des maximes de ſageſſe ; ils oſent critiquer la Morale & le culte de la Religion. Eſt-il à préſumer qu'un Dieu qui eſt la pureté par eſſence, communique ſes lumieres de prédilection à un cœur qui n'eſt que boue ? Dans tous les temps les ténebres ont été le châtiment de la volupté. Ce voile ſombre & contagieux cache l'éclat de la vérité. On ne voit que par les ſens ; on ne juge, on n'aime que par les ſens : faut-il s'étonner, ſi on n'avance que des erreurs ? L'indécence dans un Ouvrage eſt une preuve du menſonge qui y regne.

D'ailleurs, quel écueil pour la jeuneſſe ? ennemie du ſérieux, avide d'amuſemens & de plaiſirs, elle dévore ces malheureuſes brochures qui portent dans ſon ame le feu des paſſions. Elle y cherche, non pas les traits de littérature & d'hiſtoire, les regles d'équité, mais les images licencieuſes. Oui, je le ſuppoſe : les Auteurs au-deſſus des foibles humains, affermis dans la gravité & la vertu, traitent ces matieres avec détachement & réſerve ; ils ne veulent que détourner du vice, en le dépeignant au naturel. Ces motifs prétendus ne les juſtifient point ; comptables à Dieu ſeul de leurs cœurs, ils ſont comptables à l'Univers entier de leurs écrits. En ſéduiſant la jeuneſſe, ils ravagent non-ſeulement la Religion, mais encore la Société.



LOI NATURELLE.

Dieu l'a gravée dans tous les cœurs.

IL n'y a point d'autre Dieu, dit *Spinoſa*, que la ſubſtance univerſelle & aveugle ; & par conſéquent, point d'autre regle des mœurs que les forces & les deſirs de chaque individu. Il n'y a rien de commandé ni de prohibé. Tout eſt bon, dès qu'on le peut impunément. Tout eſt une ſuite inévitable d'un deſtin néceſſaire & de la mécanique de la nature. Cela eſt clair. Ses diſciples de mauvaiſe foi tiennent le même principe ; mais ils cachent & entortillent

les conſéquences. Cependant ſi tout eſt éternel, naturel & inévitable, à quoi bon les loix, les remords, les craintes ? Il n'y a point de liberté, ni vice, ni vertu, tout eſt égal.

Ce ſyſtême affreux a tellement révolté les Incrédules-mêmes, que M. de V. l'a réfuté dans ſon Poëme de la *Loi Naturelle*. Il prétend avec raiſon, que les remords nous ſont auſſi naturels que les autres affections de notre ame ; ſi la fougue d'une paſſion fait commettre une faute, la nature rendue à elle-même ſent cette faute. La Fille ſauvage trouvée près de Châlons, avoua que dans la colere elle avoit donné à ſa compagne un coup, dont cette infortunée mourut entre ſes bras. Dès qu'elle vit ſon ſang couler elle ſe repentit, elle pleura, elle étancha ſon ſang, elle mit des herbes ſur la bleſſure. Ceux qui diſent que ce retour d'humanité n'eſt qu'une branche de notre amour propre, font bien de l'honneur à l'amour propre. Qu'on appelle la raiſon & les remords comme on voudra, ils exiſtent, & ils ſont les fondemens de la *Loi Naturelle*.

Il y a mille autres preuves que la vertu & le vice ne ſont pas de vains noms. S'il exiſte un Dieu ſouverainement bon, juſte, éternel, ſage, il y a un ordre immuable qui regle les devoirs de l'homme. Donc il y a une diſtinction néceſſaire entre le bien & le mal moral. S'il n'exiſtoit pas des devoirs pour les hommes, il n'y auroit pas de différence entre les plus noirs Scélerats & les plus grands Saints. Il faudroit mettre dans le même rang *Cartouche* & St. *Auguſtin*. Les adulteres, les ſacrileges, les parricides & les blaſphêmes, ne ſeroient rien, ou plutôt ſeroïent un bien.

Quelle affreuſe doctrine ! Non, il y a un ordre entre le Créateur & la Créature. Il y en a un pour les Créatures entr'elles. Cet ordre dit évidemment, que Dieu eſt préférable aux Créatures, l'eſprit aux corps, l'homme à la bête ; d'où il réſulte qu'on doit plus à Dieu qu'à ſes ouvrages, plus à l'homme qu'à la bête. Peut-on s'écarter de ce plan ſans violer la raiſon ? Voilà donc une loi éternelle qui oblige de rendre à chacun ce qui lui eſt dû ; donc Dieu approuve celui qui la ſuit, comme il improuve celui qui la viole.

Or, l'idée de ces devoirs, de bien & de mal, ne vient point de préjugés ; elle eſt dans tout homme raiſonnable ; elle eſt une ſuite de ſa nature ; la raiſon l'inſpire, & elle fait le fondement de la Société. On fait donc bien de s'y conformer, & on péche en s'en éloignant.

Les Philoſophes modernes ont beaucoup fait valoir avec raiſon cette loi naturelle, mais ils l'obſervent preſque auſſi peu que la loi révélée. Que preſcrit cette loi naturelle ? juſtice & bienfaiſance. Mais eſt-il beaucoup de Juſtes bienfaiſans parmi les Philoſophes ? Font-ils le plus grand nombre dans le monde, ou plutôt n'y ſont-ils pas très-rares & plus rares de jour en jour ? Les hommes ont fait de grands progrès dans les Arts & dans les Sciences, même dans celle de la Morale. La vertu eſt bien connue. Eſt-elle pratiquée ? Je dis la vertu purement humaine : la vertu de *Trajan*, de *Socrate*, *ce culte éternel dont la nature eſt l'Apôtre*, ſuivant l'expreſſion de M. de V. ? Non certes ; ainſi ce Poëte en n'ouvrant le Ciel qu'aux obſervateurs de la loi naturelle, le ferme preſque entiérement au monde.

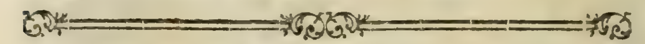
Cette loi ſouveraine, à la Chine, au Japon,
Inſpira Zoroaſtre, *illumina* Solon ;
D'un bout du monde à l'autre, elle parle, elle crie:
ADORE UN DIEU, SOIS JUSTE, ET CHÉRIS TA PATRIE.

Mais elle crie en vain d'un bout du monde à l'autre : on adore pluſieurs Dieux ; on eſt injuſte & fort indifférent pour ſa Patrie, ou Patriote juſqu'à n'être plus homme.

La loi révélée ſuppoſe la loi naturelle, & y ajoute. Mais ce qu'elle y ajoute, n'eſt ſi difficile à pratiquer, que parce que ce qu'elle ſuppoſe, l'eſt déja beaucoup.

On appelle donc loi naturelle, cette lumiere qui nous dicte nos premiers devoirs. Tels ſont les hommages dûs à l'Être ſuprême, l'obligation de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudroit pas qui nous fût fait. De ces deux principes généraux coulent toutes les conſéquences particulieres.

Mais le plus essentiel devoir de l'homme, c'est la Religion, ou son assujettissement à l'Auteur de son être. Dieu s'aimant nécessairement, n'a pu rapporter ses ouvrages qu'à lui-même. Il est donc lui seul notre fin. Nous devons donc l'honorer & l'aimer. Cette Religion à laquelle conduit la loi naturelle, a pour fondement la connoissance de Dieu. L'amour en est la perfection, & la conscience le prédicateur. C'est cette Religion naturelle qui dit à tous les hommes que l'injustice, la perfidie, l'assassinat, les blasphêmes, &c. sont des crimes que Dieu hait, & que sa justice punira. Il n'y a que les enfans & les fous, qui ferment les yeux à sa lumiere.



LUXE.

Dangers du Luxe.

M. de V. prétend que le luxe est avantageux aux États; comme si un torrent qui entraîne tout, étoit propre à fertiliser le terrein même qu'il décharne. Les vrais Philosophes ont toujours pensé différemment; les Sages anciens & modernes conviennent que le luxe est non-seulement le corrupteur de la vertu, mais le destructeur des Empires.

Le luxe, on le sait, anime le commerce à un certain point; il y a un rapport entre les dépenses des riches, fussent-elles même fausses & superflues, & les travaux des pauvres, ou le gain des Négocians. Mais cela suffit-il pour établir que le luxe est absolument & à tous égards avantageux à un État? Il faudroit pour cela calculer exactement le pour & le contre, & voir, s'il n'y a pas plus d'inconvéniens encore que d'avantages.

En effet, si le luxe n'enrichit une famille qu'après en avoir ruiné deux; s'il ne répand les biens dans des canaux, très-souvent inutiles, qu'après en avoir séché d'essentiels; s'il donne à la splendeur & à la mollesse l'éducation des Enfans & le pain des Créanciers; s'il n'anime des talens superflus & stériles, que pour en étouffer de solides; s'il ne montre un

éclat apparent, que pour cacher une misere réelle ; s'il fixe les dépenses sur les prodigalités & les caprices de certains Riches parvenus, tandis que pour les imiter, les Nobles dérangent & ruinent leurs maisons ; si pour arriver à la fortune, il multiplie les malversations & les crimes, c'est le plus cruel de tous les maux & celui que la politique d'un sage Monarque doit le plus réprimer. Que des esprits frivoles regardent encore le luxe comme le nerf & la splendeur d'un État, parce qu'il fait circuler les especes ; d'autres jugeront différemment, & ils auront pour eux, outre les regles d'une saine morale, l'expérience de tous les temps, la voix de tous les Sages.

Remontons à la naissance & à la décadence des Empires : pas un seul, qui n'ait commencé par la frugalité, & fini par le luxe. C'est un *Sardanapale* & un *Balthazar*, qui ont enseveli les Empires d'Assyrie. Les Perses sous le pere de *Cyrus*, & sous *Cyrus* lui-même, vivoient avec une frugalité presque austere ; le luxe renversa au bout de deux siecles cet Empire formidable. Une poignée de Grecs, endurcis au travail & à la fatigue, subjuguerent ces Provinces immenses. Bientôt la mollesse & les délices renverserent les branches divisées de ce nouvel Empire. Les Romains nous offrent le même exemple. Leur frugalité les rendit maîtres de l'Univers ; leur luxe énorme déchira l'intérieur de la République par les guerres civiles. Il fit périr par la main des barbares Septentrionaux, un Empire qui sembloit devoir être éternel. Chaque Monarchie nous présente cette sorte de révolution. Jamais un état n'est plus foible, que quand il paroît le plus brillant de ce luxe dont nous parlons ; son embonpoint n'est souvent qu'une enflure. Le luxe bien-loin de nous enrichir, nous a appauvris : la France n'est pas aussi riche qu'elle l'a été sous *Henri* IV : pourquoi ? c'est que les terres ne sont pas si bien cultivées ; c'est que les hommes manquent à la terre, & que le journalier ayant enchéri son travail, plusieurs colons laissent leur héritage en friche.

D'où vient cette disette de manœuvres ? De ce que quiconque s'est senti un peu d'industrie, a embrassé le métier de Brodeur, de Cizeleur, d'Horlo-

ger, d'Ouvrier en soie, de Perruquier, de Cuisinier &c. Le luxe ayant amené le goût des plaisirs, & les plaisirs ayant amené la mollesse, chacun a fui autant qu'il a pu le travail pénible de la culture, pour laquelle Dieu nous a fait naître. Nous l'avons rendue ignominieuse, tant nous sommes sensés.

Une autre cause de notre pauvreté est, de l'aveu de M. de V. lui-même, dans nos besoins nouveaux. Il faut payer à nos voisins plusieurs millions pour mettre dans notre nez une poudre puante, venue de l'Amérique; le caffé, le thé, le chocolat, la cochenille, l'indigo, les épiceries, nous coutent plus de soixante millions par an. Tout cela étoit inconnu du tems de *Henri* IV. aux épiceries près, dont la consommation étoit bien moins grande heureusement pour notre santé & notre bourse.

Nous brûlons cent fois plus de bougie, & nous tirons plus de la moitié de notre cire de l'étranger, parce que nous négligeons les ruches. Nous voyons cent fois plus de diamans aux oreilles, au cou, aux mains de nos Citoyennes de Paris & de nos grandes Villes, qu'il n'y en avoit chez toutes les Dames de la Cour de *Henri* IV. en comptant la Reine. Il a fallu payer presque toutes ces superfluités argent comptant. On s'est appauvri pour étaler de vaines richesses, plusieurs citoyens ont été ruinés par l'exemple dangereux de quelques riches écervelés ou par les leçons non moins insensées de quelques faux Politiques. M. de V. le sait mieux que personne; &, quoique l'apôtre du luxe, il ne craint pas de faire des aveux qui montrent combien il est ridicule d'en faire l'apologie.

MAHOMET.

Fausseté & impiété du parallele de Jesus-Christ *& de* Mahomet.

Quelques Impies ont poussé la témérité jusqu'à comparer Jesus-Christ à *Mahomet*, & la Religion de l'Homme-Dieu avec la secte de cet Imposteur;

mais il eſt facile de faire ſentir la fauſſeté de ce parallele entre le Fils de l'Éternel & l'heureux brigand d'Arabie.

1°. La Religion de *Mahomet* n'eſt pas appuyée ſur des ſignes éclatans & divins, comme on a fait voir que l'étoit celle de JESUS-CHRIST. Il eſt vrai, que *Mahomet*, voulant être l'inventeur d'une Religion nouvelle, contrefit le Prophete. Comme il tomboit du haut-mal, il perſuada premiérement à ſa femme, & par elle à beaucoup d'autres, que ces accès d'Épilepſie, étoient des extaſes qui lui ſurvenoient des communications extraordinaires qu'il avoit avec l'Ange *Gabriel*. (*Petav. Rat. Temp. Part.* I. L. 7.)

2°. Aucune Prophétie n'a annoncé le Deſtructeur du Chriſtianiſme, dont au contraire le Fondateur & le Chef a été clairement prédit.

3°. *Mahomet* s'eſt fait craindre par la terreur des armes; JESUS-CHRIST s'eſt fait ſuivre par la pureté de ſa Morale; il n'a fondé ſa Religion que ſur l'humilité & les ſouffrances.

4°. Les Soldats de *Mahomet* ont été ſes Apôtres, & les Apôtres de JESUS-CHRIST ont été des Martyrs.

5°. Un Empire temporel, un joug tyrannique, un pouvoir deſpotique & cruel, ſont les fruits de la doctrine du faux Prophete. Les Diſciples du Sauveur n'ont prêché que le mépris du monde, la fuite de ſes grandeurs, l'amour des abaiſſemens, la charité, la paix, la ſoumiſſion aux Puiſſances légitimes.

6°. Il n'y a rien de plus important dans une Religion, que la fin & la récompenſe à laquelle doivent tendre ceux qui la ſuivent. Or, on peut dire que la béatitude que *Mahomet* a promiſe à ſes Sectateurs, eſt une béatitude infâme. La ſeule idée de ſon paradis bleſſe l'imagination de toutes les perſonnes chaſtes; elle n'eſt propre qu'à gagner des hommes brutaux. En un mot, la nature corrompue a tout fait dans le ſuccès de l'*Alcoran*. Tout y flatte les ſens; tout y eſt humain. L'Evangile au contraire, combat les préjugés de la chair & du ſang, il nous arrache à nous-mêmes. C'eſt en attaquant l'homme dans ce qu'il a de plus cher qu'il l'attire à lui. Le regne du Chrétien, comme celui de JESUS-CHRIST, n'eſt point de ce monde. Ce n'eſt point

ici-bas qu'il couronne ſes Défenſeurs ; il ne leur promet en cette vie que des croix & des tribulations. Sa Morale eſt auſtere & d'une obſervation difficile, & néanmoins on l'embraſſe & on eſt mort pour ellé.

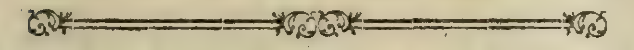
7°. Une ignorance groſſiere, un ſilence preſcrit par la politique du Légiſlateur même, enſeveliſſent dans des ténebres épaiſſes l'abſurdité des dogmes de *Mahomet.* Une nuit obſcure couvre ſes diſciples aveuglés. Sa doctrine inſenſée n'a que des Sectateurs, qui, de peur de voir la vérité, ne veulent ni voir ni entendre. JESUS-CHRIST au contraire, expoſe ſa Miſſion, ſes Dogmes, ſa Morale, à l'examen de toute la terre ; & toute la terre a confeſſé qu'il étoit l'Envoyé du Très-Haut & que ſa Religion étoit la ſeule véritable.

8°. L'établiſſement prompt & rapide des Muſulmans dans leur Religion, nous montre avec éclat le triomphe de la cupidité, de la violence, de la politique, du déguiſement, de l'ignorance & de tous les vices. Faut-il s'étonner que le cœur humain lui ait été favorable, & que la nature corrompue n'ait fait aucun effort pour lui réſiſter ? Mais le Chriſtianiſme ne doit ſa naiſſance qu'à la vertu, à la droiture, à la ſimplicité, à l'humilité, à la patience, au déſintéreſſement, au courage, à la charité. Quelle différence entre ces deux Religions ? Les ſuccès de *Mahomet* peuvent-ils infirmer la preuve tirée des ſuccès de JESUS-CHRIST ? Que ce parallele, au contraire, eſt glorieux pour lui !

Enfin, pour raſſembler en peu de mots les caracteres de celui qui eſt le Prophete envoyé de Dieu, & ceux d'un Prophete viſiblement impoſteur, c'eſt que JESUS-CHRIST a établi ſa miſſion par une infinité de miracles ſi certains, que ſes ennemis-mêmes en ſont demeurés d'accord. *Mahomet*, au contraire, n'a fait aucuns miracles, & ſes diſciples n'ont oſé lui en attribuer aucun, du moins fondé ſur des preuves inconteſtables.

JESUS-CHRIST eſt mort, & il eſt reſſuſcité ; ſa réſurrection a été atteſtée par des témoins irréprochables, qui ont ſigné leur témoignage de leur ſang. *Mahomet* eſt mort ſans reſſuſciter, & l'on n'a pas eu même la hardieſſe d'inventer qu'il ſoit reſſuſcité.

JESUS-CHRIST a annoncé aux hommes de grandes merveilles, mais il les a prouvées par ses miracles, par ses Prophéties, & par sa résurrection. *Mahomet* a conté des fables impertinentes, & il ne les a établies ni sur des prophéties, ni sur des miracles, ni sur sa résurrection. Il n'y a point d'Imposteur habile qui ne puisse faire ce qu'a fait *Mahomet*; mais il n'y a aucun homme, ni aucune intelligence créée, qui puisse faire ce que JESUS-CHRIST a fait. D'où il faut conclure, qu'il n'y a rien de si raisonnable que de croire que JESUS-CHRIST est le Prophete envoyé du Ciel, & que sa Religion est la seule véritable; & qu'au contraire il n'y a rien de plus déraisonnable, que de supposer un seul moment, que *Mahomet* soit le vrai Prophete, & que sa Religion puisse être la véritable Religion.



MARTYRS.

L'opinion du petit nombre des Martyrs n'est pas fondée.

QUoique nous ayions traité en passant dans l'article CHRISTIANISME, la question du nombre des Martyrs, nous croyons devoir la remanier, parce que M. de V. est venu plusieurs fois à la charge. Il n'est que l'écho de *Dodwel*; ainsi nous croyons, avant que de répondre à l'un & à l'autre, devoir détailler les raisons que cet Anglois a fait valoir. Nous disons les raisons; car on nous dispensera sans doute de retracer les plaisanteries, les bons mots, les saillies dont M. de V. a voulu les assaisonner.

Dodwel expose d'abord des raisons générales; les voici. « Plus les Martyrologes sont anciens, moins ils » sont considérables par le nombre des Martyrs, » quoique l'Église ait eu de tout temps une extrême » avidité pour leurs Actes, & une grande facilité pour » les recueillir. Aussi *Origene* dit-il expressément qu'il » n'y a eu qu'un petit nombre de Martyrs. *Lactance* » ne met pas au nombre des persécuteurs, plusieurs Em-

» pereurs, regardés aujourd'hui comme les plus grands
» ennemis du Christianisme. Quelques-uns des Em-
» pereurs, furent même ses Défenseurs. D'autres en
» plus grand nombre, furent d'une clémence à épar-
» gner le sang Chrétien, aussi-bien que celui de leurs
» autres Sujets. »

Ces raisons particulieres sont tirées du détail des dix premieres persécutions, où *Dodwel* prétend que tout est plein d'exagération.

Pour répondre en premier lieu aux raisons générales de *Dodwel*, on convient de l'empressement qu'eurent de tout tems les Fideles, pour recueillir les Actes édifians des Martyrs. Mais qu'il ait été facile d'en savoir le nombre, quand on a fait les Martyrologes, c'est ce qui ne paroîtra nullement vraisemblable à tout homme instruit & non prévenu.

Il est certain que la plupart des anciens monumens Religieux de cette espece, ont péri par le ravage des persécutions, par les inondations des Barbares, par l'injure des temps, & même par la témérité de quelques Auteurs, qui, en voulant les embellir, les ont rendus méconnoissables.

D'ailleurs, les compilateurs des Martyrologes que nous avons, sont du huitieme ou du neuvieme siecle, bien éloignés par conséquent du temps des persécutions. De deux Ouvrages qu'*Eusebe* de Césarée avoit composés sur les Martyrs, nous n'avons plus que celui des Martyrs de la Palestine. L'autre Ouvrage d'*Eusebe* devoit être bien plus considérable. Mais qui assurera qu'il fût complet, c'est-à-dire, qu'il contint un Catalogue exact des Martyrs de toutes les Eglises ? Il eut fallu parcourir le monde entier, ou établir par-tout des correspondances. Ce dessein étoit trop vaste pour un simple particulier, sur-tout dans un temps où l'Imprimerie n'étoit pas inventée, & où on n'avoit pas les mêmes facilités qu'aujourd'hui, pour savoir ce qui se passe dans les pays lointains.

Pour diminuer la multitude des Martyrs, M. de V. nous oppose après *Dodwel*, un passage d'*Origene*, dans son troisieme Livre contre *Celse*. « Dieu a permis, dit
» ce Pere, que de temps en temps, quelques Chré-
» tiens en petit nombre, soient morts pour la profes-
» sion du Christianisme, afin que la vue de leur foi

» & de leur constance, affermît les autres dans la » piété & dans le mépris de la mort. Mais il n'a jamais souffert que toute leur Société fût détruite. »

Nous avons cité ce passage, tel qu'il est dans *Origene*. M. de V. le défigure étrangement dans son *Dictionnaire Philosophique*, & voici comme il le cite. *On peut compter facilement les Chrétiens qui sont morts pour leur Religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps, & par intervalle.*

A présent, voyons quel est le véritable sens d'*Origene* dans le passage cité. Il vouloit faire sentir qu'une protection visible avoit conservé les Chrétiens, & parloit en faveur de leur innocence. Il a permis à la vérité, dit-il équivalemment, que quelques-uns aient été martyrisés ; mais ce nombre est peu de chose en comparaison de ceux qui ont échappé aux persécutions par lesquelles ils devoient être anéantis. Il faut remarquer encore qu'*Origene* parloit avant l'affreuse persécution de *Dece* & de quelques autres monstres, qui inonderent l'Empire de sang.

Si la nature de cet Ouvrage nous permettoit d'entrer dans le détail de chaque persécution en particulier, on verroit combien *Dodwel* s'est trompé, en diminuant le nombre des Martyrs.

Dodwel veut que *Néron* n'ait persécuté les Chrétiens qu'à Rome, & que sous le prétexte de l'embrasement de la Ville, dont il se déchargeoit sur eux. Quand cela seroit, le nombre de ces premiers Martyrs ne laisseroit pas d'être très-considérable. *Tacite* dit expressément, qu'il y en a eu une grande multitude ; & il nous a conservé le détail des cruautés inouies, que ce Tyran fit exercer contre eux. Il en fit revêtir de peaux de bêtes, selon cet Historien, pour les faire dévorer par les chiens. Il en fit attacher d'autres en croix. Il en fit mourir d'autres par les flammes ; & après les avoir fait enduire de cire & d'autres matieres combustibles, il les faisoit servir de flambeau pour éclairer pendant la nuit.

Mais c'est gratuitement que *Dodwel* avance que le seul prétexte de l'incendie de Rome, fit persécuter les Chrétiens par *Néron*. Le Dissertateur Anglois le veut ainsi ; mais il n'en allégue aucune raison. Il est au moins constant, que dès-lors on entreprit de faire pas-

ſer les Chrétiens pour les plus odieux des hommes. Dès-lors commencerent les plus énormes calomnies qu'on vomit contre eux, & qui donnerent lieu à pluſieurs autres perſécutions, après celle de *Néron.* Et pour celle-ci, *Tacite* fait entendre, que les Chrétiens paſſoient pour des gens exécrables, en diſant qu'on étoit perſuadé qu'ils méritoient toute l'horreur des ſupplices qu'il vient de décrire. *Suétone* ajoute que les Chrétiens condamnés par *Néron*, étoient une ſecte d'une ſuperſtition nouvelle ou malfaiſante : ce qui ſignifie ſans doute les pratiques de magie, dont la calomnie les accuſa tant d'autres fois.

De plus, on publia des Édits qui défendoient d'embraſſer la Foi chrétienne ; & ces Édits n'étoient pas pour la ſeule Ville de Rome, mais pour toutes les Provinces de l'Empire. *Sulpice Sévere* dit formellement, qu'on fit des loix pour défendre la Religion, & que par des Édits ſolemnellement promulgués, il n'étoit pas permis d'être Chrétien. *Oroſe* dit de même, que *Néron* perſécuta les Chrétiens dans toutes les Provinces, & qu'il s'efforça d'anéantir juſqu'à leur nom ; ce qui ne ſe peut faire que par des loix. Nous ne finirions point ſi nous voulions rapporter les témoignages de tous les Auteurs qui diſent, ou qui du moins inſinuent la même choſe de la maniere la plus claire.

Dodwel voudroit faire croire que dans la perſécution de *Domitien*, l'on ne condamnoit les Chrétiens qu'à l'exil ; mais ſans entaſſer bien des exemples particuliers qui démentent cette opinion, *Dion* ou ſon abréviateur *Xiphilin*, aſſure que *Domitien* condamna à la mort pluſieurs perſonnes, pour avoir embraſſé les mœurs des Juifs ; ce qui ne ſe peut entendre que des Chrétiens, ſelon *Dodwel lui-même.*

Les bonnes qualités de pluſieurs Empereurs, tels que *Trajan*, *Adrien*, *Marc-Aurele*, *Sévere*, forment un préjugé pour leur douceur à l'égard des Chrétiens, comme à l'égard de leurs autres Sujets. Mais ces conjectures vagues & générales qui ſont la plus grande raiſon de l'opinion de *Dodwel*, & de M. de V., ſont détruites par mille faits précis.

Nous convenons que ces Empereurs étoient Philoſophes, pieux, vertueux ; mais leurs liaiſons avec les Philoſophes, nos plus grands ennemis, les indiſpo-

ſoient contre nous. Leur piété ou leur ſuperſtition leur perſuadoit qu'ils ſoutenoient la cauſe des Dieux de l'Empire & de la Religion, en s'oppoſant au culte des Chrétiens, qui n'en ſouffroit aucun autre. Leurs vertus les irritoient contre des hommes chargés des calomnies les plus atroces par la voix publique, & qu'on accuſoit d'être la cauſe de toutes les calamités de l'Empire. Souvent ils avoient la foibleſſe de céder aux cris du Peuple ou du Soldat, » pouvons-nous, diſoient » les Idolâtres, négliger l'honneur de nos Dieux ? ſouf» frirons-nous impunément le ſacrilege & le blaſpheme ? » Cette ſecte nouvelle eſt la cauſe de tous nos mal» heurs ; la grêle ravage nos campagnes ; la peſte dé» ſole nos Villes ; nos rivieres ſubmergent nos champs ; » nos armées ſont battues. Tant d'infortunes ne peu» vent être que l'effet de la colere des Dieux qu'on » abandonne. » Tel étoit le langage des Prêtres & de la populace animée par eux & toujours prête à ſe jetter ſur les Chrétiens comme des tigres altérés de ſang. Sa fureur étoit telle que l'autorité des Empereurs ne ſuffiſoit pas à empêcher les émeutes dans les Provinces, ou les manœuvres indignes des Proconſuls, dont une infinité de Chrétiens furent ſouvent les victimes.

Pour quelques perſécutions, comme celle de *Dece*, de *Gallus*, de *Valerien*, *Dodwel* veut les reſtreindre, ou à un certain ordre de perſonnes, ou à certaines Provinces particulieres ; mais ſans aucun fondement. On a prouvé de la maniere la plus convaincante, que le diſſertateur Anglois, tout ſavant qu'il eſt, eſt encore plus fécond en conjectures qu'en citations.

Dodwel ne nie pas que la perſécution de *Dioclétien* n'ait été très-violente ; mais il prétend encore, qu'on a exagéré. Il n'avoit pas ſans doute *Euſebe* ſous les yeux, lorſqu'il avançoit cette propoſition.

Au reſte, quoique *Dodwel* ait ſoutenu l'opinion du petit nombre des Martyrs, il ne le faiſoit pas par les mêmes motifs que M. de V. Celui-ci veut anéantir une des preuves de la Religion, au lieu que l'autre cherchoit ſeulement à prouver qu'il y avoit eu moins de Martyrs que l'Égliſe Romaine n'en reconnoît ; mais la prévention ſe montre dans tous les deux. Dans l'Ecrivain François, c'eſt celle d'un Déiſte acharné ; dans l'Auteur Anglois, c'eſt celle d'un Théologien Anglican.

MATÉRIALISME.

Auteurs qui le réfutent.

CEtte doctrine abominable reparoît ſous pluſieurs faces différentes dans les Articles *Ame*, *Bêtes*, *Matiere*, *Senſation*, *Sens commun*, *Songes*, du *Dictionnaire Philoſophique*. Nous aurions réfuté ces différens Articles, ſi ce ſujet n'avoit été traité ſi ſouvent, & par tant d'habiles Écrivains. Contentons-nous de renvoyer à un Ouvrage qui eſt entre les mains de tout le monde, au *Dictionnaire des Héréſies*. On y trouvera une réfutation auſſi forte que profonde des principes dangereux, répandus dans les différens écrits de M. de V.

L'Auteur prouve 1°. que le Matérialiſme n'eſt pas un ſentiment probable. 2°. Qu'on ne trouve rien dans la nature & dans l'eſſence de la matiere, qui autoriſe à juger qu'elle peut penſer. 3°. Que nulle expérience ne nous autoriſe à croire que la matiere puiſſe penſer. 4°. Que le ſentiment des Philoſophes qui ont cru l'ame corporelle, ne forme pas une probabilité en faveur du Matérialiſme. 5°. Que les Peres ont combattu le Matérialiſme. 6°. Que Saint *Irénée* n'eſt point favorable au ſentiment, qui ſuppoſe que la matiere peut penſer. 7°. Qu'*Origene* n'a point douté de l'immatérialité de l'ame. 8°. Que *Tertullien* n'eſt point favorable au Matérialiſme. 9°. Que Saint *Hilaire* croyoit l'immatérialité de l'ame. 10°. Que Saint *Ambroiſe* croyoit l'ame immatérielle, & que l'on ne trouve dans ce Pere rien qui favoriſe le Matérialiſme. 11°. Que l'immatérialité de l'ame eſt une vérité démontrée. Voyez auſſi dans notre Ouvrage les Articles AME, CORPS, BÊTES, IMMATÉRIALITÉ, &c.

MÉCHANT.

MÉCHANT.

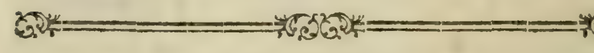
L'homme eſt-il méchant ?

IL eſt de foi, que l'homme créé bon, eſt devenu méchant. Il naît dans le péché & avec la pente au péché; l'expérience ne confirme que trop la foi ſur ce point. L'homme eſt malheureux, parce qu'il a péché; & ſouvent il ne péche que parce qu'il eſt malheureux, qu'il voudroit ne le point être, coupable qu'il eſt, & même être de plus en plus heureux par la poſſeſſion des biens auxquels il attache ſon bonheur; ſurtout par les richeſſes, les honneurs, les plaiſirs. La paſſion pour ces biens eſt la ſource de tout le mal, qui ſe fait dans tout le monde. Or elle eſt preſque générale. Donc la plupart des hommes ſont plus ou moins de mal pour la ſatisfaire; & par conſéquent ils ſont méchans, d'une méchanceté que j'appelle de paſſion. Mais cette paſſion eſt balancée dans preſque tous par quelque amour de la juſtice, reſte précieux de notre premiere nature; & il arrête un grand nombre d'hommes ſur les grandes injuſtices, indépendamment du frein des Loix & de la Religion, indépendamment même du ſecours de la grace.

Il y a de plus dans le commun des hommes un fonds de compaſſion pour leurs ſemblables, qui non-ſeulement empêche beaucoup de crimes, mais encore produit beaucoup de bonnes actions. Pluſieurs hommes ne voudroient pas du plus grand bonheur, acheté par un grand malheur d'autrui, ſur-tout s'ils étoient les témoins de ce malheur; c'en ſeroit un pour eux. Il faut avouer en même-temps que dans quelques autres hommes il y a une méchanceté, que j'appelle de malice, qui leur fait prendre plaiſir au mal d'autrui. Cependant cette malice vient encore de quelque paſſion, par exemple, de jalouſie, d'envie, &c. Toute paſſion nous porte à haïr ceux qui poſſédent un prétendu bien que nous deſirons, & dès-lors non-ſeulement à leur enlever ce bien, s'il nous eſt poſſible, mais encore à ſouhaiter

qu'ils le perdent, duſſions-nous n'en pas profiter, & en général à leur *ſouhaiter quelque mal. En un mot, le plus grand nombre des hommes eſt miſérable, & dit : *ne ſoyons pas ſeuls miſérables.* Cette diſpoſition diabolique n'eſt que trop humaine.

Le comble du malheur des hommes eſt, qu'en naiſſant au milieu de tout ce qu'ils appellent bien, ou en les acquérant, ils n'en ſont pas ordinairement moins malheureux. Le bonheur, ſi je puis m'exprimer ainſi, n'eſt pas une affaire de ſituation, mais de caractere ; & il eſt auſſi grand qu'il peut l'être ſur la terre, quand la grace ſe joignant à un caractere doux, modéré, gai & raiſonnable, elle fait pratiquer la vertu avec une forte confiance d'une récompenſe éternelle. Voilà les heureux, & il y en a plus qu'on ne croit ; mais le monde ne les connoît guere ; il s'en trouve bien peu au milieu de lui.



MER ROUGE.

Réponſes aux difficultés des Incrédules, ſur le paſſage de la Mer rouge par les Iſraélites.

Quelques critiques téméraires ont prétendu que *Moïſe*, au lieu de faire paſſer les Iſraélites d'un bord à l'autre, s'étoit contenté de leur faire côtoyer la mer comme en demi-cercle, pour les ramener à peu-près à l'endroit d'où ils étoient venus, à la faveur du flux & reflux de cette mer. Ils s'appuyent entr'autres, 1°. Sur ce que le Golphe que la mer rouge forme en cet endroit, a douze ou quinze milles d'Allemagne de largeur. 2°. Sur ce qu'il eſt dit que *Moïſe* les ramena à Etham, c'eſt-à-dire, préciſément à l'endroit où ils étoient le jour avant qu'ils paſſaſſent la mer. 3°. Sur ce qu'il eſt dit que les Iſraélites étant ſortis de la mer, virent ſur le bord les corps des Egyptiens, que les flots y avoient rejettés ; d'où il réſulte qu'ils étoient ſur les bords qui regardent l'Egypte, parce que la mer rejette naturellement les corps au plus prochain rivage.

On répondra, 1°. Que l'Écriture emploie le terme d'*Abar*, qui signifie traverser. 2°. Que si les Israélites n'avoient pas pris cette route, ils n'auroient évité ni les Égyptiens, ni les Philistins, & qu'ils n'auroient pas tourné leur marche du côté de Sinaï. 3°. Des Voyageurs ont remarqué que la mer rouge, pendant son flux & reflux, laissoit à sec un espace d'environ trois cens pas, pendant une demi-heure; ce qui ne pouvoit suffire pour une si grande multitude. 4°. Que les Égyptiens qui devoient en être instruits, ne s'y seroient point engagés. 5°. Que les Voyageurs ne connoissoient point encore la largeur de ce Golphe. 6°. Que si ce passage s'étoit fait naturellement, la bonne foi & la sincérité de *Moïse*, prouvées en mille endroits, deviendroient suspectes. 7°. Enfin, que la tradition de cet événement singulier s'est même conservée chez les Païens. Les Prêtres d'Héliopolis le racontoient; & *Diodore* de Sicile, en parlant des Jétyophages, dit que ces Peuples qui demeuroient aux environs de la mer rouge, rapportoient que la mer se retira un jour si loin, qu'elle laissa à sec toute cette partie de son fond, & que revenant tout-à-coup, elle se remit dans son lit.

Le témoignage de *Diodore* est une nouvelle preuve contre l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique*. Il veut que nul Auteur n'ait parlé des prodiges opérés en Egypte. Voilà pourtant un Historien Grec, très-accrédité & très-véridique, qui constate nos Traditions sacrées. D'ailleurs, quand l'ancienne histoire des Nations n'auroit pas parlé de *Moïse* & de ses miracles, il ne faudroit rien en conclure contre son récit. Ce Législateur vivoit dans un temps reculé où les peuples anciens n'écrivoient pas encore leurs annales. Il suffit pour nous qu'à travers les ténebres des siecles il se soit échappé quelque lueur, qui répande aux yeux des Incrédules un nouveau jour sur les Mémoires de notre Religion.



MESLIER.

Son impie testament ; travers de son esprit.

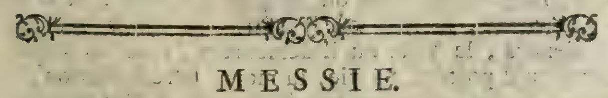
JEAN *Meslier*, fils d'un ouvrier en serge de Mazerni dans le Duché de Rethel, parvint par son application, au sacerdoce & à la Cure d'Etrepigni en Champagne. Il mourut en 1733, avec la réputation d'un homme vertueux & austere, mais de cette vertu qui est plutôt dictée par la misantropie que par la Religion. La manie sombre & triste qui le dominoit, avoit été renfermée pendant sa vie dans son village ; elle éclata malheureusement après sa mort.

On trouva chez lui une espece de *Testament* en plusieurs cahiers, couvert d'un papier gris & adressé à ses Paroissiens. Ce Testament ne renfermoit pas des dispositions pour les pauvres, des legs pieux &c; il n'offroit qu'une déclamation emportée contre nos dogmes, écrite du style d'un forgeron des Ardennes. l'Auteur dans un avertissement dit qu'il a reconnu les abus, les erreurs, les folies, les méchancetés des hommes, & que si la crainte lui a fermé la bouche, il veut du moins leur témoigner sa haine en mourant. En effet il ne pouvoit leur en donner une plus forte preuve qu'en tâchant de détruire une Religion, principe de toutes les vertus & de toutes les vérités & qui seule pouvoit remédier aux abus dont il se plaint.

Le Curé Champenois avoit laissé trois copies de ce singulier Testament. Il y en eût une qui se répandit à Paris je ne sais comment & de laquelle on fit plusieurs extraits. Le plus connu est celui qui se trouve dans le recueil intitulé si mal à propos : l'*Evangile de la raison*. L'Éditeur de cette collection, que nous n'avons déja que trop nommé, & qu'il faudra nommer encore, quoique son nom soit un scandale, y a ajouté une péroraison, qui est beaucoup mieux écrite que le corps de l'Ouvrage. Il tâche d'y déployer toutes les ressources de l'éloquence contre la Reli-

gion que l'Auteur & l'Éditeur paroiſſent avoir également en horreur. L'un & l'autre répétent toutes les objections qui ſe trouvent dans tous les cahiers de Théologie ; mais ils n'ont garde d'en rapporter les réponſes ſolides & péremptoires. Choſe étrange ! les impies de nos jours ont été chercher leurs erreurs dans les Livres qui les réfutent. Croiroit-on que l'Auteur de *la Philoſophie de l'Hiſtoire* & du *Dictionnaire Philoſophique*, qui a entaſſé tant de difficultés contre les Livres ſaints, les a preſque toutes priſes dans les Commentaires de Dom *Calmet* ? c'eſt ce qu'on prouvera un jour avec la derniere évidence. Ainſi le Curé *Meſlier*, par un travers d'eſprit inconcevable, fouilla dans la Bible, dans les Peres & dans les Livres théologiques, pour compoſer un Livre contre la Bible, les Peres & les Théologiens.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que ce Prêtre maniaque veut non-ſeulement détruire la Religion Chrétienne, qu'il avoit prêchée toute ſa vie ; ſes coups portent juſque ſur la Religion naturelle. En faut-il d'avantage pour prouver que la révolte de cet infidele contre le Chriſtianiſme, n'étoit que le fruit d'un cerveau ardent, troublé par la vie ſolitaire & par l'étude, & animé par le vain eſpoir d'illuſtrer après ſa mort la navette de ſon pere ?



MESSIE.

§. I.

Réflexions générales ſur les Prophéties qui regardent le Meſſie.

LE Meſſie eſt le centre de la révélation, le grand objet des œuvres de Dieu. Le Peuple dépoſitaire de la promeſſe eſt formé, conduit & conſervé dans la terre promiſe, pour l'y montrer en ſpectacle à tout l'Univers. C'eſt par une ſuite de prodiges connus qu'il a paſſé le Jourdain, que Jéricho a été renverſé, que le Soleil s'eſt arrêté, que ſes ennemis ont été vaincus. Bientôt le Seigneur fixe la famille d'où le Meſſie naîtra ;

il la choisit dans la Tribu de *Juda*, dans la maison de *David*, Roi & Prophete, mais il n'est pas le seul Prophete occupé du Libérateur. Tous les autres de siecle en siecle, l'annoncent, & en renouvellent les promesses, faites dès l'origine du monde, par *Adam*, *Noé*, *Abraham* & *Moïse*.

La premiere Prophétie qui annonce un Libérateur fut faite à *Adam*. Le fils de la femme écrasera la tête de celui qui a été la cause de la séduction & de la mort. Mais de quelle Nation sortira-t-il ? Une seconde Prophétie fixe ce fils de la femme, dans la postérité d'*Abraham*. En lui toutes les Nations seront bénies. Mais ce fils descendra-t-il d'*Agar* ou de *Céthura* ? Non ; une troisieme Prophétie nous dit qu'il sortira de *Sara*. *In Isaac vocabitur tibi semen*. Mais *Isaac* a deux fils. Une quatrieme nous avertit de l'attendre de *Jacob*. Une cinquieme va plus loin. Elle écarte toutes les autres Tribus pour placer nos espérances dans la Tribu de *Juda*. Suivons les autres prédictions qui nous fixent le fils de bénédiction à la branche sortie de *David*. Suivez les siecles & les oracles successifs. *Canaan* est le lieu choisi d'où on doit montrer le Messie. C'est pour lui que l'héritage est promis, accordé & conservé jusqu'à ce qu'il vienne. Et afin qu'on ne puisse s'y méprendre, long-temps avant on désigne son nom, & la fin de sa venue, le lieu où il naîtra, le temps précis où il viendra, la Ville où il demeurera, tous les caracteres qu'il portera. Sa vie, sa mort, sa résurrection, sa gloire & les effets qui en résulteront, y sont marqués d'une façon si claire, qu'on diroit que tous ces Écrivains n'ont pas quitté un moment JESUS-CHRIST, tandis qu'il a été sur la terre. On les prendroit autant pour des Historiens, que pour des Prophetes.

Voyez le développement des différentes Prophéties concernant la venue du Messie, aux articles JACOB & DANIEL.



§. II.

Prophéties concernant les circonstances de la vie & de la mort du Messie.

I. SA NAISSANCE. *Michée*, c. 5. désigne Bethléem pour le lieu où il naîtra. *Et vous, Bethléem Ephrata, vous êtes petite entre les villes de Juda; c'est de vous que sortira celui qui doit regner en Israël : Sa naissance est dès les jours de l'éternité. C'est lui qui sera la paix.* Il n'y a qu'un Messie-Dieu qui puisse avoir une autre naissance éternelle, & être la paix du monde. Or, Jesus-Christ est né à Bethléem, & il a réconcilié les hommes avec Dieu.

II. SES ANCÊTRES. *Isaïe*, c. 11. & *Jéremie*, font descendre le Messie de *Jessé* & de *David. Il sortira un rejetton du tronc coupé de Jessé; & une fleur naîtra de sa racine.* Or, Jesus-Christ est sorti de *Jessé*, lorsque le sceptre fut hors de cette famille, & qu'elle fut tombée dans l'obscurité. Mais les paroles suivantes dépeignent le seul Messie. *Sur ce rejetton se reposera l'Esprit du Seigneur, afin qu'il inspire la crainte de Dieu; il jugera les pauvres dans sa justice; il se déclarera le juste vengeur des humbles de la terre. Il tuera l'Impie par le souffle de ses levres; la justice sera sa ceinture, & la fidélité son bouclier.* Jérémie, c. 22. *Le tems vient*, dit le Seigneur, *& je susciterai à David une race juste; un Roi regnera avec équité, il rendra la justice sur la terre: voici le nom qu'on lui donnera; le Seigneur est notre Justice.* Or y a-t-il quelqu'un, depuis la captivité, à qui on ait pu attribuer ces paroles, qu'à Jesus-Christ ? Certes, nul autre n'a été le Seigneur & notre Justice.

III. SA MERE. *Isaïe* donne au Messie une Vierge pour Mere. C'est le grand miracle qu'il promet à *Achas*, en preuve de la délivrance prochaine qu'il n'osoit espérer. *Voici qu'une Vierge concevra & enfantera un fils, qui sera appellé Emmanuel, Dieu avec nous*; ce qui ne peut être dit d'un pur homme. *Il ajoute : il mangera le beurre & le miel, jusqu'à ce qu'il sache rejetter le mal & choisir le bien.* C'est-à-dire, qu'il sera élevé & nourri comme les autres enfans, sans encore donner aucune marque sensible qui le distingue, jusqu'au temps où il

sera paroître sa sagesse & son discernement. Et afin qu'*Achas* soit assuré de ce grand prodige futur, il lui prédit que les deux Royaumes de ces Princes qui l'assiegent, seront désolés dans trois ans. Or, Jesus-Christ est né d'une Vierge, & il a été nommé *Emmanuel ;* il est donc le Messie.

IV. SES NOMS ET SA PAUVRETÉ. *Zacharie*, c. 9. nomme le Messie Sauveur : *Filles de Sion, voici votre Roi, le Juste & le Sauveur, il annoncera la paix aux Nations, & sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre.* Il répete encore : *voici votre Roi, le Juste, le Sauveur, & il est pauvre.* Isaïe, chap. 55. le dépeint ainsi. *Il s'élévera devant le Seigneur comme un rejetton qui sort d'une terre séche ; il est sans beauté & sans éclat :* voila le portrait de Jesus-Christ même.

V. SON PRÉCURSEUR. *Malachie*, c. 3. *J'envoie mon Ange ; il préparera la voie devant moi.* Isaïe c. 40. *On entend la voix qui crie dans le désert ; préparez les voies du Seigneur, rendez droits les chemins du Seigneur : toute vallée & tout chemin raboteux seront applanis & la gloire du Seigneur se manifestera, & toute chair verra que c'est le Seigneur qui à parlé.* Jesus-Christ s'est appliqué tous ces traits.

VI. SON MINISTERE. *Isaïe*, c. 61. fait ainsi parler le Messie : *l'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi & m'a rempli de son onction, pour annoncer l'heureuse nouvelle aux pauvres & aux humbles. Il m'a envoyé pour bander les plaies de ceux qui sont brisés, pour prêcher la liberté aux Captifs & la délivrance aux Prisonniers, pour publier l'année de la miséricorde du Seigneur, & le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler ceux qui pleurent.* Tel fut à la lettre le ministere de Jesus-Christ. *Moïse* annonce le Messie semblable à lui, c'est-à-dire, Législateur & puissant en œuvres. *Isaïe c. 35. Dieu viendra lui-même & il vous sauvera. Alors les yeux des Aveugles, & les oreilles des Sourds s'ouvriront, le Boiteux bondira comme le Cerf, & la langue du Muet éclatera en cantiques de louanges.* Zacharie dit : *voici votre Roi, le Sauveur ; il vient à vous ; il est pauvre & plein de douceur ; il est monté sur une ânesse.* Telle fut l'entrée triomphante de Jesus-Christ dans Jérusalem. *Jérémie*, c. 31. *Le Messie établira une alliance nouvelle avec Israël & Juda, elle ne sera point semblable à celle que je fis avec leurs Peres, lors-*

que je les tirai de l'Égypte. Ils y furent infideles, & moi je les ai traités en maître ſévere. Mais voici l'alliance que je ferai après certains jours : je mettrai ma loi dans leur intérieur ; je l'écrirai dans leurs cœurs, je ſerai leur Dieu, & ils ſeront mon Peuple : tous me connoîtront, parce que je leur pardonnerai leur iniquité, & que je ne me ſouviendrai plus de leurs péchés. C'eſt évidemment ce que JESUS-CHRIST a fait.

VII. SON SACRIFICE. *Malachie*, c. 1. Dieu reprochant aux Prêtres Juifs leur négligence & leur avarice, promet le Meſſie, comme l'inſtituteur d'un Sacrifice pur & univerſel. *Vous ne me plaiſez point, dit le Dieu des armées, & je ne veux plus recevoir de vos mains aucune oblation : car depuis le lever du Soleil juſqu'à ſon coucher, mon nom eſt grand parmi les Nations, & dans tout lieu on m'offre une oblation pure, parce que je ſuis le grand Roi, & que mon nom eſt craint par tous les Peuples.* Ce Sacrifice oppoſé aux anciens, doit être non-ſeulement intérieur, mais encore viſible, perpétuel, unique & univerſel ; c'eſt à cette marque qu'on adorera, qu'on craindra par tout le monde le Seigneur. Cette oblation ſera pure, indépendamment des offrans. Elle ne ſera donc pas bornée à des louanges & à des vœux ; elle ſera pure par la victime, offerte au Dieu ſaint & terrible ; c'eſt le Meſſie qui la fournira aux Nations, qui ſera lui-même cette victime.

Ce Meſſie ſera Prêtre. Pſ. 109. *Le Seigneur l'a juré... Vous êtes le Prêtre éternel ſelon l'ordre de Melchiſédech.* Mais après avoir converti les Nations, (*Iſaïe*, c. 66.) Il choiſira parmi elles des Prêtres & des Lévites, pour continuer le Sacrifice nouveau. Or, je trouve tout cela en JESUS-CHRIST. Il a porté le nom de Sauveur, il a été pauvre, il a eu un Précurſeur, il a prêché l'Évangile, la bonne nouvelle, il eſt entré à Jéruſalem ſur une âneſſe, il a établi l'Alliance & le Sacrifice pur. Il eſt donc le Meſſie.

VIII. SA MORT. Les Prophetes tous remplis de ce grand objet, en tracent d'avance toutes les circonſtances. Pſ. 40. Ils le voient trahi par un ami. *Zacharie*, c. 11. Vendu pour trente pieces d'argent. Pſ. 40. Abandonné de ſes Diſciples, accuſé par de faux témoins. Tout le Pſ. 31. regarde le Meſſie ; il convertira toutes les Nations au vrai Dieu, il formera un Peuple nou-

veau ; & lui-même se plaint d'avoir été livré à ses ennemis, d'avoir été attaché à une croix, d'avoir expiré dans les supplices ; on a déchiré ses habits, à l'exception de sa robe qu'on a jettée au sort sous ses yeux ; on l'a cloué à une croix, on l'a mis au tombeau, & il ressuscite plein de vie & de gloire.

Isaïe, c. 53. dit : *Cet Agneau s'est laissé conduire à la mort sans résistance & sans plainte ; il a été offert parce qu'il l'a bien voulu ; il a été notre caution ; il a livré son ame ; il a été mis au nombre des Scélérats ; il a porté les péchés de plusieurs* ; il a prié pour ses Bourreaux ; *ils ont*, dit-il, *percé mes pieds & mes mains ; on pourroit compter tous mes os découverts par mes blessures* ; *ils ont partagé mes vêtemens ; ils ont jetté ma robe au sort. Tous ceux qui me voyoient en cet état, se mocquoient de moi, & me méprisoient en branlant la tête, & en disant : il a mis sa confiance dans le Seigneur ; qu'il le délivre ; qu'il le sauve donc.* Il ajoute : *je mettrai son sépulchre avec les Impies, & son tombeau avec un homme riche.* Voilà l'histoire de la mort de Jesus-Christ même.

IX. SUITES DE SA MORT. 1°. Il doit descendre aux Enfers pour en tirer les anciens justes. *Zacharie*, c. 9. *Pour vous, ô Sion ! J'ai fait sortir vos Captifs du profond abîme, en considération du sang qui a scellé votre alliance.* 2°. Il doit ressusciter. Ps. 53. *S'il livre son ame en hostie pour le péché, il verra une longue postérité, ce sera le fruit de ce que son ame aura souffert ; je lui donnerai en partage une multitude de Peuples ; il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son ame à la mort.* Ps. 15. Le Messie dit : *vous ne laisserez point mon ame dans l'enfer, & vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption.* Ps. 21. *Après ma mort j'annoncerai votre nom à mes Freres, & je vous louerai au milieu d'une grande assemblée.* 3°. Il doit monter au Ciel. Ps. 67. *Vous êtes monté en haut, vous avez mené en triomphe ceux qui étoient captifs, & vous avez fait des dons aux hommes.* Ps. 109. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied.* Or, tout cela s'est vérifié en Jesus-Christ : il est donc le Messie.

X. EFFETS DE L'AVÉNEMENT DU MESSIE. 1°. Il convertira les Gentils par ses Disciples. Car le

Messie doit bénir toutes les Nations, il en est l'attente & le desiré. Il leur annoncera la paix, & sa puissance s'étendra jusqu'aux extrêmités de la terre. Voilà le langage des Prophetes. *Isaie*, c. 62. *Les Gentils, ô Sion ! verront votre justice, & tous les Rois connoîtront votre gloire*, c. 42. *Voici mon serviteur que j'ai choisi, en qui j'ai mis mes complaisances. Je le remplis de mon esprit, il apprendra la justice aux Gentils. Je vous ai établi pour être le médiateur de l'alliance du Peuple, & pour être la lumiere des Nations. C'est par vous que je sauverai tous les Peuples d'un bout du monde à l'autre*, c. 21. *Tous les Peuples de la terre se ressouviendront du vrai Dieu, & se convertiront à lui. Toutes les Nations se prosterneront devant lui pour l'adorer.*

Mais c'est par ses Disciples qu'il convertira les Gentils. Ps. 21. *Des hommes viendront, qui annonceront la justice au Peuple qui naîtra, & qui sera l'ouvrage du Seigneur*, Isaïe, c. 66. *Le temps viendra, dit le Seigneur, que j'assemblerai tous les Peuples de la terre & de toutes les langues. Ils viendront & ils verront ma gloire. Je choisirai parmi ceux qui seront échappés de l'incrédulité générale, des hommes que je marquerai d'un signe particulier. Je les enverrai aux Nations, en Afrique, en Lydie, en Italie, en Grece, aux Isles les plus reculées qui n'ont point entendu parler de moi, & qui n'ont point vu ma gloire; mes Envoyés la feront connoître aux Nations; ils tireront du milieu d'elles tous ceux qui deviendront vos freres; je prendrai même parmi eux, des Prêtres & des Lévites, dit le Seigneur.*

2°. Les Juifs dans leur aveuglement rejetteront le Messie. Ainsi les Gentils appellés & les Juifs réprouvés sont deux événemens liés & prédits. *Moïse* (*Deut.* c. 32.) annonce cette substitution des Gentils aux Juifs. *Ils m'ont piqué de jalousie*, dit le Seigneur, *& moi je les piquerai aussi de jalousie, par un Peuple, qui n'est point mon Peuple, & j'exciterai leur indignation par une Nation insensée.* En effet, ce ne fut que par punition que la Jérusalem aveugle & meurtriere fut détruite. *Isaïe*, c. 53. *Nous l'avons vû, mais sans le discerner, & nous l'avons méconnu*, c. 65. *Ceux qui ne s'informoient point de moi, sont venus vers moi; ceux qui ne me cherchoient point m'ont trouvé; j'ai dit à une Nation qui n'invoquoit point mon nom, me voici. Au contraire, j'ai étendu mes bras pendant tout le jour vers un peuple incrédule, qui*

marche dans de mauvaises vòies , & qui ne suit que ses pensées. Isaïe , ch. 8. en parlant de l'*Emmanuel*, dit : *Il sera une pierre d'achoppement & de scandale pour les deux maisons d'Israël ; il sera un piege & un filet aux habitans de Jérusalem ; ils tomberont & ils se briseront , en se heurtant à cette pierre ; ils s'engageront dans le filet & ils y seront pris.* Montrons maintenant que toutes ces Prophéties ont été littéralement consommées en JESUS-CHRIST notre Messie.

§. III.

JESUS-CHRIST *a porté le caractere du Messie ; il a consommé la révélation & l'alliance nouvelle.*

1°. Quand même un seul homme auroit publié toutes les Prophéties que nous venons de voir , dès que JESUS-CHRIST les auroit toutes accomplies , pourroit-on y méconnoître le caractere de l'inspiration , & attribuer à des conjectures humaines la prédiction de tant d'événemens si éloignés , si variés & si peu vraisemblables ? Mais il y a plus. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans , qui constamment viennent l'un après l'autre , prédire le Messie. C'est un Peuple qui l'annonce , & qui subsiste près de deux mille ans , pour rendre en corps témoignage des assurances qu'il en a.

2°. Peut-on soupçonner ces Prophéties d'imposture , ou d'avoir été faites après coup ? Car , quel seroit l'Imposteur ? Le Gentil ? Mais le Juif en est le porteur ; il en tire toute sa gloire , il en conserve la teneur avec un zele singulier. Auroit-il reçu d'une main qu'il déteste des titres contre lui-même ? Le Juif à son tour seroit-il l'Imposteur ? Mais auroit-il prophétisé contre lui-même , en faveur du Gentil , à qui il céde ses privileges ? Se seroit-il rendu l'opprobre du genre humain ?

3°. Quelle instruction la providence nous donne-t-elle par l'aveuglement & la conservation des Juifs ! Rien de plus grand , de plus nécessaire qu'un Libérateur ; pour être attendu , il devoit être annoncé. Ne pouvant vivre dans tous les tems , c'est à nous de profiter des lumieres

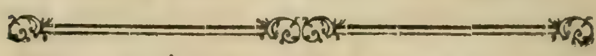
répandues ſur tous les ſiecles. Il ne faut qu'être certain que les Prophéties ont été conſervées avec une exactitude incorruptible. Or dans l'aveuglement des Juifs qui rejetterent le Meſſie, nous trouverons ce fait porté juſqu'à la derniere certitude. Que le Meſſie vienne pluſieurs ſiecles avant nous, un Peuple entier, fait exprès pour nous ſervir de témoin, s'offre à nous. Il eſt plein de zele pour la Loi & les Prophetes, il les conſerve religieuſement. Nous les recevons de ſa main, nous les comparons avec l'événement. S'il y a une entiere conformité entre ces Prophéties & notre Meſſie, nous plaindrons ce Peuple, de porter avec tant de fidélité ſa condamnation, & d'en être lui-même la preuve complette. Si le Peuple Juif, en rejettant le Meſſie, étoit totalement exterminé, nous n'aurions point de témoins; s'il recevoit le Meſſie, ces témoins ſeroient ſuſpects.

4°. Si les Prophéties ſont vraies, la converſion des Gentils par le Meſſie & ſes Diſciples, & la réprobation des Juifs, ſeront des témoignages authentiques de leur vérité. Et tandis que ces deux effets ſubſiſteront, cette preuve vivante ne fera qu'acquérir de nouveaux degrés de force & d'évidence dans la ſuite des ſiecles. Un homme attentif qui vivra deux mille ans après le Meſſie, trouvera dans la foi des Gentils, & dans l'incrédulité des Juifs, un argument auſſi évident de la vérité des Prophéties, que s'il avoit été témoin oculaire de ces événemens dans leur origine. La raiſon en eſt claire. Plus l'effet d'une Prophétie a de durée & d'éclat, plus elle eſt vraie & notoire. C'eſt un miracle ſubſiſtant; & voilà notre ſituation.

5°. Le Peuple Juif ſubſiſte, & ſubſiſte miſérable. Ces Juifs ſont déſunis, ſéparés en une infinité de familles particulieres, exilés dans des pays de langues & de mœurs différentes, ſans avoir une ſeule Ville pour y vivre ſelon leurs loix, ſans chefs, ſans ſacrifices, ſans Ephod, ſelon la prédiction d'*Ozée*, (c. 3.) haïs, mépriſés, errans, fugitifs & tremblans. Ils ſubſiſtent néanmoins depuis dix-ſept ſiecles. Ils ſe multiplient quoique viſiblement ſéparés de tous les autres Peuples, & malgré la puiſſance & la haine de toutes les Nations qui les ont en leur pouvoir. Ainſi mal-

gré tous les obſtacles humains, ils ſont conſervés. Tout l'Orient & l'Occident ont changé de face, tous les Peuples ſe ſont confondus; mais les Juifs ſurvivent à tous, & remontent juſqu'à la tige d'*Abraham*. Je reçois de leurs mains *Moïſe* & les Prophetes. Leur état me prouve qu'ils ſont les meurtriers du Meſſie, depuis plus de ſeize cens ans, que chaſſés de Jéruſalem où ils ne ſeroient pas reçus, même comme étrangers, ils ſont comme une poudre agitée par le vent, & répandue par le ſouffle de l'Être ſuprême ſur toute la ſurface du globe terreſtre.

6°. Les Nations au contraire qui étoient les plus attachées à l'idolâtrie, n'adorent que le ſeul Dieu véritable. Il n'y a plus d'Idoles. Cette converſion générale étoit promiſe au Meſſie; elle lui étoit réſervée, elle devoit ſervir de preuve à ſa venue. Ce changement ſi extraordinaire ſubſiſte depuis dix-ſept ſiecles. Il y a donc, des deux côtés, dix-ſept ſiecles que le Meſſie eſt venu, & c'eſt JESUS-CHRIST. Car conformément aux Prophéties, il eſt né en ce temps, dans la Judée, où il a ſignalé ſa puiſſance & ſa bonté. C'eſt-là que ſa Nation l'a rejetté & mis à mort: c'eſt de-là que les Gentils ont été convertis par ſes Diſciples, qui leur ont annoncé & perſuadé les merveilles de ſa vie. Donc ces Gentils ont pû & ont dû vérifier l'hiſtoire, ſur le rapport même des Juifs incrédules.



MÉTEMPSYCOSE.

Examen de ce ſyſtême.

CE ſyſtême extravagant, mort depuis tant de ſiecles, vient de renaître dans le nôtre. Fait pour réunir toutes les contradictions & tous les délires, il ne falloit pas oublier celui-ci.

On ſait que *Pythagore* fut l'auteur ou le reſtaurateur de la Métempſycoſe. Ce Philoſophe floriſſoit cinquante-quatre ans avant JESUS-CHRIST. Ce fut lui qui changea le titre préſomptueux de Sage en celui de Philoſophe, c'eſt-à-dire, amateur de la ſageſſe. Il ſe retira dans la grande Grece, où il fit triompher la vertu & l'erreur.

Sa doctrine de la Métempsycose n'étoit point nouvelle ; suivant quelques-uns, il l'avoit puisée en Egypte, le berceau de quelques arts & d'une foule de mensonges. Il disoit pour l'accréditer, qu'il avoit d'abord été *Céthalide*, fils putatif de *Mercure*, puis *Euphorbe* qui fut blessé par *Ménélas* au siege de Troye, ensuite *Hermotime*, puis un pêcheur de Délos, nommé *Pyrrhus*, & enfin *Pythagore*. Il se souvenoit de toutes ces transmigrations & de ce qu'il avoit souffert, ou vû souffrir dans les Enfers. On rapporte sa mort de tant de manieres, qu'on ne peut rien assurer de certain sur ce fait. (Voyez l'article JAMBLIQUE.)

Parmi les défenses qu'il fit à ses Disciples, une des plus singulieres est celle de l'usage de la feve. Il croyoit que ce légume avoit été produit en même temps que l'homme, & formé de la même corruption. Comme il trouvoit dans la feve je ne sais quelle ressemblance avec les corps animés, il ne doutoit pas, qu'elle n'eût aussi une ame sujette, comme les autres, aux vicissitudes de la transmigration ; & par conséquent que quelques-uns de ses parens ne fussent devenus feves ; delà le respect qu'il avoit pour ce légume, & l'interdiction de son usage à tous ses disciples.

La principale erreur de *Pythagore*, outre l'idolâtrie, a été d'enseigner que l'ame n'étoit immortelle, que par sa transmigration d'un corps dans un autre, & souvent du corps de l'homme dans celui d'une bête, & du corps de la bête dans celui de l'homme. C'est par une suite de ce systême que beaucoup de Pythagoriciens s'exemptoient de manger de la chair des animaux, de crainte de manger une partie de la chair que l'ame de leurs parens avoit animée.

Ces extravagances eurent beaucoup de cours ; quelques-uns de ses disciples les outrerent, & d'autres les modérerent. Il y eut des Pythagoriciens qui disoient que Dieu, selon le bien ou le mal que les hommes avoient fait pendant leur vie, plaçoit leur ame dans différens corps ; que celle du juste étoit transmise dans le corps d'un homme de haute ou de médiocre condition, selon le degré de vertu où il étoit parvenu. Ainsi l'ame d'un homme qui avoit été parfaitement sage, entroit dans le corps de celui qui devoit être Roi. Au contraire, l'ame d'un impie alloit dans le corps d'un

animal, plus ou moins vil, ſelon la griéveté de ſes crimes.

On ne ſauroit donner un ſens plus forcé à l'Ecriture, que celui que les défenſeurs de la Métempſycoſe lui donnent. Il ſuffit de lire tout le premier chapitre de l'Eccléſiaſtique ; on y voit que ſon Auteur n'a d'autre deſſein que de montrer la grandeur de Dieu dans tous ſes Ouvrages ; que les hommes ſont bornés dans leurs idées ; qu'ils ſe trompent, lorſqu'ils croient imaginer ce qui n'a jamais été, parce que leurs deſſeins ne ſont qu'une viciſſitude de ſentimens qui ſe ſuccédent les uns aux autres. C'eſt dans cette vue que le même Auteur compare l'eſprit en général au Soleil qui tourne de toutes parts & revient à ſon centre. Ainſi l'homme, après avoir eu beaucoup d'imaginations différentes, revient à lui-même, c'eſt-à-dire, à ce qui lui eſt naturel & commun avec les autres hommes. Saint *Athanaſe* dans ſon ſeptieme Livre de la *Béatitude du Fils de Dieu*, a combattu le ſyſtême de la Métempſycoſe. Il eſt en effet oppoſé à ce que la foi enſeigne ſur le jugement, & à ce que dit Saint *Paul* dans ſa Lettre aux Hébreux, chap. IX. *Tout homme eſt condamné à une ſeule mort, & cette mort ſera d'abord ſuivie d'un jugement.* Il eſt condamné par le quatrieme & cinquieme Concile de Latran.

Tout ce qu'on peut dire de plus plauſible ſur la Métempſycoſe, c'eſt que ſi les ames ne paſſent pas d'un corps dans un autre, les vices & les travers ſemblent y paſſer. Ainſi nous voyons aujourd'hui l'impiété de *Diagoras*, l'impudence cynique de *Diogene*, la méchanceté ſatyrique de *Lucien* &c. &c. Les ſottiſes des peres ne ſont pas perdues pour les enfans ; nos ſages ſe chargent de les faire revivre.

Fin du premier Volume.

DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE,

Pour ſervir de Commentaire & de Correctif au *Dictionnaire Philoſophique*, & aux autres Livres qui ont paru de nos jours contre le Chriſtianiſme :

OUVRAGE

Dans lequel on donne en abrégé les preuves de la Religion, & la Réponſe aux objections de ſes Adverſaires ;

AVEC

La notice des principaux Auteurs qui l'ont attaquée, & l'apologie des Grands Hommes qui l'ont défendue.

Nouvelle Édition conſidérablement augmentée.

Par Monſieur ***.

Debemus amando corripere, non nocendi aviditate, ſed ſtudio corrigendi. (S. Aug. Serm. XVI. De Verbo Domini.)

TOME SECOND.



A AVIGNON,

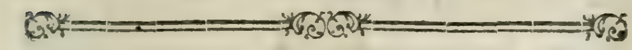
Chéz La Veuve GIRARD & FRANÇOIS SEGUIN, Impr. Libraires près la Place S. Didier. ANTOINE AUBANEL, Imprimeur-Libraire, Rue de la Balance.

M. DCC. LXIX.

AVEC PERMISSION.



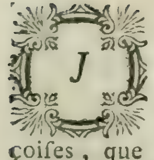
DICTIONNAIRE
ANTI-PHILOSOPHIQUE.



LA METTRIE.

Idée de ſon caractere & de ſon eſprit.

§. I.



Ulien Offray La Mettrie, étoit d'un caractere auſſi bouillant que ſingulier. La fureur d'écrire ſelon la Philoſophie du temps, l'obligea de quitter la place de Médecin du Régiment des Gardes Françoiſes, que M. le Duc de *Grammont* lui avoit obtenu. Ce malheureux n'eſt que trop connu par ſon *Homme Machine*, par ſon *Homme plante*, par ſon *Hiſtoire de l'Ame*, par ſon *Diſcours ſur la vie heureuſe*, par ſon *Art de jouir*. « Notre ame (ſelon lui) eſt de la » même pâte que celle des animaux. Ce qui flatte » le corps eſt le ſeul pilote qui conduit à la féli- » cité. La vertu & la vérité ſont des êtres, qui ne » valent qu'autant qu'ils ſervent à celui qui les poſ- » ſéde. Il n'y a en ſoi ni vertu, ni vice, ni bien, » ni mal moral, ni juſte, ni injuſte : tout eſt arbi- » traire & fait de main d'homme. Les animaux formés » d'un germe éternel, quel qu'il ait été, à force » de ſe méler entr'eux, ont produit ce beau monſtre » qu'on appelle homme.

» Par rapport à la félicité, le bien & le mal ſont » bien indifférens ; & celui qui aura une plus grande

» ſatisfaction à faire le mal, ſera plus heureux, que
» quiconque en aura moins à faire le bien. Pour être
» heureux, il faut étouffer les remords; inutiles avant
» le crime, ils ne ſervent pas plus après, que quand
» on le commet. La bonne Philoſophie ſe déshono-
» reroit, en s'occupant de ces fâcheuſes réminiſ-
» cences. »

Il poſe pour baſe du bonheur, qu'il faut étouffer les remords, & ſe livrer à tous ſes penchans. Il conſeille au Brigand de voler; au Tyran, de ſe baigner dans le ſang de ſes Sujets; au Débauché, de ſe vautrer pour être heureux, à la maniere des animaux les plus immondes. Telle eſt la morale de ce Matérialiſte & de ſes diſciples. Les ſages du jour n'ont pas voulu l'inſcrire ſur leur liſte; cependant ſon nom ne pouvoit que leur faire honneur.

La Mettrie étoit un fou qui ſe paroit du titre de Philoſophe, & qui méritoit bien ce titre aujourd'hui ſi avili. Il ſéduiſit une foule de ſots, qui ſe rangeoient autour de ſon théatre. Quoique ſon orvietan ne ſe ſoit pas ſoutenu, il eut une certaine vogue parmi la Populace Philoſophique. Ce charlatan mettoit tout en uſage pour l'attirer. Il ſe laiſſoit aller à toutes les extravagances qui ſe préſentoient à ſon eſprit. Se figurant un jour qu'un des plus ſavans hommes & des plus vertueux de l'Allemagne étoit un Athée, auſſi-tôt il imagine une hiſtoire. Il raconte qu'il a vu ce Savant à Gottingue dans un mauvais lieu, & qu'il lui a entendu combattre l'exiſtence de Dieu. L'horreur que tous les gens de lettres conçurent pour cette infamie, vengea bien mieux M. *Haller* que tout ce qu'il auroit pu répondre.

Le mépris de *la Mettrie* pour ce que nous avons de plus ſacré, doit être attribué à la même folie, jointe à l'ignorance. Cet homme n'avoit aucune lecture; il écrivoit comme un Energumene. Il ſavoit à peine aſſez de latin pour entendre les Livres de médecine; il ignoroit toutes les autres langues. Sa mort fut la ſuite d'un trait de cette folie, qui paroiſſoit dans toute ſa conduite. Il avoit une fievre d'indigeſtion; un Chirurgien lui conſeilla l'émétique; non, dit-il, *je veux accoutumer l'indigeſtion à la ſaignée, & démentir tous les raiſonnemens des Médecins Allemands.* Il ſe fit ſaigner huit fois, & mourut à Berlin en 1751., âgé de quarante-trois ans.

Il fut plaint plutôt que regretté des perſonnes qui l'avoient connu. Il étoit amuſant lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à cette étourderie qui caractériſe un écervelé. On le voyoit tout-à-coup jetter ſa perruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nud au milieu d'une grande compagnie, qui rioit de lui comme d'un inſenſé renfermé aux petites maiſons.

La Mettrie étoit encore un de ces Philoſophes qui ont répandu dans leurs Livres les germes de la ſédition. Après avoir conſeillé aux Princes cruels de s'abandonner à toute leur férocité, il conſeille à leurs ſujets de ſe défaire de ces Princes. *Je te plains, mais qui ne plaindroit encore plus un État, où il ne ſe trouveroit pas un homme aſſez vertueux pour le délivrer d'un monſtre tel que toi.* Que ce langage eſt différent de celui de tous les vrais Philoſophes Chrétiens !

§. II.

Témoignages contre cet Auteur.

Les Philoſophes ont déſavoué *la Mettrie* après ſa mort, quoiqu'ils le flattaſſent de ſon vivant. Cependant par un reſte d'intérêt, ils ne voudroient pas qu'on le peignit tel qu'il étoit. Ils crient à la calomnie ; empruntons donc le langage de la vérité. Il y a dans le *Journal Chrétien* du mois de Juin 1758, un bon morceau ſur *la Mettrie*, par un de ſes compatriotes, M. l'Abbé *Trublet* dont on ne recuſera pas le témoignage. Nous croyons que le Public nous ſaura gré de lui en faire part, quoique nous en ayons déja aſſez dit pour le commun des Lecteurs.

[Peu d'Écrivains impies ont été auſſi loin que celui-ci ; mais outre que cet excès même le rend moins dangereux, il ne l'eſt nullement par ſa maniere de raiſonner & d'écrire. Nous l'avons connu perſonnellement ; la même Ville, (Saint Malo) nous avoit vû naître, & ſa mort nous permet d'en parler librement. Avec quelque apparence d'eſprit, il en avoit très-peu en effet. Auſſi cette apparence n'étoit-elle que dans ſa converſation. Dès qu'il écrivit, il perdit tout auprès de ceux qui avoient conçu pour lui quelque eſtime; ou s'il ſe releva un peu dans la ſuite, ce fut par la ſatyre, l'impiété & l'obſcénité. Ces trois

genres-là, ſur-tout réunis, ne demandent guere d'eſprit; ils plaiſent par eux-mêmes.

Au reſte le P. *Hayer* (*) a ſu, & nous avons ſu comme lui que M. de *la Mettrie* s'étoit répenti à la mort de ſes égaremens; nous le lui avions ſouvent prédit, & nous fûmes conſolés de l'apprendre. Quelques Impies au contraire en furent bien fâchés, en furent honteux; & l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *la Mettrie les avoit déshonorés pendant ſa vie, & ſur-tout à ſa mort.* Pendant ſa vie, il avoit imprudemment avoué toutes les conſéquences de ſes principes: à ſa mort, il avoit lâchement abandonné les principes même.

Un des Livres de M. de *la Mettrie* a pour titre l'*Homme machine*; & il a oſé entreprendre d'y expliquer comment la penſée & le ſentiment pouvoient naître du ſeul méchaniſme. C'eſt n'être guere Philoſophe; les Matérialiſtes un peu éclairés, conviennent qu'il n'explique rien. Le P. *Hayer* a pourtant la complaiſance de ſuivre M. de *la Mettrie* dans ſes prétendues explications; & il lui eſt aiſé d'en faire voir l'abſurdité, & même le ridicule. M. de *la Mettrie* n'étoit pas un adverſaire digne de lui, & nous croyons que ſans manquer à ſa cauſe, il pouvoit être beaucoup plus court ſur un pareil Écrivain.

On peut voir dans le troiſieme volume des *Œuvres de Maupertuis*, édition de Lyon 1756, ſa réponſe à une Lettre de M. le Baron de *Haller*, ſi célebre par ſes ſavans Ouvrages de Médecine & de Phyſique, & par ſes belles Poéſies.

M. de *la Mettrie* avoit dédié ſon *Homme machine* à M. de *Haller* qu'il n'avoit jamais vu ni connu, & dont il ſe dit néanmoins, dans l'Épitre dédicatoire, le *Diſciple & l'Ami.* M. de *Haller* plein de Religion, comme ſes Ouvrages le prouvent, fut infiniment bleſſé d'une pareille dédicace, & s'en plaignit dans une lettre qu'il fit inſérer dans pluſieurs Journaux, & entr'autres dans le *Journal des Savans.* M. de *la Mettrie* ſe vengea des plaintes de M. de *Haller* par une Satyre; & comme ils étoient l'un & l'autre de

(*) Ce morceau ſe trouve dans l'extrait du Livre du P. *Hayer*, ſur l'immortalité de l'Ame.

l'Académie de Berlin, M. de *Haller.* écrivit à M. de *Maupertuis*, Préſident de cette Académie, & Compatriote de l'Auteur, pour lui en demander réparation. M. de *la Mettrie* étoit mort le 11 Novembre 1751, lorſque M. de *Maupertuis* reçut la Lettre de M. de *Haller.* Il y répondit le 25 du même mois. Il n'y avoit qu'un moyen d'excuſer M. de *la Mettrie*, & de conſoler M. de *Haller*; c'étoit de dire que le premier étoit un fou. M. de *Maupertuis* le dit & le prouve; mais M. de *la Mettrie* n'étoit-il que fou ? Voilà la queſtion. M. de *Haller*, de l'aveu de M. de *Maupertuis*, ne parut pas ſatisfait de ſa réponſe, & il nous ſemble qu'il ne devoit pas l'être. Quoiqu'il en ſoit, voici quelques traits de la Lettre de M. de *Maupertuis*, par leſquels on jugera du caractere & de la ſorte d'eſprit de M. de *la Mettrie.*

« Il m'a juré cent fois, (dit M. de *Maupertuis*,) » qu'il n'écriroit jamais rien de contraire à la Reli- » gion ni aux Mœurs; & bientôt après reparoiſſoit » quelque Ouvrage de la nature de ceux dont nous nous plaignons. ...

» Peu de tems après, c'eſt-à-dire, après l'arri- » vée de *la Mettrie* à Berlin, j'eus le chagrin de » voir la licence de ſa plume augmenter de jour en » jour. Je me reproche toujours cet écrit qu'il a » mis au devant de ſon *Séneque.* Je connoiſſois ſa » fureur d'écrire, & en redoutois les ſuites; je l'a- » vois engagé à ſe borner à des traductions, l'en » croyant plus capable que d'autres Ouvrages, & » penſant brider par-là ſa dangereuſe imagination. » Le hazard qui lui fit trouver *Séneque* ouvert ſur » ma table, lui fit choiſir le chapitre de la vie » heureuſe. Je partois pour la France. A mon re- » tour, je trouvai ſa traduction imprimée, & précé- » dée d'un Ouvage auſſi déteſtable, que le Livre » qu'il avoit traduit eſt excellent. Je lui en fis les » reproches les plus forts : il fut touché, promit » tout ce que je voulus & recommença.

» Il faiſoit ſes Livres ſans deſſein, ſans s'embar- » raſſer de leur ſort, & quelquefois ſans ſavoir ce » qu'ils contenoient Il en avoit fait ſur les matie- » res les plus difficiles, ſans avoir ni réfléchi, ni » raiſonné. Il a écrit contre tout le monde. ......

» Il a excusé les mœurs les plus effrénées. . . . . .]

M. de *Maupertuis* revient à la Satyre de *la Mettrie*, contre M. de *Haller*, & lui dit. « Ses plaisanteries » ne pouvoient pas plus vous faire de tort, qu'elles n'en ont fait aux vérités qu'il a attaquées. Ceci » n'est donc que pour rejetter ses fautes sur son » jugement . . . . . Tout le monde sait, qu'il ne vous » a jamais vu, ni connu : il me l'a dit cent fois. » Il ne vous avoit mis dans ses Ouvrages, que parce » que vous étiez célebre, ou que les esprits qui » couloient au hazard dans son cerveau avoient rencontré les syllabes de votre nom. »]



MINISTRES DE L'EGLISE.

Leur Apologie.

LE respect pour les Ministres de l'Eglise, date depuis la naissance du Christianisme. Du temps de Saint *Paul* ils accommodoient les différends ; ils maintenoient l'union & la charité parmi les Fideles ; enfin ils étoient les Pasteurs & les peres de leur Peuple. Cette autorité n'étoit point fondée sur les Loix, puisque les Princes étoient Païens ; elle supposoit seulement le respect & la docilité des Peuples pour les Pasteurs. Les Empereurs protégerent ensuite ces arbitrages si utiles & si édifians.

Honorius étant à Milan en 398. déclara que ceux qui consentiroient de plaider devant l'Evêque, n'en seroient point empêchés ; mais qu'ils les jugeroient comme arbitres volontaires, en matiere civile seulement.

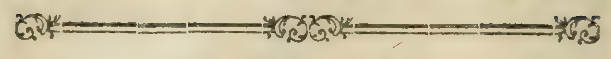
Les autres Empereurs leur accorderent des privileges & des honneurs. Si les Peuples Païens nous montrent le même usage, c'est qu'ils l'ont puisé dans la même idée, quoique dégradée & obscurcie parmi eux. La Religion & la raison nous crient, qu'en adorant un Être suprême, nous devons honorer ceux qui prêchent & exercent son culte. La charité immense des Pasteurs de l'Eglise naissante, leur zele, leurs travaux, leurs vertus, la soumission & la can-

deur des Peuples, tout concourut à augmenter ce respect. Voilà où il falloit chercher le principe de l'autorité eccléstastique, & non dans l'Anarchie du Gouvernement féodal, comme a fait M. de *Montesquieu.*

On ne nie pas que les fiefs donnés aux Evêques, ne leur aient acquis le rang & le crédit des Seigneurs dans les Assemblées de la Nation. S'ils influerent d'avantage dans les résolutions de nos Rois, la raison en est bien simple. Les Seigneurs francs se piquoient de bravoure; c'étoit comme l'apanage de la Noblesse; mais ils négligeoient, ou même ils méprisoient les sciences; la plupart ne savoient pas lire; est-il surprenant que les Rois cherchassent parmi les Prélats instruits & lettrés, des lumieres & des secours pour le Gouvernement? Dans ces temps de confusion & de troubles qui suivirent la chûte de l'Empire Romain, les Evêques ne pouvoient servir plus utilement & la Religion & l'État qu'en aidant les Princes de leurs conseils.

Il seroit d'ailleurs très-injuste de chercher dans l'ambition des Ministres, ou dans la foiblesse & la crédulité des Princes l'origine de l'élévation temporelle des Prélats. Elle naquît visiblement de la nouvelle constitution des Etats formés des débris de l'Empire. Les Rois vainqueurs, maîtres de Provinces immenses, donnoient des terres & des fiefs à certaines conditions. Les Prélats en obtinrent, & par ces concessions se virent insensiblement au rang des Seigneurs Laïcs. Ce fut là l'effet d'un nouveau gouvernement; & s'il changea le rang temporel du Clergé, il ne changea pas moins celui des Seigneurs. Il ne faut pour s'en convaincre que comparer le temps des fiefs aux siecles de l'Empire Romain; on n'y voit rien de semblable; & les Prélats, en acquérant de l'autorité, ne firent que suivre, ainsi que les autres Seigneurs, le cours & les principes du Gouvernement: ce changement n'eut aucun rapport avec la Religion.





MIRACLES.

§. I.

Notions préliminaires. Examen des Miracles de Moïse.

I. NIer la possibilité des miracles, ce seroit nier l'existence d'un Dieu. S'il en est un, c'est lui qui a établi & fixé les loix de la nature; il peut donc aussi les arrêter & les changer à sa volonté. Celui qui remue la planete qu'il a formée, peut en suspendre le mouvement; celui qui a créé l'homme vivant, le peut ressusciter mort. Dieu n'a pu se dépouiller de son empire sur ces Créatures, & les miracles ne lui coutent pas plus que les effets naturels. Nous savons que les loix qu'il a établies sont immuables; mais il ne s'est pas tellement assujetti à les maintenir qu'il ne se soit réservé le pouvoir d'en changer le cours quand il voudroit. Ainsi admettre des miracles, n'est pas, comme le prétend M. de V., détruire l'immutabilité de Dieu, mais reconnoître sa souveraine puissance. En faisant un miracle, il ne viole pas les loix de la nature, car par ces loix, on ne peut entendre que sa suprême volonté à laquelle il ne déroge jamais, puisqu'il a résolu de toute éternité de faire en tel tems & en tel lieu, une chose qui ne seroit pas dans la classe des événemens ordinaires. Si Dieu en créant le monde s'est proposé de lui donner de temps en temps des avertissemens salutaires, il n'est pas contradictoire qu'il les lui donne soit en changeant l'ordre physique pour procurer le bien moral, soit en produisant ce bien moral par des coups inespérés de la grace.

II. On entend par miracle, tout effet supérieur aux loix de la nature & au pouvoir de la créature. Par exemple, que le soleil ou la terre s'arrêtent à la voix d'un homme; qu'un mort ressuscite; qu'un bras desséché reprenne à l'instant sa vigueur; qu'un homme parle diverses langues qu'il n'a point appri-

ses &c. &c. La raison, l'évidence, l'aveu des humains, tout se réunit à dire, que ces effets ne sont point dans le cours ordinaire, & viennent d'un Agent supérieur.

Qui sait, dit l'Incrédule, *jusqu'où vont les forces de l'art de la nature ? Ainsi qui peut juger qu'un tel effet est surnaturel & miraculeux ?*

RÉPONSE. Quoiqu'on ne connoisse pas précisément le dernier degré des forces de la nature & de l'art, cependant on les connoît assez, pour décider que l'effet ne peut être attribué qu'au Créateur. Il y a des marques distinctives entre les miracles de Dieu & les prestiges des Agens créés.

Ainsi la premiere regle est ; que le miracle surpasse les forces connues de la nature, & s'il y a quelque difficulté sur ce point, la seconde regle éclaircit tous les doutes ; c'est que ce miracle soit opéré au nom de Dieu, Créateur du Ciel & de la terre. Car Dieu étant la vérité même, ne peut jamais permettre qu'une fourberie soit autorisée par le concours de l'opération divine. Si le cas arrivoit, sa sagesse se préteroit à la séduction. On est donc assuré qu'un miracle fait au nom de Dieu Créateur, est une preuve évidente de la vérité. Dieu ne peut agir contre lui-même, ni nous forcer à croire un Imposteur, ou à renoncer à notre raison. Sur ces deux principes, jugeons des miracles de *Moïse*. A-t-il opéré des prodiges supérieurs à la nature ? Les a-t-il fait au nom du Créateur ? Or, l'un & l'autre est évident & toujours lié ensemble.

J'ouvre l'*Exode* : une voix sort d'un buisson qui brûle sans se consumer. Cette voix appelle *Moïse*, & l'envoie délivrer les Hébreux des fers de l'Egypte. Il demande qui est celui qui l'envoie. On répond : » c'est le Dieu de vos Peres ; c'est l'Être Souverain ; » celui qui est. » Mais *Moïse* demande un miracle, pour être assuré de sa mission. « Jettez votre verge, » lui dit le Seigneur. Il la jette à terre, & c'est un serpent ; il en prend la queue, & il revoit son bâton. Il met la main dans son sein, la voilà couverte de lepre ; il la remet, & elle ressort saine. Voilà donc la mission de *Moïse* assurée pour lui par deux miracles.

Réuni à ſon frere *Aaron*, il va trouver les anciens de ſon Peuple, & annoncer à *Pharaon*, que Dieu lui ordonne de laiſſer ſortir les Hébreux. En preuve de ſa miſſion & des ordres du Seigneur, *Aaron* jette ſa verge devant le Roi & toute ſa Cour; la verge eſt changée en ſerpent. A la priere de *Moïſe*, il en frappe l'eau, l'eau devient du ſang; il l'étend ſur l'Égypte, la voilà couverte de grenouilles, de moucherons, de ſauterelles, de ténebres, d'ulceres, & enfin de morts.

Tous ces fléaux ſont annoncés avant qu'ils arrivent: ils ſont arrêtés, ou ils diſparoiſſent à la voix de l'Envoyé de Dieu. Ils ſont réitérés pendant pluſieurs jours; & les Hébreux ſeuls ſont préſervés de leurs funeſtes effets. *Pharaon* eſt forcé de ſe rendre. Les Hébreux partent. La colonne de feu paroît, les guide & les protége; la mer ſe diviſe & leur laiſſe un paſſage libre, où les Égyptiens n'entrent que pour y reſter ſous les flots. Le Peuple a faim; la manne tombe réguliérement & les nourrit pendant quarante ans; l'eau ſort d'un rocher aride; la montagne eſt en feu; la terre entr'ouverte engloutit les murmurateurs; le feu conſume les ſacrileges, &c.

Voilà des prodiges. Sont-ils des effets de la nature? Y a-t-il quelque liaiſon entre la cauſe & les événemens? Ils ſont opérés à la face du ciel & de la terre: ils ſont ſuivis & multipliés. Les Egyptiens, ſi éclairés & ſi opiniâtres, ne peuvent tenir contre ces merveilles. Les Hébreux en furent tous convaincus. Nier ces miracles, c'eſt vouloir ne croire à rien. Les admettre, & chercher une autre cauſe que Dieu, c'eſt renoncer à la raiſon. *Moïſe* n'a pu les prédire ſans une révélation ſurnaturelle; il n'a pu les exécuter, que par une puiſſance divine. C'eſt au nom de Dieu & par ſon ordre qu'il les fait. Il n'a que ces mots à la bouche: *Dieu m'envoie*, *Dieu vous ordonne. Voici ce que dit le Seigneur*, *le Créateur*, *le Dieu d'Abraham*. Donc ſa miſſion & ſes livres prouvent une révélation. Écoutons les chicanes des Incrédules.

I. *Les Magiciens de Pharaon firent auſſi des prodiges, qui ne prouvent rien.*

Réponse. Ils firent des prestiges, & non des miracles; leur puissance étoit bornée. Ils firent changer leur bâton en serpent; celui de Moïse les dévora. Ils firent paroître des grenouilles; mais ils ne purent, comme *Moïse*, les détruire. Aussi avouerent-ils leur impuissance: *Digitus Dei hîc est.* Ils avoient pu par le moyen de quelque artifice tromper les yeux des spectateurs; mais ils ne purent se mettre au dessus du pouvoir suprême qui opéroit par les mains de *Moïse*.

II. *Le flux & le reflux de la mer rouge rend le passage des Hébreux très-naturel.*

Réponse. Ce reflux est chimérique. Les Égyptiens ne l'auroient pas ignoré. Ils n'auroient pas laissé les Hébreux tranquilles jusqu'au lendemain; ils ne se seroient pas exposés à être noyés; on n'auroit pas cité ce passage comme miraculeux; les Nations voisines n'en auroient été ni étonnées ni effrayées. Les Hébreux-mêmes en auroient vu tous les jours la répétition. De plus, où est le reflux qui se fasse en un instant, & à la voix d'un homme? Qui retire tout-à-fait ses eaux pour laisser un long trajet à sec? Les bords diminuent, il est vrai; mais le bassin reste toujours mer. Supposons même ce reflux entier, donnoit-il naturellement assez de loisir au passage de plus d'un million d'hommes & d'enfans, de bestiaux sans nombre, & d'un bagage proportionné? Enfin, *Moïse* ne dit pas que les eaux se retirerent, mais qu'elles se fendirent & demeurerent suspendues. On ne peut douter du fait, ni l'expliquer naturellement. Voyez cette réponse plus développée à l'article MER ROUGE.

III. *Il y eut des machines secretes, cachées dans la montagne, avec lesquelles Moïse sut intimider le Peuple, pour accréditer sa loi.*

Réponse. Quelle machine, quelle poudre mystérieuse auroit produit si long-tems le son des trompettes, des tonnerres, les éclairs & les feux? Où *Moïse* avoit-il ramassé, préparé & ajusté ces machines? Faisoit-il jouer ces ressorts tout seul? Que d'yeux ouverts sur lui, sans pouvoir découvrir l'artifice? Les lumieres de son siecle étoient-elles assez vives, les arts assez perfectionnés pour pouvoir découvrir & faire jouer les instrumens de fourberies,

auxquels les impies veulent attribuer ſes miracles?

IV. *Eſt-il probable que Dieu ait fait tant de merveilles pour une poignée de monde ſi mépriſable?*

Réponse. Eſt-ce là une raiſon contre des faits publics & avérés? Ce Peuple étoit l'Enfant de la Providence, le dépoſitaire de la vraie Religion. Sa deſtination intéreſſoit tout le genre humain. Il falloit le montrer d'une maniere frappante, & le conſerver de même juſqu'à l'accompliſſement total des promeſſes. Il ne faut pas juger des Juifs anciens par les modernes. Ceux-ci ſont en général la lie des peuples. Aveuglés par leur opiniâtreté, ils cherchent à ſe faire illuſion au milieu de la lumiere des Prophetes qui les éclaire. Ils croupiſſent dans l'erreur & dans la miſere. Il n'en étoit pas de même des anciens Hébreux; conduits, gouvernés par Dieu-même, ils voyoient la vérité ſans nuage; ils avoient tout ce qui rend les hommes recommandables, de grandes vertus & de vives lumieres.

§. II.

Examen des miracles de Jesus-Christ.

L'hiſtoire de Jesus-Christ offre une foule de faits déciſifs. Si les miracles ſont vrais, tout eſt vrai. Or il y en a de toute eſpece, & en grand nombre. Voyons ſi ceux que nous choiſirons étoient d'une notorieté ſi publique dans le temps qu'on les publia, qu'il eût été entiérement inutile de tromper ſur ces faits, quand même on auroit voulu tromper.

I. *Guériſons de malades de toute eſpece.* Tous les Evangéliſtes aſſurent que Jesus en paſſant par les Villes & les Bourgades, guériſſoit tous les malades qu'il rencontroit, ou qu'on lui amenoit; & qu'il délivroit ceux qui étoient tourmentés du malin Eſprit. Or, ſans nous arrêter à aucun de ces faits en particulier, faiſons ſimplement les réflexions ſuivantes. 1°. Quelle effronterie de multiplier, d'entaſſer ces guériſons les unes ſur les autres, d'en nommer les perſonnes, d'en déſigner les lieux, les témoins, d'en tracer toutes les circonſtances, ſi tout cela n'eſt qu'un ſonge & que fauſſeté! Que de Villes & d'Hommes ſe feroient recriés contre ces faits, s'ils euſſent été ſuppoſés!

2°. Ces guériſons ſont miraculeuſes ; elles ſont faites à l'inſtant, à la parole de JESUS, ſur toutes ſortes de ſujets, ſans le concours d'aucun remede naturel. Elles ſont auſſi réelles, auſſi conſtantes, auſſi publiques que l'étoient les maux des malades. Elles ſont ſi avérées, que tous ſont ravis d'admiration, & publient la puiſſance du Sauveur, que la plupart des malades guéris ou délivrés, s'attachent à lui & veulent le ſuivre. Ici, je demande aux Incrédules où eſt, où peut être la fraude ? Par exemple, dans la guériſon de l'Aveugle né : (*Joan.* c. 9.) Cet homme eſt connu de toute la ville ; il voit & il déclare que c'eſt JESUS qui lui a rendu la vue. Ses parens dépoſent devant la Synagogue aſſemblée ; il y paroît lui-même ; on eſt convaincu du miracle ; & on ne s'y rend pas.

Le paralitique de trente-huit ans eſt guéri publiquement : il ſaute, il emporte ſon lit devant une foule de témoins, qui ſe plaignent ſeulement que ſa guériſon ait été opérée le jour du Sabbat. (*Joan.* c. 5.)

II. *Multiplication des pains dans le déſert.* Les quatre Evangéliſtes racontent ce miracle avec tous ſes détails & toutes ſes circonſtances ; preuve de la réalité, & excluſion de toute ſupercherie. Car, 1°. les Diſciples ſont les premiers à avertir JESUS, qu'il eſt temps de renvoyer cette foule pour chercher de la nourriture. Il n'y avoit donc point de complot tramé entre le Sauveur & les Apôtres. 2°. Comment tromper & faire accroire à une multitude d'hommes qu'ils ont faim, qu'ils ont mangé, qu'ils ſe ſont raſſaſiés, qu'il y a douze corbeilles pleines de reſtes, s'ils n'ont rien vu, ni reçu en nourriture ? 3°. JESUS & ſes Diſciples étoient pauvres ; ils n'avoient aucune proviſion ; mais auroit-on pu cacher ces proviſions, ces amas ſuffiſans pour plus de dix mille perſonnes, ſans avoir été apperçus par tant de curieux, & paiſiblement aſſis par pelotons ? Tous furent ſi pleinement, ſi intimement convaincus du prodige, qu'ils le reconnurent pour le grand Prophete, & qu'ils eſſuyerent en ſilence le lendemain les reproches de JESUS, qu'ils le ſuivoient plus pour la nourriture qu'il leur avoit donnée, que pour le ſalut de leurs ames. Enfin, ſi ce miracle eſt une fable, elle

a contr'elle dix mille témoins, & le Sauveur en renouvellant cette multiplication devant cinq mille personnes, dans une autre occasion, n'a fait que multiplier les armes contre lui, si ces miracles sont faux & illusoires.

III. *Résurrection de la fille de Jaïre*, (*Matth.* c. 5.) Jesus en marchant s'apperçoit qu'une femme qui l'a touché a été guérie d'un mal incurable, & cette femme avoue publiquement la réalité du miracle. Dans le même moment *Jaïre* vient lui demander tout haut, & devant la multitude du peuple qui le suit, qu'il veuille bien guérir sa fille malade à l'extrémité. Le Sauveur y va, mais bientôt on court avertir le pere, que sa fille est morte, & qu'il est inutile que Jesus aille plus loin. *Jaïre* consterné ne demande plus rien; mais le Sauveur l'exhorte à espérer, & continue sa route. La mort de la fille devient certaine & publique; la maison est déja remplie de pleureuses & de tout l'attirail funebre; si le Sauveur dit que sa fille ne fait que dormir, on se mocque de lui. Il entre dans la chambre de la défunte, accompagné du pere, de la mere & de trois de ses Disciples: il prend la morte par la main; à sa voix elle se leve, elle marche, elle est en pleine santé. Voilà le fait: Peut-il être faux? Peut-on supposer un complot entre Jesus & un Militaire, Chef de la Synagogue, homme instruit & même prévenu? *Jaïre* demandoit-il une résurrection? Dès que sa fille est morte, il pleure & n'espére plus rien. Si le miracle avoit été concerté, il auroit fallu faire entrer dans le secret les domestiques, les témoins & tout le quartier: en un mot, si la résurrection est fausse, *Jaïre* & toute sa maison démentiront publiquement l'Historien.

IV. *Résurrection du fils de la veuve de Naïm.* (*Luc.* c. 7.) Un Imposteur eût évité les détails, qui sont ici. Ce fils est bien mort; la mere en est désolée, on le porte au tombeau. Jesus ému de pitié approche, il touche le cercueil, il commande; le mort se leve, il parle, il marche, il est rendu à sa mere; les témoins étonnés glorifient Dieu & répandent par-tout ce prodige. Que dira ici l'Incrédule? Est-ce ici une léthargie? Y a-t-il de la collusion entre Jesus & le

le jeune homme ? Si ce n'eſt qu'un jeu, il avoit beſoin de pluſieurs acteurs, qui devoient participer à la fraude, comme ceux qui avoient lavé & lié le corps, ceux qui le portoient, la mere-même & tous les voiſins. Si ce n'eſt qu'une léthargie, qui l'a dit à Jesus, comment le ſait-il ? Comment ne parle-t-il qu'à l'inſtant où le mal ceſſe ? Car perſonne n'a ſenti dans la biere aucun changement, & le mort tout lié ſe leve & agit. Si ce miracle eſt faux, la fauſſeté eſt notoire : tout Naïm dépoſera contre, au lieu d'admirer une réſurrection qui ne fut jamais, & qui ne fut qu'une comédie.

V. *Réſurrection du Lazare.* (*Joan.* c. 11.) Jesus eſt loin de Béthanie & *Lazare* tombe malade ; ſes ſœurs l'avertiſſent de l'état de leur frere, il meurt. Sa mort eſt ſi publique, que les Juifs de Jéruſalem viennent à ſes funérailles ; ils y reſtent même pour conſoler ſes ſœurs. Il eſt mis dans le tombeau ; ils ſont témoins de tout. Ils accompagnent Jesus au ſépulcre, on ne peut ſoutenir la puanteur qu'exhale un cadavre de quatre jours. Enfin, ils entendent les paroles de Jesus, & à l'inſtant ils voient *Lazare* ſe lever & ſortir, quoique les pieds & les mains liées de bandelettes, le viſage même enveloppé du ſuaire. On le délie ; il va, il mange & il vit encore longtemps. Si *Lazare* n'étoit pas mort, quand on l'enterra, comment ne fut-il pas étouffé ? S'il eſt mort, comment ſe leve-t-il malgré tant de liens ? Le miracle eſt évident ; toute une famille l'a vu, les principaux des Juifs qui y étoient préſens, vont le publier à Jéruſalem, les Princes des Prêtres envoient exprès examiner le fait ; le rapport les confond & les embarraſſe ; ne pouvant nier cette réſurrection, le réſultat du Conſeil eſt de faire périr en ſecret *Lazare* & Jesus, afin du moins d'arrêter les ſuites du prodige ; il eſt ſi avéré & ſi éclatant que le peuple, dès qu'il voit le Sauveur, le conduit en triomphe avec mille acclamations de joie. Écoutons les Incrédules.



§. III.

Objections des Incrédules.

I. « Les miracles ne ſont fondés que ſur les » Evangiles. »

Réponse. Ils ſont bien antérieurs. Avant les Evangiles, il y avoit des Chrétiens & des Egliſes, qui croyoient & qui mouroient pour atteſter ces prodiges récens & publics. Ce ſont les Egliſes convaincues des miracles, qui ont conſtaté les faits Evangéliques. Jamais perſonne n'a oſé s'inſcrire en faux. Ils ſont donc vrais.

II. « Saint *Jean* eſt le ſeul qui rapporte la plupart » de ces miracles. Quelle foi mérite-t-il ?

Réponse. Chacun des Evangéliſtes ne pouvoit pas tout écrire, & ceux qu'ils nous ont raconté ſont auſſi merveilleux : la variété de leurs hiſtoires en aſſure la vérité. Saint *Matthieu* écrivoit pour les Juifs ; il s'attache à citer les Prophéties, & à décrire l'origine de l'humanité du Sauveur ; il montre par-tout l'accompliſſement des oracles & la concorde de l'ancien Teſtament avec le nouveau dans Jesus-Christ ; Saint *Luc* combat exprès les faux Evangéliſtes qui couroient. C'eſt pourquoi il fait l'hiſtoire du Sauveur dès ſes commencemens ; il entre dans des détails néceſſaires pour réfuter les faits contraires, ou trop peu fondés. Saint *Jean* écrivit à la ſollicitation des Evêques d'Aſie, pour ſoutenir la divinité de Jesus-Christ, déja attaquée par les nouveaux Hérétiques ; il fait le ſupplément des autres Evangiles. Il joint aux œuvres les diſcours ſublimes de l'Homme-Dieu à Nicodeme, à la Samaritaine, & à ſes Diſciples dans la Cene. Mais tous ces Écrivains ne tendent qu'à l'unité & à la vérité de l'hiſtoire du Christ.

III. « Les Apôtres ont dit ce qu'ils vouloient. » Perſonne n'a daigné examiner leurs contes ; le » monde ne prenoit aucun intérêt aux fables de ces » rêveurs. »

Réponse. Tout l'Univers étoit intéreſſé à cette Religion nouvelle, qui décidoit du ſort de tous les

hommes ; il falloit la recevoir ou la combattre & l'anéantir. Il étoit queſtion pour les Païens de quitter leur Religion ſenſuelle, commode aux paſſions, accréditée par-tout, pour en embraſſer une qui paroiſſoit terrible aux ſens, qui eſt ſupérieure à la raiſon, qui eſt oppoſée à tous les préjugés & qui étoit en butte à toutes les perſécutions. Cette Religion appuyée ſur les Prophéties, ſur ſa morale, ſur la ſainteté des premiers Chrétiens, l'eſt principalement ſur les miracles. S'ils ſont faux, elle tombe, & les Païens ſont des fous s'ils l'embraſſent, ſans être bien aſſurés de ſes miracles. Il s'agit pour les Juifs légitimement attachés à la Loi de *Moïſe*, d'en recevoir une autre, qui abrége la premiere. Il s'agit d'adorer celui qu'ils ont crucifié, de ſe regarder comme des Déicides, de changer toutes leurs idées & leurs pratiques. Il eſt donc eſſentiel qu'ils examinent auſſi ces miracles, qui ſont les fondemens du Chriſtianiſme.

Les uns & les autres cependant ſe ſont fait Chrétiens, malgré les railleries & les menaces, les oppoſitions & les dangers de toute eſpece ; & cela ſans repentir, ſans retour. Ils n'ont pu être ébranlés juſques dans les tourmens les plus cruels, ſans auparavant avoir été bien convaincus de la certitude des faits, qui les ont fait changer. Tous étoient donc intéreſſés à examiner ces miracles ; les Apôtres en les publiant, perdoient toute la Synagogue, s'ils étoient vrais ; ils ſe perdoient eux-mêmes, s'ils étoient faux.

S'ils ſont faux, la Judée n'a qu'à proteſter contre ces prétendues merveilles & en punir les Prédicateurs. Leur Religion, leur ſûreté les y engagent. Cependant ils ſe ſont tus, perſonne ne s'eſt inſcrit en faux. Les miracles ſont donc vraïs ?

S'ils ſont faux, les Gentils doivent auſſi confondre, & arrêter ces fourbes, qui viennent par leurs menſonges impies décréditer leurs Idoles, faire taire leurs oracles, & répandre mille nouveautés dangereuſes [illegible] n'y a qu'à éclaircir les faits, envoyer à Jér[illegible] pour s'inſtruire ſur les lieux, conſul[illegible] moins oculaires & non ſuſpects. [illegible] & de plus aiſé. Ils l'ont fait [illegible] verſion que nul mirac[illegible] cun des témoins cit[illegible]

contre, qu'on ne leur a jamais donné le démenti sur la moindre circonſtance des faits énoncés. Ces miracles étoient ſi certains, que tous les ennemis de la Religion ont été forcés d'imputer, les uns, comme les Juifs, à *Jéhova*, dont le Sauveur ſavoit le ſecret; & les autres, comme les Païens, à la magie, dont Jesus, diſoient-ils, connoiſſoit les profondeurs. Mais comment douter des miracles de Jesus-Christ, tandis qu'ils les voyoient répétés, multipliés par les Apôtres & par les nouveaux Fideles, en preuve de ce qu'ils diſoient & de ce qu'ils croyoient?

IV. « Si ces prodiges étoient ſi évidens, comment » tous les témoins ne ſe ſont-ils pas convertis? »

Réponse. La malice du cœur humain, ſes paſſions indomptables en furent les obſtacles, comme elles le ſont à l'égard des Incrédules, qui ſe roidiſſent contre toutes les preuves de la Religion. Dieu nous donne quelquefois de grands avertiſſemens; en ſommes-nous meilleurs? Non. Marſeille après le fléau de la peſte, Liſbonne après les ſecouſſes qui ont englouti ſes habitans, n'en ont pas valu mieux. Or ſi des punitions auſſi terribles ne changent pas le cœur des méchans; comment des miracles qui ne leur cauſent qu'une admiration ſtérile, pourroient-ils opérer leur converſion?

V. « L'Empereur Romain, le Sénat, les Hiſtoriens » auroient dû du moins y faire attention; cependant » perſonne n'en fut inſtruit ni touché. »

Réponse. Les Juifs & leur Religion étoient trop peu connus & trop mépriſés par ces Idolâtres orgueilleux. La morale de l'Evangile étoit trop oppoſée à leurs préjugés, à leurs paſſions, à leur entêtement. Cette Religion nouvelle étoit décriée & perſécutée par-tout. Sans examiner les miracles attribués à la magie, on traitoit les Chrétiens de fanatiques ſuperſtitieux. La Cour, le Sénat donnoient le ton aux Hiſtoriens du temps, comme à *Tacite*, & à *Suétone*. Enfin, quand les Juifs ſe ſeroient tous convertis, quand Rome même auroit autoriſé l'Evangile, comme elle le fit après, les Incrédules les imiteroient-ils pour cela? Ils ne veulent que nier & contredire.

VI. « Les Juifs même, *Joſephe* & *Philon*, Auteurs » diſtingués & contemporains, ne diſent pas un mot » de Jesus-Christ & de ſes miracles. »

Réponse. Leur ſilence eſt une preuve pour nous, ils n'ont oſé combattre des faits avérés, & ils n'ont pas voulu les accréditer. Tous les deux étoient Phariſiens. 2°. *Philon* avoit écrit avant Jesus-Christ, & *Joſephe* qui l'a copié, a parlé de Jesus-Christ & de ſes miracles. Il n'étoit pas loin de la vérité; mais plus politique que religieux, il prétendit que le triomphateur *Veſpaſien*, étoit le Meſſie promis. (Voyez JOSEPHE.)

VII. « Le Paganiſme vantoit auſſi ſes miracles, & » qu'en conclure? »

Réponse. 1°. *Tite-Live*, *Quinte-Curce* les regardoient comme douteux & ſans preuves. 2°. On cite quelques faits rares & opérés dans les ténebres, tous naturels ou artificieux. 3°. Au nom de qui, & pour quelle fin étoient-ils opérés? Au lieu que les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres, étoient fréquens, publics, de toute eſpece, opérés pour la gloire de Dieu & le bien des hommes.

VIII. « Les Dieux *Eſculape* & *Sérapis* opéroient des » guériſons publiquement. *Veſpaſien* rendit la vue à un » aveugle, & rétablit la main d'un eſtropié. *Apollo-* » *ne* de *Tyane* reſſuſcita une fille morte, & fit pluſieurs autres prodiges. »

Réponse. 1°. Demandons aux Incrédules s'ils ajoutent foi à ces prodiges prétendus? Les témoins qu'ils nous donnent de ces faits, ſont-ils oculaires, déſintéreſſés, ſinceres? Ont-ils examiné ces prodiges? Ont-ils fait auſſi des miracles en témoignage? Sont-ils morts pour les certifier? Les ont-ils perſuadés à toute la terre, comme ont fait les Apôtres? Ces prodiges ont-ils été ſalutaires aux hommes? N'ont-ils point été conteſtés par des Auteurs très-graves? Car pour ſoutenir la comparaiſon, tout doit être égal. 2°. Les guériſons attribuées à *Eſculape*, à *Sérapis*, ne ſont que des fables populaires, au jugement même des Païens. 3°. Ce que *Suétone* & *Tacite* appliquent à *Veſpaſien*, n'eſt qu'une ſupercherie. Cet Empereur ſe faiſoit dire deſcendu des Dieux, pour s'affermir ſur le trône. Pour lui attribuer donc un commerce divin, des gens gagnés contrefirent les infirmes, afin qu'il parût les guérir, s'ils étoient malades, ou par des ſecrets naturels, ou par des remedes magiques. *Apollone* faiſoit

de même ; *Philoſtrate*, Auteur faux en tout, n'a écrit les merveilles de cet impoſteur que 100 ans après. Il a, dit-on, reſſuſcité un mort. Étoit-il mort comme *Lazare?* C'eſt une jeune Romaine prête à ſe marier ; on la croit morte ; on la met ſur un lit. *Apollone* la touche, dit des paroles, la fille ſe leve, parle, & retourne chez ſon pere. Mais les témoins n'oſerent aſſurer qu'elle fut morte, puiſqu'il ſortoit encore de ſon viſage de la fumée & de la ſueur ; les admirateurs même du prodige le diſent. Tandis qu'on menoit cette fille vers les funérailles, une roſée qui tomboit alors la fit revenir de ſa ſyncope : voilà le miracle. Quant aux apparitions d'*Apollone*, & aux révélations qu'il faiſoit de ce qui ſe paſſoit au loin, ce n'étoient que des illuſions, ou les ſottiſes d'un charlatan habile. (Voyez ſon article.)

Veſpaſien guérit un aveugle & une main malade. Mais étoit-ce un aveugle de naiſſance, ou une main deſſéchée par une paralyſie invétérée ? C'eſt un aveugle qu'on peut guérir, c'eſt une main qu'on peut redreſſer par des remedes. Tel fut le jugement des Médecins, que l'Empereur conſulta ſur ces guériſons. Les uns ne les crurent pas, les autres s'en moquerent, quelques autres les expliquerent à leur maniere.

Enfin, ces prodiges ſont vrais ou faux. S'ils ſont faux, pourquoi les objecter ? S'ils ſont vrais, peut-on les attribuer à la nature ? Doit-on les attribuer à Dieu ? Ils ne ſont faits ni en ſon nom, ni à ſa gloire. *Eſculape* eſt une Idole, *Apollone* s'en dit le favori ; c'eſt dans le temple de *Sérapis* que les malades s'adreſſent à *Veſpaſien*. Donc s'il y a du réel (ce que nous ne croyons point) il vient de l'eſprit du menſonge, & Dieu le permet dans ſa colere. Ainſi la différence eſt trop grande, & dans la certitude & dans l'eſpece, & dans le principe & dans la fin de ces prodiges. Voyez APOLLONE.



MOINES.

Leur Apologie.

UN des premiers préceptes de la Loi naturelle, dont M. de V. se dit l'Apôtre, est de nous mettre à la place des autres, & de mettre les autres à notre place. Suivons cette regle à l'égard des Moines. Supposons que M. de V. condamné par son pere à *s'embarquer pour les Isles*, (*) *avec du pain & de l'eau*, après ses étourderies de Hollande, eut eu l'option entre l'Amérique & le Cloître. Supposons qu'il se fût fait Carme, Cordelier, Capucin ou Picpus. Auroit-il été flatté de lire dans les écrits les plus répandus, que ces Moines sont *des gueux qui font vœu de vivre aux dépens des laïques & de tourmenter les laïques ; des ennemis du genre humain & ennemis les uns des autres ; des gredins, qui n'ont d'autre mérite que l'enthousiasme, l'ignorance & la crasse*, inutiles pendant leur vie, & dignes d'un éternel oubli après leur mort, *qu'ils se font une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie* ; &c. &c. &c. Le Révérend Pere Arou** auroit sans doute déchiré l'écrit, où il auroit trouvé toutes ces politesses ingénieuses dont il a régalé des hommes qui ne lui disoient rien.

Le bien public doit être préféré à toute société particuliere, & l'État aux Moines ; personne n'en doute ; mais cette préférence ne doit pas aller jusqu'à insulter divers membres de l'État, qu'on croit moins utiles que les autres. Le Gouvernement veut qu'on lui présente des projets de réformation, & non pas des satyres atroces. M. de V. le plus grand défenseur de l'humanité, oublie toujours que les Moines sont une partie du genre humain. Il est vrai qu'il a dit dans un de ses Ouvrages, que les *Religieux étoient hommes*, & qu'ils avoient même *produit de grands hommes*. Mais cet exorde si obligeant produit un très-mauvais sermon ;

(*) Ces mots sont tirés d'une Lettre de M. de V. à Mademoiselle du *Noyer*.

on voit qu'il n'eſt pas fait pour louer, encore moins pour louer long-temps. Il eſt rentré tout de ſuite dans ſon élément, dans la ſatyre. Il les traite comme des Galériens *garrotés de chaînes éternelles*; comme des eſclaves abrutis, *qui ont les yeux ſi faſcinés que la plupart ne voudroient pas de la liberté, ſi on la leur rendoit. Ce ſont les compagnons d'*Uliſſe, *qui refuſent de reprendre la forme humaine.*

Cette belle comparaiſon eſt-elle juſte ? Nous en appellons du V. Poëte au V. froid & tranquille. Pourquoi voudroit-il que les Moines repriſſent la forme humaine ? Pour être célibataires dans le monde ? mais inutile pour inutile, autant vaut-il l'être dans le Cloître. Il y a au moins quelques vertus & quelques lumieres, comme M. de V. eſt forcé d'en convenir; mais que trouve-t-on dans ce monde où il voudroit les faire rentrer ? des crimes & des vices. Il l'a peint lui-même comme un Enfer, où le foible eſt vendu au plus fort, où l'intérêt, ce Dieu de la terre, a établi ſon empire avec tous les forfaits qui en ſont la ſuite.

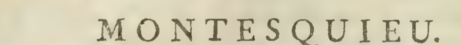
Mais les Moines, dit M. de V., nuiſent à la population, à l'Agriculture, aux Arts néceſſaires; non, ce ne ſont point les Moines; c'eſt cette foule de célibataires oiſifs, vermine qui ronge l'État, & qui ſans faire du bien, n'eſt occupée qu'à faire du mal ou à en dire. M. de V. ne pourroit-il pas s'élever contre ces gens-là avec encore plus de raiſon ? Oui, il le pourroit ſans doute; mais il faut reſpecter la famille & la ſociété dont on eſt membre. Il y a de l'inutile & du ſuperflu dans tous les états; que d'Avocats ſans cauſes ! que de Médecins ſans malades ! chaque profeſſion regorge de ſujets; le grand nombre les étouffe; comment après cela peut-on accuſer les Moines de nuire à la population d'un Royaume ? *Tous les grands Hommes*, dit M. de V., *dont le mérite a percé du cloître dans le monde, ont tous été perſécutés par leurs confreres. Tout ſavant, tout homme de génie y eſſuie plus de dégouts, plus de traits de l'envie qu'il n'en auroit éprouvé dans le monde.* Nous convenons avec lui que la jalouſie d'un hypocrite ignorant & ambitieux a pu troubler pendant quelque tems la tranquillité d'un ſavant qui ne plioit point devant ſon or-

gueil. Nous avouons même qu'un Supérieur ſubalterne a pu empoiſonner ſa vie par de lâches ſoupçons, ou par des impoſtures ténébreuſes. Mais la vérité perce tôt ou tard le nuage; le mérite obſcurci ſe fait jour. Sa réputation parle pour lui & dès qu'il s'eſt fait entendre, les premiers Supérieurs qui ont preſque toujours l'ame noble & qui connoiſſent tout le luſtre que les ſciences répandent ſur un Ordre, ſe tiennent ſur leurs gardes contre le calomniateur. Ils récompenſent le ſavant calomnié, ou perſécuté, ou dédaigné. Ils l'encouragent dans la carriere épineuſe des ſciences. Ils oppoſent leur bouclier aux traits qu'on pourroit lancer contre lui. C'eſt de quoi on pourroit citer plus d'un exemple.

Les Moines ont été, dit M. de V., quelquefois dangereux. Quel Corps ne l'a pas été? Écoutons un homme qui n'étoit pas porté à flatter les Moines, & qui ne les a pas flatté non plus (Le Préſident de *Monteſquieu.*) Nous appliquons aux Religieux ce qu'il a dit ſur la Religion. « C'eſt mal raiſonner contre la Religion, de raſſembler dans un grand ouvrage une » longue énumération des maux qu'elle a produit, » ſi l'on ne fait de même celle des biens qu'elle a fait. » Si je voulois raconter tous les maux qu'ont produit dans le monde les Loix civiles, la Monarchie, » le Gouvernement Républiquain, je dirois des choſes effroyables. » (Voyez l'*Eſprit des Loix*, Livre XXIV. chap. 2.)

Nous n'avons raiſonné qu'humainement dans tout le cours de cet article, pour montrer à M. de V. qu'il eſt preſque auſſi coupable contre la politique que contre la Religion, en déclamant ſans ceſſe contre les Moines. Que n'aurions-nous pas dit, ſi nous avions raiſonné en Chrétien! mais cette matiere a été traitée tant de fois que nous n'avons pas voulu y revenir. Voyez cependant les articles RELIGIEUX & RELIGIEUSES.





MONTESQUIEU.

Caractere de ses Ouvrages.

Ce célebre Ecrivain s'annonça en 1721, par ses *Lettres Persannes.* Cet Ouvrage, en faisant honneur au génie, à l'esprit & au style de *Montesquieu*, fit naître des soupçons très-graves sur sa Religion. On reprocha à l'Auteur de faire le monde éternel; de nier la prescience de Dieu, à l'égard des volontés libres; de mettre des impiétés sur le compte des Livres Saints, & d'avancer plusieurs blasphêmes, qui pour être dans la bouche d'un Persan, n'en devoient pas moins être attribués au François qui le faisoit parler. Il y a quelques vérités importantes dans ce Livre exprimées avec force; mais il y regne un caractere de licence qui choqueroit même dans un Roman. Le vice y est peint sous des couleurs qui allarment la vertu, & qui peuvent l'ébranler, lorsqu'elle est mal affermie. Quelle peinture du Paradis où entra cette femme d'*Ibrahim* qui se poignarda aux yeux de son mari jaloux! l'Alcoran n'a rien tracé d'aussi impur. Mais le grand objet du François travesti en Musulman, c'est de faire une critique amere & secrete de la Religion. N'osant pas attaquer directement la certitude des dogmes de l'Evangile, l'évidence de ses miracles, il peint, sous l'emblême des mysteres absurdes & des prodiges ridicules de l'Alcoran, ceux de J. C. Ce seroit une injustice criante que d'interprêter des paralleles qu'un Auteur n'auroit pas développés, s'il n'avoit pas choisi à dessein les traits les plus frappans & les plus propres à insinuer ses injurieuses comparaisons. Appliquons à cette occasion aux Philosophes ce que M. de *Montesquieu* a dit des beaux esprits François: *la fureur des sophistes est de raisonner, & la fureur des raisonneurs est de faire des livres. La nature sembloit avoir sagement pourvu à ce que les erreurs des hommes fussent passageres; l'impression les immortalise.* Celles de M. de M. seroient mortes avec lui; elles subsisteront éternellement pour faire gémir le Christianisme & la vertu.

Les plaintes des gens de bien ſe firent encore entendre, lorſque l'*Eſprit des Loix* parut en 1748, en trois volumes *in*-12. On accuſa l'Auteur 1°. d'avoir avancé ſyſtématiquement, qu il s'en faut bien que le monde intelligent, ſoit auſſi-bien gouverné que le monde phyſique. 2°. Que dans les Monarchies la politique fait faire les grandes choſes avec le moins de vertu, qu'elle peut, qu'elles n'en ont aucun beſoin, &c. 3°. D'avoir mis ſur la même ligne les Moines les plus Saints de l'Egliſe Catholique, & les Pénitens idolâtres des Indes, & les Derviches de la loi Mahométane. 4°. D'avoir prétendu que, lorſque l'Egliſe fit une loi du célibat pour le Clergé, il en fallut tous les jours de nouvelles, pour réduire les hommes à l'obſervation de celle-ci; que le Légiſlateur ſe fatigua, qu'il fatigua la Société, &c. 5°. Que la Religion Catholique convient mieux à une Monarchie, & la Proteſtante à une République; & quand *Montezuma* diſoit que la Religion des Eſpagnols étoit bonne pour leur pays, & celle du Mexique pour le ſien, il ne diſoit pas une abſurdité, &c. 6°. Que les loix que Dieu a établies pour le Gouvernement du monde ſont auſſi inévitables que la fatalité des Athées. 7°. Que les hommes ont été créés avec l'ignorance & la concupiſcence, ſujets aux maladies & à la mort. 8°. Qu'il n'y a eu jamais de Religion plus digne de l'homme, & plus propre à former des gens de bien, que celle des Stoïciens; qu'elle ſeule ſavoit faire les Citoyens, les grands Hommes, les grands Empereurs, &c. &c.

Au milieu de ces traits repréhenſibles, M. de *Monteſquieu* énonce non-ſeulement, mais prouve les grandes vérités de l'exiſtence d'un Être ſuprême, de l'immortalité de l'ame, de la liberté, de la diſtinction du juſte & de l'injuſte; & s'il a fait naufrage dans la foi, tout n'a pas péri dans ce naufrage. Mais les richeſſes qui lui reſtent, ne valent pas celles qu'il a perdues ou abandonnées. Tout tend à faire penſer que l'Auteur n'étoit qu'un Déiſte déguiſé; & les accuſations intentées contre lui ne peuvent être regardées comme téméraires.

Ce fut le *Nouvelliſte Eccléſiaſtique*, qui les conſigna dans ſes feuilles. M. de *Monteſquieu* y fut très ſenſible. Il crut ſe diſculper en publiant ſa *Défenſe de l'Eſprit*

des Loix. Cette brochure ingénieuse est un modele de bonne plaisanterie, autant que de mauvaise foi. L'Auteur peu occupé du soin de se justifier, n'osant même le faire sur plusieurs articles, n'y cherche qu'à décliner le combat, qu'à jetter du ridicule sur son Adversaire, en l'habillant à sa maniere, & qu'à faire rire à ses dépens; mais il n'eût pas long-tems les rieurs de son côté. Le Censeur opposa à cette réponse une replique, dans les feuilles du 24 Avril & du 1er. Mai 1750. Il y dévoile pleinement les petites ruses de l'Auteur de la *Défense.* Il démontre deux choses, 1°. qu'à l'égard des reproches dont le Président s'efforçoit de se laver, il n'y réussissoit en aucune façon. 2°. Qu'il y en avoit un très-grand nombre, sur lesquels il n'osoit même entreprendre sa justification.

La mort du Président de *Montesquieu* fut digne d'un Chrétien, suivant les Ministres qui l'assisterent à la mort. Il laissa cependant des additions pour ses *Lettres Persannes* & pour l'*Esprit des Loix*, qu'il ne voulut pas remettre au P. *Routh* Jésuite son Confesseur. N'a-t-on pas lieu d'être surpris, dit un Écrivain, qu'un homme aussi éclairé, dans un moment où les nuages des passions n'offusquent plus l'esprit, n'ait pu prendre sur lui de sacrifier à la Religion allarmée, des additions à un Livre scandaleux, & se soit chargé devant Dieu des suites terribles, que pouvoit avoir la décision des amis, auxquels il les confioit? Il reçut cependant les Sacremens avec édification, & il promit que si Dieu lui rendoit la santé, il feroit publiquement aux Pâques prochaines ses dévotions dans sa paroisse. Il avoua (à ce que dit son Confesseur dans une lettre à M. *Gualterio* Nonce de France) que ce qui l'avoit jetté dans des écarts au sujet de la Religion, étoit *le goût du neuf, le desir de passer pour un génie supérieur aux préjugés, l'envie de plaire aux personnes qui donnent le ton à l'estime publique* &c. Les amis de M. de M. se sont inscrits en faux contre cet aveu; mais s'il ne l'a pas fait, il devoit le faire. Car si les Incrédules examinoient bien pourquoi ils ont cessé de croire, la plûpart trouveroient que leur Incrédulité n'est pas aussi Philosophique, aussi exempte de toute passion qu'ils le pensent ou du moins qu'ils le disent.

Toute-fois en détestant les principes du Président de *Mon-*

tesquieu, nous rendons justice aux qualités qui le distinguoient dans la société. Sa façon de vivre & de penser dans le monde étoit digne de sa naissance. Il plaisoit aux Grands, & il ne dédaignoit pas les petits. Son commerce étoit enchanteur, & ce qui vaut encore mieux, il étoit très-sûr. Les malheureux pouvoient compter sur son crédit & les indigens sur sa bourse. Il ne se deshonora ni par des querelles scandaleuses ni par les travers de cette Philosophie altiere & dédaigneuse qui ramene tout à soi. Il sût être homme, Magistrat & citoyen.

Au reste M. de V. est si accoutumé à se contredire qu'il n'est pas étonnant qu'il nous ait reproché d'avoir cité M. de *Montesquieu* parmi les Incrédules. A-t-il oublié que dans son *Discours sur les contradictions de ce monde* il l'avoit denoncé dès 1744, c'est-à-dire, du vivant de l'Auteur, comme un impie? qu'il a répété & envenimé plusieurs fois les traits hardis de l'Auteur des *Lettres Persannes*; qu'il a dit derniérement que ces ces traits étoient plus scandaleux que les blasphêmes qui conduisirent en 1766 le Chevalier de la *Barre* sur l'échaffaud? Non content de développer malignement pendant la vie de M. de *Montesquieu* sa façon de penser sur la Religion, il l'a critiqué durement après sa mort.

Il a dit que *l'Esprit des Loix* n'étoit qu'un recueil d'épigrammes; il a trouvé du ridicule dans le titre & une foule de paradoxes & d'erreurs dans le corps de l'Ouvrage. Lui sied-il bien après cela de nous faire des reproches à nous, qui en avons parlé avec plus de modération & par de meilleurs motifs? si M. de *Montesquieu* vivoit, il sentiroit quelles vues ont inspiré les deux critiques; & ayant toujours pensé que M. de V. étoit un *bel esprit* & non un *bon esprit*, il le penseroit plus que jamais.

N. B. Voyez ce que M. de V. a dit de M. de *Montesquieu* dans son *Discours sur les contradictions de ce monde*; dans son *supplément au siecle de Louis* XIV; dans la *liste des Écrivains de ce siecle*, dans sa *lettre à l'Abbé d'Olivet*, écrite en 1767; dans sa *relation de la mort du Chevalier de la Barre*, imprimée en 1768 & dans vingt autres endroits; & décidez après cela lequel de lui ou de nous a le plus manqué de respect à la mémoire du célebre Président.

MOYSE.

§ I.

Y a-t-il eu un Moyse?

M. de V. dans sa *Philosophie de l'Histoire* fait tous ses efforts pour prouver que *Moyse* n'est autre chose que *Bacchus* & que son histoire n'est que celle de ce Dieu défigurée & reproduite sous un autre nom. Pour pouvoir juger ce procès, il faut voir les titres & entendre les raisons de part & d'autre; les Juifs s'expriment ainsi: « *Moyse* est né parmi nous; nos Peres ont vu ce grand Homme; ils ont connu ceux » dont il a reçu la naissance; ses vertus héroïques ont » attiré sur lui la bénédiction du ciel; Dieu l'a choisi » pour être le Chef de sa nation; ils ont été témoins » de ses miracles; ils ont vu l'Égypte changer de face » à sa volonté, la terre & la mer obéir à ses ordres; » c'est lui qui les a délivrés; il les a conduits pendant quarante ans dans le désert; c'est lui qui nous » a donné des loix; ce sont ces loix que nous suivons » encore; il a établi l'Arche de l'alliance qui étoit » le sanctuaire de notre Religion & qui a donné la forme à notre culte; culte qui s'est maintenu parmi » nous sans interruption; les Égyptiens eux-mêmes » témoins des prodiges qu'il a opérés, ne les ont jamais désavoués: ils ont eu nos Livres entre leurs » mains, qui portent témoignage contre leur injustice » & leur endurcissement; qui racontent les châtimens » que Dieu leur a fait éprouver; & malgré cela ils » ne se sont jamais plaints d'être accusés faussement. » A une premiere génération de deux millions de personnes en a succédé une autre qui a conversé avec » ce Législateur, qui a obéi à ses ordres, qui l'a » vu se choisir un successeur & enfin disparoître du » milieu de son peuple: la nation a obéi à ce successeur, & c'est lui qui nous a mis en possession de la » terre que nous avons habitée pendant seize siecles. » Les Livres de *Moyse* ont été écrits en présence de

» la nation & nous ont été tranſmis d'âge en âge » ſans que jamais perſonne ait oſé ſe les attribuer ; » ces Livres ont toujours été l'objet de notre foi, » la regle de nos mœurs & le fondement de nos eſ- » pérances ; ils diſent encore que les nations voiſines » ont connu *Moyſe* ; que leurs plus anciens Au- » teurs en ont parlé ; » & en effet les anciens Perſes, au rapport de Monſieur *Hide*, connoiſſoient *Moyſe*, ils l'appelloient le *Berger rouſſeau.* Voilà une partie des titres que les Juifs nous montrent : examinons préſentement ceux de l'Auteur.

Ses titres ſe réduiſent à des raiſonnemens qui ne prouvent rien. Il prétend que *Bacchus* & ſes orgies étoient célébrés par les Grecs avant qu'ils euſſent pû connoître les Livres de *Moyſe* ; & qu'ils n'ont pas pû prendre l'idée de *Bacchus* ſur les Livres Juifs qu'ils n'entendoient pas ; & que dans les vers attribués à l'ancien *Orphée* on y célébre les conquêtes & les bienfaits de ce demi-Dieu. Je ne ſais pas comment le Public a trouvé ce raiſonnement ; quant à moi, il me paroît de la plus grande foibleſſe.

En effet, eſt-ce ſur l'hiſtoire de *Moyſe* que les fables de *Bacchus* & d'*Hercule* ont été priſes ? Eſt-ce ſur quelqu'autre hiſtoire ? Perſonne ne le ſait. Y a-t-il eu un *Bacchus* & un *Hercule* conquérants, dont les Grecs grands amateurs du merveilleux, aient embelli l'hiſtoire ? Cela peut être ſans avoir vu les Livres Juifs ; ils auront pu aiſément inventer ou embellir l'hiſtoire de *Bacchus* & d'*Hercule*. *Orphée* qui vivoit cinq cens ans après *Moyſe*, & les autres Grecs ont-ils appris les grandes choſes opérées par le miniſtere de ce Légiſlateur ? cela eſt très préſumable ; & ne voulant pas en faire honneur aux Juifs avec leſquels ils n'avoient aucun commerce ; ils auront défiguré ces faits, comme cela leur étoit fort ordinaire ; & ils les auront enſuite attribués à des hommes qu'ils avoient diviniſé ; cela eſt très poſſible.

Voilà tout ce qu'on ſait ſur la reſſemblance de *Moyſe* avec *Bacchus*, & tout ce qu'on peut conjecturer de plus raiſonnable ; mais dans tout cela, y a-t-il quelque choſe qui puiſſe affoiblir l'hiſtoire de *Moyſe* ? Ajoutez qu'il eſt faux que l'Orient & l'Occident aient jamais retenti des orgies de *Bacchus.* L'Orient & l'Oc-

cident ne connoissoient ni *Bacchus* ni les orgies, pas même le terme; ces sottises n'étoient connues que dans la Grece, & tout au plus dans quelques Provinces voisines; encore *Bacchus* prenoit-il une autre forme; si elles furent connues dans la suite à Rome, ce fut à l'imitation des Grecs. Il paroît que *Bacchus* est un être imaginaire, ou que ce n'est qu'*Adonis* époux de *Venus*; les Égyptiens les adoroient sous les noms d'*Isis* & *Osiris*, les Phéniciens sous les noms *d'Adonis* & *Venus* : voici comme en parle le Poëte *Ausonne*.

Orgia me Bacchum *canit;* Osirim
Ægyptus; vocat Arabica gens Adonacum.

Je suis *Bacchus* dans les Orgies;
En Égypte je suis *Osiris*;
Les Arabes me nomment *Adonis*.

Macrobe nous dit que les Babyloniens & lés Assyriens célébroient aussi le culte d'*Adonis* & les lamentations de *Proserpine*.

Suivons notre Philosophe : *aucun Auteur Grec n'a cité Moyse avant Longin.* Voilà qui est d'une fausseté évidente; car *Diodore* de Sicile, qui vivoit sous *Jules César*, par conséquent trois cens ans avant *Longin*, nous dit que *Moyse* s'appliqua à la guerre avec beaucoup de prudence, & obligea les jeunes gens de sa nation à en faire les exercices, & à en supporter les fatigues; qu'il entreprit plusieurs guerres contre les nations voisines, & laissa aux Juifs un fort beau pays. Ce même *Diodore* de Sicile parle de *Moyse* en ces termes : *Moyse Législateur des Juifs assura que Dieu qu'il appelle* Jao *lui avoit dicté ses loix. Artapane* en a parlé mille ans avant *Longin*, & les Ouvrages de cet Égyptien se lisoient dans la chronique d'Alexandrie.

D'ailleurs, que prouveroit le silence des Grecs qui, pleins de mépris pour les autres peuples qu'ils regardoient comme des barbares, ne s'occupoient que de leurs affaires? Ne savons-nous pas que lorsqu'ils ont écrit l'histoire des autres peuples, le plus souvent ils nous ont conté des fables? S'ils n'ont pas parlé de *Moyse*, je ne vois pas non plus qu'ils nous aient parlé des

des Législateurs qui ont pû paroître chèz le Scythes, les Sarmates & les Colchiens, dont ils étoient plus voisins que des Juifs.

§. II.

Examen de la premiere révélation faite à Moyse.

I. Nous venons de voir qu'il y a eu un *Moyse* Auteur du *Pentateuque* & Législateur des Hébreux. La tradition des Païens & des Chrétiens l'atteftent sans variation. (*) Ce Livre seul m'instruit solidement sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur l'état actuel de l'homme. Il éclaircit ces abîmes impénétrables à tous les génies. Il remplit nos desirs, nos besoins : premiere indice de la révélation. Ce Livre est un monument des plus importants pour le Peuple qui l'a conservé. Il contient tout ce que ce Peuple a de plus cher, son origine, sa Religion, sa police, ses privileges, ses droits & ses espérances. Aussi a-t-il été également connu & respecté de toute la Nation dans tous les temps.

II. Ce Livre n'a pû être fabriqué ni par les Chrétiens qui l'ont reçu des Juifs; ni par les Juifs; qui dans tous les temps l'ont regardé comme l'ouvrage de *Moyse*. Sept cens ans avant JESUS-CHRIST les Samaritains divisés d'avec les Juifs, le conservoient avec la vénération qu'ils avoient pour son Auteur. Ces deux Peuples toujours discords, ne s'accordent que sur l'origine & l'ancienneté de ce Livre. Trois cens ans avant le Christianisme, *Ptolomée*, Roi d'Égypte, en fait faire à grand frais, une version de l'Hébreu en Grec; version authentique, qui suppose non-seulement l'original préexistant, mais l'aveu de toute la Nation. L'histoire de *Juda* & d'*Israël*, Schismatiques, atteste qu'il n'a point été supposé dans les siecles suivans; il est donc antérieur aux Rois, aux Juges; il est donc de *Moyse*.

III. Ce Livre n'a pû être falsifié ni altéré. Qui l'auroit osé, après les menaces de l'Auteur? Tout l'ou-

(*) Voyez les Ouvrages de *Josephe*; M. de V. dit qu'il ne cite aucun Auteur qui parle de *Moyse*; qu'on l'ouvre & on verra le contraire.

vrage eſt tellement lié, que l'altérer dans quelques points, c'eût été dénaturer le *Pentateuque*. Il annonce des faits à venir, & ces faits arrivés & inſcrits dans des actes publics le confirment, & atteſtent également ſa vérité & ſon antiquité. Tous les Livres ſuivans, qu'on peut regarder comme les archives da la Nation Juive, le citent & le célébrent. Le ſecond temple ramene au premier, bâti par *Salomon*. La paix, les richeſſes dont jouit ce Prince, ſont les fruits des conquêtes de ce Peuple, ſous *David*, ſous *Saül*, ſous les *Juges*, juſqu'à *Joſué*, juſqu'à la ſortie d'Égypte. Il en ſort & on ſe ſouvient comment il y eſt entré. Les douze Patriarches paroiſſent, & toutes ces branches vont aboutir à un tronc commun, à *Abraham*. Les Machabées, les Rois, les Prophetes, tous rappellent la loi & les récits de *Moyſe*. Toute l'hiſtoire des Juifs ſert donc de certificat ſolemnel à l'intégrité du premier Hiſtorien du monde. Écrits, chants ſacrés, événemens, témoignages, tout la conſtate.

D'ailleurs que d'obſtacles invincibles, à la falſification de ce Livre ! Une providence ſupérieure ménage juſqu'au Meſſie, une ſuite de faits qui en montre la pureté. Après *Joſué*, l'état des Juifs n'eſt qu'un cercle de captivité & de liberté. On y voit l'exécution des menaces de *Moyſe*. Au lieu de haïr & de ſupprimer cette hiſtoire de leurs malheurs, elle eſt l'objet de leur confiance. Peu-à-peu les diviſions éclatent ; *Iſraël* ou *Juda* auroit divulgué l'attentat ; cependant, ni les tribus ſéparées, ni les Rois ennemis, ni les Samaritains irréconciliables, n'y font jamais aucune altération. Tous gardent ce Livre & y vont puiſer, comme dans un dépôt pur & ſacré, les grands événemens qui les intéreſſoient ſi particuliérement. La Manne, la Verge d'*Aaron*, les Tables de l'Alliance, l'Agneau Paſcal, n'euſſent-ils pas ſervi de témoignage contre quiconque eût oſé, ou douter des faits, ou altérer le Livre, dans lequel ils étoient conſignés ? (Voyez PENTATEUQUE.)

Mais, dit l'Incrédule, *ſous* Joſias, Ammon & Manaſſés, *le Livre de* Moyſe *avoit diſparu. Le Prêtre* Helcias *en le reſſuſcitant, y mit ce qu'il voulut.*

RÉPONSE. *Helcias* retrouva ſeulement l'ancien original ſacré ; mais les copies qui étoient entre les mains

du Peuple eussent mis au grand jour son infidélité, s'il eût été assez téméraire pour hazarder cet attentat ; il n'est pas douteux que les Livres de *Moyse* étoient communs, & répandus avant le regne de *Josias*. Ils sont cités dans le IVe. Livre des Rois, (chapitre 14.) à l'occasion des meurtriers du pere d'*Amasias*. Il est sans cesse parlé dans *Salomon* & dans *David* de la loi du Seigneur ; or cette loi n'étoit autre chose que celle que les Juifs tenoient de *Moyse*.

Les Impies ont beau dire que *Moyse* ne pouvoit pas écrire dans un désert. Comment prouvent-ils cette assertion ? Connoissent-ils l'antiquité des Arts ? Celui de l'écriture est plus ancien qu'ils ne pensent. L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ramasse en vain des contradictions apparentes, pour prouver que *Moyse* n'est pas l'Auteur du *Pentateuque*. Les objections qu'il fait peuvent se résoudre facilement, en avouant qu'il y a quelques endroits ajoutés ou changés dans le Texte, comme la mort & la sépulture de *Moyse* rapportées dans le dernier chapitre du *Deutéronome*, comme le nom & la position de quelques Villes, &c. &c.

» On veut trouver dans le *Pentateuque*, dit l'Au-
» teur du *Journal de Trévoux*, (Journal de Janvier 1765,
» page 215.) des anachronismes ; mais on oublie que
» *Moyse* n'étoit pas moins le Prophete que le Législa-
» teur de son Peuple. On critique l'anticipation des
» noms, qui ne furent donnés aux Villes qu'après la
» mort de *Moyse* ; mais outre qu'elles peuvent être
» ainsi nommées par prédiction, comme *Cyrus* le fut
» par son nom deux siecles environ avant sa naissance,
» seroit-il contre la pureté & l'intégrité du Texte, que
» les reviseurs & les copistes, pour le rendre plus in-
» telligible, eussent remplacé par des noms plus connus,
» les noms donnés anciennement aux Villes dans le
» *Pentateuque* ? On voudroit qu'une Religion céleste
» dans son origine, son objet & sa fin, ne fit point
» venir à l'appui de ses loix, des récompenses & des
» châtimens temporels ; mais le génie du Peuple, la
» nature du Gouvernement Théocratique, dont *Moyse*
» étoit le Ministre, n'exigeoit-il pas ces ressorts, pour
» contenir un Peuple dont les révoltes réitérées, nous
» prouvent assez la grossiéreté & l'inconstance ? Ce que
» nous lisons de la vie de ses Patriarches nous ap-

» prend, que ce Peuple n'a pu ignorer les promesses » de sa Religion pour l'autre vie, consignées dans le » dépôt des Saintes Écritures; & sa conduite nous dé» montre, que cette croyance n'étoit pas un frein pour » la dureté de son caractere. » (Voyez la *Défense de la Religion*, par M. *François.*)

Les Incrédules insistent & disent que si le Prêtre *Helcias* ne ressuscita pas le *Pentateuque*, ce Livre périt ou fut oublié dans la captivité. Esdras & Néhémie *saisirent ce temps d'ignorance pour donner une fable à ce Peuple superstitieux.*

RÉPONSE. Les Juifs même captifs savoient & gardoient scrupuleusement la Loi. Ils étoient instruits par *Ezéchiel*, *Jérémie*, *Daniel* & *Baruch*, qui citoient ce Livre sans cesse. Un faussaire auroit-il pu, en changeant le *Pentateuque*, changer tous les Livres où il étoit cité, & y insérer les Prophéties accomplies depuis? La rigueur & la sévérité d'*Esdras* n'eussent-elles pas porté quelques mécontens à lui reprocher son innovation? Les Samaritains eussent-ils toujours gardé le silence? *Esdras* eut-il osé, en vertu de la loi de *Moyse*, ôter les terres aux usurpateurs, & chasser les femmes étrangeres? Enfin, qu'auroient dit les Prophetes *Aggée*, *Zacharie*, *Malachie*, à la vue de ces nouveautés?

IV. *Moyse* a pu être instruit de tout ce qu'il raconte. Cet Historien a pu percer dans le cahos de 2433 ans, qui l'avoient précédé, & puiser dans des sources pures & lumineuses. La longue vie des hommes offroit un petit nombre de générations écoulées, & le rapprochoit du berceau du monde. *Amram* son pere avoit vécu avec *Lévi*, son ayeul; *Lévi*, avec *Isaac*; *Isaac*, avec *Sem*, fils de *Noé*; *Noé*, avec *Mathusala*, durant six cens ans; & celui-ci plus de deux cens ans avec *Adam*. Tout ne rouloit donc que sur six têtes, & paroissoit encore récent. Notre ignorance vient du peu de temps que nous vivons avec nos ayeux. Les petits enfans étoient instruits autrefois par les trisayeux. Il étoit encore plus aisé à *Moyse* de savoir ce qui étoit arrivé depuis le déluge. Les vieillards de son temps avoient conversé avec *Jacob*, & *Jacob* avec *Abraham*. La mémoire de *Joseph* étoit fraiche en Égypte. Que de facilité pour recueillir les anciennes traditions du monde!

Une autre source de lumiere étoit les monumens, que

les Patriarches avoient érigés des principaux événemens de leur vie. On montroit les lieux où ils avoient habité ; les puits qu'ils avoient creusés ; les monts où ils avoient sacrifié, où Dieu leur étoit apparu, & les tombeaux où reposoient leurs cendres. Leur mémoire étoit célebre dans tout l'Orient. Sans écriture on savoit ce que vouloit dire un tas de pierre, une colonne, &c. Enfin les noms significatifs des Patriarches avoient rapport à quelque trait singulier, qu'on expliquoit aux enfans. On conservoit dans la ligne des chefs de famille, des mémoires tracés, ou sur des écorces d'arbre, ou dans des chants usités dès les premiers temps.

Entrons maintenant dans le fond des instructions de *Moyse*. Elles renferment des faits & une morale ; & l'un & l'autre pour annoncer la révélation, doivent être conformes à la raison, à l'expérience & à la Religion naturelle. Car le Dieu de la nature doit être le même que celui de la révélation.

§. III.

Examen des faits que Moyse *raconte. Ils sont conformes à la raison & à la nature.*

I. Tout l'Univers, le cours des Astres, les changemens des Saisons, les progrès de la Société, des Sciences & des Arts, prouvent la création du monde depuis un certain nombre de siecles.

II. L'œuvre des six jours terminée par un septieme jour de repos, est attestée par les six jours de la semaine, en usage chez les Nations les plus anciennes. La sanctification du septieme jour distinguoit le Peuple Juif. Elle réfutoit l'éternité du monde, & le culte des sept planetes ou de l'armée des cieux.

III. La distinction de la lumiere d'avec le soleil, confondoit les Idolâtres qui adoroient le soleil comme l'auteur de tout. L'expérience démontre cette distinction. La lumiere est indépendante du soleil ; elle ne reçoit des astres que ses déterminations diverses. L'air subsiste avant le son & la lumiere, avant l'impulsion du soleil.

IV. L'usage des astres est de régler les fêtes, les

travaux, & de fixer les jours, les mois & les ans. Tel fut le calendrier de tous les Peuples.

V. La multiplication des especes par les germes contenus dans leur principe, même avant l'action du soleil ou l'industrie des hommes, est sensible. Tout fut fait ; & rien, dans le monde matériel, n'est créé de nouveau ; & ainsi Dieu n'accorde la fécondité qu'aux especes, dont il a créé & béni, dès le commencement, les germes destinés à en produire d'autres.

VI. L'homme pour qui tout est fait, en est le souverain. En général, il est Géometre, Mécanicien, Astronome, Navigateur, Architecte, Roi. Sa double composition, & son origine ont été connues dans tous les temps, & célébrées par les premiers Poëtes Païens; les hommages envers le premier Être, pratiqués par les vœux, l'abstinence, les obligations, ou sacrifices, se sont trouvés chez toutes les Nations.

VII. La chûte de l'homme & son bannissement du lieu de félicité, peuvent seul être le dénouement de ces mysteres, qui nous font voir alternativement, dans la nature humaine, des prodiges de grandeur & de misere. L'homme étoit fait pour le bien & le vrai : il se dégrade : il en porte la peine. Mais après le péché les sacrifices devinrent nécessaires. Dieu voulut bien agréer le sang des animaux à la place de celui du coupable : ce rachat ne fut cependant reçu qu'en vue de la victime future, qui devoit satisfaire pour tous. Point de Peuple qui n'ait offert des sacrifices. Témoignage éclatant & public de dépendance, de confiance envers la divinité. Delà encore, le respect pour les vieillards, pour les morts, les repas communs, les fêtes ; autant de pratiques traditionnelles inspirées aux premiers hommes avec la Religion naturelle & transmises à leurs descendans ; autant de preuves d'une origine commune, d'une regle passée reçue. Il n'y a que l'Idolâtrie, qui ait corrompu cette source pure.

VIII. Après avoir tracé le tableau de la dépravation de l'homme, *Moyse* raconte les progrès de la malice de son cœur, dans *Caïn*, *Lamech*, *Nemrod*, enfin dans tous les hommes. Le déluge purge la terre & sert de leçon terrible aux siecles futurs. L'antiquité païenne en a conservé la mémoire, & les attestations en sont publiques, comme la vie des hommes raccourcie, la

variété des saisons & les météores dont *Moyse* ne parle qu'après le déluge. Le *Deucalion* sauvé du naufrage & repeuplant la terre signifie, en langue orientale, l'*affoiblissement du soleil*; les corps marins, les coquillages trouvés jusques sur les montagnes les plus éloignées des mers, prouvent & ce déluge & le déplacement des eaux. Enfin, il falloit que *Moyse* fut bien instruit des dimensions de l'Arche si bien proportionnée à ce qu'elle devoit contenir, que tous les calculateurs y ont trouvé les mesures géométriques.

IX. *Moyse* qui connoissoit si bien les titres Égyptiens, ne craint point de faire remonter l'origine du genre humain au seul *Adam*. Il en fixe le berceau, les âges & les générations. Tous partent de Babel huit cens ans avant lui. Il ne s'embarrasse point comme ils ont passé les mers, pourquoi les uns sont blancs, les autres noirs. Or, l'histoire confirme son récit. La plaine de Sennaar, au confluent du Tigre avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce Pays plat, l'Alphate & le Bithume naturels au sol, sont attestés par *Amien Marcellin*, qui suivoit l'Empereur *Julien*, & par *Pline* & *Ptolomée*. La tour du ralliment, la confusion, l'origine des Langues, la dispersion des hommes, tout cela est connu & devance les histoires. De la Chaldée, tous, selon les desseins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie unie par son langage, s'arrête & se fixe : ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient, les hommes & les arts, & se répand au Midi, à l'Occident & au Nord. Les trois premieres colonies se multiplient en paix sur les côtes de l'Asie, en Égypte & à la Chine. Tous conservent la premiere tradition, dont on reconnoît les traces dans les fables même qui l'ont altérée. Les autres colonies dispersées & séparées de toute société avec les premieres, tomberent dans un abrutissement & une barbarie, dont elles ne sont sorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient, qui fut toujours le siege des sciences & des arts, d'où ils se sont toujours répandus dans le reste du monde, comme l'histoire l'atteste. Tout concourt donc à certifier le récit de *Moyse*. La Géographie même est pour lui. Tout y est placé dans ses vraies positions locales. *Moyse* est bien plus exact qu'*Homere* & *Tite-Live*; & 1500 ans avant *Au-*

guste, il ose raconter l'enfance du monde, & partager la terre entre les fils & petits fils de *Noé*. *Japhet* va au Nord de l'Asie, dans les Pays maritimes de l'Europe. *Cham* au Midi & dans l'Afrique ; c'est le *Himon* des profanes. *Sem* reste en Asie, en deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poëtes dans le fatras de leurs fables.

Moyse place tous les autres dans leurs cantons, y assigne les peres des peuples divers, & les fondateurs des Nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation, ou par une tradition fidele. Il est donc le seul à consulter, comme le flambeau de l'érudition historique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténebres. l'Écriture seule nous montre les lieux, les dates, les coutumes & les faits. Dans le récit de *Moyse* tout est lié & suivi. Dès la naissance du monde *Adam* est créé pour Dieu. Il sort de l'ordre : il est puni, mais il lui reste un culte & une espérance. La terre est noyée par ses crimes ; mais elle est bientôt repeuplée. Les cœurs se dépravent encore ; mais Dieu met à part un Peuple qui conserve la pureté de son culte & de ses oracles. Il lui donne une loi ; il lui confirme les promesses du salut. Mettez à côté de cette histoire, les fables Païennes, les histoires Egyptiennes, Chinoises, & celles même du Chevalier *Marsham*, copiste de *Manethon*, le plus infidele des Auteurs, & jugez.

§. IV.

Examen de la morale de Moyse ; *elle est conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.*

I. Quelle idée magnifique de Dieu ! il est, dit *Moyse*, infini, éternel, tout-puissant ; tout existe par lui, il conduit tout. On sent qu'un Dieu doit être tel. Comparez ces notions pures aux rêveries des hommes ; il restera évident que *Moyse* seul a connu le vrai Dieu. Quels devoirs prescrit-il aux mortels ? Aimer le Seigneur de tout son cœur : par un seul mot, voilà toutes les Idoles renversées. Le culte suprême est donc l'a-

doration, l'obéissance, la confiance ..... Tout est renfermé dans l'amour : quoi de plus simple, de plus juste, de plus naturel au cœur humain ! Nulle autre Religion n'a appris à aimer Dieu. Que les autres préceptes, qui en dérivent, sont raisonnables ! Tels que ceux-ci : *Ne point prendre en vain son saint Nom ; lui rendre en certains temps des hommages publics*, &c. Le reste des loix qui concernent le prochain, n'est évidemment que le développement de la loi naturelle ; & une société fidele au Décalogue seroit parfaite.

II. Que nous apprend-il sur l'origine des créatures ? Les Païens ne nous débitent que des chimeres : ici, tout part de la volonté puissante d'un Dieu qui fait tout à son gré. Il veut ; déja la terre & le ciel sont, la lumiere est faite, le soleil brille, la mer séparée est remplie de poissons, l'air est peuplé d'oiseaux, les animaux couvrent la surface de la terre, la nature dans l'étonnement attend un Maître. Le Créateur forme l'homme, à son image, tracée dans son ame qui n'est faite que pour Dieu. L'homme est heureux : il connoît son Dieu, il l'aime, & il aime en lui tous ses ouvrages ; son corps est soumis à son esprit, qui y excite des mouvemens ou les arrête à sa volonté : maître des impressions extérieures, il les régit selon les regles de sa raison & de sa Religion ; il reçoit une compagne : ces deux chefs sont heureux parce qu'ils sont dans l'ordre. Le souverain Être leur donne une loi sainte & aisée. *Adam* la viole, alors tout change en lui. Le châtiment suit la révolte ; il faut mourir, & déja il sent le coup porté à l'innocence de son ame. Son malheur retombe sur tous ses descendans. Fils d'un pere coupable, ils partagent son sort. Nous sentons la punition & nous la portons. Sans cette dégradation de l'humanité, comment expliquer ses contrariétés ? Les recherches des Philosophes n'ont abouti qu'à des plaintes aveugles ou à un désespoir insensé. C'est qu'en connoissant nos maux, ils en ignorent les causes & les remedes. *Moyse* éclaircit tout : la nature n'est plus marâtre ; elle n'est que malheureuse, parce qu'elle est criminelle ; Dieu n'est plus injuste, mais miséricordieux.

Mais, dit l'Incrédule, *peut-on être coupable avant l'usage de sa liberté ?*

RÉPONSE. Oui, comme on feroit innocent, fi *Adam* étoit demeuré fidele. Nous naiffons pécheurs en *Adam*; c'eft une vérité dont le fentiment intérieur eft la preuve. Le *comment*, Dieu nous l'a caché. Quelle différence de nous, avec *Adam* fortant des mains du Créateur! D'où viendroient donc nos maux? Du hazard? Du caprice de la nature? D'une métempfycofe? D'un double principe? Pitoyable reffource! Refte donc le feul dénouement qu'en donne *Moyfe*. *Adam* en recevant la défenfe, reçoit les menaces du châtiment qui fuivroit fa rébellion. En défobéiffant, il en fent l'exécution. Son crime & fa punition nous deviennent communs, par le pacte, ou le plan dont le Créateur lui fit part; favoir, que fa deftinée feroit la nôtre, par une reffemblance d'inclinations & d'état attachées à fon fang, par-tout où il couleroit. Tout eft donc équitable; & convenoit-il qu'*Adam* péchant, Dieu revoquât ou changeât fes décrets?

Mais Dieu prévoyoit cette chûte; il pouvoit l'empêcher: étant fi bon, comment n'a-t-il pas prévenu un mal qui entraînoit des fuites fi funeftes?

RÉPONSE. Rien ne prouve que Dieu ait dû empêcher la chûte d'*Adam*. L'ayant créé libre & le maître du fort de fa poftérité, c'étoit à ce chef fi puiffamment fecouru & fi foiblement tenté de diriger fes voies pour le bonheur de tous. La raifon ne peut attaquer ce myftere, ni l'expliquer autrement; elle doit fe contenter dans les reffources, qu'elle trouve dans les miféricordes du Seigneur.

III. Dieu feul a pu infpirer à *Moyfe* une loi fi parfaite. Devant elle, difparoiffent les *Solon*, les *Licurgue*.. Le culte de Dieu & l'amour du prochain font le fondement de cette loi. La Religion eft fupérieure à l'État. Elle en fait le foutien, en réglant les mœurs, en dirigeant la police; en un mot, elle commande toutes les vertus & elle condamne tous les vices. Tant que la République Juive a fubfifté, il n'a été befoin d'y rien ajouter, ni d'en retrancher. Tous les changemens furvenus au Gouvernement étoient prévus: caractere unique, témoignage de révélation, qu'on ne reconnoît pas dans les fables d'Athenes, de Lacédémone & de Rome.

A quoi bon cette diftinction des viandes, ces purifications, ces facrifices fi multipliés?

Réponse. Le caractere des Hébreux, les coutumes des Peuples voisins, les vues du Législateur rendoient ces loix nécessaires; une sagesse supérieure mettoit cette barriere à l'Idolâtrie, conservoit la pureté des mœurs de Juda; elle offroit mille moyens de sanctification.

Moyse tenoit donc ces pratiques des Nations voisines & non d'aucune révélation?

Réponse. Ce que ces pratiques avoient de commun avec celles des autres Nations, comme l'offrande des fruits, les sacrifices, les libations, les lieux sacrés, les fêtes, &c. leur avoit été enseigné par la tradition. Cette tradition s'étoit perpétuée même chez les Idolâtres, où on conservoit soigneusement ces restes précieux de la Religion naturelle. Mais le détail des loix, de la morale, des cérémonies, du culte, étoit dirigé par une révélation, ou une inspiration spéciale. Le tout tendoit à préserver les Hébreux de l'Idolâtrie & à leur présenter des ombres du Libérateur promis.

Quelle loi, qui n'offre que des promesses & des menaces temporelles?

Réponse. Des hommes grossiers doivent être frappés par les sens, pour être retenus dans le devoir. L'exécution de ces promesses & de ces menaces attestent la fidélité, la volonté, la puissance de l'Être suprême. Cependant les Hébreux y découvrent aussi les biens & les maux invisibles: ils y voient l'annonce d'une vie future; & l'attente du Messie disoit tout.

Pourquoi confiner la révélation dans un coin de la terre, & supposer tout l'Univers dans les ténebres?

Réponse. Les autres Peuples avoient la Religion naturelle. En l'oubliant ou en la corrompant, ils se rendoient indignes des faveurs particulieres de la Providence. D'ailleurs la révélation faite aux Hebreux se manifestoit aux Nations, témoins des merveilles opérées en faveur du Peuple choisi. Il ne tenoit qu'à elles de participer aux bénédictions de la loi. La nation Juive étoit célebre; elle habitoit le centre des trois continens; lieu fréquenté de toutes parts. Ce Peuple reçoit les promesses; sédentaire, il les conserve; dispersé, il en administre par-tout les preuves; & en cessant de faire corps, il demeure pour témoin de l'accomplissement de tous les oracles de la divinité. (Voyez le §. 1. de l'article MIRACLES, & MER ROUGE.)

MYSTERES.

Raiſons que le P. Bourdaloue *donne pour les croire.*

JE permets à l'impie, dit le P. *Bourdaloue* dans ſes Penſées, de former ſur les Myſteres de la Religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, de les groſſir & de les exagérer. J'irai même, s'il eſt beſoin, juſqu'à tolérer ſes mauvaiſes plaiſanteries ; je les laiſſerai paſſer & là deſſus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche. Je conſens qu'avec ſes grandes exclamations, ou avec ſes airs moqueurs, il me rediſe ce qu'il a dit cent fois : *Hé ! qu'eſt-ce qu'un ſeul Dieu en trois Perſonnes ? & qu'eſt-ce que les trois Perſonnes dans un ſeul Dieu ? Hé ! qui peut s'imaginer un Dieu tout eſprit de ſa nature comme Dieu, mais revêtu de notre chair & homme comme nous ? Quoi ! ce Dieu qu'on me dit être d'une puiſſance, d'une grandeur, d'une majeſté infinies, je me figurerai qu'il eſt deſcendu ſur la terre, qu'il y a pris une nature ſemblable à la nôtre, qu'il eſt né dans une étable, qu'il a vécu dans la miſere & dans la ſouffrance, enfin qu'il eſt mort dans l'opprobre & dans l'ignominie de la Croix ! tout cela eſt-il digne de lui ? tout cela eſt-il croyable ?* Tel eſt le langage de l'impie.

Mais que ce même Myſtere, que ce grand Myſtere, & que tous les Myſteres particuliers qui y ont rapport & qui ſont le corps de la Religion, aient été prêchés aux Gentils, & ſur-tout qu'en vertu de cette prédication, ils aient été crus dans le monde, je ne penſe pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, ſoit aſſez aveugle & aſſez dépourvu de connoiſſance, pour former ſur cela le moindre doute. Ainſi j'avance, & pour mettre ma preuve dans tout ſon jour & toute ſa force, je lui fais faire avec moi les obſervations ſuivantes, dont je le défie de me conteſter en aucune ſorte la certitude & l'évidence.

I. Que ces Myſteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus néanmoins dans le monde. On les y

a prêchés, en y prêchant la loi Chrétienne. On les a expliqués aux Peuples, & on les a inſtruits. Les Peuples dociles & ſoumis ont reçu ces inſtructions, ont embraſſé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Egliſe, & telle a été l'origine & la naiſſance du Chriſtianiſme.

II. Que ces Myſteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point ſeulement été crus dans un coin de la terre obſcur & inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramaſſés au hazard, & plus crédules que les autres : mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les Prédicateurs, qui furent chargés d'annoncer l'Evangile, le porterent, ſelon l'ordre exprès de leur Maître, à toutes les Nations. Dans l'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, on entendit par-tout la parole du Seigneur, dont ils étoient les interprêtes. Des troupes de Proſélites vinrent en foule pour être agrégées dans l'école de JESUS-CHRIST. Les Diſciples ſe multiplierent, ſe répandirent de tous côtés ; les Villes, les Provinces, les Royaumes en furent remplis, & c'eſt ainſi qu'en très-peu de tems s'éleverent de nombreuſes & de floriſſantes Chrétientés.

III. Que ces Myſteres, qu'il prétend incroyables, n'ont point non plus été crus ſeulement par le ſimple Peuple, par des Sauvages & des Barbares, par des eſprits groſſiers & ignorans, mais par les plus grands génies, par les eſprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition & d'une prudence conſommée. Il n'y a qu'à lire les Ouvrages que les Peres nous ont laiſſés comme de ſenſibles monumens de la Religion. A conſidérer préciſément ces ſaints Docteurs, en qualité de Savans, en qualité d'Écrivains & d'Auteurs, il faut n'avoir ni goût ni diſcernement, pour ne point admirer l'étendue de leur Doctrine, la pénétration de leurs vues, la ſublimité de leurs penſées, la force de leurs raiſonnements, la ſageſſe & la ſainteté de leur Morale, la beauté & l'énergie de leurs expreſſions, leurs tours mâles, éloquens & pathétiques, ou ingénieux & ſpirituels. Certainement ce n'étoit pas là de petits eſprits, des eſprits ſuperſtitieux, capables de donner ſans examen dans l'illuſion, ni à qui il fut aiſé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

IV. Que ces Myſteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus non point ſur des préjugés de la naiſſance & de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation & de la naiſſance. Pendant une longue ſuite d'années qu'étoit-ce que le grand nombre de Chrétiens? Des Gentils, nés dans le Paganiſme, élevés dans l'Idolâtrie. Afin de les ſoumettre à la foi, il avoit fallu détruire toutes leurs préventions, & leur arracher du cœur des erreurs & des principes de Religion directement oppoſés aux Myſteres qu'on leur enſeignoit. Or, qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile, & quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fauſſes divinités, & attachés à leurs anciennes obſervances & à leurs pratiques? C'eſt cependant ce qui eſt arrivé. Les Païens ſe ſont convertis, les Idolâtres ont renoncé au culte des idoles; leurs Prêtres, leurs Sages ont eu beau ſe recrier, raiſonner, diſputer, la loi nouvelle a prévalu; & comme le jour diſſipe les ténebres, elle a effacé des eſprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

V. Que ces Myſteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes de la raiſon & des ſens; car quelque raiſonnables en eux-mêmes & quelque certains que ſoient ces Myſteres, il faut après tout convenir que ce ſont des Myſteres obſcurs, des Myſteres tellement cachés ſous le voile, que notre raiſon n'y pénétre qu'avec des peines extrêmes, & que ſouvent même, toute ſubtile qu'elle peut être, elle ſe trouve obligée de reconnoître ſon inſuffiſance & la foibleſſe de ſes lumieres. Or, nous ſentons aſſez qu'il n'eſt rien à quoi elle répugne d'avantage, qu'à s'humilier alors & à ſe ſoumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoît pas. Révolte des ſens; car ſur ces Myſteres qui humilient & qui captivent la raiſon, eſt fondée une Morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de réſiſtance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations & à nos paſſions, des vérités au moins indifférentes, & qui dans leurs conſéquences n'ont rien de pénible, ni de gênant; mais des vérités, en vertu deſquelles on doit ſe haïr ſoi-même, réprimer ſes

desirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, & se revêtir de toute la mortification Evangélique : c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, & sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, & en avoir eu des preuves bien convaincantes.

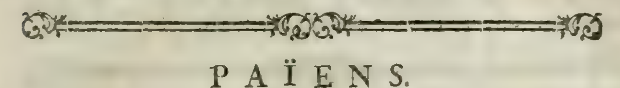
VI. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme & si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses regles & son esprit; ou pour la défendre & la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortunes, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les Chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On sait combien de sang ils ont versé; & comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manieres, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices & de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? Pourquoi enduroient-ils tant d'opprobres & d'ignominies, tant de calamités & de misere? Pourquoi, au milieu de tout cela s'estimoient-ils heureux, & rendoient-ils des actions de graces à Dieu qui leur inspiroit ce courage & cette patience inaltérables? C'est qu'ils avoient les Mysteres de notre foi si profondément gravés dans l'ame, & qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coûtoit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

VII. Que ces Mysteres, qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cens ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de JESUS-CHRIST, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la derniere consommation des siecles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contr'elle. Toutes les Puissances humaines se sont liguées, & ont conjuré sa ruine. La superstition & le libertinage l'ont combattue de

toutes leurs forces ; mais de même que nous voyons les flots de la mer furieux & courroucés se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire, n'a pu l'ébranler & l'a plutôt affermie, de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges & de temps qui auroient dû l'affoiblir, elle est toujours la même ; qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine, & les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la maniere dont cette foi s'est établie, de la foiblesse de ceux qui en furent les premiers Apôtres, de l'abandonnement total où ils étoient des secours ordinaires nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, & cent autres particularités très remarquables. Car ce n'est point par le fer, comme d'autres Religions ; ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la foi de nos Mysteres s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus & sans rien ajouter, j'en reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : s'il est vrai que nos Mysteres soient aussi incroyables qu'il l'avance, & que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment, chez toutes les Nations, dans tous les états & dans toutes les professions ; parmi les Sages, les Philosophes, les Savans, parmi les Païens, les Idolâtres, les Sauvages, les Barbares ; dans les cours des Princes, dans les Villes, dans les Campagnes, par-tout ; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union & l'accord si parfait de ces choses, je veux dire, de ces Mysteres, selon lui absolument incroyables, & de ces Mysteres toutefois, selon la notorieté du fait la plus évidente & la plus incontestable, reçus & crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter ? Il faut donc qu'il avoue malgré lui, qu'il y a eu en tout cela de la merveille. Il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un Agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage, & qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles

invisibles de sa providence. Il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la Religion retournent contre lui, & comment ses exagérations & ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des Mysteres tels que les nôtres, retombent sur lui pour le confondre & pour l'accabler. Car plus il la releve & plus il l'augmente, cette difficulté, plus il releve la souveraine sagesse & la toute-puissance de ce Maître à qui rien n'est impossible, & qui a bien su la vaincre & la surmonter.



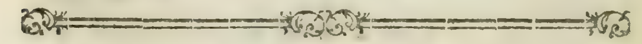
PAÏENS.

Du salut des Païens.

M. de V. ouvre le Ciel à tous les hommes. Cette opinion n'est pas nouvelle, & il n'est ici, comme dans bien d'autres choses, que l'écho des Impies ou des Hérétiques. *Zuingle* avoit dit avant lui dans une Epître à François I. en parlant du Paradis: « Là » vous verrez *Hercule*, *Thésée*, *Socrate*, *Aristide*, *Antigonus*, *Numa*, *Camille*, *les Catons*, *les Scipions*. Vous » y verrez vos prédécesseurs & tous vos Ancêtres, » qui sont sortis de ce monde dans la foi. Enfin, il » n'y aura aucun homme de bien, aucun esprit saint, » aucune ame fidele, que vous ne voyiez là avec Dieu. » Que peut-on penser de plus beau, de plus agréa» ble, de plus glorieux que ce spectacle! »

Une opinion si singuliere ne pouvoit manquer d'attirer des censures à *Zuingle*; celle de M. *Bossuet* est vive: « Qui jamais s'étoit avisé, dit-il, de mettre » ainsi JESUS-CHRIST pêle mêle avec les Saints; & » à la suite des Patriarches, des Prophetes, des Apô» tres, & du Sauveur même, jusqu'à *Numa*, le Pere » de l'Idolâtrie Romaine, jusqu'à *Caton* qui se tua » lui-même comme un furieux, & non-seulement » tant d'adorateurs des fausses Divinités, mais en» core jusqu'aux Dieux & jusqu'aux Héros, un *Her*» *cule*, un *Thésée* qu'ils ont adoré? Je ne sai pour» quoi il n'y a pas mis *Apollon* ou *Bacchus*, & *Jupi*-

» *ter* même ; & s'il en a été détourné par les infa-
» mies que les Poëtes leur attribuent, celles d'*Her-*
» *cule* étoient-elles moindres ? » (*Histoire des variations*, tome I. livre second.) Nous n'ajouterons rien à ces réflexions du grand *Bossuet* ; elles disent tout. En vain on voudroit accorder à la raison & à la Philosophie les mêmes privileges qu'à la foi. On ne conciliera jamais un pareil systéme avec l'Évangile. Il y aura dans ce monde des honneurs & de la fumée pour les Philosophes, comme il y en a eu pour les Païens qu'ils veulent sauver ; mais la gloire éternelle n'est que pour les Disciples de JESUS-CHRIST, & pour ceux qui ont porté la croix avec lui.



PASCAL.

Apologie de cet Auteur.

ON sait avec quel acharnement M. de V. a attaqué ce génie éloquent ; mais si la colere sert un Poëte, elle nuit toujours à un Philosophe. M. de V. ne s'est pas contenté de rabaisser ses raisonnemens ; il a voulu affoiblir l'idée qu'on avoit de son esprit. *Bayle* dont M. de V. est l'écho en tant de choses, ne pensoit certainement pas comme lui. Il avouoit que cet *Ecrivain étoit un des plus grands Géometres*, *des plus subtils Métaphysiciens*, *& des Esprits les plus pénétrans qui aient jamais été au monde.*

Les Incrédules pourront dire, à la vérité de M. *Pascal*, qu'il avoit sur les yeux le bandeau de la foi ; mais il voyoit à travers son bandeau. Il voyoit les difficultés aussi-bien que les preuves ; on le sent dans ses pensées. On y trouve, quand on sait bien lire, le germe de tout ce qui se peut dire pour ou contre la Religion, & ce petit recueil est un gros volume pour les Lecteurs intelligens. C'est le jugement qu'en porte M. l'Abbé *Trublet*, & il est confirmé par les approbations dont plusieurs Evêques & plusieurs Savans honorerent ce Livre.

M. de *Choiseul* Evêque de Comminges, dit dans la sienne, que *ces Pensées* de M. *Pascal* *font voir la beauté*

de son génie, sa solide piété & sa profonde érudition. « Je » savois assez avec tous les honnêtes gens, dit un » autre Approbateur, ce que pouvoit ce rare esprit » en tant d'autres matieres, & sur-tout dans ses Let- » tres, qui ont surpris & étonné tout le monde; mais » qu'il dût nous laisser une méthode si naturelle pour » montrer, défendre & appuyer l'excellence & la » grandeur de notre Religion, c'est ce que je n'eusse » pas pensé, si je n'en eusse vu les preuves très-évi- » dentes dans cet Ouvrage. »

Ce dernier écrit, dit M. de Tillemont, *a surpassé ce que j'attendois d'un esprit que je croyois le plus grand qui eût paru en notre siecle .... Je ne vois que saint* Augustin *qu'on puisse lui comparer .... On voit ici un homme qui, embrassant le sujet le plus vaste & le plus élevé qui soit au monde, paroît encore s'élever au dessus de sa matiere, & se jouer d'un fardeau qui étonneroit & accableroit tous les autres.* De tels suffrages doivent sans doute contrebalancer les critiques de M. de V.

Une des pensées de *Pascal* qui lui a fait le plus de peine, est celle dans laquelle ce sublime Auteur veut prouver qu'il est *plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.* (Voyez-en le développement à l'article FOI. §. III.) Il prétend que l'intérêt qu'on a de croire une chose n'est pas une preuve de l'existence de cette chose, & que ce raisonnement ne *serviroit qu'à faire des Athées, si la voix de toute la nature ne nous crioit, qu'il y a un Dieu avec autant de force, que ses subtilités ont de foiblesse.* Mais comment feroit-on des Athées en prouvant qu'on court de grands risques à l'être, & aucun à ne l'être pas. M. de V. sait-il que M. *Locke*, qu'il regarde comme le premier raisonneur de l'Europe, a adopté le raisonnement de *Pascal*?

« Quiconque voudra convenir, dit le Philosophe » Anglois dans son Traité de l'*Entendement humain*, » qu'un bonheur infini peut être une suite de la bonne » vie qu'on aura menée, ou qu'un état opposé peut » être le châtiment d'une conduite déréglée, doit né- » cessairement avouer qu'il juge très-mal, s'il ne con- » clut pas delà qu'une bonne vie jointe à l'attente » d'une éternelle félicité qui peut arriver, est préférable » à une mauvaise vie, accompagnée de la crainte

» de cette affreuse misere, dans laquelle il est fort » possible, que le méchant se trouve un jour enve- » loppé, ou pour le moins de l'espérance incertaine » d'être anéanti. » Voyez le développement de ce passage, dans le paragraphe du chapitre de l'*Entendement humain*, qui a pour titre : *Préférer le vice à la vertu, c'est visiblement mal juger.*

Il n'est pas douteux que cet argument contribua beaucoup à soutenir M. *Pascal* dans les saintes dispositions qui l'animerent pendant les dernieres années de sa vie. Cet admirable génie, éclairé des lumieres de la foi, disoit souvent que Dieu « étoit bien plus » reconnoissable lorsqu'il étoit invisible, que non » pas lorsqu'il s'est rendu visible. Enfin lorsqu'il a » voulu accomplir la promesse qu'il avoit faite à ses » Apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son » dernier avénement, il a choisi d'y demeurer dans » le plus étrange & le plus obscur secret de tous, » qui sont les especes de l'Eucharistie... C'est-là » le dernier secret où il peut être.... Toutes choses » sont de voiles qui couvrent Dieu ; les Chrétiens » doivent le reconnoître en tout... Rendons-lui des » graces infinies, de ce que s'étant caché en toutes » choses pour les autres, il s'est découvert en tou- » tes choses & en tant de manieres pour nous. »

A l'occasion de l'état mourant où il étoit toujours, il disoit que « la mort est horrible sans JESUS-CHRIST, » mais qu'avec JESUS-CHRIST elle est aimable, sain- » te, & la joie du fidele ; qu'à la vérité si nous étions » innocens, l'horreur de la mort seroit raisonnable ; » mais qu'il étoit juste à présent de l'aimer, parce » qu'elle ôte au pécheur sa liberté malheureuse de » pécher, & qu'en finissant en nous une vie de pé- » chés & de miseres, elle nous met dans la liberté » d'aller à JESUS-CHRIST, de voir Dieu, de l'ado- » rer, le benir & l'aimer éternellement. » On voit une expression fidele de ses sentimens dans la belle priere qu'il faisoit à Dieu dans sa maladie. Elle est imprimée avec ses *Pensées*. En voici un fragment qui peut donner une idée de tout le reste. « Faites-moi » la grace, Seigneur, de joindre vos consolations à » mes souffrances, afin que je souffre en Chrétien. » Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car

» c'eſt la récompenſe des Saints : mais je demande
» de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature,
» ſans les conſolations de votre Eſprit : car c'eſt la
» malédiction des Juifs & des Païens. Je ne demande
» pas d'avoir une plénitude de conſolation ſans aucune
» ſouffrance ; car c'eſt la vie de la gloire. Je ne de-
» mande pas auſſi d'être dans une plénitude de maux
» ſans conſolations ; car c'eſt un état de Judaïſme.
» Mais je demande, Seigneur, de reſſentir tout en-
» ſemble & les douleurs de la nature pour mes pé-
» chés, & les conſolations de votre Eſprit par vo-
» tre grace ; car c'eſt le véritable état du Chriſtianiſ-
» me. Que je ne ſente pas des douleurs ſans conſo-
» lations ; mais que je ſente des douleurs & de la con-
» ſolation tout enſemble, pour arriver enfin à ne
» ſentir plus que vos conſolations ſans aucune dou-
» leur. Car, Seigneur, vous avez laiſſé languir le
» monde dans les ſouffrances naturelles ſans conſo-
» lation, avant la venue de votre Fils unique : vous
» conſolez maintenant, & vous adouciſſez les ſouf-
» frances de vos fideles par la grace de votre Fils
» unique ; vous comblez d'une béatitude toute pure,
» vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce
» ſont les admirables degrés par leſquels vous condui-
» ſez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier ;
» faites-moi paſſer par le ſecond, pour arriver au
» troiſieme. »

Voilà quels étoient les ſentimens de ce grand Homme, quelque temps avant ſa mort. Ce ſont ſans doute ces ſentimens, qui ont fait dire à quelques Incrédules que la *mélancolie égara ſur la fin la raiſon de Paſcal.* Que la raiſon de ces impies s'égare de même & nous leur pardonnerons tout le mal que leur prétendu bon ſens a voulu faire à la Religion !



PAUL.

Réponses à quelques questions de M. de V.

PAul *étoit-il Citoyen Romain, comme il s'en vante? Tarsis sa Patrie, ne fut Colonie Romaine que cent ans après lui.*

En accordant ce point d'histoire à M. de V., ne peut-on pas dire avec Dom *Calmet*, que le privilege de Citoyen Romain n'appartenoit pas à l'Apôtre saint *Paul*, simplement comme Bourgeois de *Tarsis*, mais par quelque droit particulier, que son pere ou ses ayeux avoient acquis. Mais il y a grande apparence que *Tarsis* étoit Colonie Romaine avant le temps que dit M. de V. *César* lui accorda le droit de Bourgeoisie lorsqu'il eut remporté la victoire sur ses Compétiteurs, pour la récompenser de ce qu'elle avoit suivi son parti. On ne remarque dans les médailles aucune trace de cette qualité de Colonie Romaine avant *Caracalla*; c'est ce que disent nos Adversaires: mais ont-ils toutes les médailles frappées avant ce temps-là? Ce qu'il y a de sûr, c'est que c'étoit une Ville libre du temps de saint *Paul*, & que par conséquent elle avoit des privileges particuliers.

Est-il vrai que Paul *n'entra dans la Société naissante des Chrétiens, que parce que* Gamaliel *dont il avoit été le Disciple lui refusa sa fille en mariage?*

Non sans doute, puisque cette accusation ne se trouve que dans les Actes des Apôtres, forgés par les Ebionites. M. de V. voudroit-il être jugé d'après les anecdotes rapportées dans la *Voltairomanie?* Encore l'Auteur de ce Libelle étoit contemporain, homme d'esprit & bien instruit; au lieu que les Ebionites étoient des fanatiques insensés, qui n'avoient pu voir saint *Paul*.

Est-il vrai que sainte Thecle *vint trouver saint* Paul *déguisée en homme?*

Ce conte est un mensonge absurde qui n'est rapporté que dans un Livre apocriphe, intitulé: les *Actes de Paul & de Thecle*. Cet ouvrage fut fabriqué

par un certain Prêtre d'Asie qui crut devoir joindre aux Actes des Apôtres, écrits par saint *Luc*, les voyages de saint *Paul*, de sainte *Thecle*, & l'histoire du prétendu baptême conféré à un Lion. *Tertullien* raconte que ce même Docteur convaincu par saint *Jean* l'Évangéliste, d'avoir altéré la vérité, s'en excusoit, en disant qu'il l'avoit fait par un motif d'amour pour saint *Paul*; mais cette excuse ne l'empêcha pas d'être dégradé.

Saint Paul avoit-il *le front large*, *la tête chauve*, *les sourcils joints*, *le nez aquilin*, *la taille courte & grosse*, *& les jambes torses?*

Ce portrait est fait à plaisir. Il est vrai que les fideles avoient eu soin de faire peindre les Apôtres. On voyoit deux cens cinquante ans après de ces portraits de saint *Pierre*, & de saint *Paul*, & de JESUS-CHRIST même. Saint *Paul* avoit à la vérité la tête chauve, le nez aquilin & la taille petite; mais le reste du portrait est une satyre indigne, qui n'est fondée sur aucune tradition respectable. Quant à quelques autres traits de la vie du saint Apôtre, que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* défigure en altérant les passages des Livres Saints, nous renvoyons aux Actes & aux Epîtres de saint *Paul*. Le Lecteur Chrétien ne pourra que gagner, en puisant les faits dans la source pure qui les contient. Nous finirons cet article par l'éloge qu'un Ecrivain célebre fait de saint *Paul*.

Cet Apôtre est le plus grand Apologiste de l'Évangile, & ses Lettres seront à jamais la consolation & la regle des Enfans de Dieu. Par-tout elles développent les principes intimes de la Religion; elles en éclaircissent les mysteres; elles en découvrent la divinité; elles en justifient la morale. C'est une Théologie complette, également propre à l'instruction des simples, & à la conviction des superbes.

A juger de lui par ses Ouvrages, c'étoit un génie supérieur, vif, solide, conséquent & lumineux. Prenant toujours le plus haut point de vue, il s'élevoit jusqu'aux premieres vérités. Delà toutes leurs suites, toutes leurs branches se montroient à lui, rangées comme par ordre, & personne aussi n'a jamais si bien fait voir les conclusions renfermées dans leurs principes. La sublimité de ceux-ci, leur universalité,

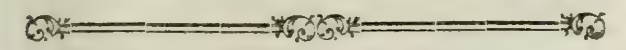
pour ainsi dire, & leur fécondité se font admirer particuliérement dans son Epître aux Romains; trésor inépuisable d'idées grandes, saintes, augustes & le plus riche don que Dieu dans sa miséricorde pût faire à son Eglise par ses Ministres. Dans ce seul écrit, que de vérités, que de lumieres, que d'instructions! Sur-tout que les merveilleuses opérations de la grace y sont doctement exposées! Rien ne nous importoit plus que d'en connoître la nécessité, la gratuité, la force; & saint *Paul* est manifestement choisi pour être sur tous ces points l'interprête des mysteres d'en haut.

Avec lui tout homme apprend, qu'il ne peut rien de lui-même, & que sa corruption, sa foiblesse, ont besoin de remedes & de secours assidus; qu'il ne peut aller à Dieu, si Dieu ne le prévient, ne l'appelle & ne l'attire; qu'il n'y a qu'abîme de miséricorde & d'amour dans le choix des Elus, vases préparés pour la gloire: justice & profondeur de sagesse à l'égard des vases de colere, préparés pour la perdition. C'est encore cet Apôtre qui nous a fait connoître combien nous avons reçu du Pere dans la personne du Fils; qui nous a montré l'Évangile interprête des prédictions; qui nous a découvert dans les ombres de l'ancienne alliance, tout les traits commencés de la nouvelle; qui nous a fait sentir la dignité de notre Etre, par la dignité du prix dont il est racheté; le mérite de nôtre foi, par les entrées qu'elle nous ouvre à la grace sanctifiante; la grandeur de nos espérances, par l'exaltation du Chef qui n'est plus qu'un corps avec nous; l'efficacité de l'amour qui nous unit au Dieu Créateur & à son Verbe, par le souffle de l'Esprit, qui n'est lui-même que charité: notions majestueuses répandues par-tout dans nos Écritures, mais j'ose le dire, nulle part si vivement exprimées que dans St. *Paul*.

Pour son cœur, c'étoit la vertu elle-même qui s'étoit plu à le former. Nul homme aussi n'a montré plus de constance, plus de vérité, plus de candeur, ni mieux allié le zele intrépide avec les tendresses de la charité. Ame grande & héroïque, ses intérêts propres ne lui sont rien; il n'est attentif, il n'est sensible qu'à celui de ses freres, & au progrès de la foi. L'amour jaloux qu'il a pour elle, est comme un feu dévorant qu'il ne sauroit contenir.

Ses prédications, ses écrits, ses voyages, ses souffrances, ses longs travaux n'ont d'autre but que d'en établir le régne par-tout. Il porte tous les fideles, tous les hommes dans son cœur. Il est le Pere, le Tuteur, & le Nourricier de tous. Il se rend foible avec les foibles, pour gagner les foibles. Il vit avec les Juifs comme un d'entr'eux pour les gagner à Jesus-Christ ; avec ceux qui étoient sous la loi, comme s'il y avoit été sujet lui-même ; avec ceux qui n'avoient point de loi, comme s'il n'en avoit point eu. Il console, il corrige, il supporte les imparfaits encore tendres dans la piété. Il met son bonheur & sa gloire dans l'avancement des forts. Pour tout dire, il s'écrie dans un pieux excès, qu'il voudroit être *Anathême pour le salut d'Israël.* Tant étoit pur le désintéressement de son amour. Tant il méconnoissoit les timides bornes qui resserrent si souvent le nôtre !

Il faut avouer que son style est sans élégance, au moins étudiée ; qu'il est même souvent défectueux, quant à la pureté du langage, & aux regles de l'art. Lui-même il le reconnoît en quelques endroits avec une noble ingénuité. Parmi ces négligences éclatent cependant mille traits heureux, qui n'y seroient pas, si l'étude & l'effort avoient pris soin d'y ménager des embellissemens.



PENTATEUQUE.

Nouvelles preuves que ce Livre est de Moyse.

UNe des preuves les plus fortes de l'authenticité du *Pentateuque*, c'est que chaque Livre en est cité par les Écrivains sacrés postérieurs à *Moyse*. Il est vrai que la *Genese* est citée en termes exprès plus rarement que les quatre autres livres du *Pentateuque* ; mais toute l'Écriture Sainte la suppose, & les principaux points de l'Histoire qu'elle contient, y sont souvent rapportés. Ce qui est dit dans le Livre des *Paralipomenes* de l'impôt que *Moyse* serviteur de Dieu avoit abandonné dans le désert sur Israël, est pris de

l'*Exode* & des *Nombres*. Les cérémonies de la Pâque, dont il eſt parlé dans le Livre d'*Eſdras* (a), ſont tirées de l'*Exode* (b) & du *Lévitique* (c). Ce qui eſt dit encore dans *Eſdras* (d) touchant la fête des Tabernacles, eſt pris du *Lévitique* (e). Les Pſeaumes LXXVII. LXXVIII. CV. CVI. CXXXV. & CXXXVI. contiennent un abrégé de toute l'hiſtoire du *Pentateuque*, qui eſt viſiblement tiré du *Pentateuque* même. Enfin le *Deuteronome* eſt plus ſouvent allégué qu'aucun des autres Livres de *Moyſe*, parce qu'étant un abrégé de toute la Loi, composé pour l'uſage de tout le peuple d'Iſraël, il étoit plus naturel de le citer que les autres. Le commencement de ce Livre fait voir que *Moyſe* en étoit l'Auteur; car ſelon la coutume des Anciens, qui mettoient au commencement des ouvrages les noms des Auteurs, celui du Légiſlateur des Hébreux paroît à la tête du *Deuteronome* en ces termes : *Ce ſont ici les paroles que Moyſe dit à tout l'Iſraël*, & plus bas, *Moyſe donc commença à déclarer cette loi* (f); après quoi, *Moyſe* eſt nommé encore de tems en tems dans la ſuite, comme l'Auteur de ce qui eſt contenu dans ce Livre (g). Il eſt auſſi cité ſous ce nom dans les autres Livres de l'Écriture, comme dans *Joſué*, où il eſt dit que *Joſué bâtit un autel à l'Éternel, comme Moyſe, ſerviteur de l'Éternel, l'avoit commandé aux enfans d'Iſraël, ainſi qu'il eſt écrit au Livre de la Loi de Moyſe* (h); c'eſt-à-dire, dans le *Deuteronome* (i). Ces paroles du *Deuteronome*, *On ne fera point mourir les peres pour les enfans &c.* (k) ſont alléguées, dans les *Rois* (l) comme priſes du *Livre de la Loi de Moyſe*. Dans Néhemie il eſt ordonné que *les Hammonites & les Moa-*

(a) *Eſdr.* VI. 19. 20.
(b) *Exod.* XII. 1. 2.
(c) *Levit.* XXVI. 5.
(d) *Eſdr.* III. 4.
(e) *Levit.* XXIII. 34.
(f) *Deut.* I. 1. 5.
(g) *Voy. Deut.* IV. 8. XXXI. 9. 22. 24.
(h) *Joſ.* VIII. 30. 31.
(i) *Deut.* XXVII. 5.
(k) *Deut.* XXIV. 16.
(l) 4. *Rois* XIV. 6.

bites feront exclus *de l'assemblée de Dieu* (m) ; c'est une ordonnance, renouvellée sur celle de *Moyse* dans le *Deuteronome* (n). Nous supprimons quantité d'autres exemples pour éviter la longueur. A quoi bon les accumuler ? Ceux, que nous venons d'indiquer, suffisent de reste pour convaincre toute personne impartiale que le *Deuteronome* est de *Moyse* ; d'où il s'ensuit, comme nous l'avons observé, que les quatre autres Livres de la Loi en sont aussi.

D'ailleurs il est démontré que le *Pentateuque* des Samaritains leur a été transmis par les dix Tribus d'Israël, après le transport de celles-ci dans le Royaume d'Assyrie. (Voyez sur cela les *nouveaux éclaircissemens sur l'origine & le Pentateuque des Samaritains, par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur*, en un volume *in*-8°. à Paris chez *Nyon* 1760.) Or si le *Pentateuque* existoit alors, que de conclusions avantageuses les croyans n'en tireront-ils pas contre les Incrédules ! Que deviendra d'abord l'accusation formée contre les Livres de *Moyse* ? Comment les dira-t-on encore supposés ? Sous quelle époque placera-t-on leurs fabricateurs ? Ces Livres étant antérieurs chez les Samaritains, au temps où les Juifs revinrent de la captivité de Babylone, ils n'ont pas *Esdras* pour Auteur, ou pour Correcteur, comme M. de V. l'insinue. Possédés & conservés soigneusement par les dix Tribus, leur origine doit remonter au-delà du schisme qui sépara les deux maisons d'Israël. De la datte de cet événement, pour remonter jusqu'à *Moyse*, il ne reste qu'un espace de quatre cens ans. Seroit-ce donc dans l'espace de ces quatre siecles, qu'il faudroit chercher l'imposteur, qu'on prétend avoir forgé le *Pentateuque* sous le nom du Législateur des Hébreux ? Cette prétention est si peu soutenable, qu'on ne sache pas, qu'aucun Incrédule l'ait encore formée.

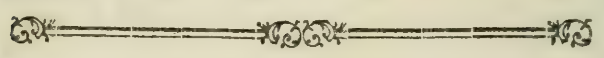
En effet, de deux choses l'une : ou la fabrication du *Pentateuque* étoit ancienne, au temps du schisme des dix Tribus, ou elle étoit nouvelle. Dans le premier cas, est-il vraisemblable que les Hébreux voisins, com-

(m) *Néhem.* XIII. 1.
(n) *Deut.* XXIII. 3.

me ils l'étoient du temps de *Moyse*, euſſent reconnu pour ſon ouvrage des Livres ſuppoſés, où ſe trouvoient conſignés leur hiſtoire pleine de faits ignominieux pour la Nation, leurs généalogies, leur culte, leur légiſlation ?

Dans le ſecond cas; déterminé à changer la Police & la Religion dans le nouveau Royaume d'Iſraël, le perfide & ruſé *Jéroboam* eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix Tribus, ſur la fabrication récente d'une production, qui mettoit les plus grands obſtacles à ſes deſſeins ?

En quelqu'autre temps qu'on veuille mettre la corruption prétendue de ces ſaints Livres, la reſſemblance parfaite, pour tout ce qui eſt eſſentiel entre l'exemplaire Juif & le Samaritain, les défend réciproquement d'un ſi injurieux ſoupçon. La verſion des Septante leur prête un nouveau ſecours, par ſa conformité avec l'une & avec l'autre. Voyez l'article MOYSE.



PERSÉCUTION.

Doit-on punir les Impies dogmatiſans ?

M. de V. s'éleve fortement, dans ſon article *Perſécution*, contre ces hommes dont l'*orgueil bleſſé*, & *le fanatiſme en fureur* irritent le Prince ou le Magiſtrat, & le portent à punir des innocens, qui n'ont d'autre crime que de ne pas penſer comme eux. Mais quels ſont les hommes, qui ont voulu faire punir les penſées des autres, lorſque ces penſées n'ont pas été dépoſées dans la converſation, ou dans des écrits publics ? Il y a tel ouvrage qui peut être un crime auſſi dangereux pour la Société que le vol & l'aſſaſſinat; telles ſont les productions, où l'on enſeigne le matérialiſme, c'eſt-à-dire, un Athéiſme radouci. Car ſi l'homme n'eſt que matiere, & ſi ſon ame meurt avec ſon corps, il n'y a aucun rapport entre Dieu & lui, & il eſt alors indifférent que l'Être ſuprême exiſte ou n'exiſte pas.

Il eſt donc queſtion de ſavoir, s'il eſt permis de

réprimer par des châtimens exemplaires les Auteurs de ces ſortes d'ouvrages, qui troublent la Société, en détruiſant les principes d'une morale qui ſont les fondemens de cette Société. Il me ſemble qu'il n'y aura qu'une réponſe à ce ſujet; & ſi le glaive, le feu, & le gibet paroiſſent une punition très-violente, qu'on prenne des moyens auſſi efficaces, quoique moins effrayans, pour les empêcher de dogmatiſer. Qu'on les enferme & qu'on les dérobe aux yeux de ce monde, qu'ils voudroient bouleverſer par leurs écrits. C'eſt une contradiction ſinguliere qu'on condamne au bucher de jeunes libertins qui, ſéduits par des écrits impies, auront outragé publiquement la Religion; tandis que les Auteurs des ouvrages qui les ont ſéduits, ont la liberté de ſemer de nouveaux poiſons, qui peut-être fermenteront encore dans des cerveaux foibles.

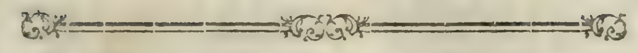
Un moyen peut-être plus ſûr de leur impoſer ſilence, feroit de les donner en ſpectacle au Peuple; de les promener, par exemple, ſur la monture de *Balaam* avec leurs écrits au dos, & un ſavoyard au devant de leur courſier, qui annonceroit leur gloire avec un cornet à bouquin. Ce moyen feroit d'autant plus juſte, qu'il auroit une ſorte de rapport avec celui que les Impies emploient communément contre la Religion. Ils l'attaquent par le ridicule; il ſeroit donc aſſez naturel de les punir par l'ignominie. D'ailleurs, il y a peut-être de leur part plus de vanité que de malice, & plus d'envie de faire du bruit que du mal. Ce ſont des Charlatans préſomptueux, qui parleroient pour la Religion, s'ils croyoient attrouper la multitude. Ils ne veulent que faire parler d'eux; delà le nom de nouveaux *Héroſtrates*, qu'on leur a ſi juſtement donné.

L'Auteur de l'article *Athéiſme* dans l'*Encyclopédie*, penſe comme nous ſur le droit & l'obligation de réprimer les Athées, les Matérialiſtes, & même ceux qui, ſans nier l'exiſtence d'une Divinité, rendent cette exiſtence inutile, en niant ſa providence, &c. « L'A-
» théiſme, dit-il, publiquement profeſſé, eſt puniſ-
» ſable, ſuivant le droit naturel. On ne peut que déſap-
» prouver hautement quantité de procédures barba-
» res & d'exécutions inhumaines, que le ſimple ſoup-

» çon ou le prétexte d'Athéisme ont occasionnées.
» Mais d'un autre côté, l'homme le plus tolérant ne
» disconviendra pas, que le Magistrat n'ait droit de
» réprimer ceux qui osent professer l'Athéisme, &
» même de les faire périr, s'il ne peut autrement
» en délivrer la Société. »

En effet, les Partisans de la tolérance la plus étendue, ont toujours excepté les Athées déclarés. « Si » le Magistrat, continue l'Auteur de l'article *Ency-* » *clopédique*, peut punir ceux qui font du tort à une » seule personne, il a sans doute autant de droit de » punir ceux qui en font à une Société, en niant » qu'il y ait un Dieu, ou qu'il se mêle de la con- » duite du genre-humain, pour récompenser ceux qui » travaillent au bien commun, & pour châtier ceux » qui l'attaquent. »

Écoutons encore M. *Rousseau* de Geneve. *Il faut honorer la Divinité & ne la venger jamais*, dit *Montesquieu*; « il a raison. Cependant les ridicules outra- » geants, les impiétés grossieres, les blasphêmes con- » tre la Religion sont punissables; pourquoi? Parce » qu'alors on n'attaque pas seulement la Religion, » mais ceux qui la professent; on les insulte, on » les outrage dans leur culte, on marque un mépris » révoltant pour ce qu'ils respectent, & par consé- » quent pour eux. De tels outrages doivent être » punis par les Loix, parce qu'ils retombent sur les » hommes, & que les hommes ont droit de s'en res- » sentir. » Ainsi en ajoutant ces raisons de M. *Rousseau* à celles que nous avons déduites ci-devant, il résulte que tous les motifs se réuniront pour porter les hommes en place à réprimer l'Incrédulité qui dogmatise insolemment, & dont les leçons perverses finissent par conduire à la roue ou au bucher. C'est ce qu'on a vu en 1766 à Toulouse & à Abbeville. Les Incrédules eussent-ils fait quelque bien, ce que nous n'avons garde de penser, ce bien passager égaleroit-il la honte durable dont les effets funestes de leurs écrits ont couvert de familles honnêtes, & les chagrins terribles dont elles ont été accablées?



PHARISIENS.

Justice des reproches que JESUS-CHRIST *leur faisoit.*

M. de V. veut excuser la scélératesse de la condamnation de JESUS-CHRIST faite à l'instigation des Prêtres, parce que le Sauveur usant des droits de son ministere divin, les appelloit *races de viperes, hypocrites, sépulcres blanchis. Si quelqu'un parmi vous* (dit-il dans son *sermon du Rabin Akib*) *alloit continuellement par les rues de Rome appeller le Pape & les Cardinaux viperes & sépulcres, le souffriroit-on ?* mais la différence est très grande ; tâchons de la faire sentir.

La corruption extraordinaire du Peuple Juif, & les précautions de la sagesse de Dieu pour sa conversion, peuvent servir de clef pour rendre raison de la dureté salutaire avec laquelle JESUS-CHRIST parloit quelquefois aux Juifs & aux Pharisiens, guides infideles de ce Peuple. On seroit moins surpris en effet de voir celui qui étoit la douceur même s'exprimer quelquefois en termes si rudes & en apparence si outrageans, si l'on faisoit réflexion qu'il s'agissoit de frapper les derniers coups. Il n'y avoit plus rien à ménager avec un Peuple, qui avoit abusé de tous les soins & de toutes les précautions de la bonté de Dieu pour sa conversion. I. Ils avoient les oracles des Prophetes, où étoient marqués tous les caracteres du Messie, & ils ne contestoient pas même que la plûpart de ces caracteres convinssent à JESUS-CHRIST.

II. Le Précurseur étoit venu avec l'esprit & le caractere marqués par les mêmes oracles. Il leur avoit prêché la pénitence & leur avoit annoncé l'arrivée prochaine du Messie.

III. JESUS vint dans le tems où ils faisoient profession d'attendre le Messie & avec tous les caracteres extérieurs & intérieurs, sous lesquels il avoit été désigné. Ils rejettent également le Ministre & le Maître, & ils font de l'un & de l'autre l'objet de leurs calomnies. Cer-

tainement bien-loin d'être surpris de la force & de la sévérité avec laquelle JESUS-CHRIST parloit à un Peuple ainsi disposé & aux corrupteurs de ce Peuple, on trouvera au contraire dans ce langage plus de bonté que d'indignation.

Les changemens arrivés dans les mœurs du Peuple Juif, venoient en partie des Pharisiens, qui les animoient contre le Sauveur envoyé pour l'instruire. Ils avoient étouffé la loi sous une foule de pratiques superstitieuses, qu'il est nécessaire de faire connoître pour justifier les reproches de JESUS-CHRIST. Les principales étoient : I. Leurs fréquentes & scrupuleuses ablutions. Il n'y a rien que de fort ordinaire & de fort raisonnable à se laver les mains avant le repas. Mais les Pharisiens en faisoient un devoir religieux, & en regardoient la négligence comme un crime capital.

II. Leurs longues prieres qu'ils affectoient de faire dans des lieux publics, pour en imposer au Peuple.

III. Ils se croyoient souillés par le commerce ou l'attouchement de ce qu'ils appelloient les pécheurs. C'est un des devoirs de la piété de témoigner une sainte horreur pour le vice ; la prudence chrétienne veut aussi qu'on évite, autant qu'il se peut, le commerce des méchans. Mais ce que JESUS-CHRIST blâmoit dans cette aversion, c'est qu'elle partoit d'un mépris superbe & cruel pour le commun des hommes, & de la haute opinion qu'ils avoient de leur propre sainteté.

IV. Leurs jeûnes fréquens. On ne disconvient pas que le jeûne ne soit une aide à la piété, & une marque d'humiliation agréable à Dieu, quand elle part d'un cœur en effet humilié. Mais le Pharisien en perdoit tout le fruit par son ostentation. Il changeoit l'idée qu'on doit avoir du jeûne, en prenant pour la vertu même, ce qui n'est qu'un secours pour la pratique de la vertu. C'est comme si un enfant tiroit vanité de ce qu'il a besoin qu'on le porte, ou, un vieillard de ce qu'il ne sauroit marcher sans appui.

V. Leur affectation à payer le dixme des moindres choses & au delà de ce qu'exigeoit la Loi. JESUS-CHRIST ne les blâme pas de ce qu'ils remplissoient ce devoir

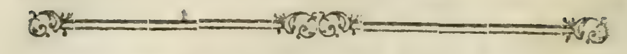
devoir que la loi ordonnoit, mais de ce qu'il sembloit qu'ils prétendissent compenser par cette exactitude l'omission & la violation des devoirs les plus essentiels.

VI. Une observation si scrupuleuse du sabbat, qu'ils n'auroient pas voulu qu'on se garantît de la faim ce jour là en froissant des épis de blé, ou qu'on soulageât un malade.

VII. Ils portoient des Phylacteres plus larges & de plus longues franges que les autres. Ces Phylacteres étoient des bandes de parchemin, où étoient écrits une trentaine de passages tirés de l'*Exode* & du *Deuteronome*, & que les Juifs portoient au bras gauche & à la tête en souvenance de la Loi. Ces dehors de Religion & de piété des Pharisiens leur avoient tellement gagné la confiance & l'affection du Peuple, qu'ils en étoient absolument les maîtres.

Ces dispositions du Peuple en faveur des Pharisiens obligerent les Grands à les ménager. Ainsi aimés du Peuple & redoutés des premiers de l'État, ils avoient un pouvoir d'autant plus dangereux, qu'ils avoient le cœur très-mauvais. On peut juger, par ce que nous avons dit d'après les Historiens, si les Anathêmes fréquens, que Jesus-Christ a lancés contre eux, & les portraits qu'il en fait sont trop chargés & s'il a tort de les représenter comme des monstres d'orgueil, des hypocrites qui sous le voile de la sainteté cachoient les ames les plus noires, & des impies qui anéantissoient la loi de Dieu par leurs traditions. Étoit-il possible que Jesus-Christ remplît sa divine mission sans obstacle avec des hommes d'un tel caractere ? Et doit-on être étonné que la vue des maux qu'ils faisoient & des biens qu'ils empêchoient, ait excité le zele de l'Homme-Dieu ?





PHILOSOPHE.

Examen du portrait que M. de V. fait du Philoſophe.

Le Philoſophe, tel que le peint M. de V., eſt un homme admirable. Il enſeigne la morale & il la pratique, mais comment le prouve-t-il? Par l'exemple d'un homme qui vivoit il y a 2 mille ans; par celui de *Confucius*; mais pour un Philoſophe ſage & modéré, tel que celui-là, combien en trouve-t-on de libertins, de débauchés, de ſéditieux & de ſujets rebelles.

Voici quelques exemples, ſur leſquels M. de V. auroit pu dire un mot dans ſon article *Philoſophe*. Sous *Veſpaſien*, *Helvidius* le Stoïcien, & *Démétrius* le Cynique ſoulevoient le Peuple contre ce Prince, qui fut obligé de faire mourir le premier & d'exiler l'autre. Sous *Domitien*, *Apollone* de Tyane, Philoſophe Pythagoricien ou Stoïcien, ſuſcitoit de tout ſon pouvoir, des ennemis à l'Empereur. Sous *Marc-Aurelle* les Philoſophes animoient le Gouvernement à perſécuter les Chrétiens; & ce fut alors que *Creſcent* fit périr ſaint *Juſtin*. Ces gens-là, (les Philoſophes,) dit M. de *Tillemont*, faiſoient gloire de ne reſpecter pas même les dignités les plus éminentes, mais de crier & d'aboyer contre tout le monde.

Étoit-ce encore des eſprits bien pacifiques que *Critias* & *Alcibiade*, deux des premiers diſciples de *Socrate*? L'un, dit *Xénophon*, étoit le plus avare & le plus violent; l'autre le plus entreprenant & le plus impétueux de tous les hommes.

On feroit aſſurément un très-gros Livre des querelles, des friponneries, des violences de ceux qui prirent en divers temps le nom de Philoſophe & qui cacherent leurs vices & leur inutilité ſous le manteau de la ſageſſe. On n'oublieroit ni *Diogene*, qui mordoit quand on n'avoit rien à lui donner; ni *Séneque*, qui écrivit une ſatyre contre ſon Prince, & qui de plus

fut concussionnaire & usurier en prêchant le mépris des richesses ; ni ces Philosophes dont parle *Tatien*, lesquels se haïssoient les uns les autres, se déchiroient mutuellement, s'arrachoient les postes de faveur, &c. Nous ne parlons point du libertinage des mœurs, qui feroit un chapitre très-long dans l'histoire de ces graves personnages.

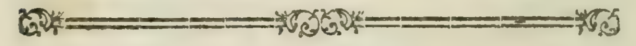
Si M. de V. prend uniquement pour Philosophes les Athées, les Déistes, les Épicuriens, les Spinosistes, les Matérialistes, &c; prouvera-t-il que tous ces Impies ont eu de la modération, de la tranquillité, des inclinations vertueuses ? D'abord il faudroit retrancher du catalogue un *Timon* le Pyrrhonien, qui calomnioit les gens sans scrupule ; un *Lucien*, qui étendoit ses satyres jusqu'aux Dieux ; un *Toland*, qui ne cherchoit qu'à brouiller & à s'envelopper dans les disputes ; un *Vanini*, qui soulevoit les esprits par des paradoxes, & qui d'ailleurs étoit un scélérat par les mœurs, &c.

D'ailleurs n'est-ce pas être un mal-honnête homme & un mauvais Citoyen, que de répandre une doctrine qui détruit la Religion, les Loix, la subordination ? Quand *Diagoras* nia l'existence de la Divinité, ne le regarda-t-on pas comme une peste publique ? En Angleterre même, n'a-t-on pas recherché & poursuivi comme des Séditieux, ce *Toland* sans probité, comme dit *Collins*, & ce *Wolston*, qui inondoit le Public de papiers contre JESUS-CHRIST, &c ? Et combien de querelles les systêmes d'*Épicure*, de *Spinosa*, & de tous nos Incrédules modernes n'ont-ils point causées ? Enfin quand il se seroit trouvé quelques Impies irréprochables dans leur conduite, bons Sujets, bons Citoyens, qu'est-ce que cela prouveroit ? Le Christianisme n'a-t-il pas produit un nombre infiniment plus grand d'hommes plus vertueux, plus tranquilles, plus utiles à la Société, que ne peuvent l'être les Philosophes même les plus sages ? Les Incrédules sont encore une poignée de gens & ils ne couvrent pas encore le globe, comme ils se l'imaginent avec leur modestie ordinaire. Il faudroit supposer leur Nation aussi répandue, aussi nombreuse que l'est celle des Chrétiens. On estimeroit alors au juste quelle seroit la face du monde avec une doctrine, qui ne laisse ni crainte,

ni espérance, ni vrais principes sur le bien & le mal. Le résultat de cet examen ne seroit certainement pas à l'avantage de la Philosophie.

Nous n'incidenterons pas sur les autres points de l'article *Philosophe*. On y fait une belle apologie de *Bayle*, pour laquelle nous renvoyons à son Article. On peut voir sur les autres objets, les articles INCRÉDULITÉ, ESPRITS-FORTS, &c.

Que faut-il aujourd'hui pour avoir le nom de Philosophe ? l'impiété de *Diagoras* & l'effronterie de *Diogene*. Quiconque se croit sage & le dit est sûr de le persuader. Il faut seulement qu'il trouve mauvais ce qu'on avoit cru bon jusqu'à présent ; qu'il fronde les vérités anciennes pour y substituer des paradoxes nouveaux ou rajeunis ; qu'il annonce comme des découvertes des idées triviales parées du vernis Philosophique &c. A coup sûr un tel homme, avec quelques femmes & quelques sots, auroit bientôt autant de réputation que les *** ou les *** &c. &c.



PIERRE.

Examen de cet Article.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que M. de V. a déclamé contre les Papes. Qu'on lise les premieres éditions de sa *Henriade*, on y trouvera les premiers fruits de sa colere contre les Pontifes Romains ; qu'on ouvre ses *Annales de l'Empire*, on y verra ce qui suit sur le Pape *Pie V*, canonisé il y a environ quarante ans. » *Pie V.* (*Ghisleri* Dominicain) 1566. On lui re» procha d'avoir donné trop de dignités à *Jacques* » *Buon-Compagno*, son bâtard (*) en faveur duquel » il ne démembra pourtant pas l'État Ecclésiastique, » comme ses Prédécesseurs. »

Consultez tous les Historiens, & ils déposeront tous

(*) Cette calomnie est répétée dans le *Catéchisme d'un honnête-homme* par M. de V. : catéchisme qui certainement n'est pas celui d'un Chrétien. Comment un homme un peu instruit peut-il tomber dans des erreurs si graves ?

contre le calomniateur. Vous trouverez par-tout l'éloge des vertus de ce Pontife, de sa tempérance, de ses travaux, de son zele, de son assiduité à la priere. Il procuroit aux pauvres des secours abondans, leur lavoit les pieds, embrassoit les Lépreux, les exhortoit à la patience. Il chérissoit les Savans, & les élevoit aux dignités ; mais ce n'étoit qu'autant qu'ils joignoient la piété à la science. Un tel Pape pouvoit-il avoir des bâtards ?

Après un mensonge si noir & si affreux, il est inutile de répondre aux blasphêmes calomnieux, dont cet article *Pierre* est rempli. L'Auteur ne veut pas que saint *Pierre* ait été à Rome ; mais il est certain par toute l'antiquité qu'il est venu dans cette Ville, & qu'il y a souffert le martyre. C'est un point qu'une infinité de Controversistes ont traité, & sur lequel on ne revient plus. Il est très-faux qu'on n'ait aucune preuve des voyages du Prince des Apôtres ; on a toute la Tradition « Nous avons, dit l'Auteur, une » lettre sous son nom, dans laquelle il dit qu'il est » à Babylone ; des Canonistes judicieux ont prétendu » que par Babylone on devoit entendre Rome. Ainsi » supposé qu'il l'eût datée de Rome, on auroit pu » conclure que la lettre auroit été écrite à Babylo- » ne. On a tiré long-temps de pareilles conséquen- » ces, & c'est ainsi que le monde a été gouverné. » Ne diroit-on pas, en lisant cette plaisanterie, qu'on n'a d'autre raison de croire que saint *Pierre* a été à Rome que la lettre datée de Babylone ? mais encore une fois tous les anciens Peres sont d'accord, qu'il gouverna quelque temps l'Eglise de Rome & qu'il la consacra par son martyre.

Il est certain par l'Écriture que saint *Pierre* étoit le premier des Apôtres. Saint *Matthieu* le marque précisément dans le chap. 10 de son Evangile. Voici, dit-il, *le nom des douze Apôtres ; le premier est Simon, appellé Pierre.* Tous les Apôtres étoient égaux en puissance, comme saint *Cyprien* & saint *Jérôme* le disent ; mais il en faut excepter la primauté qui appartenoit à saint *Pierre.*

Cette primauté dans l'Eglise a passé à l'Évêque de la Ville de Rome, dont l'Eglise étoit fondée par saint *Pierre.* Tous les anciens l'ont reconnue pour la

premiere Eglise du monde, & les Grecs ne lui conteſtent pas ce rang d'honneur. Car quoiqu'ils aient voulu égaler l'Eglise & l'Évêque de Conſtantinople à l'Évêque & à l'Eglise de Rome, dans les privileges & prérogatives, ils reconnoiſſent néanmoins la primauté de l'Évêque de Rome.

Quant à la perſonne de Pierre, dit M. de V., *il faut avouer que* Paul *n'eſt pas le ſeul qui ait été ſcandaliſé de ſa conduite. On lui a ſouvent réſiſté en face, à lui & à ſes Succeſſeurs.* Mais premiérement pluſieurs Savans ont prétendu que le *Céphas* auquel ſaint *Paul* réſiſta, n'étoit pas ſaint *Pierre*, mais un des ſoixante-douze diſciples, & ce ſentiment eſt encore ſoutenu aujourd'hui par quelques Théologiens. Saint *Clément d'Alexandrie*, *Dorothée*, quelques perſonnes du temps de ſaint *Jérôme*, l'Auteur de la chronique d'Alexandrie, & quelques autres Commentateurs plus récens, ont été de ce ſentiment. En ſecond lieu, quand ce *Céphas* auroit été ſaint *Pierre*, ce n'eſt pas une raiſon pour l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* d'inſulter à la mémoire de ce ſaint Apôtre. Il n'y a que la vertu qui ſoit en droit de repréſenter à la vertu.

Cet Écrivain téméraire l'outrage à l'occaſion d'*Ananias*, Juif des premiers convertis. Cet *Ananias* eut la hardieſſe de *mentir au Saint-Eſprit*, & de vouloir tromper ſaint *Pierre*, ſur le prix & la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec ſa femme *Saphire* qui avoit eu part à ſon crime. C'étoit Dieu lui-même qui les puniſſoit par le miniſtere de ſaint *Pierre*, & qui dans la premiere prédication de ſa loi, vouloit donner cet exemple de terreur à ceux qui ſeroient tentés de la tranſgreſſer. Eſt-ce à une chétive Créature à demander compte au Créateur ?

Quant aux injures & aux médiſances que l'Auteur s'eſt permis à l'égard de certains Papes, qui ont ſouillé le Trône ſaint qu'ils occupoient, on ne prétend pas les juſtifier. Mais il eſt un ſtyle modéré & ſage, qui garde le reſpect dû aux Puiſſances, ſans altérer celui qu'on doit à la vérité. On ne veut point anéantir certains faits ; mais il ne faut pas les citer à tout propos & hors de propos. Si on en fait mention, on doit en parler en hiſtorien & non en ſatyrique ; on doit raconter ſimplement les faits, & ſe garder

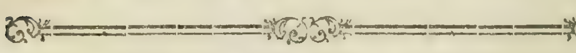
de les aggraver par des circonſtances exagérées & par des réflexions mordantes. Une attention qu'un Chrétien & un Catholique doivent ſur-tout avoir, c'eſt de n'imputer le blâme qu'aux perſonnes & non au ſaint Siege, & à l'Egliſe. On doit y voir la foibleſſe de l'homme & non celle de la Providence, comme ſi Dieu avoit abandonné ſon ouvrage. Enfin, pour être parfaitement équitable il faut, en racontant les travers & les crimes, préſenter les traits de zele & de vertu. Si M. de V. avoit ſuivi ces regles, ſon article *Pierre*, au lieu d'être une invective atroce, auroit été un tableau édifiant. On auroit vu des Papes Martyrs, Confeſſeurs, & en aſſez grand nombre, au lieu de quatre ou cinq empoiſonneurs & meurtriers, dont on a exagéré les forfaits, & dont les crimes ſont couverts par les vertus des autres.

Quand on reproche à l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* ſes excès contre les Papes, il répond qu'il n'eſt pas leur ennemi, puiſque quelques Pontifes Romains lui ont accordé des graces. Nous ſavons en effet qu'on lui a envoyé autrefois des medailles de Rome, comme les anciens Romains ſacrifioient à la fievre, mais il n'en eſt que plus coupable en calomniant les ſucceſſeurs de ſaint *Pierre*. Il manque à l'équité & à la reconnoiſſance. *Aretin* ſe taiſoit au moins quand on le gratifioit de quelque chaîne d'or. M. de V. auroit dû ſe rappeller ce qu'il dit dans les premieres éditions de ſon Hiſtoire Univerſelle. « Nous » avons vu des Pontifes pieux & juſtes. Mais il n'eſt » pas extraordinaire que la longue querelle des Em- » pereurs & des Papes, la lutte opiniâtre de la » liberté de Rome contre les *Céſars* de l'Allemagne » & contre les Pontifes Romains, les Schiſmes, & » enfin le grand Schiſme d'Occident, n'aient pas per- » mis à des Papes élus dans le trouble d'exercer des » vertus que des tems paiſibles leur auroient inſpi- » rées ? La corruption des mœurs pouvoit-elle ne » pas s'étendre juſqu'à eux ? Tout homme eſt for- » mé par ſon ſiecle ; bien peu s'élevent au deſſus des » mœurs du tems. Les attentats preſque néceſſaires » dans leſquels pluſieurs Papes furent entraînés, » leurs ſcandales autoriſés par un exemple général, » ne peuvent pas être enſevelis dans l'oubli. A quoi

» sert la peinture de leurs vices & de leurs désas-
» tres ? A faire voir combien Rome est heureuse de-
» puis que la décence & la tranquillité y regnent.....
» Les malheurs, les foiblesses, les crimes de quel-
» ques Pontifes ne font pas plus de tort à la Reli-
» gion dans les esprits sages, que les infortunes &
» les vices d'un Souverain légitime n'ébranlent ses
» droits au Trône. »

Cela étant, pourquoi M. de V. se plait-il à tracer des tableaux scandaleux ? pourquoi contredit-il toujours ses maximes par des actions ? Pourquoi ne profite-t-il pas de l'avis qu'il a donné au sacristain *Norberg*, Aumonier Lutherien de *Charles* XII ? Il faut
» savoir distinguer le Pontife du Souverain ; il faut
» savoir estimer beaucoup de Papes quoiqu'on soit
» né à Stokolm. Il faut se souvenir de ce que di-
» soit le grand *Côme* de *Médicis* qu'*on ne gouverne*
» *point des États avec des patenôtres*. Il faut enfin n'être
» d'aucun parti & dépouiller tout esprit de parti
» quand on écrit l'Histoire. »

PRÊTRES, Voyez MINISTRES, ABBÉ.



PIÉTISTES.

Apologie de la dévotion.

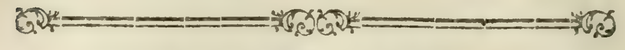
C'est sous ce nom ridicule que nos *Philosophistes* désignent les gens de bien & ce qu'ils appellent autrement les Dévots. Mais leurs préjugés contre la Dévotion (nous entendons la véritable) sont bien injustes. La solide piété a pour fondement essentiel la fidélité aux préceptes de la loi naturelle, aux devoirs de la Religion & de son état. Équité, probité, charité, amour de la Patrie, soumission au Souverain, zele pour le bien de la Société, tout y est renfermé. Un Dévot est essentiellement Citoyen parfait. Mais quoique la Religion propose des devoirs extérieurs envers Dieu & envers les hommes, elle consiste sur-tout dans le cœur. L'amour qui nous unit au Souverain Être, qui nous fait accomplir toutes ses loix, méditer ses bienfaits, contempler ses perfec-

tions, desirer & attendre ses promesses, voilà ce qu'il y a de plus grand dans la Religion. Tel étoit déja l'esprit de la loi ancienne.

Moyse, *David*, *Isaïe*, *Jérémie*, *Daniel*, *Judith*, *Esther* &c. nous présentent une noble image des vrais adorateurs. Leur piété douce & sublime consistoit dans un cœur pénitent, intérieur, réfléchi, dans un recueillement profond & inaltérable plus que dans les pratiques du culte ; & telle est la piété Chrétienne. Quel Philosophe oseroit refuser son suffrage à des sentimens si conformes à la raison, & même si élevés au dessus de la plus pure raison ? On dira sans doute, qu'un portrait si beau est imaginaire ; non, il est exactement vrai. Pour en juger, n'examinons ni les censures injurieuses du siecle, ni la conduite de plusieurs qui usurpent le nom de Dévots, mais seulement l'esprit, les regles de la piété. L'Evangile en est la source primitive & immuable.

Si tout ce que propose aux hommes la Religion dans sa perfection, est l'objet des railleries de M. de V., il peut railler les plus grands génies, qui depuis dix-huit siecles ont paru dans le monde. La piété solide n'est point l'invention de quelques Docteurs ignorants, ou de quelques Religieuses désœuvrées. Elle date depuis la naissance de l'Eglise ; elle est exprimée dans les écrits des Docteurs des premiers siecles. En prouvant avec une vaste & profonde érudition les dogmes de la Religion Chrétienne, ils nous ont transmis des regles de morale aussi relevées, que celles, dont on voudroit railler aujourd'hui l'illusion prétendue. Dès le second siecle, saint *Clément* dans son *Pédagogue* & son *Gnostique*, nous fait un portrait d'un parfait Chrétien, que l'Auteur prendroit pour le pinceau d'une imagination dérangée, s'il étoit dans un Livre mystique de nos jours. Tant il est vrai que le fond de la Religion Chrétienne a toujours été la vie intérieure & unie à Dieu ! Il n'est pas étonnant qu'un Philosophe qui n'est versé que dans la Littérature, ignore ce genre d'écrits ; mais ils n'en sont pas moins chers, ni moins utiles aux gens de bien. Si M. de V. les avoit lus, ils lui auroient appris qu'il ne faut pas discuter des matieres qu'on ignore, ni défigurer un sentiment & le proposer sous une face

ridicule, afin de le combattre. Il faut craindre le fort de ce héros de la chevalerie errante qui se battoit contre des géans que son imagination extravagante tiroit du néant.



PLAGIAIRES.

Tous les Ecrivains impies le sont.

NOs Auteurs incrédules se copient sans cesse ; tous leurs habits sont de la friperie. Le *Dictionnaire Philosophique* n'est que la centieme repetition de ce qu'on trouve dans les écrits impies qui avoient précédé ce téméraire redacteur. Si on a cru d'abord y trouver quelque chose de nouveau, on a été bien détrompé, quand on a vu paroître l'*examen des Apologistes de la Religion Chrétienne* & d'autres manuscrits qu'on auroit dû laisser dans les cabinets où ils pourrissoient. Voyez l'*Evangile de la raison* ou, pour mieux dire, l'*Evangile de la sottise.* De cinq brochures qui composent cet infame recueil, il n'y en a pas une où l'on ne répéte ce que l'on avoit déja dit dans les autres. On a réproduit ces infamies sous le titre de *Recueil nécessaire* ; on fait tous les jours des fraudes impies dans ce goût là. Ces fastidieuses répétitions, ces brigandages typographiques si déshonorans ont tellement lassé les incrédules-mêmes, qu'ils ne veulent plus de ces énormités de crainte d'acheter ce qu'ils avoient déja.

Mais comme les accusations ne doivent pas être générales & qu'il faut prouver ce qu'on avance, citons quelques morceaux qui prouvent que les Philosophes modernes ne sont que d'éternels perroquets. Prenons pour exemple le *Naturalisme.* Voyons d'abord ce qu'en a dit M. de V. qui ne reconnoît que cette loi, à l'exclusion de toute autre révélée & par conséquent de tout le culte.

Non, Dieu nous a créés, Dieu veut nous sauver tous.
Par-tout ils nous instruit, par-tout il parle à nous :
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,

Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
Sur cette loi sans doute il juge les Païens ;
Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens.
Qu'on soit juste, il suffit : le reste est arbitraire...

Et après avoir déclamé, sans aucune distinction, contre tous les cultes :

Chacun vante sa foi, ses saints & ses miracles,
Le sang de ses Martyrs, la voix de ses oracles.

Il croit avoir trouvé la source de cet abus.

C'est que de la nature on étouffa la voix ;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des loix.

Voyons cette fausse Doctrine dans les *Lettres Persanes.*

« Que penses-tu des Chrétiens ? ..... Parce qu'ils » n'ont pas été assez heureux pour trouver des mos- » quées dans leur pays, crois-tu qu'ils soient con- » damnés à des châtimens éternels, & que Dieu les » punisse pour ne pas avoir pratiqué une Religion » qu'il ne leur a pas fait connoître ? ...... (Lettre 33.)

» Seigneur, je n'entends rien dans les disputes » qu'on fait sans cesse sur votre sujet : je voudrois » vous servir selon votre volonté ; mais chaque » homme que je consulte, veut que je vous serve » à la sienne. ...... (Et après des traits ironiques » sur les différents cultes) Je ne puis remuer la » tête, que je ne sois menacé de vous offenser ; » cependant je voudrois vous plaire, je ne sais si » je me trompe ; mais je crois que le meilleur mo- » yen pour y parvenir, est de vivre en bon Cito- » yen dans la Société où vous m'avez fait naître, » & en bon pere dans la famille que vous m'avez » donné. (Lettre 44.) »

On voit encore le même dessein sous le portrait insidieux des *Troglodites* & des Guebres.

Les *Lettres Turques*, sous le roman de *Felime* & *Alberramen*, renferment une sorte de colere contre tout culte révélé. La suffisance de la loi naturelle y est clairement établie : loi au reste expliquée à la maniere des Philosophes, où la volonté est comptée

parmi les vertus. Et après le refus d'embraſſer une Religion qui damne bien les Muſulmans « Dieu, » (dit la Muſulmane,) a créé tous les hommes ; il » eſt juſte, bon & miſéricordieux. Suivons les loix » de cette raiſon communes à toutes les nations, & » qu'il leur a données comme un flambeau pour » les guider & les éclairer dans les voies de l'é- » quité & de la juſtice : ſervons-nous-en dans la » recherche du culte le plus conforme à ſa gran- » deur & à ſa ſainteté, & eſpérons tout de ſa » Providence. »

Les *Lettres Juives*, en paroiſſant reſpecter la loi de *Moyſe*, n'ont d'autre but que d'inſinuer la loi naturelle, comme formant toute la Religion.

« Tout ce qu'on appelle ici eſprits-forts, gens du » bel air, femmes du monde, n'exercent la Re- » ligion Nazaréenne, que dans l'extérieur ; au fond » du cœur, il en eſt très-peu qui en ſoient perſuadés. » Ils ſe contentent de croire un Dieu. Pluſieurs » penſent que l'ame eſt immortelle : beaucoup d'au- » tres, ainſi que les Saducéens, ſoutiennent qu'elle » eſt ſujette à la mort. Je regarde ces derniers com- » me des gens dans l'erreur : quant aux premiers, » je ne ſais ſi nous pouvons leur refuſer le titre » de Juifs. Ils croient un Dieu qui a créé l'univers, » qui récompenſe les bons, & punit les méchans. » Que croyons-nous d'avantage ? N'eſt-ce pas là » toute notre Religion, excepté certaines cérémo- » nies que nos Docteurs & nos Prêtres nous ont » ordonnées ? Mais les cérémonies ne ſont pas in- » diſpenſablement néceſſaires : il me ſera aiſé de t'en » donner des preuves convaincantes. (*Lettres Jui-* » *ves*, *Lettre* 5.)

» *Quæ tibi vis fieri, facias. Hæc ſummula legis.* Voilà » notre Religion, tous les préceptes en ſont com- » pris dans ce peu de mots. Tout ce que nos Ra- » bins y ont ajouté de plus, peut être regardé, ſi » l'on veut, comme inutile & ſuperflu. (*Lettre* 124.)

» Je penſe qu'on peut regarder tous les hommes » comme formant en quelque maniere une ſeule & » ſimple Religion, puiſqu'ils adorent tous la même » divinité, & ne different entr'eux que par le culte » & les cérémonies.

Les *Lettres Péruviennes* mettent la même Doctrine dans la bouche de *Zilia*. Perſonne n'ignore le déréglement & la cruauté des ſuperſtitions Mexicaines ; voilà cependant cette loi prétendue naturelle, qu'elle préfére à la Religion Chrétienne.

» O mon cher *Aſa*, que les mœurs de ce pays » me rendent reſpectables celles des enfans du ſoleil.

» Peut-être a-t-on beſoin ici de l'horreur du vice » pour conduire à la vertu. Cette penſée me vient » ſans la chercher ; ſi elle étoit juſte, que je plain» drois cette nation ! La nôtre plus favoriſée de la » nature chérit le bien par ſes propres attraits.

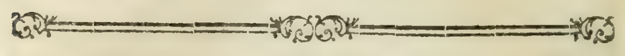
Le Livre intitulé la *Religion eſſentielle* eſt compoſé tout entier ; pour prouver par une foule de raiſonnemens faux, abſtraits, inintelligibles, que le culte ne ſert à rien, que la Religion conſiſte uniquement dans l'hommage du cœur ; hommage qu'il forme & reſtreint à ſon gré.

Le Livre des *mœurs* prétend que le culte extérieur fut l'altération & la décadence du vrai culte. « Le culte ſaint & dégagé des ſens ne ſubſiſta pas » long-tems dans toute ſa pureté ; on y joignit des » pratiques extérieures & des cérémonies, & ce fut » là l'époque de ſa décadence.

Inutilement multiplieroit-on les extraits ; il en réſulte que dès qu'un Écrivain téméraire à avancé une erreur, cent autres Écrivains la reproduiſent dans leurs livres, ſouvent dans les mêmes termes. On met en vers ce qui étoit en proſe, & on traduit en proſe ce qui étoit en vers. C'eſt ce qu'a prouvé par rapport au célebre J. J. *Rouſſeau* l'Auteur qui a recueilli ſes *plagiats ſur l'éducation* en un vol. *in*-12. On formeroit un beaucoup plus gros livre des larcins littéraires de M. de V. ; mais il ſuffit de l'avoir prouvé par quelques échantillons. Il avoue lui-même dans la Préface de ſon *Dictionnaire Philoſophique*, qu'il n'a pas fait difficulté de copier des pages entieres, lorſqu'elles ont été néceſſaires à ſa collection ; & s'il ne l'avoit pas avoué, les Lecteurs s'en ſeroient aſſez apperçus.

On pardonne à un bon médecin d'aller chercher ſes plantes dans les jardins de ſes concitoyens ; mais on ne pardonne pas à un empoiſonneur d'y aller

prendre ses herbes empestées. C'est ce que font tous les Auteurs incrédules. Ils empruntent non-seulement de ceux qui pensent comme eux ; mais ils ont encore recours à ceux qui ont une façon de penser diamétralement opposée. Et on en connoît tel qui, pour composer de mauvais livres, n'a eu d'autre peine que de copier les objections qu'on avoit réfutées dans de bons.



PRADES.

Histoire de sa These.

LA These que l'Abbé de *Prades* soutint le dix-huit Novembre 1751, a trop fait de bruit, pour que nous ne lui donnions pas une place dans cet Ouvrage. Cet Auteur né à Castel-Sarrasin, dans le Diocese de Montauban, fit ses premieres études en Province. Il passa ensuite à Paris, où il demeura dans plusieurs Séminaires, entr'autres dans celui de saint *Sulpice*. Sa réputation n'y étoit pas brillante ; il n'aimoit pas la Théologie scholastique, ni l'argumentation, paroissant plus propre aux fleurs des Belles-Lettres, qu'aux fruits des sciences sacrées.

L'Abbé de *Prades* avoit soutenu sa Sorbonique & sa mineure sans se distinguer. Enfin sa These le tira de la foule, mais ce fut d'une maniere bien funeste pour la Religion. Cette singuliere These étoit pleine de propositions dangereuses, sur l'essence de l'ame, qu'on rapprochoit de la matiere ; sur les notions du bien & du mal moral qu'on confondoit ; sur l'origine de la Société & de la Loi naturelle ; sur la Religion surnaturelle ; sur les marques de la véritable révélation ; sur la certitude des faits historiques ; sur la chronologie, & l'œconomie mosaïque ; sur la nature des miracles ; enfin, sur la déférence due aux Peres de l'Eglise. On trouvoit un parallele indécent des guérisons d'*Esculape*, & de celles de JESUS-CHRIST séparées des Prophéties.

Le Parlement sévit contre cette These, & sa vigilance éveilla celle de la Sorbonne ; elle condamna la

Thefe & fon Auteur dès le 27 Janvier 1752. Les dix propofitions furent jugées plus ou moins répréhenfibles, & condamnées comme telles, *In globo*; condamnation qui n'auroit pas été la feule peine de l'Abbé de *Prades*, s'il étoit refté en France. Au commencement de l'orage élevé contre lui, il s'étoit retiré à Berlin, où le Roi de Pruffe l'accueillit avec bonté. Un Canonicat de Breflaw fut le fruit de fa retraite.

L'Abbé de *Prades* fit d'abord une Apologie en trois parties, qui marquoit beaucoup d'emportement & d'obftination. Il y attaqua Janféniftes & Moliniftes, & il montra finon une bonne Théologie, du moins toute l'amertume, qu'on reproche aux Théologiens hétérodoxes.

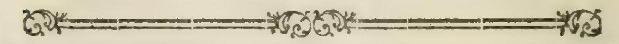
Dès que fa bile fut foulagée, il rougit de fes excès, & fongea à fe réconcilier avec l'Eglife. L'Évêque de Breflaw fut le principal moteur dont fe fervit la Providence pour ménager cette réconciliation. Le Prélat zélé rendit à Sa Sainteté quelques converfations édifiantes, qu'il avoit eues avec l'Abbé de *Prades*. Il fit valoir les fentimens dont toutes fes lettres étoient remplies: fa foumiffion aveugle au faint Siege, dont il avoit ignoré la cenfure avant qu'il fît paroître fon Apologie; fon courage à défendre la Religion Catholique, en préfence de fes ennemis; le bonheur qu'il avoit eu de la fervir en différentes occafions, & les grands biens qu'il pourroit lui faire encore, s'il parvenoit à rentrer en grace avec Rome.

Bénoît XIV. qui ne connoiffoit l'Abbé de *Prades* que par fa condamnation, & pour avoir reçu de lui une lettre à laquelle il n'avoit pas jugé à propos de répondre, fut charmé de tout ce que mandoit l'Évêque de Breflaw. Il écrivit au Cardinal de *Tencin* pour le faire relever de fes cenfures. Ce Cardinal, Provifeur de Sorbonne, difpofa cette Faculté à bien traiter l'Errant. On demanda de lui une rétractation; & il la donna telle qu'elle lui fut envoyée de Rome.

Il s'y avoue coupable envers Dieu, envers l'Eglife Romaine, envers la Faculté, envers le Public, dont il a été le fcandale; envers lui-même, puifqu'il s'égaroit, & qu'il n'a pas affez d'une vie pour pleurer fa conduite paffée, & remercier JESUS-CHRIST de la

grace que lui accorde ſon Vicaire en terre. La rétractation étoit du ſix Avril 1754, & il en envoya trois Exemplaires, l'un à la Faculté, l'autre à l'Évêque de Montauban, le troiſieme à l'Archevêque de Paris. Le fruit de cette démarche fut le rétabliſſement dans ſes degrés, qui lui fût accordé à la recommandation du Pape. *Bénoît* XIV. ſe montra dans cette querelle, ce qu'il a toujours paru, doux, humain, compatiſſant, en un mot le véritable Pere des fideles. Le *Pécheur qui ſe répent véritablement*, écrivoit-il au Cardinal de *Tencin*, *doit être reçu à bras ouverts.*

PRÉDICATION (Apologie de la) Voyez l'article de BOSSUET.



PRESSE.

De la liberté de la Preſſe.

L'ADMIRATEUR.

Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on écrive en paix tout ce qu'on voudra ? l'homme que vous voudriez gêner, fait fleurir la librairie. Sa *collection complette in*-8°. a épuiſé pendant dix ans quatre papeteries. Sa *rédaction générale in*-4°. en occupera dix. Que ferions-nous de nos chiffons, s'il n'y avoit pas de bons Ecrivains qui les fiſſent valoir ?

LE CENSEUR.

Je n'ai prétendu gêner que les ennemis de la Religion & de l'État ; que les autres écrivent en paix. Rien de plus juſte ; mais parce que vous ſerez embarraſſé de vos chiffons, faudra-t-il permettre qu'on imprime tout impunément ?

L'ADMIRATEUR.

Et pourquoi non ? l'État ne s'en trouveroit que mieux. Le talent de convertir de lambeaux de linge en de gros volumes de proſe & de vers, fait circuler

en

en France l'argent des étrangers ; & pour quelques penſées de nulle valeur ou de peu de valeur, nous avons des choſes ſolides.

LE CENSEUR.

Cet avantage eſt grand ſans doute ; mais que vous le payez cher ! les mœurs ſe corrompent, la probité s'évanouit, & nos *Diagoras* ont produit plus d'un *Cartouche.*

L'ADMIRATEUR.

Si cela eſt ainſi, je n'ai rien à dire. Mais ſi quelques Ecrivains gâtent l'eſprit & le cœur, il faut les réprimer. Il ne faut pas empêcher nos Apoticaires de vendre du Quina, parce que quelques-uns de leurs Confreres auront débité du poiſon.

LE CENSEUR.

Je ne veux pas non plus autre choſe. Que la librairie fleuriſſe, à la bonne heure, mais que ce ne ſoit pas aux dépens des mœurs. Je ſais qu'il y a une multitude d'hommes employés à fabriquer du papier, à le charger de blanc & de noir, à le convertir en brochures. Il eſt juſte qu'ils vivent. S'ils cultivoient la terre, ils ſeroient peut-être plus utiles à l'État ; mais enfin puiſqu'ils ont une profeſſion honnête, qu'ils la gardent. Mais quelqu'un d'eux mourra-t-il de faim, parce qu'on n'aura pas voulu permettre le débit ou l'impreſſion d'une brochure impie d'une centaine de pages ? Non, le commerce Typographique n'en ira pas moins ſon train.

L'ADMIRATEUR.

Vous voudriez donc qu'on réduiſit la faculté de penſer & la liberté d'écrire au ſeul utile, au ſeul honnête. Voilà un projet digne des premiers ſiecles du Chriſtianiſme ; mais ce projet reſſerrera bien le génie de nos Ecrivains modernes.

LE CENSEUR.

Point du tout. *Fenelon*, *Boſſuet*, *Boileau* & tant d'autres Auteurs du dernier ſiecle en ont-ils moins valu parce qu'ils ont renfermé leurs talens préciſément dans les bornes, qui vous paroiſſent des entraves ?

L'ADMIRATEUR.

Mais ſi nos Poëtes du jour les avoient imités, aurions-nous tant de jolies bagatelles, la *Pucelle*, la *Chandelle d'Arras*, les *Contes de Guillaume Vadé*, le *Dictionnaire Philoſophique* ?

LE CENSEUR.

Nous ſerions à la vérité moins riches en pareils chefs-d'œuvre. Mais n'avoir que des tréſors de cette eſpece, c'eſt être dans l'indigence. Il vaut mieux avoir une fortune ſolide, que de poſſéder des billets chimériques qui ruinent, ou qui font pendre celui qui les poſſéde.

L'ADMIRATEUR.

Nous n'avons vu encore aucun Auteur donner des ſcenes ſur la Gréve.

LE CENSEUR.

Mais vous avez vu des Libraires ruinés pour avoir imprimé ou débité leurs infamies. Vous avez vu un jeune Gentil-homme, ennivré de ce malheureux poiſon, mourir par la main du bourreau à Abbeville. Vous avez vu des Magiſtrats humains forcés par les excès multipliés de nos *Diogenes* à donner cet exemple terrible. Après un tel événement, dites-moi tant qu'il vous plaira que la liberté d'imprimer eſt le fondement de la cave ou de la cuiſine d'un Auteur ou d'un Libraire ; je vous dirai qu'il vaudroit mieux que l'un & l'autre mangeaſſent du pain bis & buſſent de l'eau, que de produire par le débit de leurs drogues des ca-

taſtrophes funeſtes. Croyez-moi, en attaquant le Ciel, on troublera toujours la terre.

L'ADMIRATEUR.

La plupart de nos Ecrivains ſont bien éloignés d'avoir cette idée. Ils vous diſent froidement qu'un livre n'a jamais fait aucun mal. S'il ennuye, on ne le lit pas; s'il amuſe, cette diverſion leur paroît néceſſaire.

LE CENSEUR.

On leur paſſeroit ſans doute de procurer des amuſemens à leurs concitoyens, s'ils ne cherchoient à amuſer aux dépens du Gouvernement ou de la Religion.

L'ADMIRATEUR.

Mais les idées viennent; il faut bien les mettre ſur le papier. Semblables à l'œuf, on ne peut l'empêcher d'éclorre dès qu'une fois le poulet eſt formé.

LE CENSEUR.

On écraſe l'œuf qui renferme un germe empeſté; & ſi le coq nous fatigue par ſon chant, on le met hors d'état de chanter.

L'ADMIRATEUR.

Voudriez-vous donc qu'on enfermât tous ceux qui chantent mal?

LE CENSEUR.

Non, mais bien tous ceux qui parlent trop haut ſur tout ce qu'on doit reſpecter. Qu'on n'attente pas à leur vie; qu'on n'ait point une intolérance ſanguinaire; mais qu'on ſe laiſſe conduire par cette tolérance ſage qui enferme le Corrupteur, pour diminuer la corruption. Que dans la retraite où on les confine, on leur donne de bons bouillons pour ré-

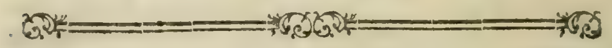
tablir leur cerveau ; mais qu'on leur refuse de l'encre, puisqu'ils ne s'en servent que pour écrire des sottises. Tel est l'esprit, telle est la façon de penser de nos plus sages Magistrats. Ils veulent de la liberté ; ils condamnent la licence. Ils ne sont point cruels ; ils sont justes, & il faut être intolérant soi-même pour les accuser d'intolérance.

L'ADMIRATEUR.

Les Anglois sont plus indulgens.

LE CENSEUR.

C'est un préjugé ; ils ont fait mourir en prison le détracteur des Miracles de J. C., l'impie *Woolston* ; & je souhaite de tout mon cœur que ceux qui le copient en France, ne finissent pas comme lui.



PROPHÉTIES.

§. I.

Notions préliminaires.

LES Prophéties ont toujours été le sceau divin, qui caractérise le dépôt des promesses, & le rendent authentique. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse voir tous les siecles, & prédire infailliblement les événemens, qui dépendent du libre arbitre de l'homme. Ainsi, s'il y a chez un Peuple une suite de prédictions de l'avenir, antérieure aux événemens, & si ces événemens sont arrivés précisément comme l'ont dit les Prophetes, il est évident que Dieu a parlé à ce Peuple, & par ce Peuple, à tous les hommes.

Ces hommes célebres, séparés des humains par une vie solitaire & austere, étoient consacrés à la méditation de la loi, à la priere & aux exercices de la piété. Dans le temps de désordre & de l'idolâtrie, ces hommes pleins de zele, malgré les menaces & les persécutions des méchans, se disoient envoyés

de Dieu : ils promettoient, ou menaçoient. Leurs paroles étoient conſervées préciſément, & les Juifs les ont tranſmiſes. Ils ajoutoient en preuve de leurs diſcours des miracles éclatans ; ils annonçoient des événemens de toute eſpece, proches ou éloignés. L'accompliſſement qui arrivoit pendant la vie du Prophete, prouvoit ſa miſſion, & confirmoit ſes oracles pour l'avenir. Les monumens publics atteſtoient ce qui étoit accompli, on en inſtruiſoit les enfans. Ceux-ci, joignant au paſſé ce qui arrivoit de leurs jours, laiſſoient à leurs deſcendans un profond reſpect pour les Prophetes qui l'avoient prédit, & une eſpérance que tout le reſte s'accompliroit de même. Leurs Livres étoient regardés comme divins. La preuve en étoit ſimple & ſûre. On croyoit à l'avenir, parce qu'on voyoit le préſent, & qu'on ſavoit le paſſé. Les Prophetes ſe diſoient inſpirés d'en haut, ils ne diſoient que ce que le Seigneur leur faiſoit connoître & leur ordonnoit de dire.

La lecture des Prophéties comparées avec l'hiſtoire des Juifs, des Peuples voiſins, & du monde entier, leur aſſure le dernier trait de divinité. Car on voit dans les Prophetes, les révolutions des Villes & des Empires annoncées dans toutes leurs circonſtances. Les temps y ſont marqués par les dates préciſes ; les lieux y ſont déſignés ſouvent par leurs noms, comme les perſonnes qui doivent agir.

§. II.

Détail précis des Prophéties générales.

Nathan prédit à *David* les fléaux divers, dont le Seigneur va châtier ſon crime, comme *Samuel* avoit annoncé au grand-Prêtre *Héli*, la punition de ſes enfans, & à *Saül* la perte de ſa couronne, & ſon tranſport à *David*. Un autre prédit à *Salomon* & à ſon fils la diviſion de ſon Royaume, & aſſure à *Jéroboam* le ſceptre d'Iſraël.

Phacée, Roi d'Iſraël, & *Raſin*, Roi de Syrie, s'uniſſent pour détruire le Royaume de Juda. Ils aſſiégent Jéruſalem, *Achas* en eſt effrayé. *Iſaïe* annonce que le projet de ce Roi échouera, & qu'ils feront

tous la proie du Roi d'Aſſyrie. En effet, ils levent le ſiege, & peu de temps après Damas & Samarie tombent entre les mains de *Téglatphalaſar*. *Sennachérib*, ſous le regne d'*Ézéchias*, vient avec une armée formidable aſſiéger Jéruſalem. *Iſaïe* avoit marqué ſa route, ſes campemens, la défaite de ce Monarque, avant qu'il eût ſongé de ſortir d'Aſſyrie. Jéruſalem inveſtie eſt aux abois, ſans vivres & ſans garniſon. Le Prophete aſſure *Ezéchias*, qu'il n'a rien à craindre & que les aſſiégeans ſeront bientôt exterminés La nuit ſuivante, cent quatre-vingt-cinq mille hommes périſſent. Le Roi s'enfuit & eſt tué à ſon retour, comme *Iſaïe* l'avoit prédit. Cet événement public attira au Temple des offrandes, & à *Ezéchias* des félicitations des Rois ſes voiſins.

Ezéchias montre ſes tréſors aux Ambaſſadeurs de Babylone. Dieu irrité du mouvement d'orgueil auquel il s'abandonnoit, lui fit dire par *Iſaïe*, que toutes ces richeſſes ſeroient un jour tranſportées à Babylone ; & *Nabuchodonoſor* l'exécuta à la lettre. Cette prédiction étant accomplie, pouvoit-on douter du retour de la captivité annoncée par le même Prophete, en nommant *Cyrus* pour Libérateur ?

Iſaïe prédit auſſi l'entiere deſtruction de Babylone. Il nomme le deſtructeur de cette Ville ſi forte ; pluſieurs ſiecles auparavant, il en publie le ſiege, & la maniere dont elle ſera priſe ; la lâcheté & la fuite de la Garniſon, la frayeur du Roi, ſa mort, l'extinction de ſa famille & la cruauté qu'on exercera contre les habitans. Il déclare que cette Ville ne ſera jamais rebâtie, qu'elle demeurera comme une cloaque, & une retraite affreuſe d'oiſeaux funeſtes & d'animaux carnaciers ; qu'elle ſera ſemblable à Sodome & Gomorrhe. En effet, ſes murs abandonnés devinrent un parc de bêtes, les murailles tombées firent changer le cours de l'Euphrate ; il n'y reſta qu'une fange infecte. Tous les Auteurs profanes nous la dépeignent encore telle ; & à peine en voit-on quelque trace.

Joachim monte ſur le trône ; *Jérémie* déclare, à lui ainſi qu'à la Reine, qu'ils ſeront emmenés captifs ; que le même ſort attend *Sédécias*, malgré les aſſurances des faux Prophetes ; que *Sédécias* ſera plus

malheureux que *Joachim*. En effet, on tua ses enfans devant lui, & ensuite on lui creva les yeux.

Ezéchiel, ch. 30. annonce l'extinction de la Famille d'Egypte. *Il n'y aura plus*, dit le Seigneur, *à l'avenir, de Prince qui soit du pays d'Egypte*. En effet, la Royauté fut envahie par *Nabuchodonosor* : l'Égypte devint Province des Perses ; ensuite des Macédoniens, des Romains, des Sarasins, enfin, des Turcs.

Jérémie & *Ezéchiel* marquent & fixent les septante ans de la captivité des Juifs, & leur retour à Jérusalem, après quoi, disent-ils, le Seigneur punira à son tour le Royaume de Babylone & le donnera à *Cyrus*. Voyez dans *Ezéchiel* le détail du siege de Jérusalem, par *Nabuchodonosor*, & sa conquête de l'Égypte.

Daniel paroît raconter plutôt des faits, qu'annoncer des prédictions. Il voit dans la statue de *Nabuchodonosor* si variée dans sa composition, & sa chûte, & les diverses Monarchies qui doivent se succéder les unes aux autres ; les Babyloniens, les Medes, les Perses, les Grecs, les Romains ; & ensuite l'Empire éternel du Messie remplissant toute la terre. Il voit dans le Belier, le Roi des Perses & des Medes ; dans le Bouc, celui des Grecs, *Alexandre* & la rapidité de ses conquêtes. Il voit *Xercès* le quatrieme successeur de *Cyrus*, assembler toutes ses forces contre la Grece ; les persécutions d'*Antiochus* contre les Juifs ; ses profanations dans le Temple, & les vengeances que Dieu en tirera. Dans ses Prophéties & mille autres, les faits sont si détaillés qu'elles ont paru des histoires composées après les événemens ; mais leurs dates, leurs monumens en montrent l'antiquité, la certitude, & la divinité.

§. III.

Objections des Incrédules.

Ire. Objection. « Ce qu'on appelle Prophetes, » n'étoient que des rêveurs & des gens d'imagina» tion, qui en débitant mille faussetés, disoient quel» quefois vrai par hazard. C'étoient des diseurs d'a» ventures, que la bile, le fanatisme & l'enthou-

» ſiaſme agitoient d'une fureur, que le peuple pre-
» noit pour divine. »

Réponse. On ne répond point aux injures. Si les Prophéties ſont vraies, quelque part qu'y ait eu l'imagination, elle ne ſuffiſoit pas pour percer dans l'avenir. Par exemple, *Iſaïe* deux cens ans avant *Cyrus*, voit ce héros triomphant de Babylone, & renvoyant les Juifs dans leur Patrie. *Daniel* voit les victoires d'*Alexandre*, & les impiétés d'*Antiochus*. La bile, l'enthouſiaſme, vont-ils juſques-là ? Quant à l'obſcurité des Prophéties, *Porphire* & *Julien* les trouvoient ſi claires, qu'ils prétendoient qu'elles avoient été faites après l'événement. Mais toute Prophétie doit être claire & obſcure ; claire dans l'objet, pour les eſprits droits ; voilée dans les termes & les circonſtances, pour les méchans. Dieu parle & ſe manifeſte comme il lui plaît. Eſt-ce par humeur que *Jérémie*, annonçant des malheurs à ſon Peuple, y joint les promeſſes & les aſſurances de leur délivrance future ? Enfin, qu'on nous montre une ſeule prédiction qui ſoit fauſſe.

IIe. Objection. « Ces Prophéties prétendues n'é-
» toient que des conjectures hardies. »

Réponse. Les conjectures ne ſont fondées que ſur des vraiſemblances ; & ces vraiſemblances n'inſtruiſent ni de l'époque ni de l'événement, ni d'aucun détail. On conjecture, par exemple, ce que ſera un enfant ſur ſon caractere, la ruine d'un Royaume à cauſe du violement des loix, & des fondemens qui l'ont établi : mais les Prophetes annoncent, donnent les détails les mieux circonſtanciés.

IIIe. Objection. « Ces Prophéties ſont auſſi équivo-
» ques que les oracles des Païens. Si elles ſe ſont ac-
» complies, elles ne le ſont, de même, que les prédic-
» tions faites par le démon. »

Réponse. Les termes, dont ſe ſervent les Prophetes, ſont naturels, ſimples & bien différens des oracles faux du Paganiſme. Quelquefois ces Prophéties ſont mêlées d'obſcurité, dans ce qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſavoir, ou à cauſe de la majeſté de l'objet dont elles parlent. Par exemple ; le double état de Jesus-Christ, Meſſie ; ſon regne ſpirituel ; imparfait ici bas & parfait dans le Ciel ; étant compris dans la Prophétie, ce double ſens exige quelque attention,

D'autres fois les Prophetes parlent ſans liaiſon bien ſenſible, d'un Roi & auſſi-tôt du Meſſie & de l'Egliſe future. Enfin de quelque maniere qu'elles ſoient exprimées, elles ne peuvent venir que de Dieu. Leur principe, leur fin, leur objet eſt Dieu, & la Religion. Tout événement, qui depend de la détermination future, des cauſes libres, ne peut être connu ni prédit par les mauvais eſprits ; & il doit toujours avoir dans l'annonce un côté obſcur trop circonſtancié ; on pourroit le voir d'avance & le détourner ; par exemple, *Michée* dit : que le Meſſie naîtra à Bethléem. S'il eût raconté tout ce que firent les Mages, ce que les Juifs conſultés répondirent, *Hérode* auroit vu trop clair, & n'auroit pas rempli lui-même une autre Prophétie, ſur le maſſacre des enfans de *Rachel*. Les événemens prédits ſont comme les objets de la nature, toujours aſſez clairement preſentés, quoiqu'inconnus, par quelques endroits.

IVe. OBJECTION. « Les Juifs toujours ſuperſtitieux » attribuoient tout à Dieu, s'enſuit-il que les Pro» phetes en fuſſent inſpirés ? »

RÉPONSE. S'ils n'étoient pas éclairés d'en haut, d'où leur venoit donc tant de lumieres ? Comment perçoient-ils dans le cahos de l'avenir ? Certes leur révélation ne pouvoit venir que de Dieu, qu'ils adoroient, au nom de qui ils parloient, & qui ſe faiſoit ſentir à eux, ſoit en ſonge, & en extaſe ; ſoit par un langage intérieur & extérieur ; car ils ſe montroient comme ſes envoyés & ſes organes. (Voyez la réponſe à l'objection ſuivante.)

V^e^. OBJECTION. « Qui donnoit à ces Prophetes » leurs proviſions pour être des Prophetes en titre » & publiquement regardés comme tels ? »

RÉPONSE. Dieu ne manqua jamais de leur donner une pleine conviction de la réalité de l'inſpiration, & de l'importance du meſſage dont il les honoroit ; conviction ſi forte & ſi puiſſante, que le nouveau Prophete ne pouvoit pas y réſiſter, témoin ce qu'en dit *Ezéchiel* : *L'eſprit du Seigneur m'éleva & me ravit, & je m'en allai tout ennuyé dans mon eſprit, parce que la main de l'Eternel s'étoit appeſantie ſur moi.* Il n'y a nulle apparence que des gens auſſi bien élevés, auſſi ſages, auſſi éclairés qu'étoient les Prophetes, ſe fuſ-

ſent volontairement chargés d'un emploi qui les expoſoit aux plus grandes peines, & ſurement aux plus vives perſécutions, s'ils n'y avoient pas été pouſſés irréſiſtiblement par une vocation céleſte. *Ils ont*, dit un Apôtre en faiſant la deſcription des croix de leur miniſtere, *ils ont été éprouvés par des moqueries & par des coups, par des liens & par la priſon; ils ont été lapidés, ils ont été ſciés, ils ont été mis à mort par le tranchant de l'épée.* Quel miniſtere! Où auroit-on trouvé des gens dans leur bon ſens, qui euſſent voulu braver tant de périls & un ſi cruel martyre pour en exercer les fonctions, s'ils n'avoient pas intérieurement été convaincus que Dieu les y appelloit? A regarder donc les Prophetes, ſimplement comme des perſonnes qui n'étoient ni ſtupides, ni en démence, on ne peut refuſer de croire qu'ils étoient ſinceres & droits dans le témoignage qu'ils ſe rendoient à eux-mêmes; & que certainement ils ne ſe donnoient pour inſpirés de Dieu, que parce qu'ils croyoient l'être, & qu'ils avoient toutes les raiſons poſſibles de le croire.

Mais qu'on examine après cela, quelle fut la Doctrine qu'ils prêcherent. Peut-on en trouver de plus excellente & de plus ſublime, de plus digne du Dieu dont ils étoient les envoyés? Avec quel courage n'éleverent-ils point leur voix pour flétrir la ſuperſtition & l'idolâtrie? Avec quelle force n'inſiſterent-ils point ſur la néceſſité de ſanctification, d'une piété intérieure & réelle? Que peut-on dire de plus beau ſur ce ſujet que ces paroles de *Michée*? *Avec quoi préviendrai-je l'Éternel & me proſternerai-je devant le Dieu ſouverain? Le préviendrai-je avec des holocauſtes & avec des veaux d'un an? L'Eternel prendra-t-il plaiſir aux milliers de moutons, ou à dix mille torrens d'huile? Donnerai-je mon premier né pour mon forfait, le fruit de mon ventre pour le péché de mon ame? O homme! il t'a déclaré ce qui eſt bon, & qu'eſt-ce que l'Eternel requiert de toi, ſinon que tu faſſes ce qui eſt droit, que tu aimes la bénignité & marches en toute humilité devant ton Dieu?* Peut-il rien y avoir de mieux aſſorti aux notions que la raiſon nous donne de la bonté de Dieu, que ces tendres invitations d'*Ezéchiel* à la répentance: *Je ſuis vivant, dit le Seigneur l'Eternel; je ne prends point plaiſir à la mort du méchant, mais plutôt que le méchant ſe*

détourne de ſa voie & qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie, & pourquoi mourez-vous, Maiſon d'Iſraël ? La gloire, les vertus du Maître du monde furent-elles jamais célébrées d'une maniere plus noble & d'un ton plus ſublime que dans les cantiques de *David* ? Qui témoigna jamais un intérêt plus vif, un zele plus tendre pour l'honneur de la Religion que *Jérémie* ?

S'il faut néanmoins des preuves plus directes encore de la divinité de leur miſſion, nous en appellerons ici à leurs prédictions-mêmes. Quel autre que Dieu pouvoit leur dévoiler l'avenir, quelquefois même l'avenir le plus reculé, ainſi que le plus contingent ? Dicter, par exemple, à un Prophete, trois cens ſoixante & un ans avant l'événement, qu'un Roi nommé *Joſias*, détruiroit l'autel profane ſur lequel *Jéroboam* ſacrifioit dans Bethel ; découvrir à *Elie* tous les malheurs qui devoient fondre ſur la poſtérité de l'impie *Achab* ; mettre *Iſaïe* en état d'annoncer la gloire du grand *Cyrus*, en le nommant par ſon nom plus de deux cens ans avant qu'il fut né : quel autre que l'Être ſuprême pouvoit prédire qu'il rétabliroit Jéruſalem avec ſon temple, & préſager ſes conquêtes dans un détail qui égale preſque les deſcriptions que *Xénophon* en a tracées. Enfin pour nous renfermer dans un dernier exemple, non moins frappant que ceux qu'on vient de lire, quel autre que *Dieu* pouvoit révéler à *Daniel* ce célebre oracle des LXX. ſemaines qui réunit tant de traits ſi intéreſſans & ſi remarquables, & qui même, en le rapportant à *Antiochus Epiphanès*, ainſi que *Joſephe* l'a prétendu, précéda l'événement de quatre cens dix-huit ans ? Si dans l'accompliſſement de toutes ces Prophéties l'incrédule ne reconnoît pas le doigt de Dieu & l'inſpiration de ſon eſprit, je ne ſais ce qu'il faudra déſormais pour le ramener.

VIe. OBJECTION. « Mais les Prophéties étoient-elles » réellement antérieures à l'événement ? étoient-elles » connues ? les faiſoit-on publiquement ? »

RÉPONSE. Et qui peut en douter ? Les Prophetes alloient trouver les Rois au milieu de leur Cour, leur parloient à la tête de leurs armées & devant de nombreuſes aſſemblées. *Elie* avertit publiquement

Achab, que, pendant plusieurs années, le Ciel seroit fermé. Tout *Israël* & les Royaumes voisins surent cette prédiction. Il avoit également dit que sa parole seule ouvriroit le Ciel, & il accomplit cette promesse en présence d'un peuple immense. Qu'y avoit-il de plus éclatant que la nudité d'*Isaïe*, cet homme du sang royal, qui marcha dépouillé de ses vêtemens au milieu de Jérusalem, pour faire connoître que le Roi des Assyriens emmeneroit d'Egypte & d'Ethiopie une foule de captifs qu'il traîneroit ainsi nuds & dépouillés ? *Jérémie* portoit des chaînes à son cou, à la face du peuple Juif, pour représenter celles dont les Hébreux seroient chargés. (*)

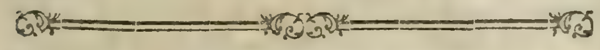
Les Prophéties d'*Ezéchiel* étoient annoncées par des signes encore plus frappans. Tantôt il lui étoit ordonné de graver sur une brique le plan de Jérusalem & d'ajouter à cette représentation des marques extérieures de l'inflexible colere de Dieu contre cette ville. Tantôt Dieu lui commandoit de demeurer couché sur le côté gauche durant 390 jours, & ensuite sur le côté droit pendant 40 jours, de se nourrir d'un pain souillé & distribué avec mesure. D'autres fois, le Prophete devoit, en plein jour & en présence de tout le peuple, faire emballer précipitamment ses effets, percer aux yeux des mêmes témoins la muraille de sa maison, sortir sur le soir par cette breche, & se faire emporter, le visage couvert d'un voile, par des hommes qui le chargeoient sur les épaules.

Achab & *Josaphat* interrogeant, devant tout le peuple, le Seigneur sur les succès de la guerre contre les Syriens, quatre cens faux Prophetes ne leur annoncent que des victoires. *Michée* seul leur prédit une défaite entiere. Combien de témoins de sa Prophétie intéressés à la trouver fausse ! *Michée* est empoisonné ; mais sa prédiction s'accomplit.

Dans les Livres Historiques de l'ancien Testament il y a encore deux Prophéties bien convaincantes pour les Incrédules, puisqu'il y eut un fort long intervalle entre la prédiction & l'evénement. La premiere est

(*) M. de V. tâche de ridiculiser toutes ces Prophéties figuratives ; mais quelque derision qu'il affecte, il en sent la force. Ses plaisanteries-mêmes prouvent qu'il ne peut pas les combattre de front ; elles sont trop précises, trop expresses.

l'imprécation prononcée par *Josué* contre la ville de Jéricho, imprécation que, 500 ans après, l'événement prouve être prophétique; la seconde est celle qui fut faite à *Jéroboam* devant l'autel érigé à Bethel. *Autel, Autel*, s'écrie l'homme de Dieu, *voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra de la race de DAVID un Prince nommé JOSIAS, qui égorgera sur toi les Prêtres qui t'encensent, & brûlera sur toi des os d'hommes.* Voilà encore une Prophétie dont l'événement n'arriva qu'après plus de 350 ans, & qui appella par son propre nom le Successeur de *David* qui doit détruire cet Autel.



PROVERBES.

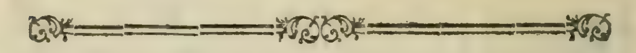
Ce Livre est de Salomon.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ôte ce Livre à *Salomon* & il en donne de singulieres raisons. Ce Prince auroit-il dit, *Que la terreur du Roi est comme le rugissement du Lion*? C'est *ainsi*, dit-il, *que parle un Sujet ou un Esclave*; mais pourquoi un Roi qui veut des Sujets soumis, ne pourra-t-il pas parler de même? *Salomon*, ajoute-t-il, auroit-il tant parlé de la femme impudique? & pourquoi non? S'il a composé ce Livre dans un temps où il n'étoit pas abandonné à l'impudicité; & d'ailleurs l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* devroit savoir, qu'on peut parler d'une façon & agir de l'autre, étaler une belle morale & n'avoir point de mœurs; faire parade d'une générosité sans bornes, & sacrifier tout à un vil intérêt; mais, dit-il, il est parlé de verres dans ce Livre, & je doute qu'on eut des verres à boire du temps de *Salomon*; mais ce doute inspiré par l'ignorance (*) doit-il détruire toutes les raisons que nous avons d'attribuer les Proverbes à ce Prince? Les voici.

Son nom est à la tête de tout l'Ouvrage, *Paraboles de Salomon, fils de David.* Au Chapitre 27. il est re-

(*) L'art de faire le verre est une découverte qui remonte à la plus haute antiquité. (Voyez à ce sujet M. *Goguet*, *origine des Arts*. T. II. édit. de la Haye, p. 242.)

marqué que les Paraboles ſuivantes ſont encore de *Salomon* ; mais qu'elles ont été recueillies par des perſonnes que le Roi *Ezéchias* avoit choiſies. Le trentieme chapitre commence par ces mots, *Paroles d'Agur, fils de Jaché.* Enfin le dernier chapitre eſt intitulé, *Paroles du Roi Lamuel.* Ces titres ont fait croire à quelques Savans que les vingt-quatre premiers chapitres peuvent être l'original de *Salomon* ; que les cinq ſuivans ſont des extraits ou un recueil de quelques-unes de ſes Paraboles, fait du temps du Roi *Ezéchias*, ou par ſon ordre ; & que les deux derniers chapitres ont été ajoutés, & ſont de deux Auteurs différens, mais inconnus ; car il n'eſt parlé en aucun autre endroit de cet *Agur*, fils de *Jaché*, ni du Roi *Lamuel*, que quelques-uns prétendent être *Ezéchias.* Quoiqu'il en ſoit, il paroît que les deux derniers chapitres, ſont une addition ajoutée après coup, & d'un ſtyle différent du reſte.



PSEAUMES.

Apologie de ces divins Cantiques ; leur morale ſublime.

L'Auteur de la *Philoſophie de l'Hiſtoire* ne ſe borne pas à déclamer avec emportement contre les Juifs ; il critique leurs prieres. Il y a dans l'Écriture 150 Pſeaumes que l'Egliſe Juive avoit conſacrés à louer Dieu, à célébrer ſa grandeur, à lui rendre grace de ſes bienfaits ; tout y reſpire la morale la plus pure & la plus ſublime. Mais M. de V. eſt fâché que le Pſalmiſte ſe permette quelques imprécations contre les pécheurs & les ennemis des juſtes. On y ſouhaite qu'ils ſoient confondus, qu'ils périſſent, qu'ils tombent dans les pieges qu'ils ont tendus, que leurs demeures deviennent déſertes, que la mort les attaque, qu'ils deſcendent tous vivans dans les enfers, c'eſt-à-dire, dans le ſépulcre. Mais il ne trouveroit rien à redire à ces imprécations, s'il conſidéroit premiérement qu'elles regardent des impies, des ſcélérats, des ennemis de

la paix, des perſécuteurs des juſtes, des perſonnes qui tendent continuellement des pieges aux biens & à la vie des autres. Il eſt de l'intérêt public que ces ſortes des perſonnes ſoient punies & qu'elles périſſent, ſi elles ſont incorrigibles, plutôt que de faire périr les autres. La ſeconde réflexion qu'il faut faire eſt que les Auteurs des Pſeaumes, ne ſouhaitent pas la perte des méchans, par un eſprit de vengeance pour leur propre ſatisfaction; mais afin que la juſtice de Dieu éclate, qu'il faſſe connoître qu'il protége les innocens, & qu'il punit ſévérement les pécheurs. Ils ne ſe réjouiſſent pas de la mort des impies, mais de ce que les juſtes ſont délivrés de leurs mains, & de ce que Dieu a fait connoître ſa juſtice & ſa puiſſance. C'eſt le zele de la maiſon de Dieu, & l'amour de ſa Loi qui les anime, & les porte à faire ces ſortes d'imprécations, & non pas la paſſion d'une baſſe vengeance. Ils ne les haïſſent pas parce qu'ils ſont leurs ennemis; mais parce qu'ils le ſont de Dieu, de ſa Loi & de ceux qu'il chérit. C'eſt ce qui fait dire à *David*, qu'*il hait d'une haine parfaite & conſommée, ceux qui haïſſent le Seigneur*, & *qu'il ſeche de dépit contre ſes ennemis.*

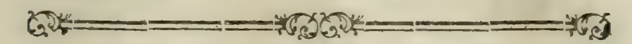
Les paſſages que M. de V. cite ſont ou corrompus ou mutilés. Il a eu très-grand ſoin de choiſir quelques verſets qui inſinuent que les Juifs deſirent les biens temporels; mais il n'en a pas cité cent autres qui expliquent ceux-là, & qui prouveroient que ſous l'emblême des biens terreſtres le Pſalmiſte cache ſon ardeur pour les biens céleſtes. Il s'eſt bien gardé de parler de ce qu'on peut apprendre dans les Pſeaumes, parce qu'il auroit été forcé d'avouer que les principales vérités morales y ſont expliquées avec étendue.

On y prouve l'exiſtence d'un ſeul Dieu; on y montre la vanité & la fauſſeté des Idoles & des Dieux que les Gentils adoroient. On y découvre la grandeur, la majeſté, la puiſſance de l'Être ſouverain. On y loue ſa juſtice, ſa vérité, ſa bonté, ſa miſéricorde. On y fait remarquer ſa ſageſſe, ſa puiſſance dans ſes ouvrages, ſa providence particuliere ſur les hommes, & le ſoin qu'il a de ceux qui le ſervent. On y rapporte les merveilles qu'il a faites en faveur des ſiens, & les bienfaits dont il les a comblés. On invite tous les

hommes, & principalement ceux qui ſont dévoués à ſon ſervice, à chanter ſes louanges à jamais; on leur apprend à mettre leur unique confiance en lui, à attendre de lui du ſecours dans leurs afflictions & à le remercier de tous les biens qui leur arrivent, comme étant celui qui en eſt l'Auteur. On y fait voir qu'il punit ſévérement les pécheurs, & qu'il récompenſe les juſtes. Enfin on y enſeigne aux hommes qu'on ne doit adorer que lui ſeul, qu'on doit l'aimer par-deſſus tout, & mettre toute ſa joie & tous ſes plaiſirs & toute ſa gloire à l'honorer. On y trouve pluſieurs maximes morales, telles que les ſuivantes: qu'*il n'y a que ceux qui ſont juſtes & innocens, qui ſoient vraiment heureux*; *que les méchans ſont toujours malheureux, quoiqu'il ſemble aux yeux des hommes qu'ils jouiſſent d'une eſpece de bonheur & de proſpérité; qu'ainſi les juſtes ne doivent point envier ce bonheur apparent*; *que les deſſeins des impies ſont ordinairement ſans effet, qu'ils ſe trouvent pris dans les embuches, & enveloppés dans les pieges qu'ils dreſſent aux juſtes.* Les Pſeaumes enſeignent encore les vertus & détournent des vices; ils apprennent aux hommes à être doux, patiens, charitables, bienfaiſans. Ils les avertiſſent du peu de ſtabilité qu'il y a dans les choſes de ce monde, de la briéveté & de l'incertitude de la vie préſente; enfin les Pſeaumes contiennent toutes ſortes de louanges, de prieres, & d'inſtructions.

On peut même dire que, quoiqu'il n'y ait point d'endroit où il ſoit parlé clairement de l'autre vie, & de la béatitude céleſte, il y en a néanmoins pluſieurs qui y ont quelque rapport. Le premier Pſeaume du bonheur des juſtes, & du malheur des impies, inſinue cette vérité; les autres endroits où il eſt parlé du peu de durée du bonheur des impies la confirment, & celui où l'on réſout cette queſtion; *pourquoi les impies ſont ſouvent heureux en ce monde pendant que les juſtes ſont dans l'affliction*, la ſuppoſe. Ce Pſeaume ſuppoſe, dis-je, qu'il y a une autre vie que celle-ci; car le Prophete réſout la queſtion par la conſidération de la fin des uns ou des autres, avouant qu'il en a cherché inutilement la ſolution, avant que d'entrer dans les ſecrets conſeils de Dieu, & de conſidérer leur fin. Il arrive aſſez ſouvent que les impies jouiſſent

jouissent des biens & du bonheur de ce monde jusqu'à la mort & que les méchans sont toute leur vie dans l'affliction ; ainsi la solution de la question proposée seroit fausse, s'il n'y avoit point d'autre vie dans laquelle les justes fussent heureux, & les impies malheureux.



PYRRHONISME.

Fausseté & impiété de la doctrine de Bayle, *& de l'Auteur du* Dictionnaire Philosophique, *sur le Pyrrhonisme.*

LE Pyrrhonisme consiste à n'admettre aucune vérité comme certaine ; à combattre tous les premiers principes des sciences ; à répandre des nuages sur la Physique, sur la Morale, sur les Dogmes, &c. Les effets naturels de ce systême sont l'indifférence pour toute sorte de bien ; le ton de raillerie à l'égard des objets qui méritent le plus de respect ; l'esprit de contradiction en matiere de devoirs & d'obligations, &c. Tel est le caractere dominant de M. de V., tel étoit celui de son maître & de son précurseur *Bayle.* Si celui-ci avoit été Philosophe & Chrétien, il auroit dû s'élever contre une doctrine aussi fausse que pernicieuse ; mais plus Pyrrhonien qu'*Arcésilas*, *Pyrrhon* & tous les Chefs de la Secte, il a établi le Scepticisme dans tous ses livres.

Il est vrai que *Bayle* ne s'avise pas de préconiser ouvertement le Pyrrhonisme ; ce langage seroit trop révoltant. Il se contente d'en insinuer par-tout les principes ; d'en développer les rapports & les conséquences ; de faire valoir les argumens que les Pyrrhoniens emploient, & de n'y opposer que des raisons très-foibles, très-insuffisantes & quelquefois très-ridicules. Voici un exemple de sa façon insidieuse d'enseigner : *On a sujet de se tranquilliser*, dit-il, *sur cet article du Pyrrhonisme.* (*) *Il n'y a ja-*

(*) M. de V. emploie les mêmes raisons, pour prouver qu'il ne faut pas s'allarmer des progrès du Déisme.

mais eu, & il n'y aura jamais qu'un petit nombre de gens qui ſoient capables d'être trompés par les raiſons des Pyrrhoniens. La grace de Dieu dans les fideles; la force de l'éducation dans les autres hommes, & ſi vous voulez même, l'ignorance & le penchant naturel à décider, ſont un bouclier impénétrable aux traits des ſceptiques.

N'admire-t-on pas ici la bonté des remedes, que le Philoſophe de Rotterdam indique contre le Pyrrhoniſme? Trois de ces remedes, ſavoir l'ignorance, les préjugés de l'éducation, le penchant à décider, ou la préſomption ſont des vices. Un homme ſage doit s'en préſerver ou s'en délivrer. Suppoſons qu'il jouiſſe de cet avantage; qu'il ſoit venu à bout de n'être l'eſclave ni de l'ignorance, ni des préjugés, ni de la préſomption, quelle ſera ſa reſſource contre le Pyrrhoniſme? *La grace de Dieu*, nous dit *Bayle*. Or ce mot eſt aſſurément très ſingulier dans ſa bouche; il donne un remede auquel il ne croyoit pas. Cette réponſe n'eſt qu'une pure plaiſanterie.

Mais ſuppoſons que l'ironique *Bayle* ait parlé ſérieuſement. Cet homme dégagé de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption, profitera-t-il, à point nommé, du moment de la grace, pour ne pas tomber dans le Pyrrhoniſme? D'abord *Bayle* réduit ce don de Dieu aux fideles. S'il eſt donc queſtion d'un Païen ou d'un Hérétique, qui cherche la vérité; ni l'un ni l'autre n'ayant la grace, n'aura les ſecours néceſſaires pour éviter le Pyrrhoniſme. Mais le Fidele même, le Chrétien orthodoxe, ſuppoſé qu'il vienne à être tenté ſur ſa foi, ou à en examiner les preuves, aura-t-il une regle ſûre, pour diſtinguer la lumiere & l'impreſſion de la grace? Ne pourra-t-il pas craindre l'illuſion, le fanatiſme, ou plus naturellement encore, l'influence des vices dont il a prétendu ſe dégager, c'eſt-à-dire, de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption?

Nous venons de voir le bel uſage que *Bayle* fait de la grace de Dieu, en lui confiant la fonction de remplacer les effets de l'ignorance, des préjugés, de la préſomption. Voici à préſent le combat qu'il imagine entre la raiſon & la foi. Deux Abbés, ſelon lui, [diſputoient un jour ſur nos Myſteres. *L'un ne*

favoit que sa routine; *l'autre étoit bon Philosophe*, c'est-à-dire, excellent Pyrrhonien. Ce dernier nia que la vérité fût reconnoissable à quelques marques. Sa preuve fut, que l'évidence même ne pouvoit la caractériser, puisqu'en Théologie on rejette comme fausses plusieurs notions qui sont de la derniere évidence. Les exemples qu'il cita, furent certains axiomes prétendus, qu'on a expliqués mille fois; mais que les Incrédules tâchent toujours de faire contraster avec les dogmes & la morale du Christianisme. Nous n'insisterons que sur celui dont l'Abbé Pyrrhonien fit usage pour attaquer en ennemi couvert, le premier de nos Mysteres, le dogme de la Trinité. *Les choses*, dit-il, *qui ne sont pas différentes d'une troisieme, ne different point entre elles. C'est la base de tous nos raisonnemens; & cette maxime néanmoins est démentie par le Mystere de la Trinité.*

Voilà une objection très-ancienne, & très-souvent résolue par les Théologiens. Les uns prétendent que l'axiome en question n'a lieu que pour expliquer la nature & les rapports des choses finies, & qu'il n'est pas également propre pour juger l'Être infini. Les autres croient, que cet axiome se concilie aisément avec l'exposition du Mystere de la Trinité, puisqu'on peut très-bien dire que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, qui ne sont pas différens de la substance divine, ne different point non plus entr'eux, considérés quant à cette substance. Ce qui n'empêchera pas que le Pere, le Fils & le Saint-Esprit ne soient trois Personnes distinctes.

L'une ou l'autre de ces réponses peut satisfaire des esprits raisonnables; mais quand il y resteroit encore quelque difficulté, au moins ne suffiroit-elle pas pour autoriser un Pyrrhonien, à soutenir que l'axiome proposé combat évidemment le Mystere, & qu'ainsi l'évidence est en contraste avec la foi. Qui dit évidence, ne laisse aucun lieu, ni à l'explication, ni à la dispute.

Si l'on disoit, par exemple, qu'en Dieu, il y a une nature qui est trois natures, ou trois personnes qui sont une seule personne, la contradiction seroit évidente, parce qu'on affirmeroit & qu'on nieroit le même attribut du même sujet pris dans le même sens.

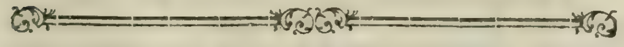
Car on diroit que la nature divine eſt une & n'eſt pas une, puiſqu'elle eſt trois natures, & que les Perſonnes divines ſont trois & ne ſont pas trois, puiſqu'elles ſont une ſeule perſonne.

Voilà, encore une fois, ce qui accableroit, ce qui détruiroit la raiſon; mais tel n'eſt pas le langage de notre foi. Elle nous apprend ſimplement qu'en Dieu il y a trois perſonnes & une ſeule nature. Nous ne concevons pas ce Myſtere; nous avouons qu'il ſurpaſſe toutes nos penſées, qu'il ne nous eſt pas donné de ſonder cette profondeur de l'Être divin. Mais nous connoiſſons en même temps, que notre raiſon n'en eſt point bleſſée; que les principes de vérité, qui lui ſervent de flambeau, ne s'éteignent pas vis-à-vis de ce Dogme. Il en eſt de même des autres Myſteres, tels que l'Incarnation, l'Euchariſtie, le Péché Originel &c., contre leſquels l'Abbé Pyrrhonien de *Bayle*, étale auſſi de prétendues évidences, qui ſe réfutent pourtant, ou qui s'expliquent très-bien. C'eſt une preuve certaine que le terme d'évidence eſt prodigué là mal à propos.

On n'imagine pas ſans doute qu'un homme tel que *Bayle*, qui entendoit les termes dont il ſe ſervoit, ait regardé le Pyrrhoniſme, le doute général & réfléchi ſur toutes ſortes de matieres, comme une heureuſe diſpoſition à la foi. C'eſt pourtant ce qu'il veut prouver. Il prétend ou il feint de prétendre que le Pyrrhoniſme eſt le parti le moins contraire au Chriſtianiſme: *Quand un homme*, ajoute-t-il, *ſera bien convaincu qu'il n'a rien de bon à ſe promettre de ſes diſcuſſions Philoſophiques, il ſe ſentira plus diſpoſé à invoquer Dieu, & à lui demander la perſuaſion des vérités que l'on doit croire, &c.* Ce langage ſéducteur, répandu dans tous les volumes du Philoſophe de Rotterdam, pour faire illuſion aux ſimples, eſt totalement dénué de ſens & de Logique. Car puiſqu'on ſuppoſe un Pyrrhonien parfait, n'eſt-il pas manifeſte que cet homme fera profeſſion de douter de tous les points dont on nous parle ici? Au lieu d'être diſpoſé à invoquer Dieu, pour obtenir la perſuaſion des vérités de l'Evangile, il mettra en problême, s'il y a un Dieu, s'il faut l'invoquer, ſi l'invocation peut nous obtenir des graces, ſi la Religion Chrétienne mérite qu'on

faſſe des vœux pour la connoître, ſi les dogmes & la morale qu'elle enſeigne ſont des vérités. &c. &c. Cette invocation, ces vœux ſont très-bons pour quelqu'un qui eſt perſuadé que Dieu, le ſouverain maître de tout, exige des hommages; qu'il a révélé la maniere dont on doit les lui rendre; que cette maniere eſt compriſe dans le détail des vérités Evangéliques; & qu'enfin pour embraſſer ces vérités avec toute la perfection des ſentimens qui eſt digne de Dieu, il faut implorer le ſecours de ſa grace. Si *Bayle* a imaginé un homme dans cette ſituation, pourquoi le fait-il Pyrrhonien? Et s'il le fait Pyrrhonien, pourquoi lui parle-t-il des choſes, dont un eſprit de cette trempe diſpute ou ſe moque perpétuellement?

Au reſte ſi on avoit beſoin de conſeil pour s'engager ou pour ſe confirmer dans le Pyrrhoniſme, *les Œuvres de Bayle* & celles de M. de V. en ſont la meilleure école. Mais les gens ſages s'en éloigneront comme d'une caverne dont l'entrée paroît riante & dont les détours menent dans un abîme d'erreurs & de vices d'où l'on ne ſauroit jamais ſortir.



QUERELLES PHILOSOPHIQUES.

Modération des Philoſophes, prouvée par la diſpute de Rouſſeau *avec M.* Hume.

JAmais l'humeur contentieuſe & maligne de nos Charlatans de Philoſophie ne s'eſt montrée avec plus d'éclat, que dans le ridicule procès de *Jean-Jacques Rouſſeau* avec *David Hume.* Pour faire ſentir tout l'odieux de cette querelle, il faut reprendre les choſes d'un peu loin. Vers le milieu du ſiecle, on vit éclorre des Philoſophes, c'eſt-à-dire, une ſociété d'Ecrivains qui avoient coutume de s'appeller ainſi. Les ſots les admirerent, parce qu'ils s'admiroient réciproquement.

Las de leur obſcurité, ils tenterent tout pour en ſortir. Ils s'en prirent à la raiſon, aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célebres, mais leurs ſuccès ne furent pas de longue durée. Cet inſtinct irré-

ſiſtible qui nous montre encore la vérité, quand nous ne ſommes plus capables de la ſuivre, parloit à tous les cœurs; par-tout on plaida la cauſe de la Religion. Heureuſement ſes triſtes détracteurs n'étoient ni amuſans, ni raiſonnables. Syſtématiques ſans invention, Philoſophes ſans Logique, ils vouloient encore être éloquens en écrivant contre la vertu. Ils eurent cependant des Diſciples qui embraſſerent leurs opinions ſans les comprendre. On les crut ingénieux, parce qu'ils parurent extraordinaires; on leur trouva de la chaleur, parce qu'ils déclamoient continuellement. Ennivrés de ces petits ſuccès, ils firent des *Poétiques* dont on ſe moqua, des *Romans* qu'on ne lut point, des *Comédies* qui tomberent; on en fit une ſur eux qui réuſſit. Le Parlement leur impoſa ſilence; la Sorbonne les flétrit; la Police les menaça. Cependant comme ils ſe vantoient toujours d'être perſécutés, ils auroient pu vivre encore aſſez honorablement, s'il ne ſe fût trouvé un homme tout prêt à ſe revêtir de l'admiration publique & à la leur enlever; elle cherchoit un objet. *Rouſſeau* parut; nourri dans cette Secte qui s'en faiſoit honneur, ſon eſprit trop ardent en avoit reçu l'amour des paradoxes, & un orgueil effréné; mais il avoit du ſentiment, du génie, une ame élevée, une éloquence vive & ſublime. Il vit que le moment lui étoit favorable; il oſa mettre au jour ſes propres penſées. Il avoit trop d'eſprit, pour ne pas ſentir que, dès que l'on a corrompu juſqu'à un certain point ſes Lecteurs, comme il n'y a plus rien de beau ni de bon à leur dire, ce n'eſt guere la peine de leur parler.

Jean-Jacques Rouſſeau s'appliqua d'abord à faire aimer la vertu. Il proſcrivit le luxe & la corruption ſuite du luxe. Il joignit quelquefois la profondeur du raiſonnement à la hauteur des idées, aux charmes du ſtyle. Les cœurs qui s'étoient flétris & reſſerrés, ſe rouvrirent à ſa voix. En liſant ſes écrits, celui qui n'étoit que ſenſible, devint ſouvent plus juſte & plus éclairé. Celui qui n'étoit que juſte acquit des lumieres & de la ſenſibilité. Heureux s'il s'étoit borné à la morale, ſans toucher au dogme!

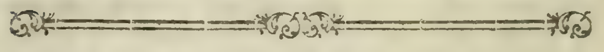
Pour mieux réuſſir dans le projet qu'il avoit de mener à la vertu par la Philoſophie, il décria les autres Philoſophes comme des empoiſonneurs. Il s'éleva con-

tre les plaisirs du théatre, que les prétendus Prédicateurs de la sagesse fréquentoient ou cultivoient. Dès lors les Philosophes lui jurerent une haine éternelle. *Jean-Jacques* donna son *Emile*, compilation monstrueuse de tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Ce Livre devoit donner, ce semble, des Protecteurs à *Jean-Jacques*, parmi les Philosophes; mais le malheureux ayant été proscrit par des Magistrats respectables qui le poursuivoient en gémissant, les Philosophes ses ennemis découvrirent alors toute leur aversion pour lui. Le sage Philosophe de *Ferney* donna le signal par quelques plaisanteries, où la bile dominoit plus que l'esprit. Le langage de l'envie & du ressentiment y perçoit à chaque ligne. Pour que ses badinages eussent un effet sérieux, il se joignit à ses persécuteurs de Geneve; il travailla sourdement à le faire exclure de sa Patrie, où on lui refusa effectivement un asyle. Ces procédés philosophiques vinrent aux oreilles de *Jean-Jacques*. En écrivant ses *Lettres de la Montagne*, il donna honnêtement quelques coups d'épingle à M. de V. Il se plaignoit de ce que ses Compatriotes, ayant permis l'impression de la *Pucelle* & de plusieurs autres rapsodies infames, n'avoient pas eu la même indulgence pour l'Auteur d'*Emile*, beaucoup moins coupable. Il faisoit sentir sur-tout, que l'Auteur du *Traité de la Tolérance* auroit dû être plus tolérant.

M. de V. fut piqué jusqu'au vif par ces petites égratignures, & il attendit avec impatience le moment de faire jouer toute son artillerie. Il se présenta bientôt. *Jean-Jacques* fut obligé de quitter la Suisse pour l'Angleterre où il se brouilla avec M. *Hume*. Ce célebre Écrivain publia un Mémoire qui donnoit à *Jean-Jacques* un air d'ingratitude auprès de quelques personnes. Le Philosophe de *Ferney* qui a toujours détesté les querelles littéraires, & qui a banni de ses écrits toute apparence de personnalité, saisit cet instant pour l'accabler. Il publie brochures sur brochures; il fouille dans la vie de *Jean-Jacques*; il lui reproche des opprobres connus ou secrets; il se permet les personnalités les plus révoltantes; sans pitié pour les malheurs, & les infirmités de *Jean-Jacques*, il cherche dans les ténebres de quoi cou-

vrir un Philoſophe, autrefois ſon ami, de l'humiliation la plus durable. Les Polichinelles philoſophes, s'eſcrimant ſous les drapeaux du Chef de la Secte, ſe joignent à lui. Ce *Jean-Jacques* qu'ils avoient vanté comme un *Génie*, comme le Philoſophe le plus ſage, le plus vertueux, & l'*homme le plus éloquent* de ſon ſiecle, quand il étoit leur ami, c'eſt-à-dire, leur admirateur & leur Panégyriſte, n'eſt plus aujourd'hui qu'un *Maître fou*, un *Charlatan mépriſable*, un *Diogene manqué, un Critique inſolent*, qui reçoit l'aumône en ſecret, & qui refuſe des penſions en public. Voilà les beaux exemples que nous donne la Philoſophie; malheur aux hommes qui en profiteront!

Væ cæcis ducentibus, væ cæcis ſequentibus!



RAISON.

Son uſage dans les matieres de la Religion.

I.

LEs Impies crient ſans ceſſe dans ce ſiecle plus frivole que Philoſophique, que la foi rend la raiſon inutile; mais cette aſſertion eſt bien fauſſe. On n'interdit point à l'homme l'uſage de ſa raiſon; on ne lui en défend que l'abus. Qu'il uſe bien de ce flambeau donné aux aveugles mortels, & il le conduira à la foi.

La raiſon doit céder à la foi dans les matieres de Religion, comme dans les Sciences les ſens doivent céder à la raiſon, comme les foibles lueurs de la nuit doivent diſparoître devant la lumiere du ſoleil.

II.

Il faut diſtinguer dans la foi ſes objets & ſes motifs. L'uſage de la raiſon eſt interdit à l'égard de ſon objet propre & ſpécial, à l'égard des dogmes qui ne peuvent être connus que par la révélation. Mais quant aux vérités fondamentales du Chriſtianiſme, comme l'exiſ-

tence de Dieu, la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, elles appartiennent à la raiſon comme à la foi; parce que les lumieres naturelles fourniſſent des preuves évidentes de ces vérités. Or, dès qu'on admettra ces dogmes fondamentaux, & les conſéquences qui en découlent, comme la néceſſité d'être juſte, l'eſpérance d'une vie future, on n'aura pas de peine à recevoir les dogmes, dont la croyance paroît la plus difficile.

L'uſage de la raiſon ſeroit tout au moins inutile à l'égard des objets de la foi; puiſque ces objets ſont au-deſſus de la raiſon. Mais plus celle-ci ſera droite & éclairée, plus l'examen des motifs de la foi ſera utile: pourvu que les paſſions n'apportent point d'obſtacle, car il n'y a point d'évidence qu'elles ne peuvent obſcurcir.

Plus on aura d'abondance d'eſprit, avec la foi, plus la foi ſera facile. Ce n'eſt pas l'eſprit qui eſt à craindre pour elle; c'eſt la mauvaiſe foi du bel eſprit. Ce n'eſt pas la raiſon d'un Philoſophe vertueux; c'eſt le libertinage d'un Sophiſte diſſolu.

I I I.

Quand on examine la Religion Chrétienne, on trouve que malgré l'obſcurité de ſes Myſteres, elle eſt infiniment plus croyable que les différens ſyſtêmes, entre leſquels ſe partagent les Incrédules. Qu'ils impoſent ſilence à leurs paſſions; que la raiſon ſeule prononce, de quel côté ſe trouvera le plus grand poids de perſuaſion? Ce ſera ſans doute du côté de la Religion. N'eſt-il pas, par exemple, beaucoup plus raiſonnable de dire que l'homme eſt un compoſé de corps & d'ame, & que cette ame ſpirituelle de ſa nature ne peut finir que par le même effort de la toute-Puiſſance qui l'a créée, que de prétendre que l'homme n'eſt qu'une portion de matiere figurée au hazard, une marionnette qui penſe, raiſonne, diſcute, combine, prévoit, deſire, ſe détermine, choiſit?



I V.

Que la raiſon eſt obſcure ſans la foi ! Elle peut bien ſuffire pour enſeigner l'exiſtence de Dieu & d'un ſeul Dieu. Cependant dans combien d'erreurs les Philoſophes anciens ne ſont-ils point ſur la Divinité ? Eh ! qu'il eſt difficile à l'homme qui ne veut être que Déiſte, qu'il ne finiſſe pas par l'Athéiſme.

Delà l'utilité & même la néceſſité de la révélation, de cette lumiere qui nous conduit dans les foibles tâtonnemens de notre raiſon. Les Philoſophes modernes lui doivent une grande partie de leur ſupériorité ſur les anciens dans la Métaphyſique. Les Déiſtes de nos jours ſont donc des ingrats ; ils veulent tarir la ſource de nos plus belles & de nos plus importantes connoiſſances.

V.

Nous n'avons jamais eu tant de Philoſophes & ſi peu de Philoſophie, ſi par ce mot on entend une raiſon éclairée ſoumiſe à la foi. Ceux qui ſont le plus parade aujourd'hui de leur raiſon orgueilleuſe ſont ceux en qui le bon ſens eſt le plus perverti par les paſſions ou par l'imagination. La ſageſſe eſt bien près de ſa ruine totale, lorſque tant d'inſenſés ſe couvrent de ſon manteau.

RELIGIEUX.

Les Religieux ſont-ils inutiles à la Société ?

COmme nous n'avons qu'effleuré cette matiere dans l'article MOINES, nous croyons devoir y revenir. Nous avouons d'abord que tout homme eſt redevable à la Société. Mais il eſt différentes manieres de remplir ce devoir. Le Laboureur tire le grain de la terre ; l'Ouvrier donne ſes peines & ſon Induſtrie ; le Soldat défend la Patrie. D'autres fonctions ſont plus nobles, & plus utiles encore, quoique moins pénibles. Un Juge

qui décide avec équité, un Philosophe qui forme l'esprit, un Théologien qui développe le vrai culte, ne sont-ils pas préférables à ceux qui ne donnent que des travaux manuels ? Si l'on s'obstine à ne regarder comme vraiment utiles que ceux-ci, il faut donc retrancher les Philosophes, & les Savans attachés simplement à la Littérature & aux Sciences. La Société peut absolument subsister sans eux.

Il n'en est pas de même des Ministres de la Religion, à moins qu'on ne regarde cette sainte Religion comme un hors d'œuvre & une chimere dans l'État. Mais si la Religion est le plus ferme appui de la vertu, le plus solide fondement des empires, regardera-t-on les Moines comme inutiles ? les peindra-t-on comme des singes faits pour être les jouets de ceux qui les nourrissent ? S'acquitter des devoirs publics du culte, éclairer les hommes, les former à la piété & aux loix de la Patrie ; c'est être très-utile à la Société. Tels sont la plupart des Religieux. L'Eglise les a mis au nombre de ses Ministres. Et quand même plusieurs seroient destinés à une solitude profonde, pourquoi les blâmer ? Blâme-t-on un Savant, qui, borné à former son esprit, passe sa vie dans son cabinet sur les Langues, les originaux & les médailles ? On le respecte. Pourquoi condamner celui qui, pénétré du néant & des dangers du monde, s'en sépare pour vivre seul avec Dieu, pour former son cœur à la vertu ; pour donner à ses Citoyens qu'il ne peut aider par ses œuvres, des prieres vives & sinceres ? Voilà l'esprit de l'état Religieux ; & rien n'est plus conforme, je ne dis pas à l'Evangile, mais à la saine raison.

Dire que les Moines s'imaginent plaire à Dieu par des extravagances & des supplices, ainsi qu'*Amadis* dans sa Roche, ou *Don Quichotte* dans la Montagne noire, ce n'est pas raisonner, c'est insulter. Pourquoi critiquer les mortifications ? Dieu n'en avoit-il pas prescrit aux Juifs ? Les *Rechabites*, les *Nazaréens*, les *Thérapeutes*, ne nous offrent-ils pas le modele d'une vie dure & austere ? S'abstenir comme les *Manichéens*, de certaines choses en haine du Créateur, c'est un crime. Renoncer aux biens, aux honneurs & aux plaisirs, s'affliger volontairement par un es-

prit de Religion, c'eſt un culte agréable à Dieu; non pas qu'il ſe réjouiſſe de nos larmes, mais ces larmes renferment ce qu'il y a de plus grand dans la pénitence & dans la vertu. Le regret de nos fautes, le deſir de les expier, le détachement des Créatures, ſont le fond & l'eſſence des mortifications Evangéliques. Ce qui afflige la nature, n'en eſt que l'écorce; & les ſouffrances d'un pénitent tendent moins à humilier le corps, qu'à élever le cœur.

Ce que les Impies appellent ſi amérement le *Monachiſme* n'eſt donc que le renoncement ſincere aux biens & aux plaiſirs de la vie préſente, pour ne s'attacher qu'au Créateur, pour obſerver ſes loix les plus parfaites, pour ne s'occuper que du ſiecle à venir.

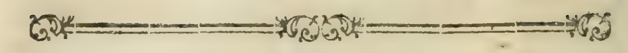
Cet état de perfection ſuppoſe la charité la plus pure & la plus vive, pour les hommes, & toutes les œuvres utiles qui peuvent être compatibles avec ce renoncement. Rien donc n'y eſt contraire à la Société; ſans être occupé dans des affaires civiles ou tumultueuſes, on peut la ſervir très-utilement. Si quelques Religieux s'écartent de leur regle, ſi des Supérieurs étalent un faſte inſolent, ſi des inférieurs baiſſent devant eux une tête humiliée, il faut les blâmer de ne pas ſuivre leur état, mais il ne faut pas anathématiſer l'état même; on peut condamner quelques membres. Il y en a de mauvais dans toutes les conditions; mais il y en a auſſi de bons; & c'eſt ce qu'un œil impartial ſait diſcerner avec juſteſſe.

Le *Monachiſme*, quoique ſi mépriſé par une fauſſe Philoſophie, n'étant donc dans ſon véritable eſprit, que le renoncement au monde, pour pratiquer dans la retraite une vertu plus ſûre & plus parfaite, porté ſur les mêmes principes que la Religion; il eſt inconſéquent (comme on le fait tous les jours) de vouloir reſpecter l'Evangile, & de critiquer l'état Religieux, qui n'en eſt qu'une fidele image. Si le *Monachiſme* eſt né en Orient, comme on nous le répéte ſans ceſſe; c'eſt que la Religion Chrétienne y a pris naiſſance. Ce n'eſt ni la chaleur du climat, ni le goût de la ſpéculation qui en a été le principe. Le mépris des faux biens du monde, la crainte de ſes ſcandales, le deſir des lumieres de la foi, des dons de la grace,

l'impreſſion des vérités éternelles ; voilà ce qui a peuplé les premieres ſolitudes. Cette Philoſophie céleſte, ſans offrir l'attrait des ſciences, de la gloire, des biens & des plaiſirs, a été bientôt répandue par toute la terre. Non-ſeulement les Pays chauds de l'Orient, mais les Gaules, l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays du Nord ont été ſucceſſivement remplis de Monaſteres, à meſure que la Religion Chrétienne y a été établie.

Mais le mérite, dit-on, *eſt oublié ou perſécuté dans les cloîtres* ; mais eſt-il mieux traité dans le monde ? *Le ſavant modeſte & ſolitaire eſt la victime du fourbe orgueilleux & intriguant* ; mais encore une fois, n'y a t-il pas parmi les mondains, plus de paſſions, plus d'intrigues, plus de cabales ? Les hommes ſont hommes par-tout ; mais dans l'état Religieux on a plus de moyens de réprimer les vices de l'humanité. *L'eſpionage*, ajoute-t-on, *qui eſt un opprobre dans le monde, eſt un honneur dans les cloîtres.* Mais de quels cloîtres parle-t-on, ce n'eſt pas aſſurément de ceux de nos jours, du moins de ceux que nous avons connus. Il eſt vrai qu'il peut ſe trouver dans l'état le plus ſaint, comme dans le plus profane, des ames de boue, des cœurs lâches, qui, pour faire la cour à un Supérieur puſillanime, feront des rapports vrais ou faux dans la vue d'obtenir ou de conſerver une petite place ; mais ces hommes indignes du nom Religieux ſont bientôt démaſqués par leurs Confreres. On ſent toute l'horreur de leurs procédés & ils ne ſont pas mieux vus dans le cloître que dans le monde. Les Supérieurs dédaignent leurs médiſances ; quelquefois ils les en puniſſent par le mépris. Enfin *L'eſpionage* eſt trop abhorré par tous ceux qui portent l'habit Religieux, pour pouvoir être long-temps en honneur parmi eux.





RELIGIEUSES.

Lettre de la Sœur des Anges, *Religieuse de l'Annonciade, à M. de V., son Neveu.*

QUe vous tenez mal votre parole, mon cher Neveu ! Vous m'aviez promis de respecter la Religion & ceux qui la pratiquent, & ce sont tous les jours de nouveaux outrages de votre part. Que voulez-vous à ces Religieuses, que vous vilipendez dans toutes vos brochures, & que vous peignez comme des esclaves malheureuses ? Vous qui vous piquez d'être humain, pourquoi insultez-vous à leur infortune ? Si elles supportent le joug avec résignation, on doit les admirer; si c'est avec impatience, il faut les plaindre, & non pas les insulter. Vous parlez sans cesse de faire du bien & vous faites du mal; vous voulez soulager des infortunés & vous aggravez le fardeau des malheureux. Il ne restoit à de pauvres Religieuses, après l'entier abandon des espérances du siecle, que l'idée qu'on respectoit leur état, & qu'on partageoit leurs peines : & vous, Philosophe sensible, vous consolateur des hommes, vous chantre de la vertu, vous leur enlevez cette foible consolation.

Pourquoi voulez-vous ouvrir les Cloîtres ? Vous n'auriez pas aujourd'hui quatre-vingt mille livres de rente, si aucune de vos Parentes n'y étoit entrée. Nos Villes sont remplies de vieilles filles, & vous vous plaignez sans cesse du mal que font les Couvens. Commencez à sacrifier une partie de votre fortune, à faire établir les célibataires du siecle, & puis vous parlerez de rendre utiles les célibataires de la Religion. Mais je vous connois, mon cher Neveu; vous êtes bien éloigné de proposer ce projet & de le faire valoir à vos dépens. Il s'agit bien moins de l'intérêt de la population, dont vous vous souciez fort peu, que de celui de votre commerce Typographique qui vous tient fort à cœur. Il faut plaire

aux gens du monde & vous cherchez des ridicules hors du monde.

Ne craignez rien, mon ami, pour l'extinction de l'espece humaine ; elle n'abonde que trop, sur-tout en Poëtes obscenes, & en Philosophes téméraires. A-t-on jamais vu dans aucun siecle (grace à vos sermons sur le luxe) autant de Comédiens, de Baladins, de Farceurs, de Musiciens, de Parfumeurs, de Perruquiers, de Courtisannes qu'on en voit à présent ? L'Égypte n'avoit pas autant de sauterelles. Soyez reconnoissant au moins une fois en votre vie ; & convenez que si vous ne devez pas beaucoup aux Religieuses, vous avez d'assez grandes obligations aux Religieux. Les *Jésuites* vous ont inspiré le goût des Belles-Lettres & de la vertu, & si vous n'avez profité que de la partie la moins importante de leurs leçons, ce n'est pas leur faute. Comment auriez-vous composé votre *Histoire générale*, sans le secours de ces savans Solitaires dont vous enviez tant les richesses & si peu les vertus ? [M. de V. a avoué lui-même les obligations qu'il a aux Bénédictins dans une lettre à D. *Calmet* que nous avons entre les mains. Elle est écrite de Luneville, où il étoit alors auprès de *Stanislas* : » je préfére, Monsieur, la re-» traite, à la Cour, & les grands Hommes aux » Rois. J'aurois la plus grande envie d'aller passer quel-» ques semaines avec vous & vos livres. Il ne me » faudroit qu'une cellule chaude & pourvu que j'eusse » du potage gras, un peu de mouton & des œufs, » j'aimerois mieux cette heureuse & saine frugalité, » qu'une chere Royale. Enfin, Monsieur, je ne » veux pas avoir à me reprocher d'avoir été si » près de vous & de n'avoir point eu l'honneur de » vous voir. *Je veux m'instruire avec celui dont les li-» vres m'ont formé & aller puiser à la source.* Je vous » en demande la permission. Je serai un de vos Moi-» nes ; ce sera *Paul* qui ira visiter *Antoine*. Mandez-» moi si vous voulez bien me recevoir ; en ce cas » je profiterai de la premiere occasion que je trou-» verai ici, pour aller dans le séjour de la sagesse. » Quand on a écrit des lettres aussi obligeantes, il faudroit s'en rappeller dans le besoin. M. de V. n'auroit pas fait de mauvaises plaisanteries sur D. *Cal-*

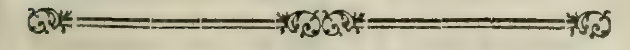
met, qui lui avoit donné de bons dîners, s'il avoit eu un peu de mémoire. Il auroit soutenu son premier ton & n'auroit manqué ni à la décence ni à la gratitude.] Mais il y a plus ; les mains laborieuses de ces vertueux Cénobites n'ont-elles pas défriché & fertilisé les Cantons les plus stériles, & peut-être celui que vous habitez ? Leurs domaines ne sont-ils pas encore la portion de l'État la plus peuplée & la mieux cultivée ? Leurs maisons ne sont-elles pas la ressource de tant d'autres, qu'elles soulagent du poids d'une trop nombreuse famille ? Beaucoup de familles illustres n'ont-elles pas été relevées dans leur chûte par elles, & soutenues dans une splendeur utile au service du Roi & au bien du Royaume ?

Quand on a de la raison & de l'humanité, peut-on être jaloux des biens Ecclésiastiques ? Ne sont-ils pas le patrimoine de ces Communautés, où la plus pure charité s'exerce avec une générosité si héroïque ? N'en a-t-on pas donné une partie à ces Hôpitaux, où l'indigence est secourue par un Sexe délicat, *qui sacrifie la beauté & la jeunesse, & souvent la haute naissance, pour soulager ce ramas des miseres humaines, si humiliantes pour notre orgueil & si révoltantes pour notre délicatesse* ?

Les biens Ecclésiastiques ne sont-ils pas encore le partage de ces Colleges, de ces Séminaires, de ces Écoles nécessaires plus que jamais à l'éducation de la jeunesse ? L'avantage de l'État, celui de la Religion se réunissent pour vous imposer silence. Voyez le *bien* où il est & ne vous piquez pas de chercher un *mieux*, qui seroit peut-être le pire.

Qu'il est mal adroit de se plaindre sans cesse que l'Eglise dépeuple l'État ! Il y a soixante ans que chaque maison Religieuse (quoique le nombre en fut bien plus grand alors) comptoit au moins le double de sujets plus qu'aujourd'hui. Le Royaume n'en avoit pas moins plus d'un million d'hommes qu'il n'en posséde. Avouez, que ce n'est pas le Clergé séculier ou régulier, qui nuit à la population ; & vous qui voulez qu'on tolére les erreurs monstrueuses des Idolâtres, des Turcs, des Quakers ; tolérez les vertus de vos concitoyens. Adoucissez l'acreté de vos déclamations

déclamations contre les Religieux & ſur-tout contre les Religieuſes. Tandis que vous vomiſſez votre bile contre nous, il y a peut-être trois mille Solitaires vertueux, qui levent des mains pures au Ciel, pour détourner les fléaux prêts à fondre ſur vous. » Donnez-lui, diſent-ils au Pere des miſéricordes, la » paix, la ſanté, & le bonheur ; que ſon cœur ſe » tourne vers vous ; qu'après vous avoir blaſphé- » mé, il s'occupe à vous ſervir, à vous louer ; » qu'ayant vécu en Ange de ténebres il reconnoiſſe » ſes erreurs, ſes égaremens, & qu'il finiſſe comme » un Ange de lumiere. » Je me joins à ces bonnes ames, mon cher Neveu, & c'eſt dans ces ſentimens que je ſuis tout à vous, &c. &c.



RELIGION.

§. I.

Penſées ſur la Religion.

L'Auteur du Livre des *Mœurs* établit pour maxime, *que le Sage doit ſe faire une loi de ne donner jamais d'atteinte au culte dans lequel il eſt né*, & de le reſpecter du moins par ſon ſilence. Cependant il attaque la Religion Chrétienne, & même avec aſſez peu de ménagement. Beaucoup d'autres Écrivains Incrédules poſent comme lui cette maxime en principe, dans le temps même qu'ils la violent. Ils ſont comme le Pédant de la Comédie, qui parloit beaucoup pour engager à ſe taire. Ils inſultent la Religion de leur pays, en diſant qu'il faut laiſſer chacun tranquille dans ſa Religion.

Ces hommes inconſidérés ne ſongent pas qu'il y auroit beaucoup à perdre pour eux-mêmes, s'ils réuſſiſſoient à briſer ce frein de la méchanceté humaine. Les Incrédules ſont ceux qui exagérent le plus cette méchanceté. Ils ſe plaiſent à avilir les hommes, pour rabaiſſer le Créateur des hommes. Mais ſi nous avons tant de mal à craindre de nos

ſemblables; pourquoi anéantirions-nous cette Religion, qui non-ſeulement ordonne d'aimer nos ennemis & de leur faire du bien, mais qui défend encore de les haïr & de leur nuire. Que les Impies la ménagent donc comme leur protectrice ; par intérêt ſi ce n'eſt par reconnoiſſance ; enfin par rapport à cette vie s'ils n'en croient point d'autre.

I I.

Quand les Apologiſtes de la Religion diſent, que la ſource la plus ordinaire de l'incrédulité eſt dans l'intérêt que les libertins ont que la Religion ſoit fauſſe, les Incrédules crient à l'injuſtice. Mais leurs chefs ſavent bien que ce n'en eſt point une, parce qu'ils connoiſſent mieux que perſonne leur proſélites. Je les ai ſouvent vu rougir à la fois de leurs conquêtes & s'en repentir. Dans le même homme ils avoient ſéduit un ſot, & rompu la chaîne d'un ſcélérat.

Citons le témoignage & les aveux d'un Philoſophe célebre, M. d'*Alembert*. Voici comme il s'exprime dans celui des écrits qu'il a intitulé : de *l'abus de la critique en matiere de Religion*. « On ne ſauroit, dit-il, » ſe diſſimuler que les principes du Chriſtianiſme ſont » aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand » nombre d'écrits. Il eſt vrai que la maniere, dont » ils le ſont pour l'ordinaire, eſt très-capable de » raſſurer ceux que ces attaques pourroient allarmer. » Le deſir de n'avoir plus de frein dans ſes paſſions, » la vanité de ne pas penſer comme la multitude, » ont fait plutôt encore que l'illuſion des Sophiſ- » mes, un grand nombre d'Incrédules, qui ſelon » l'expreſſion de *Montaigne*, tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent. »

M. d'*Alembert* ajoute plus bas. « Quand on ſe » contentera de dire à un Athée, qu'il n'eſt pas » d'Athée de bonne foi, & que l'Athéiſme a ſa » ſource dans le libertinage du cœur, on aura ſans » doute raiſon en général. » M. d'*Alembert* remarque enſuite, & ſon obſervation eſt également juſte & importante, qu'il faut être d'autant plus réſervé à accuſer d'impiété des Écrivains célebres, qu'on fournit par là une autorité au vulgaire des Incrédu-

les. « L'autorité, ajoute-t-il, eſt le grand argument » de la multitude ; & l'incrédulité, diſoit un hom» me d'eſprit, eſt une eſpece de foi pour la plu» part des Impies. »

Ce mot eſt en effet très-digne d'un homme d'eſprit, parce qu'il eſt également juſte & ingénieux.

III.

C'eſt un malheur & un crime de n'avoir point de Religion ; mais c'eſt une folie de s'en vanter. Le comble de la folie & du crime, c'eſt de répandre l'irréligion par ſes diſcours & par ſes écrits ; c'eſt ſelon l'expreſſion de M. *Rouſſeau* de Geneve, cette fureur de faire des Proſélites qui ſemble animer les Incrédules. (Lettre à M. d'*Alembert*, page 5[e].)

La probité d'un Incrédule, du moins d'un Matérialiſte, d'un Athée, a beſoin d'être bien connue pour être crue.

On peut dire des Incrédules, bien plus encore qu'on ne l'a dit des Princes, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Les cœurs, les bons cœurs, ſeuls dignes de ce nom, ſont très-rares ; mais ils le ſeroient bien davantage encore, ſi la grace n'en formoit pas dans ceux à qui la nature en a refuſé. Par elle, le riche avare, avide & dur, devient ſenſible à la miſere du pauvre, & répand ſes richeſſes dans leur ſein. Par elle l'homme naturellement borné à lui-même, reſſerré en lui-même, s'étend & s'ouvre à tous les autres hommes. Adorateur d'un Dieu leur pere & le ſien, il les regarde comme ſes freres. Ce qu'on appelle ordinairement un Philoſophe, eſt à peine capable d'amitié. La Religion ne défend point ces ſentimens à un Chrétien, mais elle l'épure & l'ennoblit par la charité. Alors, ce qui eſt permis ne prenant rien ſur ce qui eſt commandé, les amitiés particulieres ne nuiſent pas à la charité générale.

IV.

Les progrès de la Religion ont toujours étonné les Incrédules. Ils ont oſé dire que *Conſtantin* en fut le principal mobile & que ce Prince n'avoit embraſſé le

Chriſtianiſme, que par politique & par intérêt. Mais en avançant ce paradoxe, on n'a pas ſenti que ſi par-là on enlevoit à la Religion Chrétienne le préjugé que forme en ſa faveur la converſion de ce Prince, on lui fourniſſoit une de ſes plus fortes preuves, en convenant de la promptitude de ſon établiſſement. En effet, la converſion politique de *Conſtantin* ſuppoſeroit toujours, que de ſon temps les Chrétiens faiſoient déja le plus grand nombre dans l'Empire, & que par conſéquent les progrès du Chriſtianiſme avoient été extrêmement rapides, malgré tous les obſtacles réunis.

De toutes les preuves de la vérité du Chriſtianiſme, la plus frappante peut-être, c'eſt qu'il ait été embraſſé dès ſa naiſſance par des Savans & des Philoſophes. D'un côté, de pareils hommes n'ont pas cru ſans preuves. De l'autre, les faits ſur leſquels ces preuves ſont fondées, étoient pour eux des faits tout récens, & dont par conſéquent il leur étoit bien aiſé de conſtater le vrai ou le faux. Comment donc auroient-ils pu s'y tromper? Il ne ſeroit pas téméraire de croire ces faits ſur leur ſeule parole. C'eſt ce qui a fait dire à ſaint *Auguſtin* : comment peut-il y avoir encore des Incrédules depuis que les Philoſophes ont cru. *Cur ergo Philoſophis credentibus, infidelis non credet?*

Des hommes vulgaires m'atteſtent un fait; je ſuis d'autant plus réſervé à le croire, que ce fait eſt plus extraordinaire. Mais ſi ce ſont des hommes éclairés qui me l'atteſtent, je le crois d'autant plus aiſément qu'il eſt plus merveilleux, parce qu'alors ils auront été eux-mêmes plus difficiles à croire. C'eſt un de ces cas où l'objection ſe tourne en preuve.

V.

Si c'étoit des gens d'eſprit, qui euſſent prêché la Religion Chrétienne, & des ſimples qui l'euſſent crue, peut-être n'y auroit-il eu en cela rien d'étonnant; mais ça été tout le contraire. Les ſimples ont prêché, & les gens d'eſprit ont cru.

Douze pauvres pêcheurs ſont les Apôtres d'un autre pauvre comme eux, &, qui plus eſt, mort d'une mort deshonorante, & comme criminel.

Saint *Chrisostome* les représente au sortir du Cénacle, se partageant entr'eux l'Univers ; & leur adressant la parole, « sans doute, leur dit-il, que votre maître, en vous envoyant, vous a fourni des » moyens proportionnés à l'exécution d'un projet » si extraordinaire ? Point du tout ; nous n'en connoissons pas d'autres que la confiance sans bornes » que nous avons en sa parole : il nous a dit, *allez*, » *enseignez toutes les Nations* ; nous lui obéissons. Nous » allons enseigner l'Univers, c'est à lui de faire » le reste. »

Si le Prédicateur d'une nouvelle Religion prêche des dogmes qui révoltent l'esprit, & une morale qui révolte le cœur, il faudra des miracles pour qu'il réussisse ; c'est le cas de JESUS-CHRIST. Si au contraire il prêchoit des dogmes déja reçus, ou qui du moins ne choquassent point la raison, & une morale qui flattât les passions, il faudroit des miracles, pour qu'il ne réussît pas ; c'est le cas de *Mahomet*.

Les Apôtres, à l'exception de saint *Paul*, étoient méprisés par les autres Juifs, & la Nation entiere l'étoit beaucoup par toutes les autres Nations. Ainsi le plus grand obstacle à l'établissement du Christianisme, étoit peut-être son origine. Pour les Juifs, c'étoit de venir de Galilée, & pour les Païens de venir de Judée.

On sait que l'Empereur *Julien* affectoit d'appeller les Chrétiens *Galiléens* ; cependant ce sont ces Galiléens qui ont persuadé d'abord un nombre de Juifs, très-grand en soi, quoique petit en comparaison du reste du nombre de la Nation ; ensuite un nombre infini de Romains & de Grecs.

« Douze hommes, dit M. *Bossuet*, douze hommes » d'une nation & d'une profession méprisée annoncent un Dieu crucifié ; & non-seulement ils font » croire en lui, mais ils le font imiter. » Là, poursuit l'éloquent Prélat, « là périssent & s'évanouissent toutes les Idoles, & celles qu'on adoroit sur » des Autels, & celles qu'on servoit dans son cœur. » Celles-ci avoient élevé les autres. »

D'une part, rien de plus éclatant que les miracles de JESUS-CHRIST ; de l'autre, rien de plus crédule que les Juifs. Comment donc, parmi eux, le plus

grand nombre n'a-t-il pas cru ? Cela s'explique fort aisément. JESUS-CHRIST ne portoit pas les caracteres qu'ils vouloient trouver dans leur Messie. Mais le petit nombre qui a cru, a fait croire les Nations. Cela seroit inexplicable sans les miracles, & à peine suffisent-ils pour l'expliquer. Mais la puissance qui les opéroit, agissoit encore sur les cœurs, & c'étoit-là ses plus grands prodiges. Il n'appartient qu'à la vérité de persuader avec tant de force, & Dieu seul peut inspirer tant d'amour pour la vérité.

V I.

Une infinité de Chrétiens périssent par le martyre, & les autres se vouent à la continence. Cependant leur nombre croissoit de jour en jour, & le Christianisme s'établissoit par la virginité & par la mort. C'étoit pour lui un germe de fécondité & de vie.

Si le Fanatisme, dit l'Auteur des *Pensées Philosophiques*, *a eu ses Martyrs, comme la vraie Religion, comptons les morts & croyons.* J'y consens, & je répéte après lui : *comptons les morts & croyons*; mais j'ajouterai : comptons aussi les hommes vertueux ; vertueux, dis-je, non-seulement de la vertu Chrétienne méprisée par les Incrédules, mais encore de celle qu'ils vantent, la vertu de *Titus*, & de *Marc-Aurele* ; la vertu généreuse, bienfaisante ; comptons ces hommes à l'aspect desquels les Païens s'écrioient ; *voyez comme ils s'aiment les uns les autres.* Enfin, comptons les hommes éclairés, les grands esprits, depuis la naissance du Christianisme jusqu'à nos jours. Mettons d'un côté les Incrédules les plus fameux, & de l'autre les génies les plus beaux & les plus élevés, & cependant les plus dociles, & les plus fideles ; dans les premiers siecles de l'Eglise, les *Basile*, les *Chrysostome*, les *Jérôme*, les *Augustin*, &c. dans le siecle, les *Bourdaloue*, les *Bossuet*, les *Pascal*, les *Malebranche*, &c. Encore une fois, comptons-les, & croyons.

Dieu n'a pas voulu que la vérité de la Religion Chrétienne fût si évidente, qu'on ne pût y opposer aucune difficulté. On y en oppose donc, & ses Apologistes ne les ont pas dissimulées. Elles sont de deux sortes ; les unes pourroient être appellées savantes ;

les autres Philoſophiques. Mais ſi ces difficultés ſont la vraie & unique ſource de l'incrédulité, ſi ces objections ſont les preuves des Incrédules, étoient-elles ignorées des grands hommes, que nous venons de nommer ? Qui connoiſſoit mieux les difficultés ſavantes, qu'un *Jérôme* & un *Boſſuet* ; les difficultés Philoſophiques, qu'un *Auguſtin*, un *Paſcal*, & un *Malebranche* ? Qu'on me cite, je ne dis pas leurs ſupérieurs, mais leurs égaux, parmi les Incrédules les plus célebres par leur érudition & par la Philoſophie. Je le répéte donc encore : *comptons & croyons.*

§. II.

Penſées de deux Philoſophes (*) ſur la Religion.

De combien de douceurs n'eſt pas privé celui à qui la Religion manque ? Quel ſentiment peut le conſoler dans ſes peines ? Quel ſpectateur anime les bonnes actions qu'il fait en ſecret ? Quelle voix peut parler au fond de ſon ame ? Quel prix peut-il attendre de la vertu ? Comment doit-il enviſager la mort ? R.

Une derniere reſſource à employer contre l'Incrédule c'eſt de le toucher, c'eſt de lui montrer un exemple qui l'entraîne, & de lui rendre la Religion ſi aimable, qu'il ne puiſſe lui réſiſter.

Quel argument contre l'Incrédule que la vie du vrai Chrétien ! Y a-t-il quelque ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour ſon cœur quand ſes amis, ſes enfans, ſa femme concourront tous à l'inſtruire en l'édifiant ! Quand, ſans lui prêcher Dieu dans leurs diſcours, ils le lui montreront dans les actions qu'il inſpire, dans les vertus dont il eſt l'Auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra

(*) M. *Rouſſeau* & M. de *Monteſquieu*. Les combats que ces deux grands hommes ont livré à quelques dogmes du Chriſtianiſme donnent beaucoup de force à ce qu'ils ont dit en ſa faveur. Nous diſtinguerons leurs réflexions par la 1. lettre de leur nom.

briller l'image du Ciel dans sa maison! Quand une fois le jour il sera forcé de se dire *: non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain regne ici.* R.



Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'éleve; elle a sa racine dans le même instinct; que ferai-je pour la détruire? De la considération de l'ordre je tire la beauté de la vertu, & sa beauté de l'utilité commune; mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, & lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres au dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire pour mon profit, je n'ai qu'à mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire, & si je suis surpris en faute, on punira comme à Sparte, non le délit mais la mal adresse. Enfin que le caractere & l'amour du beau soit empreint par la nature au fond de mon ame, j'aurai ma regle aussi long-tems qu'il ne sera point défiguré; mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure, qui n'a point parmi les êtres sensibles de modele auquel on puisse la comparer? Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté, & que la conscience s'altére & se modifie insensiblement dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance & la variété des préjugés? Adorons l'Être éternel, d'un souffle nous détruirons ces fantômes de raison qui n'ont qu'une vaine apparence & fuyent comme une ombre devant l'immuable vérité. R.



Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sement dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines & dont le scepticisme apparent est une

fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leur paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remord du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hommes; je le crois comme eux, & c'eſt à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enſeignent, n'eſt pas la vérité. R.



La Religion eſt toujours le meilleur garant que l'on puiſſe avoir des mœurs & de la probité des hommes. M.



L'homme pieux & l'Athée parlent toujours de Religion; l'un parle de ce qu'il aime; l'autre de ce qu'il craint. M.

Un Prince qui aime la Religion & qui la craint eſt un lion qui céde à la main qui le flatte, ou à la voix qui l'appaiſe. Celui qui craint la Religion & qui la hait, eſt comme les bêtes ſauvages, qui mordent la chaîne qui les empêche de ſe jetter ſur ceux qui paſſent. Celui qui n'a point du tout de Religion eſt un animal terrible, qui ne ſent ſa liberté, que lorſqu'il déchire & qu'il dévore. M.

Quand il feroit inutile que les fujets euffent une Religion, il ne le feroit pas que les Princes en euffent & qu'ils blanchiffent d'écume le feul frein que ceux qui ne craignent pas les loix humaines, puiffent avoir.

Dieu aime les hommes, puifqu'il établit une Religion pour les rendre heureux; s'il aime les hommes, on eft fûr de lui plaire en les aimant auffi, c'eft-à-dire, en exerçant envers eux tous les devoirs de la charité & de l'humanité, & en ne violant point les loix fous lefquelles ils vivent. M.

Dans quelque Religion qu'on vive, l'obfervation des loix, l'amour pour les hommes, la piété envers les parens, font toujours les premiers actes de la Religion. M.

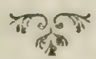
La Religion Chrétienne qui ordonne de s'aimer veut fans doute que chaque peuple ait les meilleures loix politiques & civiles, parce qu'elles font après elle, le plus grand bien que les hommes puiffent donner & recevoir. *Plutarque* dit dans la vie de Numa, que dans le tems de *Saturne*, il n'y avoit ni maître ni efclave. Dans nos climats, le Chriftianifme a ramené cet âge.

Nous devons au Chriftianifme, dans le gouvernement; un certain droit politique, & dans la guerre, un certain droit des gens, que la nature humaine ne fauroit affez reconnoître. C'eft ce droit des gens, qui fait que parmi nous, la victoire laiffe aux peuples vaincus ces grandes chofes, la vie, les loix, & les biens, lorfqu'on ne s'aveugle pas foi-même. M.

La Religion du Ciel ne s'établit pas par les mêmes voies que les Religions de la terre. La Religion Chrétienne a-t-elle résolu d'entrer dans un Pays ? Elle sait s'en faire ouvrir les portes ; tous les instrumens sont bons pour cela ; se cache-t-elle dans les lieux souterrains ? Attendez un moment, & vous verrez la majesté impériale parler pour elle. Elle traverse, quand elle veut, les mers, les rivieres & les montagnes. Ce ne sont pas les obstacles d'ici-bas qui l'empêchent d'aller.

Établissez des coutumes, formez des usages, publiez des édits, faites des loix, la Religion Chrétienne triomphera du climat, des loix qui en résultent & des Législateurs qui les auront faites. Dieu, suivant des décrets que nous ne connoissons pas, étend ou resserre les limites de sa Religion.

Dieu permet que sa Religion cesse d'être dominante en plusieurs endroits ; non pas qu'il l'abandonne, mais parce que, qu'elle soit dans la gloire ou dans l'humiliation extérieure, elle est toujours également propre à produire son effet naturel, qui est de sanctifier. M.



La prospérité de la Religion est différente de celle des empires. Un Auteur célebre disoit qu'il étoit bien aise d'être malade, parce que la maladie est le vrai état du Chrétien. On pourroit dire de même que les humiliations de l'Eglise, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs sont les tems de sa gloire, & que lorsqu'aux yeux du monde elle paroît triompher, c'est le tems ordinaire de son abaissement. M.



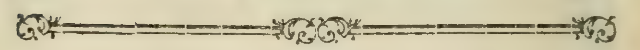
La Religion Chrétienne enveloppe toutes les passions ; elle n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées ; elle ne nous tient point attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable

de fils ; elle laiſſe derriere elle la juſtice humaine, pour commencer une autre juſtice ; elle eſt faite pour nous mener ſans ceſſe du répentir à l'amour, & de l'amour au répentir ; elle met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juſte & le médiateur un grand juge.



Ce n'eſt pas aſſez pour une Religion d'établir un dogme, il faut qu'elle le dirige. Ainſi la Religion Chrétienne nous fait eſpérer un état que nous croyons, non pas un état que nous ſentons. Tout, juſqu'à la réſurrection des corps, nous mene à des idées ſpirituelles. M.





RÉSURRECTION.

Aſcenſion de JESUS-CHRIST, *& exécution de ſes promeſſes.*

QUi croire, ou les Apôtres, qui diſent avoir vû, touché, écouté pluſieurs fois pendant quarante jours JESUS reſſuſcité, & qui, en preuve de tout cela, font des miracles, en communiquent le don, perſuadent à l'Univers, & donnent leur ſang pour certifier cette Réſurrection & Aſcenſion, ou les Juifs, qui diſent que ce ſont les Diſciples qui ont furtivement enlevé ſon corps mort, qu'ils ont dit reſſuſcité : les uns ou les autres ſont-ils des impoſteurs ?

Si les Gardes étoient endormis, peuvent-ils dire qu'on l'a enlevé ? Comment au bruit de l'enlevement ne ſe ſont-ils point éveillés ? Comment au lieu d'être punis de leur négligence, ont-ils encore reçu de l'argent ? Ces Gardes ſe plaignent-ils d'avoir été for-

cés ? Certes ils n'ont quitté leur poste le troisieme jour que par la frayeur de l'éclat de JESUS ressuscitant. Les précautions contre la violence ou le vol des Disciples étoient trop bien prises. On n'a fait aucune perquisition contre les Apôtres ; ils prêchent JESUS ressuscité ; toute la Synagogue ne dit mot ; aucune procédure contre ces violateurs des sceaux publics, contre ces sacrileges qui font un usage si impie de leur manœuvre. On se contente de les faire taire, on craint que des informations ne constatent encore davantage la résurrection de JESUS.

Pourquoi le ressuscité ne se montra-t-il pas à tout Jérusalem, dit l'Incrédule ?

Mais pourquoi s'il y a un Dieu, dit l'Athée, ne brille-t-il pas à nos yeux ? C'est ainsi que le Déiste raisonne sur la Résurrection de JESUS-CHRIST ; mais à qui JESUS auroit-il dû apparoître ? Combien de temps ? Combien de fois ? S'il avoit apparu aux Juifs, pourquoi ne se seroit-il pas montré aux Gentils, à tout l'Univers, dans tous les temps ? Pourquoi pas maintenant ? Plaintes insensées ! L'incrédulité ne seroit jamais contente. Elle auroit dit encore ou que le CHRIST n'étoit pas mort ou que c'étoit un fantôme. Les Juifs se rendirent-ils à la descente visible du Saint-Esprit sur les Apôtres ? Enfin, la Résurrection, l'Ascension du Sauveur, ne devoient être crues, que sur le témoignage éprouvé des Disciples. Or ce témoignage rendu est aussi certain que la vue même publique de JESUS ressuscitant & montant au Ciel : car voici les caracteres de leur témoignage.

Les Apôtres ont vu JESUS ressuscité ; ils l'ont touché, entendu parler, vu manger, marcher, ils l'ont examiné, éprouvé en toutes manieres. Ils ont été d'abord défians, incrédules, mais il ont été enfin forcés à convenir de sa Résurrection. Ces témoins ont été en grand nombre, de tout sexe & condition. L'épreuve a été longue, diversifiée & circonstanciée : ils ont été désintéressés dans ce point, ennemis même de JESUS-CHRIST. Tous ensemble ils en ont été si convaincus, qu'ils ont fait des miracles confirmatifs, & qu'ils sont morts dans les tourmens pour le soutenir, & cela sans se dédire, ni se contredire. Trouvera-t-on jamais pour

aucun fait un témoignage si solidement appuyé? Entrons dans le détail.

1°. Malgré les annonces de la Résurrection du Sauveur, ils n'y comprennent rien. On va le troisieme jour avec des parfums pour embaumer son corps; les femmes ne le trouvent plus dans le tombeau; elles vont dire aux Apôtres, qu'on a enlevé le corps & qu'elles ne savent où on l'a mis. Deux Apôtres y courent. Ils voient la pierre levée, le linceul de côté & le suaire plié, & rien autre chose. Cependant ils ne concluent encore aucune résurrection; malgré le rapport des Anges & des femmes à qui le Sauveur a parlé, ils ne croient point, & tout leur paroît un rêve & un songe.

2°. Deux Disciples aussi peu touchés de ces nouvelles, retournent à leur premiere profession sans aucune espérance. En chemin, Jesus se joint à eux; il se fait connoître; ils rapportent aux autres, qu'ils ont vu le Seigneur : néanmoins, *nec illis crediderunt*. Les Apôtres ne se rendent qu'aux preuves multipliées. Jesus paroît donc au milieu d'eux, il rassure leur frayeur : *c'est moi*, leur dit-il : *regardez mes mains & mes pieds, touchez-les; voyez, un esprit n'a ni chair ni os*, comme j'en ai. Ils ne croient pas encore. Il ajoute : *avez-vous ici quelque chose à manger*? Il mange devant eux du miel, & d'un poisson roti, & prenant les restes, il les leur donne, en disant : ce que vous voyez est l'accomplissement de ce que je vous disois vivant avec vous; il leur ouvrit l'esprit, afin qu'ils comprissent le sens des Écritures.

3°. *Thomas* n'est point à cette entrevue. Ses freres lui assurent qu'ils ont vu le Seigneur; il n'en croit rien, il ne s'en rapporte qu'à lui-même. Les autres n'avoient que vu, mais il veut toucher, mettre ses doigts & ses mains dans les trous des plaies de son corps. Il fit toutes ces épreuves, avant que de croire & de se rendre. J'omets les autres apparitions sur la mer de Tibériade, sur la montagne de Galilée où Jesus se fit voir, & parla à plus de cinq cens personnes assemblées, & dans la derniere entrevue il s'éleva à leurs yeux dans le Ciel. Certes, les Apôtres pendant quarante jours s'assurent de sa Résurrection par les instructions qu'il leur donne sur les Myste-

res, sur les cérémonies de son Culte, sur le plan de son Eglise. Quel nombre de témoins ! Qu'ils sont sur leurs gardes ! Ils ont pris plus de précautions que nous n'en eussions exigé. Peut-on se méfier de leur témoignage ?

4°. Il est d'autant plus certain, que les Apôtres étoient très-intéressés à ne pas croire cette Résurrection ; car avec un Peuple tel que les Juifs prévenus pour leur Temple, pour leur Culte, & pour leurs Pontifes, à quoi s'exposoient-ils de prêcher un fait qui tendoit à tout bouleverser & à donner pour Messie celui qui ne l'étoit pas, s'il n'étoit pas véritablement ressuscité ? Ils avoient pu suivre JESUS par ambition pendant sa vie ; mais si leurs projets ont échoué à la Croix, si leur Maître est toujours mort, quelle honte d'avoir été duppes ? Ils doivent se cacher ou convenir de leur méprise. Au lieu de se taire, ils publient sa gloire ; ils citent tous les témoins, les lieux, les circonstances de ses apparitions & de son Ascension. Personne ne les dément, ne les décele. S'ils sont fourbes, peuvent-ils avoir tant de complices, sans religion, sans foi, sans remords & sans trahison ?

5°. Cependant leur vertu, leur zele, étonne l'Univers. On les voit charitables, humbles, doux, patiens, généreux, intrépides. En prêchant, ils bravent les périls, ils essuyent les tourmens ; ils renversent les Idoles, ils ne pensent qu'à glorifier Dieu, qu'à lui procurer de vrais adorateurs ; ils n'aspirent qu'au Ciel. Tant de beaux traits sont-ils dans des Imposteurs & des Scélérats, tels qu'ils seroient, s'ils n'eussent été assurés de la Résurrection & de l'Ascension du Sauveur ?

6°. Mais voici un témoin de ces deux Mysteres, pris d'entre les ennemis les plus déclarés, *Saul* plein de fureur contre les Disciples de JESUS ; il les cherche, il les persécute à toute outrance ; JESUS se montre à lui en plein jour, le terrasse, le change en Apôtre même. Sans autre Maître, le voilà instruit de tout l'Evangile & en état de prêcher, & de confondre les Juifs & les Gentils. On sait ses succès. Il a fallu un coup de foudre pour le persuader, mais il l'est, & c'est un témoin qu'on ne peut recuser.

Tous ces témoins ont vu l'accompliſſement des promeſſes qui leur avoient été faites. Ils ont opéré les miracles annoncés ; ils ont parlé les langues ; ils ont chaſſé les démons , guéri les malades ; leurs diſciples les ont renouvellés , en confeſſant comme eux JESUS reſſuſcité & glorieux. Ils ſont morts dans ce témoignage au milieu des tortures ; ce témoignage eſt donc aſſuré. Qui ne ſe rend pas à ce poids de preuves eſt impénétrable à toute vérité.

OBJECTION. « Doit-on plus de croyance à la Réſurrection , à l'Aſcenſion de JESUS , qu'on en doit » à l'apparition de *Romulus* , au Sénateur *Proclus* , » qui le vit enſuite s'élever au Ciel ? »

RÉPONSE. Que le Fondateur de Rome ait été aſſaſſiné ou écraſé de la foudre , n'importe. On eſt ſûr de ſa mort , & le Peuple crut ſon apothéoſe ; mais quelle comparaiſon entre une apparition d'un moment & des entrevues fréquentes , longues & réitérées ? *Proclus* vouloit cacher par cette fable le meurtre. Il parle ſeul , il n'a ni témoins , ni preuves. Il fit comme *Numérius-Atticus* , qui pour conſoler l'Impératrice *Livie* , aſſura avec ſerment , avoir vû monter au Ciel l'ame d'*Auguſte*.

OBJECTION. « Mais *Proclus* prophétiſa en même » temps que le Peuple Romain ſeroit le maître de » toute la terre , & Rome la capitale du monde ? »

RÉPONSE. La Prophétie étoit plus ancienne & répétée cent fois par les Orateurs. Le ſoupçon étoit fondé ſur le caractere d'un Peuple ſobre , ambitieux & guerrier.

7°. JESUS a communiqué aux Apôtres le Saint-Eſprit , le don des langues & des miracles. Saint *Luc* dans ſes Actes en décrit l'hiſtoire & les preuves. Cette deſcente du Saint-Eſprit eſt annoncée par un grand vent & par des langues de feu qui ſe fixent ſur chacun. Voilà les Diſciples changés , pleins de lumieres & de zele ; ils publient les merveilles du Seigneur. Tout le monde accourt. Les Peuples divers les entendent avec étonnement. Voilà le fait. Or , qui a été leur maître ? Qui a pu dans une langue les former toutes en même temps avec la dignité & l'énergie propres à toucher tant d'auditeurs ? Ici l'artifice , l'illuſion ſont-ils poſſibles ? Tous ces Peuples

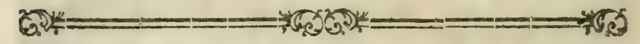
Peuples ont-ils pû être trompés, devenir ſourds ou viſionnaires ? Tant d'étrangers ſe ſont-ils entendus avec les Apôtres, qu'ils ne connoiſſent pas ? Leur nombre, leur religion rendent le complot impoſſible. Soupçonnera-t-on les Apôtres d'avoir appris toutes les langues ? En quel temps, ou de qui ? Quand Jesus-Christ auroit employé toute ſa vie à les former, ils étoient trop groſſiers, trop ignorans. D'ailleurs peut-on leur apprendre à ſe faire entendre à toutes les Nations par un ſeul & unique langage.

Si ces faits ſont inventés, à quoi s'expoſe ſaint *Luc* devant tant de Juifs & de Gentils ? Cependant ils ont été crus, nul ne les a diſputés ; ils ſont donc vrais ? Il y a plus : c'eſt que ce don des langues, communiqué aux fideles, a été admiré de tous les Païens, à Rome, en Grece, en Aſie. Les Apôtres avoient donc prêché dans les langues de chaque Peuple, Latin aux Romains, Grec aux Corinthiens, &c. &c ? Ainſi chaque Peuple étoit témoin de ce don des langues.

8°. Le fait des miracles opérés par les Apôtres eſt auſſi inconteſtable. (*Act.* ch. 3.) Le perclus de naiſſance eſt âgé de quarante ans. On le porte tous les jours à la porte du Temple la plus fréquentée. Il eſt connu devant tous, & en un moment il eſt guéri. Il ſaute de joie au milieu de la foule qui le reconnoit. *Luc* a-t-il été démenti par quelqu'un ? Pouvoit-il tromper ſur la mort d'*Ananie* & de *Saphire ?* Pouvoit-on croire que l'ombre de *Pierre* guériſſoit les malades expoſés dans les rues, à moins que cela ne fût publiquement certain ? A-t-on pu douter ou conteſter la guériſon du Paralitique *Enée*, étendu ſur ſon lit depuis huit ans, & opéré par le ſeul nom de Jesus-Christ ; la réſurrection de *Tabithe* à Joppé ; l'aveuglement de *Barjeſu* à Paphos, qui convertit le Proconſul Romain ; le rétabliſſement de l'Homme perclus, fait par ſaint *Luc* à Liſtres, miracle ſi notoire que les habitans prennent les Apôtres pour des Dieux ; celui du jeune homme tombé du troiſieme étage & briſé, & cela devant les témoins de Troade ; celui que fit ſaint *Paul* devant les Inſulaires de Malte, &c. ?

La fondation de tant d'Egliſes aſſure, & les mi-

racles qui ont autorisé les Apôtres à les établir, & la conviction générale de la vérité & de la notoriété de ces miracles. Saint *Paul* y rappelle toujours les fideles, ou fervens, ou chancelans, comme au fondement inébranlable de leur foi. Ce don des Langues, des Miracles, des Prophéties, communiqué aux fideles, étoit si public, si commun, que saint *Paul* fit des réglemens pour l'usage & pour le fruit qu'on en devoit faire. Auroit-il pû en imposer jusqu'à ce point, si on n'avoit rien vu ni entendu d'extraordinaire ? Il reste donc établi que les promesses de Jesus-Christ aux Apôtres ont été parfaitement accomplies, & que ces promesses confirment la réalité de sa Résurrection & de son Ascension.



RÉVÉLATION.

§. I.

Nécessité d'une Révélation.

I. L'Homme, ce Roi de la nature, naît sujet à l'ignorance, aux passions, aux miseres & à la mort. Que d'erreurs & d'écarts dans le brillant de sa raison ! Que de bassesses & de révoltes dans la grandeur de sa destinée ! Son ame immortelle est asservie aux sens & subjuguée par les Créatures. D'où viennent ces contrariétés, cette double loi, cette opposition au bien ? De l'aveu des Païens-mêmes, l'homme ainsi dépravé n'est pas sorti tel des mains de son Créateur. Quelle est l'origine de ce déréglement ? La révélation seule peut dénouer cette énigme.

II. La Religion naturelle nous donne, il est vrai, certains principes ; mais nous fournit-elle des motifs efficaces pour combattre nos contradictions & pour remplir nos devoirs ? Offre-t-elle des remedes à nos maux, des ressources à nos chûtes, des objets à nos desirs & à nos besoins ? Quelle récompense assure-t-elle à la vertu ? Quelle punition au vice ? Les plus

ſages Philoſophes eurent quelques notions de Dieu, de l'homme & de ſes devoirs. Mais dans ce peu de lumieres, que de ténebres & d'extravagances! Leur ſcience n'aboutit qu'à les rendre vains, ſuperſtitieux, idolâtres. L'homme a donc beſoin d'un nouveau flambeau qui éclaire & dirige mieux ſa raiſon. Juſqu'ici elle a été inſuffiſante; & les hommes n'ont fait que l'obſcurcir par leurs erreurs & leurs vices.

III. L'homme, fait pour la Religion, doit à Dieu un culte réglé & convenable. Or au milieu de tant de Religions, ſi oppoſées, qui ſe diſent établies ſur la raiſon, qui le fixera ſur celle qu'il doit ſuivre? De plus, il faut un culte public, pour la Société; que dira la raiſon ſur ce détail? Il faut donc que Dieu daigne nous inſtruire tous; car il ne peut être indifférent ſur toute ſorte de culte. Sa ſageſſe qui a tout réglé dans l'Univers n'a pu l'abandonner au caprice de chaque tête. Son culte intéreſſe ſa gloire, & il eſt le premier devoir de la Créature. En voulant être honoré, il ne peut agréer qu'un culte digne de lui. Il a donc déterminé les louanges, les rits & les victimes qui lui plairoient: & comment les diſcerner ſans ſa révélation?

Qu'on ne diſe pas que, comme un Roi ne s'amuſe pas à regarder des fourmis, Dieu à plus forte raiſon ſe ſoucie peu de nos hommages. La différence eſt infinie. Un Roi n'eſt, ni le créateur de la fourmi, ni le maître de la nature. Son eſprit & ſon attention ſont bornés. Dieu eſt l'intelligence infinie; rien ne l'occupe, ni le diſtrait. Le Soleil éclaire, échauffe la boue, ſans s'abaiſſer. La petiteſſe du ſujet fait voir la grandeur & la bonté du Maître. En un mot, ſi Dieu ne connoît rien, il eſt ſans intelligence; s'il voit, & qu'il ſe contente de tout, il eſt ſans diſcernement, ſans ſageſſe; s'il ne récompenſe pas plus celui qui l'honore, que celui qui l'outrage, il eſt ſans juſtice; il n'eſt point Dieu. Ainſi tout homme qui raiſonne eſt convaincu qu'il a des loix, des devoirs, & des inclinations contraires à ces devoirs; que ces contrariétés de bien & de mal, de grandeur & de miſeres, ne peuvent venir ni de lui, ni de Dieu, mais de quelque punition extraordinaire qu'il ne peut connoître dans ſa ſource que par une nouvelle lu-

miere d'en haut. Sans cette révélation, l'homme eſt un criminel ſans cauſe, un ingrat ſans culte, un malade ſans remedes, & un myſtere incompréhenſible : c'eſt un inſenſé qui marche dans les ténebres, & qui meurt dans le déſeſpoir. Mais la révélation eſt un fait, & on ne diſpute point contre les faits.

§. II.

Exiſtence de la Révélation.

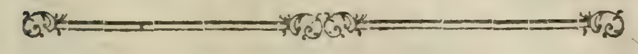
La certitude de la révélation ne peut ſe tirer que de l'évidence des faits qui la prouvent. Je ne doute point, qu'il y ait eu un *Céſar*, un *Mahomet.* L'hiſtoire le dit ; & quand une foule de témoins me certifient une choſe, quelque anciens & éloignés qu'ils ſoient, dès qu'ils parlent de bonne foi, le bon ſens croit leur témoignage ; mais où trouver ces témoins véridiques de la révélation ?

J'ouvre les Hiſtoires ; je fouille chez les Nations les plus connues ; mais je ne découvre par-tout qu'ignorance, erreur & ſuperſtition. En Grece, en Egypte, à Rome, j'y vois la divinité multipliée par mille fables, ſous mille images ridicules ; j'y vois des hommes déifiés, des bêtes adorées, & des crimes autoriſés. Je ne trouve nulle part aucun veſtige du commerce de Dieu avec ſes Créatures. Tout y eſt bizarre, indécent, cruel & extravagant.

Dans le cours des ſiecles, je ne rencontre qu'un Peuple fort ancien, & iſolé du reſte des Nations, qui a une loi & des lumieres particulieres. Conformément à la Religion primordiale, il n'adore qu'un ſeul Dieu, Créateur du ciel & de la terre. Ses livres ſont les plus anciens qui ſoient au monde ; & dans les faſtes, dans le culte eſſentiel de ce Peuple, dans ſes loix politiques & religieuſes, tout paroît ſi naturel, ſi ſuivi, ſi divin, que s'il y a une révélation, elle ne put ſe trouver d'abord que chez les Juifs, & enſuite chez les Chrétiens qui leur ont ſuccédé, & qui ſeuls prétendent la poſſéder. Examinons donc s'il eſt vrai, que par eux Dieu ait parlé aux hommes ; s'il leur a fait connoître ſa volonté ſu-

prême ; s'il a fait avec la terre une alliance ; si cette alliance est tracée sur des actes authentiques.

Or je prétends, 1°. Que Dieu a commencé & préparé cette alliance par les Juifs dans l'Ancien Testament. 2°. Qu'il l'a consommé dans le Nouveau chez les Chrétiens ; & que c'est *Moyse* & JESUS-CHRIST (Voyez ces deux articles) qui nous ont communiqué cette révélation si nécessaire pour remédier aux besoins du genre humain.



ROUSSEAU.

Caractere de ses Ouvrages.

CEt Auteur débuta par soutenir une opinion outrée sur les Sciences. Il employa toute la profondeur de l'érudition, toutes les ressources de l'éloquence & du génie, pour en montrer les dangers & les suites funestes, relativement aux mœurs. Ce paradoxe n'etoit pas nouveau ; mais il lui donna les graces de la nouveauté par un ton d'éloquence forte & énergique dont nos Sybarites n'avoient pas encore d'idée.

La Religion ne s'intéresse pas aux disputes littéraires, elle n'entre que fort peu dans celle-ci ; mais M. *Rousseau* l'a mêlée dans ses autres Ouvrages & d'abord dans son Discours *sur l'origine des conditions.* Cet Ouvrage célebre est plus capable qu'aucun autre d'humilier la nouvelle Philosophie. Elle prétend seule instruire l'Univers, dissiper ses ténebres, chasser les préjugés & la superstition, réformer, épurer la Religion, faire briller par-tout un nouveau jour, en un mot, apprendre à penser ; & voilà qu'elle finit par mettre l'homme à niveau de la brute. On ne peut disputer à M. *Rousseau* tous les avantages & les talens de cette Philosophie, le raisonnement, le calcul, l'érudition, l'éloquence, le feu, la modération même, & un desir d'annoncer le vrai. Mais qu'est-ce que ces avantages, lorsqu'on ne s'en sert que pour attaquer la Religion ?

M. *Rousseau* veut égaler l'homme à la bête. Il

borne l'homme métaphyſique & moral aux beſoins phyſiques & aux pures ſenſations. Semblable à l'animal quant aux idées, il n'en différe que du plus au moins. En ſortant du cercle étroit des fonctions animales, il eſt ſorti pour ainſi dire de ſon être. Les maiſons, les habits, la réunion des familles, les ſentimens d'eſtime, les liens de la ſociété, l'agriculture & les arts ſont autant de traits de la dégradation de l'homme. Les loix en affermiſſant cet état ont conſommé le malheur du genre humain.

Ce ſyſtême de délire n'avoit pas beſoin, ce ſemble, d'être réfuté. Il faut abandonner à lui-même, & à ſes vaines idées l'Ecrivain miſantrope, qui prétend que la deſtination de l'homme eſt de vivre ſeul dans les forêts, nud, déſarmé, ſans liens ni de mariage, ni de famille, plus ſolitaire & plus farouche que les Ours qui du moins habitent avec leurs femelles dans des tanieres.

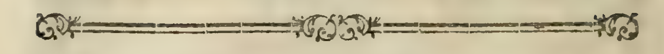
On a donc abandonné les idées de M. *Rouſſeau*, comme les rêves d'un Solitaire malade & ſouffrant; heureux s'il n'avoit pas donné dans des écarts plus grands !

Emile eſt la conſommation de l'impiété de M. *Rouſſeau*. Parmi une foule de vérités exprimées avec force, & revêtues de ſon ſtyle mâle & impoſant, que d'opinions inſenſées, que de paradoxes hazardés, que d'idées dangereuſes n'y trouve-t-on pas ! On y fait à la vérité un éloge ſublime de l'Évangile; mais les miracles, les Prophéties qui établiſſent l'authenticité de ce Livre divin ſont attaqués ſans ménagement. M. *Rouſſeau* n'écoutant que la voix téméraire de ſa raiſon, peſe tout à la balance de la Philoſophie, & détruit peut-être ſans le vouloir, les plus ſolides fondemens de la vertu.

On ſait quel ſort a eu *Emile*. Le Parlement de Paris condamna l'Auteur & le Livre. M. *Rouſſeau* ſe tourne vers ſa Patrie; & ſes Citoyens auſſi indignés que les Etrangers lui ferment leurs portes. Proſcrit, errant, il trouve un aſyle en Suiſſe, d'où il croit foudroyer ſes ennemis. C'eſt delà que ſont parties ſes *Lettres de la Montagne*, où toutes ſes erreurs ſont reproduites, où ſa doctrine ſur les miracles ſe montre avec la parure de l'éloquence la plus vive

& la plus naturelle, & l'art le plus doux & le plus insidieux. Il tâche d'intéresser les cœurs, autant que de convaincre l'esprit, & il n'y réussit que trop. On pleure sur son aveuglement, on plaint ses malheurs & en étant touché pour l'Auteur, on pardonneroit peut-être à l'Ouvrage, si les attentats contre la Religion pouvoient se pardonner. Ces lettres dangereuses causerent une fermentation parmi les Ministres Protestans qui fut funeste à leur Auteur. Obligé de quitter ce nouvel asyle, il se refugie en Angleterre, s'y brouille avec ses amis & n'y trouvant plus que de dégoûts, il quitte cette terre étrangere où il croyoit avoir tant d'Admirateurs & où il n'a vu que des jaloux & de mauvais plaisans. De telles vicissitudes dans la vie d'un homme prouvent que son caractere est peu sociable, & nous avouerons que M. *Rousseau* ressemble plus à *Diogene* qu'à *Socrate*. Mais s'il a l'humeur du cynique d'Athenes, il a plus de vertus que lui. Il est charitable, généreux, bienfaisant. Sa main a plusieurs fois séché les pleurs des malheureux; sa bourse s'est ouverte à leurs besoins; son cœur à leurs chagrins. Il n'a pas fait, comme d'autres Ecrivains, un trafic honteux de sa plume & de ses talens. Il n'a point trompé le Public par des Editions frauduleuses; il n'a point vendu le même Manuscrit à différens Libraires. Ses Ouvrages auroient pu l'enrichir; ses protecteurs lui auroient procuré des places considérables, & il a voulu demeurer dans sa médiocrité, se contentant du pur nécessaire, sobre, tempérant, juste, couchant sur la dure, remplissant tous les devoirs d'un Philosophe, autant qu'on peut les remplir, quand on n'est pas Chrétien. Plaise à ce Dieu qui lui a dicté un si bel éloge de la morale Evangélique, lui inspirer plus de foi pour ses dogmes, & ouvrir ses oreilles à la voix de la grace, & ses yeux à la lumiere de la vérité! (Voyez ESPRITS-FORTS & QUERELLES PHILOSOPHIQUES.)





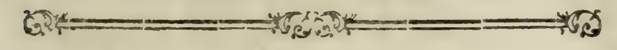
SAINT-EVREMONT.

Avis sur les Auteurs qui publient de productions scandaleuses sous le nom des autres.

NOus savons que saint *Evremont* n'étoit qu'un Épicurien ; mais comme il n'a rien écrit de formel contre la Religion, nous ne l'aurions pas placé dans ce Dictionnaire, si l'on ne s'étoit servi de son nom pour débiter des écrits licencieux. Tel est un Ouvrage intitulé *Analyse de la Religion*, qu'on a décoré du nom de ce célebre Ecrivain. Il est évident que cet écrit n'est pas de lui ; il étoit incapable par sa façon de penser de faire un Livre contre le Christianisme, & plus incapable encore de se tourmenter l'esprit à des recherches épineuses d'histoire, & à des raisonnemens profonds de métaphysique. Il faut donc mettre cette production pernicieuse au rang de tant d'autres, dont les véritables Auteurs se cachent derriere un mort respectable, qui ne peut plus porter la peine de leurs sottises, mais qui en recueille la honte aux yeux des hommes peu instruits. C'est ainsi que dans le cours de l'année 1768, on a vu sortir du magazin d'impiété établi près d'un lac, *le dînez de M lord Bolingbro e par saint Hyacinthe ;* le *dialogue du douteur & de l'adorateur*, *par l'Abbé de Tilladet*, les *pensées de la Mothe le Vayer & de l Abbé de saint Pierre* &c, &c. Il n'est pas inutile d'avertir qu'aucun de ces écrits n'est de ceux dont ils portent le nom. L'aigreur du style, l'entassement des sarcasmes, de mauvaises plaisanteries & des blasphêmes désignent assez dans quel terrein ces fruits funestes ont dû croitre. L'Auteur a beau se couvrir d'un voile ; on voit la figure à travers, & ce n'est pas celle d'un homme doux, modéré & honnête.

Au reste nous avons dit que saint *Evremont* étoit incapable par sa façon de penser d'écrire contre le Christianisme, & cela est vrai. Il avoit assez de bon

ſens, pour penſer, qu'il eſt du devoir du Citoyen de reſpecter la Religion de ſes peres & de ſa patrie. Il ne pouvoit ſouffrir que de miſérables petits-maîtres en fiſſent un ſujet de plaiſanterie. *La ſeule bienſéance & le reſpect qu'on doit à ſes concitoyens*, diſoit-il, *défendent une pareille licence.* Tout homme bien né & qui n'a pas dépouillé toute honte penſera de même. Quant à ceux qui ont violé depuis long-temps l'honnêteté publique, ils peuvent ſe permettre tout ce qu'ils voudront; on n'a plus rien à dire à un homme qui vous inſulte du haut du grenier, où ces indécences l'ont fait confiner.



SAINT-FOIX.

Réflexions de cet Auteur ſur la nouvelle Philoſophie.

ON a accuſé cet Auteur d'incrédulité, & nous ne l'ignorons point. Les *Lettres Turques* qu'on lui attribue, ont donné des ſoupçons ſur ſa Religion. Ne cherchons point à l'excuſer; mais en ſuppoſant qu'il ait été incrédule, les réflexions qu'il fait ſur la nouvelle Philoſophie n'en auront que plus de force. Voici comment il apoſtrophe ces nouveaux Charlatans de ſageſſe, qui dreſſent des tréteaux, pour prêcher ce qu'il ne faudroit pas même dire à l'oreille.

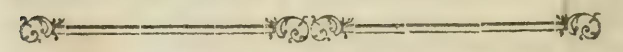
« Petits Aigles, qui planez ſi dédaigneuſement au-» deſſus de vos chétifs compatriotes, nouveaux phé-» nomenes dans la littérature, je prends la liberté de » vous conſidérer dans votre apogée, & je crois m'ap-» percevoir que les rayons de votre gloire ne ſont » compoſés que de paradoxes, d'idées ſingulieres, » de traits contre les femmes, contre votre nation, » & d'un vernis d'irréligion...

« Il parut il y a environ quarante ans, deux pe-» tits Ouvrages, les *Dialogues des Dieux*, & les *Let-» tres Galantes* & *Philoſophiques*. Le but de l'Auteur » étoit d'affoiblir, de confondre & de brouiller tou-» tes les idées, tous les principes de morale qui gui-» dent ordinairement les hommes. »

« Il tachoit d'établir que la fausseté, l'avarice, la » paresse & l'ingratitude ne sont point des vices ; que » la pudeur & la chasteté ne sont pas des vertus ; » qu'un mari, loin de s'opposer aux galanteries de sa » femme, peut en tirer vanité ; qu'un fils ne doit à » ses parens aucune reconnoissance, ni de la vie qu'il » en a reçue, ni de l'éducation qu'ils lui ont don- » née, & qu'on n'est obligé ni d'aimer, ni de ser- » vir, ni de défendre la Patrie. Ne seroit-il pas plai- » sant qu'en blutant, rechassant & commentant deux » Ouvrages (je me sers du terme) si méprisables » de toutes façons, ne seroit-il pas plaisant, dis-je, » qu'on s'imaginât que la Philosophie des mœurs fait » depuis quelques années de grands progrès parmi » nous ? »

« C'est pour être utile que Dieu vous a donné » des talens ; c'est pour vous mettre en occasion d'ê- » tre bienfaisant, qu'il vous a donné des richesses : » il me semble que cette vieille morale de l'Évangile » vaut bien celle de la nouvelle Philosophie. » (*Essais sur Paris.* Tome IV. page 92, 93 & 94.)

On voit par ce morceau que si M. de *Saint-Foix* a été infecté des principes de la nouvelle Philosophie, il s'en est sagement repenti. Plut à Dieu que l'exemple de cet homme d'un esprit si fin & si éclairé & d'un caractere si aimable, pût toucher ceux qui l'avoient égaré, ou qui s'étoient égarés avec lui !



SAINTS PERES.

Injustice des Philosophes modernes, lorsqu'ils rendent compte des sentimens des Saints Peres.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* a outragé les Saints Peres, dans plusieurs endroits de son abominable Ouvrage. Nous n'entreprendrons pas ici de les venger. Ils existent depuis des siecles ; ils existeront autant que la Religion ; & le *Dictionnaire Philosophique* ne sera vraisemblablement qu'une brochure de quelques jours. *Bayle* non moins téméraire, n'épargna

ni les *Augustin*, ni les *Basile*, ni les *Chrisostôme*, ni les *Tertullien*, ni les *Lactance*, ni les *Arnobe*. Il fit plus ; il leur imputa des sentimens qu'ils n'avoient jamais eus. Nous nous bornerons à un exemple tiré du *Journal de Trévoux*, mois de Mai 1755.

Le Philosophe *Anaxagore* abandonna ses terres à la merci des bestiaux, pour s'appliquer uniquement à l'Astronomie & à la Physique. Ce fait donne occasion à *Bayle* de critiquer saint *Jean Chrisostôme* : avec quel succès ? Nous en faisons juge le Lecteur. *Je suis surpris*, dit notre Aristarque, *que saint* Chrisostôme *ait blamé ce noble désintéressement, & qu'il l'ait traité de folie & de bétise. N'est-ce pas rendre la pareille aux Gentils, qui traitent de foux & de stupides tous les Chrétiens qui renoncent à leurs patrimoines, pour se retirer dans des solitudes ? C'est ainsi qu'on trouve du bien ou du mal partout, selon qu'on est rempli de préjugés.*

Remarquons, avant tout, que saint *Chrisostôme* ne parle point du Philosophe *Anaxagore*. Ensuite écoutons-le dans sa septieme Homélie sur les *Actes des Apôtres*. *Les premiers fideles*, dit-il, *distribuoient leurs biens aux pauvres, selon les besoins d'un chacun : ce qui n'étoit pas une chose vaine, comme l'action des Philosophes, dont les uns quittent leurs terres, les autres jettent beaucoup d'or à la mer. Or ceci*, ajoute le saint Docteur, *n'étoit pas un mépris des richesses, mais une* folie *& une* sotise. *D'ailleurs, le démon a toujours pris à tâche de calomnier les créatures de Dieu, comme s'il n'étoit pas possible de faire de bons usages de l'argent.*

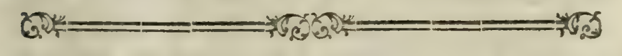
On voit que la pensée du saint Evêque est très-belle. Les Philosophes abandonnent leurs terres & leur or sans motif raisonnable, bien loin d'être portés à cette action par des raisons aussi sublimes que celles des Chrétiens, qui se retirent dans les déserts. Le renoncement des Philosophes n'étoit pas non plus comparable, pour le mérite & pour la générosité, aux distributions que les premiers fideles faisoient de leurs biens, soulageant les pauvres, & ne permettant pas qu'aucun d'eux manquât du nécessaire. Saint *Chrisostôme* ajoute en même temps un mot contre les Manichéens de son temps, qui *calomnient* les créatures de Dieu ; l'or, l'argent, les possessions ; calomnie qui ne pouvoit être qu'un effet des artifices du démon.

Demandons présentement si le préjugé fait parler le saint Docteur, ou s'il a voulu rendre la pareille aux Gentils, qui se moquoient de la Philosophie toute céleste des Chrétiens ? (Voyez le N°. VI. de l'Article RELIGION.)

Bayle, M. de V., le Marquis d'*Argens* ont intenté un procès à saint *Augustin*, qu'ils regardent comme le Patriarche de l'Intolérance. Ils l'accusent d'avoir soutenu qu'il falloit détruire, exterminer les Hérétiques ; c'est une calomnie. Ce grand Docteur a eu un zele ardent pour ramener les errans au sein de l'Église. Il a consacré ses soins, ses travaux à ce grand Ouvrage ; mais il n'a employé que des voies de charité & de douceur. En voici une preuve bien décisive. Les Donatistes & les Circoncellions remplissoient l'Afrique de troubles, de ravages & de meurtres. Après avoir tenté tous les moyens possibles pour arrêter ces désordres, les Empereurs furent enfin forcés de publier des Edits sanglans contre ces furieux. Saint *Augustin* craignant qu'on n'exécutât ces Edits dans toute leur rigueur, écrivit au Comte *Marcellin*, « nous » pourrions, lui dit-il, dissimuler leur mort, puis- » que nous ne les avons ni accusés, ni présentés » devant vous ; mais nous serions fâchés que les souf- » frances des serviteurs de Dieu fussent vengées par » la loi du Talion. » Il écrivit au Proconsul *Apringius*, qui devoit juger ces criminels ; & en lui faisant la même priere. « Si j'avois, dit-il, affaire à un » Juge qui ne fût pas Chrétien, je ne lui parlerois » pas ainsi, mais je n'abandonnerai pas pour cela » la cause de l'Eglise ; & s'il vouloit bien m'écouter, » je lui représenterois que les souffrances des Ca- » tholiques devroient être des exemples de patience, » qu'il ne faut pas ternir par le sang de leurs ennemis. » Ces traits éclatans de modération peignent-ils l'ame d'un persécuteur ?

Saint *Jérome* n'a pas été plus épargné. M. de V. dans la grave préface de ses *Contes de Guillaume Vadé* l'accuse d'avoir été le plus *colere de tous les hommes* & d'avoir dit de *très-grosses injures* à ceux qui ne pensoient pas comme lui. D'autres Satyriques lui ont reproché de *n'avoir pas été retenu par les liens les plus sacrés de la Société, & d'avoir exhalé sa fureur & sa bile*

contre Ruffin, *parce qu'il avoit embrassé les opinions* d'Origene. Voici le récit sincere du fait. *Ruffin* ayant fait une traduction infidele d'*Origene*, y joignit une Préface, où désignant saint *Jérome*, il insinuoit qu'il n'avoit entrepris cet Ouvrage qu'à sa priere. Saint *Jérome* fut obligé de se justifier ; son silence l'auroit fait passer pour un Partisan des erreurs d'*Origene*. Il écrivit à *Ruffin*, & se plaignit doucement de cette Préface, où feignant de le louer, il l'accusoit en effet d'*Origénisme*. Il le prie de ne plus agir ainsi. Quoi de plus équitable ! & peut-on sur un procédé si doux fonder des reproches si amers & si injurieux ? Il est vrai que la solitude & les infirmités avoient donné au caractere de saint *Jérome* une teinture de mélancolie & d'aigreur qu'il se reprochoit lui-même. Mais ces légeres imperfections qu'il ne faut pas exagérer étoient couvertes par de grandes vertus ; mais quelles qualités peuvent effacer les égaremens de nos Philosophes modernes ? Est-ce à des hommes qui se sont livrés aux emportemens les plus grossiers pour une égratignure, à trouver le style de saint *Jérome* trop violent ? Nous disons la même chose de saint *Bernard*, & des autres Peres auxquels nos Philosophes doux & modérés reprochent trop de vivacité.



SALOMON.

*De la mort d'*Adonias ; *du temple de* Salomon.

M. de V. blâme beaucoup *Salomon* ; il lui reproche sur-tout la mort d'*Adonias* son frere. Il est vrai que *Salomon*, en montant sur le trône, lui avoit promis la vie, s'il se comportoit en homme de bien. Mais à peine *David* eut expiré que le desir de regner se ranima dans son cœur. *Joab*, le chef des troupes, & *Abiathar* le grand-Prêtre étoient d'intelligence avec lui. Il étoit à présumer que les cabales produiroient des intrigues funestes. *Salomon*, voyant les desseins ambitieux de son frere, qui demandoit en mariage *Abisag*, la Sulamite qui avoit rechauffé la vieillesse de

David, pour favoriser ses vues, ordonna qu'on le fit mourir. Il infligea la même peine à *Joab*, souillé par les meurtres d'*Abner* & d'*Amasa*, & exila le grand-Prêtre *Abiathar*. La justice ne fut violée dans aucun de ces châtimens. *Salomon* n'avoit promis la vie à son frere, qu'à condition qu'il seroit tranquille; *Adonias* ayant manqué à sa parole, *Salomon* fut dégagé de la sienne. Il pouvoit lui pardonner, mais l'intérêt de l'état demandoit une prompte justice.

Quand aux richesses que *David* laissa à *Salomon* ou que celui-ci se procura par le moyen de ses flottes, il faut voir les commentateurs. Cette matiere demande des discussions trop longues, pour qu'un Ouvrage, tel que celui-ci, puisse les comporter. Examinons actuellement ce que notre Auteur dit du Temple dans son *Dictionnaire* prétendu *Philosophique* & sur-tout dans sa *Philosophie de l'histoire*.

Pour connoître le Temple des Juifs, il faut représenter la forme des Temples anciens qui étoient bien différents des nôtres. Rapportons la description que fait *Strabon* de quelques Temples de l'Egypte qu'on voyoit de son temps. « On trouve d'abord, nous » dit-il, une grande place; delà on entre dans un » grand vestibule, ensuite dans un autre, & enfin » dans un troisieme, après quoi on rencontre un vaste » parvis qui est devant le Temple. Au fond de ce » parvis est un bâtiment d'une grandeur médiocre » qui est le Temple proprement dit. » Ainsi, rien ne paroît plus Auguste que les bois sacrés, les parvis, les portiques, les cours, qui accompagnent ces Temples. C'étoit à peu-près sur cette forme qu'étoit construit le Temple de Jérusalem. Le troisieme livre des Rois cité par l'Auteur, ne parle que du Temple proprement dit. Il dit peu de chose de ses accompagnemens; mais nous les trouvons décrits dans *Ezechiel*, depuis le chapitre quarante jusques à quarante-six. On y trouve d'abord le parvis d'*Israël* large de cent coudées; or la coudée chez les Hébreux avoit vingt pouces, & presque demi; ainsi le parvis d'*Israël* avoit cent soixante & dix pieds de largeur; ensuite on voyoit le parvis des Prêtres qui avoit la même largeur. Ces deux parvis étoient précédés d'une vaste

cour, dont le mur qui en faisoit l'enceinte avoit six cens coudées, c'est-à-dire, mille vingt-cinq pieds de roi en quarré. Mais, dans le temps qu'il fut bâti après le retour de la captivité, on établit dans la premiere cour, le parvis des Gentils.

Le Temple proprement dit, étoit composé du vestibule de trente-quatre pieds deux pouces de longueur, le Saint de soixante & huit pieds quatre pouces, le Sanctuaire de vingt coudées ou trente-quatre pieds deux pouces en longueur & autant en largeur, ce qui fait pour la longueur du Temple proprement dit, cent trente-huit pieds huit pouces & non pas quatre-vingt dix pieds sur trente de face, comme le dit l'Auteur. Le troisieme Livre des Rois rapporte en effet que le Temple n'avoit que 60 coudées; mais dans le verset suivant il est dit, qu'outre ce bâtiment de 60 coudées, il y avoit un portique, ou vestibule de vingt coudées de long. C'étoit dans le parvis que logeoient les Prêtres, & non pas dans des appentis de bois adossés à la muraille du Temple. Ces entablemens adossés à la muraille du Temple dont il est parlé dans le troisieme Livre des Rois, étoient des galeries qui étoient occupées pendant le service public. C'est sur ce plan qu'on peut se former une idée du Temple de Jérusalem. *Les fenêtres*, dit l'Auteur, *qui étoient beaucoup plus étroites en dehors qu'en dedans, ressembloient à des meurtrieres.* Cependant *Ezechiel* nous apprend qu'elles avoient la même dimension que la porte orientale; or la porte orientale avoit treize coudées de haut, & dix coudées de largeur, ce n'étoit donc pas des meurtrieres. Il est dit, qu'elles étoient plus évasées en dedans qu'en dehors, & cela devoit être dans des murs de six coudées ou dix pieds d'épaisseur.

Quant au second Temple qui fut bâti après la captivité, il est vrai qu'il n'étoit pas si somptueux que celui de *Salomon*; mais on ne peut pas dire que c'étoit bien *plutôt une grange qu'un Temple.* Le *Livre d'Esdras nous apprend*, dit notre Philosophe, *que les murs de ce nouveau Temple n'avoient que trois rangs de pierre brute, & que le reste étoit de simple bois.*

Esdras rapporte que *Cyrus* donna ordre de rebâtir le Temple qui devoit avoir soixante coudées de hau-

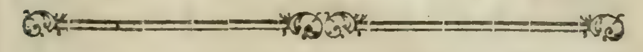
teur & autant de largeur, & qu'il devoit y avoir trois ordres de pierres non polies : mais comme il ne fut achevé que ſous *Artaxercès longue main*, il y a apparence qu'on le finit d'une maniere plus magnifique, puiſqu'*Artaxercès* donna cent talens d'argent pour le finir ; or le talent, ſuivant la maniere de compter des Juifs, valoit 4867 livres 3 ſols 9 deniers de notre monnoie ; ce qui fait près de 500000 livres. Avec cette ſomme ſeule on devoit bâtir une plus belle grange que ne le ſont celles de nos campagnes. Notre Auteur ajoute qu'*Hérode fut obligé, comme nous l'apprend* Joſephe, *de démolir le Temple de* Nehemie *qu'il appelle le Temple d'Aggée.* Ce n'eſt pas la maniere dont *Joſephe* nous préſente ce fait. Il faut entendre qu'il le fit réparer, aggrandir & embellir, mais non pas entiérement démolir, tout au plus quelques parties qui tomboient de vétuſté. Voilà en ſubſtance tout ce que j'ai pu recueillir ſur les Temples des anciens, & ce que l'Ecriture ſainte nous apprend du Temple de Jéruſalem, qui fut le premier Temple élevé au vrai Dieu. On peut juger maintenant de l'exactitude de notre Philoſophe dans les faits hiſtoriques qu'il nous a cités. Vous voyez dans tout ce Livre, que lorſqu'on y cite l'Ecriture, c'eſt toujours à faux, ou à contre-ſens. Dans le Chapitre des Temples que je viens de citer, l'Auteur s'exprime ainſi : Il eſt dit, au troiſieme Livre des Rois, que l'édifice avoit ſoixante coudées de long, & vingt de large, c'eſt environ quatre-vingt dix de long ſur trente de face ; il n'y a guere de plus petit édifice public. Il eſt dit en effet que le Temple avoit ſoixante coudées dans le Chapitre ſixieme ; mais un homme impartial auroit ajouté ce qui eſt dit au verſet ſuivant ; c'eſt-à-dire, qu'outre le Saint & le Sanctuaire qui avoient ſoixante coudées, il y avoit un veſtibule à l'entrée du Temple, qui avoit vingt coudées de long, & qui faiſoit partie du Temple. Il n'auroit pas omis ce qu'*Ezechiel* nous en dit, qui en parle d'une maniere ſi étendue. Il ne nous auroit pas donné de fauſſes idées ſur la coudée des Juifs. Il ne nous auroit pas repréſenté comme des appentis les galeries de bois de cedre que *Salomon* fit conſtruire dans le Temple. Enfin il auroit écrit en Hiſtorien & non en Romancier ſatyrique.

Quant

Quant aux autres accuſations intentées contre *Salomon*, voyez CANTIQUE DES CANTIQUES, ECCLÉSIASTE & PROVERBES.

SCEPTICISME; voyez PYRRHONISME.

SENSATIONS, SONGES, voyez AME, BÊTES, MATÉRIALISME.



SERVET.

Hiſtoire de ſa vie & de ſa mort.

MIchel *Servet* naquit à Villa-Nueva en Aragon en 1509, ou en 1511, à Tudelle dans le Royaume de Navarre. Dès ſa plus tendre jeuneſſe, il s'appliqua ſans relâche à des études ſérieuſes. Ses progrès furent ſi rapides, qu'à l'âge de quatorze ans, il entendoit le Latin, le Grec & avoit quelque teinture de l'Hébreu, de la Philoſophie, des Mathématiques, & de la Théologie Scholaſtique. Son Pere l'envoya étudier en Droit à Toulouſe, où il commença à s'élever des doutes dans ſon eſprit ſur le Myſtere de la Trinité. Ces doutes ſe fortifierent en Italie, où il alla à la ſuite du Confeſſeur de *Charles-Quint*. Il ſe rendit delà en Allemagne & y perdit ſon Maître, & le ſeul ſoutien de ſa foi chancelante.

Servet, devenu indépendant par cette mort, réſolut de s'ériger en réformateur de la Religion. Il ſe rendit à Bâle en 1530, & il conféra de ſes ſentimens avec *Œcolampade*. Ce Théologien avoit alors quarante-huit ans, & *Servet* étoit au plus dans ſa vingt-deuxieme année. Le premier touchant à la vieilleſſe & chargé d'occupations, ne dédaigna point néanmoins de ſe prêter aux deſirs d'un étranger à peine ſorti de l'enfance. Mais l'Écolier, en jeune étourdi, ſe permit les expreſſions les plus révoltantes en public & en particulier contre celui qui l'inſtruiſoit & contre le Myſtere qu'il défendoit. La préſomption de la jeuneſſe & la vanité Eſpagnole ne ſuffiſent point pour ex-

pliquer cette conduite. Il faut y ajouter un esprit aigre, une humeur chicaneuse & un orgueil peu commun. C'étoit le caractere de *Servet.*

De Bâle, *Servet* alla à Strasbourg, pour conférer aussi avec *Bucer* & *Capiton.* Il irrita tellement le premier de ces Théologiens, qui étoit assez modéré, qu'il dit en chaire, qu'*il méritoit qu'on le mit en pieces, & qu'on lui arrachât les entrailles.* En partant de Bâle, il laissa un manuscrit entre les mains d'un Libraire. C'étoit un Ouvrage où il attaquoit la Trinité. L'Imprimeur n'osant le mettre sous presse l'envoya à *Haguenau*, où *Servet* se rendit pour accélérer l'édition. l'Ouvrage parut en 1531, & l'année suivante il en publia un second sur la même matiere. Le premier étoit intitulé : *De Trinitatis erroribus libri septem*, in-8°. sans lieu d'impression. Cet Ouvrage est si rare, (*) qu'on n'en connoît qu'une douzaine d'exemplaires dans toute l'Europe. La raison de cette rareté, vient de ce que tous les gens de bien s'empresserent d'anéantir cette horreur, qui d'ailleurs est très-peu recommandable pour le style.

Il y a si peu de bon sens (dit *Richard Simon*, dans sa *Bibliotheque critique*, Tom. I. page 32.) dans tout cet Ouvrage impie, que s'il étoit devenu commun, on n'auroit que du mépris, & pour le Livre & pour l'Auteur. Il y est si embarrassé, si obscur, si entortillé sur les matieres qu'il traite, qu'on voit bien qu'il ne les entendoit guere. Le dogme de la Trinité y est combattu d'une maniere choquante. Il appelle les trois personnes une *pure imagination, une chimere, des Dieux métaphysiques.*

Son grand but est de montrer que les noms de JESUS & de CHRIST, & celui de *Fils de Dieu*, ne désignent qu'un homme ; & il tâche de le prouver par plusieurs passages de l'Écriture Sainte. Il explique plusieurs autres passages conformément à son systême, & il répond aux objections des Orthodoxes. On peut aisément entendre cette partie de son Livre ; mais lorsqu'il explique ses pensées sur la personne

(*) Cet Ouvrage & le suivant ont été contrefaits depuis quelque temps en Allemagne ; consultez sur cette contrefaçon la *Bibliographie instructive*, Tom. I. N°. 754.

de JESUS-CHRIST ; ce qu'il dit paroît inintelligible.

Le ſecond Ouvrage de *Servet* eſt intitulé : *Dialogorum de Trinitate Libri duo*, in-8°, 1532. Il rétracte dans ſon Avertiſſement tout ce que renfermoit ſon premier Ouvrage. Ce n'eſt pas qu'il croie que ce qu'il a dit contre la doctrine de la Trinité ſoit faux ; mais parce que ſon Livre eſt imparfait, & la production d'un enfant. L'Anti-Trinitaire ſe conduiſit en homme qui vouloit avoir des Diſciples. Il envoya ſes Ouvrages en Italie, & ils s'y répandirent en tant d'endroits, que *Mélanchton* ſe crut obligé d'écrire en 1539, une Lettre au Sénat de Veniſe, pour le prier de préſerver les Etats de la République des erreurs abominables de *Servet.* Son ſecond Ouvrage n'étoit ni mieux écrit, ni plus clair, ni plus méthodique que le premier, & il n'eſt pas moins rare. Sa préſomption & ſa vanité y paroiſſent à découvert. Il croyoit être en droit d'écrire contre la Trinité avec autant de liberté, que les prétendus Réformateurs écrivoient contre l'Égliſe ; & il ſe trompoit.

Servet, ſe voyant ſans reſſource en Allemagne, & en horreur à la plupart des Egliſes réformées, ſe détermina à paſſer en France, pour ſe perfectionner dans la Médecine. Il étudia ſous *Sylvius* & *Fernel*, célebres Profeſſeurs, & reçut le bonnet de Docteur. Il fit paroître en 1535, à Lyon *in-fol.* une édition de *Ptolomée*, qui eſt très-rare. Elle eſt marquée au coin de ſes autres Ouvrages. On y voit un homme qui a des idées confuſes ſur les matieres qu'il traite. Un paſſage de la deſcription de la Judée, qui ſe trouvoit dans la premiere édition à la tête de la douzieme Carte, forma un chef d'accuſation contre lui, dans le procès qui lui fut intenté à Geneve. Voici ce paſſage tel qu'il a été traduit par M. de la *Chapelle*, dans le Tome II. de la *Bibliotheque raiſonnée.*

« Les Livres de la Bible, & *Joſephe*, qui les a » ſuivis, appellent cette terre Canaan, & la diſent » abondante en diverſes richeſſes, fertile en fruits, » bien arroſée, pleine de baume, & placée au mi- » lieu du monde ; ce qui fait qu'elle n'eſt ni incom- » modée d'un trop grand froid, ni brûlée par les » chaleurs. A raiſon d'un climat ſi heureux, les Iſ- » raélites, autrement nommés les *Hébreux*, crurent

» que c'étoit le Pays *découlant de miel & de lait* que
» Dieu avoit autrefois promis à leurs Peres, *Abraham*, *Isaac*, & *Jacob*. C'est pourquoi, quarante ans
» après leur sortie du pays d'Égypte, ils s'en emparerent, sous la conduite du vaillant Chef *Josué*.
» Sachez pourtant, ami Lecteur, que c'est à tort
» & par pure vanterie, qu'on a attribué à ce pays
» une si grande bonté; car l'expérience des marchands & des voyageurs le découvrent inculte,
» stérile, & destitué de toute douceur. »

Son humeur contentieuse lui suscita une vive querelle en 1536, avec les Médecins de Paris. Il fit son apologie, qui fut supprimée par Arrêt du Parlement. Les chagrins, que ce procès lui causa, & sa mésintelligence avec ses confreres, le dégouterent du séjour de la Capitale. Il alla à Lyon, où il demeura quelque temps chez les *Frellons*, Libraires célebres, en qualité de Correcteur d'Imprimerie. Il fit ensuite un voyage à Avignon, puis retourna à Lyon; mais il n'y fit que paroître. Il alla s'établir à Charlieu, où il exerça la Médecine, pendant trois ans. Ses insolences & ses bizarreries l'obligerent de quitter cette Ville. Il trouva à Lyon *Pierre Palmier*, Archevêque de Vienne, qu'il avoit connu à Paris. Ce Prélat aimoit les Savans & les encourageoit par ses bienfaits; il le pressa de venir à Vienne, où il lui donna un appartement auprès de son Palais. Ce fut pour lui témoigner sa reconnoissance, que *Servet* donna la seconde édition de son *Ptolomée*, & la lui dédia. Il auroit pu mener une vie douce & tranquille à Vienne, s'il se fût borné à la médecine, & à ses occupations littéraires; mais toujours rempli de ses premieres idées contre la Religion, il ne laissoit échapper aucune occasion d'établir son malheureux systême.

Notre Médecin Anti-Trinitaire, faisoit de fréquens voyages à Lyon; & en 1542, il prit soin de l'édition d'une Bible *in-fol.* imprimée par *Hugues de la Porte*. Cette Bible a pour titre: *Biblia sacra ex santis Pagnini translatione*, à Lyon 1542. On voit dans la Préface, que le Médecin commentateur s'étoit fait un systême particulier sur les Prophéties. Il prétendoit qu'elles ont leur sens propre & direct dans l'histoire du temps, où elles ont été prononcées. Elles

ne regardent JESUS-CHRIST, ſuivant lui, qu'autant que les faits hiſtoriques, qui y ſont marqués, figuroient les actions du Sauveur ; & même ces Prophéties ne peuvent s'appliquer à JESUS-CHRIST que dans un ſens ſublime & relevé.

Le Meſſie n'entre qu'en ſecond dans toutes ſes notes. Il prétend toujours contre l'explication des Ecritures, que c'étoient les actions des Rois ou des Prophetes qui figuroient JESUS-CHRIST, & non point la parole même des Prophéties. Nous nous bornerons à quelques exemples. Voici comme il met à la torture quelques paſſages très-clairs, pour leur faire dire ce qu'ils ne diſent point. On connoît ces paroles du Pſeaume 90. verſet 1er. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : aſſeyez-vous à ma droite. Servet* veut prouver que cet oracle regarde *Salomon* & non JESUS-CHRIST. C'eſt dommage que cet illuſtre commentateur n'ait pas vécu du temps des Phariſiens. Il leur auroit fourni une réponſe à la difficulté, par laquelle le Sauveur les confondit, & qui étoit fondée préciſément ſur ces paroles. Il leur auroit appris & à JESUS-CHRIST lui-même, qu'il s'agit de *Salomon* dans ce paſſage, & que le Meſſie n'y entre que comme repréſenté par *Salomon*.

Se ſeroit-on encore jamais douté que ces paroles du même Pſeaume : *Tu es Sacrificateur éternellement, ſelon l'ordre de Melchiſédech*, puſſent s'entendre de *Salomon ?* Mais notre Eſpagnol nous apprend doctement, que ce Prince a quelquefois fait les fonctions de Sacrificateur. Il explique le Chapitre LIII. d'*Iſaïe*, de *Cyrus*, en reconnoiſſant qu'il peut être relatif à JESUS-CHRIST, dans un ſens ſublime.

Quelquefois il s'oublie au point de détourner le ſens des paſſages les plus clairs & les plus formels en faveur de la Religion. Il applique à l'hiſtoire des Juifs des Prophéties qui portent uniquement ſur le Meſſie, ſans dire qu'elles aient le moindre rapport à JESUS-CHRIST. Telle eſt l'explication qu'il donne du fameux oracle des ſoixante & dix ſemaines de *Daniel*. Elles ne regardent que *Cyrus*, ſes Succeſſeurs & *Antiochus*.

Jean Frellon Imprimeur de *Servet*, étoit ami de *Calvin*. Ce fut par ſon moyen qu'il entra en commerce

de Lettres avec ce fameux Réformateur. *Servet* avoit examiné ses Ouvrages ; mais ne trouvant pas qu'ils méritassent les éloges emphatiques que les Réformés en faisoient, il consulta l'Auteur moins pour l'avantage de s'instruire que pour le plaisir de l'embarrasser. Il envoya de Lyon trois questions à *Calvin*, qui rouloient sur la Divinité de JESUS-CHRIST, sur la Régénération, & sur la nécessité du Baptême.

Le Patriarche des Calvinistes lui répondit d'une maniere assez honnête. *Servet* réfuta sa réponse avec beaucoup de hauteur. *Calvin* répliqua, avec vivacité, en feignant que l'intérêt de la vérité, l'orgueil de son adversaire, & la nature des erreurs qu'il défendoit, lui arrachoient malgré lui des expressions un peu dures. « Je ne saurois, lui disoit-il, ce que vous voulez dire, si je n'étois accoutumé à vos rêveries : » pardonnez la force des termes, la nature de la » chose me les arrache. Je ne vous hais ni ne vous » méprise ; & je n'ai point dessein de vous pousser » avec trop d'âpreté. Mais il faudroit que je fusse » de fer, pour ne pas être ému, quand je vous vois » insulter à la sainte doctrine avec tant de hauteur. »

Le commerce de lettres des deux disputans ne consista presque plus qu'en injures & en invectives. *Servet* voulant humilier *Calvin*, qui écrivoit secretement contre lui, lui envoya un manuscrit où il relevoit impitoyablement les bévues & les erreurs de son *Institution Chrétienne*. *Calvin* fut tellement irrité, qu'on osât attaquer sa production favorite, qu'il écrivit à ses amis *Farel* & *Viret* que si cet hérétique tomboit entre ses mains, il feroit ensorte qu'il perdroit la vie. L'occasion s'en présenta bientôt.

Servet, aheurté à ses malheureux principes, commença un troisieme Ouvrage contre la Trinité & contre d'autres dogmes du Christianisme. Le Livre parut au commencement de 1553, sous ce titre : *Christianismi Restitutio*, & il est devenu si rare qu'on n'en connoît que deux ou trois exemplaires dans le monde. *Frellon* en fit tenir un exemplaire à *Calvin* qui fut extrêmement choqué de la maniere méprisante dont *Servet* parloit de sa personne & de ses ouvrages. Il médita dès-lors le moyen de satisfaire son ressentiment. Il y avoit à Geneve un *Guillaume Trie*,

proſélite Calviniſte, & Lyonnois. Il étoit en commerce de Lettres avec un de ſes parens appellé *Antoine Arneys* établi à Lyon. *Calvin* lui fit écrire une Lettre, pour dénoncer *Servet*, qu'on peignoit comme un monſtre, & qu'on déſignoit ſur-tout comme auteur du nouveau Livre contre la Trinité. On en envoya en même temps, le titre, l'indice & les quatre premieres feuilles.

Arneys communiqua la Lettre de ſon parent, qui faiſoit un crime aux Catholiques Romains de ce qu'ils ſouffroient au milieu d'eux un Anti-Trinitaire, & les feuilles qui l'accompagnoient à *Matthieu Ory*. C'étoit le nom de l'Inquiſiteur que le Cardinal de *Tournon*, Archevêque & Gouverneur de Lyon, avoit fait venir de Rome, pour veiller ſur les hérétiques. *Ory* ayant examiné les pieces avec *Bénoît Buatier*, Vicaire-Général du Cardinal, avertirent ce Prélat des erreurs du Médecin Navarrois. Le Cardinal de *Tournon* qui étoit alors dans un château au-deſſous de Vienne, écrivit au Lieutenant-Général de Dauphiné de faire les perquiſitions néceſſaires.

Comme on ne put cependant trouver d'indices aſſez forts pour faire arrêter *Servet*, *Arneys* eut ordre d'écrire à *Trie*, pour lui demander le Traité *De Chriſtianiſmi reſtitutione*. *Calvin* fit réponſe ſous le nom de ſon confident, & envoya plus de pieces qu'il n'en falloit pour convaincre le dogmatiſant Eſpagnol.

On commença le 6 Mars 1553, les procédures contre lui, & après les diverſes perquiſitions, il fut conclu que *Michel de Villeneuve*, Médecin, (c'eſt ainſi qu'il eſt appellé dans toutes les pieces du procès,) & *Balthazar Arnolet* ſon Imprimeur, ſeroient arrêtés pour répondre de leur foi. Sur les ſix heures du ſoir *Arnolet* fut conduit dans les priſons de l'Archevéché, & dans le même temps le Vice-Baillif ou Juge de la Ville ſe tranſporta chez M. de *Maugiron*, Lieutenant-Général de Dauphiné, où étoit *Michel de Villeneuve*, *ſervant ledit Seigneur dans ſa maladie*. Il ſe ſervit d'un ſtratagême pour le faire entrer en priſon. Il lui dit qu'il y avoit au Palais Delphinal pluſieurs priſonniers malades & bleſſés, & qu'il le prioit de vouloir bien venir les viſiter avec lui. *Servet* le ſuivit ſans ſe douter de rien. Pendant

qu'il faisoit sa visite, le Vice-Baillif envoya prier le Grand-Vicaire de venir le joindre. Dès qu'il fut arrivé, ils déclarent au Médecin qu'ils le constituoient prisonnier, pour répondre aux informations faites contre lui. Ils ordonnerent cependant au Geolier de le traiter honnêtement & par estime pour son habileté dans la Médecine, & par égard pour ceux qui s'intéressoient à son sort. On lui permit de voir quelques-uns de ses amis, & d'avoir son domestique.

Servet, voyant sa vie entre les mains d'un Inquisiteur, songea à la mettre en sûreté, & il exécuta son dessein après le second interrogatoire. Il y avoit dans la prison un jardin avec une plate-forme, qui regardoit sur la cour du Palais où l'on rend la justice. Au-dessus de la plate-forme étoit un toît, d'où l'on pouvoit descendre au coin d'une muraille, & delà se jetter dans la cour. Quoique le jardin fut soigneusement fermé, on en permettoit quelquefois l'entrée à des prisonniers au-dessus du commun, soit pour se promener ou pour d'autres nécessités; *Servet* y étoit entré la veille, & avoit tout bien examiné. Le 7 Avril, il se leva à quatre heures du matin & demanda la clef au Geolier, qui alloit faire travailler à ses vignes. Celui-ci le voyant en bonnet de nuit & en robe de chambre ne soupçonna pas, qu'il fut tout habillé ni qu'il eut son chapeau caché sous sa robe. Il lui donna la clef, & sortit quelque temps après avec ses ouvriers. Lorsque *Servet* les crut assez éloignés, il laissa au pied d'un arbre son bonnet de velours noir, & sa robe de chambre fourrée; sauta de la terrasse sur le toît, & parvint jusque dans la cour sans se faire le moindre mal. Il gagna promptement la porte du Pont du Rhône, peu éloignée de la prison, & passa dans le Lyonnois. On ne s'apperçut de son évasion, que plus de deux heures après. On fit de grandes perquisitions pour le découvrir; on écrivit même aux Magistrats de Lyon & des autres Villages, où l'on présuma que *Servet* auroit pu se retirer; mais toutes les recherches furent inutiles.

On a cru que le Vice-Baillif, intime ami de *Servet*, favorisa son évasion; mais on n'en a point de preuves certaines. Le Geolier ne fut pas non plus complice de sa fuite. On continua néanmoins le pro-

cès commencé, & le 17 Juin il fut condamné à être brûlé vif à petit feu. Le même jour la ſentence fut exécutée en effigie. On mit la figure du Médecin dans un tombereau avec cinq balles de ſes Livres, & l'on ne fit qu'un bucher de l'effigie de l'Auteur & des exemplaires de ſes Ouvrages.

Servet avoit le courage d'un Philoſophe; c'eſt tout dire. Il trembloit en parlant de fermeté. Il n'avoit jamais été dans la diſpoſition de riſquer ſa vie pour ſes ſentimens. Il chercha dans ſon premier & dans ſon ſecond interrogatoire à donner le change à ſes Juges. Il s'y prit avec tant d'artifice, qu'ils n'auroient guere pu le condamner à quelque grande peine, ſur les pieces qu'ils avoient en main. Il ſe diſtinguoit de *Servetus* comme un homme qui lui étoit inconnu, & il déſavouoit tout ce qui avoit été imprimé ſous le nom de ce *Servetus*. Les Lettres à *Calvin* étoient un violent préjugé; mais il l'affoibliſſoit, en diſant qu'il n'avoit ſoutenu les propoſitions controverſées dans ſes Epîtres que par voie de diſpute, & qu'il étoit prêt à ſe ſoumettre à toutes les déciſions de l'Egliſe. Il eſt vrai que cette ſoumiſſion ne devoit guere paroître ſincere. Outre les erreurs de *Servet* ſur la Trinité & ſur le Baptême, il y avoit dans ſon Livre des choſes contre l'autorité du Pape, la Meſſe, le Sacrement de l'Autel, & d'autres erreurs qui ſeules auroient ſuffi alors pour le faire brûler. La ſentence des Juges Eccléſiaſtiques ne fut prononcée que le 23 Décembre 1553, c'eſt-à-dire, ſix mois après celle du Vice-Baillif. Elle le déclaroit hérétique, confiſquoit ſes biens & ordonnoit que ſes Livres ſeroient brûlés. M. l'Abbé d'*Artigny*, qui a inſtruit le Public de toute cette procédure, a orné le ſecond volume de ſes *Mémoires* de cette ſentence, ainſi que d'un grand nombre de pieces, qui répandent beaucoup de jour ſur cette partie de l'hiſtoire de *Servet*.

Le bûcher ſe préſentant ſans ceſſe devant les yeux de ce malheureux Anti-Trinitaire, il erra pendant trois ou quatre mois en Suiſſe & en Italie. Enfin, la Providence qui vouloit effrayer par ſon ſupplice les téméraires, qui tentent de renverſer ſes Autels, permit qu'il ſe retirât à Geneve. *Calvin* bilieux & ar-

dent, autant qu'un Théologien Hétérodoxe peut l'être, & opiniâtre dans ses haines ainsi que dans ses erreurs, apprit que *Servet* étoit dans la Ville. Ce nom réveilla tous ses ressentimens. Il engagea le premier Syndic à le faire mettre en prison ; il fut arrêté le 13 Août. On trouva sur lui quatre-vingt-dix-sept pieces d'or, une chaîne du même métal qui pesoit environ vingt écus, & six bagues d'or.

Il falloit que quelqu'un poursuivit ce malheureux pour le mettre en justice. *Calvin* n'osant faire ce personnage lui-même, & cherchant à venger ses injures particulieres, sans compromettre sa réputation, se servit du ministere d'un étudiant nommé *Nicolas de la Fontaine*. Le 14 Août *Servet* comparut pour la premiere fois, & la *Fontaine* demanda qu'il repondit sur trente-huit Articles, qui devoient servir à sa condamnation. La plupart regardoient la doctrine. Il y en avoit une touchant les injures que *Servet* avoit dites à *Calvin* dans ses Livres ; le prisonnier répondit qu'il n'avoit usé que du droit de représaille. La *Fontaine* produisit aussi contre lui un Manuscrit & un Livre imprimé ; *Servet* reconnut être l'Auteur de l'un & de l'autre ; mais il assura que le Manuscrit n'avoit point été imprimé, & qu'il s'étoit contenté de l'envoyer à *Calvin*, environ six ans auparavant, pour savoir ce qu'il en pensoit. Enfin après divers interrogatoires & l'exhibition de ses autres Livres, *Calvin* disputa le 21 Août avec *Servet* sur le véritable sens des mots de *Personne* & d'*Hypostase* ; & cette dispute ne servit pas à calmer son ennemi. Les Juges lui accorderent cependant de l'encre & du papier, comme il l'avoit demandé, & il s'en servit le lendemain pour présenter une Requête aux Syndics de Geneve.

Le but de cette Requête étoit 1°. de montrer l'abus des Loix pénales contre les Hérétiques. Il exposoit 2°. que les erreurs qu'on lui attribuoit n'avoient pas éte enfantées dans le territoire de Geneve, & que depuis qu'il y étoit, il n'avoit pas été ni perturbateur ni séditieux. Il demandoit 3°. un Procureur qui suppléât à son ignorance des coutumes & de la façon de procéder du pays.

Cette Requête paroissoit très-juste en certains points ; il n'obtint cependant rien. Il ne s'agit point d'exa-

miner les raiſons & les faits qu'il allegue contre les loix pénales. Mais *Servet* avoit raiſon de ſe plaindre, de ce qu'on l'avoit empriſonné à Geneve. Il n'étoit point ſujet de la République, il n'avoit point été ſurpris en faiſant rien de contraire aux loix, & par conſéquent les Magiſtrats de Geneve n'avoient aucun droit ſur lui. Ce qu'il avoit fait ailleurs n'étoit pas de leur reſſort, & ils ne pouvoient ſans injuſtice retenir un étranger, qui paſſoit par leur Ville & qui s'y étoit tenu tranquille. D'ailleurs, quoi de plus juſte & de plus équitable que d'accorder à un tel priſonnier un Avocat pour défendre ſa cauſe !

Le 23 Août il parut trente-huit nouveaux Articles, ſur leſquels le Procureur-Général demanda, que le Priſonnier fût interrogé & qu'il répondît affirmativement, ou négativement. Ces Articles étoient précédés d'un préambule, qui tendoit à prouver que *Servet* méritoit la mort. Le Procureur-Général remontre aux Juges que *Servet* varioit dans ſes réponſes ; qu'elles étoient pleines de menſonges, & qu'il ſe moquoit de Dieu & de ſa parole, en alléguant, corrompant, & détournant fauſſement les paſſages de la Sainte Écriture, pour *couvrir ſes blaſphêmes & évader punition*. On cite contre lui les loix des Empereurs, qui ont condamné les Hérétiques à la mort. On dit qu'il eſt dans le ſentiment des Anabaptiſtes, qui ôtent le droit du glaive au Magiſtrat. Enfin le Procureur-Général conclud, que puiſque le Priſonnier ſait *ſi bien mentir*, on ne doit point lui donner un Procureur comme il le demande ; que cela eſt défendu par le Droit, & qu'on ne l'a jamais accordé à de pareils Séducteurs. *Servet* déclara le même jour qu'il perſiſteroit dans ſa croyance, à moins que l'on ne lui démontrât la fauſſeté de ſa doctrine. Mais comment éclairer un opiniâtre & un enthouſiaſte ? C'étoit dire qu'il ne vouloit pas ſe retracter.

Le 31 Août, les Syndics & le Conſeil de Geneve reçurent une Lettre du Vice-Baillif de Vienne & du Procureur du Roi de la même Ville, dattée du 26, par laquelle ils les remercioient de leur avoir fait ſavoir, que *Servet* avoit été arrêté & empriſonné à Geneve. Ils les prioient de leur renvoyer le Priſonnier, afin qu'on exécutât la ſentence rendue contre

lui. Leur Lettre, accompagnée d'une copie de cette ſentence, fut portée par le Viguier ou Capitaine du Palais Royal de Vienne. Le même jour *Servet* ayant comparu de nouveau, on fit entrer ce Capitaine. On demanda au Priſonnier s'il le connoiſſoit ; il répondit qu'oui, & qu'il avoit été deux jours ſous ſa garde. On lui demanda enſuite s'il aimoit mieux demeurer à Geneve entre les mains de MM. du Conſeil, ou retourner à Vienne avec le Geolier qui l'étoit venu chercher. *Servet* ſe jetta à terre fondant en larmes, & dit qu'il ſouhaitoit être jugé par les Magiſtrats de Geneve.

Ce commerce de Juges d'une Ville Calviniſte avec ceux d'une Ville Catholique, dans un temps où ce commerce faiſoit horreur, prouve quel étoit le but des Magiſtrats de Geneve & de celui qui les faiſoit agir. Pourquoi donner avis à Vienne, qu'on tenoit *Servet*, ſi on n'avoit pas intention de le livrer ? Les Juges de Vienne avoient-ils fait quelque requiſition ? N'y avoit-il pas de la cruauté, à propoſer au Priſonnier d'opter entre demeurer à Geneve, ou d'être livré à la juſtice de Vienne ? Quelle queſtion de demander à un homme, s'il veut aller être brûlé à petit feu ? N'eſt-ce pas le mettre dans la néceſſité de ſe ſoumettre à une Juriſdiction, qui n'avoit naturellement aucun droit ſur lui ? C'étoit vraiſemblablement le but qu'on ſe propoſa, pour légitimer des procédures, qui dans leur origine étoient très-iniques.

Le premier Septembre, *Servet* refuſa par généroſité de nommer les Créanciers qu'il avoit en France, pour ne pas enrichir ſes ennemis & expoſer ſes amis. Il reparut de nouveau devant ſes Juges à diverſes repriſes, & le 15 Septembre il repréſenta une nouvelle Requête, dans laquelle il expoſoit tout ce qu'il ſouffroit dans la priſon, & demandoit ſur-tout que ſa cauſe fût renvoyée au Conſeil des Deux Cents. On croit que cette idée lui fut ſuggérée par les ennemis de *Calvin*, qui contribuerent, autant & plus que lui, à la perte de *Servet*. Ce malheureux ſe croyant appuyé ne garda aucune meſure ni avec *Calvin*, ni avec ſes Juges. Se flattant de triompher du Réformateur, par le crédit du parti qui lui étoit oppoſé, il fut la victime de ſa préſomption. C'eſt le

nœud de la conduite qu'il tint à Geneve, si différente de celle qu'il avoit tenue à Vienne. Il fut aussi roide & aussi inflexible avec les Juges Génevois, qu'il avoit été souple & pliant avec les Magistrats Dauphinois.

La faute capitale que ses faux amis lui firent commettre, fut de l'engager à braver la Justice & les Juges, dans la confiance qu'il n'y avoit rien à craindre pour sa vie. Il ne voulut point retracter ses blasphêmes contre la Trinité, qu'il appelloit avec une impiété horrible, un *Cerbere à trois têtes*. Il persista dans son abominable systême *Dieu est tout*. Il dit de grosses injures à *Calvin*. Le 22 Septembre il présenta une Requête pour demander qu'il fût puni comme calomniateur; & il revint bientôt à la charge par des plaintes non moins graves. Le Réformateur se voyant dans la nécessité de se perdre lui-même, ou de s'opposer à tout ce qui pouvoit favoriser *Servet*, ne balança point, & poursuivit son ennemi avec le dernier acharnement.

Comme le procès de ce Médecin étoit de la derniere importance, les Magistrats de Geneve consulterent les Cantons Suisses Protestans. Ils leur envoyerent le *Christianismi restitutio*, avec les écrits de *Calvin*, & les réponses du Prisonnier; & ils demanderent en même temps le sentiment de leurs Théologiens sur cette affaire intéressante. Toutes les réponses tendoient à exhorter MM. de Geneve à reprimer *Servet* & à empêcher ses erreurs de se répandre.

Enfin le jour de sa condamnation arriva le 26 Octobre. On prononça la sentence, qui le condamnoit au bûcher. Dès que le Navarrois l'eut entendue, il parut tout interdit & sans mouvement, puis il poussa de grands soupirs, & il cria à la maniere des Espagnols, *miséricorde*, *miséricorde*.

Deux heures avant sa mort, il demanda à parler à *Calvin*. Ce Théologien se rendit dans la prison accompagné de deux Magistrats; *Servet* lui demanda pardon. C'étoit une bassesse dont il auroit pu se dispenser, sur-tout si la Religion ne lui inspira pas cette démarche, comme on n'en peut douter. *Calvin* lui répondit, qu'il n'avoit jamais pensé à venger ses injures personnelles. Qu'il y avoit seize ans qu'il tâ-

choit de le faire revenir de ses erreurs ; que dans cette vue il lui avoit écrit avec beaucoup de douceur ; & qu'il n'avoit cessé de lui donner des marques de son affection, que lorsqu'il avoit vu qu'il se déchaînoit contre lui, parce qu'il l'avoit repris avec quelque liberté. Il exhorta *Servet* à demander pardon à Dieu, de ce qu'il avoit entrepris de détruire les trois hypostases de son essence, & de l'avoir appellé un *Cerbere à trois têtes*, s'il y avoit une distinction réelle entre le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit, &c. Ses exhortations étant inutiles, *Calvin* se retira, non sans quelque plaisir de voir son obstination. On prétend même qu'il sourit, lorsqu'il le vit passer pour aller au bûcher : dernier coup de pinceau à ajouter au portrait de ce célebre Réformateur.

Farel accompagna *Servet* au supplice, & il eut bien de la peine à lui faire dire, qu'il souhaitoit que le Peuple priât Dieu pour lui. C'est ainsi que ce malheureux expira au milieu des flammes le 25 Octobre 1553. sans parler, & sans donner aucune marque de repentir. Remarquons que cet Hérétique fut brûlé, à la poursuite d'un autre Hérétique, qui auroit péri comme lui s'il avoit osé passer en France.

« *Calvin* & les Ministres Protestans, (dit M. l'Abbé » *Pluquet*, *Mémoires pour servir aux égaremens de l'Esprit humain*, Tome I. p. 331.) qui avoient éta- » bli pour base de la Réforme, que l'Écriture étoit » seule la regle de notre foi, que chaque particulier » étoit le Juge du sens de l'Écriture, *Calvin*, dis-je, & » les Ministres Protestans faisoient brûler *Servet* qui » voyoit dans l'Écriture un sens différent de celui qu'ils » y voyoient ; ils firent brûler *Servet*, qui se trompoit » grossiérement sur un dogme fondamental, mais qui » pouvoit sans crime ne pas déférer au jugement des » Ministres & de *Calvin*, puisqu'aucun d'eux ni leurs » consistoires n'étoient infaillibles, & que ce n'est » point à eux que Dieu a dit, *qui vous écoute* » *m'écoute*. »

« *Calvin* osa faire l'apologie de sa conduite envers » *Servet*, & entreprit de prouver qu'il falloit faire » mourir les Hérétiques. »

« *Lelio Socin* & *Castalion*, écrivirent contre *Calvin*, » & furent réfutés à leur tour par *Théodose de Beze*. »

« Et cependant les Réformateurs, les Miniſtres ſe
» ſont déchaînés contre les rigueurs qu'on exerçoit
» contre eux dans les États Catholiques, où l'on ne
» puniſſoit les Proteſtans, que parce qu'ils étoient con-
» damnés par une autorité infaillible, par l'Egliſe.
» Voilà à quoi ne font pas aſſez d'attention ceux qui
» prétendent excuſer *Calvin*, ſous prétexte qu'il n'a-
» voit fait qu'obéir aux préjugés de ſon ſiecle ſur le
» ſupplice des Hérétiques. D'ailleurs, il eſt certain
» que *Calvin* auroit traité *Bolſec* comme *Servet*, s'il
» avoit oſé. Cependant *Bolſec* ne penſoit ſur la Pré-
» deſtination, que comme penſoient beaucoup de
» Théologiens Luthériens. Ce n'étoit donc point la
» nature des erreurs de *Servet* qui avoit allumé le zele de
» *Calvin*. *Bayle* eſt beaucoup plus équitable ſur cet
» Article, que ſon continuateur. »

M. l'Abbé *Pluquet* renvoie le Lecteur à la Note F, de l'Article *Beze*, du *Dictionnaire critique de Bayle*. Cette remarque roule ſur le Livre *De puniendis Hæreticis*. Comme elle eſt curieuſe, nous croyons devoir la rapporter ici.

« On ne peut nier que la crainte du dernier ſupplice
» n'ait beaucoup de force pour faire taire ceux qui au-
» roient des doutes à propoſer contre la Religion do-
» minante, & pour maintenir l'unité de communion
» extérieure; mais il en va du dogme qui autoriſe
» cette pratique, comme de l'invention des bombes
» & des carcaſſes, & de toutes ſortes de machines
» de guerre. Ceux qui s'en ſervent les premiers en
» retirent de grands avantages; & pendant qu'ils ſont
» les plus forts, cela va le mieux du monde: mais
» quand ils ſont les plus foibles, on les accable de
» leurs propres inventions. Si le parti de *Beze* avoit
» été le plus fort par-tout le monde, & s'il avoit
» été aſſuré de ſe maintenir toujours dans ſa ſupé-
» riorité, le dogme *De puniendis Hæreticis* auroit rendu
» de grands ſervices, & eut reprimé le zele ou l'hu-
» meur bouillante des Novateurs; mais comme à un
» quart de lieue de Geneve, on étoit ſous le caprice
» du plus fort, & qu'on ne ſavoit pas ſi Dieu per-
» mettroit que la ſecte de *Socin* devint ſupérieure,
» il y avoit beaucoup d'imprudence à ſoutenir que
» les Magiſtrats doivent infliger la peine de mort aux

» Hérétiques. Le profit présent ne nous doit pas si » fort éblouir qu'il nous empêche de songer aux suites....... Je ne parle pas des autres raisons qui » peuvent combattre ce dogme ; je ne m'arrête qu'à » celle de l'utilité alléguée par l'Historien de *Théodore* » de *Beze*. Cette utilité est bien peu de chose, en com» paraison du mal que le Livre *De puniendis Hæreticis* » produit tous les jours ; car dès que les Protestans » se veulent plaindre des persécutions qu'ils souffrent, » on leur allégue le droit que *Calvin* & *Beze* ont re» connu dans les Magistrats. Jusqu'ici, on n'a vu per» sonne, qui n'ait échoué pitoyablement à cette objec» tion *ad hominem.* »

C'est en effet une des plus étranges contradictions, que de se plaindre d'être persécuté pour cause de Religion, & de prétendre être en droit de persécuter les autres. Il est vrai que *Servet* doit être distingué des autres Hérétiques. Les Calvinistes ne détruisent que quelques points de la Religion, au lieu que l'enthousiaste Espagnol renversoit le Christianisme de fond en comble. Car si JESUS-CHRIST n'est pas Dieu, comme il vouloit le prouver, le Mahométisme est préférable à la Religion Chrétienne, ainsi qu'*Abbadie* l'a démontré dans son *Traité de la Divinité de* JESUS-CHRIST. Adorons donc les desseins de Dieu dans le supplice de *Servet*. Il permet quelquefois que les méchans prévalent contre d'autres méchans, pour instruire les gens de bien.

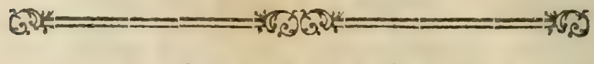
D'ailleurs la lecture des Ouvrages de *Servet*, découvre en lui indépendamment de ses erreurs, un caractere abominable. Je ne parlerai pas de ses invectives contre ceux qui admettent le Dogme de la Trinité, elles sont au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Ni la grossiéreté de son siecle, ni la persuasion où il étoit qu'on representoit faussement la Divinité, ne peuvent excuser un langage aussi odieux, & aussi outrageant contre un Mystere, respecté par toute l'Eglise Chrétienne. Il n'est pas plus modéré quand il parle du Pape. Selon lui, le Pontife Romain est l'*Antechrist*, la *bete à qui le Dragon a donné sa puissance ;* Rome est la *Babylone*, le siege ancien de *Satan*, où la béte suit encore les mêmes pratiques idolâtres

idolâtres qu'autrefois. Il ose dire que les pratiques des Mahométans sont préférables à celles de Rome ; & sous prétexte que la Trinité est une invention des Papes, il s'épuise en injures les plus violentes & les plus atroces. Que penser d'un homme, qui vivoit à Vienne dans une Religion dont il fait un si affreux portrait, qui peut-être participoit à ses adorables Mysteres, & qui dans les interrogatoires qu'il subit, protestoit qu'il se soumettoit aux décisions de l'Eglise ? C'étoit certainement, ou un scélérat hypocrite ou un fou orgueilleux, dévoré de l'envie de se faire valoir par la singularité de ses idées. Quant à la folie, il est difficile de ne pas la reconnoître en lui, quand on a lu ses Ouvrages. C'est un fatras d'impiétés obscures & d'énigmes inexplicables, qui ne pouvoient guere sortir que d'un cerveau dérangé.

Le Chevalier *Lubiéniski* a rapporté dans son Histoire des *Anti-Trinitaires* de Pologne un sermon prononcé par *Servet* lorsqu'il étoit sur le point de mourir. Mais M. *Simon*, dans sa *Réponse à quelques Théologiens de Hollande*, a prétendu que ce discours étoit une piece supposée.

Les Savans ne sont pas d'accord non plus sur les talens de *Servet*. M. l'Abbé d'*Artigni* en fait un portrait très-avantageux, & ajoute, que s'il eut fait un bon usage de ses talens, on ne pourroit sans injustice lui refuser une place distinguée parmi les enfans devenus célebres par leurs études. M. *Simon* ne paroît pas avoir une si haute idée du savoir de *Servet*. Il paroît manifestement, (dit-il, dans le Livre déja cité) par les Livres de cet Auteur, « qu'il avoit bien de » la peine à écrire en Latin ; & ce qu'il y cite de » Grec & d'Hébreu est si peu de chose, qu'on » n'en peut pas conclure, qu'il ait été habile dans » ces deux langues. Aussi eut-il honte lui-même d'a» voir fait de si pitoyables Livres sur la Trinité. Il » les retracte dans la Préface qui est à la tête de ses » Dialogues touchant la Trinité. » Il est certain, & nous l'avons déja assez fait sentir, qu'il écrivoit d'une maniere barbare, & que s'il avoit quelques connoissances, cette gloire étoit bien affoiblie par la bizarrerie de son esprit. On a cependant voulu lui faire honneur de la découverte de la circulation du

ſang ; mais telle eſt l'importance de cette découverte, que quiconque a écrit anciennement quelque choſe qui y ait du rapport, a trouvé des érudits fanatiques, qui ont voulu abſolument la lui attribuer.



SPINOSA.

Son monſtrueux ſyſtême.

LA vie de *Spinoſa* eſt aſſez connue. Déſerteur du Judaïſme, il ne fut ni Juif ni Chrétien ; il n'eut aucune Religion & il voulut anéantir l'effet du culte de toutes les Religions. Dieu n'étoit ſuivant lui que l'immenſité des choſes, tout à la fois matiere & penſée, cauſe & ſujet, agent & patient, faiſant le mal & le ſouffrant. Plein de ce principe de *Deſcartes : Donnez-moi du mouvement & de la matiere & je vais former un monde* ; entêté de l'idée incompréhenſible que tout eſt plein, il s'imagina qu'il ne pouvoit exiſter qu'une ſeule ſubſtance, un ſeul pouvoir qui raiſonnoit dans les hommes, ſentoit dans les animaux, étincelloit dans le feu, couloit dans les eaux &c. &c. &c. Selon lui tout eſt néceſſaire, tout eſt éternel. La création eſt impoſſible. Il n'y a point de deſſein dans la ſtructure de l'univers, dans la permanence des eſpeces, dans la ſucceſſion des individus, dans l'ordre admirable de la nature. Les deſſeins divins qui éclatent dans toutes les créatures ne ſont que l'effet d'une néceſſité aveugle & non de l'intelligence ſuprême du Créateur.

Un tel ſyſtême ne pouvoit avoir beaucoup de partiſans, & l'Auteur écrivant en latin & d'une maniere géométrique n'avoit pas travaillé à s'en faire. Auſſi le *Spinoſiſme* ne ſurvécut guere à ſon Auteur, mort en Hollande en 1677 à 44 ans. Ceux qui prétendent qu'on peut être vertueux ſans Religion, ont fait un portrait avantageux de ſes mœurs ; mais doit-on ſur de pareils témoignages juſtifier la mémoire d'un Athée de profeſſion?

SPIRITUALITÉ DE L'AME.

Preuves de cette vérité.

LE Matérialiſte ne combat la ſpiritualité de l'ame, que parce qu'elle ne s'accorde pas avec la corruption de ſes mœurs. Il n'a aucune preuve contre cette vérité ; il n'allégue que des doutes. Qui ſait, dit-il, ſi la penſée n'eſt point une des propriétés inconnues de la matiere ? Voilà toute ſa ſcience.

I. On ne connoît les choſes que par les idées qu'on en a. Or l'idée de la matiere ne m'offre qu'un compoſé de parties, qui eſt diviſible & figuré, qu'une ſubſtance longue, large & profonde. Or la penſée ne ſouffre ni parties, ni figures, ni couleurs, ni ſuperficies, ni côtés, ni mouvement.

II. L'ame penſe. La penſée ne peut ſortir de la matiere, ni comme eſſence, puiſque tout être matériel ne penſe pas ; ni comme propriété, puiſqu'on n'en conçoit point d'autres, que les diverſes combinaiſons de ſes parties ; tout être matériel eſt borné à un lieu : la penſée les franchit tous.

III. Nous avons des idées abſtraites, purement intellectuelles, comme les idées de l'être, de l'ordre, du poſſible, du bien & du mal. Ces idées pures excluent toute image ſenſible ; donc elles ſuppoſent néceſſairement un principe ſimple & purement ſpirituel.

IV. Nous avons une conſcience, témoin inévitable, & juge incorruptible de nos actions. Delà, les remords, les troubles, & la frayeur ſur le crime, opéré même en ſecret ; delà un retour de ſatisfaction ſur le bien qu'on a fait. Il y a donc en nous une loi connue & un jugement forcé. Tout jugement ſuppoſe une connoiſſance de la loi & de la rélation de nos œuvres à cette regle ; & tout cela ne peut être que dans une intelligence, dans un eſprit.

V. Je ſens que mon ame eſt libre. Je veux ou ne veux pas. Je choiſis, je délibére, je me détermine à mon gré. On ne peut violenter que mon corps ;

or tout être matériel eſt incapable de réflexion, de délibération & de choix. Il n'a que l'indifférence paſſive. L'ame eſt donc ſpirituelle, c'eſt-à-dire, une ſubſtance ſimple, un être réel, indépendant & ſupérieur à la matiere. Répondons aux chicanes.

Connoît-on aſſez la matiere pour en exclure la faculté de penſer ?

Réponse. Oui, la matiere, ſelon ſon eſſence & ſon idée, eſt une ſubſtance ſolide, diviſible, capable de mouvement & de figures ; on n'y conçoit que cela, & la penſée, le deſir, le doute rejettent tout cela. Otez à la matiere ces propriétés aſſignées, vous n'en concevez plus : ôtez-les à l'eſprit, il n'en eſt que plus pur. Mais l'Incrédule connoît-il lui-même aſſez la matiere, pour prononcer que la penſée peut être une de ſes propriétés ? Eſt-il néceſſaire de pénétrer dans le fond de la nature pour en juger ? Les idées qu'on en a, & les épreuves qu'on fait, ne ſuffiſent-elles pas pour prononcer ? L'or n'eſt pas l'eau, par exemple ; par des ſuppoſitions aveugles on confondroit, on renverſeroit tout.

L'ame peut être un atôme ſubtil, inviſible, mais toujours matériel.

Réponse. On en diroit autant de Dieu. Un atôme matériel a une ſurface, des côtés, des parties, des figures ; ce que n'a point une idée, un deſir. Un atôme penſant auroit donc autant de penſées que de parties, & juſqu'à l'infini : il faudra encore que les parties ſe replient ſur elles-mêmes comme les penſées : cela eſt impoſſible. Une partie ne peut devenir l'autre, ni ſe répéter. Enfin, l'atôme penſeroit ou par le repos ou par le mouvement ; ni l'un ni l'autre ne peut former un raiſonnement, un vouloir.

On conçoit bien l'union de deux parties de la matiere, mais non l'union d'un eſprit à une portion de matiere dont il dépendroit.

Réponse. Cette union eſt cependant viſible : mais elle ſuppoſe la volonté abſolue du Créateur qui a fixé cet état, en voulant que l'ame ait des perceptions & des ſentimens, à l'occaſion des mouvemens du corps, & que le corps reçoive ſes mouvemens, ou de l'empire de l'ame, ou à l'occaſion des ſenſations de l'ame. Vraiment, il eſt bien plus incom-

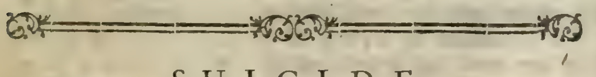
préhensible de supposer une matiere qui pense & délibére.

Nos idées ne sont que des tableaux matériels, semblables à ceux qui sont tracés au fond de l'œil.

Réponse. 1°. Sans l'ame qui anime l'œil, qui reçoit les traces venues des objets, l'œil ressembleroit à une pierre polie qui ne voit rien. 2°. Nous avons des idées indépendantes de toute sensation. 3°. Ces images matérielles ne seroient que des êtres séparés & passifs comme les grains de sables ; ils ne formeroient ni idées ni jugemens.

Les animaux pensent, raisonnent avec une ame matérielle : pourquoi l'homme matériel ne raisonneroit-il pas ?

Réponse. Les bêtes n'ont qu'un instinct & des sensations. Leur différence d'avec l'homme est infinie. 1°. Ils ne connoissent, ni Dieu, ni le vrai, ni le bien, ni le mal moral. 2°. Ils n'ont rien inventé de nouveau. Ils font bien ce qu'ils font ; mais ils sont fixes : ils le font sans réflexion. Ceux qui paroissent le moins sont les plus industrieux, comme l'araignée & l'abeille. Ils ne suivent que la loi que le Créateur leur a donnée. Ils font tout convenablement, sans connoître la convenance. Tout montre en eux la sagesse de Dieu ; rien n'indique leur intelligence. On plie les animaux par des signes & des coups ; mais on ne peut les instruire par principes ; & il faut toujours monter les cordes de l'instrument sur le même ton.



SUICIDE.

Raisons qui doivent nous faire respecter nos jours.

Quelques Philosophes modernes ont préconisé cette horreur. Le Prés. de *Montesquieu* en fait l'apologie dans ses *Lettres Persanes* ; M. de V., loin d'en détourner, semble le conseiller dans ses Romans honnêtes & pieux de *Candide* & du *Huron* ou *l'Ingénu*.

Des Philoſophes plus ſages ont montré tout ce que cet attentat avoit d'horrible & c'eſt ainſi que l'un d'eux parle à un malheureux qui vouloit s'arracher la vie :

Tu veux ceſſer de vivre ; mais je voudrois bien ſavoir ſi tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé ſur la terre pour n'y rien faire ? Le Ciel ne t'impoſe-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le ſoir, repoſe-toi le reſte du jour, tu le peux ; mäis voyons ton ouvrage. Quelle réponſe tiens-tu prête au Juge ſuprême qui demandera compte de ton tems ? Malheureux ! trouve-moi ce juſte, qui ſe vante d'avoir aſſez vécu ? que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie, pour être en droit de la quitter ?

Tu comptes les maux de l'humanité, & tu dis : la vie eſt un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choſes ſi tu y trouves quelques biens qui ne ſoient point mêlés de maux. Eſt-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ; & peux-tu confondre ce qui eſt mal par ſa nature, avec ce qui ne ſouffre le mal que par accident ? La vie paſſive de l'homme n'eſt rien & ne regarde qu'un corps dont il ſera bientôt délivré ; mais ſa vie active & morale qui doit influer ſur tout ſon être, conſiſte dans l'exercice de ſa volonté. La vie eſt un mal pour le méchant qui proſpére & un bien pour l'honnête-homme infortuné ; car ce n'eſt pas une modification paſſagere, mais ſon rapport avec ſon objet qui la rend bonne ou mauvaiſe.

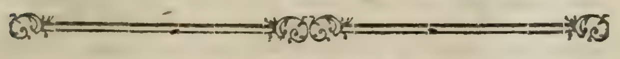
Tu t'ennuies de vivre ; & tu dis : *la vie eſt un mal.* Tôt ou tard tu ſeras conſolé ; & tu diras : *la vie eſt un bien.* Tu diras plus vrai, ſans mieux raiſonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, & puiſque c'eſt dans la mauvaiſe diſpoſition de ton ame qu'eſt tout le mal, corrige tes affections déréglées, & ne brûle pas ta maiſon pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Que ſont dix, vingt, trente ans pour un être immortel ? La peine & le plaiſir paſſent comme une ombre : la vie s'écoule dans un inſtant ;

elle n'eſt rien par elle-même ; ſon prix dépend de ſon emploi. Le bien ſeul qu'on a fait demeure, & c'eſt par lui qu'elle eſt quelque choſe. Ne dis donc plus que c'eſt un mal pour toi de vivre, puiſqu'il dépend de toi ſeul que ce ſoit un bien ; & que ſi c'eſt un mal d'avoir vécu, c'eſt une raiſon de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus, qu'il t'eſt permis de mourir ; car autant vaudroit dire, qu'il t'eſt permis de n'être pas homme ; qu'il t'eſt permis de te révolter contre l'Auteur de ton être, & de tromper ta deſtination.

Le ſuicide eſt une mort furtive & honteuſe. C'eſt un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. *Mais je ne tiens à rien. Je ſuis inutile au monde.* Philoſophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne ſaurois faire un pas ſur la terre, ſans trouver quelque devoir à remplir, & que tout homme eſt utile à l'humanité, par cela ſeul qu'il exiſte ?

Jeune inſenſé ! s'il te reſte au fond du cœur le moindre ſentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu ſeras tenté d'en ſortir, dis en toi-même : que je faſſe encore une bonne action avant que de mourir ; puis vas chercher quelque indigent à ſecourir, quelque infortuné à conſoler, quelque opprimé à défendre. Si cette conſidération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après demain, toute ta vie. Si elle ne te retient pas ; meurs, tu es un méchant.



THÉATRE.

Autorités non ſuſpectes qui le condamnent.

M. de V. dans ſon *Catéchiſme d'un Curé*, qui n'eſt pas aſſurément celui d'un Chrétien, lui fait dire : *j'ai du goût pour la Comédie quand elle ne choque point les mœurs.* (Il n'y en a point ou preſque point de ce genre.) *Ces repréſentations inſpirent la vertu par l'attrait du plaiſir. Je ne vois rien là que de très-innocent & même*

de très utile, & je compte bien d'aſſiſter à ces ſpectacles pour mon inſtruction. Voilà une Morale commode. *Eſcobar* n'en a jamais eu de plus indulgente. Il ſeroit beau d'entendre un Curé prononcer tout cela dans un prône; mais on voit bien que le Paſteur de M. de V. eſt un être chimérique. C'eſt le Loup dont parle *la Fontaine* qui prend l'habit du Berger, pour ſucer plus à ſon aiſe le ſang des Brebis. Dépouillons l'animal du maſque qui le couvre & examinons non pas ſi le Théatre peut former les mœurs, (on convient généralement du contraire) mais voyons s'il ne produit pas un effet tout différent.

Le Théatre (dit M. l'Abbé de *la Tour* dans ſes *réflexions* ſur cette matiere, Livre IV) n'eſt que le regne des paſſions. L'art du Théatre n'eſt que l'art de les exciter, pour en faire goûter le plaiſir. En cela l'art dramatique eſt différent de l'éloquence, qui enſeigne auſſi à remuer les paſſions, mais qui a en vue un but honnête ou utile. L'Orateur ne remue que pour faire agir; l'Acteur pour faire ſentir. *Demoſthene* tonnoit pour faire déclarer la guerre à *Philippe*, *Ciceron* pour faire chaſſer *Catilina* & *Marc-Antoine*. La paſſion n'eſt que le reſſort qu'on monte pour faire agir la machine; mais on peut tourner cette paſſion vers un bon objet, au lieu qu'au Théatre l'objet eſt toujours mauvais.

Racine, *Corneille*, *Voltaire*, ne veulent que plaire. La paſſion n'eſt pour eux que le reſſort du plaiſir. Le ſpectateur ne demande rien de plus. La vertu, qu'on dit en être le fruit, eſt une fin éloignée dont ni les uns ni les autres s'embarraſſent, & les Actrices encore moins. « C'eſt donc (dit l'Auteur cité) en matiere » de galanterie l'art d'aimer d'*Ovide* mais en œuvre, » & dans les autres vices c'eſt l'Ouvrage trouvé dans » les papiers de la *Brinvilliers*, heureuſement brûlé avec » elle, l'art des poiſons; ou ſi l'on veut le Livre de » *Frontin*, un recueil de ſtratagemes de guerre pour » faire réuſſir tous les crimes, favoriſer toutes les paſ- » ſions, ménager toutes les intrigues, traverſer tous » les peres, maris & maîtres, & goûter librement » tous les plaiſirs. »

« Les valets, les ſoubrettes, les confidens de la » Comédie ne ſont que des fourbes vendus aux vices de » leur maître, dont il emploie l'induſtrie, ſuit les

» conseils, applaudit les bons mots, récompense les » honteux services ; gens échappés à la potence, & » très dignes d'y monter. » *Rousseau* prétend que l'acteur qui joue si bien le *fripon sur le Théatre pourroit bien ailleurs mettre à profit son adresse, & par une utile distraction prendre la bourse de son maître pour celle de Valere.* Il a malheureusement raison. En effet qui voudroit être servi par des valets de Théatre ? La Tragédie n'est pas moins pleine de scélérats d'un haut rang ; vengeance, assassinats, empoisonnemens, ambition, révolte, fureur, désespoir : il n'y a presque point de scene où il ne soit question de quelque fortait. La sensation d'horreur & de désespoir qui en résulte est-elle nécessaire pour éloigner du crime un cœur vertueux qui n'a pas besoin de ces horribles leçons ? Il n'a pas même pensé que de telles énormités fussent possibles ; & quant aux scélérats, ce ne sera pas le Théatre qui les corrigera.

L'ingénieux M. *Trublet* (dans ses *mémoires sur la Motte Houdar*) rapporte un trait bien frappant du discours de ce Poëte sur la Tragédie de *Romulus* donnée en 1722. « Les Tragédies ne peuvent pas être, dit-il, » d'un grand fruit pour les mœurs, quoique la par- » tie du Théatre la plus sévere. Nous ne nous pro- » posons pas d'éclairer l'esprit sur le vice & la vertu, » en les peignant de leurs vraies couleurs ; nous ne son- » geons qu'à émouvoir les passions par le mêlange » de l'un & de l'autre. Nous mettons les préjugés » à la place des vertus. Dans les personnages inté- » ressans nous faisons presque aimer les foiblesses » par l'éclat des vertus que nous y joignons : dans les » personnages odieux nous affoiblissons l'horreur du » crime par de grands motifs qui les élevent ou de » grands malheurs qui les excusent. » Tout cela ne va que fort indirectement à l'instruction, ou plutôt ce n'est que mieux apprêter le poison, & affoiblir le prétendu remede. Le même la *Motte*, dans l'ode sur la *fuite de soi-même*, cherche un homme, comme *Diogene*, & demandant où l'on peut le trouver, dit.

Le chercherai-je aux théatres,
Vive école des passions,
Qui charment les cœurs idolâtres

De leurs vaines illusions,
Où par des aventures feintes,
On nous fait à de fausses plaintes
Prendre une véritable part;
Où dérober l'homme à lui-même
Fut toujours le talent suprême
Et la perfection de l'art?

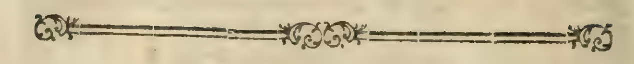
Racine pense de même (Préface de *Phedre*) « Le » Théatre de *Sophocle* & d'*Euripide* étoit une école » où la vertu n'étoit pas moins bien enseignée que » dans celles des Philosophes. Il seroit à souhaiter » que nos ouvrages fussent aussi solides & aussi pleins » d'instruction. Ce seroit un moyen de réconcilier la » Tragédie avec des personnes célebres par leur doc- » trine & leur piété, qui la condamnent, & qui en » jugeroient plus favorablement, si les Acteurs son- » goient autant à instruire qu'à divertir. » Ce grand maître n'est pas suspect; il n'étoit pas encore converti. Voilà donc l'ancien Théatre, plus épuré que le nôtre, où l'on ne songe qu'à divertir, & non à instruire.

La ville de Geneve instruite de ces principes, n'a jamais voulu souffrir la Comédie. Le *Dictionnaire Encyclopédique* a blâmé la sévérité des Genevois, & leur a conseillé d'appeller des troupes de Comédiens pour être dans leur ville les Prédicateurs & les modeles de la sainteté. M. *Rousseau*, Citoyen de Geneve, quoique amateur & compositeur, a pris la défense de sa patrie, contre les Encyclopédistes, quoiqu'il fut de leur nombre, & a fait pour la défense de la vérité & de la vertu un ouvrage digne de la plume la plus éloquente. Un Écrivain pour lui répondre a rempli plusieurs Mercures de l'éloge des graces, des talens, & sur-tout de l'héroïque chasteté des Actrices. En a-t-il convaincu les gens de bien? En a-t-il persuadé ceux qui fréquentent les spectacles? Le croit-il lui-même? Il n'y a que la réponse de *Scarron* à faire. *oh non.*

Bayle, le Cynique *Bayle*, qui n'étoit Protestant que de nom, puisque selon lui-même il *protestoit contre tout*, n'étoit pas assurément devot. La licence de son Dictionnaire en écarte bien loin le soupçon; que ne

dit-il pas de la vie & des mœurs de *Moliere*, de *Poisson*, & de tous les Acteurs & Actrices qui tombent sous sa main. Son style caustique a beau jeu. Voici comme il parle de la Comédie. « Bien des gens disent fort sérieusement à Paris que *Moliere* a plus corrigé de défauts à la Cour & à la Ville, lui » seul, que tous les Prédicateurs ensemble, & je » crois qu'on a raison, pourvu qu'on ne parle que » de certaines qualités qui ne sont pas tant un cri- » me qu'un faux goût, comme l'humeur des prudes » & des précieuses, de ceux qui outrent les mo- » des, qui s'érigent en Marquis, qui ont toujours » quelque piece de leur façon à montrer, &c. Voilà » les défauts dont les Comédies de *Moliere* ont un » peu arrêté le cours ; car pour la galanterie, l'en- » vie, la fourberie, l'avarice, la vanité, & les au- » tres crimes, je ne crois pas qu'elles leur aient fait » beaucoup de mal. On peut même assurer qu'il n'y » a rien de plus propre à inspirer la coquetterie que » ses pieces, parce qu'on y tourne continuellement » en ridicule les soins que les peres & les meres » prennent de s'opposer aux amours de leurs en- » fans. » (*Nouvel. de la Rep. des Lettres*, Mars 1684.)

Qu'opposera M. de V. à tant d'autorités ? La sienne est certainement bien respectable, sur-tout lorsqu'il éleve des trophées à la vertu de la *le Couvreur* & qu'il regarde le chemin où on l'enterra comme son *saint Denis* ; mais il nous permettra de croire sur le danger du Théatre plutôt les *Augustins*, les *Ambroises*, les *Tertulliens*, & les Écrivains que nous avons cités, que l'Auteur de la *Pucelle*, & du *Cadenat*. Qu'il s'écrie donc tant qu'il lui plaira : *muses, graces, amours, dont elle fut l'image ... O mes Dieux & les siens* ! son *triste tombeau est pour nous un temple nouveau.* Ce langage ne séduira personne. Mlle. *le Couvreur* déifiée par M. de V., une Actrice à qui un Poëte comique donne l'apothéose, ne fera jamais d'idolâtres. On sait que jamais la vertu ne canonisa le vice.



TINDALL.

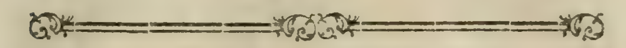
Ses opinions, ſon caractere.

MAtthieu *Tindall* fut en Angleterre ce que les *Freret*, les *Boulanger*, les V. ont été en France. Il affecta beaucoup de zele pour la Religion naturelle, parce que dans le fonds il n'avoit aucune Religion. Son *Chriſtianiſme auſſi ancien que le monde, ou l'Evangile ſeconde publication de la Religion de nature*, eſt plein des ſophiſmes les plus captieux. Son hétérodoxie n'empêcha pas qu'il ne fut penſionné de la cour d'Angleterre. On conſidéroit en lui le Citoyen qui avoit rendu quelques ſervices à l'état, & non l'impie qui avoit voulu nuire à la Religion.

Nous remarquerons avec ſatisfaction que *Tindall* étoit, comme la plupart des autres impies, un homme inconſéquent dans ſa conduite & dans ſes écrits. Tour à tour Jacobite & Wigh, il ſe tourna toujours du côté le plus fort. Les bizarreries de ſon eſprit ſe firent connoître même en delà du tombeau. Il voulut imiter, à ce qu'il diſoit, *Alexandre* le grand dans la diſtribution de ſon héritage, en le laiſſant au plus digne. Il légua en effet cinquante mille livres à un homme inconnu, qui n'étoit pas ſon parent, & priva ainſi de cette ſomme ſa famille qui n'étoit pas opulente.

Au reſte quelques Écrivains ont confondu *Matthieu Tindall* avec *Nicolas* ſon neveu, traducteur de l'hiſtoire d'Angleterre par *Rapin Thoyras*. Celui-ci étoit un homme de beaucoup de mérite, au lieu que ſon oncle n'avoit préciſément que le génie qu'il falloit pour produire quelques feuilles volantes pour ou contre le Gouvernement. *Pope* qui ſe connoiſſoit en hommes, en fait un portrait dégoûtant dans ſa *Dunciade*. Il eſt vrai que ce Poëte étoit ſon ennemi ; mais le reſſentiment n'empêche pas toujours de rendre une exacte juſtice. Voyez ſur cet homme ſingulier les

Anecdotes sur la vie & les sentimens de quelques prétendus esprits-forts de nos jours dans le *Mercure Suisse*, Juillet 1734. *Tindall* étoit mort à Londres l'année précédente, avec la douleur d'avoir survécu à sa réputation. *Leland* & *Foster*, deux Écrivains Anglois, ont pulvérisé ses chimeres anti-chrétiennes.



TOLAND.

Notice raisonnée de ses Ouvrages, & idée de son caractere.

JEan *Toland*, né en 1670, dans un Village nommé Redeastle, en Irlande, passa long-temps pour le fils d'un Prêtre Catholique; & la prétendue illégitimité de sa naissance fut une source d'injures pour ses ennemis. L'Auteur de sa vie a voulu détruire ce reproche par une attestation de trois Franciscains, Irlandois, dattée de Prague en Bohéme du 2. Janvier 1708. Ils déclarent qu'il descendoit d'une noble & ancienne famille d'Irlande. On a attaqué cette attestation & on l'a défendue : temps perdu de part & d'autre. Qu'importe que *Toland* ait été batard ou légitime? Ce sont ses mœurs & sa conduite qu'il faut étudier; & s'il manqua de probité & de vertu, fut-il né d'un Prince, les attestations des Cordeliers ne sauroient rétablir sa mémoire.

Ses parens étoient Catholiques Romains. Il nous apprend lui-même, que *dès le berceau il avoit été élevé dans la superstition & l'idolâtrie la plus grossiere; mais que graces à Dieu sa raison aidée de quelques autres personnes, avoit été l'heureux instrument de sa conversion; car il n'avoit pas encore seize ans, qu'il étoit déja aussi zélé contre le Papisme, qu'il l'a toujours été depuis.* Il n'avoit pas certainement de quoi se féliciter; car ayant secoué le frein que l'autorité de l'Eglise met à la liberté de penser, il ne chercha plus qu'à se signaler par sa hardiesse. Après avoir étudié dans les Universités de Glaskow & d'Edimbourg, il passa à

Leyde en 1690. Le jeune *Toland* étoit déja rongé du desir de se distinguer à quelque prix que ce fut ; défaut dont M. *Locke*, qui le protégeoit, s'apperçut aisément. Il étudia deux ans l'histoire Ecclésiastique sous le savant Fréderic *Spanheim*, & retourna ensuite en Angleterre, très-disposé à faire la guerre.

Son premier coup d'essai contre la Religion eut pour objet les Ecclésiastiques, qu'il attaqua dans une Satyre violente intitulée : *La Tribu de Levi.* On lui opposa d'abord un Poëme Anglois sous le titre de *Rapsache Vapulans*, où son cœur & son esprit sont peints avec les couleurs les plus noires, & peut-être les plus vraies. Le genre satyrique ne lui ayant pas réussi, il se tourna du côté du genre impie ; & il publia à Londres in-8°. en 1696, un Ouvrage infame, où il entreprit de prouver qu'il n'y a point de Mysteres dans la Religion Chrétienne.

Le titre de ce livre est : *la Religion Chrétienne sans Mysteres, ou traité dans lequel on fait voir, qu'il n'y a rien dans l'Evangile de contraire à la raison ni qui surpasse ses lumieres, & qu'il n'y a point de dogme du Christianisme qui puisse être appellé proprement Mystere.*

Les raisons qu'apporte M. *Toland* pour prouver sa these, n'ont pas autant de clarté, qu'il voudroit en donner à nos Mysteres. Les Libraires de Londres ayant envoyé des Exemplaires de son Livre en Irlande ; il n'y fit pas moins de bruit qu'en Angleterre. Les clameurs augmenterent par l'arrivée de l'Auteur en 1697, & sur-tout par ses propos hardis. Il excita contre lui les cris de tous les partis, non-seulement par sa dangereuse singularité, mais par son affectation extravagante de les répandre & de les soutenir. Les caffés & la table étoient les endroits qu'il choisissoit pour s'entretenir sur les vérités les plus importantes.

L'Auteur & le Livre furent dénoncés au Magistrat, & on l'excita vivement à punir un jeune étourdi, qui venoit ériger en Irlande une Ecole d'impiété. La Chambre des Communes de ce Royaume ordonna le 9. Septembre, que *le Livre intitulé :* La Religion Chrétienne sans mysteres, *contenant plusieurs doctrines hérétiques, contraires à la Foi, & à l'Eglise établie en Irlande, seroit brûlé publiquement par la main du Bourreau, & que l'Auteur* Jean Toland *seroit mis sous la*

garde du Sergent d'armes, & pourſuivi en juſtice par le Procureur Général, pour avoir compoſé, & fait imprimer ledit Livre : comme auſſi que l'on préſenteroit une adreſſe aux Régents, pour qu'ils défendiſſent qu'on n'en apportât plus d'exemplaires dans le Royaume, & qu'on débitât ceux qui y étoient déja.

L'Auteur ſe voyant pourſuivi vivement, ſe ſauva en Angleterre avec précipitation. On ſent bien qu'il n'avoit pas tort ; les Philoſophes n'en ont jamais. Auſſi dès qu'il fut arrivé à Londres, il publia ſa juſtification ſous ce titre : *Apologie de M.* Toland, *contenue dans une Lettre écrite par lui-même, à un Membre de la Chambre des Communes d'Irlande, la veille du jour que ſon Livre fut condamné au feu, avec une Préface qui explique le ſujet qui la lui a fait écrire.* Cette Apologie eut l'effet qu'ont ordinairement toutes celles de ce genre. Les torts de l'Auteur incrédule n'en firent que plus d'éclat.

Ses opinions commençant à ſe répandre, la convocation du Clergé en demanda la condamnation dans un Mémoire préſenté aux Évêques en 1700. La Chambre proſcrivit & cenſura ſon Livre. On en tira quelques propoſitions ſcandaleuſes ; mais on le fit avec ſi peu de jugement, qu'on omit les plus mauvaiſes ; & que celles qu'on choiſit, quoique très-condamnables dans les vues de l'Auteur, étoient néanmoins ſuſceptibles d'un bon ſens. Cette cenſure fut envoyée aux Évêques, qui ne croyant pas que la Chambre baſſe eut le pouvoir de faire juger les Livres, laiſſa entiérement tomber cette affaire.

Les traverſes ne corrigerent pas M. *Toland.* Il mit au jour en 1699 un Poëme, intitulé : *Cliton* ou la *force de l'Éloquence.* Cet Ouvrage reſpire l'irréligion. Il courut quelque temps en Manuſcrit. L'Auteur veut y prouver tout le pouvoir de l'Éloquence, même en matiere de Religion. « Je ne prétends pas m'arrêter » là, dit-il ; tous les Impoſteurs ſacrés de toutes » les Religions ſeront oppoſés à mes traits : ſoit qu'ils » cachent leur orgueil ſous un habit noir, ſoit qu'ils » déguiſent leur fourberie ſous des capuchons ; en » un mot, ſous quelque déguiſement qu'ils ſe mettent pour mener le Peuple par le nez en partageant » ſes dépouilles. »

En 1701, il paſſa à la Cour de Berlin, où il vit quelquefois la Reine. Cette Princeſſe l'engagea dans une diſpute avec le ſavant *Beauſobre* ſur l'authenticité des Livres du nouveau Teſtament; & cette Conférence ne tourna pas à ſa gloire. Auſſi lorſqu'il retourna à Berlin en 1707, il fut reçu avec la froideur qu'il méritoit.

Toland étoit de ces hommes qui ſacrifient tout à l'intérêt préſent, & qui ſont toujours prêts à écrire contre eux-mémes, ſi la ſituation de leur fortune paroît l'exiger. Il avoit plu à la Cour par quelques mauvais Livres; il voulut y plaire d'avantage, en ſe donnant pour un homme irréprochable. Il publia en 1702. *in-8°*, *Vindicius Liberius*, *ou Apologie de M.* Toland *contre la Chambre baſſe de la Convocation & autres: où l'on trouve, outre ſes Lettres à l'Orateur, l'éclairciſſement de quelques endroits du Livre*, intitulé: Le Chriſtianiſme ſans myſteres: *d'autres y ſont rectifiés, avec un expoſé clair & complet des principes de l'Auteur en matiere de politique & de Religion, & la juſtification des Wighs & des Républicains contre les fauſſes idées qu'en donnent leurs adverſaires*. *Toland* reconnoît que ſes Livres contenoient quelques propoſitions téméraires; mais il prie de les lui pardonner en faveur de la ſincérité de ſa Religion, & de ſon attachement pour les Rois. Après cela doit-on être étonné, que le plus illuſtre de nos *Titans* modernes, après avoir attaqué toute ſa vie la Divinité & les Monarques qui en ſont les images, diſe à ſes ennemis: « Je leur déclare » que je veux vivre & mourir dans le ſein de l'E- » gliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, ſans at- » taquer perſonne, ſans nuire à perſonne, ſans ſou- » tenir la moindre opinion qui puiſſe offenſer per- » ſonne. Je déteſte tout ce qui peut porter le moin- » dre trouble dans la Société; & ſi jamais on a im- » primé ſous mon nom une page qui puiſſe ſcandali- » ſer ſeulement le Sacriſtain de leur Paroiſſe, je ſuis » prêt de la déchirer devant eux. » (Lettre de M. de V. au P. de *la Tour* Jéſuite.)

Toland après diverſes courſes en Allemagne commencées en 1707, & qui augmenterent ſa vanité & diminuerent ſa bourſe, regagna avec aſſez de peine la Hollande, où il demeura juſqu'en 1710. Il avoit pu-
blié

blié l'année précédente à la Haye deux Dissertations latines, intitulées : *Adeisidæmon & Origines Judaïcæ.* Il veut prouver dans ses *Origines Judaïques* que le passage de *Strabon* au sujet de la Nation Israélite est très-important. Il semble préférer ce que l'Auteur Païen dit des Juifs & de leur Religion au témoignage des Juifs-mêmes. Il tourne en ridicule M. *Huet*, qui dans sa *Démonstration Évangélique* avoit cru retrouver quelques-uns des grands Personnages de l'ancien Testament dans les Divinités Païennes ; *Moyse*, par exemple, dans *Bacchus*, *Typhon*, *Silene* & *Adonis.* L'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*, qui a fait tant d'incursions impies chez les Anglois, n'a pas oublié les railleries de M. *Toland*, & leur a prêté même une nouvelle force dans son dangereux Ouvrage. « Voilà, » (dit-il, après avoir rapporté quelques-unes des » preuves du savant Prélat) ce que *Huet* appelloit » sa Démonstration. Elle n'est pas à la vérité Géo-» métrique. Il est à croire qu'il en rougit les der-» nieres années de sa vie, & qu'il se souvenoit de » sa Démonstration, quand il fit son Traité de la » foiblesse de l'esprit humain, & de l'incertitude » de ses connoissances. » (*Nouveaux mêlanges*, Tom. I. pag. 132.)

L'Illustre Évêque rougit si peu de sa Démonstration, qu'il fut très piqué de l'attaque que *Toland* osoit lui porter. Il se défendit très vivement dans une lettre publiée d'abord par les Journalistes de Trevoux, & qui reparut ensuite avec quelques changemens dans la collection de M. l'Abbé *Tilladet.*

Une des productions de *Toland*, qui méritoit le plus l'animadversion des gens de bien, est son *Nazarenus.* Il parut en 1718, *in*-8°. sous ce titre : *Nazarenus, ou le Christianisme Judaïque, Païen & Mahométan ; contenant l'Histoire de l'ancien Evangile de S. Barnabé, & de l'Évangile moderne des Mahométans attribué à cet Apôtre, qui avoit été inconnue aux Chrétiens jusqu'à présent. On y explique par occasion le plan original du Christianisme, par l'Histoire des Nazaréens, dont on peut se servir avec succès pour terminer plusieurs disputes touchant la Religion Chrétienne, Religion divine, mais qui a été fort corrompue. On y a joint une Rélation d'un Manuscrit Irlandois des quatre Évangiles, & un Abregé*

de l'ancien Christianisme d'Irlande, comme aussi l'existence des Keldées (Ordre de Religieux Laïques) *contre les deux derniers Évêques de Worcester.*

Voici quel étoit, suivant M. *Toland*, le plan original du Christianisme. Les Juifs, quoiqu'associés avec les Gentils convertis, qu'ils reconnoissoient pour freres, continuerent néanmoins à observer toujours la Loi; & les Gentils, qui, embrassant le Judaïsme, ne reconnurent qu'un seul Dieu, ne furent pas obligés cependant d'observer la Loi. Mais les uns & les autres furent unis & ne formerent qu'un seul corps, principalement pour cette partie du Christianisme, qui, plus parfaite que toutes les purifications préparatoires des Philosophes, prescrit la sanctification, & le renouvellement de l'homme intérieur. C'est en cela seul que le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, l'Esclave & l'homme libre, sont *tous un en Christ*, quoiqu'ils différent à d'autres égards.

L'art insidieux de proposer des questions dangereuses & d'y répondre foiblement, est encore un larcin que l'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* & de la *Philosophie de l'Histoire* a fait aux Anglois. *Toland* lui en avoit donné le premier l'exemple. On trouve à la fin de son Livre deux Problêmes historiques sur les Juifs & sur leur Religion, où sans qu'il affirme rien, on voit bien ce qu'il pensoit.

Il demande dans le premier Problême. « Si l'on » peut démontrer, sans avoir recours aux miracles, » par la nature du gouvernement ou de la Religion » des Juifs, que ce peuple dispersé dans toutes les » parties du monde, a pu se conserver depuis près » de 1700 ans, quoiqu'il n'ait point été protégé par » aucun Potentat, & qu'il ait été exposé à la haine » & au mépris de toutes les Nations ? »

Ce Problême paroît d'autant plus important à *Toland*, qu'il y a long-temps que les Religions des Égyptiens, des Babyloniens, des Grecs & des Romains, ont été entiérement abolies. Mais si l'Auteur avoit un peu raisonné conséquemment, il se seroit apperçu que la cause de la conservation du Peuple Juif, n'est plus problématique. L'exception que cette Nation unique fait parmi toutes les Nations, indique assez que c'est l'effet d'une influence

particuliere de la Providence, qui fournit en même temps une preuve de la Divinité de l'origine de la Religion Judaïque & de la Chrétienne.

Toland demande dans le second Problême. « Si l'on » peut expliquer par la nature du Gouvernement ou » de la Religion des Juifs, sans avoir recours aux » miracles, d'où vient que ce Peuple avoit un si » grand penchant à l'Idolâtrie, & à épouser des » femmes des Nations voisines, pendant qu'il fut en » possession de la Palestine ? Et d'où vient que ce » même Peuple depuis sa dispersion, a une horreur » extrême pour l'Idolâtrie, & évite soigneusement » d'être confondu avec les Nations parmi lesquelles » il habite ? » Je ne vois pas la fin de ce prétendu Problême, (dit M. de *Chaufepié*, Dictionnaire critique, Article *Toland*.) Je ne sache personne qui ait trouvé quelque chose de miraculeux dans le penchant que les Israélites eurent autrefois à l'Idolâtrie. A l'égard de l'éloignement qu'ils ont eu depuis pour ce crime, il n'est pas difficile d'en rendre raison. Outre l'expérience des châtimens que leurs Peres avoient éprouvés, on peut dire encore, qu'il y a en cela une direction de la Providence, qui veut conserver ce Peuple dans l'état de séparation où il se trouve.

Qu'on juge encore des intentions de *Toland* par ce qu'il disoit d'un Livre qu'il avoit dessein de publier, intitulé : La *République de Moyse*. « Ceux, » dit-il, qui croient, que la Loi fut révélée à *Moyse* » sur le Mont Sinaï, me sauront bon gré de ce » que je fais voir, qu'elle est plus excellente & plus » parfaite, & par conséquent plus digne de Dieu, » qu'on ne la représente dans tous les systêmes de » Théologie sans exception, où l'on se plaint de » ses défauts & de ses imperfections ; & ceux qui » supposent avec *Strabon* & *Diodore* de Sicile, que » cette Loi est une pure invention de *Moyse*, dont il » fit Dieu auteur, pour la rendre plus vénérable, » seront obligés de reconnoître que *Moyse* étoit infiniment plus habile que *Zaleucus*, *Charondas*, *Solon*, » *Licurgue*, *Romulus*, *Numa*, & qu'aucun autre Législateur. » On sent aisément ce que cette alternative veut dire, & où *Toland* en vouloit venir.

La méthode qu'ont nos Auteurs Anti-Chrétiens d'au-

jourd'hui, d'attaquer la partie de la Religion qu'on ne croit pas, pour mieux détruire celle que l'on croit, n'étoit pas inconnue à M. *Toland.* Il crut faire tort à l'Eglise Romaine, en se moquant de quelques sottises, dont elle rit la premiere. Il publia une brochure en 1718, sous ce titre: *La Destinée de Rome, ou la probabilité de la prompte & finale destruction du Pape, tirée en partie de plusieurs raisons naturelles & observations politiques, & en partie de la fameuse Prophétie de St.* Malachie, *Archevêque d'Armagh dans le VIII siecle; piéce curieuse, contenant les caracteres emblématiques de tous les Papes depuis son temps, jusqu'à leur entiere destruction, & que l'on donne ici non-seulement complette, mais que l'on met dans un plus grand jour qu'on ne l'avoit fait encore, dans une Lettre à un Théologien de l'Eglise du premier né.* Les plus judicieux Critiques Catholiques Romains regardent cette Prophétie de St. *Malachie* comme une piéce supposée des plus absurdes & des plus impertinentes, & le Pere *Menestrier*, Jésuite, en a fourni des preuves convaincantes.

Toland, eut encore cette ressemblance avec le Chef de nos Mécréans à la mode; c'est que l'âge, loin de le corriger, ne fit que l'enfoncer d'avantage dans ses abominables principes. Il leva entiérement le masque dans son *Pantheisticon, sive formula celebrandæ sodalitatis Socraticæ* 1720, *in*-8°. *Cosmopoli*, c'est-à-dire, à Londres.

Ce Formulaire d'une Société de Disciples de *Socrate*, est en forme de Dialogue entre le Président & les Membres de la Société. Le Président recommande l'amour de la vérité, de la liberté & de la santé, & les encourage à être de bonne humeur, sobres, tempérans, & dégagés des superstitions populaires. Il leur lit des passages de *Ciceron* & de *Sénéque*, & quelquefois il chante des Vers tirés des anciens Poëtes, & convenables à leurs maximes. Les Odes d'*Horace* sont leurs Hymnes. A l'égard de la Religion de ces Philosophes libertins, leur nom la fait assez connoître. Ce sont des *Panthéistes*, des gens qui ne reconnoissent d'autre Divinité que l'Univers. Cette Piece singuliere est composée d'Antiennes, de Leçons, de Litanies, &c. Le but de l'Auteur étoit à la fois de

tourner en ridicule les Liturgies Chrétiennes & de répandre ſon libertinage. Il ſemble qu'il ſentit lui-même qu'il s'étoit trop livré à ſon imagination déréglée ; car il la fit imprimer ſecrétement à ſes dépens, & n'en fit tirer qu'un petit nombre d'exemplaires. Il en portoit toujours quelques-uns avec lui, & il les vendoit myſtérieuſement. Ses affaires étoient alors en déſordre ; on le ſavoit, & la plupart n'en achetoient que pour lui faire l'aumône ; & pour que ce ſecours le mena plus loin, il n'en donnoit guere au deſſous de la guinée.

Le Docteur *Hare*, dit dans ſon *Écriture défendue*, *in*-8°. 1721, que « cet Athée non content de ce » qu'il a oſé faire imprimer dans cette Piéce impie, » a ajouté, à ce que l'on m'a aſſuré, dans quel- » ques exemplaires, une priere écrite en ces termes » ou en d'autres équivalens : *Omnipotens & ſempiterne* » *Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, conce-* » *de propitius ut qui heſternis poculis ægroti facti ſunt,* » *hodiernis curentur & per pocula poculorum.* »

L'Auteur de la vie de *Toland* aſſure qu'il n'a jamais écrit une telle priere. « Je ne nommerai pas » dit-il, la perſonne qu'on m'a dit en être l'Auteur, » par reſpect pour ſa profeſſion. Je m'imagine qu'il » n'a eu deſſein que de tourner en ridicule la So- » ciété des Philoſophes *Panthéiſtes* de M. *Toland*, » qu'il a pris tous pour des yvrognes ; c'étoient au » contraire des gens graves, ſobres, & tempérans. » Dans le fond il faut avouer, que s'il y a plus » d'eſprit & de plaiſanterie dans cette priere, il » y a auſſi une profanation plus déclarée que dans » aucun endroit du *Pantheiſticon.* » Mais ne peut-il pas ſe faire que *Toland*, qui ſe mêloit ſouvent de plaiſanter & qui le faiſoit ſouvent aſſez mal, eût inventé lui-même cette eſpece d'*Oremus*, pour amuſer ceux qui le nourriſſoient ? Quand on a lu les autres Ouvrages de cet impie, on n'eſt guere tenté de douter que les plus mauvaiſes Pieces puſſent ſortir de ſa plume.

Cette impiété téméraire qui le caractériſoit eſt très-marquée dans un Ouvrage qu'il donna la même année que le *Pantheiſticon*. Ce Livre parut à Londres en 1720, *in*-8°. ſous le titre de : *Tetradymus, ou les quatre Jumeaux, contenant :*

I. HODEGUS, *où l'on prouve que la colonne de nuée & de feu, qui guidoit les Israélites dans le Désert, n'étoit point miraculeuse, mais que c'étoit (ainsi que cela est fidélement rapporté dans l'Exode,) un signal, également en usage parmi d'autres Nations, & non-seulement utile, mais nécessaire dans ces déserts.*

II. *CLIDOPHORUS, ou le Porte-clefs, ou la Philosophie Exotérique, & Erotérique, c'est-à-dire, la Doctrine publique & secrette des Anciens, par l'exemple desquels on justifie la prudence de ne dire ce que l'on pense en matiere de Religion, qu'en temps & lieu convenable en se réservant d'ailleurs de parler comme le vulgaire.*

III. *HYPATIE, ou Histoire de la plus vertueuse, la plus savante, & la plus accomplie Dame, que le Clergé d'Alexandrie mit en piéces, pour assouvir l'orgueil, la jalousie, & la cruauté de* Cyrille, *leur Archevêque, communément nommé Saint : titre dont il est indigne.*

IV. *MANGONAUTES, ou défense du* Nazarénus, *au très-Révérend* Jean *Evêque de Londres, contre son Chapelain le Docteur* Mangey, *son Dédicateur* Paterson, *& le Révérend Docteur* Brett (*que j'aurois dû nommer le premier*) *ci-devant de l'Eglise de Londres.*

M. de la *Chapelle* parla de ces singulieres Dissertations de *Toland*, dans le Tome IV. de la *Bibliothéque Angloise.* Il démasqua l'ennemi du Christianisme de la maniere la plus propre à faire connoître l'indignité de son caractere. Le Journaliste fait voir que *Toland* se moque de la Religion, en faisant semblant d'être en colere contre ceux qui l'accusoient d'irréligion. C'est une espece de charlatanerie en usage parmi les Incrédules, & que les Disciples François du Déiste Anglois n'ont pas manqué de suivre.

La santé de *Toland* commençoit à se déranger, ainsi que son esprit. Il appella un Médecin qui fit si bien, que le Malade eut un vomissement & un dévoiement continuel. Il fit un effort pour retourner à Putney : solitude dans laquelle il passa les dernieres années de sa vie. Il se trouva mieux, & eut quelque espérance de se rétablir. Il profita de ce bon intervalle, pour composer une Dissertation sur l'incertitude de la Médecine, & sur le danger qu'on court, en confiant sa vie à ceux qui la pratiquent,

tandis qu'il nous eſt aiſé de nous guérir en uſant des remedes qui nous conviennent, & que l'expérience & l'attention ſur nous-mêmes peuvent nous faire connoître. Cette Brochure n'arrêta pas le cours du mal; & il fut enlevé au monde, qu'il corrompoit, le 11 Mars 1722.

L'Auteur de ſa vie dit, « que pendant toute ſa » maladie, il témoigna une patience philoſophique, » qu'il vit approcher la mort ſans en témoigner la » moindre crainte, & qu'au moment qu'il alloit ex- » pirer il prit congé des aſſiſtans, en leur diſant, » *qu'il alloit dormir*.

On trouve dans une autre Lettre écrite vers ce temps-là par un de ſes amis. « Pendant toute ſa » maladie, dit-il, il a marqué une patience philoſophi- » que & une entiere réſignation à la volonté de » Dieu; ſentant parfaitement qu'il approchoit de ſa » fin; car, comme il me parut un peu plus gai la » veille de ſa mort; je lui dis que j'eſpérois qu'il étoit » mieux, à quoi il me répondit ſur le champ, *Mon- » ſieur je n'eſpére qu'en Dieu.* Quelques minutes avant » que d'expirer, ayant regardé fort attentivement » quelques amis qui étoient dans la chambre, on lui » demanda s'il avoit beſoin de quelque choſe; à » quoi il répondit avec la plus grande fermeté : *je » n'ai beſoin que de la mort.* »

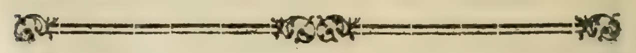
Toland ſe fit une Épitaphe quelques jours avant ſa mort. Elle n'eſt certainement pas modeſte. Il s'y peint comme l'Apôtre de la vérité, le défenſeur de la liberté, préférant toujours l'honnête à l'utile; inſenſible aux maux & aux menaces; n'étant ni le Sectateur, ni le courtiſan de perſonne. Jamais un auſſi petit homme ne s'eſt fait de plus grandes idées de lui-même. Dans les affaires d'état, dit un homme d'eſprit, la mouche de la fable & lui, c'étoit la même choſe; & quant à la Religion, ce n'eſt pas outrer ſon caractere que de dire, qu'il auroit été un des plus zélés Déiſtes, s'il avoit eu le bonheur de vivre parmi les Athées.

« Ses diſgraces (dit l'Auteur du *Fruholders* Jour- » nal, 21 Mars 1721) doivent être attribuées à ſa » vanité. Il affectoit d'être ſingulier en tout : ma- » niere de ſe diſtinguer fort aiſée. Il rejettoit un

» ſentiment, parce qu'un Auteur célebre l'embraſ-
» ſoit. Avec une teinture de toutes les langues, il
» n'étoit habile dans aucune. Son ſtyle étoit bas,
» confus & déſagréable; il mettoit des titres bizar-
» res à ſes Ouvrages à l'imitation des anciens Phi-
» loſophes; & il aimoit à y parler de lui-même
» avec une extrême complaiſance. Il ſe plaiſoit à tra-
» caſſer en diſputant; & il étoit groſſier, déciſif,
» quoiqu'il eut toujours tort. Il doit principalement
» ſa réputation aux critiques que les Savans ont
» faites de ſes Écrits. Dans les diſputes qu'ils
» avoient entr'eux, une de leurs injures ordinaires
» étoit d'accuſer leurs adverſaires d'avoir des ſenti-
» mens approchans de ceux de *Toland*; reproche
» qui étoit regardé comme la choſe la plus hon-
» teuſe, & une marque infaillible d'erreur. Jamais
» perſonne n'a autant écrit contre la Religion que
» lui, & n'a fait ſi peu de mal. C'eſt encore un
» problême de ſavoir, ſi les gens de bien ont eu
» plus de compaſſion pour lui, que les Incrédules
» de mépris.

Nous nous ſommes étendus ſur cet impie, parce que ſon hiſtoire nous a paru très-propre à développer le caractere des Incrédules. C'eſt un original qui a aujourd'hui bien des copies en France.

THÉOLOGIENS, Voyez MINISTRES, ABBADIE, BOSSUET, &c.



TOLÉRANCE.

§. I.

Idée des Ecrits de M. de V. ſur la Tolérance.

I. M. de V. prêche ſans ceſſe la Tolérance, & il n'y a point d'homme plus intolérant; c'eſt ce que prouve invinciblement ſon acharnement contre la Religion Chrétienne. Il ne peut ſupporter le culte de ſon pays, celui de ſa famille, celui de ſes peres; qu'il eſt beau après cela de ſe vanter

d'être tolérant ! Je ne répéterai point ce qu'on trouve dans tous les Livres ſur la Tolérance Eccléſiaſtique & Civile ; mais il eſt certain que ce n'eſt point en vomiſſant des blaſphêmes contre la Religion dominante, en la calomniant, en la défigurant, qu'on doit prêcher la Tolérance. Cette méthode inconnue juſqu'à nos jours, eſt un des fruits de la nouvelle Philoſophie. Les *Léibnitz*, les *Péliſſon*, les *Papin*, qui ont écrit ſur ce ſujet, ne s'en ſont point ſervis. Une cauſe auſſi importante doit être traitée avec plus de circonſpection & de douceur, & il ne faut pas être emporté en prêchant l'indulgence.

II. Les Écrits ſur la Tolérance ſont infectés d'une horrible profanation de quantité de paſſages de l'Écriture Sainte, des Peres, des Auteurs Eccléſiaſtiques, &c. On y étale ſans diſcernement les objections des ennemis de la Révélation & de l'Egliſe Catholique, pour faire illuſion aux Lecteurs, qui ne connoiſſent pas les réponſes péremptoires qu'on a faites à ces objections.

III. On s'efforce, en marchant ſur les pas de *Dodwel*, de diminuer le nombre des Martyrs du Chriſtianiſme. On ſait que l'Auteur & ſes Partiſans n'ambitionnent pas, que leurs noms en allongent la liſte ; mais ils devroient au moins laiſſer les choſes, telles qu'elles ſont. Quelques efforts qu'ils faſſent, pourra-t-on jamais croire que les *Néron* & les *Dioclétien* aient été les Propagateurs du Chriſtianiſme ? (Voyez les articles CHRISTIANISME & MARTYRS.)

IV. M. de V. veut perſuader que les Juifs, les Grecs & les Romains ont été très-tolérans ; & pour le prouver, il cite quelques faits, qu'il altére & qu'il défigure par des gloſes contraires aux Textes. Mais il garde un ſilence artificieux ſur un nombre infiniment plus grand d'autres faits, qui détruiroient totalement le ſyſtême qu'il veut établir. (*Voyez les Paragraphes ſuivans.*)

V. M. de V. vante la Tolérance des Turcs, des Perſans, des Chinois, des Japonnois. Eh ! Monſieur, vous n'avez qu'un moyen de nous convaincre, mais ce moyen eſt infaillible. Allez faire chez ces Peuples ce que vous faites ici ; allez inonder la Turquie, la Perſe, la Chine, le Japon, de libelles

monſtrueux contre la Religion de ces États, & ſi on vous laiſſe tranquille, nous croirons alors ce que vous voulez nous faire croire aujourd'hui.

VI. Je ne dirai rien des hiſtoires douteuſes, fauſſes, indécentes, qu'on débite dans les Écrits ſur la Tolérance, & des conſéquences qu'on en tire. Il eſt manifeſte qu'on cherche moins à faire tolérer les hommes, dont on ſe ſoucie aſſez peu, qu'à prouver que la Religion eſt intolérable.

§. II.

Les Juifs étoient-ils Tolérans?

QUand on ſoutient la vérité, il n'eſt pas poſſible de ne pas la défendre avec zele. Elle eſt une, elle eſt ſainte, elle eſt jalouſe. On ne peut s'unir avec ceux qui l'attaquent. Nous le voyons dans les Juifs. La loi les obligeoit à lapider celui qui auroit oſé publiquement les détourner du culte du vrai Dieu. Ils furent prêts à déclarer la guerre aux deux Tribus, qui eleverent au-delà du Jourdain un autel, pour être un monument d'union; parce qu'ils crurent qu'on l'élevoit pour y offrir des Sacrifices. Le ſchiſme de Samarie occaſionna les guerres les plus cruelles, & *Joſephe* rapporte que cinq cens mille hommes périrent dans une ſeule bataille. La diviſion du culte fut la cauſe de ces fureurs, autant que la diviſion du Royaume. S'ils ont vécu en paix ſous l'Empire des Perſes & des Grecs, c'eſt qu'on leur a toujours laiſſé le libre exercice de la Religion. Dès qu'Antioche voulut le leur ôter, il y eut des Martyrs; & bientôt ſuivirent les guerres des Machabées. Ne vit-on pas ſous *Caligula* la Nation preſque entiere diſpoſée à ſe laiſſer égorger plutôt qu'à ſouffrir qu'on plaçât dans le Temple de Jéruſalem la ſtatue de ce Prince extravagant? Comment M. de V. a-t-il pu oublier ces faits, en voulant prouver, la Tolérance & la douceur par l'exemple des Juifs? S'il n'y a pas eu de guerres de ſectes, c'eſt qu'on ne vit jamais (hors le ſchiſme de Samarie) de ſectes oppoſées à la loi. Celles des

Pharisiens & des Esséniens ne parurent que sur la fin de la Synagogue. Loin de combattre la loi, ils prétendoient l'observer avec plus d'exactitude. C'étoient des sectes de ferveur, si l'on peut ainsi parler, & non de révolte. Les Saducéens nioient des dogmes essentiels ; mais ils ne formerent jamais un corps. Semblables aux Matérialistes de nos jours, qui répandus par tout ne se montrent nulle part & n'ont aucun intérêt à s'unir, ils se bornoient à jouir des fruits de leur systême, qui devenoit celui des riches & des grands. En un mot, les Juifs suivirent toujours sur la Tolérance le plan & les maximes Catholiques, parce que comme eux ils avoient le dépôt de la vérité.

§. III.

La Tolérance étoit-elle établie dans le Paganisme?

Le Paganisme avoit ses dogmes aussi bien que sa morale, & ses fêtes pouvoient également exciter des troubles. Aussi les Païens entroient en fureur dès qu'on attaquoit leurs superstitions. Les Chrétiens indiscrets, qui souvent, malgré les Evêques, insultoient les faux Dieux & brisoient les Idoles, allumoient le feu de la persécution. Toute la Ville d'Éphese ne fut-elle pas en allarmes, parce qu'on dit que saint *Paul* détruisoit le culte du fameux Temple de *Diane? Cambyse* vit élever une sédition générale en Egypte, lorsqu'il tua le Taureau *Apis*, qui étoit si pompeusement adoré. On pourroit citer une infinité d'autres traits ; mais en supposant la modération des Païens, les causes qu'en allegue M. de V. sont imaginaires ; voici la véritable.

Le Paganisme étoit une Religion commode, qui ne gênoit en rien les passions ; une Religion de volupté & de plaisirs. Il suffisoit d'être Citoyen ; du reste on avoit libre carriere. Cette Religion (si toutefois on peut donner ce nom à un amas d'absurdités) s'allioit avec toutes les superstitions de la terre. Rome en subjuguant les Nations fit goûter son Empire aux divers peuples, en adoptant leurs Dieux. Delà

de nouveaux Temples, de nouvelles fêtes ; c'étoit un Dieu ajouté à mille. Ces Dieux vaincus qui s'accoutumoient d'abord à Rome, sembloient y accoutumer les Peuples, & cette méthode fut un trait de prudence du Sénat. Cette adoption ridicule de toutes les Divinités est un opprobre. Il n'y aura point de guerres, il est vrai, parmi tant de Peuples différens, toujours disposés à adopter leurs Idoles mutuelles ; mais il y aura une extravagance perpétuelle, & un déplorable échange de songes & d'illusions. Voilà le principe de la Tolérance des Païens. M. de V. en fera-t-il encore l'éloge ?

Cette Tolérance ne s'étendit pas jusqu'au Dieu des Chrétiens, parce que la vérité ne pouvant s'allier avec l'erreur, les premiers fideles ne voulurent point unir leur culte à celui de l'Empire contre lequel même ils s'éleverent. Voilà pourquoi les Romains quelque tolérans qu'ils fussent ne le furent pas pour eux. C'est à quoi M. de V. n'a pas réfléchi, lorsqu'il a voulu prouver la libre propagation du Christianisme par l'extrême Tolérance des Romains. On peut voir dans l'article CHRISTIANISME les raisons ou du moins les prétextes que les Empereurs & le peuple eurent de persécuter cette Religion naissante, & de s'éloigner en cela de leurs principes, ou du moins de ceux que M. de V. leur suppose.

§. IV.

Pourquoi les Déistes sont-ils Tolérans ?

La Tolérance des Déistes n'a rien de surprenant. 1°. Le Déisme est de nouvelle datte. On avoit attaqué tous les Mysteres de la Religion Chrétienne ; mais rien n'avoit encore effacé le respect profond pour les oracles d'un Dieu incarné. Les disputes, loin de détruire ce respect, sembloient le prouver. C'est parce qu'on adoroit ces oracles comme la vérité même, que les Peuples s'y attachoient avec une exactitude, qui (mal dirigée) les en détournoit. Un des motifs principaux des guerres sanglantes des Hussites, étoit la Communion

ſous les deux eſpeces. Ce Fanatiſme prouvoit au moins leur attachement à la foi Chrétienne, puiſqu'un ſeul point excita tant de ravages. Le Déiſme n'a commencé qu'au ſeizieme ſiecle ; encore même ne s'eſt-il pas d'abord produit ſous cette idée odieuſe. C'eſt le Socinianiſme qui lui a applani les voies. On auroit d'abord eu horreur d'un Philoſophe, qui auroit oſé nier JESUS-CHRIST. *Socin*, ſans le nier, ſans paroître abroger les Myſteres, enlevoit cependant la clef de la Religion, en renouvellant avec l'Arianiſme une foule d'autres erreurs. Il étoit évident que la Religion qu'il changeoit en Philoſophie, alloit aboutir bientôt à une Religion purement naturelle ; & par un nouveau progrès inſéparable de l'erreur, ce Déiſme étant ſans principe, devoit néceſſairement dégénérer en ſecte Philoſophique. Delà, le vrai Déiſme, enſuite le Matérialiſme, l'Athéiſme. Voilà le berceau & l'hiſtoire abrégée de ce monſtre moderne. Son objet eſt de rétablir ſur les ruines du Chriſtianiſme la Philoſophie des prétendus ſages de la Grece & de Rome.

2°. Les Déiſtes ne ſont pas une ſecte connue, & unie par les principes & par le culte. Ce ſont des gens iſolés, qui penſent ſeuls, qui forment ſeuls dans leurs cœurs leur Religion prétendue. On ne les connoît pas, ils ne ſe connoiſſent pas entr'eux. Dans une ſemblable obſcurité, ne point former de brigues, ce n'eſt pas une modération.

Les Déiſtes ſont indifférens pour tous les cultes. Ils s'en acquittent comme d'une cérémonie de bienſéance & de ſociété. Sans être Chrétiens, on les voit au Temple ; & d'un pas auſſi tranquille, ils iroient à Iſpahan dans la Moſquée. Obſervateurs ſinguliers de la loi naturelle, ils ne trouvent point de duplicité à ſuivre un culte qu'ils mépriſent, & à cacher en quelque ſorte le Dieu qu'ils adorent. Dès-lors, ſans doute, ils n'excitent point de tumulte ; il ne peut naître que de l'attachement à un culte proſcrit, ou du refus de ſe conformer à un culte établi. Les Déiſtes ſont aſſez complaiſans pour feindre ; delà leur tranquillité ; mais en cela ſont-ils vrais Philoſophes, ſi la vraie Philoſophie conſiſte à connoître les droits de la Religion véritable & à s'y ſoumettre ?

§. V.

De la Tolérance civile & de la révocation de l'édit de Nantes.

Le droit d'accorder ou de refuser aux sectes quelconques la Tolérance civile n'appartient qu'aux Princes ; puisque seuls ils prescrivent des loix à la Société. L'Eglise n'a que le pouvoir de condamner les errans , & de les punir par des peines spirituelles. Dès-lors qu'il s'agit du for civil ou criminel , c'est là le district des loix humaines. Ainsi , dans aucun cas possible , elle ne peut sans le concours de l'autorité temporelle , infliger la moindre peine , ou priver du moindre privilege de Citoyen. Cette juste idée fixe la matiere & les bornes de la Tolérance civile , dont nous établirons dans ce volume les principes & les regles.

Bayle , en discutant si amérement la *révocation de l'édit de Nantes* , devoit donc suivre cette méthode. Point du tout. Ce grand Commentateur disserte à perte de vue ; il crée des hypotheses , il s'égare en digressions superflues & parmi ce ramas de sophismes il ne pose pas même le véritable état de la question. Écoutons-le dans sa Préface où il ouvre son plan. » Le mot *Convertisseur* devoit originairement signifier » une ame véritablement zélée pour la vérité , & pour » détromper les errans ; mais il ne signifiera plus » qu'un Charlatan , qu'un fourbe , qu'un voleur , » qu'un saccageur de maisons , qu'une ame sans pitié , » sans humanité , sans équité , un monstre moitié Prê» tre moitié Dragon , qui , comme le centaure de » la fable , réunissoit en une même personne l'homme » & le cheval ; confond en un seul suppot les per» sonnages différents de Missionnaire qui dispute , & » de soldat qui bourrele un pauvre corps , & qui » pille une maison. On dit qu'il y a déja quelques » cabarets en Allemagne qui ont pour enseigne *le* » *Convertisseur habile*....... On lui voit sur la tête » une moitié de mitre & une moitié de casque , » une crosse d'une main & un sabre de l'autre , une

» moitié de rochet & une moitié de cuiraſſe.......
» Faiſant ſonner le *monte-à-cheval* à la moitié de la
» meſſe, & la charge à l'endroit où il auroit fallu
» donner la bénédiction & l'*Ite*, *Miſſa eſt.* » p. 10
de ſon commentaire ſur ces paroles de l'Evangile:
contrains-les d'entrer.

Nous ne daignerons pas rélever l'indécence & la groſſiéreté de ce texte digne des Halles. Cette controverſe triviale inſulteroit le Public. Laiſſons-là les injures, allons au raiſonnement.

Bayle attaque la révocation de l'édit de Nantes; & pour cenſurer cet acte d'autorité Royale, il ſe jette ſur les Convertiſſeurs moitié Prêtres & moitié Dragons. Il remplit ſa longue Préface d'invectives contre l'Egliſe Romaine. Rien n'eſt moins conſéquent. C'eſt le conſeil du Roi qu'il faut attaquer; ou plutôt le droit du Trône ſur la protection de la Religion & ſur la ſureté du bien civil qui en réſulte. Ce droit qui ſuppoſe la vigilance, l'autorité des loix, la punition même des errans, *Bayle* l'accorde à l'Empereur de la Chine contre les Chrétiens. Il y auroit de l'humeur à le refuſer à *Louis* XIV. « La raiſon & la juſtice veu-
» lent dit-il, qu'un Prince qui voit venir des étran-
» gers dans ſon État pour y annoncer une nouvelle
» Religion, s'informe ce que c'eſt qu'une telle
» Religion, & ſi elle accorde la fidélité que les
» ſujets doivent à leur Prince avec celle qu'ils doi-
» vent à Dieu; & par conſéquent cet Empereur de
» la Chine doit, dès la premiere converſation, s'in-
» former de ces Miſſionnaires de quelle nature eſt
» leur doctrine par rapport au bien public & aux
» loix fondamentales qui font le bonheur des Sujets
» & des Souverains. Je ne fais pas difficulté de dire
» qu'un Roi qui ne s'informeroit pas de cela, pé-
» cheroit contre les loix éternelles qui veulent qu'il
» veille au repos public du peuple que Dieu lui a
» ſoumis. »

Puis donc que l'Empereur de la Chine, doit, par un principe de conſcience, non-ſeulement veiller à ce que quelque nouvelle Religion ne vienne troubler ſes ſujets, mais chaſſer les Chrétiens de ſon État, ſi leur doctrine ne s'accorde pas avec la fi-

délité des Citoyens à la patrie : tous les autres ont le même droit & telle est la question de la Tolérance civile, le pouvoir des Princes relativement à l'extérieur de la Religion, aux nœuds qui la lient avec la Société.

Voilà ce que *Bayle* devoit discuter, & ce qu'il a oublié, parce que cette discussion, s'il avoit été sincere, auroit entiérement renversé l'édifice qu'il vouloit élever.

§. VI.

Les Calvinistes ont-ils à se plaindre de la maniere dont on les traite en France ?

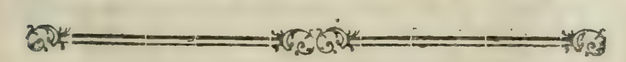
Pour répondre à cette question, nous n'avons qu'à consulter M. de V. Il nous a fait part de toutes les déclamations des Protestans dans son Traité de la *Tolérance*, & il les a fait valoir avec tous les charmes de son éloquence & de son imagination. Mais voici comme il y répond dans ses *Nouveaux Mélanges*, page 39 & suivantes. « Je comptois ces » choses, il y a quelques jours, à M. de *Boucacous*, » Languedocien très-chaud & Huguenot très-zélé. » *Cavalisque* ! me dit-il, on nous traite donc en » France comme les Turcs ; on leur refuse des » Mosquées, & on ne nous accorde point des Tem» ples ? Pour des Mosquées, lui dis-je, les Turcs » ne nous en ont point encore demandé ; & j'ose » me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront, » parce qu'ils sont nos bons alliés ; mais je doute » fort qu'on rétablisse vos Temples, malgré toute » la politesse dont nous nous piquons ; la raison en » est, que vous êtes un peu nos ennemis. Vos en» nemis ! s'écria M. de *Boucacous*, nous qui som» mes les plus ardens serviteurs du Roi ! Vous êtes » fort ardens, lui repliquai-je, & si ardens que vous » avez fait neuf guerres civiles. C'est que vous nous » cuisiez en place publique ; on se lasse à la longue » d'être brûlé ; il n'y a patience de Saint qui puisse » y tenir : qu'on nous laisse en repos, & je vous » jure que nous serons des sujets très-fideles.

« C'est

» C'eſt préciſément, ce qu'on fait, lui dis-je;
» on ferme les yeux ſur vous; on vous laiſſe faire
» votre commerce; vous avez une liberté aſſez hon-
» nête. Voilà une plaiſante liberté! dit M. de *Bou-*
» *cacous*, nous ne pouvons nous aſſembler en pleine
» campagne quatre ou cinq mille ſeulement, avec
» des Pſeaumes à quatre parties, que ſur le champ
» il ne vienne un Régiment de Dragons, qui nous
» fait rentrer chacun chez nous. Eſt-ce là vivre?
» Eſt-ce là être libre?

» Alors, je lui parlai ainſi: il n'y a aucun pays
» dans le monde, où l'on puiſſe s'attrouper ſans
» l'ordre du Souverain; tout attroupement eſt con-
» tre les loix. Servez Dieu à votre mode dans vos
» maiſons; n'étourdiſſez perſonne par des hurlemens
» que vous appellez muſique. Penſez-vous que Dieu
» ſoit bien content de vous quand vous chantez
» ſes Commandemens, ſur l'air de *Reveillez-vous*
» *belle endormie*.

» Enfin nous ſommes la Religion dominante chez
» nous; il ne vous eſt pas permis de vous attrou-
» per en Angleterre; pourquoi voudriez-vous avoir
» cette liberté en France? Faites ce qu'il vous plaira
» dans vos maiſons, & j'ai parole de M. le Gou-
» verneur, & de M. l'Intendant qu'en étant ſages,
» vous ſerez tranquilles; l'imprudence ſeule fit &
» fera les perſécutions. »



TOUSSAINT.

Caractere de l'Auteur & de ſon Ouvrage des Mœurs.

C'Eſt à cet Auteur Pariſien, Avocat au Parlement de cette Ville & Membre de l'Académie de Berlin, que nous devons les *Mœurs*. Cet Ouvrage parut en 1748, & fut condamné au feu par le premier Tribunal du Royaume. Il eſt écrit purement & avec eſprit; il y paroît d'abord un air de vérité & de

ſageſſe ; mais ſous ces beaux dehors, il enſeigne l'erreur & le vice.

Obſervons d'abord les vérités utiles, telles que l'exiſtence & les perfections de Dieu ; l'immortalité de l'ame ; l'horreur du ſuicide, de l'adultere, de la vengeance, de l'injuſtice, l'amour de l'équité & de l'humanité. L'Auteur admet ces premiers devoirs de l'homme ; mais il altere les autres vertus, qui doivent animer ſon cœur.

1°. Il veut que les notions ſur la piété aient été écloſes dans les cerveaux Philoſophes, au lieu d'en faire honneur à la Religion Chrétienne, qui eſt la véritable ſource de nos lumieres.

2°. Pour donner une idée de l'amour de Dieu, il en fait un parallele indécent avec l'amour profane.

3°. Il donne une fauſſe idée du culte que l'on doit à l'Être ſuprême, & tombe impitoyablement ſur la Religion Chrétienne, dans laquelle il ne voit que le Rigoriſme ou le Fanatiſme.

4°. Il établit de faux principes ſur les paſſions & ſur l'amour de nous-mêmes. « Les Moraliſtes, dit-» il, page 39, déclament d'ordinaire avec force » contre les paſſions & ne ſe laſſent point de van-» ter la raiſon. Je ne craindrai point d'avancer, » qu'au contraire ce ſont nos paſſions qui ſont in-» nocentes, & notre raiſon qui eſt coupable. » Il ajoute quelques pages après, que *tout ſentiment, qui naît en nous de la crainte des ſouffrances ou de l'amour du plaiſir, eſt légitime & conforme à notre inſtinct.* De tels principes peuvent mener loin.

5°. L'amour ſenſuel eſt erigé en vertu. « Qu'on » aime véritablement, dit-il, page 277, & l'amour » ne fera jamais commettre de fautes, qui bleſſent » la conſcience & l'honneur. Car quiconque eſt ca-» pable d'aimer eſt vertueux. J'oſerois même dire » que quiconque eſt vertueux eſt auſſi capable d'ai-» mer..... Je ne crains rien pour les mœurs de la » part de l'amour, il ne peut que les perfectionner. » C'eſt apparemment d'après ces admirables principes, qu'il approuve les mariages clandeſtins, ou plutôt le concubinage proſcrit par toutes les Loix.

6°. Il anéantit l'amour filial. » Il n'eſt pas, dit-il, d'une obligation générale qu'il ne puiſſe être

» susceptible de dispense. On ne peut aimer qu'au-
» tant qu'il est nécessaire d'aimer ses ennemis-mê-
» mes, un pere dont on n'éprouve que des témoi-
» gnages de haine. Toute la distinction qu'on lui
» doit c'est de le traiter en ennemi respectable. »

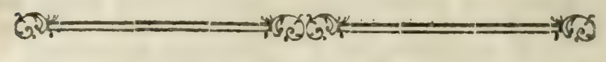
7°. Il condamne l'usage du serment en Justice ; il dit que c'est outrager gratuitement les hommes que d'exiger d'eux des sermens. « C'est les supposer tout
» à la fois & capables de mentir, & assez supersti-
» tieux pour mettre de la différence entre un men-
» songe & un parjure.

8°. Cet esprit réformateur qui voudroit anéantir le serment, condamne en même-temps le droit de mort, que la Patrie exerce sur les scélérats. Il prétend que la loi naturelle ne souffre point, qu'*on réprime les méchans par des méchancetés ; & qu'on punisse les homicides par le meurtre.*

9°. Une idée encore plus singuliere est celle de vouloir qu'on décide les contestations en Justice par le plus petit nombre des voix & non par la pluralité ; *parce*, dit-il, *qu'il est plus raisonnable de supposer qu'il y ait cinq Conseillers prudens sur vingt-cinq, que de présumer qu'il y en ait vingt.* Il appuye ce sophisme palpable sur une loi de l'Exode, qu'il n'a pas plus entendu que sa propre idée.

Malgré ces paradoxes & plusieurs autres, le Public fit l'accueil le plus favorable au nouveau Moraliste. Les gens du monde reçurent avec plaisir un Livre où tous les devoirs sont renfermés dans les loix de la nature. L'Ouvrage d'ailleurs se fait lire avec plaisir, par un mélange heureux de raisonnemens, de tableaux & de conseils, qui se donnent mutuellement de force. Nous lui donnons cet éloge avec d'autant plus de plaisir, que l'Auteur ayant senti enfin le poison de son Livre, l'a réfuté dans un volume *in*-12, imprimé à Bruxelles en 1764. C'est à la vérité se raviser un peu tard, mais une retractation est toujours bonne à prendre, pourvu qu'elle soit sincere. Nous avons lieu de croire que celle de M. *Toussaint* est de ce genre. Il regne dans son Livre, à travers les sophismes & les erreurs que nous avons relevé, un caractere de galant homme qui intéresse. C'est sans doute celui de l'Auteur ; & nous

nous en félicitons avec lui, s'il continue de perfectionner un si heureux naturel par les sublimes vertus de la Religion.



TRAVERS.

Dans quels travers tombe un Incrédule qui a fait un Livre Impie, & qui veut le défendre?

L'Abbé *Bazin*, (*) ou celui qui a pris son nom pour publier la sage *Philosophie de l'Histoire* & le pieux *Dictionnaire Philosophique*, n'aime pas qu'on releve ses erreurs. Il a été sur-tout fort sensible aux dernieres critiques qu'on a faites de ces deux Ouvrâges si chrétiens & si honnêtes. Son premier mouvement fut de verser sur ses téméraires Censeurs toute la lie de sa colere. Le nommé *Dubois*, son valet de chambre, son Confident & son Secretaire, fit de vains efforts pour le ramener à la douceur. Enfin las d'écrire des atrocités, il lui tint ce discours.

DUBOIS.

En vérité, mon cher maître, vos injures sont trop fortes, on dira que c'est moi qui écris sous votre nom; & il faudra que je renvoïe le tout à votre palefrenier; car je me pique un peu de délicatesse.

L'ABBÉ BAZIN.

Plaisant bélitre pour faire le difficile! écris, écris. Et comment veux-tu que j'appelle ces animaux-là? Je crois les ménager en ne les baptisant que *marauds*, *maroufles*, *croquans*, *scélérats*, *menteurs* &c.

DUBOIS.

Mais ne craignez-vous pas qu'ils vous rendent politesse pour politesse?

(*) M. de V. a publié la *Philosophie de l'hist.* sous le nom de feu l'Abbé *Bazin*.

L'ABBÉ BAZIN.

Non, je ne crains plus rien. Il y a long-temps qu'on a dit que j'étois invulnérable à force de blessures.

DUBOIS.

Mais l'honneur....

L'ABBÉ BAZIN.

L'honneur est un sot préjugé.

DUBOIS.

Pourquoi criez-vous donc quand on attaque le vôtre, ou même quand on fait semblant de l'effleurer?

L'ABBÉ BAZIN.

Ah! mon ami, qu'il est dur d'être vieux dans un vieux château! Il faut bien se distraire comme on peut. Quand je pouvois vivre aux *Délices*, (*a*) j'avois au moins quelques visites. Mais tu sais bien que mes injures contre le prédicant *Jean Calvin*, mes plaisanteries sur *Vernet* & sur les Ministres & enfin les brochures de ce maudit *Jean-Jacques* m'ont fait perdre ce séjour enchanteur. Accablé d'ennuis & de soucis; loin de Paris où j'ai sollicité vainement mon retour; loin des plaisirs de la Capitale; loin des faveurs de la Cour, où, entre nous, je ne suis pas plus aimé qu'ailleurs; je me soulage le moins mal que je puis de la mélancolie qui me dévore. Après tout, quel mal ai-je fait à l'Archevêque (*b*) d'Auch, à l'Évêque du Pui, à son frere *Pompignan*, en les traitant comme les plus vils des hommes? Ils n'ont pas vû mes satyres, & elles m'ont amusé un moment.

(*a*) Maison de campagne dans le Territoire de Geneve que l'Abbé *Bazin* a été forcé d'abandonner.

(*b*) Il appelle M. d'Auch J. F. & M. du Pui *Jean George*; voilà des plisaanteries qui ont dû les terrasser.

DUBOIS.

A ſa bonne heure, Monſieur, que vous attaquiez les perſonnes; mais je vous en prie ne cenſurez jamais les Ouvrages.

L'ABBÉ BAZIN.

Et pourquoi donc?

DUBOIS.

Pourquoi, Monſieur? c'eſt que vous donnez envie de les lire. On vous voit dans des tranſports de colere; on dit: il ſe fâche, il a donc tort. Quand on a raiſon, on eſt plus tranquille. D'ailleurs ſi le Livre que vous attaquez n'eſt pas connu, vous le faites connoître; & s'il eſt connu, on n'en a que plus d'empreſſement à ſe le procurer.

L'ABBÉ BAZIN.

Je crois que tu as raiſon; mais pouvois-je m'empêcher de donner quelques marques de ſouvenir à l'Auteur du D** A**?

DUBOIS.

Aſſurément vous le pouviez; il n'y avoit qu'à continuer à déſavouer le *Dictionnaire Philoſophique.*

L'ABBÉ BAZIN.

Mais on ne croit plus à mes déſaveux.

DUBOIS.

Alors il falloit charger de ce Livre quelqu'un de vos amis.

L'ABBÉ BAZIN.

Cela étant, je veux en donner une Edition ſous ton nom.

DUBOIS.

Ne faites point cela, je n'ai pas envie d'être pendu. Vous ſavez ce qui eſt arrivé à Abbeville. (*) Je veux être votre fidele Domeſtique ; mais je n'ai nulle envie d'être votre martyr.

L'ABBÉ BAZIN.

Ce Livre te feroit pourtant beaucoup d'honneur dans la poſtérité.

DUBOIS.

Et que m'importe de vivre dans la poſtérité, ſi des Juges de mauvaiſe humeur me faiſoient mourir avant le temps en place publique, au milieu d'une populace qui me hueroit.

L'ABBÉ BAZIN.

On te compareroit à *Socrate.*

DUBOIS.

Dut-on me comparer à tous les Philoſophes d'Athenes & de Rome, j'aime mieux être *Dubois* vivant que *Socrate* mort.

L'ABBÉ BAZIN.

Ah ! je vois bien que tu n'as pas le goût des grandes choſes. Ame baſſe, eſprit puſillanime. Voilà ce que c'eſt de mettre la Philoſophie dans la Livrée.

(*) Deux jeunes libertins y furent brûlés en 1766. ; le *Dictionnaire Philoſophique* fut jetté par ordre du Parlement dans le Bucher qui les conſuma.

DUBOIS.

Mais vous, Monſieur, avez-vous montré plus de courage quand on a pourſuivi quelques-uns de vos Livres, ou quand on a fait ſemblant d'en vouloir à l'Auteur? Ce fou de *Jean-Jacques* vouloit aller tenir tête à ſes Juges; mais vous avez toujours baiſſé la tête devant les vôtres. Vous donnez des déſaveux; vous écrivez des lettres; vous faites des rétractations. On vous a vû dans le beſoin faire des retraites chez les Jéſuites, & careſſer juſqu'aux Janſéniſtes.

L'ABBÉ BAZIN.

J'avoue que tu dis vrai; mais j'ai toujours été infirme. La foibleſſe de mes organes a cauſé le découragement de mon eſprit; mais tu te portes bien, tu es frais, vigoureux.

DUBOIS.

Voilà une bonne raiſon pour m'expoſer à me faire pendre! C'eſt parce que je jouis de la vie en ſanté, que je veux en jouir long-temps. Voulez-vous que je vous parle net; vous avez lâché vos manuſcrits; le mal eſt fait, laiſſez-les courir & n'en dites plus mot. Mais ſi vous vous acharnez à les défendre, on s'acharnera à les attaquer. Je crois que le ſilence eſt toujours le meilleur parti après qu'on a fait une ſottiſe.

L'ABBÉ BAZIN.

Tu as raiſon, mon ami; mais je voudrois pourtant donner quelques marques de ſouvenir à l'Auteur du D**. A**. Il m'a fait plus de mal que tu ne penſes. Quoique j'aie dit que ſon Livre ne s'eſt pas vendu, il y en a déja trois ou quatre Éditions. Mes autres Cenſeurs ſe bornoient à me repréſenter comme un mauvais Chrétien, & j'étois le premier à en rire. Celui-ci a pris un tour différent; il me repréſente comme un mauvais Citoyen. Il prouve que mes Livres

tendent à rendre les Peres insensibles, les Epoux infideles, les Maîtres durs, les Domestiques fripons. Cela est sérieux, mon ami.

DUBOIS.

Je vous avoue franchement qu'il n'a pas autant de tort que vous pourriez croire. Votre Secretaire T**. ne vous auroit pas volé cent louis, si vous ne lui aviez fait écrire cent fois qu'il n'y a point d'enfer pour les voleurs.

L'ABBÉ BAZIN.

Mais cela est fait à présent : il faut faire taire ceux qui pourroient relever ces petites méprises.

DUBOIS.

Mais comment vous y prendrez-vous pour faire une bonne satyre contre l'Auteur du D**. A** ? vous ne le connoissez pas.

L'ABBÉ BAZIN.

Te voilà bien embarrassé ; est-ce que je connoissois d'avantage ceux contre lesquels j'ai écrit ? Il faut toujours dire des injures, & à force d'en vomir, il y en a quelqu'une qui peut avoir son application. Il est bon d'employer, mon ami, un peu de fiction poétique dans toutes ces choses-là.

DUBOIS.

S'il ne faut que cela, je vois que vous serez fort à votre aise.

L'ABBÉ BAZIN.

Il est vrai que je ne connois pas l'Auteur du D**. A**. Je ne sais s'il est vieux ou jeune, pauvre ou riche, Laïque ou Ecclésiastique. Mais qu'importe. Je dirai d'abord qu'il n'a écrit que pour avoir du pain.......

DUBOIS.

Mais si son pain est assuré....

L'ABBÉ BAZIN.

Que c'est un Marousle, un caffard qui veut attraper quelque petit Bénéfice....

DUBOIS.

Mais s'il est hors d'état de posséder des Bénéfices..

L'ABBÉ BAZIN.

Il est impossible de te parler ; tu m'interromps toujours. Je t'ai déja dit qu'il importoit fort peu que je disse vrai ou faux. Penses-tu donc que je crusse que M. de Pompignan *avoit été privé de sa place pour la priere du Déiste*, comme je l'ai écrit ? Penses-tu que je sois assuré *que Fréron ait été aux galeres* ? Quand on en veut à quelqu'un, il faut bien lui reprocher ses petites fautes & s'il n'en a pas, il faut bien en trouver. La calomnie ne blesse pas d'abord ; mais il en reste toujours quelque cicatrice.

DUBOIS.

Votre morale est aussi commode, que votre imagination est fertile. Je croyois qu'il n'étoit permis de mentir, que lorsqu'il s'agissoit de se défendre. par exemple je vous passois de faire imprimer dans les Gazettes que vous aviez fait vos Pâques, parce que la juste crainte que vous aviez d'être enfermé après la publication *du Philosophe ignorant*, des *questions de Zapata* excusoit votre mensonge. Mais je vois que la fiction est bonne dans tous les cas & pour l'attaque & pour la défense. Me voilà parfaitement converti & tout prêt à écrire tout ce que vous voudrez me dicter contre vos ennemis, qui, entre nous, ne sont pas en petit nombre.

L'ABBÉ BAZIN.

Montesquieu en avoit autant que moi.

DUBOIS.

Non, mon cher Maître, à beaucoup près. D'ailleurs ne nous mettons pas en si bonne compagnie. *Montesquieu* a eu des critiques de ses opinions; il n'a eu aucun ennemi de sa personne. On blâmoit ses Ouvrages; on respectoit son caractere.

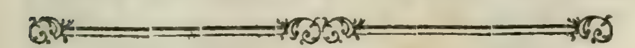
L'ABBÉ BAZIN.

Tu n'es qu'un raisonneur. Je te demande ta plume & je n'ai que faire de tes réflexions. Elles reveillent toujours quelque idée désagréable.

DUBOIS.

Ce n'est pas ma faute.

TRINITÉ, Voyez l'article PYRRHONISME.



TYRANNICIDE.

Doctrine de M. de V. sur ce crime.

M. de V. s'est élevé dans quelques-uns de ses Ouvrages contre cette Doctrine abominable; mais comme il a l'esprit extrêmement conséquent & qu'il ne change jamais d'opinion, il l'a clairement enseignée dans ses tragédies de la *mort de César* & de *Brutus*. Il a beau dire qu'on ne doit pas le rendre responsable de ce que disent ses personnages; quand ce qu'on leur met dans la bouche touchant une opinion dangereuse est plus fort que ce qu'on leur oppose, il faut mettre nécessairement leurs discours sur le compte de l'Auteur qui les fait parler.

La tragédie de *la mort de César* eſt la piece la plus emportée qu'on puiſſe lire contre le Gouvernement monarchique. Le Tyrannicide y eſt préſenté ſans aucun correctif, comme l'action la plus héroïque. La clémence de *Céſar*, miſe en contraſte avec l'atrocité de *Brutus*, ne ſert qu'à relever le courage du Républicain, & à mieux prouver qu'on ne doit pas épargner un Tyran, fut-il l'homme le plus eſtimable & le plus aimable.

Je déteſte Céſar *avec le nom de Roi;*
Mais Céſar *Citoyen ſeroit un Dieu pour moi.*
Je te préfére au monde, & Rome ſeule à toi.

Le meurtre de *Céſar* eſt d'autant plus odieux, que cet Empereur, quoique d'abord conquérant injuſte, étoit devenu légitime par l'approbation du Peuple & du Sénat, qui l'avoit créé Dictateur perpétuel, & lui avoit conféré le pouvoir ſouverain; ce qui rendoit ſa perſonne ſacrée. Ce trait ne fait pas l'éloge de *Ciceron*, lequel ſelon les temps bas adulateur & dangereux républicain, loue *Céſar* à l'excès pendant ſa vie, & ſe déchaîne contre lui après ſa mort. Si certains Caſuiſtes avoient fait cette attention, ils n'auroient pas, d'après *Ciceron*, excuſé & loué les meurtriers de *Céſar*, parce que c'étoit un Tyran d'invaſion qui s'étoit emparé du Gouvernement par violence.

Malgré ces diſtinctions, je condamnerai toujours le Tyrannicide, même dans les cas qui ſont rapportés dans l'Ecriture où l'on ne voit pas que Dieu l'ait jamais approuvé, quoiqu'il en ait tiré ſa gloire pour l'exécution de ſes deſſeins, auſſi-bien que de tant d'autres crimes. Je ſerai toujours perſuadé que ſi on a dû ſupprimer les Livres de quelques Caſuiſtes obſcurs qui enſeignent cette doctrine, on doit, à plus forte raiſon, proſcrire les ouvrages des Auteurs de nos jours qui en donnent publiquement des leçons.

Voici dans le goût de M. de V. des exhortations de la fidélité qu'on doit à ſon Prince.

Si tu n'es qu'un Tyran, j'abhorre ta tendreſſe......
Allez ramper, ſans moi, ſous la main qui nous brave
Et toi vengeur des loix, toi mon ſang, toi Brutus,

César *nous a ravi jusques à nos vertus ....*
Vous vivez dans Brutus ; *vous mettez dans mon sein*
Tout l'honneur qu'un Tyran ravit au nom romain....
Non , tu n'es plus Brutus. *Ah ! reproche cruel !*
César *tremble , Tyran ; voilà ton coup mortel.*
Non , tu n'es plus Brutus , *je le suis , je veux l'être:*
Je périrai , Romains , ou vous serez sans Maître ,.....
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux....,
On demande du sang ; Rome sera contente .....
César *étoit au Temple & cette fiere Idole*
Sembloit être le Dieu qui tonne au Capitole .....
Si Caton *m'avoit crû , plus juste en sa furie ,*
Sur César *expirant il eut perdu la vie ....*
Faisant tout pour la gloire , il ne fit rien pour Rome ,
Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme
Dans une heure à César *il faut percer le sein ....*
Ah ! je te reconnois à cette noble audace:
Ennemi des Tyrans & digne de ta race ,
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des Tyrans.
Lavons , mon cher Brutus , *l'opprobre de la terre ,*
Vengeons le Capitole au défaut du tonnerre ....
Nous détestons César , *nous vengeons la patrie ,*
Nous la vengerons tous ; Brutus *&* Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus :
Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes ?...
Non , ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur & ce pressant danger.
Là je veux que ce fer enfoncé dans son sein ,
Venge Caton , Pompée *& le Peuple Romain.*
Mais qu'une telle mort est noble & désirable !
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands ,
De voir couler son sang dans le sang des Tyrans !
Mourons , braves amis , pourvu que César *meure ;*
Faisons plus , mes amis , jurons d'exterminer
Quiconque , ainsi que lui , prétendra gouverner ,
Fussent nos propres fils , nos parens & nos freres ;
Scellons notre union du sang de nos Tyrans .....
Je dois sa mort à Rome , à vous , à nos neveux.
L'honneur du premier coup à mes mains est remis. &c.

La plume me tombe des mains. Tous les Casuistes ultramontains ensemble ont-ils inspiré autant de fanatisme qu'une seule représentation de cette piece pourroit en produire ?

On l'imprime, on la lit, on la repréſente dans tout le Royaume.

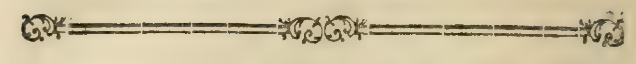
La tragédie de *Brutus* ne ſuit pas même la diſtinction ordinaire du Tyran d'invaſion, & du Tyran de Gouvernement. *Tarquin* regnoit depuis vingt-quatre ans ſur un État juſqu'alors monarchique. On ne ſe plaignoit que de ſa fierté, de ſon luxe, & de la violence faite à *Lucrece* par un de ſes enfans. Quel pays ſeroit tranquille, ſi ces ſortes de prétextes ſuffiſoient pour chaſſer un Roi & ſa famille, & changer la conſtitution d'un État ? *Eſt-ce un crime d'entretenir des intelligences avec le Prince légitime, pour le faire remonter ſur le Trône ? Le Général* Monk, *qui forma un parti à* Charles II, *Roi d'Angleterre, les Pariſiens qui du temps de la ligue demeurerent attachés à* Henri III & Henri IV, étoient-ils criminels ? leur mort eut-elle été un acte de juſtice ?, & un Ligueur qui ſur ce prétexte auroit fait mourir ſon propre fils, eut-il été un Héros ? Voilà toute la piece. La révolte de Rome contre ſon Roi eſt la plus juſte & la plus belle action ; la guerre qu'on lui fait, les avantages qu'on remporte contre lui, ſont autant de Triomphes ; les meſures qu'on prend pour le rétablir, des trahiſons & des conjurations. On ne doit pas épargner ſes propres enfans. M. de V. peut-il oublier que ce qu'il canoniſe dans *Brutus*, il l'a anathématiſé dans la *Henriade* ? Quelques feuilles ſuffiſent pour dénaturer le crime & la vertu. Au premier tome le langage des Ligueurs eſt ſacrilege, au ſecond tome il eſt héroïque.

Deſtructeurs des Tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, *vos vertus & vos loix ...*
Que Tarquin *ſatisfaſſe aux ordres du Sénat ;*
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'État ....
Tombe ou punis les Rois, ce ſont là nos traités ...
Accoutumons des Rois la fierté deſpotique
A traiter en égale avec la République ....
Et l'eſclave des Rois va voir enfin des hommes.
N'alléguez point des nœuds que lui-même a rompus,
Les Dieux qu'il outragea, les droits qu'il a perdus.
Il nous rend nos ſermens, lorſqu'il trahit le ſien,
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidele
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

Pardonnez-nous, grands Dieux, si le Peuple Romain
A tardé si long-temps à condamner Tarquin.
Tarquin *nous a remis dans nos droits légitimes,*
Le bien public est né de l'excès de ses crimes ....
Sur ton Autel sacré, Mars, reçois nos sermens.
Si dans le sein de Rome il se trouvoit un traître
Qui regrettât les Rois, qui souhaitât un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens.
Qu'aux Tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome & le courroux des Dieux.
Sous le joug des Tarquins *la cour & l'esclavage*
Amollissoient leurs mœurs, énervoient leur courage.
Leurs Rois trop occupés à dompter leurs sujets ...
Ils ne se piquent pas du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zele insensé de courir au trépas
Pour venger un Tyran qui ne le connoit pas.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile.
Je suis fils de Brutus, *& je porte en mon cœur*
La liberté gravée & les Rois en horreur.
Tyrans que j'ai vaincus, je pourrois vous servir ....
Va, ce n'est qu'aux Tyrans que tu dois ta colere.
Mais je te ferai vaincre, & mourrai comme toi.
Vengeur du nom Romain, libre encor & sans Roi ...
Le devoir de mon sang est de vaincre les Rois.

Encore une fois nous n'attribuerions pas à M. de V. les sentimens déteſtables que cette tragédie respire, s'il n'avoit très souvent insinué en prose ce qu'il dit ici ouvertement en vers. Ses tragédies, ainsi que ses autres Ouvrages, sont l'école de l'esprit Républicain le plus indépendant.





VANINI.

§. I.

Ses travers & ses vices. Erreurs de Bayle *à son sujet.*

LUcilio *Vanini*, Docteur en Droit Civil & Canonique, né a Taurofane dans le Royaume de Naples en 1585, fut brûlé à Toulouse en 1619. Ses aventures sont assez détaillées dans les *Dictionnaires.* Développons son caractere. C'étoit un homme plein de feu, d'une vivacité réjouissante dans la conversation, d'une mémoire heureuse, mais son imagination ardente le jetta dans beaucoup d'écarts. Plein de vanité, brûlant de l'ambition de s'élever au-dessus des grands hommes qui l'avoient précédé, il n'avoit ni assez de jugement, ni assez de talent, pour remplir une idée si présomptueuse. *Cardan*, *Pomponace*, *Averroés*, *Aristote* étoient ses Auteurs favoris. Il les regardoit comme les *Dieux des Philosophes*, *& les Souverains Pontifes des Sages.* C'est dans leurs Ouvrages qu'il puisa, dit-on, les semences de l'Athéisme & les principes pernicieux & obscurs qu'il s'avisa d'enseigner. Son esprit étoit un cahos, mêlé de tous les décombres de la vieille Philosophie. *Brucker* prétend (dans son *Histoire critique de la Philosophie*, Tome IV, partie IV.) que *Vanini* ne savoit pas trop lui-même ce qu'il croyoit. Il mêla confusément, dit-il, le vrai & le faux, le bon & le mauvais, disputant pour & contre, à tort & à travers. Tout ce qu'il écrivit contre la saine Philosophie & la Religion lui paroît plutôt l'effet d'un dessein formé d'élever un systéme d'impiété & d'Athéisme, que la production d'une tête sans cervelle.

La même bizarrerie qui regne dans ses Écrits, se montre dans toute sa conduite. Dans le voyage qu'il fit en Angleterre en 1614, cet homme brûlé comme un

un Apôtre de l'Athéiſme s'attira la perſécution des Proteſtans par ſon attachement à la Religion Catholique. On le mit en priſon, où il demeura quarante-neuf jours, *bien préparé*, (dit-il, dans ſes *Dialogues*) *à recevoir la couronne du Martyre, pour laquelle il ſoupiroit avec toute l'ardeur imaginable.*

Dès qu'il eut été élevé au Sacerdoce, il prêcha avec beaucoup de feu. Si on ajoute foi à ce qu'il dit de ſes Sermons, (*Dialogues*, page 234.) c'étoient des diſcours faits avec ſoin & pleins de ſuc. Un jour qu'il prêchoit ſur cette queſtion importante, *pourquoi Dieu a créé l'homme?* Il la réſolut par la fameuſe échelle d'*Averroés*, en vertu de laquelle il doit y avoir une eſpece de gradation du dernier des êtres juſqu'au premier de tous. Voici cette échelle telle qu'il la propoſe; elle eſt digne des Scholaſtiques du treizieme ſiecle.

» I. La premiere matiere, qui eſt la puiſſance ſeu» le, l'Acte pur, c'eſt-à-dire Dieu.

» II. Près de Dieu, il y a les ſubſtances immaté» rielles.

» III. Près de la matiere, il y a la forme de la » corporéité.

» IV. Entre ces deux, il y a deux ames brutes, » l'une *végétative*, & l'autre *ſenſitive*.

». V. Au-deſſus d'elles on trouve l'entendement » moindre que les intelligences; car exiſtant dans la » matiere, il eſt matériel, & ſéparable de la ma» tiere, diſtinct d'elle par ſon eſſence, & confondu » avec elle en tant qu'il l'informe & qu'il l'anime. »

Son inconſtance & ſa légéreté le conduiſirent dans un grand nombre de pays de l'Europe. Il changeoit de nom à meſure qu'il changeoit de contrée. Il fut *Pompeio* en Gaſcogne, *Julio Céſare* en Hollande, *Vanino* à Paris, *Tauriſano* à Lyon, *Lucilio* à Toulouſe. Son goût pour les voyages fut plutôt la ſource de ſes différentes courſes, que l'envie de faire des proſélytes. Cependant le Pere *Merſenne* aſſure (dans ſon *Commentaire ſur la Geneſe*) qu'il avoua devant le Parlement aſſemblé, qu'il avoit conçu à Naples l'étrange deſſein, d'aller répandre l'Athéiſme dans le monde, avec douze compagnons de ſon libertinage, & que la France lui étoit échue par le ſort. Mais

ce fait n'eſt guere vraiſemblable. Il eſt difficile de concevoir que *Vanini*, cherchant à ſe juſtifier, eut fait un pareil aveu devant une Cour Souveraine, qui pouvoit aggraver ſon ſupplice. D'ailleurs, le Préſident *Grammond*, qui étoit ſur les lieux, n'en dit rien dans la Relation du procès & de l'exécution de ce miſérable, quoiqu'il rapporte avec fidélité tout ce qui peut le rendre odieux.

Vanini voulut fixer ſon inconſtance, en ſe faiſant Religieux dans un Couvent de Guienne, mais un crime digne du feu le fit caſſer de ſon Monaſtere. Il eſt ſurprenant que *Bayle* ait parlé d'une maniere ſi déciſive de la pureté des mœurs de cet Impie. » Le déteſtable *Vanini*, dit-il, (*Penſées diverſes*, » Tome Ier. page 356.) avoit toujours été aſſez ré» glé dans ſes mœurs, & quiconque eut entrepris » de lui faire un procès criminel ſur toute autre » choſe que ſur ſes dogmes auroit couru grand riſ» que d'être convaincu de calomnie. » Mais où ſont les preuves de ce qu'avance M. *Bayle* ? Il n'en avoit aucune. Il vouloit ſeulement montrer par quelque exemple célebre que l'Athéiſme eſt compatible avec la vertu. Il ne pouvoit pas plus mal rencontrer, qu'en citant *Vanini*. Ses Dialogues prouvent, qu'il étoit initié dans les Myſteres les plus abominables de la lubricité. Le trente-neuvieme de la *procréation du mâle & de la femelle* eſt tout ce qu'on peut concevoir de plus infame. Pluſieurs des Dialogues ſuivans ſont ſur le même ton. Il y parle de ſa maîtreſſe *Iſabelle*. Il agite dans la quarante-huitieme les queſtions les plus obſcenes ; & on y reconnoît un homme, qui ne s'en eſt pas tenu à la ſpéculation. Il les finit en diſant avec l'*Amynte* du *Taſſe*.

Le temps paſſé loin des amours,
Eſt un temps perdu pour toujours.

M. *Bayle* n'a pas mieux réuſſi, en faiſant de *Vanini* un martyr de l'Athéiſme. « Quand je conſi» dére, dit-il, (*Penſées diverſes*, Tome I. page » 375 & ſuivantes) que l'Athéiſme a eu des Mar» tyrs, je ne doute plus que les Athées ne ſe faſ» ſent une idée d'honnêteté, qui a plus de force

» ſur leur eſprit que l'utile & l'agréable. Car d'où » vient que *Vanini* s'eſt indiſcrétement amuſé à dog- » matiſer devant des perſonnes qui le pouvoient dé- » férer à la Juſtice ? S'il ne cherchoit que ſon uti- » lité particuliere, il devoit ſe contenter de jouir » d'une parfaite ſécurité de conſcience, ſans ſe ſou- » cier d'avoir des Diſciples. Il faut donc qu'il ait » eu envie d'en avoir, & cela ou afin de ſe rendre » Chef de parti, ou afin de délivrer les hommes d'un » joug, qui, à ſon avis, les empêchoit de ſe diver- » tir tout à leur aiſe..... Mais d'où vient qu'il n'a » pas trompé ſes Juges, & qu'il a mieux aimé mou- » rir dans les plus rudes tourmens, que de donner » une rétractation, qui dans ſes principes ne pouvoit » lui faire aucun tort dans l'autre monde ? Pour- » quoi ne pas faire ſemblant d'être déſabuſé de ſes » impiétés, puiſqu'il ne croyoit pas que l'hypocriſie » eût été défendue de Dieu ?.... Après avoir dog- » matiſé mal à propos, il eut à tout le moins juré, » qu'il étoit revenu de ſes erreurs, & qu'il ſigneroit » de ſon ſang tous les Articles de notre créance. Au » lieu de cela, il ſe fit un ridicule point d'honneur » de ſe roidir contre les tourmens. Ce qui fait voir, » qu'avec une opiniâtreté de cette nature, il étoit » capable de mourir pour l'Athéiſme, quoiqu'il eût » été très-perſuadé de l'exiſtence de Dieu. »

Voilà bien des paroles perdues. M. *Bayle* raiſonne ſouvent beaucoup ſur de fauſſes ſuppoſitions. *Vanini* a été ſi peu un Martyr de l'Athéiſme, qu'il fit tout ce que le critique s'imaginoit qu'il n'avoit point fait. Il ſe rétracta, il jura qu'il étoit orthodoxe. Interrogé ſur ce qu'il penſoit ſur l'exiſtence de Dieu, il répondit qu'il adoroit avec l'Egliſe un Dieu en trois perſonnes. Enfin bien-loin d'avoir cette conſtance, dont *Bayle* lui fait gratuitement honneur, il ne négligea rien pour éviter la mort.



§. II.

Ses Ouvrages.

La premiere production de *Vanini* eſt ſon fameux *Amphithéatre*. Il fut imprimé à Lyon en 1615, *in*-8°. ſous ce titre : *Amphitheatrum æternæ Providentiæ Divino-magicum, Chriſtiano-Phyſicum, nec non Aſtrologo-Catholicum, Adverſus Veteres Philoſophos, Athæos, Epicureos, Peripateticos, Stoïcos, Autore Julio Cæſare Vanino*, &c. Ce Livre eſt revêtu de deux approbations fort avantageuſes. Les Cenſeurs y trouvoient des *raiſonnemens très-ſubtils & très-forts contre les Athées, ſuivant la doctrine des plus ſublimes Maîtres de Théologie.* Tous les Auteurs n'en ont pas jugé de même. Le plus grand nombre a cru que ſon but étoit de donner gain de cauſe aux Athées par la foibleſſe de ſes réponſes. Son impiété leur a paru d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus cachée. Quelques Critiques penſent au contraire, que l'idée qu'on avoit que *Vanini* étoit Athée a fait appercevoir cette doctrine révoltante dans ſon *Amphitheatrum*. Je doute, (dit M. de *Chaufepié*) qu'on y découvrît l'Athéiſme, ſi l'on n'avoit aucun autre Ouvrage de cet Incrédule. En liſant ce Livre, j'y ai trouvé à la vérité beaucoup de ſcholaſtique, des idées bizarres, hazardées, obſcures, mais en même-temps des principes abſolument incompatibles avec ceux des Athées. Sa notion de Dieu n'a aucun caractere d'Athéiſme. » Dieu eſt ſon principe & ſa fin, Pere de l'un & » de l'autre, & n'ayant beſoin ni de l'un, ni de » l'autre ; éternel ſans être dans le temps ; préſent » par-tout, ſans être en aucun lieu. Il n'y a pour » lui ni paſſé ni futur, il eſt par-tout, & hors de » tout ; gouvernant tout, &c. »

On ne peut trouver du venin dans cette définition qu'en ſuppoſant que *Vanini* étoit Athée. Ce qu'il dit de notre ignorance ſur la nature de Dieu eſt conforme à ce que les Philoſophes & les Théologiens les plus ſages en ont penſé. Cela eſt ſi vrai que M. *Saurin* ne trouve *Vanini* répréhenſible, qu'en ſuppoſant

ſon Athéiſme. » Cet homme, dit-il, ſe prit d'une » façon bien ſinguliere à prouver, qu'il n'y a point » de Dieu, ce fut d'en donner l'idée. Il crut que le » définir, c'étoit le réfuter ; & que le meilleur » moyen de faire voir qu'il n'y a point de Dieu, c'é- » toit de dire ce que Dieu eſt. » (*Sermons* Tome I. page 183.)

Quelles que fuſſent les vues ſecretes de *Vanini*, il faut avouer qu'on trouve moins dans ſon Ouvrage l'Athéiſme, que les vaines ſubtilités d'un eſprit paradoxal.

L'impiété ſe découvre bien plus facilement dans ſes Dialogues, publiés ſous ce titre : *De Admirandis Naturæ, Reginæ de æquæ mortalium, Arcanis Dialogorum Libri IV. Lutetiæ Pariſiorum.* Perrier, 1616. *in*-8°. Quand on les a lus, on ne peut guere douter de l'Athéiſme de l'Auteur. Ils ſont pleins d'idées auſſi extravagantes qu'impies qu'il débite ſous le nom d'un Athée, mais qui ne doivent pas moins être imputées à celui qui le faiſoit parler.

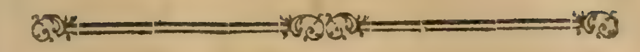
Dans le Dialogue cinquante, ſaint *Paul*, JESUS-CHRIST, *Elie*, *Moyſe*, les Martyrs ſont ſucceſſivement l'objet de ſes railleries indécentes & téméraires. Il attribue, dans le cinquante-deuxieme, l'origine & la décadence des Religions aux aſtres. C'eſt par leur vertu que ſe font les miracles. Il ſoutient dans le cinquante-troiſieme, que le pouvoir de prédire l'avenir vient de ce que l'on eſt né ſous la conſtellation, qui donne la faculté de prophétiſer. Il adopte la penſée de *Pomponace*, qu'il ſe peut qu'un nouveau Légiſlateur reçoive des Aſtres la puiſſance de reſſuſciter les morts. Le Ciel eſt, à ſes yeux, un animal éternel & divin. Il inſinue, qu'il ne convient point à un Philoſophe de ſoutenir que le monde a eu un commencement. On ne doit, ſelon lui, les vertus & les vices qu'à la naiſſance, à l'éducation, à l'influence des aſtres, à l'intempérie de l'air, & aux alimens dont on ſe nourrit. Ce Livre infâme eſt une dériſion continuelle des vérités les plus importantes. L'impiété & l'audace y ſont à découvert. Comment donc un tel Ouvrage trouva-t-il des Approbateurs ? *Garaſſe* prétend qu'il ſubſtitua cet *Avorton d'Athéiſme* aux cahiers que les Cenſeurs avoient approuvés. Quoi-

qu'il en ſoit, le poiſon fut bientôt découvert & le Livre proſcrit par l'autorité Publique.

Les Apologiſtes de *Vanini* veulent qu'il ait été condamné ſur la dépoſition du ſeul *Francon* ; mais le Pere *Garaſſe*, (dans ſa *Doctrine curieuſe*, page 144,) prouve qu'il y eut d'autres témoins. Ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt qu'il ne paroît point qu'on ait allégué ſes Ouvrages en preuve contre lui, ni le crime qu'on aſſure qu'il avoit commis dans un Couvent. Il eſt vrai que ce crime pouvoit être ignoré ; mais ſes Livres étoient entre les mains de tout le monde. Il fallut donc, que les dépoſitions fuſſent extrêmement fortes, & les blaſphêmes, proférés par cet Impie, de l'horreur la plus révoltante. Le *Mercure François* de l'année 1619, rapporte « qu'il ſoutenoit que nos corps étoient ſans ame, & que mourant tout étoit mort pour nous, ainſi que les bêtes brutales. Que la Vierge, (ô blaſphémateur exécrable,) avoit eu connoiſſance charnelle comme les autres femmes ; d'autres mots bien plus ſcandaleux du tout indignes d'écrire, ni de reciter. Par ſon éloquence il gliſſoit tellement ſa pernicieuſe opinion dans l'entendement de ſes auditeurs particuliers, qu'ils commencerent à balancer dans la croyance de cette fauſſe doctrine. »

On voit par cette citation, que *Vanini* avoit fait des Proſélytes ; & ces Proſélytes furent vraiſemblablement appellés en témoignage. La crainte que la témérité atroce de ce Profeſſeur d'Irréligion n'eût des imitateurs, obligea ſans doute le Parlement de Toulouſe à s'armer de toute ſa ſévérité, & à le condamner avec la derniere rigueur. Il eſt des cas, où il ne ſuffit pas d'anathématiſer l'impiété ; il faut encore proſcrire la perſonne de l'Impie ; & c'eſt ainſi ſans doute que jugea le Sénat de Toulouſe.





VERTU.

Quels sont les motifs qui peuvent nous porter à la véritable vertu ? insuffisance de ceux qu'offre la Philosophie.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* tâche d'affoiblir, dans cet article, l'idée qu'on a des vertus Chrétiennes, & par conséquent de la morale. Il veut qu'on réduise la vertu à la bienfaisance envers le Prochain ; mais quel sera le fondement de cette vertu ? Quelle en sera la récompense ? Si les principes Chrétiens, quoique appuyés de si puissans motifs, ne l'emportent pas toujours sur les passions, que sera-ce des principes Philosophiques ? Pour être le bienfaiteur des hommes, il faut être l'adorateur d'un Dieu, il faut avoir une Religion ; & l'Auteur de l'article *Vertu* en a-t-il une ?

On a dit que les Païens avoient une morale, mais que le Paganisme n'en avoit point ; & on peut le dire à plus forte raison des Philosophes. Le Paganisme connoissoit au moins une autre vie, & la Philosophie la rejette. Elle ne peut donc tout au plus que proposer de bonnes regles, donner de bons préceptes ou plutôt de bons conseils ; mais elle ne sauroit offrir que de foibles motifs. Or en fait de morale les motifs sont l'essentiel. (Voyez l'article ENFER.)

La Loi la plus évidemment juste tire encore plus de force des peines & des récompenses qui y sont attachées, que de l'évidence de sa justice. Il faut donc la croyance d'un Être tout-puissant, vengeur du vice & rémunérateur de la vertu. Le plus grand bien qu'on peut faire à une Nation qui n'auroit pas cette croyance, ce seroit de la lui donner. Quel crime donc & quelle inhumanité de vouloir la détruire, où elle est établie !

La morale Chrétienne mérite sur-tout d'être respectée, elle condamne & attaque jusque dans sa

ſource, c'eſt-à-dire, dans les penſées & dans les deſirs des hommes, tout ce qui produit des malheurs ſur la terre, les déſordres de l'ambition, les fureurs de la vengeance, l'eſprit d'intérêt, les diſſolutions de l'incontinence. Quelles vertus oppoſe-t-elle à ces vices? La modeſtie, la douceur, la paix, le déſintéreſſement, l'amour du travail, la tempérance : vertus d'autant plus propres à faire le bonheur de ceux qui les poſſédent, que par elles ils contribuent à celui des autres.

Une Religion qui enſeigne une telle morale ne mérite-t-elle pas, par cela ſeul, d'être infiniment aimée & reſpectée & ſoigneuſement conſervée?

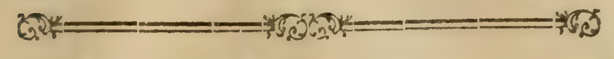
« La morale Chrétienne, dit l'Incrédule, eſt belle, » mais elle eſt ſévere. »

Réponse. C'eſt ſa ſévérité qui fait en partie ſa beauté. Elle eſt principe de foi ou d'incrédulité, ſuivant la différente diſpoſition des cœurs; preuve de la Religion dans les cœurs purs & vertueux à qui elle la fait aimer; objection contre la Religion dans les cœurs vicieux & corrompus à qui elle la fait haïr. Un Incrédule diſoit du Chriſtianiſme : *Je lui paſſe ſes Dogmes en faveur de ſa morale*; mais cette morale le ramena bientôt aux Dogmes, parce qu'il joignoit une belle ame à beaucoup d'eſprit.

Il en ſeroit de même de la plupart des Incrédules, ſi en déſirant le don de la Foi & en le demandant à Dieu, ils n'y mettoient aucun obſtacle. Mais quel eſt l'impie qui n'y en met point? Vous doutez ſi la Religion eſt vraie ou fauſſe? Obſervez ſes préceptes comme ſi elle étoit vraie, & ne vivez point comme ſi elle étoit fauſſe. Conformez-y vos actions, & bientôt les actions ſeront ſuivies de la croyance. Vous croirez ſi vous avez intérêt de croire. L'incrédulité pourroit-elle tenir contre la force de cet intérêt, réunie à celle des preuves?

Nos Philoſophes devroient ſentir (& ils le ſentent ſans doute, & n'en ſont que plus coupables) que tout eſt perdu pour les mœurs, & par conſéquent pour la ſociété qui ne ſubſiſte que par les mœurs, ſi leurs leçons trouvent des dupes. Les hommes, avec les paſſions qui les portent au mal, ont-ils beſoin de principes qui le leur permettent?

Ces principes sont donc aussi pernicieux que faux ; & ceux qui écrivent pour les établir, aussi mauvais Citoyens que mauvais Philosophes ; aussi aveugles en politique qu'en morale.



VOLT.**

§. I.

Idée de sa vie & de ses Ouvrages.

Ce Poëte est l'esprit le plus universel & l'Ecrivain le plus élégant de sa nation ; mais ce n'étoit pas assez pour lui de cette gloire. Il voulut y joindre de bonne heure la malheureuse réputation d'Incrédule. On sait qu'il naquit en 1694 à Paris d'un Pere respectable (*) aussi connu par son esprit que par ses mœurs. Cet homme vertueux eut à gémir de bonne heure sur les égarements de son fils. L'impiété éclata en lui aussi-tôt que le génie, & son génie fut prématuré. A peine savoit-il bégayer des vers, qu'il se signala par de petits Poëmes obscenes & impies.

Le Collége de Louis-le-Grand, cette École de l'esprit & du cœur, fut pour lui l'écueil le plus funeste. Ce n'est pas que ses Professeurs ne lui donnassent de bonnes leçons, & des exemples encore meilleurs ; mais plus flatté de l'applaudissement des jeunes Libertins du Collége, que touché des rémontrances de ses Maîtres, il lâcha la bride à son orgueilleuse témérité. Tout le monde sait que le Pere

(*) Des Calomniateurs ont dit qu'il étoit Porte-clef du Parlement ; rien n'est plus faux. Il n'y a point de tel office dans le Parlement. M. *Arouet* étoit Tresorier de la Chambre des Comptes : place qu'il remplissoit avec autant d'intégrité que d'intelligence ; sa maison étoit le rendez-vous de ce qu'il y avoit de plus ingénieux & de plus aimable dans son quartier. Voyez ce qui en est dit dans l'éloge de l'Abbé *Gedoin* à la tête de ses *OEuvres diverses*.

le *Jay*, ſon Profeſſeur de Rhétorique, lui prédit dès-lors qu'il ſeroit *l'étendard de l'Incrédulité.*

Cette Prophétie ne s'eſt malheureuſement que trop accomplie. Au ſortir du Collége, le jeune *Arouet* (car il n'avoit point encore pris alors le titre de V.) ſe lia avec les plus fameux Incrédules de Paris. Il fut des petits ſoupers du Temple, & le poiſon de l'impiété ne fit que s'exalter de jour en jour en lui par ſes converſations avec l'Abbé de *Chaulieu*, & avec les Compagnons de table de ce Poëte Epicurien.

M. de V. médita dès-lors ſon Épitre à *Uranie*, qu'il attribua, quelque temps après la mort de l'Abbé de *Chaulieu*, à ce Précepteur de Déiſme; mais il ne perſuada perſonne. Cette Épitre ſi célebre par le coloris du ſtyle, & par l'harmonie de la verſification, l'eſt encore d'avantage par les blaſphêmes & par la liberté Cynique qui y dominent.

Œdipe la premiere piece de V. annonca un digne ſucceſſeur de *Corneille* & de *Racine*; mais elle montra en même-temps ſa façon de penſer. Les hommes Religieux y trouverent pluſieurs choſes répréhenſibles, entr'autres ces vers ſi captieux.

Les Prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe,
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

Pluſieurs vers de la Henriade parurent frappés au même coin; & lorſque le jeune Poëte montra ſon Ouvrage au célebre & malheureux *Rouſſeau*, ce grand homme, choqué du ton de déclamation, de ſatyre & de hardieſſe que le jeune Auteur y prenoit, lui conſeilla d'imiter plutôt *Virgile* que *Juvénal*, & de reſpecter ce qui étoit reſpectable.

On imagine bien que M. de V. ne changea pas ſa façon de penſer à Londres, où il ſe retira en 1726, pour oublier quelques mécontentemens & quelques outrages, qu'il avoit eſſuyés en France. C'eſt dans ce centre de l'irréligion qu'il écrivit ſes fameuſes *Lettres Philoſophiques*, condamnées au feu par le Parlement de Paris. Cet Ouvrage paroît entiérement dicté par la haine du Chriſtianiſme; mais par une haine auſſi aveugle que furieuſe; auſſi injuſte qu'opiniâtre. Les infidélités hiſto-

riques, les Paralogifmes, les Antithéfes, les Epigrammes en font toute la force. L'Auteur attaque prefque fans ceffe directement ou obliquement la Religion, mais toujours avec un acharnement inoui; c'eft un Vautour attaché à fa proie.

Loue-t-il quelques fectes? ce font celles qui fympatifent avec le Tolérantifme, ou avec le Déifme. Plus elles femblent féparées du refte des Chrétiens, plus il affecte d'applaudir à leurs mœurs & à leurs ufages, quelque finguliers qu'ils foient. Il y a un art très-dangereux dans ces éloges: & le panégyrique de quelques Membres féparés eft prefque toujours la fatyre du corps entier. Ainfi l'encens prodigué au Fanatifme des Quakers, eft une infulte réfléchie fur les autres Chrétiens.

Croiroit-on que le Paganifme même eft toujours mieux traité que le Chriftianifme? Mais cela devoit être, & M. de V. étoit bien digne d'aimer la Religion, qui adoroit des Dieux corrompus & qui ne propofoit pour croyance que des fables corruptrices.

Les Anecdotes hiftoriques, qu'on trouve dans ces *Lettres*, n'y font placées ordinairement qu'autant qu'elles fourniffent des traits odieux contre notre Religion. Les obfervations, même les plus philofophiques, font femées de réflexions critiques fur nos dogmes. Si l'Auteur traduit quelques morceaux des Ecrivains Anglois, il choifit toujours ceux qui font les plus favorables à l'indépendance & à l'incrédulité, & l'eftime qu'il en fait eft toujours proportionnée à l'excès de leur licence.

Mais le plus grand édifice, que M. de V. ait élevé à l'Irréligion, c'eft fans contredit fon *Effai fur l'Hiftoire générale*, fi juftement profcrit par l'Affemblée du Clergé de 1765. Un homme d'efprit dit très-bien qu'on pourroit intituler cet Ouvrage: *Syftême d'Hiftoire univerfelle, dans lequel l'Auteur arrange les faits, fuivant fon imagination, pour prouver que la Religion eft une Chimere atroce, l'homme un animal fot & malfaifant, jouet éternel d'une deftinée aveugle: Production propre à former des honnêtes gens & des hommes vertueux.*

Quel eft en effet le réfultat de cette Hiftoire, que quelques Enthoufiaftes ont ofé mettre au-deffus du fublime difcours de *Boffuet*? Cette propofition,

quiconque ne craint point un Dieu ne ſait ce que c'eſt que de troubler l'Univers. Le fataliſme y triomphe ; on y voit une liſte magnifique de tous les Scélérats, qui ont vécu dans la proſpérité & qui ſont morts tranquilles. On leur oppoſe une foule de bons Rois & de gens de bien, qui ont péri d'infortune & de miſere. S'il eſt queſtion d'une guerre entrepriſe par un Souverain, l'Auteur ne manque pas de faire obſerver que le plus juſte des combattans a été le plus malheureux.

Ce tableau des infortunes qu'éprouvent les gens de bien dans ce monde ſeroit une preuve pour un homme ſage, qu'il y a une autre vie, où tout doit être compenſé. Mais notre judicieux Hiſtorien n'a garde d'y croire : l'ame des bêtes, qu'il ne connoît point du tout, lui fournit des preuves ſans réplique de la matérialité de la ſienne propre. Tous les hommes ne ſont que de pures machines, qu'un être capricieux anéantit, après qu'elles ont joué leur rolle. Un enfant & un petit chien ſe reſſemblent à merveille, & entre Archimède & une Taupe, il n'y a de différence, que la fineſſe des organes.

L'ame étant détruite, la révélation ne peut tenir long-temps, & c'eſt contr'elle que le grand Hiſtorien a tourné ſes principales batteries. Il ramaſſe les fables anciennes & modernes, les contes des Indiens, les abſurdités du Mahométiſme, & après avoir donné un air de raiſon à toutes ces folies, il les place gravement à côté de la Religion Chrétienne, à laquelle il prête toutes ſortes d'abſurdités.

Les preuves de fait ne l'embarraſſent point ; l'Auteur les nie toutes ou les ridiculiſe. Les titres les plus authentiques, les Hiſtoires les plus anciennes, les monumens échappés à la ruine des temps, tout diſparoit à ſes yeux éblouis. Cette Religion qui a triomphé de la fureur des *Céſars* & de la haine des Philoſophes, s'eſt établie comme toutes les autres ſectes, ſans contradiction. Le vertueux *Néron*, le ſage *Dioclétien*, leurs miniſtres & leurs bourreaux en ont favoriſé les progrès. Voilà ſans contredit de belles découvertes ; & c'étoit à un Poëte qu'il étoit réſervé de les faire.

Le même eſprit regne dans le *Dictionnaire Philoſo-*

phique ; mais il y paroit plus à découvert. Il ne faut pas se gêner quand on est vieux, & certainement on ne se plaindra pas, que M. de V. ait enchaîné sa plume dans sa vieillesse. Voyez le *Dictionnaire* que nous venons de citer ; voyez la *Pucelle* ; voyez *Candide*. L'homme le plus familiarisé avec la licence, ne peut les lire sans indignation. Les ridicules outrageans, les impiétés grossieres, les ordures degoûtantes en salissent chaque ligne. L'Auteur oublie à tout moment le respect dû à la Divinité, à la Religion, à la vertu, aux mœurs, nous oserons dire au goût ; car rien ne lui est plus opposé que ce style bas, qui exprime des mœurs encore plus viles, ce ramas d'incidens puérils, d'aventures sans vraisemblance, de plaisanteries forcées, dont certains laquais du bon ton ne se feroient pas honneur.

C'est encore pis quand M. de V. attaque ses adversaires. L'emportement le plus grossier dirige alors sa plume & il n a égard ni au rang, ni aux dignités. Les vertus & les places de MM. l'Archevêque d'Auch & l'Evêque du Pui ne l'ont pas empêché de les traiter comme les plus vils des hommes. Il a poussé la brutalité jusqu'à les tutoier, & les épithetes, dont il accompagne leurs noms, sont bien dignes de ce ton de décence & de politesse. Dans la brochure qu'il a intitulée : *défense de mon oncle*, il joint aux injures les plus infames, les obscénites les plus révoltantes. Il y a des Chapitres intitulés : *de la sodomie, de l'inceste, de la bestialité, d'Abraham & de Ninon de Lenclos*. La suite du Chapitre répond au titre. On ne comprend pas comment un septuagenaire, qui se dit Philosophe, peut étaler une si étrange dépravation & une grossiereté si abominable. Si l'Auteur croit par-là faire mieux vendre ses libelles, il est malheureux pour lui d'être dominé par les passions qui les lui font enfanter. Ses partisans eux-mêmes en rougissent & quel homme, fut-il né dans la lie du peuple, n'en rougiroit pas ?

C'est ainsi que M. de V. se venge dans cette retraite forcée, qu'il nous peint comme un Paradis, de la privation des plaisirs de Paris, de Berlin & de la Cour. Il a beau afficher son mépris pour les grandeurs ; il les regrette, il les pleure. Il ne re-

noit qu'à lui de vivre heureux auprès du Roi de Pruſſe ; mais il ſe permet des familiarités indécentes avec le Monarque ; il outrage ſes Favoris. Il veut déplacer le Préſident de ſon Académie ; il écrit des ſatyres atroces, & il eſt obligé de diſparoître.

Quel ſera ſon aſyle ? Ira-t-il en Lorraine ? mais le Prince bienfaiſant, qui fait le bonheur de ce Pays, veut s'aſſurer de ſa Religion ; & quelles aſſurances peut-il lui donner ? Enfin après avoir erré de pays en pays, il ſe fixe au bord d'un lac ; on le fête, on le careſſe, on veille à ſa ſanté ; il écrit contre le ſeul homme qu'on y reſpecte & il eſt obligé d'abandonner ce nouvel aſile. Faut-il d'autre réfutation de tous les Écrits de M. de V. ? Non. Comparons ſa conduite avec ſes Ouvrages, & en connoiſſant l'eſprit qui les a dictés, nous verrons l'impreſſion qu'ils doivent faire ſur les ames éclairées & ſur les cœurs bien faits. Nous dirons avec le célebre *Monteſquieu* : (*) *Le bon eſprit vaut mieux que le bel eſprit.* « En effet, dit un autre Auteur, le bon » eſprit fait ménager les hommes, il ſe prête à leur » humeur ; il ſupporte leurs défauts ; il plait, on » lui pardonne ſa ſupériorité. Le bel eſprit au con- » traire, plein de lui-même, immole à ſon amour » propre celui des autres ; il ſe fait une foule d'en- » nemis. Le bon eſprit ſoumis à l'ordre, s'attire une » conſidération générale. Le bel eſprit ſe croit tout » permis ; il ſe fait mépriſer du plus grand nombre. » Le bon eſprit, toujours ſage, même dans ſes ſail- » lies, cherche moins à briller qu'à ſe rendre utile. » Le bel eſprit mendie les applaudiſſemens, court après » les graces, tombe dans le ridicule. L'un ne con- » noît point les airs ; il ſe tient avec décence dans » ſon état. L'autre meſure les airs qu'il ſe donne,

(*) Voyez les *lettres familieres de M. de Monteſquieu* qui s'exprime ainſi à l'occaſion de la diſgrace de M. de V. à Berlin. Que M. de V. ne penſe pas que ceux qu'il croit ſes amis s'expriment différemment dans leurs lettres ſecrettes. Tous conviennent de ſon génie ; tous s'accordent ſur ſon caractere. Ainſi il lui eſt bien permis de nous traiter comme il a traité de grands Prélats, quoique nous ſoyons infiniment moins dignes de ſa colere. Il ne fait que ſigner par de nouvelles injures l'opinion ancienne que le Public a ſur ſa douceur & ſa modération.

» aux talens qu'il ſe croit, & ils ſont innombrables.
» Celui-là penſe avec juſteſſe & parle avec préci-
» ſion ; celui-ci charge ſon diſcours de fleurs, aux
» dépens des idées. Le bon eſprit s'occupe du ſolide
» & s'amuſe des agrémens. Le bel eſprit s'occupe
» des agrémens & s'ennuie du ſolide. L'un ne prend
» que le ſel de la plaiſanterie & puiſe dans la cri-
» tique des réflexions qu'il réſerve pour lui. L'autre
» ſe livre à la malignité de la cenſure, & ſe déchaîne
» ſouvent contre des défauts, dont il eſt lui-même
» pétri. Le bon eſprit conçoit l'inſtabilité du bon-
» heur ; il eſt préparé contre les diſgraces ; il les
» ſupporte avec fermeté. Celui qui n'eſt que bel eſ-
» prit, eſt ſouvent confondu par la plus légere hu-
» miliation, & il ſe trouve ſans reſſource dans l'in-
» fortune. L'un a pour objet principal, d'exceller
» dans ſa profeſſion, & fait ſes plaiſirs de ſes devoirs.
» L'autre ſacrifie preſque toujours les devoirs de
» ſon état aux objets qui l'amuſent. Enfin le bon
» eſprit garde en tout un juſte milieu & fuit les ex-
» trêmités ; tandis que le bel eſprit franchit toutes
» les bornes & donne preſque toujours dans l'extrê-
» me. » (Ceci eſt tiré du Tome IV. des *Mémoires* de l'Académie de Nancy.)

§. II.

Portraits divers de l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique, *par M^r. Q*.*

Ce portrait avoit déja paru à la fin de l'*Oracle des nouveaux Philoſophes*, mais avec des fautes qui le défiguroient & que nous avons exactement corrigées.

« Vous me demandez, Monſieur, le portrait de M.
» de V. que vous ne connoiſſez, dites-vous, que
» par ſes Ouvrages. C'eſt déja beaucoup, ſelon moi,
» que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'hom-
» me. Je vais eſſayer de vous peindre l'un & l'autre. »

« M. de V. eſt au deſſus de la moyenne taille. Il
» eſt maigre, d'un tempérament ſec ; il a la bile brû-
» lée, le viſage décharné, l'air ſpirituel & cauſti-
» que, les yeux étincellans & malins. Tout le feu

» que vous trouvez dans ſes Ouvrages, il l'a dans » ſon action. Vif juſqu'à l'étourderie; c'eſt une ar» deur qui va & vient, qui pétille & vous éblouit. » Un homme ainſi conſtitué ne peut manquer d'être » valétudinaire; & la lame uſe le fourreau. Gai par » complexion, ſérieux par régime, ouvert ſans amis; » il ſait le monde & l'oublie. Le matin, *Ariſtippe*, » (*a*) & *Diogene*, le ſoir. Il aime la grandeur, & » mépriſe les grands. Il eſt aiſé avec eux & contraint » avec ſes égaux. Il commence par la politeſſe, con» tinue par la froideur, & finit par le dégoût. Il aime » la Cour & s'y ennuie. Senſible ſans attachement, » voluptueux ſans paſſion, il ne tient à rien par » choix, & tient à tout par inconſtance. Raiſonnant » ſans principes, ſa raiſon a ſes accès comme la folie » des autres. L'eſprit vif & le cœur injuſte, il perce » (*b*) tout & ſe moque de tout. Il ſait moraliſer ſans » mœurs. Vain à l'excès, mais encore plus intéreſſé, » il travaille moins pour la réputation que pour l'ar» gent; il en a faim & ſoif. Il ſe preſſe de travail» ler pour ſe preſſer de vivre. Il étoit fait pour jouir, » & il veut amaſſer. Voilà l'Homme; voici l'Auteur. »

» Né Poëte, les vers lui coutent trop peu; cette » facilité lui nuit; il en abuſe, & ne donne preſque » jamais rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux » éloquent, après la Poéſie, ſon métier ſeroit l'Hiſ» toire, s'il pouvoit approfondir & s'en tenir à la » vérité. Il a voulu ſuivre la méthode de *Bayle*, il le » copie en le cenſurant. On a dit que pour faire un » Ecrivain ſans paſſion & ſans préjugés, il faudroit » qu'il n'eut ni Religion ni Patrie. Sur ce pied-là, » M. de V. marche à grand pas vers la perfection. » On ne peut pas d'abord l'accuſer d'être partiſan de » ſa nation; on lui trouve au contraire un tic appro» chant de la manie des vieillards; les bonnes gens » vantent toujours le temps paſſé & ſont mécontens » du préſent. M. de V. ſe plaint continuellement de ſon » pays; il le blâme en tout, & loue avec excès ce

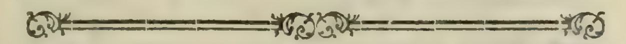
(*a*) Il y a dans *l'oracle des nouveaux Philoſophes*: Ariſtarque, c'eſt viſiblement une mépriſe.

(*b*) On lit dans l'*oracle*: il penſe à tout; c'eſt encore un contre-ſens.

qui

» qui eſt à mille lieues de lui. Pour la Religion, on
» ſait qu'il n'en reconnoit aucune. Il a beaucoup de
» littérature étrangere & françoiſe, & de cette éru-
» dition mêlée qui eſt à la mode aujourd'hui. Politi-
» que, Phyſicien, Géometre, il eſt tout ce qu'il veut,
» mais toujours ſuperficiellement & ſans rien appro-
» fondir. Il faut pourtant avoir l'eſprit bien délié,
» pour effleurer comme lui toutes les matieres. Il a
» le goût plus délicat que ſûr. Satyrique ingénieux,
» mauvais critique, il aime les ſciences abſtraites;
» & l'on ne s'en étonne point. On lui reproche de
» n'être jamais dans un milieu raiſonnable. Tantôt
» phitantrope, tantôt ſatyrique outré, pour tout dire
» en un mot, M. de V. veut être un homme extraor-
» dinaire, & il l'eſt à coup ſûr. »

Non vultus, non color unus.



Relation d'un voyage aux Délices par un Chinois.

« Je ſuis de retour d'un voyage que j'ai fait à Ge-
» neve. L'envie de voir un Européen qui paſſe pour
» le plus beau génie de ſon ſiecle; m'a fait entrepren-
» dre ce voyage. Ce grand homme ne fait point ſa réſi-
» dence dans la Ville qui porte ce nom; il habite un
» beau château qui en eſt à quelque diſtance, où il
» a une excellente table, & où les étrangers qui vien-
» nent l'admirer, ſont admis. C'eſt, dit-on, la pre-
» miere fois, depuis le renouvellement des arts en
» Europe, qu'on ait vu un Poëte avoir un cui-
» ſinier. »

« Son château a pour lui un grand avantage, c'eſt
» que ſa perſonne y eſt en ſûreté; car cette grande
» lumiere eſt brouillée avec toutes les lumieres d'Eu-
» rope. Heureuſement pour lui, il s'eſt trouvé un
» petit pays neutre ſur la terre, qui l'a reçu; ſans
» quoi il auroit peut-être été forcé de finir ſon exiſ-
» tence, faute d'un local pour exiſter. »

« Son château eſt bâti ſur le terrein de deux ſou-

» verainetés étrangeres qui ſont limitrophes ; il eſt,
» pour ainſi dire, à cheval ſur deux puiſſances ; de
» maniere que s'il venoit à être pourſuivi par quel-
» que Potentat il n'auroit qu'à s'échapper dans une
» de ſes chambres oppoſées, & il ſeroit auſſitôt dans
» un pays étranger. Ce n'eſt pas ſi mal imaginé pour
» un Écrivain, qui craint le reſſentiment des Princes
» qui, en Europe, n'oſeroient violer les frontieres
» des États. »

« Le lendemain de mon arrivée, je me rendis à ſon
» château ; on m'annonça comme Chinois, & auſſitôt
» les portes de ſon appartement me furent ouvertes.
» Sa vue m'effraya ; je crus voir un ſpectre ; je n'ai
» jamais vu d'homme qui reſſemble plus à un mort.
» Cette momie Européene a à peine ſix onces de chair
» ſur les os. Puiſqu'il exiſte, il faut néceſſairement
» que ce ſoit un eſprit ; car il n'a point de corps. Tu
» t'imagines bien qu'il eſt vieux ; car il n'y a jamais
» eu de fantôme jeune. Je m'entretins long-temps
» avec lui ſur l'Aſie ; & il me fit pluſieurs queſtions
» ſur le gouvernement Chinois. Dieux ! que les grands
» génies Européens ſont petits, quand on les examine
» à côté de leurs Livres !

» Jamais Auteur ne publia tant d'Ouvrages diffé-
» rents & n'enfanta tant de volumes. Il eſt continuel-
» lement agité du démon de ſes idées ; il ne dort,
» ni ne veille ; il penſe. Son eſprit eſt ſans ceſſe aux
» priſes avec ſon imagination. Il paſſe ſa vie à éclore ;
» il enfante ſouvent ; mais il fait beaucoup de ju-
» meaux ; c'eſt le pere aux menechmes ; car ſa mé-
» moire trahit beaucoup de fois ſon eſprit. A force
» d'accouchement, il accouche ſouvent des mêmes
» productions. »

« Il ne laiſſe échapper aucune penſée ; tout ce qui
» ſe préſente eſt de bonne priſe. Il ne ſe dérobe en
» rien à lui-même ; le Public jouit de toute l'étendue
» de ſon génie. Il ſe laiſſera tout entier à la poſtérité ;
» il occupera la ſcene du beau génie, tant que ſon
» eſprit lui fournira des productions ; il ne mourra,
» que lorſqu'il n'aura plus rien à dire. »

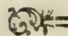
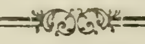
« Il eſt riche contre toutes les regles de la litté-
» rature. Il trafique depuis un demi-ſiecle en génie ;
» il paſſe pour un des plus grands marchands d'eſprit,

» qu'il y ait en Europe ; il a débité pour plus de » quatre cent mille livres tournois de ses idées aux » Libraires, & pour se dépêcher d'être opulent, il » leur a souvent vendu deux fois la même mar- » chandise. »

Autre Portrait par M^r. de la B.

Transportons-nous dans le XIXe siecle, & prêtons l'oreille. « Cet homme avoit tout ce qu'il faut pour » la réputation la plus étendue ; (l'esprit de tout le » monde, & de cet esprit plus que personne) mais » il n'avoit point ce qui la rend durable, le génie. » Il a beaucoup plu & plait moins aujourd'hui, parce » qu'il est plein de beautés populaires. Tout ce qu'il » voit, il le saisit & se le rend propre ; mais s'il a la ra- » pidité de l'aigle, il n'en a pas le coup d'œil. Cette » abondance d'images pour peindre le même objet, » cette variété de tours, ce luxe d'élocution, ne sont » que des efforts propres à masquer la pâleur des » pensées & la sécheresse du fonds. Il ne choisit pas » toujours l'expression la plus propre, & manque ra- » rement la plus brillante. Il a l'art de rapprocher » les extrêmes, & de surprendre en les faisant con- » traster avec force, harmonie, briéveté. Mais son » imagination ne vit que de celle d'autrui. Le vernis » lui appartient toujours, l'image jamais. Il nuisit » à ses talens en se répandant sur tous les genres. » Il y chercha la fécondité & la vérité, qui ne se » trouvent que dans la force & dans la justesse d'es- » prit. Il sentit que les qualités lui manquoient ; delà » ces flots de bile contre tous ceux à qui elles ne man- » quoient pas. Il étonna par un air d'indépendance » & de nouveauté un peuple qui commençoit enfin à » se lasser de la monotonie & de l'esclavage de ses » idées ; & ce peuple prit pour génie ce qui étoit » tantôt plagiat chez les Anglois, tantôt imprudence, » quelquefois délire, souvent vérité superficielle em- » bellie. Ses Ouvrages ne lui coutoient gueres ; mais » ils ne valoient que ce qu'ils coutoient. Dans la Phi- » losophie, absurdes ; dans l'Histoire, pleins de men- » songes & de goût ; dans la critique, singulier ou de » mauvaise foi ; dans le tragique, fort inégal, heureux

» dans les détails, mal adroit dans le plan ; dans la » Poésie, noble, majestueux, brillant, léger, fidele au » vrai ton des sujets, jamais sublime. Dans la politi- » que, toujours étonné, toujours yvre, toujours à » mille lieues du vrai, semblable à un pigmée qui » raisonneroit de la guerre des Dieux & des Géans. » Une qualité bien estimable, c'est que ses écrits exha- » lent par-tout le parfum de l'humanité. Mais entre » V. & un certain Homme du même siecle, (*) il y a » la même différence qu'entre l'ingénieux *Patercule* & » le profond *Tacite* : qu'entre ce mot du premier : » *combien de fois n'avons-nous pas vu* Tibere *s'asseoir par-* » *mi les Préteurs ! heureux le peuple qui voit son juge dans* » *son maître !* & ce mot du second : Tibere *se plaçoit* » *quelquefois à la pointe du Tribunal du Préteur : mais* » *tandis qu'on pourvoyoit à la justice, on corrompoit la* » *liberté.* »

VOOLSTON.

Ses discours contre les miracles de J. C. & conclusion de ce Dictionnaire.

Nous ne tirerions pas cet Auteur de la poussiere, où il est enseveli, s'il n'étoit utile de découvrir les sources où puisent les audacieux adversaires de l'Evangile. Il publia il y a environ quarante ans des discours sur les miracles de J. C. qui ont été copiés par l'Auteur des *lettres d'un proposant sur les miracles.* L'eau changée en vin, le figuier desséché, les mauvais esprits envoyés dans un troupeau d'animaux immondes & quelques autres prodiges, qui ont fourni des plaisanteries si fines au prétendu proposant, sont tournées en ridicule ou en allégorie par l'Incrédule Anglois. L'oracle des Impies François auroit crû être infidele à sa secte, s'il avoit laissé échapper ces momeries Britanniques. *Voolston* pousse la témérité encore plus loin ; il prodigue des épithetes insultantes à J. C ; & c'est en quoi

(*) Le Prés. de *Montesquieu.*

il a été fidélement suivi par son copiste. Mais la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, c'est que le raisonneur Anglican étoit franc & sincere dans ses plus grands excès ; au lieu que le Poëte François voulant répandre ses opinions, sans perdre son bien-être, fait toujours précéder ses brochures scandaleuses de quelque désaveu dans les Journaux, ou de quelque annonce qu'il a fait ses Pâques dans les Gazettes. Ainsi par un nouvel outrage il feint de s'approcher de l'Autel qu'il apprend à démolir : Lâche subterfuge qui met le comble à l'insulte & le dernier trait au portrait des Philosophes modernes.

Ce fut en 1721 que *Voolston* commença à déclarer ouvertement son systême ; & en 1727 on vit paroître son premier *discours contre les miracles de* JESUS-CHRIST. Il en publia six dans l'espace de 4 années, avec deux apologies de ses dangereuses opinions. Il fut ensuite déféré par le Clergé à la justice civile. En 1728 au mois de mai, il fut arrêté & mis sous la garde d'un Messager d'État, mais ensuite on le relâcha sous caution. En 1729, il fut sommé de paroître devant le premier Juge du Royaume à la poursuite du Procureur Général, pour avoir fait imprimer & publier quatre *discours sur les miracles de J. C.* Le 28 novembre de la même année, sa sentence lui fut prononcée, en présence d'un grand concours de Peuple. Elle portoit qu'il payeroit 25 livres sterlings d'amende pour chacun de ses discours, qu'il subiroit une année de prison & qu'il donneroit caution pour sa bonne conduite pendant sa vie. Mais n'ayant pû satisfaire à cette sentence, il mourut, dit-on, en prison.

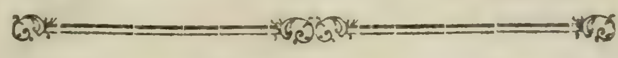
L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* ayant copié *Voolston*, il est naturel qu'il ait défendu sa mémoire. Il prétend dans des lettres publiées depuis peu, que cet Auteur ne fut pas puni en Angleterre par ses témérités impies, & qu'il ne mourut pas en prison. Tous les Journaux du tems, tous les Dictionnaires attestent le contraire. Voyez entr'autres le *Mercure Suisse* (juillet 1734) ces témoignages sont bien précis. Malgré ces autorités, il se peut faire que *Voolston* n'ait pas eu ce qu'il méritoit ; on en a plus d'un exemple en France & en Angleterre, quoique ces deux contrées sentent plus que jamais les plaies que cette funeste science, qu'on

P 3

appelle *Philoſophie*, fait tôt ou tard aux mœurs & aux principes de tout gouvernement. Nous ne parlons point de cette ſageſſe paiſible qui apprend à connoître les devoirs de l'homme, à reſpecter ſes maîtres, à régler les paſſions, à acquérir de nouvelles vertus. Nous parlons de cette ſcience raiſonneuſe & ſophiſtique, qui comme un ver malfaiſant s'attache à tout pour ronger & pour détruire; de ce monſtre qui déchire ſourdement, en attendant le moment de ſe montrer avec audace & d'égorger ceux qu'elle a careſſés. On ne peut ſe diſſimuler que dans tous les âges où cette ſcience pernicieuſe a levé la tête, on n'ait méconnu le prix de la vertu, & recherché tous les rafinemens du vice. Les liens de la ſociété ont été relâchés; l'amour paternel, la tendreſſe filiale, les ſentimens les plus tendres & les plus touchans qu'inſpire la nature, n'ont paru que des chaînes gênantes. Le Philoſophe abandonné aux plaiſirs des ſens n'en connoît pas d'autres; il parlera du bonheur, mais il ne ſacrifiera pas le plus petit de ſes plaiſirs pour faire des heureux. Il écrira ſur la généroſité; & livré à la plus honteuſe léſine, il s'enrichira par de viles menées & s'engraiſſera du ſang de ceux qu'il aura trompés & ſéduits. Voilà le poiſon que l'Auteur du *Dictionnaire Philoſophique* débite dans tout ſon Livre comme le plus excellent des remedes; mais malheur à' qui écoutera les leçons de cette Syrene enchantereſſe. Au milieu de cette corruption générale, tout n'eſt pas déſeſpéré.

Si la pureté des mœurs a été altérée, la foi a moins ſouffert. Car malgré le ton victorieux que prennent les Sophiſtes à la mode, qu'ont produit juſqu'ici leurs efforts multipliés contre l'édifice ſacré du Chriſtianiſme? En a-t-il été ébranlé? non. On croit ce qu'on a cru. Il y a quelques infideles ſur-tout dans les grandes Villes; mais la foi eſt toujours la même dans les petites, & les mécréans, qu'un veſtige paſſager avoit enlevés à la ſaine Doctrine, ſe rangent tôt ou tard ſous les drapeaux de la Religion. Il ſentent ſur-tout, lorſque l'âge a mûri leur raiſon, qu il n'y a que des inſenſés qui puiſſent de gaieté de cœur braver l'Eternel juſqu'au dernier inſtant. La diſſolution de leur Être eſt pour eux l'époque d'une nouvelle lumiere. Les eſpérances conſolantes ou terribles du Chrétien font taire les dou-

tes incertains du Philosophe. Les sages du siecle ne paroissent plus alors que des maîtres d'erreur ; & ces maîtres eux-mêmes, touchés du repentir de leurs Disciples, se joignent à eux pour rendre un hommage commun à la Religion qu'ils avoient outragée, à cette Religion sainte qui est le seul guide véritable pendant la vie & la plus douce consolation au moment de la mort.



RÉSULTAT

Des Réflexions répandues dans ce Dictionnaire.

L'Ordre alphabétique séparant & isolant les objets, il est nécessaire de les réunir & de les comparer dans un tableau général, qui sera comme un resumé des articles particuliers répandus dans cet Ouvrage.

I.

De l'existence de Dieu.

Il y a un Dieu. On prouve son existence comme on prouve celle du soleil ; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en être convaincu. La Divinité est notre soleil invisible & ses rayons pénétrent dans les plus profondes ténebres de notre cœur.

J'existe, donc quelque chose existe de toute éternité ; je suis intelligent, donc il y a une Intelligence éternelle dont ma foible intelligence n'est qu'une émanation.

Si une chaumiere placée sur notre petit globe prouve un maçon, si une maison prouve un Architecte ; le cours des astres & toutes les merveilles de la nature pourroient-elles ne pas me démontrer un Dieu ?

La matiere diversement combinée peut amener quelques arrangemens qui surprennent ; mais elle ne produira jamais des êtres pourvus d'organes dont le jeu est incompréhensible, qui sentent, qui pensent & qui font des êtres sentans & pensans. Une éternité de tous les mouvemens possibles ne donnera ja-

mais ni une ſenſation, ni une idée; parce qu'il n'y a nul rapport de la matiere au ſentimet & encore moins à la penſée. Enfin il n'y a que la ſuprême Intelligence qui ait pu faire des créatures intelligentes. Plus l'on méditera cette réflexion, plus l'on en ſentira la force. Des penſées ſublimes doivent avoir une ſource ſublime.

II.

De la Providence & de l'Immortalité de l'Ame.

S'il y a un Dieu, ce Dieu eſt-il bienfaiſant ? pouvons-nous en douter puiſque nous vivons ? La vie eſt un très grand bienfait & l'horreur de la mort le prouve aſſez dans tous les êtres de la nature. Tous les élémens conſpirent à nous détruire ; nous allons preſque toujours par les ſouffrances à la mort, & nous aimons à vivre : preuve que les plaintes de la plupart des hommes ſont exagérées & que dans les douleurs même qui les éprouvent, ils ont des conſolations ſenſibles.

L'eſpérance d'exiſter dans une meilleure vie eſt le premier adouciſſement des amertumes de celle-ci. Cette eſpérance n'eſt point une illuſion. Tous les Sages de l'antiquité ont embraſſé ce dogme conſolant : le nier & admettre une Divinité, c'eſt tomber dans la plus ridicule inconſéquence. Il faut reconnoître un Dieu remunérateur & vengeur, ou n'en point reconnoître du tout. Anéantiſſez l'opinion ſalutaire des récompenſes & des vengeances qu'exerce l'Être ſuprême dans une autre vie, vous juſtifiez l'athéiſme ; vous lavez les crimes des plus grands ſcélérats. *Sylla* & *Marius* peuvent ſe baigner dans le ſang de leurs Concitoyens, *Neron* peut ſe ſouiller du meurtre de ſa mere. Ils n'ont rien à craindre, rien à eſpérer. Ils n'ont qu'à ſatisfaire leur ambition ſanguinaire, leurs deſirs effrénés, qu'ils les ſatisfaſſent, puiſque leur ame devenue atroce n'a plus qu'à ſe livrer à ſon ivreſſe, & à une ivreſſe ſans ſuite & ſans conſéquences.

La matérialité de l'ame ne peut jamais être une conviction ferme & inébranlable. Tous les Incrédu-

les conviennent que nous avons autant de raiſons de la nier que de l'admettre. Dans cette incertitude, que la révélation fait diſparoître, agira-t-on comme ſi nos ames étoient matérielles ? ſe repoſera-t-on dans le doute, tandis que la réflexion peut amener une démonſtration complette de la ſpiritualité de l'ame & de ſon immortalité ? non : dans une matiere auſſi importante il faut ſe décider. Les remords ne peuvent s'éteindre qu'autant qu'on eſt parvenu à une perſuaſion lumineuſe, & l'on n'y parviendra jamais. La ſituation du Matérialiſte Pyrrhonien entraîne avec elle une inquiétude importune. On ne peut s'en délivrer qu'autant que la raiſon, & la Religion reprennent leur droits ; il faut donc ſe livrer à ces deux meres conſolantes qui rechauffent leurs enfans dans leur ſein, tandis que l'Incrédulité ne les embraſſe que pour les étouffer.

III.

Néceſſité d'admettre une révélation.

Les égaremens de la raiſon livrée à elle-même, les erreurs des Philoſophes anciens & modernes qui n'ont voulu écouter qu'elle, les opinions abſurdes dans leſquelles le Paganiſme a entraîné tous les Peuples, démontrent aſſez la néceſſité d'une lumiere plus pure ; de la révélation. L'eſprit de l'homme eſt tellement obſcurci depuis la chûte du premier homme que ſi Dieu ne l'eût illuminé ou par lui-même ou par ceux auxquels il a bien voulu dévoiler ſa lo i, il auroit été éternellement le jouet des idées les plus folles & les plus ridicules. Dieu a parlé, nous ne pouvons en douter. Voulant inſtruire les hommes du culte qu'ils devoient lui rendre, il ſe communiqua d'une maniere ſenſible à un Chaldéen vertueux, digne d'être en commerce avec lui par la vivacité de ſa foi & la pureté de ſes mœurs. *Abraham*, ce reſpectable pere de la Nation Juive, fut le premier dépoſitaire des ſecrets du très-Haut. *Moyſe*, honoré d'une communication encore plus particuliere les recueillit. Ces Livres exiſtent, & n'y ai t-il que la ſainteté de

la morale qui y eſt répandue, cela ſeul prouveroit une révélation. Mais on y trouve d'ailleurs des Prophéties frappantes qui ont eu leur accompliſſement & des miracles non moins éclatans que véritables.

IV.

De la promeſſe d'un Libérateur & de JESUS-CHRIST.

Parmi les Prophéties qui ſignalent la miſſion de *Moyſe*, la plus importante eſt la promeſſe d'un Libérateur qui devoit délivrer & renouveller le genre humain. JESUS-CHRIST, fils de Dieu, Dieu lui-même a été ce Rédempteur. Il a porté tous les caracteres du Meſſie; il a accompli toute l'étendue des promeſſes. Les miracles les plus étonnans ſignalent ſa venue. A peine eſt-il né que les Anges viennent du haut des ſpheres céleſtes annoncer ce grand événement aux Paſteurs de Bethléem. Une étoile nouvelle brille dans le Ciel du côté de l'Orient. Le tems de ſa miſſion étant arrivé, Dieu le reconnoît publiquement pour ſon fils. Le Ciel s'ouvre à ſon Baptême; l'Eſprit ſaint deſcend ſur ſa tête en forme de colombe, & une voix céleſte fait entendre à un peuple immenſe ces paroles: *celui-ci eſt mon fils bien-aimé en qui je me ſuis complu.* Des poſſédés délivrés, des malades guéris, des morts reſſuſcités ſont les ſignes du nouveau Meſſie qui ſe montre par-tout le maître autant que le Rédempteur de la nature. Si ſa Divinité a paru pendant ſa vie, elle n'éclate pas moins à ſa mort. Le ſoleil s'obſcurcit, la terre eſt ébranlée, les morts reſſuſcitent, enfin il reſſuſcite lui-même & monte glorieux & triomphant dans le Ciel. La ſainteté de ſa vie, la pureté de ſa morale, l'importance des vérités qu'il nous a révélées, l'accompliſſement des promeſſes qu'il nous a faites, viennent à l'appui des miracles qu'il a opérés & doivent tenir tous les hommes dans un ſilence d'adoration & de reſpect.

V.

Des Apôtres, des Martyrs & de la propagation de la Religion.

Une Religion ſi pure, confirmée par des merveilles ſi authentiques, devoit ſe faire jour malgré les obſtacles que lui oppoſoient la crédulité des Peuples & la politique des Princes. Les Apôtres la prêchent par toute la terre; des milliers de Martyrs ſcellent de leur ſang le Myſtere d'un Dieu immolé ſur la croix pour les crimes des hommes & de l'Agneau ſans tâche reſſuſcité pour leur juſtification. Les miracles de ſa vie & de ſa mort font des proſélites innombrables & les bourreaux des Chrétiens deviennent eux-mêmes Martyrs & les plus éloquens Prédicateurs du Chriſtianiſme. Cette divine Religion triomphant de toutes parts, il falloit néceſſairement que l'idolâtrie périt : toutes les idôles de l'empire Romain furent enfin renverſées & leur chûte fut un monument ſignalé du pouvoir irréſiſtible du Dieu qui les anéantiſſoit.

VI.

De la pureté de la morale du Chriſtianiſme & des mœurs des premiers Chrétiens.

Si la conſtance des Martyrs donna de l'éclat à la Religion Chrétienne, elle n'en recut pas moins de la morale qu'elle enſeignoit & des vertus qu'elle faiſoit pratiquer. Ceux-mêmes qui croyoient par devoir être obligés de combattre & de perſécuter les Adorateurs du CHRIST, rendoient des témoignages authentiques aux exemples de fermeté, de douceur, de patience & de charité qu'ils donnoient à tout l'empire. L'Egliſe primitive étoit une ſociété d'amis & de freres. L'opulent étoit ſans faſte; l'indigent ſans baſſeſſe. Les uns mépriſoient les richeſſes; les autres ſe mettoient au deſſus de la pauvreté. Les Vierges gardoient la pureté dans un rang éminent; les femmes la chaſteté conjugale. Les maîtres commandoient avec dou-

ceur ; les ferviteurs obéiffoient avec amour. On refpeĉtoit les Puiffances, on honoroit fes parens. On aimoit fes amis fans intérêt ; on pardonnoit à fes ennemis fans reftriction. On avoit de l'affection pour fes Concitoyens & de l'humanité pour tout le monde. On accordoit une hofpitalité généreufe aux étrangers, on regardoit tous les hommes comme autant de freres, comme autant de créatures du même Dieu, d'enfans du même Pere. Ce tableau qui n'eft ni fini, ni flatté, n'eft-il pas le contrafte de la conduite de nos Philofophes modernes ? S'ils veulent que nous croyions à eux, qu'ils faffent des miracles ? Non : qu'ils aient des Martyrs ? non, ce n'eft pas encore ce que nous leur demandons, mais qu'ils nous donnent des exemples fi touchans, qu'ils nous montrent des vertus fi rares & nous nous foumettons à eux.

Le relâchement d'un grand nombre de Chrétiens de nos jours ne prouve point que le Chriftianifme ne foit plus le fanĉtuaire des vertus. Il y en a encore un très grand nombre ; mais elles fe cachent au lieu que le vice va la tête levée. Il y a des juftes dans tous les états, dans le monde même. Il y en a encore plus dans l'état Eccléfiaftique & dans les cloîtres fur-tout dans ceux où la vie préfente n'eft comptée pour rien en comparaifon de la vie future, & où l'on eft plus occupé à être vertueux qu'à le paroître.

VII.

Différence entre les grands Hommes qui ont défendu la Religion Chrétienne & les libertins qui l'ont combattue.

S'il y a des Incrédules d'efprit & qui la plupart ne foient point des Incrédules de cœur, qu'ils faffent réflexion à la foumiffion aveugle que tant de grands Hommes ont eue pour les vérités du Chriftianifme. » Quel plaifir (dit la *Bruyere* Chap. des efprits-forts) " d'aimer & d'embraffer une Religion que » l'on voit crue, foutenue & expliquée par de fi » beaux génies & par de fi folides efprits, fur-tout

» lorſque l'on vient à connoître que, pour l'étendue
» des connoiſſances, pour la profondeur & la pé-
» nétration, pour l'application des principes, pour
» la dignité du diſcours, pour la beauté de la mo-
» rale & des ſentimens, il n'y a rien, par exemple,
» que l'on puiſſe comparer à ſaint *Auguſtin* que
» *Platon* & *Ciceron*. »

Dioclès, Philoſophe Païen, voyant un jour *Epicure* entrer dans un temple, s'écria : *Quelle fête ! Quel ſpectacle pour moi de voir* Epicure *reconnoître les Dieux & leur rendre hommage !* Tous ceux qui doutent encore de la Religion & même ceux qui en ſont convaincus, ne pourroient-ils pas dire, quoique dans un ſens différent, à l'égard de la comparaiſon, *quel ſpectacle ! Quel exemple ! quelle autorité pour nous de voir tant de grands Hommes & reconnus pour tels dans tous les ſiecles, profeſſer ſi hautement la Religion Chrétienne, en défendre la vérité, conſacrer leurs talens & leurs plumes pour la ſoutenir, & vivre conformément aux préceptes qu'elle enſeigne !*

Qu'on jette à préſent les yeux ſur les Docteurs de l'impiété ? On verra qu'elle n'a été ſoutenue que *par des Stoïciens entêtés, par des ſavans enflés de leur ſcience, par des gens du monde qui ne connoiſſent que leur vaine raiſon, par des plaiſans qui prennent de bons mots pour des argumens, par quelques théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, ſe ſont égarés dans leurs propres voies.* C'eſt l'aveu que la force de la vérité a arraché à M. de V. dans des lettres adreſſées à Mr. le Prince de ** & publiées en 1767.

VIII.

De l'impreſſion que les preuves de la Religion doivent faire ſur un bon eſprit.

» Si ma Religion étoit fauſſe, dit la *Bruyere*, je
» l'avoue, voila le piege le mieux dreſſé qu'il ſoit
» poſſible d'imaginer, il étoit inévitable de n'y être
» pas pris. Quelle majeſté ! Quel éclat de myſteres !
» Quelle ſuite & quel enchaînement de toute la
» Doctrine ! Quelle raiſon éminente ! Quelle candeur !

» Quelle innocence de mœurs ! Quelle force invincible & accablante de témoignages rendus successivement & pendant trois siecles entiers par des millions de personnes les plus sages, les plus modérées qui fussent alors sur la terre, & que le sentiment d'une même vérité soutient dans l'exil, dans les fers, contre la vue de la mort & du dernier supplice ! Prenez l'histoire, ouvrez, remontez jusqu'au commencement du monde, y a-t-il eu rien de semblable dans tous les tems ? Dieu même pouvoit-il jamais mieux rencontrer pour me séduire ? Par où échapper ? Où aller ? Je ne dis pas pour trouver rien de meilleur, mais quelque chose qui en approche. S'il faut périr c'est par-là que je veux périr, il m'est plus doux de nier Dieu que de l'accorder avec une tromperie si spécieuse & si entiere : mais je l'ai approfondi, je ne puis être athée, je suis donc ramené & entraîné dans ma Religion. »

Ajoutons une réflexion du même Auteur, la plus sensée qui fut jamais. « La Religion est vraie ou elle est fausse : si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le Chartreux ou le solitaire, ils ne courent pas un autre risque : mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux. L'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination ; la pensée est trop foible pour les concevoir & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes, en supposant même dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la vérité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu. »

IX.

Quelle distinction il faut faire en combattant les Auteurs Impies ?

Il y a deux especes d'Incrédules. Les uns cherchant tranquillement la vérité, tâchent de la trouver & s'ils s'égarent, c'est malgré eux. Un travers d'esprit les

mene au précipice. Il y a d'autres Incrédules qui, entraînés par la corruption de leur cœur & par la vivacité d'une imagination fougeuſe qui cherche à ſe ſatisfaire aux dépens du ſacré & du profane, n'embraſſent le parti de l'impiété que pour ſatisfaire leurs plaiſirs ou leur malice. Incapables de garder le moindre ménagement, ils inſultent avec audace tout ce que les hommes reſpectent. Il faut traiter avec modération les Incrédules du premier genre & avec une vigueur courageuſe ceux du ſecond, ſur-tout ſi leurs ouvrages ont été flétris par l'autorité publique & leurs Auteurs punis avec éclat. C'eſt ce principe qui nous a dirigés. Nous ſavons qu'il y a quelques Philoſophes célebres de ce ſiecle, qui ſont accuſés de mal penſer ſur la Religion ; mais l'erreur étant enveloppée avec fineſſe dans leurs écrits & ces écrits n'ayant pas été condamnés, nous n'avons pas dû leur donner une place dans ce Dictionnaire de peur de nuire à la Religion en citant des noms qui ne ſont pas entiérement reconnus pour irréligieux. Cette excuſe doit nous faire trouver grace devant quelques Lecteurs qui auroient voulu trouver dans notre Ouvrage les **, les ** &c. Ils doivent d'autant plus facilement nous pardonner notre réſerve, que nous n'en avons pas uſé à l'égard d'aucun des Écrivains dont les livres ont été brûlés par la main du bourreau. Ainſi l'on trouvera ici les Auteurs des *penſées Philoſophiques*, reproduites ſous le titre d'*étrennes aux eſprits-forts* ; du livre de *l'eſprit ;* du *Dictionnaire Philoſophique* ; de la *Philoſophie du bon ſens.* &c. &c. La raiſon en eſt qu'aucun de ces Écrivains n'eſt en droit de ſe plaindre de nous. Un homme diffamé par la juſtice ſeroit mal reçu à déclamer contre celui qui n'a fait que citer l'arrêt qui le proſcrit. C'eſt un criminel qui, étant ſous le glaive des loix, n'eſt pas en droit de ſe recrier contre celui qui conſtate ſon crime. D'ailleurs la plupart de ces impies ont reçu de nous les éloges qu'ils méritent comme beaux eſprits ; & nous ne nous ſommes expliqués avec énergie que contre ceux qui, ayant manqué à toutes les regles de l'honnêteté publique, ne ſauroient plus les réclamer en leur faveur.

X.

De la ſoumiſſion qu'on doit à l'Egliſe.

Une Religion étant démontrée vraie, contre les téméraires qui l'ont attaquée, quelle ſera la regle de la foi qu'elle exige de nous ? à quel tribunal s'en rapportera-t-on ? à l'Egliſe. Hors d'elle il n'y a que trouble & confuſion. Tâchons de nous pénétrer des ſentimens du grand *Fenelon* pour cette mere tendre & ſenſible. « O Egliſe Romaine, s'écrie-t-il dans les » mouvemens d'une juſte douleur, ô Cité ſainte, ô » chere & commune patrie de tous les vrais Chrétiens ! » il n'y a en JESUS-CHRIST ni Grec, ni Scythe, ni » Barbare, ni Juif, ni Gentil. Tout fait un ſeul » peuple dans votre ſein ; tous ſont concitoyens de » Rome, & tout Catholique eſt Romain..... Mais » d'où vient que tant d'enfans dénaturés mécon» noiſſent aujourd'hui leur mere, s'élevent contr'elle » & la regardent comme une marâtre ? D'où vient » que ſon autorité leur donne tant de vains ombra» ges ? ... O Egliſe d'où Pierre confirmera à jamais » ſes freres, que ma main droite s'oublie elle-même, » ſi je vous oublie jamais ; que ma langue ſe ſéche » en mon palais & qu'elle devienne immobile ſi vous » n'êtes pas juſqu'au dernier ſoupir de ma vie le prin» cipal objet de ma joie & de mes cantiques. » Ainſi parloit aſſez peu de tems avant ſa mort un Prélat dont le nom ſera toujours l'ornement des faſtes de l'Egliſe. Apprendrons-nous à nos Lecteurs que ce grand Homme vient d'être dépriſé dans une brochure nouvelle, intitulée l'A. B. C. qu'on nous donne comme traduite de l'Anglois ; mais qui eſt inconteſtablement de cet Auteur infatigable, dont les ouvrages ſont la ſatyre de Dieu & des hommes, des vivans & des morts & qui ſemblable aux filoux qui ſe déguiſent pour commettre leurs larcins, prend tantôt le nom d'un Ruſſe, tantôt celui d'un Quakre, ici celui d'un Juif, là celui d'un Eſpagnol & qui ſous ces différens traveſtiſſemens eſt toujours lui-même, le *Zoïle* de la vertu & des talens.

XI.

Resumé des erreurs de l'Auteur du Dictionnaire Philosophique.

Après avoir vu ce qui résulte du *Dictionnaire Anti-Philosophique*, voyons ce qui résulteroit de l'Ouvrage qu'on y réfute & qu'on a si improprement intitulé *Philosophique*. On y dévoile ouvertement ce qui est répandu plus insidieusement dans les autres écrits du même Auteur. Voici le précis de sa Doctrine, tel qu'on le trouve dans les erreurs de V.; livre où l'on n'a rien exagéré.

I. « Y a-t-il un Dieu Créateur ? Ce qui est certain, » c'est que tous les anciens Philosophes ont enseigné » l'éternité du monde ; c'est que toute l'antiquité a » cru la matiere éternelle. L'argument de la succession » des êtres ne prouve rien pour la Création ; car les » athées soutiennent qu'il n'y a point de génération, » qu'il n'y a point d'êtres produits, qu'il n'y a pas » plusieurs substances.

II. » Les plus grands hommes, les oracles de l'hu- » manité entiere, ne sont point de l'avis de saint » *Athanase* sur la Trinité. Ils vous disent nettement » que le Pere est plus grand que le Fils. Les Unitai- » res (ceux qui nient la Divinité de JESUS-CHRIST) » raisonnent plus géométriquement que les Catholiques.

III. » Les Écritures des Chrétiens sont l'ouvrage » de la nation la plus ignorante & la plus méprisable » qui fut jamais. Ces livres sont remplis d'absurdi- » tés, de faussetés, de traits qui ne prouvent que » l'ignorance.

IV. » La chûte d'*Adam*, sa punition, le péché » originel, ne sont que des fables dignes de mépris.

V. » Toute la Religion consiste à connoître un » Dieu & à être juste ; le reste est arbitraire.

VI. » Le Déisme est la Religion du bon sens, la » Religion des Philosophes & des Sages.

VII. » Le Déisme est une Religion répandue dans » toutes les Religions : c'est un métal qui s'allie avec » tous les autres & dont les veines s'étendent sous » terre ; le secret n'est que dans les mains des adeptes.

VIII. » On peut abjurer le Chriſtianiſme, devenir » le ſcandale de l'Egliſe, ſans s'écarter de la raiſon, » ni de la loi naturelle.

IX. » Le préjugé nous repréſente Dieu comme in- » juſte, emporté, jaloux, ſéducteur & barbare : » idée abſurde. Dieu ne ſe plait point à déchirer » l'ouvrage de ſes mains ; s'il eſt infini, c'eſt dans » les récompenſes, & il ne punit point, par des tour- » mens affreux & éternels, quelques momens de foi- » bleſſe & quelques plaiſirs paſſagers.

X. » Comme le Créateur conduit la matiere par le » mouvement, ainſi il conduit les hommes par le » plaiſir ; les hommes n'ont point d'autre moteur ; » c'eſt par la voix du plaiſir que Dieu nous appelle.

XI. » Il n'eſt pas démontré que la matiere ne » puiſſe pas penſer. Tous les anciens Philoſophes » ont cru l'ame corporelle ; pluſieurs des Peres de » l'Egliſe l'ont cru de même. Il faut donc mettre la » ſpiritualité de l'ame au rang des choſes problé- » matiques ; au reſte, ce point n'influe en rien ſur » la ſociété civile, & l'on peut être matérialiſte » & en même-tems très vertueux.

XII. „ Les Martyrs dont les Chrétiens ſe font „ tant d'honneur n'ont guere été que des hommes „ factieux, des emportés, des rebelles, des fanatiques ; „ le nombre en eſt petit, & d'ailleurs les fauſſes Re- » ligions ont eu auſſi les leurs.

XIII. „ Ce n'eſt pas au ſang de ſes Martyrs que „ le Chriſtianiſme doit ſes grands progrès ; c'eſt aux „ violences de *Conſtantin*, aux barbaries de *Charle-* » *magne* &c.

XIV. „ Les prieres, les ſacrifices, les offrandes „ religieuſes, ne ſont que d'adroites inventions des „ Prêtres avides, pour leurrer & dépouiller un peu- „ ple d'imbécilles.

XV. „ Le Clergé n'eſt qu'un amas d'hommes vi- „ cieux, inutiles, à charge à l'État, pour la réformation „ duquel on devroit ſuivre les exemples qu'ont don- „ nés l'Angleterre & le Nord au ſixieme ſiecle.

XVI. „ Le célibat de Religion ne doit ſon origine „ qu'à la fainéantiſe : c'eſt une perte pour l'État, une „ charge pour les peuples, un ſcandale pour la ſociété.

XVII. „ Rien de plus mal imaginé que les Conci-

„ les, qui ne ſont que des cabales de Prêtres pour
„ décider ſur des mots.

XVIII. „ Rien de plus ſage que la conduite des „ Païens, qui laiſſoient à chacun la liberté de penſer, „ de croire & de parler comme il vouloit.

XIX. „ Le plus cruel ennemi de la ſociété, c'eſt „ l'intolérance; c'eſt elle qui a fait couler des ri- „ vieres de ſang depuis *Conſtantin*, qui a allumé les „ bûchers, excité les fureurs des perſécutions, rem- „ pli l'univers d'aſſaſſinats, de meurtres, de perfi- „ dies &c.

XX. „ L'intolérance eſt le vice & le péché des „ Prêtres & des Théologiens.

XXI. „ Les Prêtres & les Théologiens ſont des „ ames gonflées de vices & d'orgueil, à proportion „ qu'elles ſont vuides de vérités; ils voudroient trou- „ bler toute la terre pour un ſophiſme, & intéreſſer „ tous les Rois à venger par le fer & par le feu, un „ argument in *Baralipton*. „

La morale qui découle de ces beaux principes ſe conçoit aiſément. Le meurtre & le vol ſont les deux ſeuls crimes que la Philoſophie peut défendre; tout le reſte eſt permis. C'eſt à entaſſer de telles horreurs dans cinquante brochures & ſous cent formes différentes que M. de V. a conſumé cinquante années, toujours avide de gloire & inquiet de la gloire des autres; ſe fuyant ſans ceſſe & ſe retrouvant toujours; ennemi de preſque tous les gens de lettres & encore plus ennemi de lui-même; obligé de changer à tout moment de domicile; ne trouvant la tranquillité, ni à Paris, ni à Cirei, ni à Nancy, ni en Angleterre, ni en Hollande, ni en Pruſſe, ni à Geneve; n'échappant à la pourſuite de la juſtice que par des déſaveux dictés par la lâcheté; & couronnant une vie turbulente par une vieilleſſe inquiete. C'eſt pourtant cet homme qui a fait tant de proſélites, non parmi les gens ſenſés, mais parmi une jeuneſſe frivole & débauchée; car M. de V. a beau exagérer la qualité des coupables, pour diminuer l'iniquité, nous ne connoiſſons aucune perſonne d'un âge mur que ſes écrits aient ſéduit & pu ſéduire. Un des plus forts argumens en faveur de la Religion, ſeroit la liſte des partiſans de l'irréligion.

PLAN

De Preuves de la Religion.

JE trouve du plaiſir & de la douleur dans le monde. Chacun en eſt la preuve à ſoi-même.

J'y trouve auſſi l'idée du Juſte & de l'Injuſte. Toutes les ſociétés roulent ſur cette Idée. Par tout & en toute Langue on dit : vous avez bien fait ; vous avez mal fait : c'eſt agir en honnête homme ; c'eſt agir en fripon.

Nous ne nous donnons point le plaiſir ni la douleur : nous ne nous ſommes point donné non plus l'idée du Juſte & de l'Injuſte.

Or l'idée du Juſte & de l'Injuſte ſuppoſe néceſſairement une loi, & en même tems une liberté.

Une loi ; parce qu'il ne ſauroit y avoir de juſtice ou d'injuſtice qu'autant que l'on ſuit, ou que l'on viole quelque regle.

Une liberté ; parce que ce qui eſt néceſſaire eſt ſans choix, & que le Juſte & l'Injuſte ſuppoſent un choix à faire.

On ne ſauroit louer ni blâmer la pierre de tomber, ni la flamme de s'élever.

Une loi ſuppoſe néceſſairement un Légiſlateur, & la liberté entraîne néceſſairement le mérite & le démérite.

Le mérite & le démérite ont une liaiſon naturelle avec la douleur & le plaiſir.

Selon ces Idées. Je demande à tout homme, en ſuppoſant qu'il eût à diſtribuer le plaiſir & la douleur, s'il n'appliqueroit pas le plaiſir aux Juſtes & la douleur aux Injuſtes ? & toujours à proportion les plus grands plaiſirs aux plus Juſtes, & les plus grandes douleurs aux plus Injuſtes.

Telle eſt ſans contredit l'idée de la Juſtice diſtributive, imprimée dans tous les eſprits.

Il faut donc conclure que c'eſt-là la conduite du Légiſlateur, autrement nous ne le regarderions que

comme un Tyran insensé qui puniroit ceux qui lui obéissent pour ne récompenser que les rebelles.

L'intérêt & la raison obligent donc l'homme à bien étudier la Loi qui lui est imposée, & à s'y conformer, dans l'espérance du bonheur, comme il doit éviter de l'enfraindre dans la crainte du malheur.

Avant toute Loi écrite, l'homme devoit être fidele à certains principes qu'il trouvoit dans son cœur, & qu'il n'y avoit pas mis. C'étoit sa lumiere & sa Loi. Voilà l'état de la Loi naturelle.

Nouvel état. Dieu veut se manifester d'avantage à l'homme, & lui *donner une Loi écrite* comme le déployement & la perfection des premieres. Que devoit faire l'homme ? S'assurer que c'étoit Dieu qui parloit, pour se soumettre à ses ordres.

Je me suppose témoin des merveilles que Dieu fit, en nous révélant ses volontés. Il change à son gre les Loix de la nature, pour me prouver qu'il en est le maître. Je fais ce raisonnement. Ou c'est Dieu qui parle, & je dois lui obéir ; ou c'est Dieu qui prête toute sa puissance au mensonge ; & en ce cas ce seroit lui qui seroit le coupable. Ce qui renverse absolument l'idée que j'en ai, & qu'il m'a donnée lui-même.

Mais je n'ai pas été témoin des miracles & de la révélation. J'entends dire seulement qu'il en a fait : mon intérêt & ma raison m'obligent alors de m'en éclaircir, s'il y en a quelques moyens, & il y en a.

Les faits se prouvent de deux manieres ; ou en frappant les sens de ceux qui en sont témoins, ou par la force des témoignages qui les attestent.

Cette force des témoignages peut être telle qu'elle tient lieu des sens-mêmes.

Mais, dit-on, ces faits sont surnaturels, & par-là moins croyables. Ils sont éloignés pour nous ; & par-là encore moins croyables.

Il n'en est pas ainsi. Les faits surnaturels n'ont pour Juges que les sens aussi-bien que les faits naturels ; & les sens sont aussi sûrs pour les uns que pour les autres. Un peuple qui a passé la Mer à travers ses flots divisés, est aussi sûr de cette merveille que de l'état ordinaire des Mers.

Les faits éloignés naturels ou surnaturels se prou-

vent également par la force des témoignages. Il faut raisonner là-dessus de la distance des tems comme de celle des lieux.

On vient d'élire un Pape à Rome.

Les Habitans de Rome en sont assurés par leurs sens. Il l'ont entendu proclamer ; ils l'ont adoré. La nouvelle s'en répand uniformément dans toute l'Europe. Nulle contradiction. Tous les témoignages s'accordent. J'en suis aussi persuadé que si je l'avois vû.

Il en est de même de la distance des tems. César est assassiné à Rome en plein Sénat ; les Romains l'ont vû : mais toute l'Histoire dépose cet événement sans aucune contradiction. Le fait est arrivé jusqu'à nous d'Histoires en Histoires. Nulle raison d'en recuser aucune. Je suis encore convaincu du fait comme si je l'avois vû.

Voilà l'état de la Religion. Elle est arrivée à nous par les témoignages. Il s'agit d'en examiner la force.

Premier examen. L'Ancien Testament qui prépare l'Evangile. Il s'agit de voir si depuis *Moyse* les faits & les témoignages peuvent avoir été altérés.

Second examen. Jesus-Christ vient établir la Loi de grace. Il prouve sa doctrine par ses miracles ; il les consomme par sa Résurrection ; la Résurrection est prouvée par le témoignage de ses Apôtres, qui l'ont vû, qui ont conversé avec lui, & en présence de qui il est monté au Ciel. Ils ont tous versé leur sang pour soutenir, non une spéculation où l'esprit est sujet à s'égarer ; mais un fait sur lequel leurs sens n'ont pû se tromper. Ils prouvent leur propre témoignage par des miracles ; & même ils en communiquent le don aux autres. Nul intervalle de la Résurrection de Jesus-Christ au premier établissement de l'Eglise. St. *Paul* écrit des Lettres à plusieurs Assemblées de Fideles déja fondées. La datte de ses Epîtres est incontestable. Rien ne se dément. Les miracles se perpétuent, la conversion même des peuples en devient un nouveau témoignage. Enfin sans intermission, sans interruption la lumiere arrive jusqu'à nous.

Quel embarras reste-t-il encore ? Plusieurs sectes se partagent sur la doctrine, & crient toutes, *Je suis l'Eglise* : Mais peut-on s'y méprendre ? Jesus-Christ

a dit aux Apôtres ; allez, prêchez, qui vous écoute, m'écoute. Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siecles. Chercherions-nous cette autorité divine dans des Sectes qui se sont séparées du tronc ; ou dans la succession immédiate du ministere Apostolique ?

Pourroit-on balancer ? Si je cherche cette autorité parmi les Sectes qui avouent leur séparation, je n'ai plus de regle. Mon discernement particulier va décider de ma doctrine. Autant de têtes, autant de Dogmes : mais en m'en tenant à ce corps visible de Pasteurs, successeurs des Apôtres, je n'ai besoin que d'une humble docilité pour les en croire.

Il faut donc croire & pratiquer ce que cette Eglise visible enseigne. Il faut opérer son salut dans le tremblement & dans l'espérance.

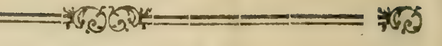
Dans le tremblement, puisque celui qui me donne ici des douleurs passageres pour m'éprouver, peut me fixer dans un état malheureux, si je viole ses Loix.

Dans l'espérance, puisque celui qui me donne des plaisirs passagers pour me soutenir dans la vie présente, peut me fixer dans un état heureux, si je suis fidele à sa grâce.

Je suis parti de principes certains ; & toutes ces conséquences ont la même certitude, si elles en sont bien tirées ; mais il suffiroit que de toutes les Religions qui sont répandues dans le monde, la Religion Chrétienne fût seulement le mieux prouvée, pour obliger l'homme en conscience à la suivre, parce qu'il y a un mépris évident de la vérité, à ne point préférer ce qui en a le caractere à ce qui ne l'a pas.

En un mot, c'est une discussion historique que l'Etude de la Religion ; & si les témoignages qui la prouvent ont toutes les conditions nécessaires pour certifier un fait, on n'est plus reçu à la combattre par des objections philosophiques ; on n'auroit pas opposé ces objections aux miracles, si on en avoit été témoin ; il ne faut pas non plus les opposer aux témoignages des miracles, s'ils sont incontestables.





ARREST

Du Parlement de Paris, qui condamne les jeunes Criminels d'Abbeville.

VU par la Cour, la Grand Chambre aſſemblée, le Procès criminel fait par Lieutenant-Criminel de la Sénéchauſſée de Ponthieu à Abbeville, à la requête du Subſtitut du Procureur-Général du Roi audit Siege, Demandeur & Accuſateur, contre Jean-François *Lefebvre*, Chevalier Sieur de la Barre, & Charles-François Marcel Moiſnel, défendeurs & accuſés, Priſonniers ès priſons de la Conciergerie du Palais à Paris ; & encore contre Gaillard d'Eſtalonde, Jean-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaiſniel de Saveuſe, auſſi défendeurs & accuſés, abſens & contumax ; leſdits Jean-François Lefebvre Chevalier de la Barre, & Charles-François-Marcel Moiſnel, appellans de la Sentence contr'eux rendue ſur ledit Procès le 28 Février 1766, par laquelle la contumace auroit été déclarée valablement inſtruite contre Gaillard d'Eſtalonde, accuſé & contumax, & en adjugeant le profit d'icelle, il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré, paſſé le jour de la Fête-Dieu derniere, à vingt-cinq pas du St. Sacrement que l'on portoit à la Proceſſion des Religieux de St. Pierre de ladite Ville, ſans ôter ſon chapeau qu'il avoit ſur ſa tête, & ſans ſe mettre à genoux ; d'avoir voulu acheter au ſieur Beauvarlet un Crucifix de plâtre qui étoit dans ſa chambre, & d'avoir dit que c'étoit pour le briſer & fouler aux pieds ; d'avoir proféré les blaſphêmes énormes & exécrables contre Dieu, mentionnés au Procès ; d'avoir chanté publiquement & différentes fois deux chanſons impies & remplies de blaſphêmes les plus énormes, les plus abominables & exécrables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge, les Saints & Saintes mentionnés au Procès ; d'avoir enfin un des jours de l'été dernier, donné des coups

de canne au Crucifix qui étoit alors placé ſur le Pont neuf de ladite Ville ; pour réparation de quoi condamné à faire amende-honorable devant le Crucifix placé ſur ledit Pont, & devant la principale porte de l'Egliſe Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville, où il ſeroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice, dans un Tombereau, & là, étant à genoux, nue tête & nuds pieds, ayant la corde au col, écriteaux devant & derriere portant ces mots : *Impie, Blaſphêmateur & Sacrilége exécrable & abominable* & tenant en ſes mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres, dire & déclarer à haute & intelligible voix, *que méchamment & par impiété, il a paſſé de propos délibéré devant le St. Sacrement ſans ôter ſon chapeau, & ſans ſe mettre à genoux ; a proféré les blaſphêmes contre Dieu mentionnés au Procès ; a chanté les deux chanſons remplies de blaſphêmes exécrables & abominables contre Dieu, la ſainte Euchariſtie, la ſainte Vierge, les Saints & les Saintes, mentionnés au Procès, & a donné des coups de canne ſur le Crucifix qui étoit placé ſur le Pont neuf de ladite Ville : dont il ſe répent, demande pardon à Dieu, au Roi & à la Juſtice* ; & audit dernier lieu avoir la langue coupée, & le poing coupé ſur un poteau qui ſera planté devant ladite porte de ladite Egliſe ; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la place publique & principal Marché de ladite Ville, pour y être attaché avec une chaîne de fer à un poteau qui y ſera à cet effet planté, & brûlé vif, ſon corps réduit en cendres, & icelles jettées au vent, tous ſes biens acquis & confiſqués au profit du Roi, ou à qui il appartiendroit, ſur iceux préalablement pris la ſomme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiſcation n'eût lieu à ſon profit ; & ſeroit ladite Sentence, en ce qui regardoit ledit Gaillard d'Eſtalonde, accuſé, contumax, exécutée par effigie en un tableau qui ſeroit attaché par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice à un poteau qui ſeroit à cet effet planté ſur ladite Place : en ce qui touchoit Jean-François Lefebvre Chevalier de la Barre, il auroit été déclaré duement atteint & convaincu d'avoir par impiété & de propos délibéré, paſſé le jour de la Fête-Dieu derniere à vingt-cinq

pas du Saint Sacrement que l'on portoit à la Procession des Religieux de St. Pierre de ladite Ville, sans ôter son chapeau qu'il avoit sur la tête, & sans se mettre à genoux; d'avoir proféré les blasphêmes énormes & exécrables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge, la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise, mentionnés au Procès; d'avoir chanté les deux chansons impies & remplies de blasphêmes les plus énormes, les plus exécrables & abominables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & les Saints & Saintes, mentionnés au Procès; d'avoir rendu des marques de respect & d'adoration aux Livres infâmes & impurs qui étoient placés sur une planche dans sa chambre, en faisant des genuflexions, en passant devant; & disant, qu'on devoit faire des genuflexions lorsque l'on passoit devant le Tabernacle; d'avoir profané le signe de la Croix, en faisant ce signe, en se mettant à genoux & prononçant les termes impurs mentionnés au Procès; d'avoir profané le Mystere de la consécration du vin, l'ayant tourné en dérision, en prononçant à voix à demi basse & à différentes reprises, dessus un verre de vin qu'il tenoit à la main, les termes impurs mentionnés au Procès, & bû ensuite le vin; d'avoir profané les Bénédictions en usage dans l'Eglise & chez les Chrétiens, en faisant des croix & des bénédictions avec la main sur différentes choses, en prononçant les termes impurs mentionnés au Procès; d'avoir enfin proposé au nommé Perignot qui servoit la Messe, & étant auprès de lui au bas de l'Autel, de bénir les burettes en prononçant les paroles impures mentionnées au Procès; pour réparation de quoi condamné à faire amende honorable devant la principale porte de l'Eglise Royale & Collégiale de St. Vulfranc de ladite Ville d'Abbeville, où il seroit mené & conduit par l'Exécuteur de la Haute-Justice dans un Tombereau, & là, étant à genoux, nue tête & nuds pieds, ayant la corde au col, écriteaux devant & derriere portant ces mots : *Impie, Blasphémateur & Sacrilége exécrable & abominable*; & tenant en ses mains une torche de cire jaune ardente du poids de deux livres, dire & déclarer à haute & intelligible voix, *que méchamment, & par impiété, il a*

passé de propos délibéré devant le St. Sacrement, sans ôter son chapeau & sans se mettre à genoux, & proféré les blasphêmes contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & la Religion & les Commandemens de Dieu & de l'Eglise mentionnés au Procès; & chanté les deux chansons remplies de blasphêmes exécrables & abominables contre Dieu, la sainte Eucharistie, la sainte Vierge & les Saints & Saintes mentionnés au Procès; & a rendu des marques de respect & d'adoration à des Livres infâmes, & profané le signe de la Croix, le Mistere de la consécration du vin & les bénédictions en usage dans l'Eglise & chez les Chrétiens, dont il se repent & demande pardon à Dieu, au Roi & à la Justice; & audit lieu avoir la langue coupée; ce fait, conduit dans ledit tombereau dans la Place publique & principal Marché de ladite Ville, pour, sur un échafaud qui y seroit à cet effet dressé, avoir la tête tranchée, & être son corps mort & sa tête jettés au feu dans un bucher ardent, pour y être réduits en cendres, & les cendres jettées au vent; & avant l'exécution seroit ledit Lefebvre de la Barre appliqué à la question ordinaire & extraordinaire, pour avoir par sa bouche la vérité d'aucuns faits résultans du Procès & la révélation de ses complices, tous ses biens acquis & confisqués au Roi, ou à qui il appartiendroit, sur iceux préalablement pris la somme de deux cens livres d'amende envers ledit Seigneur Roi, au cas que confiscation n'eût lieu à son profit; auroit été sursis à faire droit sur les accusations intentées contre Charles-François Marcel Moisnel; & avant d'adjuger le profit de la contumace contre Pierre-François Douville de Maillefer, & Pierre-François Demaisniel de Saveuse, accusés, contumax, il auroit pareillement été sursis à faire droit sur les accusations contr'eux intentées, jusqu'après l'entiére exécution de ladite Sentence contre ledit Lefebvre de la Barre, & ordonné que le Requisitoire du Substitut du Procureur-Général du Roi audit Siége, du 7 Octobre dernier, & le Procès verbal de saisie de Livres faite en la chambre dudit Lefebvre de la Barre, en conséquence de l'Ordonnance étant au bas dudit Requisitoire, demeureroient joints au Procès; ce faisant, que le Dictionnaire Philosophique portatif, faisant partie desdits Livres qui ont

été dépoſés au Greffe de ladite Sénéchauſſée, ſeroit jetté par l'Exécuteur de la Haute-Juſtice dans le même bucher où ſeroit jetté le corps dudit Lefebvre de la Barre & en même-temps. Ouis & interrogés en la Cour leſdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François Marcel Moiſnel ſur leurſdites Cauſes d'appel, cas à eux impoſés & faits réſultants du Procès. Oui le rapport de Me. Claude Pellot, Conſeiller : Tout conſidéré.

LA COUR, la Grand'Chambre aſſemblée, dit qu'il a été bien jugé par le Lieutenant-Criminel d'Abbeville, mal & ſans griefs appellé par ledit Lefebvre de la Barre & l'amendera ; ordonne en conſéquence que le Dictionnaire Philoſophique portatif, qui a été apporté au Greffe Criminel de la Cour, ſera, avec les autres livres, rapporté au Greffe Criminel de ladite Sénéchauſſée d'Abbeville ; faiſant droit ſur l'appel interjetté par ledit Charles François-Marcel Moiſnel de la même Sentence, a mis & met l'appellation au néant ; ordonne que ladite Sentence ſortira ſon plein & entier effet à l'égard dudit Charles-François Marcel Moiſnel, le condamne en l'amende ordinaire ; ordonne pareillement que le préſent Arrêt ſera imprimé, publié & affiché par-tout où beſoin ſera, notamment en la Ville d'Abbeville : & pour faire mettre le préſent Arrêt à exécution, renvoye leſdits Jean-François Lefebvre de la Barre & Charles-François Marcel Moiſnel, Priſonniers, par devant ledit Lieutenant-Criminel de la Sénéchauſſée de Ponthieu à Abbeville. Fait en Parlement, la Grand'Chambre aſſemblée, le 4 Juin 1766. Collationné, MASSIEU,

Signé, RICHARD.



TABLE

Des Matieres contenues dans le second Volume.

*LA METTRIE. § I. *Idée de son Caractere & de son esprit.* Page. 3.
§. II. *Témoignages contre cet Auteur.* 5.
MINISTRES DE L'ÉGLISE. *Leur Apologie.* 8.
* MIRACLES. §. I. *Notions préliminaires. Examen des Miracles de* Moyse. 10.
§. II. *Examen des Miracles de* JESUS-CHRIST. 14.
§. III. *Objections des Incrédules.* 18.
* MOINES. *Leur Apologie.* 23.
* MONTESQUIEU. *Caractere de ses Ouvrages.* 26.
* MOYSE. §. I. *Y a-t-il eu un* Moyse? 30.
§. II. *Examen de la premiere révélation faite à* Moyse. 33.
§. III. *Examen des faits que* Moyse *raconte. Ils sont conformes à la raison & à la nature.* 37.
§. IV. *Examen de la morale de* Moyse*; elle est conforme à la Religion naturelle & prouve la révélation.* 40.
** MYSTERES. *Raisons que le P.* Bourdaloue *donne pour les croire.* 44.
PAÏENS. *Du salut des Païens.* 49.
PASCAL. *Apologie de cet Auteur.* 50.
PAUL. *Réponses à quelques questions de M. de V.* 54.
* PENTATEUQUE. *Nouvelles preuves que ce Livre est de* Moyse. 57.
* PERSÉCUTION. *Doit-on punir les Impies dogmatisans?* 60.

**PHARISIENS. *Justice des reproches que* JESUS-CHRIST *leur faisoit.* 63.
* PHILOSOPHE. *Examen du portrait que M. de V. fait du Philosophe.* 66.
* PIERRE. *Examen de cet Article.* 68.
PIÉTISTES. *Apologie de la dévotion.* 72.
**PLAGIAIRES. *Tous les Écrivains impies le sont.* 74.
PRADES. *Histoire de sa These.* 78.
PRÉDICATION (*Apologie de la*) *Voyez l'Article* BOSSUET.
** PRESSE. *de la liberté de la Presse.* 80.
* PROPHÉTIES. §. I. *Notions Préliminaires.* 84.
§. II. *Détail précis des Prophéties générales.* 85.
§. III. *Objections des Incrédules.* 87.
PROVERBES. *Ce Livre est de* Salomon. 93.
** PSEAUMES. *Apologie de ces divins Cantiques ; leur morale sublime.* 94.
* PYRRHONISME. *Fausseté & impiété de la Doctrine de* Bayle *& de l'Auteur du* Dictionnaire Philosophique *sur le Pyrrhonisme.* 97.
QUERELLES PHILOSOPHIQUES. *Modération des Philosophes prouvée par la dispute de* Rousseau *avec M.* Hume. 101.
RAISON. *Son usage dans les matieres de la Religion.* 104.
* RÉLIGIEUX. *Les Religieux sont-ils inutiles à la société ?* 106.
* RELIGIEUSES. *Lettre de la Sœur des* Anges, *Religieuse de l'Annonciade, à M. de V. son Neveu.* 110.
* RELIGION. §. I. *Pensées sur la Religion.* 113.
§. II. *Pensées de deux Philosophes* (Rousseau *&* Montesquieu) *sur la Religion.* 119.
RÉSURRECTION. *Ascension de* JESUS-CHRIST, *& exécution de ses promesses.* 124.

RÉVÉLATION. §. I. *Nécessité d'une Révélation.* 130.
§. II. *Existence de la Révélation.* 132.
* ROUSSEAU. *Caractere de ses Ouvrages.* 133.
** SAINT-EVREMONT. *Avis sur les Auteurs qui publient de productions scandaleuses sous le nom des autres.* 136.
SAINT-FOIX. *Réflexions de cet Auteur sur la nouvelle Philosophie.* 137.
* SAINTS PERES. *Injustice des Philosophes modernes, lorsqu'ils rendent compte des sentimens des Saints Peres.* 138.
** SALOMON. *De la mort* d'Adonias ; *du Temple de* Salomon. 141.
SCEPTICISME ; *voyez* PYRRHONISME.
SENSATIONS, SONGES ; *voyez* AME, BETES, MATÉRIALISME.
SERVET. *Histoire de sa vie & de sa mort.* 145.
** SPINOSA. *Son monstrueux systême.* 162.
SPIRITUALITÊ DE L'AME. *Preuves de cette vérité.* 163.
** SUICIDE. *Raisons qui doivent nous faire respecter nos jours.* 165.
** THÉATRE. *Autorités non suspectes qui le condamnent.* 167.
** TINDALL. *Ses opinions, son caractere.* 172.
* TOLAND. *Notice raisonnée de ses Ouvrages & idée de son caractere.* 173.
* TOLÉRANCE. §. I. *Idée des Écrits de M. de V. sur la Tolérance.* 184.
§. II. *Les Juifs étoient-ils Tolérans ?* 186.
§. III. *La Tolérance étoit-elle établie dans le Paganisme ?* 187.
§. IV. *Pourquoi les Déistes sont-ils Tolérans ?* 188.
§. V. *De la Tolérance civile & de la révocation de l'Edit de Nantes.* 190.

§. VI. *Les Calvinistes ont-ils à se plaindre de la maniere dont on les traite en France?* 192.
TOUSSAINT. *Caractere de l'Auteur & de son Ouvrage des* Mœurs. 193.
** TRAVERS. *Dans quels travers tombe un Incrédule qui a fait un Livre Impie, & qui veut le défendre?* 196.
TRINITÉ. *Voyez l'article* PYRRHONISME.
** TYRANNICIDE. *Doctrine de M. de V. sur ce crime.* 203.
VANINI. §. I. *Ses travers & ses vices. Erreurs de* Bayle *à son sujet.* 208.
§. II. *Ses Ouvrages.* 212.
VERTU. *Quels sont les motifs qui peuvent nous porter à la véritable vertu; insuffisance de ceux qu'offre la Philosophie.* 215.
* VOLT. §. I. *Idée de sa vie & de ses Ouvrages.* 217.
§. II. *Portraits divers de l'Auteur du* Dictionnaire Philosophique. 223.
** VOOLSTON. *Ses discours contre les Miracles de J. C. & conclusion de ce Dictionnaire.* 228.
** RÉSULTAT *des Reflexions répandues dans ce Dictionnaire.* 231.
** PLAN DE PREUVES DE LA RELIGION. 244.
ARREST *du Parlement de Paris, qui condamne les jeunes Criminels d'Abbeville.* 248.

N. B. *On a marqué d'une étoile * les articles refondus & d'une double étoile ** les articles nouveaux.*

FIN.


coll



